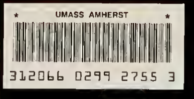
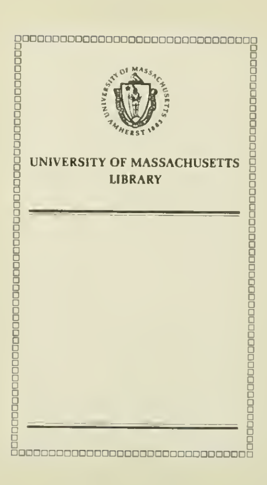

UMASS AMHERST
312066 0299 2755 3


UNIVERSITY OF MASSACHUSETTS
AMHERST 1863
UNIVERSITY OF MASSACHUSETTS
LIBRARY

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET Départements — Un An. . . . . . 24 francs — Six Mois. . . . . 12 — — Trois Mois. . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER

Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 42

Le Numéro : 1 franc.

5 Janvier 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

Sommaire

LES HOMMES D'ÉTAT

CRITIQUES D'ART

GUIZOT

On ne peut écrire sur Guizot qu'avec une plume surveillée. Ce n'est pas qu'il y ait péril à remuer aujourd'hui les cendres froides d'une politique déjà vieille de trois quarts de siècle. L'écueil est autre. On risque de mal connaître le puissant athlète, le penseur, l'historien, le critique qui constituent dans un parfait équilibre la haute personnalité de Guizot. Les aptitudes multiples de cet homme supérieur demandent, pour être saisies dans leur ensemble, un observateur attentif, délié, un esprit souple, indépendant et fin. M. Bardoux, membre de l'Institut, l'un des successeurs de Guizot dans la charge de grand-maître de l'Université de France, vient de mettre à la portée de tous, sous un format commode, une histoire rapide et cependant complète de l'ancien ministre du Gouvernement de Juillet[1]. « Il n'y a pas deux Guizot : il n'y en a qu'un dans la vie publique et dans la vie privée, dans ses livres comme dans ses discours. » Tel est le jugement que porte M. Bardoux sur son modèle. Or, il est un livre de Guizot que nous tenons en grande estime. Ce sont ses *Études sur les Beaux-Arts*. Cet ouvrage nous reporte à 1810. Il est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-trois ans. Avait-il donc, dès cet âge précoce, une maturité suffisante pour parler d'art en connaisseur? Ces pages de la vingtième année, où Guizot en a-t-il puisé la sève? Vous me soupçonnez, je le gage, d'y mettre du parti pris, du caprice, de la coquetterie. Sans nul doute à vos yeux, je me plais à proclamer le mérite d'études oubliées, dès longtemps éclipsées par les livres d'histoire, les pamphlets, les discours de l'homme politique. Éclipsées, peut-être, mais non distancées, encore moins détruites. J'avoue, car il faut être sincère, que M. Bardoux, tenu de condenser la biographie de l'ancien ministre et de l'écrivain, n'a pas rappelé les écrits sur l'art signés par Guizot. Ils sont d'ailleurs peu nombreux. Un Essai sur le Salon de 1810, un Essai sur les limites qui séparent et les liens qui unissent les Beaux-Arts, plus une quarantaine de notices descriptives d'après des tableaux de maitres, écrites pour le *Musée Royal* d'Henri Laurent, telles sont les pages auxquelles nous faisons allusion. Evidemment les longs et substantiels ouvrages de Guizot sur les questions les plus hautes et les plus diverses, Politique, Morale, Religion, Finances, Administration publique empêchent que la majorité des lecteurs aient connaissance des opuscules apaisés, mais lumineux, auxquels le futur homme d'Etat a consacré ses premiers loisirs.

L'un des maitres de l'École française du commencement de ce siècle raconte qu'il vit un jour un peintre en renom faire parade de sa main droite largement ouverte et bien musclée. — « Mon ami, lui dit le peintre, regardez cette main! Il y a encore plus d'un tableau là-dedans! » — Le maitre se prit à sourire et, réfléchissant à la jactance du peintre, il se dit à part lui que si Raphaël eût eu la même pensée, ce n'est pas sa main qu'il eût voulu montrer comme la créatrice de ses peintures, mais son cœur.

C'est en effet le cœur qui est le vrai foyer de l'homme d'art. L'intelligence peut suffire au savant; sans le cœur, le peintre ou le statuaire ne sauraient produire que des œuvres correctes, mais privées de rayon. La délicatesse, le sentiment, la grâce, le parfum d'une toile ou d'un marbre, c'est du cœur de l'artiste qu'ils découlent. Or, ce qui est indispensable à l'homme d'art ne l'est guère moins au critique s'il a l'ambition de pénétrer dans ce qu'il a de plus subtil, de plus attachant, de plus personnel, le génie de l'artiste.

Guizot, homme de pensée, homme d'action, impérieux, austère, prompt à l'attaque, a-t-il eu jamais assez de liberté pour laisser parler en lui le sentiment? J'abrège la question, car le livre d'hier, publié par M. Bardoux, renferme en maint endroit une réponse décisive sur ce point. Les preuves abondent sous la plume du biographe. Guizot fut à la fois une intelligence supérieure et un cœur ouvert aux sentiments les plus suaves, les plus touchants.

Raconterai-je après cent autres ce que M. Bardoux a si justement défini le « roman de M. Guizot »? Son mariage, avec Pauline de Meulan, débute comme une églogue. Guizot avait vingt-quatre ans. La femme qu'il épouse en a trente-huit. Qu'importe? Le cœur effaça les distances et les deux époux donnèrent l'exemple d'une union que l'on ne se lasse pas d'admirer. M. Bardoux a cité des lettres des deux époux dont le ton, la simplicité, le charme défient l'analyse. Telles ces quelques lignes de Guizot à sa femme pendant une courte absence :

« Je te porte, je te trouve partout, toi et le bonheur que tu me donnes; loin, tout te rappelle à moi; près, tu

[1] *Les Grands Écrivains français*. Guizot 1 vol. in-16. Paris, Hachette, 1894.

me fais tout oublier; ma vie, c'est ta pensée; et pourtant cette vie si exclusivement dévouée à toi, je la sens libre, active, étendue. »

Un autre jour, c'est Pauline qui écrit à son mari :

« Comme la contemplation d'une vie comme la nôtre, cher bien-aimé, est une chose qui repose l'âme! Ah! combien peu de gens savent ce que c'est que le bonheur! Mon ami, que je t'aime! Comme mon âme vole à chaque instant vers toi! Comme j'ai besoin de retenir continuellement cet essor qui me laisserait ici à terre, sans force et sans vie!... Tout ce qu'il y a en moi de meilleur s'est assimilé à toi : *Rome n'est plus dans Rome.* »

Je tourne un feuillet et trouve un autre fragment de lettre. C'est Guizot qui écrit :

« J'ai beau faire, la pensée que je vais te revoir m'obsède invinciblement. Tout à l'heure, en dînant chez Royer, je me suis surpris cinq ou six fois, perdant le fil de la conversation, assis près de toi, à te regarder, à sourire à tous tes mouvements, à toutes tes paroles. On a grande raison de dire des gens qui s'aiment, qu'ils se possèdent; c'est une vraie possession. »

Il faut se borner. Je ne puis surprendre plus longuement dans leurs confidences intimes ces deux êtres si richement doués par le cœur. Mais je cède au désir d'emprunter à Guizot le récit d'une soirée au cours de laquelle il avait reçu la visite de Rossini. « L'auteur du *Barbier* et de *Moïse,* écrit M. Bardoux, quitta Guizot après une demi-heure de conversation agréable; mais cette visite avait, en changeant le cours de ses idées, fait passer en lui comme un frisson de poésie, et il écrit cette page charmante : Je restai avec ma femme que la personne et la conversation de Rossini avaient intéressée. On amena dans le salon ma fille Henriette, petit enfant qui commençait à jaser et à marcher. Ma femme se mit au piano et joua quelques passages du maître qui venait de nous quitter, de *Tancrède,* entre autres; nous étions seuls; je passai ainsi je ne sais quel temps, oubliant toute préoccupation extérieure, écoutant le piano, regardant ma fille qui s'essayait à courir, parfaitement tranquille et absorbé dans la présence de ces objets de mon affection. Il y a près de trente ans. Il me semble que c'était hier; je ne suis pas de l'avis du Dante : un grand bonheur est à mes sens une lumière dont le reflet se prolonge sur les espaces mêmes qu'elle n'éclaire plus. »

Qu'en pense notre lecteur? L'écrivain qui a signé ces lignes porte en lui cette jeunesse de pensée, cette acuité de sentiment, cette fleur de poésie indispensables à l'homme d'art, qu'il tienne le pinceau, l'ébauchoir ou la plume. Ouvrons la critique du Salon de 1810.

Tout d'abord Guizot, avec une impartialité qui l'honore, constate l'infériorité des lettres à l'heure où il écrit si on les compare aux produits de la peinture et de la statuaire. En 1810, la littérature est sans flamme, sans action. L'art au contraire resplendit et impressionne les esprits. Ces prémisses posées, et il y a quelque mérite chez un littérateur à reconnaître les lacunes de l'art qu'il professe, Guizot établit avec une rare justesse les causes du relèvement de la peinture à son époque. Sous Louis XIV, le suprême arbitre des compositions sculptées était un peintre. Le Brun tenait le sceptre dans l'École et Girardon lui-même se plia sans trop s'en douter peut-être aux injonctions du Premier Peintre. Situation fâcheuse, condescendance regrettable. Mais la servitude n'a qu'un temps. « La fausse direction, écrit excellemment Guizot, que l'opinion de Louis XIV et de sa cour avait fait prendre aux arts se maintint jusqu'à ce que, par l'influence de M. David, les Grecs fussent devenus le vrai public de l'École; c'est parmi les marbres, qui ne peuvent être considérés comme les représentants des Grecs, puisqu'ils sont leur ouvrage, qu'elle cherche ses modèles, ses points de comparaison, je dirai presque ses juges. C'est là qu'elle a appris à estimer ce qu'on a toujours trop dédaigné en France, la simplicité : nos peintres ont justement admiré la simplicité dans la sculpture antique, et outre le désir de l'imiter que leur a inspiré cette admiration, ils y ont été naturellement conduits par cela seul qu'ils ont surtout étudié des statues. La sculpture n'offre que des compositions très simples, des poses naturelles, des figures isolées ou des groupes peu nombreux : nourris de ses ouvrages, nos artistes ont fait passer sur la toile le même caractère; plusieurs de leurs tableaux pourraient être copiés par le sculpteur, sans qu'il eût beaucoup à supprimer ou à changer. »

On le pressent, la critique de Guizot sera ainsi faite de principes. De hautes vérités le préoccupent en face d'un groupe d'œuvres et il prend prétexte du *Bélisaire* de Gérard ou de l'*Andromaque* de Guérin pour exposer une doctrine qui n'a rien de caduc et à laquelle devront recourir toutes les générations d'artistes ou de penseurs. *La Révolte du Caire* de Girodet fournit au critique une page philosophique où pas un mot n'est à reprendre. On supposerait en la lisant que Guizot a fait de l'art du peintre une étude exclusive depuis de longues années, et, ne l'oublions pas, le critique n'a que vingt-trois ans. Mais voici une vérité primordiale que Girodet parait avoir oubliée. Il a méconnu l'importance de la beauté dans l'œuvre d'art. Guizot s'en émeut. Je le laisse parler.

« Les artistes comptent trop sur leur talent lorsqu'ils se flattent qu'il suffira seul pour assurer le succès d'un tableau : je ne crois pas que nous puissions être aussi exigeants que les Grecs en fait de beauté; nous devons, ce me semble, permettre aux arts d'étendre leur domaine à l'imitation d'objets qui ne sont pas parfaitement beaux; nos mœurs, nos habitudes nous y obligent, et d'ailleurs la peinture ne saurait être astreinte aussi rigoureusement que la sculpture à la loi de la beauté; mais cette plus grande liberté, que je crois inévitable, est un mal, et par conséquent un droit dont nos grands artistes devraient n'user qu'avec modération; c'est à eux de ramener sans cesse l'École à cette loi de la beauté qu'elle n'aura que trop d'occasions d'enfreindre. M. David leur en donne un exemple bien sage : on reconnait dans tous ses tableaux le soin continuel qu'il prend pour ne pas enlever à ses figures ce caractère de beauté si difficile à conserver sous de certaines conditions. Il y réussit souvent, et du moins il ne tombe presque jamais dans le défaut contraire. M. Girodet perd plus souvent cette idée de vue; le choix seul de ses sujets prouve qu'il n'y attache pas une très grande importance; et je crois que, même dans les sujets qu'il traite, il pourrait mettre plus de beauté qu'il n'en laisse voir : il le devrait, car il le peut. »

Cette réserve du critique à l'endroit du tableau de Girodet est longuement motivée. Gros lui permettra de prouver avec évidence combien est dangereux pour le peintre le mépris de la beauté. Ce que réclame l'écrivain, ce n'est pas une harmonie linéaire dans les traits, mais cette interprétation supérieure du visage humain, de l'expression, cette puissance d'accent qui relève l'action la

plus vulgaire, le type le moins favorisé par la nature, le vêtement obligé fût-il sans dignité.

Vasari, Lessing, Emeric-David sont les écrivains de chevet du jeune Guizot. Il les possède à fond, il les cite et s'autorise de leur jugement, mais avec quelle personnalité ne s'empare-t-il pas d'un axiome, d'une pensée, pour en tirer les conséquences les plus justes, adaptées au sujet qui l'occupe!

Vernet, Ansiaux, Pajou, Serangeli et maint autre peintre de l'époque sont étudiés de bonne foi par le critique. Ce que pense Guizot de leurs peintures serait sans intérêt pour nous si nous ne trouvions presque à chaque ligne sous sa plume des aperçus ingénieux et profonds, toujours vrais, et dont nous pouvons tous tirer un profit réel. C'est ainsi que l'écrivain ayant à traiter d'un sujet éphémère a su faire un livre durable.

Ne fermons pas la critique du Salon de 1810 sans emprunter à Guizot ce qu'il écrivait de Prud'hon tant admiré de nos jours.

« M. Prud'hon a exposé deux belles têtes : un *Portrait d'homme* et une *Tête de Vierge;* cette dernière surtout est d'une grâce très séduisante; l'expression en est douce, timide, pleine de jeunesse et de pureté; la couleur en est brillante, peut-être trop; il y a beaucoup d'art et un peu de manière dans cette extrême suavité de pinceau qui dégénère si facilement en mollesse : à force de fondre les contours, de ne rien arrêter, de ne présenter à l'œil que des formes indéterminées, on tombe dans un vague, une incertitude qui mènent à l'incorrection; et quant au coloris, son éclat, lorsqu'il n'est pas uni à de l'énergie, nuit souvent à la vérité. »

Laissons de côté l'engouement et nous applaudirons sans réserve à cette part d'éloges et de critiques également équitables.

M. Bardoux, dans sa biographie de Guizot, écrit que « comme la plupart des hommes de son temps, qui étaient épris de conversation, le grand ministre de Louis-Philippe préférait le commerce des hommes à la nature. Il pensait sur ce point comme M^{me} de Staël. Ce fut l'âge, le besoin de repos qui l'amenèrent à accepter la campagne. »

Collaborateur d'Henri Laurent, qui attendait de lui des notices descriptives sur les planches publiées dans *le Musée Royal,* Guizot eut à parler d'un certain nombre de paysages. Cette partie de sa tâche dut lui coûter. Il réimprima plus tard ses descriptions des tableaux d'histoire, mais il explique qu'il n'a pu se résoudre « à recueillir ses notices sur les tableaux de genre ou de paysage. » Ce haut esprit avait besoin de vivre dans la mêlée. Les menus faits de la vie, le silence des sites n'avaient pas pour lui l'attrait des batailles. Or, je n'entends pas ici le choc des armées, mais bien les conflits de l'âme humaine avec les passions, la mélancolie, la douleur. Je voudrais citer les pages admirables consacrées par Guizot à *l'Arcadie* de Poussin. Je n'en prendrai que l'appréciation finale : « Tel est le privilège de l'association d'une action simple à un sentiment profond et à une grande idée, que mille sentiments, mille idées se réveillent à sa vue et pénètrent l'âme du spectateur : on s'étonne de tout ce que fait penser et sentir une scène si bornée en apparence. Les expressions sont parfaitement en harmonie avec l'action; elles sont de même simples, calmes et touchantes; la figure de la femme est d'une rare beauté, mais d'une beauté facile et naïve, dont le charme est aussi doux que pénétrant; les draperies offrent de beaux développements; et, malgré quelques incorrections de dessin, en particulier dans les jambes du berger debout sur la gauche, le style est partout pur, gracieux et noble. »

La fière et sévère nature de Poussin devait être comprise par l'homme de pensée qui allait occuper une si large place dans les lettres et dans la vie politique de notre nation pendant plus d'un demi-siècle. « Jamais rien de banal ne tomba de la plume et du cœur de Guizot », a dit avec beaucoup de raison M. Bardoux. Ce que nous venons d'écrire sur le critique d'art du Salon de 1810 justifie, ce nous semble, le jugement de son dernier historien.

HENRY JOUIN.

MUSÉE DU LOUVRE

Les prochaines modifications du département des Objets d'art du Moyen Age, de la Renaissance et des Temps modernes.

Généralement on annonce les changements accomplis; je trouve plus original d'annoncer les changements à accomplir et j'imagine que les lecteurs de *l'Œuvre d'Art* ne s'en plaindront pas. Je n'ai nulle envie de me poser et de dévoiler un avenir plus ou moins voilé de nuages. Ce que j'annonce ici, ce n'est que la suite d'un travail entrepris l'an dernier et que la faveur qu'a bien voulu lui accorder le public ordinaire du Louvre m'engage à poursuivre.

Loin de moi, en écrivant ces lignes à la hâte, — car je suis un nouveau venu parmi les collaborateurs de *l'Œuvre d'Art,* et je dois répondre le plus tôt possible à une demande accompagnée de l'annotation *très pressée,* — d'incriminer en quoi que soit mes prédécesseurs; mais quand, il y a dix-huit mois, a été créé le département des Objets d'art du Moyen Age, de la Renaissance et des Temps modernes, il y avait évidemment quelque chose à faire pour l'amélioration et le meilleur aménagement des séries qui le composent.

Les désidératas, pendant l'année 1894, je me suis efforcé de les combler dans la mesure de mes forces. Des appréciations indulgentes ont bien voulu m'encourager et c'est la continuation de ce nouveau classement que je voudrais indiquer aujourd'hui.

Le département des Objets d'art du Moyen Age, de la Renaissance et des Temps modernes est un démembrement du département qui comprenait autrefois la Sculpture, démembrement lui-même du département des Antiques. On peut voir par là combien les choses ont marché depuis vingt-cinq ans. C'est que, depuis ce moment, les donations et les aquisitions se sont accumulées au Louvre et ont rendu nécessaires un fractionnement qui autrefois n'aurait apparu que comme un moyen commode de donner des situations à des fonctionnaires. Nous sommes loin aujourd'hui de la donation à jamais inoubliable de la Collection Sauvageot qui fondait au Louvre le Musée du bibelot; nous sommes loin de l'acquisition de la Collection Campana qui fondait la collection de la Céramique italienne; des acquisitions incessantes, modestement faites et sans bruit, ont depuis vingt ans plus que doublé les séries du Moyen Age et de la Renaissance; à ces acquisitions patientes, à ces enrichissements réfléchis sont venus s'ajouter des appoints tels que la donation Davillier, des acquisitions telles que celles de la seconde collection formée par feu Timbal; puis, en dehors de ces séries nombreuses, c'étaient tous les ans vingt, trente, cinquante objets qui, par voie d'acquisitions ou de donations — celles-ci de plus

en plus fréquentes — qui venaient s'ajouter au bagage déjà acquis, l'enrichir et en rendre le nouveau classement absolument nécessaire.

Hélas! que de reproches n'adresse-t-on pas à l'administration de nos Musées? Quelques-uns ont été parfois mérités — pourquoi ne le dirais-je pas? — Mais combien aussi sont injustes? Je ne parle pas de la forme sous laquelle ces reproches sont présentés qui, sauf exception, est inacceptable. Mais si l'on voulait se rendre compte de toutes les difficultés que peut rencontrer sur sa route un conservateur de Musée — fût-il national — peut-être aurait-on pour son œuvre un peu plus d'indulgence. Car en vérité, en cette matière plus encore qu'en tout autre, la critique est aisée et ce serait vraiment un beau spectacle que de voir quelques-uns des plus impitoyables critiques la queue de la poêle en main; gageons que neuf fois sur dix ils laisseraient tranquillement tomber l'omelette dans le feu au lieu de la faire sauter proprement et de lui donner une mine appétissante. Croit-on que ce ne soit rien que de se débattre toute l'année avec la logique impitoyable des chiffres d'un budget d'acquisition d'une médiocrité ridicule? Croit-on que ce ne soit rien que de ne pas savoir où l'on prendra l'argent nécessaire à l'achat d'une vitrine ou de quelques mètres de velours? C'est pourtant à ces infimes détails que s'use l'existence d'un conservateur de Musée, et il en sera ainsi tant que le Louvre ne sera pas doté d'une caisse digne de lui et digne de la France.

Quand j'ai eu l'honneur d'être choisi comme conservateur du département, des remaniements très profonds s'imposaient et nul doute que tout conservateur, quel qu'il eût été, ne les eût opérés à ma place. Ce n'est point donc mon éloge que je veux faire ici, encore moins une critique du passé, mais simplement un exposé de la question. Ceux qui visitent souvent le Louvre, et ils sont nombreux, s'en sont vite aperçus. Les salles du premier étage ont été l'objet de modifications profondes, dont il me suffira de rappeler les principales. Les différentes salles qui composent le département ont été modifiées comme suit; un simple coup d'œil jeté sur les deux tableaux suivants permettra de se rendre facilement compte de ces modifications :

ÉTAT ANCIEN :

I. Salle des Verres.
II. Salle des Ivoires.
III. Salle des Grès.
IV. Salle de l'Art musulman.
V. Salle de Bernard Palissy.
VI. Salle des Faïences italiennes.
VII. Salle des Faïences italiennes.

ÉTAT NOUVEAU :

I. Salle des Grès.
II. Salle des Ivoires.
III. Salle des Verres.
IV. Salle de l'Art musulman.
V. Salle Japonaise.
VI. Salle des Bois.
VII. Salle de la Céramique française.

Dans cet ensemble, deux choses sont nouvelles : la création d'un Musée japonais, l'affectation d'une grande salle à la Céramique française, par suite le transport de la céramique italienne dans d'autres salles.

La création d'une série japonaise, qui, par parenthèse, n'a pour ainsi dire pas coûté un sou, s'imposait pour ainsi dire. A tort ou à raison, — cela est affaire de goût, — l'art de l'Extrême-Orient, depuis de longues années déjà, a exercé une indéniable influence sur notre art national. Sans partager pour cet art un peu particulier tout l'enthousiasme que professent certaines personnes, il est très certain que cet art, s'inspirant toujours d'une observation exacte et attentive de la nature, n'est point une quantité négligeable; il a produit des chefs-d'œuvre et il est peu des objets qu'il a créés qui soient tout à fait indifférents; dans ces conditions, il est inconcevable que les portes du Louvre soient restées si longtemps fermées à l'art japonais, alors qu'elles étaient depuis longtemps ouvertes à tout ce que l'art chinois a de moins recommandable. De nombreux amateurs n'attendaient qu'un acte de bonne volonté pour mettre leurs richesses à la disposition de l'Etat; grâce à leur bon vouloir, à leur sympathique concours, aux sollicitations d'un infatigable collaborateur, dévot de l'art de l'Extrême-Orient, M. Gaston Migeon, c'est chose faite aujourd'hui : le Musée japonais du Louvre est fondé.

Le Musée du Moyen Age devait avoir son développement naturel dans les salles de la Colonnade; malheureusement, il y a quelques années, vint s'implanter à cette place, dans des salles décorées pour la circonstance d'une manière odieuse, la suite du Musée assyrien. Nul plus que moi ne s'intéresse aux récentes découvertes de l'Assyriologie, nul plus que moi n'admire les efforts que fait M. Léon Heuzey depuis de longues années pour doter le Louvre d'un Musée unique au monde, où les origines de l'art oriental sont écrites à l'aide de monuments de premier ordre; nul plus que moi n'admire, malgré des restaurations regrettables, les frises de terre émaillée rapportées de Susiane par M. et M^me^ Dieulafoy; mais, franchement, en fondant un Musée nouveau, était-il bien nécessaire de venir l'implanter comme une épine ou un corps étranger dans le local qui, logiquement, appartenait à un autre département? Mais ce sont là des récriminations inutiles à propos d'un fait qui n'est plus réparable. Constatons seulement que c'est cette intercalation malencontreuse qui occasionnera, tôt ou tard, l'exode du département du Moyen Age et de la Renaissance dans d'autres locaux.

Il faut donc sauter trois salles d'Assyrie et de Susiane pour se retrouver en pleine Renaissance, dans les salles qu'occupait sous le Second Empire le Musée des Souverains, supprimé en 1871. On y trouve d'abord une salle des bronzes, des fers et des armes, puis une salle consacrée à la céramique italienne. A la suite se développe une série de trois salles, dites des Appartements, où l'on a formé tant bien que mal des ensembles avec des boiseries provenant en majeure partie des appartements royaux, mais qui au point de vue de l'aménagement des collections ne sont d'aucune utilité; trop sombres — grâce aux vitraux qui en décorent les fenêtres, — garnies de sculptures ou de tapisseries qu'on ne peut songer à cacher par des vitrines, elles ne forment qu'une antichambre spacieuse.

Dans l'organisation de la salle de Céramique italienne on a repris et utilisé les anciennes vitrines du Musée des Souverains, vitrines d'un style qui n'est pas à imiter mais qui cependant, grâce à leur ampleur et leur luxe tant soit peu de mauvais goût, ont permis de faire une installation majestueuse. Dans une seule et même salle, très suffisamment éclairée par trois vastes fenêtres, on a pu présenter, classées méthodiquement, les faïences de Faenza et de Caffaggiolo, les majoliques de Deruta et de Gubbio, les grotesques et les plats à personnages de Castel-Durante et d'Urbino; les porcelaines de Florence, cette série dite des Médicis dont le Louvre est redevable en grande partie à Davillier, ont pu elles-mêmes trouver un jour à souhait dans l'embrasure d'une fenêtre que tapissent des carrelages de faïence.

ÉPISODE DU SIÈGE DE LILLE, 1792 (ALBERT LE DRU)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau

CERF TENANT AUX CHIENS (ALBERT DE GESNE)

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau.

Helio Dujardin Paris

LE RETOUR D'EUROPE (PAUL VERONESE)

Palais Ducal

L'Œuvre d'Art ... Feydeau

Hélio Dujardin, Paris

LE PARNASSE (ANDREA MANTEGNA)

Calcographie du L — *L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau*

La collection de céramique italienne du Louvre, très riche, — trop riche, dirai-je sur certains points — alors que les origines y sont à peine représentées, trouve là un cadre digne d'elle, dans lequel on peut facilement l'étudier.

Dans la salle voisine, la salle des Bronzes, aura lieu prochainement, très prochainement même, un remaniement analogue; une quinzaine de jours suffiront amplement pour faire disparaître l'affreuse cloison qui masque de monumentales vitrines, où bronzes et armes prendront définitivement place. Ils seront au large, les bronzes du Louvre, en commençant du moins. Mais j'espère que viendront bientôt s'adjoindre à eux de respectables renforts. La salle, par la suppression de ces murailles factices, deviendra immense ; mais de ce côté aucune crainte à avoir ; il est parmi nos bronzes de petites merveilles, pour lesquelles l'isolement s'impose. Ce que l'on a fait dans certaines parties du Musée, le placement d'un monument sur une base autour de laquelle on peut tourner, est tout indiqué non seulement pour l'admirable *Gian Francesco Gonzaga,* marquis de Mantoue, qui, isolé sur son socle de marbre, semble présider la salle, mais aussi pour l'*Arion* de Riccio, pour le *Saint Jean* de Donatello et pour mainte autre figure qui ne peut que gagner à une exposition complète. On y verra aussi, en pendant de l'armure d'Henri II, la reine des armures en fer repoussé, le beau harnais qu'à légué au Louvre Madame Veuve Henry ; on y verra aussi peut-être, mais je ne pousserai pas l'indiscrétion plus loin, en pendant du marquis de Mantoue, une figure équestre bien célèbre, sur laquelle en ces derniers temps les savants d'Outre-Rhin se sont plu à accumuler toutes les sottises qui peuvent germer en la tête d'érudits qui veulent toucher aux choses de l'archéologie. J'aime à croire que nous aurons enfin là un ensemble de bronzes digne du Louvre, et dans lequel on pourra étudier l'histoire de l'art du fondeur depuis l'époque romane jusqu'à notre siècle.

Si nous reportons nos regards vers l'ancien musée Sauvageot, là encore de nouveaux changements se préparent. La Salle japonaise ne saurait longtemps coudoyer l'art musulman ni l'art des sculpteurs sur bois du xvi^e siècle. Il faudra qu'elle aille prendre place, à l'entresol, sous la grande galerie de peinture, à la suite de la collection de céramique chinoise généreusement offerte à l'État par M. Grandidier; c'est là que se constituera définitivement le musée de l'Extrême-Orient. Puis, une autre salle devient insuffisante pour les collections qui devraient y prendre place : je veux parler de la salle consacrée à l'art musulman. Cette série, commencée il y a quelques années à peine, réserve au public de nombreuses surprises. Il n'était que temps : l'Orient, drainé par les Anglais et les Allemands, ne lâche maintenant qu'à regret les témoins d'un passé artistique glorieux; il n'est pas trop tard, toutefois, pour y faire encore une moisson abondante et représenter dignement enfin, dans notre grand musée national, un art auquel notre Moyen Age dut si souvent son inspiration. Je ne puis pousser les indiscrétions plus loin; tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est que dans quelques mois, alors que s'ouvrira au Louvre la plus belle galerie de céramique chinoise qui existe au monde, on pourra voir aussi une salle musulmane digne du Louvre et digne de l'art merveilleux qu'ont vu fleurir la Perse, la Syrie et l'Egypte. Là, nos artistes trouveront des modèles admirables; là, nos peintres rencontreront des associations de couleurs telles qu'en peuvent seulement enfanter les pays où le soleil n'est pas avare de ses rayons.

Où cette salle sera-t-elle située, me direz-vous? Vraiment, si je vous le disais, vous en sauriez autant que moi, peut-être plus même. Qu'il suffise à votre curiosité, chers lecteurs, de savoir que les éléments en existent et que ce que l'on vous raconte ici n'est pas un conte de fée. L'art musulman est entré au Louvre par la petite porte ; je me souviens encore des cinq ou six pièces, admirables, il est vrai, qui couraient les unes après les autres dans l'une des salles de la Colonnade, il y a quinze ans; puis cet art s'est infiltré timidement chez nous; on a acheté une coupe, puis une autre; et, peu à peu, ses beautés incomparables, son talent de décorateur s'est imposé et le jour est proche où il éclatera dans toute sa splendeur. Ce pauvre Orient si bafoué, si oublié, la patrie de tous les arts, compte et comptera encore une foule d'admirateurs et d'imitateurs. Nous en avons vécu; pourquoi n'en vivrions-nous pas encore ?

C'est sur ce souhait, timidement exprimé, que je terminerai ce trop long entretien. J'aurai encore à parler d'innovations, de la mise en lumière de monuments trop dédaignés, de l'exposition de monuments de notre art français qui errent depuis de longues années de salle en salle dans le Musée sans avoir trouvé un logement digne d'eux et de nous; j'en reparlerai dans un prochain article; si j'aime le Japon et l'Orient, je ne déteste ni notre xvii^e, ni notre xviii^e siècle; et il est vraiment curieux de constater combien est petite la place que l'on a faite jusqu'à ces dernières années dans les Musées français à un art dont la suprématie a été reconnue unanimement par toutes les nations de l'Europe qui se sont évertuées à l'imiter — ou plutôt à le copier et à le travestir.

Émile Molinier.

LA QUINZAINE

L'Art en tout — L'Art partout

L'Œuvre d'Art, — cette fois, — a gagné le grand chemin et marche en plein soleil. « Bon voyage, ma chère Revue! » — « Ma jolie Revue, bons souhaits! » Merci, nos abonnés de la première et de la dernière heure ! Vous êtes déjà Légion, et nous devons à votre empressement, à vos encouragements, de faire mieux encore. C'est pourquoi — sous le gui l'an neuf 1895 — nous allons inaugurer une chronique de quinzaine.

Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'évoquer à vos souvenirs ou à vos curiosités l'Art dans une ou deux de ses manifestations — les plus relevées, soit! — la reproduction d'œuvres picturales ou sculpturales anciennes et modernes. La chronique furètera dorénavant dans le royaume artistique tout entier et vous dira les expositions, les auditions, etc. Que ne vous dira-t-elle pas, car l'art est en tout, car l'art est partout? Les Romains mettaient de l'art jusque dans leur batterie de cuisine, si tant est que l'art soit l'invention, l'exécution, l'appropriation faites avec tact et avec goût.

Nous venons de traverser deux semaines par excellence, la semaine du petit Noël et celle du père Janvier. Ce que l'un a mis dans les souliers et ce que l'autre a apporté dans sa hotte — pour les petits et pour les grands — est incalculable en surprises et en présents. Voici quinze jours que tout le monde fait de l'art : les fabricants en créant, les marchands en étalant, les généreux en offrant avec imagination ou esprit, les bénéficiaires en acceptant avec un mot de fâcherie voulue ou un sourire de gratitude émue. Paris, tout le long de ces

quinze jours, a été la ville des nouveautés, des curiosités, et j'ai couru dans Paris à la recherche de l'art, l'y rencontrant sous toutes les formes.

N'y a-t-il pas de l'art dans ces éventails en croissant à plumes d'autruches frisottées, dans ces écrans en ogive à crèpe pailleté d'or ou d'argent? Et dans ces bottines — si coquettes de coupe, si mignonnes de pointure que Cendrillon serait jalouse et que les cœurs du sexe fort sont à l'envers déjà.

Du pied à la tête, l'œil est prompt quand le pied est joli, et voici des chapeaux charmants. N'y a-t-il pas encore de l'art à savoir chiffonner un chapeau comme à savoir le porter? Je m'arrête devant une chouette blottie dans un bouffant de faveurs d'où me fixent deux gros yeux de rubis; je m'interroge devant un chapeau-pieuvre avec des tentacules d'étoffe représentant leurs ventouses par des passequilles de métal. Pourquoi diable les femmes se mettent-elles tant de bêtes sur la tête? Des oiseaux? Fort bien. L'oiseau a des ailes et l'aile est à sa place là-haut où elle vient de se refermer, à moins qu'elle ne se dispose à s'ouvrir?

Tiens! voici un fort beau livre avec une reliure noire Renaissance au milieu de laquelle se découpe, comme une monnaie grand module qui aurait un peu frayé, le médaillon d'or de Michel-Ange. Mais voilà, à la vitrine en face, la confiserie dans des sacs, des harpes, des berceaux en soie tendre semée de fleurettes Pompadour. N'est-ce donc pas de l'art que cette façon de draper une boîte ou de décorer ce coffret d'un ruban en sautoir?

Les poupées s'alignent plus loin, les mains dans le rang, les yeux bleus bien ouverts comme des myosotis, la bouche pleine de perles. Sous Louis XIV, les nobles petites Demoiselles avaient deux poupées : « la Grande Pandore » habillée pour aller à la Cour et « la Petite Pandore » destinée à représenter le déshabillé du boudoir. Aujourd'hui, de la Place Maub au Faubourg Saint-Germain, quelle fillette n'a sa poupée? Aussi, tout un monde de couturières, de modistes, de lingères, de coiffeuses, sont-elles attachées au service des 3,600,000 petites personnes de peau et de faïence, confectionnées, en 1894 à Paris, non sans art et toilettées avec tant de goût.

Quelques pas dans la rue de la Paix, sur les boulevards, au Palais-Royal, où les bijoux luisent, miroitent, étincellent, attirent et retiennent. Quel art dans la monture, dans la sertissure, dans la combinaison de l'écrin, dans les préméditations de la lumière! Le riche industriel qui, au dernier réveillon de Noël, avait glissé sous la serviette d'une demi-mondaine un bracelet de 150,000 francs, n'avait eu que l'embarras du choix certainement. Ce Monsieur-là, sans s'en douter aussi, cultive un art : l'art de se ruiner rondement et sottement.

Les Américaines, en ce moment, prêchent fort leurs sœurs Parisiennes d'adopter le bijou vivant — un tout petit lézard aux reflets changeants. Chez les bijoutiers transatlantiques, ce joyau est coté dans les vitrines entre les bagues et les porte-crayons. Attaché à une chaînette d'or, il va et vient sur un collier, sur un bracelet ou sur une aigrette de coiffure. Vert et rose, il vit de l'air du temps. Les mouches d'or dans les mantilles et les résilles des jolies femmes de Santiago de Cuba sont plus délicieuses encore, mais elles s'éteindraient et mourraient vite dans notre brouillard parisien. Les sensibles Parisiennes n'adopteront pas plus ce bijou-là, je l'espère, que le tatouage, mis à la mode aussi comme parure indélébile chez certaines Yankeses un peu risquées. Le charme d'un bijou c'est d'en pouvoir changer.

Quelques pas encore et les fleurs exotiques, dans un savant laisser-aller, et les bouquets disposés avec tant d'art, nous invitent de leur coloris et de leurs parfums. C'est l'orchidée qui est de mode, de saison et de présent, l'orchidée, fleur-bijou, fleur-serpent, fleur-abeille, fleur-oiseau. Comment pourraient lutter contre elle notre timide muguet, notre délicat cyclamen? Lutter de beauté et de valeur? Je reconnais *l'odontoglossum Alexandræ* avec son terrible petit carton de vente : 3,000 francs.

Les fleurs? mais — grâce à un aimable chimiste — nous allons nous en inoculer l'âme; car vous savez si, en cette fin de siècle, on s'est voué des quatre membres à l'inoculation. Celle qu'on nous propose est exquise et rare. Il s'agit de l'inoculation des parfums. Quant aux effets, en voici quelques-uns, bons ou mauvais, vrais ou douteux. Le musc rend aimable, la rose engendre l'avarice et la violette la dévotion; le lis donne l'obstination; l'œillet, la méchanceté. Le benjoin plonge l'âme dans la méditation; — à vous, mesdames! Le chiendent et la verveine préparent aux idées artistiques; — c'est notre affaire! Quant à l'ambre, il confère le génie; — à vous, messieurs!

Ma promenade dans Paris se prolongerait plus que de raison si je la poursuivais.

Je vous en ai dit assez, je crois, pour revenir à mon principe : L'art est en tout, l'art est partout. Aimer l'art et faire de l'art — c'est l'art encore de se distraire chez soi, de se distraire surtout en province et d'occuper partout ses loisirs — à la ville en hiver, aux champs en été. La peinture, la sculpture, la musique, l'archéologie — que sais-je encore! — ne sont-ce pas là des amies de toutes les heures? *L'Œuvre d'Art* prétend vous aider à employer délicieusement le temps perdu, à charmer vos mélancolies et vos solitudes, à cultiver votre intelligence, votre âme, votre goût, à tromper ou reposer votre cœur. Ses bonnes intentions ont été comprises, ma foi; voici que les artistes et les amateurs, l'armée déjà, la magistrature aussi, le clergé même, les femmes en nombre arrivent avec un abonnement et un compliment sous enveloppe, nous crier : « Bravo et merci! »

Nous tenons à vous le dire, dans cette première chronique un peu difficile, un peu guindée, assez lourde, assez gauche. Nous vous le dirons mieux à l'avenir et tâcherons de vous prouver que l'art embrasse tout, depuis *l'art de se faire la barbe* jusqu'à *l'art d'être grand-père*.

A vos directeurs ordinaires et extraordinaires, à vos rédacteurs il ne reste qu'à trouver aussi l'art de vous plaire, et à la Revue, enfin, celui de vous intéresser, de vous instruire et de vous attacher.

AIMÉ GIRON.

LES ROIS

LA PART A DIEU!

Or les rois devant la crèche, en l'étable,
adoraient l'enfant, humbles, à genoux.
Et le monde en sa nuit moins lamentable
sentait un sauveur très fort et très doux.

Le miracle en est venu jusqu'à nous :
et du rédempteur s'estimant comptable
chacun en ce soir réserve jaloux
aux Pauvres la part de Dieu sur sa table.

Il est descendu sur l'humanité
le rayon d'amour de la Charité.
Ames d'où n'est point la pitié bannie,
avec votre foi son cœur communie,
car à vous, en Dieu, de tout infini,
par cette humble part il se sent uni!

O. JUSTICE.

CHRONIQUE D'ART

Les Passions humaines

« Le philosophe qui veut éteindre ses passions, a dit Chamfort, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu. »

Cette pensée est très juste. Plus que par la raison, en effet, nos actes sont inspirés par les passions qui nous étreignent et nous dominent, et celles-ci, maitresses du genre humain, le guident suivant le caprice de leur volonté. Notre instinct, nos penchants naturels, nous entraînent vers elles comme des courants impétueux, des remous irrésistibles et tous les efforts de notre intelligence, de notre raison, de notre sagesse, pour s'en détacher, sont vains, inutiles : elles s'incarnent en nous et annihilent toutes nos révoltes, toutes nos luttes. Je ne suis guère de l'avis de Rousseau qui prétendait qu'il est de notre pouvoir de règner sur elles : nul n'échappe complètement à leur influence — heureuse ou néfaste — et nous en sommes malgré nous les esclaves, souvent les victimes.

Elles se montrent dans l'exagération des sentiments, dans l'exaspération des désirs, et, nées parfois d'une pensée essentiellement chrétienne — une pensée d'amour pur — elles finissent par en devenir une déviation démesurée, irréfléchie, imprévue, qui peut aussi bien élever l'âme que l'avilir, suivant que ces passions sont intellectuelles ou matérielles, suivant qu'elles proviennent des besoins de l'esprit ou des besoins des sens.

Elles nous persuadent toujours, avec des tentations de courtisanes, et, faibles, nous nous laissons mener par elles, à l'aventure, vers des rivages inconnus. On ne lutte pas avec les passions. Seules, quelques âmes fortes arrivent à les modérer, jamais à les dompter entièrement, et, mieux que tout, elles nous montrent combien notre impuissance est grande, combien nous sommes peu et combien nous pouvons être moins encore.

Leur influence se fait tellement sentir en ce monde que l'on peut dire presque qu'elles en sont le moteur. Partout des passions ; ici, là, des passions, des passions encore, des passions toujours.

Les déterminer en une sculpture grandiose, gigantesque, vivante, ne pouvait être que la conception d'un artiste génial, le fruit d'une inspiration sublime. Mais concevoir n'est rien, il faut exécuter.

Un maitre sculpteur, dont la réputation devient universelle, M. Jef Lambeaux, a voulu créer cette œuvre unique après l'avoir conçue, méditée, durant l'espace de dix années.

Aujourd'hui, il est achevé cet admirable bas-relief, les *Passions humaines*, qui pourra compter parmi les plus grands chefs-d'œuvre artistiques du siècle et Lambeaux jouit pleinement de la gloire du triomphe, du succès.

J'ai fait, ces temps derniers, pendant mon séjour en Belgique, un pèlerinage à son atelier — un véritable temple de l'art — et j'ai été émerveillée, éblouie, lorsque m'est apparu, bien éclairé, au milieu de débris et de gravats, cette œuvre colossale due à un vaillant et viril artiste.

J'ai éprouvé une sensation d'art indéfinissable en face de ce monument d'une dimension vertigineuse — treize mètres de long sur sept de hauteur — qui dépasse en vigueur tout ce qui a pu être fait jusqu'à ce jour, tout ce que l'esprit peut concevoir de hardi, d'audacieux, de sublime. L'Amour, l'Hyménée, la Mort, les Combats, la Douleur, la Pitié, elles sont toutes représentées sous des formes allégoriques, ces passions humaines, dans tout ce qu'elles ont de violent, de déréglé, de fou, de satanique, et, en les contemplant, une impression tour à tour reposante et douloureuse vous étreint.

C'est qu'elles ont une expression saisissante de vérité, et que d'elles se dégage comme un reflet de la justice divine et de la damnation implacable qui poursuit l'homme depuis le commencement des siècles. Plus qu'au labeur quotidien, c'est aux passions que Dieu le condamna et, par elles, il connut, dès lors, les pires rancœurs et les pires désespérances s'il connut les jouissances les plus grandes. Tour à tour, par elles, il se rapproche des joies célestes et des infernales souffrances, et elles le mettent aux prises avec l'amour du bien et avec l'amour du mal.

Jef Lambeaux les a étudiées dans leur essence, dans leur origine et dans tous leurs effets, ces passions maudites ou bénies, et son œuvre est un poème d'enthousiasme et d'ardente intuition, une épopée de toute la vie, du berceau à la tombe.

Oh ! ces visages ardents, ces contorsions effrénées, ces lueurs de joie démoniaque, ces convulsions d'agonie, ces crispements enragés, ces regards éperdus, ces contractions nerveuses, cette folie délirante de luxure, de crimes, de luttes titanesques, de frémissantes sensations! Et, par dessus tous ces êtres, animés de désirs insensés, ce Christ mourant sur la croix, les yeux ruisselant de pleurs, pour racheter tous les vices et toutes les impuretés des hommes, inexorablement bon, à côté de cette mort grimaçante, haineuse et perfide, planant comme une malédiction, comme un remords éternel!

Voyez-les, à droite, ces bacchantes lascives, enivrées, sensuelles ! Elles s'abandonnent, se donnent toutes à l'ardeur du feu intérieur qui les brûle et se pâment en de suprêmes extases. Fiévreusement, elles se serrent les unes contre les autres, s'enlacent étroitement avec des frémissements d'hystériques, et, de cette ronde endiablée, surgit, affamée elle aussi et contractée par la violence du désir, une tête d'homme, de satyre excité, dont la bouche charnelle mord voluptueusement, avec frénésie, la nuque de l'une des impudiques faunesses dont les seins se gonflent sous l'enivrante morsure de ce brûlant baiser.

Un frisson de lubricité parcourt tous ces corps électrisés, et, cyniques dans leur nudité, semblent les acteurs libidineux de cette messe noire que, dans *Là-Bas*, nous a contée notre merveilleux Huysmans. C'est le triomphe de la chair : on la sent palpiter dans le marbre étincelant ; elle est, dans cette remarquable sculpture, ennoblie comme seuls, peut-être, Rubens et Jordaens ont su l'ennoblir par le pinceau, l'idéaliser en rendant son étrange beauté, sa splendeur solennelle et l'appétit de caresses, de possession, le désir intense de se livrer aux orgies des Tibère et des Caligula, qui fermente en elle comme la lave d'un volcan.

Près de ce groupe de messalines échevelées, dont la mâle hardiesse fait pardonner l'obscénité, un autre groupe apparaît, émouvant dans sa simplicité : deux époux, jeunes et beaux, se pressent amoureusement et confondent leur joie de vivre et leur joie de s'aimer en un enlacement des plus suggestifs, exquis de poétique tendresse et de touchante sensualité.

Auprès d'eux, sous la magie de la lumière dont Lambeaux a su éclairer son œuvre, la maternité s'offre à nos yeux, représentée en un tableau plein de grâce : une femme angéliquement belle, au regard fier, empreint d'un bonheur ineffable, tient, entre ses bras, fortement, comme s'il voulait lui échapper, un tout petit enfant qui sourit aux douces paroles que sa mère semble lui adresser.

Joie exaltée, joie divine, joie paisible, toutes les joies ont leur place dans cette partie du bas-relief de Lambeaux et il les a reproduites avec une puissance, une énergie rares, qui n'excluent pas chez lui la délicatesse et la mignardise.

A gauche, voici les Douleurs, le Désespoir, les Combats.

Dans le bas, des êtres aux figures livides, terrifiées, se débattent, avec des convulsions titanesques, contre des serpents hideux qui les étreignent en leur crachant leur venin. Un fer rouge semble leur brûler le cœur tant leur souffrance est horrible, et les victimes des tortures de l'inquisition durent frémir et grimacer comme eux, tant ces titans épouvantés frémissent et grimacent.

Un hurlement affreux semble s'échapper de toutes leurs gorges resserrées, crispées par la meurtrissure atroce qui les tenaille, les tue, et leurs cheveux se hérissent de frayeur comme s'ils voyaient se dresser, devant eux, les spectres menaçants du remords, comme s'ils subissaient les supplices inconnus de l'enfer entr'ouvert.

L'expression d'angoisse et de terreur qui se dégage de leur visage décomposé, de leurs regards désespérés, est saisissante de vérité, et l'artiste, dans cette scène tourmentée, a mis toute la force brutale de son génie.

La race de Caïn revit tout entière dans cette œuvre grandiose. Ici, le crime dans toute sa lâcheté et dans toute sa hideur; là, les victimes agonisantes, frappées à mort. Tout ce qu'il y a chez les hommes de tyrannique, de cruel, de barbare, a été mis dans cette partie du bas-relief. Il y a les forts qui luttent encore, qui luttent toujours, guidés par la haine, avec des lueurs de sang dans les yeux, et, dans leurs muscles tendus, une énergie féroce; et les faibles qui tombent, épuisés, terrassés, vaincus, cherchant, dans le suicide, un terme à leurs désespérances.

Oh! ces poignards plongés dans les poitrines, cet entassement de corps haletants, meurtris, ces cadavres partout, partout cette douleur poignante! Ce tableau a quelque chose de déchirant, comme une supplication de moribond, comme un appel suprême à la Foi et à la Charité, à un Dieu bon et généreux.

Derrière ces maudits qui s'enfuient, il surgit, dans toute sa majesté, le Dieu, que tous ces désespérés, que tous ces vaincus des misères humaines semblent implorer. Il est cloué à la croix, et son maigre visage, où se trahit aussi la souffrance intense, reflète une bonté, une douceur infinies qui forment un contraste frappant avec l'horreur du chaos où gisent tous ces misérables...

Mais quel est ce fantôme armé d'une faulx qui, placé tout en haut, ricane en contemplant toutes ces scènes d'amour et toutes ces scènes de douleur? Ce fantôme impassible, maître de tout, qui seul met un frein aux passions, c'est la Mort, la Mort implacable, la Mort éternelle. Et cette Mort symbolique est si bien rendue que le visiteur lui-même qui vient, en simple curieux, voir le bas-relief de Jef Lambeaux, tressaille, pris de frayeur, devant ce spectre livide dont les grands yeux caverneux semblent le fixer, menaçants.

Le génie seul peut produire une œuvre imposante et sublime comme les *Passions humaines*. Nous saluons en son auteur, M. Jef Lambeaux, un des maîtres de l'art moderne. Les générations futures le surnommeront le Michel-Ange de la sculpture! Honneur à la Belgique, la patrie de ce fort, de ce puissant, de ce grand artiste.

DENISE.

NOS GRAVURES

ALBERT LE DRU. *Capitaine, ta maison brûle!... (Épisode du siège de Lille en 1792.)* (Salon des Champs-Élysées.) — Et ta femme accouche! — Dans la maison? — Non, elle est sauve! — Eh bien! qu'importe, alors, et tirons toujours!...

Aux heures formidables, les mots épiques! 1792, 1793! Quelles dates! Et quels hommes! L'ennemi aux frontières, l'échafaud à Paris, et partout la famine. Au logis, la femme est seule, la huche est vide et les mioches ont faim, car le père est aux armées, tête nue, pieds nus, poitrine au vent, avec sa fourche, avec sa faux, avec rien, ses ongles, ses dents, et sa haine de l'étranger! Qu'importe! Les cœurs, sous le caraco de la femme, comme sous le baudrier de l'homme, ne brûlent que du feu sacré de la patrie, — de la patrie en grand danger... D'où ces mots héroïques, et ces épopées de géants.

M. Albert Le Dru a parfaitement rendu l'esprit de l'épisode Debout sur l'affût d'un énorme canon de siège, qu'il s'apprête à pointer lui-même, entouré de ses canonniers et de ses servants, attentifs à ses ordres, le capitaine, un beau profil de jeune homme sévère, fièrement campé dedans ses bottes à revers, répond un peu rudement, semble-t-il, à l'apostrophe intempestive du patriote qui, en sentinelle en arrière des courtines, non loin du combat qui rougeoie tout au fond, débraillé et superbe, un peu poseur, aussi, sous son bonnet de police de travers sur l'oreille, lui montre, d'un geste tragique, sa maison fumante, là-bas!

— Et ta femme accouche, capitaine!

Les servants se sont redressés, en train de caler ferme les roues trapues de l'affût, pour amortir le recul, tendus curieusement vers la réponse que va faire le chef. Et voici que les visages s'épanouissent, et que les yeux brillent d'un mâle éclair de fierté, car le chef a bien répondu, et ce jeune est un homme, vraiment digne de commander à de tels hommes!

ALBERT DE GESNE. *Cerf tenant aux chiens.* (Salon des Champs-Élysées.) — Debout sur un écroulement de roches, le cerf brame sa victoire momentanée, le bois fièrement dressé dans le vent, un chien éventré sous les pattes. — Bravo, cerf!...

C'est moi qui crie bravo, et non la meute — on pourrait s'y tromper...

PAUL VÉRONÈSE. *Le Retour d'Europe.* (Palais ducal de Venise.) — Combien paraît étrange cette intrépide naïveté (naïveté ou dédain superbe des conventions étroites?) des bons Primitifs, gardée si avant dans la science profonde de la Renaissance, par un des plus excellents peintres de l'école italienne — et de toutes les écoles?

Que dites-vous de ces jeunes femmes si harmonieusement groupées pour la légende d'un des épisodes les plus fameux des mœurs mythologiques? Europe et ses compagnes (suivantes, sœurs?) magnifiquement drapées en des robes de brocart et d'or, comme en portaient les belles dames du XVI^e siècle, corsetées de velours, parées de perles et de joyaux, et *portant à leurs pieds mignons* (où sourit si tendrement la fossette des chevilles) *d'antiques et riches sandales?*

De tels anachronismes seraient, sous tout autre pinceau que celui de Véronèse, non seulement ridicules, mais révoltants!

J'avoue un faible très marqué pour ces naïvetés savantes (et pourquoi pas voulues?) et je partage pleinement, vis-à-vis de ce maître incomparable, l'opinion du Guide (une autre fière palette) disant que, s'il avait pu choisir la forme de son génie, *il eût été Véronèse...*

L'âme manque peut-être en ces compositions bizarres à force de recherche, parfois même (comme c'est ici le cas) un peu obscures; — défaut d'ailleurs commun à toutes les écoles de cette Renaissance si féconde en peintres inégalables, où la plastique était le suprême idéal; — les poses sont aussi par trop uniformes et les amours encore trop *bébés*, qui tressent ces belles roses en couronnes, pour dire la joie du retour de l'Amante du roi des dieux, mais quelle science dans l'art des draperies, dans l'épanouissement des paysages lumineux et doux, et quelle richesse de ton, quelle suavité dans ces neigeuses carnations, qui semblent peintes avec les gammes d'une aurore splendide!

ANDREA MANTEGNA. *Le Parnasse.* (Musée du Louvre) — En un vallon perdu aux secrets du Parnasse, non loin (sans doute) de la fontaine Castalie aimée des Poètes, Apollon, aux sons divins de sa lyre, où se joue le génie ardent de ses doigts inspirés, déroule en longue théorie tourbillonnante le chœur échevelé des Muses.

Campés sur la crête aplanie d'un haut rocher, en arc triomphal dressé pour leur apothéose, Mars et Vénus, à l'ombre d'un feuillage tout chargé de fruits d'or qui abrite leur trône, s'enlacent tendrement, et l'un vers l'autre penchés, contemplent en extase la danse berceuse des neuf sœurs aux-voiles-légers.

A gauche, au second plan, issu de sa grotte profonde, Vulcain, l'époux dédaigné de Vénus, semble s'exaspérer de la malice d'un petit amour qui le menace d'un trait aigu, symbole de l'infidélité conjugale (et déjà songe-t-il à son filet vengeur?) A droite, Mercure-aux-pieds-rapides, son caducée de bois d'olivier en manière de lance au travers du torse, paraît attendre un ordre de mission, nonchalamment appuyé sur le col de Pégase.

Il y a un grand charme dans l'ensemble de cette peinture, une des meilleures et des plus célèbres du fameux peintre de Padoue.

Il y a, dans le groupe des sœurs tendrement emportées par le rythme doux de la danse, une science du corps humain, un sentiment de la ligne et du nu sous les draperies flottantes, vraiment merveilleux.

Et la fuite lumineuse des lointains horizons diffus et profonds, hérissés de crêtes, troués de vallées, semés de frondaisons et de ruines, dénote un art de la perspective exceptionnel.

Mais hélas! le *vide* des physionomies trahit chez Mantegna le défaut (propre à la plupart de ses contemporains de la palette), déjà signalé plus haut, au sujet de Véronèse. Je veux dire cette négligence choquante dans l'évocation de l'*âme*, de la *vie intérieure*, caractérisant chaque personnage.

MARC STÉPHANE.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et C^ie, imprimeurs. 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs / Six Mois. . . . . 12 — / Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

Un An . . . . 80 fr. | Six Mois. . . . . 40 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 43

20 Janvier 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

MICHEL-ANGE

Il est des artistes qui illuminent toute une époque et des noms qui dominent le temps. Qui ne connait Michel-Ange Buonarroti, lui dont la vie a presque épuisé un siècle entre le xv^e et le xvi^e, lui qui a vécu et travaillé sous treize Papes et dont le labeur infatigable a laissé chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre dans le royaume des Arts Plastiques ? Il faudrait des volumes pour conter la longue existence et étudier l'œuvre immense de ce génie personnel et complet qui procède d'Homère et de la Bible, les deux plus hautes manifestations de la Poésie Humaine et de l'Inspiration Divine. De sa vie, nous dirons fort peu, — et quelque chose seulement de certaines œuvres qui nous semblent donner la caractéristique vraie de ses quatre âmes, « l'homme aux quatre âmes », comme l'appelait le poète Pindemonte.

Sorti d'une de ces vieilles familles florentines, robustes, austères, comme les palais de la cité toscane, il joue tout d'abord avec les ciseaux et les marteaux du tailleur de pierre son père nourricier; il se révèle ensuite dans l'atelier de Ghirlandajo, « qui trouve ce jeune homme plus fort que lui »; enfin et bientôt, chez Laurent de Médicis, le Magnifique, en communion avec l'Antique dans son École des jardins de Saint-Marc, il se dresse soudain, — pour tous et pour lui : — MICHEL-ANGE. Je ne parlerai ni du coup de poing jaloux de Torregiano, qui lui fit la face déformée et farouche que l'on sait, ni des gigantesques statues de neige auxquelles l'inepte Pierre de Médicis condamnait sacrilègement son génie. Il existe tout un Michel-Ange anecdotique que nous négligerons aussi pour le Michel-Ange sculpteur, peintre, architecte, poète, et même ingénieur militaire à l'occasion, quand la cité natale en danger l'appelle à son secours.

Dans cette manifestation complexe de ses facultés esthétiques, il fut original et puissant, d'une imagination inépuisable et exubérante, élevant l'expression et la plastique humaines dans les hauteurs du concept divin, selon les tendances de la foi catholique, contrairement à l'anthropomorphisme païen qui rapetissait la divinité à la mesure de l'idéal humain. Ses audaces géniales, sa science anatomique le firent tourmenté souvent, excessif parfois dans ses créations sculpturales et picturales; mais quelle magnificence de style, quelle fermeté de dessin, quel modelé souple et superbe, quelle fougue, quel enthousiasme, quel caractère de force et de majesté !

Comme sculpteur, Michel-Ange mérita qu'un pape fulminât trois brefs pour le redemander à Florence. Les années de sa jeunesse se comptent par des figures gigantesques et de splendides bas-reliefs, toutes grandes œuvres qui lui faisaient dire : « Le marbre tremble devant moi », l'attaquant avec impétuosité et le taillant avec furie, allant à Carrare surveiller lui-même l'extraction des blocs et les ébauchant parfois sur place, au seuil de la carrière, avec une impatience et une témérité d'inspiré et la sûreté d'une main et d'une science impeccables. De ce nombre fut le *Moïse*, un débris du mausolée du pape Jules II, ce double rêve avorté de la puissance et du génie.

Je me trouvai en présence de cette « œuvre terrible », chef-d'œuvre de la sculpture antique et moderne, un soir que le soleil, en se couchant dans les fenêtres de Saint-Pierre-aux-Liens, la visitait d'un rayon d'or flambant qui montait lentement de l'orteil au front de l'homme du Sinaï. Quand le *Moïse* fut retombé dans l'ombre, il semblait que ce coup de soleil avait ranimé le séculaire coup de ciseau du maître. Certes, j'ai vu d'exactes et irréprochables reproductions du *Moïse,* mais il y manquait toujours ce je ne sais quoi de lumineux que le ciseau a laissé sur l'œuvre originale. On n'échappe pas à cette impression, qui procède, non d'une admiration surchauffée, mais d'une étrange et inexplicable réalité.

Après le *Moïse,* vous parlerai-je du beau *Christ* de la Minerve, de la *Vierge assise* de la cathédrale de Bruges, si juive de type, si sévère dans sa résignation, et dont l'Enfant Jésus, debout, m'a tant ému ? Des deux *Captifs* du Louvre, l'un ébauché, l'autre si achevé et si accompli ? De ses *Pieta,* celle de Saint-Pierre de Rome, par exemple, dont le Christ aux extrémités si pures a tant souffert et dont la mère est si jeune, « parce que la chasteté fait aux femmes une longue jeunesse ». Toutes ces œuvres aux proportions restreintes sont dignes de lui, parce que le sentiment qu'il avait à rendre était à la mesure de ses vastes compréhensions, Michel-Ange n'étant maître de son génie que dans des créations puissantes de dimensions, de formes ou d'expressions.

Mais, à notre avis, l'œuvre sculpturale par excellence de Michel-Ange se trouve dans la Sacristie-Nouvelle de San Lorenzo, à Florence. Cette œuvre se compose d'une Vierge magistralement ébauchée et des deux mausolées de Julien de Médicis, duc de Nemours, et de Laurent de Médicis, duc d'Urbin.

Deux hommes — armés contre la vie dans sa double lutte matérielle et morale — sont là, assis. L'un, Julien, tient sur ses genoux le bâton de commandement, prêt à *l'action*, et l'oreille attentive à son appel. L'autre, Laurent, le fameux *Pensieroso*, soutenant sa tête d'une main et un doigt sous la lèvre, dans l'attitude tranquille de la *pensée*. Michel-Ange s'est souvenu, dans ces deux torses, de ses admirations et de ses études du *Torse du Belvédère*. Les attitudes sont d'une fière et grandiose vérité ; le modelé est superbe et caressé ; les draperies ont des ampleurs pleines de noblesse.

Au-dessous des deux princes, sur des sarcophages en volute sont à demi couchées deux à deux et dos à dos quatre allégories. Ici, le *Crépuscule,* inachevé ; l'*Aurore,* à la grâce sérieuse ; le *Jour,* si puissant de majesté et à l'état d'ébauche seulement ; la *Nuit,* la plus belle, une femme endormie dans une royale sérénité. L'impression ressentie n'est pas soudaine ; elle ne se développe que lentement, mais vous envahit tout entier. De ces corps à demi engagés dans les blocs de marbre, l'idée du maître est sortie quand même, quoique voilée, sous trois coups de marteau, mais trois coups de génie, et votre réflexion la devine et l'éclaire.

Qu'importaient à Michel-Ange les deux princes dont la vie et la politique indignaient sa conscience et gênaient son indépendance. Il a fait de cet ensemble une évocation philosophique de l'éternel et insoluble mystère de la vie et de la mort. La vie est-elle le *jour* ou la *nuit* de l'âme ? La mort est-elle une *aurore* ou un *crépuscule ?* La sacristie, dans ses lignes architecturales et dans son éclairage, est de Michel-Ange aussi et le tout compose un poème d'une merveilleuse unité. Le style est sobre ; le jour est rare et il tombe du lanternon de la coupole, baignant à peine les marbres d'une lueur pensive, pour mourir, avant d'atteindre les dalles, dans d'indécises ténèbres. Je ne sais rien au monde qui ait cette grandeur, cette poésie, cette profondeur, et une sorte de terreur vous saisit au seuil de cette chapelle si magnifique — inachevée, au souvenir de cette famille si puissante des Médicis — échouée au néant de l'orgueil. Si Michel-Ange sculptait de la main droite — une main robuste mais fatiguée — il peignait de la main gauche, moins active et plus légère. Et cependant, comme peintre, il était aussi l'homme des mâles conceptions et des vastes fresques.

La Sixtine « plongeait Vasari dans la stupeur ». C'est, en effet, l'une des productions les plus gigantesques du génie humain, un chant emprunté à l'Enfer et au Paradis du Dante, sa lecture favorite.

L'œuvre de la Sixtine, où Michel-Ange travailla huit ans, comprend *le Jugement dernier, les Sibylles et les Prophètes, la Création.*

Le Jugement dernier traduit les réalités effroyables du Christianisme, avec des ressouvenirs du paganisme, des attitudes et des raccourcis titanesques, des exaspérations de formes et des fanfares de couleurs. Que n'a-t-on pas écrit sur cette éruption farouche d'un cerveau génial qui a pris toutes les libertés parce qu'il avait toutes les audaces et toutes les forces !

Michel-Ange a peint aussi, dans cette Chapelle Sixtine, cinq Sibylles (méditative, mystérieuse, obsédée, fière, dédaigneuse). Sans se préoccuper de leurs attributs liturgiques, et sans modèles, il a conçu et créé des types d'idéalité féminine d'une immortelle éternité. Les cinq Sibylles sont accompagnées de sept Prophètes, procédant de l'esprit de Vie et de Vérité, formidables comme elles, et dont un souffle surnaturel gonfle les muscles, les draperies, surhumanise les traits et divinise les expressions.

Enfin, les fresques de *la Création*, où le premier homme et la première femme, pour ne parler que d'eux, n'ont jamais synthétisé avec une aussi puissante beauté l'Humanité qu'ils portent dans leurs flancs ; où jamais Éternel plus noble et plus sublime n'a incarné la toute-puissance créatrice.

« Les œuvres michel-angesques de la Chapelle Sixtine sont le prodige du génie moderne », a dit Quatremère de Quincy. « C'est un coup de foudre, écrivait Henri Regnault ; je suis sorti de là à demi-mort. »

Le génie de Michel-Ange était trop grand pour les petits cadres. Il les eût fait éclater de partout. Aussi le « c'est bon pour les femmes », qu'il appliquait à la peinture à l'huile, il le rééditait pour ses rares tableaux de chevalet qu'il ne peignit du reste qu'à la détrempe. Quand, parmi ceux qui lui sont attribués, nous aurons cité *la Vierge de la Tribune de Florence,* le seul authentique, j'aurai tout dit.

Michel-Ange architecte, outre la Sacristie Nouvelle de San Lorenzo à Florence, est surtout connu par Saint-Pierre de Rome. Son architecture était savante et froide, et à cette froideur devait le conduire fatalement sa science des formules mathématiques et géométriques. Ici, l'enthousiasme et l'inspiration n'avaient plus à faire comme dans sa statuaire et sa peinture.

C'est à soixante-douze ans qu'on lui donna à remanier la colossale basilique, déjà manquée par l'indécision des plans et la succession des architectes. Il n'en conçut que la façade et le dôme dont il laissa, avant de mourir, les maquettes en bois. J'ai vu, un soir, ce dôme formidable se détacher en noir d'encre sur

un splendide soleil romain à son déclin qui lui faisait un nimbe étincelant. Comme spectacle et comme symbole, je ne sais rien au monde de plus écrasant. Michel-Ange tâtonna beaucoup pour arrêter les proportions de son dôme et — depuis — un savant, en mesurant la courbe pour en chercher les proportions géométriques, a découvert qu'elle réalisait la plus grande somme de résistance. La forme la plus belle était la plus solide.

La quatrième âme de Michel-Ange, fut son âme de Poète, car Michel-Ange a laissé des sonnets, aux vers de fer parfois comme ceux du Dante, aux vers d'or souvent comme ceux de Pétrarque. Ces poésies procèdent d'une triple inspiration : de ses aspirations vers l'idéal — l'artiste; de sa foi religieuse — le chrétien, et de l'amour — l'homme.

C'est à cinquante et un ans qu'il s'éprit de la belle et froide ou trop fidèle veuve, marquise de Pescaire, âgée de trente-cinq ans. Il y a des amours de triomphe et des amours de souffrance. Ce dernier fut le sien et celui qui allait le mieux à son génie. Il n'aima qu'une fois, et ce fut vingt ans durant, cette Vittoria entrée à la fin au couvent de Sainte-Catherine, à Viterbe. Michel-Ange la supplia alors, mais en vain, pour qu'elle lui permît de faire d'elle une statue. Qu'eût-elle été, cette statue en marbre d'une femme de marbre? Peut-être son chef-d'œuvre le plus haut. Le pauvre artiste continua d'adorer tristement Vittoria jusqu'au jour où il baisa la main glacée de son cadavre, le seul baiser qu'elle eût jamais permis et qu'elle reçut de lui.

Tout le long de sa vie, Michel-Ange composa des poésies qu'il taillait comme des anges et des Pieta, pures de forme, énergiques, concises, ou souriantes, ou angoissées et qui ont été déclarées et sont restées l'un des monuments de la langue italienne.

Ingénieur militaire, Michel-Ange le fut encore à l'occasion, avons-nous dit, pour le salut de sa ville natale. Florence, qui, après une peste, avait eu recours à Jésus-Christ nommé *roi perpétuel de Florence,* eut recours aussi à son puissant et glorieux enfant, un jour où le Pape et l'Empereur s'étaient ligués contre elle. Elle le nommait commissaire général de ses fortifications, et il élevait ces remparts tant admirés et tant étudiés par Vauban. Il organisa donc, dirigea, commanda la défense qui, hélas! se heurta et se brisa à la trahison.

Michel-Ange aimait la liberté, telle que la concevaient alors les Républiques italiennes du Moyen Age. Fier vis-à-vis des Grands, qu'ils parlassent au nom de leur épée ou de Dieu, il se montrait fort jaloux de son indépendance; il avait le droit et presque le devoir de ses orgueils Il était charitable et il était triste. « L'homme ne doit pas rire quand tout le monde pleure », écrivait-il dans une de ses lettres. Il vivait dans la solitude et écrivait encore : « L'homme ne trouve véritablement la paix que dans les bois. »

Michel-Ange avait soixante-neuf ans et, presque aveugle, il se faisait conduire dans la cour du Vatican pour palper les beaux torses antiques qui faisaient frémir ses mains et son cœur. Personne n'a aimé le beau plastique comme lui, avec une telle ardeur, une telle compréhension, une telle adoration. Malgré la faiblesse de sa vue, il avait ébauché une *Pieta* qui devait décorer son tombeau d'artiste et de chrétien à Sainte-Marie-Majeure. Il mourut. Rome voulait garder sa dépouille. Florence, dont elle était la relique et le souci, la fit enlever clandestinement dans un ballot de laine et elle fut déposée à Santa-Croce, de nuit, à la lueur des torches, dans un mausolée que surmonte un buste ennuyé et que gardent trois médiocres statue : la Sculpture, la Peinture, l'Architecture. Les torches éteintes, le cadavre de l'artiste scellé, il fit nuit sur le monde.

Le portrait, peint par lui-même, que nous donnons, est celui du Capitole, dont une copie est aux Offices de Florence. Il existe encore au Louvre un portrait d'une main inconnue : tête grandeur nature bizarrement coiffée de linges. Mais le vrai portrait de l'homme, il faut aller le chercher dans un album à la Bibliothèque de l'Escurial. Cet album reproduit une simple assiette, peinte sous le pontificat de Paul Farnèse. Michel-Ange y est représenté vêtu de noir, coiffé d'un chapeau noir, rond et peluché; la main droite dans une ceinture jaune et la gauche serrant un mouchoir blanc. C'est bien Michel-Ange, mais Michel-Ange intime, bonhomme, et bourgeois de Florence. Dans notre portrait, je l'admire; dans celui-ci, je l'aime.

Un jour, à Florence, j'entrai dans la maison de Buonarroti transformée en Musée de ses études, de ses essais, de ses lettres, de ses objets domestiques, etc. Je marchais dans le sanctuaire avec silence, avec piété, avec émotion; m'arrêtant, songeur, devant sa vieille épée de fer à deux tranchants, au rude et simple pommeau en croix. Soudain, dans la muraille, on m'ouvre une porte masquée et j'aperçus un réduit très bas de plafond, profond d'un mètre cinquante environ, long de quatre ou cinq à peine; c'était une sorte de placard éclairé, à gauche, par un étroit chassis à croisillons donnant sur une cour triste, et meublé, à droite, par une petite armoire à réseau de verre. Le long de la muraille en face de moi courait, d'un bout à l'autre, une planche-pupitre, et sur l'autre, une seconde et étroite planchette servant de banc. Quand on était assis sur le banc, on était assis au pupitre et il n'y avait plus, là-dedans, place pour personne.

Dans cet humble retrait, je trouvai accroché, à hauteur du regard, un portrait de femme d'une beauté sévère, le portrait de Vittoria Colonna, entre deux cannes à crosse, et, sur la planche-pupitre, reposait une paire de pantoufles usées en maroquin mordoré. C'étaient les pantoufles, les cannes et le cabinet de travail de Michel-Ange.

Je n'osais pas entrer, songeant que, dans ce recoin si étroit, si pauvre, si mystérieux, étaient sortis, du cerveau le plus puissant de la Renaissance, le livre des *Sonnets*, les remparts de Florence, le Dôme de Saint-Pierre, le *Jugement dernier* de la Chapelle Sixtine et le *Moïse* du pape Jules II.

AIMÉ GIRON.

L'ART DANS LES ÉGLISES

QUELQUES NOTES

Oh! c'est dire vrai! quelques notes et rien de plus. Des projets de réformes consignés sur le calepin en quelque jour de désœuvrement autour des absides, en quelque matinée d'enterrement, en quelque soir d'étude devant les façades des vieilles églises. Une poignée de notes retrouvées où sont contredites, par mon soin constant du Mieux et du Vrai, quelques *façons d'être* admises par nos temps élastiques et indifférents, quoique choquant brutalement l'esthétique des beautés où elles s'appliquent, et en déformant misérablement le caractère.

J'entends parler des manifestations extérieures du culte, du décor qu'on leur fait et des relations que l'une et l'autre ont avec le grand art.

Si nous prêtons donc l'oreille aux voix des chantres — encore qu'ils chantent faux — dans les églises où nous conduit la mort d'un ami, le mariage d'une sœur ou le baptême d'un filleul (chante-t-on aux baptêmes?) nous restons stupéfaits du calme que conserve la foule des fidèles devant les imperfections, le manque de méthode et l'absence de foi que mettent ces musiciens(?) à gages, à interpréter les textes sacrés et les harmonies du plain-chant. Il nous revient alors qu'il fut un temps jadis où les textes n'étaient pas écorchés, où les mauvaises adaptations latines n'étaient pas de rigueur dans les solennités du lutrin et où la forme pure des neumes n'était pas altérée par un à peu près sans façon. Il nous souvient des siècles où des moines écoulaient leur vie absorbés sans relâche par le travail de conservation des rythmes chrétiens ou dans la confection d'autres rythmes d'une aussi admirable contexture, d'un dessin tout aussi rigide et beau que celui des chants qui leur tenaient lieu d'exemples.

Le *Veni Creator*, le *Stabat Mater*, le *Dies iræ*, d'autres sont venus jusqu'à nous purement transmis de bouche en bouche, de pupitre en pupitre. Seule, la cadence est brisée souvent et nous devons aujourd'hui, pour les bien concevoir, les entendre dans les grandes maîtrises, aux jours où, par caprice, on les débarrasse de toute orchestration moderne. Horreur que cette musiquette d'harmonium où trône le maître d'école soulignant du doigt — d'un seul doigt — le chant superbement lyrique qu'on clame auprès des morts! Horreur aussi les arrangements de tel ou tel grand maître — je n'en veux nommer aucun — qui sont la mascarade du sublime motif et qui se terminent généralement par une vingtaine de mesures d'orgue destinées à mieux présenter le thème et *a le faire valoir*. Amputations, décapitation et meurtre des beautés gothiques, informes et torses sous ce vernis XIX^e^ siècle, aujourd'hui signées et paraphées d'un nom de professeur de Conservatoire; il y a quelques cents ans conçues dans la paix d'un cloître et répandues de chapelle en chapelle, sans que l'auteur jamais ne s'en nommât. Ainsi sous les plâtres modernes disparaissent à jamais les fresques antiques, ainsi sont envahies et effacées les figures primitives sous la chaux hydraulique de ces réparateurs maladroits.

Alors nous saisit une belle colère. Nous nous sentons pris du désir de remonter cette nef jusqu'au chœur et de dire à ceux qui chantent : « Taisez-vous, vous blasphémez la bonne parole en la travestissant ainsi. Vous n'êtes tous que des Boirude aveugles et sourds qui lisez d'un œil inconscient sur les pages d'un livre saint et qui criez dans le désert des paroles que vous ne comprenez pas. Taisez-vous et allez apprendre à chanter selon les lois du mode grégorien les versets et les psaulmes notés sur la portée à quatre lignes ».

Hélas! apprendre! Mais où?

Où connaître l'art des Van Ockegem, des Palestrina et des Vittoria, où s'instruire d'Orlando de Lassus et se pénétrer de la méthode de leurs précurseurs, de leurs contemporains et de ceux qui les suivirent deux siècles encore?

En nulle école n'est professé le plain-chant, sinon aux lutrins routiniers où les défauts se transmettent, et ou les livres de chant sont eux-mêmes mal notés.

Il faut donc une école de plain-chant; un amphithéâtre de cet art mort où, par la parole d'un professeur conscient, des auditeurs consciencieux soient initiés aux rythmes du passé. L'école comprendrait dans son programme la résurrection de l'étude des neumes, leur transcription sur la portée du plain-chant, et leur remaniement selon la portée pentaligne. Une fois la technique bien acquise, il faudra étudier les beaux exemples : la messe du pape Marcel dans le genre religieux, la bataille de Marignan dans le style descriptif, etc.

Un troisième chapitre de cette instruction portera sur tous les maîtres de l'époque que nous pourrions qualifier d'évolution et qui parcoururent à la suite les deux étapes dont se différencient Palestrina et Bach.

Ce sera ainsi préparer un terrain tout naturel à l'étude du génial compositeur et établir la transition entre les primitifs de la musique et lui-même. Ici, il faudra exalter les chefs-d'œuvre, approfondir la messe en *si* mineur, mettre au point les cantates et faire retentir les voûtes des cathédrales du cri terrible de la Passion : Barrabas! Barrabas!

Un dernier travail sera enfin celui d'oublier les *Ave Maria* de Gounod, (sauf l'orchestration), les *Noël* d'Augusta Holmès et les cantiques s*u*crés — non sacrés — de M. Jules Massenet.

Ainsi nous aurons des maîtrises pour glorifier et faire entendre les maîtres.

Il faut un professeur.

L'œuvre est très ardue que dégager de l'enlisement où l'enfouit la bêtise depuis trois siècles ce monument d'art qui s'appelle le plain-chant. Les fouilles sont difficiles, et avec les pioches plus d'une énergie s'y brisa. Un jeune homme, M. Bordes, ne s'est pas laissé abattre par l'insurmontabilité de ce labeur et depuis trois ans est arrivé au porche naguère encore souillé des sables qui l'envahissaient, tout prêt à pousser la porte de fer et à entrer de plein pied dans la cathédrale magnifique où se chantent tour à tour les compositions oubliées des maîtres des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles.

M. Bordes, maître de chapelle de l'Eglise Saint-Gervais, à Paris, a groupé autour de lui des gens de bonne volonté, des artisans ou des ouvriers, qu'il a instruits lui-même et à qui il a communiqué son désir de sortir une bonne fois des rengaines de romances pour reprendre pied sur le terrain stable qu'il nous a fait connaître en interprétant fidèlement Vittoria et toute la pléiade.

L'hiver passé, et ici même, il a été parlé des cantates de Bach qu'il dirigea par trois fois avec un égal succès aux concerts d'Harcourt, et dont il va poursuivre la série, cette année encore avec, j'en suis sûr, les mêmes approbations et encouragements.

Il y a tantôt un mois, il donnait la messe du pape Marcel à l'église Saint-Gervais et nous nous souvenons encore des admirables Semaines Saintes, alors que tout ce que Paris compte d'intellectuels s'y était donné rendez-vous autour du pupitre du jeune et audacieux musicien.

Mais, je me suis laissé peut-être entraîner plus loin que je ne l'eusse voulu en abordant cette question du chant à l'Église. Au début de mon travail j'avais la seule intention de dire ma désolation à entendre ces chanteurs indécents, ignorants et hurleurs dérouler tout au long des cérémonies leurs mélopées crispantes et qui me faisaient fuir ; j'en suis arrivé à parler de celui-là qui vient de feuilleter pour nous les vieux manuscrits et qui, chassant les poussières, a suivi du doigt le méandre des antiques caractères tracés en rouge et en noir sur les portées bizarres. Je ne regrette pas de m'être écarté de mon sujet initial et, plutôt, je l'abandonnerai avec regret, car je vois bien qu'il faudrait poursuivre longtemps encore cette idée d'un collège de chantres sous la direction de M. Bordes, attendu qu'il en est

HÉLIOCHROMIE DENIAU, PARIS

N'ENTREZ PAS (DIAZ)

Musée du Louvre

L'Œuvre d'Art, 26, rue Feydeau

PREMIERS JOURS D'AUTOMNE (P. E. DAMOYE)

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, LA PREMIÈRE AMAZONE DE LA LIBERTÉ (G. E. MUHLENBECK)

LES DRAGONS A GRAVELOTTE; — 16 AOUT 1870 (ÉMILE BRISSET)

de cela comme de toutes les institutions à organiser de fond en comble : il faut un long temps pour que les sphères officielles s'en émeuvent et pour que ceux-là, dont c'est la mission et le devoir de s'y intéresser, prêtent attention aux efforts des courageux et leur tendent la main.

J'aurais voulu parler du vitrail qui est le plus souvent décevant de naïveté, d'ignorance ou de laideur, ou exaspérant de pose et de prétention.

Tantôt, après avoir franchi le seuil d'un de ces beaux vestiges de l'art architectural gothique, nous restons déconcertés devant un vitrail sot et choquant qui envahit le fenestrage de ses petits carreaux sans silhouettes ni archaïsme et de son coloris dur et inharmonique. Tantôt nous nous heurtons à des verrières où un saint déploie en gestes maladroits une bannière ornée en travers du nom du donateur. Je n'invente rien. Mais ceci c'est par trop de complaisance de la part d'un curé. Il faut donc restaurer le vitrail, et si jamais l'idée en vient à quelque fabrique fortunée, ne plus recommencer l'erreur commise, il y a peu, pour Orléans.

Eugène Grasset a prouvé qu'il était le presque seul artiste aujourd'hui qui comprit quelque chose au vitrail. Combien sont-ils ceux-là qui ont su interpréter l'art des verriers du XVI[e] siècle ? A peine trois ou quatre !

Qui nous enrichira encore des stalles d'église, de ces beaux travaux de bois du XV[e] siècle ? Qui jettera au pied des autels les fleurs en papiers et les fausses dorures ? Qui s'opposera à ce qu'un manœuvre, lorsqu'il s'agit d'enterrer quelqu'un, vienne dresser sur la façade dentelée des basiliques ce grand manteau noir lamellé de larmes et parsemé d'écussons plus ou moins, selon la qualité du défunt ? C'est honte que voiler un seul instant les triples archivoltes peuplées de figures et de dais, et faute grossière que dissimuler les niches et les saints de pierre qui sont l'objet de notre admiration.

Mais quoi encore ? Il faudrait chasser des églises les toiles quasi-profanes, les vierges de plâtre qui font l'industrie principale de tout un coin du quartier Saint-Sulpice, et les chaisières, ne les oublions pas, — ces ouvreuses !

Trop de réformes vraiment, car les appliquer redonnerait peut-être à l'Église le corps qu'elle avait, mais jamais l'âme. Pour vous en convaincre, comparez le tableau que vous vous faites de la foule chrétienne au sacre de Reims où fut Jeanne d'Arc, et celui de la foule catholique qui était l'autre dimanche au dernier sermon du père Didon. Pascal a dit quelque part : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un auteur et on trouve un homme. » Nous dirons après lui : « Quand on voit quelqu'un pleurer en priant, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un dévot, et on trouve un croyant. »

Or, ceux qui pleurent en priant se font rares aujourd'hui. Alors à quoi bon composer un décor selon l'appareil de jadis, puisqu'il n'est tout au plus bon qu'à permettre à madame la Baronne d'aller à deux chevaux entendre la messe de huit heures, en gants blancs, et encore faut-il quitter la chaise sitôt l'Élévation, car le petit vicomte attend, là-bas, au Pré-Catelan, au coup sonnant de neuf heures ?

La foi n'est plus. Pourquoi songer lui reconstruire des temples ?

PASCAL FORTHUNY.

RÉVEIL

Pour Philippe Gille.

La nature s'irise au baiser du soleil,
Un frisson de bonheur et d'amour la traverse,
L'âme douce des fleurs tressaille, et l'aube verse
La lumière céleste en un long flot vermeil.

Au bord des clairs ruisseaux, dont le murmure [berce
Les grands lis argentés las encor de sommeil,
Les gentils rossignols annoncent le réveil
Par un doux chant qu'Éole en notes d'or disperse.

Aurore ! à ce moment suave, exquis, troublant,
La rose, cette fleur des cieux, ouvre, en tremblant,
Son beau calice plein de tendresse infinie ;

Et, tandis que tout fête et chante le printemps,
Et que la terre semble au ciel pur être unie,
L'Amour divin fleurit dans les cœurs de vingt [ans !

HENRI CHARRIAUT.

LA QUINZAINE

Par les petits sentiers de l'Art.

Quand tout le monde fait de la Politique, faisons de l'Art et, tandis que l'on se précipite au Palais-Bourbon, que l'on vole à l'Élysée, montons sur notre dada, tournons bride à la foule et, clic clac, en avant !

Nous voici à l'hôtel Mirabeau, rue de la Paix, où les Pouponnières parisiennes, — au profit des petits bébés ouvriers en chair et en os, — nous en exposent trois cents en terre cuite, en bois et en cire, exécutés d'après nature par les vieux sculpteurs italiens des XVI[e] et XVII[e] siècles. Autour d'un défilé de Rois Mages se rendant à Bethléem et rappelant une Nativité de Tiepolo ou une Adoration de Véronèse, des paysans dansent la tarentelle, des voyageurs dînent dans une osteria, des bergers paissent leurs troupeaux sur des roches herbues ou aux bords de l'eau. Tout cela est artistique, naturel, vivant. Le Musée de Cluny possède nombre de ces statuettes fort spirituellement modelées et habillées. Mais, à l'hôtel Mirabeau, elles jouent de si jolies pastorales dans de si jolis décors !

Passons rue de Sèze ; il n'est que temps. La troisième Exposition des « Femmes Artistes » est ouverte et va fermer. Les femmes sont artistes naturellement et, le petit doigt trempé dans le fard ou le pinceau dans la couleur, elles savent mettre la note juste et coquette sur leurs joues, la toile et le papier. Qui ébouriffe mieux un minois que Frédérique Vallet, éteint un paysage comme Blanche Matheur, vous ensoleille une plaine ou vous embrume un crépuscule comme Mary Camfrancq ? La symbolique M[me] Desbordes nous expose une extraordinaire *Légende des Algues* et M[me] A. de Sparre, dans un cadre de peluche blanche et sur un oreiller blanc, vous pose délicieusement une tête de femme, sur laquelle il n'y a plus à poser aussi qu'un baiser.

— Tiens ! Toudouze ? Mais, d'où arrivez-vous, cher maître ? — Vous avez raison, j'arrive, et de New-York, où le richissime Cornelius Vanderbilt vient d'inaugurer sa résidence royale de Central-Park. Le château de Blois tout simplement, refait là-bas à coups de millions. Vingt-cinq. J'y ai peint le plafond de la salle de bal Louis XIV. Vingt-cinq mètres de long sur dix-sept de large et, dans le blanc et l'or, mes vingt ou trente Nymphes bercées par les Zéphyrs font merveille sous les lampes électriques sortant de fleurs sculptées. — Heureux artiste que vous êtes ! Au revoir et que **1895** vous apporte de nouveaux plafonds mythologiques et d'aussi généreux Vanderbilt !

Il y avait crise sur la peinture, nous crie un *afficionado* de tableaux-chevalets. Mais voici que les toiles de maîtres remontent le long du thermomètre mercantile. Un simple portrait d'Ingres vient

de se payer 13,200 fr. et une petite page de Meissonier 11,000 fr. Mais nous sommes loin encore des prix fameux de jadis, alors que *les Communiantes* de Jules Breton se payaient 227,500 fr. Un Rousseau, 620,000 fr. Trois portraits de femme de Gainsborough, 1,875,000 fr. Deux portraits d'homme d'Holbein, 1,150,000 fr., et *l'Angelus* de Millet 750,000 fr. et sa *Bergère* un million (!!!) toutes deux à M. Chauchard, des magasins du Louvre.

A propos de Millet, les juges de Mont-de-Marsan se préparent à juger un délicat et bon procès intenté par un industriel de la Charente, pour certaine toile du maître payée 10,000 fr. Des critiques amis (il y en a toujours) ont fini par lui inspirer de tels doutes sur l'authenticité de son trésor qu'il tombe sur son vendeur, celui-ci sur les siens, et nous aurons une capucinade de cartes. En attendant les expertises, les plaidoiries, le jugement, allons voir la grande timbale enlevée par Rothschild aux Allemands. Cette timbale, tout en or, est une œuvre d'art magnifique et le plus beau produit de l'orfèvrerie allemande de la Renaissance. Elle avait été achetée 750,000 marcks, soit 937,500 fr. par feu le baron Charles de Rothschild. Si « décrocher la timbale » fut jamais une locution, elle l'est plus que jamais dans l'espèce.

Passons par l'Académie des Beaux-Arts. « Toc-toc! Quoi de neuf, chez vous, vénérable matrone? — Quoi de neuf? Mais, nous avons nommé M. Bonnat... — Oui, je sais; une déjà vieille nouvelle. — Nous avons choisi le poème du concours Rossini parmi les vingt-deux... — Nous savons cela encore. Quoi de plus neuf? — Le plus neuf est que la commission du Dictionnaire des Beaux-Arts a donné une deuxième lecture du mot : *Enluminure*. — Fort bien, et ceci vaut mieux. L'enluminure est redevenue de mode et c'est un travail d'art chez soi qui — par ses délicatesses, son charme, ses poésies — convient par-dessus tout à la femme. Au revoir, véritable Académie! »

Et voilà que, continuant notre promenade, nous nous arrêterons devant les robes peintes — le dernier cri de l'élégance. Où la peinture va-t-elle se nicher? C'est vrai; mais où se nicherait-elle mieux du reste? Ces frais bouquets, artistement jetés sur des fonds de satin, de velours ou de faille; ces orchidées en gerbe, ces chrysanthèmes en touffes, ces guirlandes de feuillage, — mais c'est d'un effet royal, féerique, idéal! Avez-vous vu la toilette du soir portée par M^me^ Madeleine Lemaire et peinte par elle? *Madeleine Lemaire pinxit*. Un poult de soie nacré, décoré de grandes corbeilles de fleurs. Je ne parlerai ni du corsage décolleté en pointe, ni de la dentelle blanche ancienne bordant le décolletage, ni des manches fendues, ni de la jupe à traîne, pas plus que du gros nœud et de la ceinture en velours grenat; ce n'est pas là notre affaire, mais affaire de couturière. Je constate seulement qu'on va peindre les robes et que ce sera là encore un délicieux travail féminin et une scène à ajouter aux *Doigts de fée*.

Nous avons beaucoup de femmes parmi nos abonnés et nombre qui manient très joliment les couleurs à l'huile ou à l'eau. Elles passeront volontiers — cette Chronique lue — des enluminures de leur Livre d'Heures à l'enluminure de leur robe de bal, puisqu'au sentiment artistique se mêlera ce petit sentiment de coquetterie, qui donne à la femme le goût, le charme et la supériorité sur nous, gens du sexe laid et de l'affreux noir.

J'aurais bien des choses encore à vous dire; mais ma Quinzaine s'allonge sous ma plume; nous en remettrons donc la suite à la prochaine. Il est temps de ramener le dada à l'écurie, et de clore notre Causerie avec le *Sat prata biberunt* de Virgile — pour les hommes, ou avec le point habituel, grammatical et final — pour les femmes.

AIMÉ GIRON.

NOS GRAVURES

DIAZ. *N'entrez pas!* (Musée du Louvre.) — Est-ce à cause de cet odieux crépuscule d'hiver qui enveloppe, étreint la noble Butte de ses brumes maussades, et noie mes fenêtres, haut dressées cependant sur l'horizon diffus, d'une précoce et boueuse nuit? Ou parce que, ce matin, manqua à mon réveil le doux sourire qui a tâche et coutume de chasser de mon front le vol tardif et lourd des poignantes mélancolies, issues de rêves trop exquis, triste apanage des poètes?

Ou bien alors serait-ce manque absolu de sympathie pour les « maîtres » que voici?

Quoi qu'il en soit, je n'éprouve ce soir, en face de ces épreuves encore humides du rude baiser des presses, et que je dois présenter aux lecteurs de *l'Œuvre d'Art*, le plus gracieusement possible, aucun frisson d'inspiration.

Et ma foi, lors, je vais sabrer...

Quatre superbes femmes, à la gorge hautaine, au sourire compassé, académiquement, plutôt qu'avec pudeur drapées, sont tenues en échec, sur le seuil d'un temple (?), par un petit amour au minois effaré, qui leur crie : *N'entrez pas!* sa petite aile de colombe roidie de colère menue. Que nous veut ce fripon? Et pourquoi n'entreraient pas ces quatre belles jeunes filles, alors que leur chemin, sur les marches de marbre, est tout semé de roses effeuillées, — symbole des sentiers faciles?

Ah! je les crois plutôt au seuil du mystère! Mais comme je les voudrais plus farouches et promptes à la révolte, à percer cet inconnu défendu — double attrait — par un petit amour!

Mais quoi! ces filles d'Ève sont plutôt, et surtout, filles de M. Diaz!

Il y a, dans ce tableau, d'une allégorie (dirai-je archaïque?) une lourdeur de tons, une uniformité de lignes et de pose qui en gâtent le charme, si charme peut bien naître sous un pinceau aussi classique et dépourvu de fantaisie — la fantaisie, ce doux rire de l'esprit! — que celui de Diaz. Le même geste drape les quatre sœurs, le même sourire et la même coiffure les *raphaélisent* — hélas! — et j'irai même jusqu'à dire que le petit amour est leur frère benjamin...

∴

P.-E. DAMOYE. *Premiers jours d'automne* (Salon du Champ de Mars). — M. P.-E. Damoye s'est fait un renom de paysagiste sincère qui ne me paraît pas surfait, car je sais de lui telles peintures, entre autres certain *Printemps fleuri*, d'une grande fraicheur, qui m'ont ému. Et voici encore un dessous de bois (de Boulogne, oh! sûrement!) qui nous dit bien l'intime tristesse des premières chutes, des primes deuils de la Nature brutalement frappée en pleine sève... Les feuilles si subtiles des élégants bouleaux clairs nacrés d'argent, mûries pour la chute suprême par le soleil de septembre, s'envolent au premier frisson de l'automne qui passe, messager sinistre des proches frimas, sur les cimes affolées. Et voici que gémissent les branches dépouillées, et que les petits oiseaux s'effarent, et que s'amoncèlent les pauvres mortes aux ornières du chemin, où quelque vent furieux les viendra bientôt prendre pour les mener d'une ronde terrible — où s'en va la feuille de rose...

Hélas! pauvre forêt, pauvres poètes!

∴

G.-E. MUHLENAECK. *Théroigne de Mericourt* (Champs-Élysées). — Toujours hanté de ma mauvaise humeur, je dirai sans détours qu'il faut, pour un artiste du talent que voici, avoir une fière conviction pour oser statufier — au risque de nous stupéfier, eût dit mon maître vénéré, J.-B. d'Aurevilly! — une héroïne aussi peu héroïque que le fut cette étrange Théroigne, fille de paysans qui déserta le champ paternel — comme le fit jadis la Pucelle sainte — mais non, hélas, pour accomplir une aussi noble tâche!

Amazone, Théroigne? Tiens! je ne m'en doutais guère! Et jusqu'à cette dernière minute, qui m'enlève encore une illusion — hélas! pauvres consolatrices, où vous en allez-vous ainsi, en ce souffle de mort qui vous arrache une à une au trésor de ma pauvre âme bientôt désemparée! — j'avais cru cette aventurière, qui fut surtout une fille de joie, et des pires — pardieu, pourquoi ne pas le dire? — plus habile à *monter le coup* aux naïves femmes de la halle, qu'un fougueux cheval de guerre.

Mais, chut! La malheureuse a expié assez cruellement sa défection à tous les saints devoirs de la

femme, et la folie d'une vie atrocement nulle et bête, par tant d'années de démence abominable, qu'elle a bien droit à l'oubli reposant des critiques...

∴

Émile Brisset. *Les Dragons à Gravelotte* (Champs-Élysées).— Après de Neuville, M. Émile Brisset, qui répète (je ne dis pas : capie!) avec beaucoup d'art... Mais après tout, de telles réminiscences sont quelquefois utiles, pour faire pétiller plus clair, plus fort, au secret de notre inguérissable blessure, l'étincelle sacrée d'une haine inextinguible qui nous emmène — où?...

Marc Stéphane.

Marcel Andrès

(Suite)

Marguerite secoua la tête.

— Je suis vieille; ma vie est finie, je n'ai nulle envie de la recommencer.

— Eh! bien, allez chercher la force et la santé; c'est déjà quelque chose de bon que cela.

Et Marguerite, accompagnée par le vieux notaire, était arrivée à la gare de l'Ouest, ligne de Bretagne. Elle était montée dans le wagon où nous l'avons laissée et dont elle descendit sans bruit à la première station. Son compagnon, brisé par les émotions et sa folle course à cheval, ne s'aperçut pas de son départ. Il dormait, comme on dort, ma foi, quand on est jeune, malgré ses chagrins.

— Rennes! Vingt minutes d'arrêt! buffet! Les voyageurs pour Ker-Ellé changent de train!

Marcel sauta sur la banquette, boucla sa couverture, rajusta sa sacoche; une caresse à ses cheveux, une à ses moustaches.

— Tiens! ma voyageuse s'est envolée! Ma foi! nous ne nous regretterons guère! Je n'ai même pas vu son visage.

Il sauta sur le quai. Le jour commençait à luire.

Les voyageurs, bouffis de sommeil, la figure tirée, les habits poudreux, chiffonnés, se secouaient, s'agitaient, se bousculaient, cherchant le nouveau train. Les employés ahuris perdaient la tête dans le dédale inextricable de trains en formation ou déformation.

— Le train pour Ker-Ellé? demanda Marcel.

— Là-bas, sur la troisième voie!

— Lequel? à droite? à gauche?...

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit l'employé. Tout est mêlé; demandez au chef de gare.

— Dieu! que tout le monde est laid ce matin! dit Marcel à demi-voix.

Un léger éclat de rire derrière lui lui fit tourner la tête. Etait-ce de lui qu'on riait? Après tout, était-il plus joli que les autres, plus propre, moins fripé! Cela le mit de mauvaise humeur de douter de lui. Il chercha, parmi les voyageurs, qui s'était permis cet éclat de rire. Mais la foule était grande.

Juste derrière lui, il n'y avait qu'une femme en deuil, le voile baissé, la tournure élégante, l'air distingué.

— On dirait ma voyageuse?

— Les voyageurs pour Ker-Ellé, en voiture, s. v. p.!

Tout le monde se précipita. A peine monté, Marcel vit la dame en noir installée en face de lui. Cette fois, son voile était relevé; lorsqu'elle vit Marcel, elle eut un petit mouvement en arrière et rougit imperceptiblement.

— C'est bien elle; au moins, c'est sa tournure; ce doit être elle.

Il voulut s'en assurer.

— Eh! bien, madame, dit-il à mi-voix, en saluant, il paraît que je vous avais fait peur?

— Oh! mon Dieu! non, monsieur, répondit la voix qu'il reconnut immédiatement, mais vous ronfliez si fort qu'il m'était impossible de dormir.

— Vraiment, madame? fit Marcel vexé. Vous m'étonnez? C'est de bien mauvais goût de ma part et cela n'entre guère dans mes habitudes! Je vous fais toutes mes excuses.

— Vous n'avez pas à vous excuser, monsieur, dit la belle voix bien timbrée et vibrante. Je ne tenais pas plus à votre wagon qu'à un autre; j'en ai changé. Voilà tout!

Marcel s'inclina.

— Non! pensa-t-il, je n'ai jamais rencontré pareille ortie noire! Partout où on la touche, elle vous pique.

Il prit son journal, elle un livre et la conversation finit là. Pour rien au monde, Marcel ne l'aurait renouée. A force de rouler et malgré un ralentissement sensible à mesure que l'on s'avançait dans la vieille Armorique, le train finit par arriver.

La gare ne promettait pas grand'chose! — sur la hauteur, loin de la ville solitaire, n'ayant qu'un omnibus soutenant les bêtes étonnantes qui devaient le tirer. C'était d'autant moins rassurant que la route plongeait rapide, tournoyant dans une vallée profonde qui descendait à la mer.

Marcel jeta un regard résigné sur l'équipage aux vitres cassées, posa le pied sur un marchepied qui céda et s'installa. Encore la dame en noir! Cette fois, Marcel l'ignora ou feignit de l'ignorer.

— C'est une obsession! Si elle attend que je lui offre la main, elle attendra jusqu'au Jugement dernier!

La dame n'attendit pas.

— Au chalet des Myrtes! dit-elle au conducteur, comme une Parisienne dit à son cocher: « Au Bois! »

— Tiens! c'est une habitante du crû, pensa Marcel. Elle a pourtant l'air parisien des pieds à la tête : quelque aristocratie ruinée de la vieille Bretagne!

La voiture s'ébranla, — assez péniblement, — les chevaux tiraient, creusant les reins, allongeant le cou, sans pouvoir démarrer.

— Ahi, du! Péchard! ahi, du! Caboten!

Un vigoureux coup de fouet, en manière d'encouragement, enleva l'équipage. Une fois en branle, il n'avait garde de s'arrêter, la pente était trop rapide! La jeune femme, nerveuse, crispa sa main sur la portière. Marcel la regarda d'un air narquois.

— Nous n'avons pas de frein, murmura-t-il, c'est dangereux! lancés à ce train-là, si nous rencontrons une pierre, nous roulons dans la vallée!

La route tournait brusquement; les bagages, mal équilibrés, pesaient sur la droite, — le cocher aussi. La voiture pencha audacieusement.

— Nous y sommes! fit Marcel.

La dame poussa un léger cri. Non! on n'y était pas!

La voiture, sans qu'on sache pourquoi, reprit son équilibre. Le conducteur, paisible sur son trône incertain, commença une chanson lamentable en 70 couplets; tournant trop court, soutenant mal ou pas du tout ses chevaux qui, tout compte fait, valaient mieux que leur apparence, car ils arrivèrent sans accident au terrain plat.

La voiture s'arrêta devant un joli chalet dont les balcons, les fenêtres, le toit étaient totalement envahis par les rosiers grimpants et les passiflores. Le jardin offrait à peine trace d'allées, — myrtes, figuiers, lauriers d'Apollon, magnolias avaient tellement grandi que tout s'était mêlé. Depuis vingt ans, cette maison était fermée, ce jardin abandonné. La seule chose qu'on eût faite, c'était d'entretenir la toiture, les gouttières, les murailles, de façon que la pluie n'entrât pas dans l'intérieur.

La voyageuse paya largement le cocher, mais lui dit en souriant :

— Ce n'est pas de votre faute si nous n'avons pas roulé dans la vallée!

Le Breton, sensible au pourboire, mais plus sensible encore au reproche, répliqua :

— Ah! mademoiselle! vous autres, gens de Paris, vous ne connaissez pas les choses de Bretagne! Il n'y arrive que ce qui doit arriver. Si le bon Dieu veut que ma voiture verse, croyez-vous que mes précautions l'empêcheront de verser?

— C'est juste! J'oubliais que j'étais en Bretagne.

La voiture continua son chemin.

— Mademoiselle! pensait Marcel, j'aurais dû le deviner : une vieille fille! Sa maison est charmante; si elle voulait me la louer, cela ferait exactement mon affaire! Cocher, quel est le meilleur hôtel?

— La Croix-Blanche.

— Vous êtes sûr?

— Tiens! il n'y en a pas d'autres!

— Indiscutable! Alors, à la Croix-Blanche!

L'hôtel avait bonne façon; un vieux restant de château, situé sur une vaste place; de grands hêtres en avenue et, dans de larges plates-bandes à la française, d'énormes magnolias entremêlés d'eucalyptus qui luttaient péniblement pour conserver un reste de vie. Naturellement, ces eucalyptus étiolés, malingreux, faisaient la joie et l'orgueil du propriétaire.

Marcel avait grand air, suffisamment de bagages; l'aubergiste, l'échine courbée, le reçut comme un prince en voyage.

Changer de place quand la tristesse vous mord le cœur, c'est le meilleur moyen, peut-être le seul, d'endormir un instant sa peine. La vue d'objets, de pays nouveaux, de gens qu'on ne connaît pas et qui gagnent à n'être pas connus, cela change forcément le cours des idées. Marcel était de meilleure humeur en se mettant à table. Arrivé en retard, il était seul à la table d'hôte. Une petite servante, au bonnet en l'air, au grand col plissé, au corset de drap lacé devant, s'empressait de lui apporter une succession de choses plus ou moins faciles à digérer. Malgré le poivre, les échalottes, le carry qui s'y faisaient une vigoureuse concurrence, saumon, homard, moules, pieds de cochon, andouilles, jambon, saucisses, des poulets sautés qui emportaient la bouche, et enfin, le plat de luxe en Bretagne, le couronnement de l'édifice, quelques tranches de beafsteak, généralement dur, enterrées sous les pommes de terre. A chaque parole que Marcel adressait à la servante, une fillette de seize ans, aux cheveux d'or, rougeaude, timide, elle piquait des soleils plus chauds que ceux de la Bretagne, se troublait jusqu'à faire courir des risques sérieux aux piles

d'assiettes qu'elle transportait. Marcel s'en amusait, par contraste avec les soubrettes de Paris qui s'intimident peu... et il se faisait un jeu de l'intimider un peu plus.

Une fois rentré dans sa chambre, les choses changèrent d'aspect. Il se retrouvait face à face avec des souvenirs qui le prenaient à la gorge, lui rendaient insupportables le présent et l'avenir. Pour essayer de réagir, il défit sa valise et commença de ranger ses affaires dans une commode dont chaque tiroir s'ouvrait de travers sans vouloir se refermer. Mais, de chaque objet, surgissait une Image — celle de Nina.— d'aspects différents : triste, railleuse, rieuse, aimante, toujours jolie, le possédant toujours, hélas ! l'emportant dans un tourbillon de sentiments divers. Lassé de ce combat et d'une nuit de voyage, il se jeta dans un fauteuil où, comme les enfants qui ont du chagrin, à force de réfléchir, il s'endormit. Mais les cœurs troublés trouvent-ils le repos dans le sommeil ? les fantômes les hantent! l'esprit, sans son balancier, s'en va à l'aventure, chevauchant, s'emportant, cheval indompté, cassant vingt fois la tête a son cavalier, sans le débarrasser de la vie !

Il rêvait.....

Au loin, dans une prairie charmante, elle s'avançait radieuse, balançant en sa main une fleur exquise dont le parfum l'enivrait, — elle avançait toujours, le sourire aux lèvres, — de la main lui faisant signe d'aller à elle; mais il ne pouvait pas, malgré des efforts inouis! ses pieds étaient de plomb, il ne pouvait les soulever ! elle avançait toujours vers une eau noire, grondante, bouillonnante, sur laquelle un pont, qui n'était soutenu par aucune assise, se penchait, se relevait, parfois très haut au-dessus du gouffre, parfois effleurant d'énormes remous d'écume qui menaçaient de l'emporter.

Elle avançait toujours! — posant enfin son pied sur ce pont fragile qui allait l'engloutir. Et lui, de l'autre côté du pont, voulait lui crier : « N'allez pas là ! » mais sa voix se brisait dans sa gorge desséchée ; il ne sortait aucun son ! Par un effort suprême, il s'élançait, libre enfin, pour l'empêcher d'avancer; mais là, devant lui, une femme en noir, une épée nue à la main, l'arrêtait au passage : railleuse, elle appuyait sur son cœur la pointe acérée qui entrait et lui donnait une souffrance inouïe. N'importe ! il voulait sauver Nina! mais l'Inconnue l'arrêtait brusquement par ces paroles :

« Peut-on aimer encore ce que l'on méprise!... »

Il se réveilla en sursaut, essuyant son front couvert de sueur.

— C'est étrange, pensa-t-il, ce dialogue que l'on peut faire avec soi-même ; j'entends encore cette voix ; c'est celle de ma voyageuse ?..... et c'était son visage!..... Au diable la vieille fille qui vient me hanter dans mes rêves !

Pour rompre le charme, il sonna. Le maître d'hôtel vint lui-même :

— Monsieur a sonné? Monsieur désire quelque chose ?

— Connaissez-vous Mlle de Ploucastel et pouvez-vous me dire où elle habite ?

— Si je la connais ! mais tout le monde la connaît ! Sa maison est dans la grande rue, à côté du notaire, en face du médecin.

— ???

— Monsieur veut-il qu'on l'y conduise?

Marcel prit son chapeau :

— Merci, je trouverai bien.

Il arriva vite au bout de cette petite « grande rue », devant une vieille maison encadrée par les autres, mais s'en distinguant par de vieilles fenêtres en fer forgé et un balcon tout enchevêtré de jasmins et de clématites. Marcel pénétra dans le jardin rempli de primevères, de violettes doubles, d'hépatiques et de giroflées ; dans les plates-bandes, les rosiers poussaient leurs tiges rouges, mais pas encore de fleurs.

Il heurta le vieux marteau forgé, que les amateurs d'antiquités, en quête de trouvailles, avaient déjà cherché à remplacer « avantageusement ». — Passez plus loin et ne me tentez pas, avait répondu Mlle de Ploucastel ; si je faisais une bonne affaire, vous en feriez une mauvaise ! Je ne suis pas commerçante et il n'entre pas dans mes principes d'abuser de la confiance des honnêtes gens !

Le coup de marteau énergique de Marcel resta quelque temps sans réponse. — Tout le monde est donc endormi ici ? — Une vieille servante, claquant ses sabots sur le carreau rouge, ouvrit enfin la porte. Elle resta un instant ébahie devant Marcel qui la regardait en souriant. Tout àcoup, la lumière se fit :

— Si c'est Dieu possible! monsieur Marcel!

— Allons donc ! Louison, j'ai cru que tu ne me reconnaîtrais jamais !

— Sainte Vierge ! c'est que vous êtes joliment changé ! Vous êtes devenu un homme, tout de même joli, dame ! C'est mademoiselle qui va être contente de vous voir !

— Ne dis rien, Louison, je veux la surprendre. Est-elle au parloir?

— Oui donc; vous la trouverez tricotant et disant ses psaumes; c'est son heure. — Seigneur! en dix ans, comme on change ! dix-huit ans, — vingt-huit ans ! C'est encore pour embellir !

— Pauvre Louison! pensait Marcel, ce n'est pas pour embellir, elle ! Comme elle s'est faite vieille et cassée !

Il frappa un coup discret à la porte du parloir.

— Entrez! dit une voix calme et d'un timbre très doux.

— Bonjour, marraine!

La vieille demoiselle se leva toute droite, saisie par ce passé qui se dressait brusquement devant elle.

— ..... Marcel!... Comment? c'est toi, fillot! Quel bon vent te ramène? Mais c'est qu'il est encore grandi, ce gamin, et tout à fait un homme! Je ne vais plus oser te tutoyer à présent. Mais viens donc m'embrasser, nigaud ! est-ce que mes rides te font peur ?

Marcel ne demandait pas mieux! La meilleure partie de sa jeunesse venait de surgir devant lui, lui faisant oublier le présent.

— Vous n'êtes pas changée, marraine, depuis dix ans! Seulement les cheveux un peu plus blancs; on dirait que je vous ai vue hier!

— Ce n'est pas vrai, fillot; tu es bête comme une oie; mais ça te fait plaisir de me revoir parce que tu sais que je t'aime..... pour moi, et pour ta mère, à qui Dieu a refusé le bonheur de te voir comme tu es.

Marcel prit un tabouret et s'assit aux pieds de sa marraine. Un peu de la paix de cet intérieur lui arrivait, le pénétrait.

Cinquante-six années s'étaient écoulées dans cet intérieur très calme à la surface; pourtant, de poignantes émotions avaient parfois agité le cœur qui y semblait figé.

Le père de Mlle de Ploucastel était capitaine de frégate. Sa mère, une Bretonne soumise, au cœur pieux, pliée à ses devoirs, demandant peu au présent, confiant l'avenir à Dieu. Six enfants avaient été élevés là, plus pour le ciel que pour la terre. Les deux aînés étaient partis missionnaires — la Bretagne fournit les prêtres et les martyrs; — la fille aînée, ayant pris le voile, était entrée à l'hôpital de Lorient pour soigner les malades; un autre fils s'était fait marin, comme le père; la fièvre jaune l'avait mangé; le plus jeune était général des Eudistes; quant à l'unique Mlle de Ploucastel, seule survivante, à seize ans, elle s'était fiancée à un aspirant. Son père lui avait ri au nez. L'année d'après, l'aspirant était devenu enseigne et les enfants s'étaient juré de s'attendre. Pendant deux années, l'enseigne avait voyagé, choisissant les plus mauvaises stations pour avancer ses affaires. Nommé enfin lieutenant de vaisseau, il avait officiellement demandé à M. de Ploucastel la main de sa fille.

— Nous verrons quand vous serez commandant, avait répondu le père.

Sur ces entrefaites, par une triste nuit de décembre, pendant que le commandant naviguait, Mme de Ploucastel, à minuit, avait fait appeler sa fille.

— Votre père est mort! ma fille; j'ai eu un intersigne.

— Allons donc! mère, vous avez eu un cauchemar; endormez-vous tranquille, je vais finir la nuit auprès de vous.

La mère secoua la tête :

— Je l'ai vu, entouré de cierges, dans un cercueil ouvert; aidez-moi à m'habiller et récitons les prières des morts!

Pour cette fois, l'intersigne était vrai, et, même, il était double : le jeune lieutenant était allé, au fond de la mer, dormir du sommeil sans réveil.

La mère, lassée, trouva que sa vie ne valait plus la peine d'être défendue ; elle se laissa aller et s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile. La jeune fille ne mourut pas, mais elle ne voulut plus vivre : — faisant du monde un cloître, elle se sacrifia, servante de tout ce qui souffrait, usant sa vie trop résistante, *se suicidant honnêtement.*

Plus d'une fois, on la demanda en mariage; elle refusa. Jolie, instruite, l'esprit prompt, un peu vif, elle fit plus d'une conquête qu'elle ne soupçonna même pas. Le médecin, brave garçon, réaliste, mais intelligent et persévérant, s'acharna à l'attendre. Tous les ans, au 1er janvier, il venait lui offrir un bouquet, ses vœux et sa main.

— Êtes-vous têtu, mon bon docteur ! Soignez votre idée fixe; c'est une maladie dont la persistance fait honte à votre science! Je vous l'ai dit, mon cœur est mort ; ou plutôt, il est là-haut avec celui qui m'attend.

— Vous savez que je me contenterais de vous, sans votre cœur ?.... le reste me suffit.

— Grand merci ! comme associée pour soigner les malades, vous pouvez compter sur moi ; nous n'avons pas besoin du sacrement.

— Vous me refusez parce que je ne suis pas noble ?

— Je refuserais un Rohan !

JAN KERNOHR.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs. 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { UN AN. . . . . . 24 francs / SIX MOIS. . . . . 12 — / TROIS MOIS . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

Un An. . . . . . . 80 fr. | Six Mois. . . . . . . 40 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 44

5 Février 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LES HOMMES D'ÉTAT

CRITIQUES D'ART

M. CHALLEMEL-LACOUR

Je m'en doute, on lira cette étude rapide avec une curiosité quelque peu défiante. Il est périlleux de parler des vivants lorsque ceux-ci sont au faîte des honneurs et du renom. M. Challemel-Lacour, ancien ambassadeur, ancien ministre, est membre de l'Académie française et président du Sénat. Je n'échapperai pas auprès de certaines gens au soupçon d'adulation. Et cependant, je ne puis me soustraire à ma tâche. L'auteur de la *Philosophie individualiste*, devenu depuis 1868 l'homme politique que l'on sait, s'impose à ma plume puisque j'esquisse ici le profil, ou si vous l'aimez mieux, la silhouette des personnages qui ayant pris part au gouvernement de leur pays se sont préoccupés à une certaine heure des principes, des manifestations ou des destinées de l'art.

Homme d'État, c'est l'appellation dont M. Gaston Boissier s'est servi, le 25 janvier 1894, en s'adressant à M. Challemel-Lacour sous la coupole de l'Académie française. Les discours politiques prononcés par lui depuis le 30 janvier 1873 au sein des assemblées françaises prouvent amplement qu'il n'entre aucune flatterie dans le mot de M. Boissier. N'est-ce pas hier que le président du Sénat faisait entendre ce sage conseil : « La France a conçu depuis longtemps la volonté de ne relever que d'elle-même, et elle n'est pas prête à y renoncer. Nulle ambition plus noble pour une nation que la pensée d'être et de rester, selon le mot d'un vieil orateur, « dans la main de son conseil ». Toutefois, il ne suffit pas, pour la réaliser, qu'elle forme des assemblées à son image ; il faut qu'elle porte dans le choix des éléments dont elle les compose un discernement scrupuleux. »

Mais je m'aperçois de ma faute. Sans y prendre garde, voilà que je m'abandonne au courant lorsque j'avais le ferme dessein de le remonter. « Vos premiers ouvrages ne me semblent pas aussi connus qu'ils méritent de l'être. Votre éloquence les a rejetés dans l'ombre. » Ainsi s'exprimait le directeur de l'Académie dans son discours au récipiendaire, et j'avais estimé qu'il disait vrai. Pourquoi donc vais-je à l'encontre de mon projet qui est précisément de remettre en lumière l'un des premiers ouvrages de M. Challemel-Lacour? *La Peinture monumentale en Allemagne* est l'écrit dont je veux parler. Ces pages, méditées pendant les années d'exil que subit le publiciste au début du second Empire, alors qu'il était déjà connu par ses succès à l'École normale et l'éclat de son enseignement, parurent en 1867. Ce travail n'a rien d'accidentel dans la vie de son auteur. Il serait téméraire de penser que M. Challemel-Lacour a écrit sur l'art sans conviction, sans étude préalable, par caprice. Non. Les arts du dessin sont familiers à notre auteur. Que les questions politiques l'aient emporté depuis trente ans sur toute autre occupation dans l'existence active et bien remplie de cet homme de pensée, nous n'en disconvenons pas. Mais nous devons nous souvenir que peu après son retour d'exil en 1859, M. Challemel-Lacour ouvrit un cours public sur les beaux-arts. Il ne dépendit pas de lui de le poursuivre. L'autorité d'alors s'émut de la popularité du professeur et lui interdit d'enseigner. Regrettons-le. Sans cette défense contre laquelle nul recours n'était possible, nous aurions peut-être sous la main un livre plein de leçons, d'aperçus nouveaux, de principes élevés sur le vaste et lumineux sujet que nous nous plaisons nous-même à méditer sans lassitude et avec amour.

Que parlé-je d'un livre sur l'art que M. Challemel-Lacour aurait projeté d'écrire? Il est un petit volume édité en 1860, sans nom de traducteur. Il a pour titre : *Quatre poèmes d'opéra, précédés d'une Lettre sur la musique*, par Richard Wagner. Ouvrez ce volume et relisez *Tristan et Iseult*, vous y retrouverez le style alerte, toujours clair et précis, de l'auteur de la *Peinture monumentale*. Wagner, c'est M. de Fourcaud qui nous l'a raconté, se plaisait à proclamer le talent de son traducteur. Il répétait volontiers, en parlant de *Tristan et Iseult* : « Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux faire; c'est plus que rendu, c'est pénétré. »

La Peinture monumentale renferme l'étude attentive de l'œuvre considérable de Cornélius, et c'est au lendemain de la mort de Cornélius que M. Challemel-Lacour a voulu faire connaître au public ce qu'il pense du maître allemand. Cornélius n'a cessé de peindre ou de dessiner jusqu'à son dernier jour. Il est mort octogénaire en avril 1867. Acclamé, ce n'est pas assez dire, déifié, ou peu s'en faut, par des hommes à l'esprit systématique, tels que Raczynsky, Cornélius, ne pouvait échapper à l'inévitable retour des choses d'ici-bas. Il eut ses détracteurs. L'indifférence succéda pour lui aux jours de complet triomphe. Dans quel camp prendre place? Qui avait tort des admirateurs ou des critiques acerbes? Les uns et les autres. Nul génie n'est exempt de faiblesses, nul homme de pensée n'est condamnable sans réserves. L'instruction patiente, équitable, libre d'un juge sans passion peut seule permettre de rendre un verdict sans appel. Ce verdict doit être cherché sur Cornélius dans l'étude de M. Challemel-Lacour.

L'éducation première de Cornélius au point de vue de l'art fut privilégiée. Son père était artiste et tenait rang à l'Académie de Dusseldorf. La langue que le

peintre devait parler plus tard était celle que l'on parlait avec goût au foyer paternel. Initiation précieuse. Les impressions premières de l'enfant lui vinrent de la contemplation naïve des chefs-d'œuvre. « Il paraît, écrit M. Challemel-Lacour, que, lorsqu'il pleurait, la vue des plâtres de la salle des antiques avait le pouvoir de l'amuser, et plus d'une fois sa mère dut recourir pendant la nuit à ce moyen pour l'apaiser. Tout jeune, son père l'employait dans son atelier à nettoyer sa palette et ses pinceaux. L'enfant apprenait de lui-même à dessiner en copiant des gravures d'après Raphaël, et à dix ans, l'esprit tout rempli des récits de l'Histoire-Sainte, il découpait sur du papier noirci les figures des grands personnages de l'Ancien Testament. »

La mère de Cornélius doit être citée après la mère de Gœthe pour l'intelligence heureuse dont elle fit preuve dans l'éducation de son enfant. Je viens de nommer Gœthe, c'est précisément dans des concours ouverts sous l'inspiration du poète de Weimar que Cornélius adolescent essaya ses forces. Un camaïeu, un carton, une sépia datent de ces expositions qui eurent lieu au début du siècle. Presque aussitôt après, le jeune peintre décora le chœur d'une église de Neuss, mais Iéna plongea l'Allemagne dans la stupeur et la nation humiliée se recueillit. Sa force de conquête se trouvant arrêtée, l'Allemagne chercha des compensations à sa défaite dans l'étude de ses origines. Les chroniques, les vieux maîtres devinrent l'objectif des littérateurs et des peintres. Il semble que l'Allemagne ait alors redouté de ne rencontrer que méfiance, et peut-être discrédit si la génération qui n'avait pas su vaincre sur les champs de bataille essayait d'en imposer à l'Europe par des œuvres personnelles, jeunes comme le siècle qui s'ouvrait alors. On se replia. Il se fit une sorte de reflux dans l'idée. Au lieu de regarder en avant, de fixer l'avenir, c'est aux imagiers de Cologne et de Nuremberg que l'on demande le secret de toute sève, de toute puissance, oubliant que l'art, pour être durable, doit sans doute vivre de tradition, mais qu'il a le devoir non moins strict, non moins impérieux d'être l'expression sociale de l'époque à laquelle travaille l'artiste.

Trop imbu des idées en cours, Cornélius qui successivement étudie à Cologne, à Francfort, n'acquiert pas la personnalité que laissaient augurer ses premiers croquis. Il s'échappe en 1811 pour l'Italie. Overbeck l'y avait précédé. Les deux hommes se retrouvent à Rome. Ils deviennent amis. L'atmosphère fortifiante et apaisée des galeries de Rome est un bienfait pour Cornélius. Mais ni la contemplation des peintures ombriennes, ni les exemples d'Overbeck dont les conceptions élevées, spiritualistes, catholiques tendent à l'aisance, à la grâce, à la simplicité ne corrigeront pleinement Cornélius du parti pris qui l'obsède. Il avait commencé à Francfort une suite de quinze dessins destinés à rendre les principales scènes du *Faust* de Gœthe. Il ne put se détacher de ce travail pendant son premier séjour à Rome. Ce n'est pas qu'il ne se pénétrât par un examen réfléchi des divers procédés des peintres d'Italie, mais il ne désarme pas. Le pli de son esprit demeure ce qu'il était sur les bords du Rhin. « Comme si le vieux levain allemand eût fermenté en lui avec plus de violence — c'est M. Challemel-Lacour qui écrit — Cornélius cherche ce qu'il y a de plus inculte et de plus sauvage dans la littérature de son pays pour s'en inspirer. Il s'adresse au poème de *Nibelungen*, récemment retrouvé, et il y consacre huit dessins, où les fureurs du crayon, l'énergie farouche des expressions, la complication des idées atteignent, autant que le permet le tempérament civilisé du dix-neuvième siècle, la puissance, je dirai presque l'atrocité de la vieille épopée barbare. Dans ces dessins, parfois superbes de fougue et d'invention, on chercherait vainement la trace de l'influence antique, quelque chose de la sérénité des marbres du Vatican, de l'harmonieuse beauté des formes que les plus grands peintres italiens avait poursuivies, quelque chose enfin qui rappelle ces joies des yeux que les artistes de la Renaissance se plaisaient à étaler. Il est évident que l'artiste allemand est dominé par un autre souci que la recherche de la beauté. »

Telle est en effet la caractéristique du talent de Cornélius, la beauté n'a pas de séduction pour lui. Mais alors si ce peintre ne sait pas être de son siècle, s'il néglige le beau qui toujours fut le terme dernier de l'Art, que lui restera-t-il pour être grand, à quel titre peut-il compter sur le respect de l'avenir?

Cornélius, et c'est là son originalité, a su être grand pendant sa vie par l'énergie, la puissance de ses conceptions. Survivra-t-il? Oui, sans doute, parceque son œuvre est considérable et n'a rien de banal, mais il se mêlera plus d'étonnement et de curiosité que d'admiration réelle à l'étude de ses peintures ou de ses cartons. Cornélius est un philosophe allemand, autant qu'un peintre. S'il avait tenu la plume, si le volume qui est fait de pages avait servi de forme à l'expression de sa pensée laborieuse, compliquée, parfois subtile, souvent confuse, Cornélius aurait sa place parmi les écrivains robustes d'Outre-Rhin. Un pinceau à la main, et ne pouvant disposer que d'une page unique, quelque étendue qu'il lui donnât, l'artiste ne laisse pas d'être souvent énigmatique, et comme il ne rachète les obscurités de sa conception ni par la sûreté de son dessin, ni par le charme de son coloris, nous pouvons craindre que le peintre jadis adulé par tout un peuple ne jouisse pas longtemps d'une renommée d'ailleurs loyalement acquise.

Les fresques du Vatican firent une impression profonde sur l'artiste allemand et décidèrent de sa vocation pour la peinture monumentale. Il était à Rome depuis moins de deux ans lorsqu'il entreprit, en compagnie d'Overbeck, la décoration murale du palais Zucchari habité par le consul général de Prusse, Salomon Bartholdi. Le consul dut laisser les artistes qu'il avait appelés libres de céder à leur inspiration personnelle. Ce qui autorise à lui rendre cette justice, c'est que Cornélius, qui avait fait choix pour le palais Zucchari de deux scènes bibliques, sut mettre dans ses peintures « une vérité d'expressions, une élégance de formes qu'il n'a pas souvent retrouvées depuis. » Un autre personnage, à la suite du consul Bartholdi, rencontra Cornélius à Rome. Nous voulons parler du prince Louis de Bavière. Ce prince chargea le peintre d'une page monumentale pour Munich. Mais Louis de Bavière fut tout ensemble pour Cornélius un protecteur utile et un maître difficile, étroit, à système. Nul ne songe à mettre en oubli que Louis de Bavière fournit à Cornélius l'occasion de se mesurer sur les vastes parois de la Glyptothèque, de la Pinacothèque et de l'église Saint-Louis, mais entendons-nous : ce Mécène n'est pas sans alliage, et M. Challemel-Lacour a fort bien dit : « Quand on observe à Munich ce bizarre entassement d'œuvres disparates dont la raison d'être échappe souvent, on ne peut se défendre de l'impression qu'elles sont nées de l'enthousiasme de parti pris. Le défaut de spontanéité y trahit la main toujours pesante d'une protection capricieuse. Tout, jusqu'aux noms des édifices, y sent, avec

l'improvisation, le pédantisme d'une érudition professorale. Amateur et poète, libéral et ultramontain, flatteur captieux des artistes qu'il employait en même temps que protecteur exigeant, passant presque sans intervalle de l'engouement à une jalousie défiante et au dédain, sujet à des frasques périlleuses pour lui, comme pour les autres, Louis de Bavière semble avoir imprimé aux travaux accomplis sous ses auspices quelque chose de l'incertitude de son humeur, de l'impatience fiévreuse qu'il éprouvait de jouir sans délai des chefs-d'œuvre dont il faisait les frais, et qui a gêné plus d'une fois la liberté des artistes. La résidence bavaroise, telle qu'il l'a voulue, n'a ni la somptuosité de Gênes, de Florence, de Venise, ni la grandeur attachée aux créations populaires : cet Olympe royal est une création à la fois maigre et hâtive, et l'on se prend à douter, malgré le bon vouloir auquel on ne peut refuser son hommage, si les effets de ce mécénat ont répondu aux prétentions qu'on lui a vu afficher et à la dépense de talent et d'argent dont il a été l'occasion. Cornélius, pour sa part, n'a pas été sans en souffrir. »

On ne pouvait définir avec plus de clarté l'obstacle imprévu contre lequel, à son insu peut-être, Cornélius fut impuissant à réagir. Qu'il se trouvât placé dans le voisinage d'un prince mieux équilibré, plus égal d'humeur et de clairvoyance plus haute, le peintre se fût sans doute affranchi de ses propres défauts et son entente du décor lui eût permis de rivaliser avec les maîtres de Bologne ou de Rome. Louis de Bavière n'a fait au contraire que développer dans l'esprit de Cornélius la tendance fâcheuse qui l'inclinait à la recherche, à la préciosité.

Les peintures murales de Munich exigèrent vingt années de travail. Il ne paraît pas que l'artiste allemand ait jamais fléchi au cours de cette tâche prolongée. La salle des Dieux, l'Iliade, le mythe de Prométhée sont connus de tous les visiteurs de la Glyptothèque. Les fastes de la Peinture sont l'ornement de la Pinacothèque, mais seuls les cartons de ce vaste ensemble sont de Cornélius. Une autre main que la sienne a peint ses compositions. La *Nativité*, le *Crucifiement*, le *Jugement dernier* décorent l'église Saint-Louis Ce labeur achevé, Cornélius connut l'enivrement de la gloire. L'Allemagne, l'Angleterre, la France lui firent des triomphes. Il s'assit aux Tuileries à la table royale; on le conduisit à Versailles et Delacroix interrogeait anxieusement les témoins de cette visite pour savoir si Cornélius avait remarqué ses peintures.

Je voudrais m'arrêter à ce point culminant de la vie du maître. Je sais bien que, quittant Munich pour Berlin, il séjourna de longues années dans cette capitale et y exécuta des œuvres importantes, mais à Berlin, Cornélius se continue, se répète sans grandir. Au reste, sa renommée pâlit à dater du jour où il cesse de travailler à Munich. C'est en vain qu'il retourne à Rome à diverses reprises comme pour se retremper aux sources vives de l'art, il est à l'âge où l'on ne redevient pas aisément disciple et nulle influence ne peut l'arracher à lui-même, à sa manière, à son tour d'esprit, à son procédé. Il était un puissant décorateur, mais ce n'est pas lui qui se fût accommodé de cette définition. « Il se flattait d'être, écrit M. Challemel-Lacour, un penseur, un réformateur et un peintre. Il est incontestable qu'avec la faculté de développer un thème choisi, Cornélius ne possédait pas le tempérament, l'instinct de la perfection et du coloris qui soutiennent l'artiste sur la route longue et dure de l'exécution. Au reste, les grandes épopées spiritualistes qu'il entreprenait de dérouler aux yeux trouvaient peut-être mieux leur expression dans un procédé presque abstrait, comme l'esquisse ou le carton, que dans le procédé plus concret de la peinture. »

Que le peintre se soit fait illusion sur l'étendue de son propre talent, je ne crois pas qu'on puisse être surpris de cette complaisance. D'autres que lui se sont montrés enclins à la même erreur. Une perpétuelle défiance de soi-même n'est pas une force. De plus, nous ne demandons pas à l'artiste ce qu'il pense, mais ce qu'il laisse. Le maître allemand dont s'est occupé M. Challemel-Lacour a laissé des œuvres assez nombreuses et, somme toute, assez remarquables pour qu'il soit possible de lui assigner un rang distingué parmi ses contemporains. C'est ce que fait l'écrivain en terminant son étude.

« Si Cornélius, dit-il, n'occupe pas une des premières places dans le panthéon de l'art, il a sa place marquée à côté de Thorwaldsen et de Schinkel, dans l'histoire de l'idéalisme du XIXe siècle. Il signale dans la peinture ce moment où elle a voulu renouer la tradition interrompue de l'art allemand. Cornélius a fait, après A. Carstens, un vigoureux effort pour arracher l'école à la voie banale où elle se traînait sur les pas des improvisateurs comme Joachim de Sandrard et Martin Knoller, des imitateurs éclectiques et des maniéristes comme Dietrich ou Raphaël Mengs. Son titre sera d'avoir eu l'ambition de mettre l'art en harmonie avec la pensée moderne, et l'on admirera que cette entreprise ait été le fait d'un catholique. Il l'a tentée, il est vrai, comme il pouvait le faire, sans se départir de la tradition, mais en retrempant celle-ci dans un autre esprit. Il faut bien convenir qu'en dehors des sujets les plus familiers de l'histoire religieuse, il n'en est pas, même à cette heure, qui parlent à la foule un langage universellement intelligible ; mais qu'on ne s'y trompe point, leur puissance consiste dans leur simplicité. »

Ces lignes sont d'un philosophe. Le critique d'art reprend ses droits dans une dernière appréciation que nous voulons placer encore sous les yeux de notre lecteur :

« Les principes de Cornélius étaient trop exclusifs, et ces principes, le maître, dans l'emportement de sa fougue, les a poussés d'abord à leurs conséquences extrêmes ; le dédain de la forme et la négligence de l'exécution ont précipité et achevé le naufrage. Comme il arrive toujours après les grandes déceptions, une réaction, d'ailleurs favorisée par des circonstances de tout genre, s'est produite. Le naturalisme est rentré dans l'art comme partout, et si l'on entend par là l'observation directe des formes réelles et l'exactitude historique, il a désormais, à côté de l'idéalisme, une place qu'on ne peut lui contester. C'est un mouvement dont il est plus facile de noter la direction que de prévoir le terme ; mais, dès à présent, il ne s'attache plus à Cornélius que le souvenir d'une grande espérance trompée et d'une individualité solitaires dont les œuvres étonneront sans plaire et n'ont pas créé un avenir. »

L'arrêt est prononcé. Notre lecteur pensera peut-être que nous ne pouvons préjuger de demain avec certitude. L'idéalisme en art est-il à jamais condamné ainsi que l'estime M. Challemel-Lacour ? Le Sueur et Flandrin ont été des idéalistes, mais avec quelle mesure, quelle clarté, quel mélange heureux de foi et de raison ! Le Sueur et Flandrin n'ont pas craint de suivre résolument « la route longue et dure de l'exécution. » Tous deux, à des titres divers, ont conquis le respect, l'admiration de l'élite

qui seule compte en critique. Mais ils n'ont pas eu de continuateurs et la foule les ignore. Grave mécompte pour des maîtres qui se seraient bercés, à l'exemple de Cornélius, d'enseigner les foules. Ce ne fut le cas ni de Le Sueur, ni de Flandrin. Par contre, Wiertz et Chenavard ont déroulé sous les yeux de notre génération leurs pages philosophiques. Ils ont négligé d'être simples, accessibles pour les intelligences les moins préparées; leurs conceptions surchauffées, où le symbole s'ajoute au symbole, découragent le spectateur. Ceux-là sont des disciples ou des suivants de Cornélius. Qui donc marche après eux? Personne.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Un peu pour tous

Neige! Neige! Neige! — Qu'en faire? Des boulets de petite guerre, clament les écoliers. — Des statues à nos soi-disant grands hommes, écrivait Swift, afin que leur image comme leur gloire fonde au premier soleil. — Pourquoi pas des maquettes, s'écrièrent Falguière, Moulin et Chapu certain jour de décembre 1870, au bastion 85, à Montrouge — dans les tristesses du siège et de leur patriotisme? Et, la tête sous le képi, les pantalons dans leurs bottes, ils attaquèrent et modelèrent la neige. Falguière fit une *Résistance*, superbe de conception et parisienne d'allure. Moulin et Chapu ébauchèrent ensemble une vigoureuse *République*. Rentré dans son atelier, Falguière chercha, chercha, mais en vain, la noble et fière attitude de sa *Résistance* du bastion 85. C'est vingt ans après seulement qu'il l'a trouvée dans un modèle d'une rare beauté et la *Résistance* de neige sera bientôt la *Résistance* de marbre. Ainsi-soit-il pour Falguière demain et pour la France un jour!

Au Salon de 1895, le monument de Sedan par le sculpteur Croisy, aujourd'hui terminé, évoquera la grande et sinistre déroute. La Gloire y couronne un soldat mourant, tenant un fusil de la main droite, et le bras gauche roidi reposant sur un canon. Quant aux 50,000 francs de la souscription pour le monument, ils sont restés aussi dans une déroute, — une déroute financière. O fatalité des noms et philosophie des choses!

Terminé encore par Jules Rousseau, — l'auteur de la *Jeanne d'Arc* de Chinon, — le mausolée de la princesse Bibesco, taillé dans un bloc colossal de Carrare et immortalisant l'inoubliable et riche charité de la princesse pour les pauvres de Bucarest et les malheureux de Paris.

Voici la part des sculpteurs dans la quinzaine écoulée. A vous maintenant, messieurs et mesdames de la Peinture et de l'Aquarelle! Tous les petits Salons sont ouverts, les petits Salons bien de saison, avec du feu pour nos membres gelés et de la lumière pour nos yeux ravis. Tenez, galerie Goupil, — sont-ils assez éclairés ces paysages dans lesquels se déroule à l'aquarelle *la Vie de la Vierge*, par Guillaume Dubufe pour un futur et splendide livre de prières *les Heures de la Vierge*? L'expression religieuse nous charme, la science de l'arrangement et la décoration nous ravissent, et quel sentiment très moderne dans la recherche de l'archaïsme!

Rue de Sèze, la Société des Aquarellistes nous offre, de Rochegrosse, les *Courtisanes sacrées*, *Héliogabale*, de vrais et robustes tours de force de composition et d'éclairage; de M. Vibert, ses pimpants et souriants cardinaux habituels; de M. Clairin, une série de peintures symboliques où de brumeuses apparitions féminines personnifient les vagues et les algues: quel dommage que ces deux mots si près riment si peu!

Poussons une porte et nous sommes en plein dans les reconstructions de l'ancienne Rome, par V. Checa, l'auteur de cette superbe *Course de chars*, si admirée au Salon de 1890. Voici encore de maîtresses pages, ma foi: la *Naumachie*, le *Ravin de Waterlo*, etc. Peintre d'histoire, — M. Checa, — mais pour avoir le prétexte de peindre des chevaux avec la science prodigieuse qu'il possède de l'anatomie chevaline. Ce n'est que justice, après tout; car messieurs les chevaux ont souvent plus gagné la bataille que leurs cavaliers, l'un portant l'autre.

Encore un petit Salon — au cercle Volney. Tiens! tiens! Portrait du docteur Labbé, par Bonnat; portrait du petit-fils Durand par le grand-père Carolus; portrait du fils Constant, par papa Benjamin. Une galerie de famille. Saluons bas et passons. *Une Baigneuse* de discorde jetée à ses admirateurs et à ses détracteurs, par Bouguereau. *Fichu temps* et le *Quai de la Râpée*, joliment bien traités, par M. de Sachy, ce qui fait loucher M. Bouguereau qui l'est si mal.

Autre petit Salon rue Caumartin avec le paysagiste Gaston Guignard, auteur d'un procédé nouveau et merveilleux de peinture à l'eau. Donner à ses paysages des tons troublants, une patine séculaire, bi-séculaire, tri-séculaire, et en faire des œuvres de rêve par des maîtres inconnus du vieux XVIe siècle: voilà le problème résolu. Regardez plutôt *Nuit de Neige*, *Rafale nocturne*, *Derniers rayons*. L'aquarelle va-t-elle se transformer?

On peut voir — dans tous ces petits Salons — l'armée des *afficionadas*, le nez en l'air ou la tête penchée, braquant ses lorgnons sur... Mais, la mode me pardonne! je ne reconnais plus les longues face-à-main au bout de leurs longues chaînettes si bien portées, voilà huit jours. En effet, depuis huit jours, le pliant et mignon face-à-main de nos grand'mères, qui se glisse dans un gant ou dans la ceinture, est redevenu à la mode. La myopie était de bon goût et on affichait cette jolie petite infirmité, vraie ou fausse. Aujourd'hui, on la dissimule, puisqu'elle n'est plus de bon ton. De si jolis yeux sous un vitrail! Fi!

La santé féminine, en art comme en réalité, subit le caprice aussi bien qu'autre chose. Après la Révolution, la santé devint à la mode — mais sans rouge; on le laissait aux muscadins. C'est à la pâleur que visaient les Néo-Grecques et, grâce au blanc de perle, elles se piquaient d'avoir un *visage à la Psyché*, d'après l'esthétique du tableau de Gérard. Ce serait bien le cas de parler ici — par occasion — des bains de fraises et de framboises écrasées de Mme Tallien « qui donnaient à sa peau — disait-elle — de la douceur, du velouté, une nuance rose tendre, et ce parfum délicieux... » vers lequel se tendait le nez de ses adorateurs. Mais, je n'en parlerai pas.

Me voici au bout de ma chronique — et je n'ai rien dit pour les musiciens et pour les musiciennes. Qu'on me fasse crédit. En attendant, j'ouvre à leur intention un petit livre où je trouve étudiée l'action des excitants sur l'organe des chanteurs. Messieurs et Mesdames qui chantez, notez — s'il vous plaît — sur vos tablettes, que le terrible alcool éteint la voix, que le curaçao augmente son intensité, que la doucereuse et sournoise anisette en diminue le timbre, que la pauvre absinthe si calomniée en augmente le volume. Quant à ce traître de kummel russe — gardez-vous en comme de la Prusse — car il éteint complètement la voix. Les vins, à leur tour, ne sont pas sans influence sur les cordes vocales et sachez que les Bordeaux sont anodins, les Roussillon dangereux, mais les Bourgogne funestes et c'est dommage. Aussi, est-ce avec une larme d'encre que je termine et signe.

AIMÉ GIRON.

ASSOCIATIONS D'ARCHITECTES

C'était à Strasbourg, vers le mois d'août dernier. Après Munich, la ville d'art, j'avais vu Nuremberg, la ville d'archaïsme, et Stuttgard, la cité banalement moderne. Strasbourg m'intéressait ce jour-là par sa cathédrale, quelques vieilles églises, ses constructions modernes, et son peuple. Vers le soir, lassé, je m'attardai en quelqu'une de ces brasseries, déjà moins vastes qu'en Bavière, où la bière coule à flots. Je feuilletais des journaux locaux lorsqu'entrèrent trois personnes décorées d'une façon d'insigne symboliste où se mariaient un compas avec une équerre, le tout ficelé de rubans frais et joyeux. Bientôt deux dames ornées des mêmes signes de ralliement pénétrèrent dans le café suivies de près d'un gros monsieur qui les rejoignit, lui-même décoré d'une équerre. Ma foi, en voyage, je suis curieux. N'y tenant bientôt plus, inquiet de cet emblème qui m'évoquait un art que j'étudiai jadis avec ferveur, je questionnai. Et voici ce que j'appris. Il existe en Allemagne, en Suisse et en Autriche une association d'architectes et d'ingénieurs dont les membres se réunissant une fois l'an, en profitent pour étudier l'architecture de la ville de rendez-vous et pour échanger leurs observations d'art de l'année. L'autre fois, c'était Zurich, aujourd'hui, c'était Strasbourg, l'an prochain, probablement Vienne. Je n'hésitai plus et me présentai comme architecte. L'accueil fut si parfait que j'ose à peine en exprimer toute ma surprise. Ce jour-là, les visites en ville se terminaient et mon grand regret sera longtemps de n'avoir pu y prendre part. Ces messieurs le déplorèrent avec moi, d'autant que je leur avouai posséder une feuille où parler de leur association et où l'exalter. Les circonstances seules ont fait que j'ai tant tardé à mettre ma promesse à exécution: aujourd'hui je veux tenir largement parole.

La personne qui m'avait renseigné était un ingénieur de Dresde qui, ignorant le français et ne trouvant en moi qu'un très imparfait auditeur en la langue allemande, me proposa sur-le-champ de me mettre en relation avec M. Jules Berninger, jeune architecte strasbourgeois, ancien élève de l'atelier Pascal à l'École des Beaux-Arts, qui ne

LA MORT DE RUBENS (VAN DYCK)

Musée d'Anvers. *L'Œuvre d'Art. — Paris.*

SERVICE DIVIN AU BORD DE LA MER (EDELFELT).

Musée du Luxembourg. L'Œuvre d'Art. — Paris.

AUBERGE DE CAMPAGNE (VAN OSTADE)

Musée de Dresde. *L'Œuvre d'Art. — Paris.*

AU BORD DE L'EAU (L. HODEBER)

Casino de Monte-Carlo. *L'Œuvre d'Art — Paris.*

voulut pas me laisser quitter la fête — car fête il y avait, — disant que si j'avais été absent aux heures du travail en commun, je devais assister à la réunion joyeuse du soir par compensation. En somme, les compagnons étant si aimables, et devinant que je pourrais apprendre quelque chose de Beau et de Bien, je ne mis aucun obstacle à suivre ces messieurs et m'en fus avec eux, par ce petit tramway qui quitte la ville en passant sur une place où s'élève le palais impérial, d'architecture intéressante, jusqu'au jardin de l'Orangerie pavoisé en nuit italienne. Le spectacle était vraiment là féerique. Par un guichet étroit, il fallait pénétrer dans les allées, et tout de suite c'était le caressement charmant à l'œil d'une myriade de boules oranges et vertes perdues dans les arbres, illuminant vaguement les cimes, météores doux et non criards se balançant à perte de vue, et jetant sur le sable des allées, sur la foule qui marchait joyeuse, tout une lumière factice dont, selon le hasard, se rosissaient des faces ou se verdissaient des pans de manteaux. Plus loin, une porte triomphale : c'était l'entrée véritable de l'Orangerie qui dressait sa façade blanche dans l'entre-colonnement foncé de hauts sapins également pavoisés. De petites pièces d'eau s'encadraient de verres de couleurs singulièrement étalés sur les gazons frais où se reproduisaient ainsi des arabesques et des entrelacs, en une fantaisie incroyable. Là comme partout, il y avait foule et c'était spectacle vraiment curieux pour qui a été de la partie, que d'entendre la conversation de ces gens qui s'ignoraient et ne s'abordaient cependant qu'avec la certitude de converser avec un confrère d'art. Leurs figures aussi étaient caractéristiques pour peu qu'en l'observation qu'on faisait d'elles, on se souvienne un peu des traits spéciaux qui, selon les théories de Gall et de Lavater, sont inhérents à telle ou telle profession. Celui-là n'était-il pas vraiment architecte avant même que de me le dire, qui portait une grosse figure sur un gros cou, et déplaçait sur toutes choses un regard d'analyse rapide, ce même regard qu'on voit aux hommes d'affaires sur le chantier, âpres à relever le moindre désordre ou la plus minime erreur? Et celui-ci aux gestes courts, secs, à l'éclat de rire franc élargissant la barbiche et la moustache, jetant en arrière d'un coup de tête son petit chapeau à bords plats, était-il autre qu'architecte, lui qui redisait si exactement le type du travailleur d'atelier, grand ramasseur de médailles, et habile aquarelliste?

Des fragments de conversation surpris dans l'allée et venue des groupes de trois ou quatre, constitués parmi les jardins, en attendant dix heures, l'heure du grand banquet de séparation : « Oh! oui, la construction se rationalise. Il le faut. Je vois à Berlin démolir d'antiques masures, même de modernes habitations, édifiées jadis en dépit du bon sens, et remplacées par des maisons où chaque pierre a son utilité et où un morceau de fer n'est pas mis là par hasard. » — « Avez-vous entendu parler de cette tentative très intéressante qui vient d'être réalisée au pont de..., en Silésie. Figurez-vous que c'est un système de combinaison de fermes en fer absolument inédit. Tenez! voilà la pile droite de l'arche... la pile gauche... » etc. etc... Et l'explication continue, et la canne dessine par terre dans le sable, et quoi qu'on en dise, malgré la forme parlée et simpliste de toutes ces explications, il y a là échange d'idées constant, profitable à chacun. Et si l'on veut bien se donner la peine d'enregistrer mentalement et approximativement tout ce qui peut se dire ainsi entre gens d'une même corporation, réunis cinq cents pendant quatre jours dans le seul but de se communiquer à tous la science acquise annuellement par chacun, jugez l'avantage que peuvent retirer de ces réunions ces artistes qui retournent chez eux, sur leurs chantiers, avec des idées nouvelles, des notions naguère inconnues qu'ils vont désormais utiliser, qu'ils vont perfectionner peut-être, amplifier, élargir, généraliser.

C'est comme quoi j'ai trouvé cette association des architectes et ingénieurs allemands, suisses et autrichiens, d'un admirable exemple. Et comme au banquet où — j'en suis confus encore! — il me fut dit tant aimablement que j'étais le seul pour représenter l'architecture française; comme à ce banquet la conversation s'étendait, passait les frontières; comme on faisait, en vrais artistes, superbement fi de tous les poteaux limitrophes et de tous les fossés, terrains neutres (qui ne sont pas de l'architecture)!! On me pria de prendre la parole, je parlai et ne pus me retenir de donner un petit coup sur les ongles de mes compatriotes, non par flatterie pour ceux qui m'accueillaient, mais en toute sincérité, en toute âme et conscience, déclarant que j'étais vraiment peiné d'être le seul Français — et incidemment — qui prit part à cette réunion d'architectes. Et je leur promis aussi de crier bien fort qu'ils m'avaient dit que les raisons de patriotisme froissé et de provinces perdues devraient un peu céder le pas aux raisons saines de la solidarité en art et de l'union intellectuelle sur le Beau que devraient établir entre eux tous les peuples.

Au loin, par la fenêtre, pendant que je causais, je distinguais dans le ciel rougi une lueur immense. En notre honneur, en l'honneur des artistes qui étaient venus gratter les vieilles pierres de la cité alsacienne, on embrasait la tour de la cathédrale, et c'était à la fois un spectacle magnifique et terrible que celui de cette aiguille de pierre découpant ses moindres détails sur le fond éclatant que lui constituaient les fumées des feux de joie. D'un geste, des Alsaciens me montrèrent la tour en feu, et je compris le saut en arrière que faisait leur pensée. Mais ceux-là n'y mettaient pas — DANS CE MOMENT D'ART — c'est sûr, — l'amertume et la tristesse qui, néanmoins, dormaient au fond de leur individu. Ce soir-là, ils étaient artistes et fréquentaient des artistes. Ce n'était pas le moment d'autre chose. Et nous levâmes nos verres à la glorification et à l'union des arts, et l'émotion qui nous saisit tous ne fut pas vaine.

Dire les avantages matériels d'une pareille concorde entre architectes de tous pays, serait simple.

Et d'abord les relations, les facilités de correspondance, de renseignements; les occasions et les moyens très pratiques de visiter une ville en voyage, sous la conduite d'un confrère local, etc.

Et puis, enfin, de même que les peintres ne sont pas enfermés dans leurs frontières, de même que Burne Jones s'enquiert de Puvis de Chavannes, et que l'Amérique envoie aux Salons du Champ-de-Mars ou des Champs-Élysées, de même — c'est de toute logique — les architectes de Paris ne peuvent être indifférents aux constructions de Francfort, et les ingénieurs autrichiens ont pour premier devoir de s'intéresser aux travaux de fer de l'Exposition de 1900, n'est-ce pas vrai?

Outre cela, un architecte n'est pas un maçon, et il faut qu'un ingénieur soit un peu plus qu'un bon serrurier. Tel monsieur qui mettra sur pied une maison solidement construite, confortable dans la disposition de son plan, aura déjà un immense mérite, mais s'il ne m'orne pas sa façade avec goût, si les plafonds ont des corniches et des pâtisseries hideuses, si la décoration de ses vestibules rappelle la salle de bain, et si les vitraux de l'escalier remémorent la brasserie, je retire à ce constructeur le droit de s'appeler architecte, et je le catalogue tout simplement maçon de premier ordre. Car qui dit architecte dit artiste.

J'aimerais donc d'autant plus une association générale des architectes dignes de ce nom qu'ils pourraient ensemble ajouter au praticisme de leur éducation de construction la plus grande somme d'art possible en consultant par excursions les anciens vestiges.

Voyez l'admirable champ d'étude si la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Belgique, l'Italie et l'Espagne réunissaient leurs architectes en des visites aux châteaux de la Loire, aux cathédrales romanes du Midi, aux remparts d'Aigues-Mortes, aux cathédrales gothiques du Nord, au Palais de Justice de Rouen, à la place Stanislas de Nancy, aux terrasses d'Heidelberg, aux vieilles rues de Lindau, aux burgs des bords du Rhin, à Bingen, à Cologne, à Strasbourg, au pont de fer de Berne, aux panoramas de Lausanne, à la cathédrale de Fribourg, à Insprück, au Ring de Vienne, à Sainte-Gudule à Bruxelles, au beffroi de Bruges, aux béguinages de Gand, aux rues actives d'Amsterdam, à Rome, à Florence, à l'Alhambra.

Ces visiteurs reviendraient éblouis, documentés, pénétrés de l'époque étudiée. Ils en dégageraient l'art et ce qu'il est possible d'en conserver tout en obéissant aux nécessités et aux besoins modernes, et nos rues s'égayeraient, et les maisons ne se ressembleraient point toutes et nous traverserions nos villes dans un décor où se pourraient lire la majesté, la noblesse de tel style, la grâce de tel autre, etc., etc.....

C'est d'ailleurs chose certaine qu'en vingt années se dessinerait une forme d'art architectural vraiment moderne. Ainsi finirait la honte de notre époque d'avoir redit l'œuvre du passé et d'en avoir copié le Beau sans y rien ajouter.

Peladan, qui a raison aujourd'hui, ne saurait plus dire alors : « L'architecture, cet art mort! » Car sa parole est bien vraie aussi, lorsqu'il profère : « *De tous les arts, le plus fini, puisqu'il ne peut naître que de la moyenne animique d'un temps, l'architecture, ne recrute guère que des entrepreneurs ou des artistes subtils.*

« *En aucune activité, l'alternative n'est aussi permanente de l'extrême néant à l'extrême valeur, du maître maçon à l'esthète véritable; il n'y a pas de demi-mérite, et de point simplement honorable. Ici, on est tout à fait quelqu'un ou on n'est pas.* »

Il y aurait naturellement à envisager la publication de bulletins mensuels, — sortes de revues où figureraient, avec des photographies et des détails les œuvres intéressantes. Je sais que cela existe, mais pour un groupe restreint d'individus. Je sais aussi qu'en France il se trouve une association d'architectes... français où nous pouvons relever les noms de MM. de Baudot, Bruneau, Selmersheim, Vaudremer. Mais comment penser généraliser cette association qui, à cause même

de son indépendance et de la noblesse de sa mission, est peu prisée dans les milieux académiques? C'est œuvre impossible. Mais pourquoi M. de Baudot ne se tournerait-il pas vers ses amis de l'étranger qui déplorent cet oubli fait d'eux-mêmes et qui sont tout prêts à venir étudier nos monuments historiques sous sa si puissante et, dirai-je presque, si philosophique Direction?

Mais quoi? je suis collectionneur de rêves, et pourquoi tant parler? En fait, tous, nous savons que l'art ignore les frontières.

M. Léopold Lacour nous l'a suffisamment affirmé jadis au théâtre de l'Œuvre. Nous le savions d'autre part encore. Le malheur c'est que nous manquons d'énergie et que la force nécessaire nous fait défaut pour réagir.

A cause d'une grande part d'insouciance et d'infiniment de soupçons réciproques, nous nous privons du bonheur d'échanger en groupe des arguments qui nous seraient à tous profitables et qui nous rendraient plus facile encore cette tâche d'affranchissement des contraintes et coutumes qui sont l'obstacle aux ententes et le malheureusement incassable bâton jeté par la bêtise dans les roues du Progrès.

Pascal Forthuny.

LE CASSOULET

Quelle bonne petite ville, toute bourgeoise et restée en ses paisibles habitudes fidèle aux patriarcales traditions qui, si elles laissaient nos pères moins ambitieux et moins affairés, leur assuraient du moins, dans la régularité étroite du train-train quotidien, la digestion facile, le sommeil sans soucis, la confiance plus sûre, les baisers de leurs femmes plus savoureux, la vie en un mot meilleure et plus douce! On n'y meurt pas de névrose. On n'y sursaute jamais à l'éclat d'un de ces drames de la passion, dont s'affriole l'hystérie des grands caravansérails du monde, dont s'enrichit le moderne reportage. Le supplice de l'interview y reste inconnu; celui du five o'clock insoupçonné. Il n'y a ni Bodinière ni potinière. On n'y cabotine d'aucune façon. La chimie n'y est pratiquée que pour les motifs les plus purs, par les mains les plus respectables, de la manière la plus rassurante, dans les manipulations innocentes du rudimentaire laboratoire du vieux et rustique collège. C'est dire assez qu'on s'y nourrit d'autres choses que d'illusoires produits, de factices victuailles et de breuvages paradoxaux; que l'art de l'empoisonnement public et privé n'y fut jamais encouragé par le puffisme d'une outrancière réclame et la tolérance d'une administration sans estomac; qu'on y mange de la vraie viande, de réelles volailles, des œufs sans mirifiques estampilles, mais qui ne furent point couvés, des gibiers authentiques, des légumes appétissants et sains que n'hydropisèrent les épanchements de nul égoût; qu'on y boit des vins indemnes de frelatage et d'une impeccable probité; que la gastrite n'y sévit pas, mais que la cuisine consciencieuse, sérieuse, attentivement soignée et délicatement mijotée n'a rien de commun avec la chère horrifique, abusive et meurtrière qu'hôtels et restaurants selon le Progrès — ô ironie! — servent universellement sur leurs tables de Borgia, pour la ruine de la bourse et de la santé, et pour la propagation des eaux de Vals et de Vichy. C'est indiquer suffisamment aussi que la vilaine plaisanterie de la boîte à sardines n'y est exercée par aucun compagnon, et que l'hypothèse d'une petite marmite appliquée à la propagande ou à la fumisterie, même sans renversement, n'y saurait faire admettre son extravagance par un cerveau, fût-il le plus chimérique de l'endroit. Oh! oui, brave et bonne petite ville, où les demoiselles se promènent le dimanche, sur le cours, après vêpres, où c'est un petit événement que le marché hebdomadaire, où l'on se couche à dix heures, et le fait d'être dans les rues vers la mi-nuit constitue l'acte de noctambulisme le plus effréné. Mais aussi, le matin, quel engageant rayon de soleil vous salue à la première heure, quel air salubre tout imprégné d'aromes de fraisiers on respire, et quelles délicieuses et fortifiantes promenades, lesté d'une tranche de *millas* ou d'une rouelle de saucisson, on va faire dans la campagne environnante! Elle possède d'ailleurs tout ce qui constitue la respectabilité d'une ville selon la formule et la différencie de la bourgade et du bourg, un receveur de l'enregistrement, un inspecteur primaire, un lieutenant de gendarmerie, un tribunal, une sous-préfecture. Entre nous, ces éléments ne sont pour rien dans son bonheur; mais ils sont décoratifs, et leur énumération fait bien dans l'almanach du département, le légendaire et inamovible almanach de Pierre Polère. Un excellent hôtel, immémorialement placé sous l'invocation de Notre-Dame, y donne, à des prix préhistoriques, aux voyageurs charmés d'une cordialité rare, des menus pantagruéliques et des lits de plume où la main empressée d'une bonne, la même depuis vingt-cinq ans, prodigue, l'hiver, la dorlotterie de la bassinoire. Aux hôtes de marque on y fait, non sans une pointe de fierté, les honneurs de la chambre où coucha S. S. le pape Pie VII. Une ville qui possède un hôtel dans les fastes duquel est inscrit un pareil souvenir, n'est pas la première venue. N'étaient l'infiltration de quelques papiers dont la politique tourne les têtes et, de temps en temps, les polémiques électorales, ce serait l'Icarie idéale, rien n'en troublerait la félicité. Mais il n'est beauté si accomplie qui ne dissimule sa tare imperceptible; la perfection n'est pas de ce monde!

Je me faisais une joie de la revoir, avec son canal et son large bassin bordés de peupliers, où, jeune homme, — oh! comme c'est déjà loin! — j'allais bellement canoter, avec ses maisons aux toitures entuilées de rouge, étagées sur la hauteur, sa petite place, son vieux clocher, sa mairie vénérable, et, devant le tribunal, sur une terrasse dominant l'admirable panorama de la plaine fertile, le square modeste et son bassin où, certain soir, j'avais fait de si déplorables niches aux cyprins municipaux, et ses moulins à vent, tournant, tournant, tournant, là-haut, à qui mieux mieux, comme enragés à la poursuite perpétuelle d'un fantasque record.

Depuis longtemps j'avais promis à Hippolyte, mon vieil ami Hippolyte, de m'arrêter au moins une journée et de venir lui demander à déjeuner, pour manger un cassoulet...

N'est-ce pas qu'à ce croquis léger, à ce mot évocateur de toute une culinaire volupté locale, vous avez reconnu le pays? Castelnaudary; et il n'en est pas deux!

O. Justice.

(*A suivre*)

NOS GRAVURES

Van Dyck. *La Mort de Rubens.* (Musée d'Anvers.) — Amen! La sœur gardienne, qui ne voyait plus vaciller la petite flamme présentée aux lèvres entr'ouvertes du moribond génial, palpe le cœur de ses fins doigts tremblants, et s'aperçoit qu'il ne bat plus! Ah! mon Dieu! Et la belle jeune fille aux blondes tresses, aux yeux d'étoiles, suave et douce exquisement, qui se tenait debout tout près de la fenêtre gemmée d'éclatants vitraux, grande ouverte sur l'air pur des lointaines campagnes, pour l'effort laborieux du lent étouffement, se pâme à ce cri douloureux. . Et voici qu'un rude souffle de mort passe sur ce groupe d'agenouillés pour la prière terrible des agonisants, et courbe davantage sous l'effroi inconnu, ces fronts superbes de disciples, d'élèves, d'autres maîtres aussi, dont quelques-uns, au pur ovale, se révèlent marqués du sceau rayonnant du génie!

Seul, le greffier qui recueillait, tout crispé de sa lutte contre les larmes aveuglantes, les dernières volontés du Maître expirant, le regard anxieusement rivé sur le mort auguste, la plume prête encore, semble ne pouvoir croire que ce soit fini déjà, qu'il ne soit plus!

Cependant, émacié, livide, pareil à ces Christ de douleur surhumaine qu'il savait d'une si étrange poignance attacher à l'Arbre d'infamie, le vieux maître reste roide emmi les coussins dont le lin est moins blanc que le marbre des tempes, les paupières forcloses, l'âme au ciel!

Van Dyck, qui fut assurément l'élève le plus illustre de Rubens, et de quelle supériorité, puisqu'il avait pour compagnons et rivaux ces superbes: Téniers, Jordaens, Quellyn! a peint cette magnifique scène, très lumineuse et d'intense émotion en son cadre d'une belle sobriété, non seulement avec les ordinaires ressources de sa non pareille palette, mais encore — ce qui est mieux, avec tous les trésors d'un cœur plein de regrets sincères!

Quelques réserves au sujet des deux prêtres, dont l'indifférence vulgaire et morne n'a rien de commun avec cette tristesse sereine que doivent avoir, en face de la mort et de ses tremblantes visions, de vrais ministres du Dieu des miséricordes, certains des béatitudes réservées aux Élus.

***

Edelfelt. *Service divin au bord de la mer.* (Musée du Luxembourg) — Un coin de Lande austère fleurie de campanules (de cette Lande à l'âme si étrange et subtile, que j'ai chantée avec tant d'amour dans « *Sous le ciel* » — le benjamin de mes romans!) la vaste mer, calme, limpide, imposante, et comme impressionnée par la grandeur tranquille de cette scène primitive, quelques voiles qui fuient — ou s'en viennent, à tire d'ailes, au creux des horizons profonds; enfin, un ciel flamboyant, tel est le temple (peu banal) par Dieu lui-même élevé, où se consomme le divin sacrifice.

Et maintenant, voici la scène, si doucement simple!

Une table menue, voilée d'un drap (qui demain, peut-être, sera linceul!) piqué d'une rustique croix d'épine, sert d'autel au vieux recteur, dont le regard implore l'immensité terrible, que sa bénédiction voudrait rendre propice aux matelots. Et le troupeau fidèle, vieux loups de mer à la

rude barbiche, vieilles femmes, gentes fillettes, endimanchés pour cette fête intime, s'éparpille au revers du talus, ou sur le maigre banc de bois, à l'ombre des pins marins, dont la senteur grisante vaut bien l'encens des orgueilleuses cathédrales.

J'aime le geste joli d'étonnement grave, des deux bambinets qui se font vis-à-vis, l'un parmi les herbes, l'autre cramponné sur le banc de bois, le dos vers la mer, et mieux encore le regard profond fixé d'un rêve lent, de la petite qui tient si mal son gros livre d'heures, et que semble réprimander la grande sœur, sur elle penchée.

⁂

Van Ostade. *Auberge de campagne.* (Musée de Dresde.) — Rival heureux de son célèbre contemporain David Téniers le jeune, dont il a la merveilleuse couleur et la fermeté si crâne du dessin, Van Ostade le Hollandais, tout en restant aussi vrai, atténue plus que Téniers la vulgarité brutale de ses types et de ses scènes campagnardes, et ses femmes surtout, de vraies ribaudes sous le pinceau du peintre flamand, ont ici je ne sais quelle imperceptible gracieuseté, qui détonne dans le burlesque violent de telles orgies et de si rabelaisiennes ribaudailles.

Van Ostade, de même que Téniers encore, de même aussi que Rembrandt, aimait par dessus tout évoquer la joie bruyante et grasse des folles kermesses, et des cabarets où rutilaient les trognes rubicondes et sonnaient clair les chansons à boire des joyeux croquants et des bonnes commères, qui savaient, d'un coude si léger, tenir haut, le broc écumant et les cruches pansues !

Las ! que nous voici loin des tonitruantes ripailles du bon vieux temps !

⁂

L. Hodeber. *Au bord de l'eau.* (Casino de Monte-Carlo.) — Trois jolies baigneuses, à peine voilées, au bord d'une fontaine, agacent des cygnes. La scène est jolie, quoiqu'un peu quelconque, mais le paysage est bien évoqué, en la lumière chaude d'un brillant crépuscule d'été.

Marc Stéphane.

Marcel Andrès

(Suite)

Et la jeunesse s'était passée, belle fleur que nul n'avait cueillie. L'âge mûr était arrivé et rien n'avait paru trouble dans cette vie à la surface unie comme un lac paisible, aux profondeurs creusées de douleurs.

A six heures, la messe ; et puis, la matinée consacrée aux malades, aux œuvres de charité ; l'après-midi, une lecture ; la vie des Saints, les Pères de l'Eglise, de grandes œuvres de philosophie chrétienne ; un peu de couture, du jardinage, et quand la nuit tombait, le rosaire.

Les jours s'étaient succédé, et rien n'avait changé.

Après son fiancé, la seule affection qu'elle ait eue, c'était la mère de Marcel, son amie d'enfance, sa sœur de première communion. La jeune femme morte, toute cette tendresse s'était reportée sur Marcel qui, tous les ans, aux vacances, venait passer un mois chez sa marraine. Un mois de liberté, de gâteries, de délices ! — la mer, la pêche, les bains, son poney sur lequel il partait avec le jour, suivant son caprice, sa fantaisie sans entraves. Ker-Ellé avec marraine, c'était le paradis ! — Cela dura jusqu'à dix-huit ans. Alors, commencèrent les successions d'examens, et puis le tourbillon de la vie parisienne. Depuis dix ans, il n'était plus revenu. D'abord, il écrivit de temps en temps, puis rarement et, enfin, une fois l'an à la vieille marraine délaissée sinon oubliée.

— Alors, fillot, la bonne idée t'est venue de me voir encore avant ton mariage ?

Marcel tressaillit et devint blanc. Le charme était rompu.

— Je ne me marie pas, marraine, dit-il avec amertume ; ma belle fiancée m'a cru ruiné ; elle s'est débarrassée de moi au plus vite ; oh ! sans hésiter... franchement !...

Marraine se redressa dans son fauteuil. Ses yeux se fixèrent étonnés sur Marcel ; elle ne comprenait pas.

— Toi !... fit-elle lentement, pendant qu'un dégoût intense se peignait sur son visage. — Toi ! mon beau Marcel, si bon, si intelligent, si aimant ! Eh bien ! mon enfant, il faut que Dieu ait écouté les prières que je faisais pour toi ! tu as eu une fière chance !

Marcel gardait un silence sombre.

M^{lle} de Ploucastel lui prit la tête dans ses mains et appuya sur ses genoux, comme lorsqu'il n'était encore qu'un petit enfant, cette belle tête lourde de tristesse.

— Mais, ces chances-là, mon pauvre Marcel, on est longtemps avant de s'en remettre ! Il faut du temps pour cicatriser ces plaies ! Le cœur et la raison ne suivent pas facilement la même route !

Deux grosses larmes coulèrent des yeux de Marcel sur la main caressante de sa marraine.

— Oui, pleure, mon enfant ; pleurer fait du bien !

— Je suis comme si je n'étais plus, marraine ; mon grand ressort est brisé, dit-il en souriant tristement ; je voudrais l'oublier, la haïr... et ma pensée revient toujours vers elle !

— La haine serait encore de l'amour, Marcel ; un cœur fier et haut comme le tien peut-il aimer ce qu'il méprise ?

Marcel tressaillit de nouveau. La voix était autre, les paroles restaient les mêmes — celles du rêve !

Pendant qu'il donnait à la sœur de charité, celle qui avait souffert de pareilles tortures, son cœur blessé à soigner, Marguerite s'installait dans sa demeure qui s'ouvrait pour la première fois depuis 20 ans.

Sa première impression fut agréable ; le jardin, une sauvagerie, l'attirait particulièrement. Elle eût voulu s'arrêter à chaque buisson, cueillir ces premières fleurs du printemps, coucous, violettes, pervenches qui se dépêchaient de vivre, de boire la rosée, le soleil, d'éparpiller dans l'air leurs parfums. Mais, la femme qui, depuis une semaine, frottait, lavait, bouleversait la maison, changeant la poussière de place, écornant les porcelaines, cognant et rayant les boiseries, ne lui en laissa pas le temps. Elle vint au-devant d'elle jusque dans le jardin avec un tablier sale, un torchon noir à la main, les cheveux ébouriffés, poudrés de poussière sous sa coiffe bretonne :

— J'aurais bien voulu avoir quelques jours de plus pour vous livrer la maison tout à fait en bon état. J'ai fait de mon mieux, mais il y avait tant à faire ! Toutes ces vieilleries de meubles ne plairont guère à une demoiselle de Paris. La pauvre vieille dame était du temps passé ; elle avait les goûts, les idées d'autrefois ; pour rien au monde elle n'aurait changé ses vieux bahuts pour les jolies choses qu'on fait aujourd'hui ! Enfin, je les ai bien frottés et passés à la cire, mais ça ne peut pas revenir d'une fois, c'était plein de moisi.

Marguerite fut toute surprise de l'élégance du salon ; pas grand, mais d'un goût charmant. Un divan avec de larges coussins en satin blanc que le temps avait jauni, brodé de fleurs de soie de toutes nuances. De magnifiques tentures rapportées d'Orient ; de grands vases indiens aux enroulements de bêtes fantastiques, tordues, griffues, ayant cette patine incomparable que le temps seul donne aux bronzes. Sur les murs, le papier tombait, déchiré, décoloré par l'humidité et la vétusté ; mais de beaux portraits : celui d'un officier de marine en grande tenue et celui de sa femme faisaient oublier les loques ; une jeune fille de seize ans, la mère de Marguerite, vêtue de blanc, une gerbe de fleurs à la main, arrêta longtemps son regard. Des larmes lui vinrent aux yeux. Que de tristesses, de luttes, de souffrances l'avaient flétrie cette fleur exquise, et puis, brisée ! Elle était là dans la fraicheur, le charme, l'éclosion de la vie. Marguerite ne l'avait jamais vue ainsi.

Le portrait qu'elle avait d'elle datait des derniers temps de sa vie. C'était un crépuscule avec les sombres mélancolies d'automne.

— Voilà une boite que M. le notaire m'a chargée de remettre à Mademoiselle ; il voulait l'apporter lui-même ; mais il a pris un chaud et froid qui le tient au lit. C'est les clés de toutes les armoires.

— Merci, fit Marguerite.

La Bretonne, curieuse, aurait bien voulu voir ce que contenaient ces mystérieuses armoires ; mais Marguerite ne lui donna pas cette satisfaction. Cette maison scellée depuis vingt ans par la mort lui semblait un sanctuaire et, de tous les coins, il se levait de pieux souvenirs mêlés à des tristesses. Des vies s'étaient écoulées là, heureuses, troublées, anxieuses, navrées ! — joies et peines ! — le lot de tous — et ceux à qui tout cela avait appartenu ne reviendraient plus dans leur demeure !

Après avoir visité la salle à manger ouvrant sur le jardin par une large baie, après avoir jeté un regard d'admiration sur les vieux bahuts gothiques, les crédences aux ferrures forgées, les plats de cuivre, les faïences accrochées aux murs, Marguerite monta lentement l'escalier conduisant au premier étage. Là, l'humidité avait fait moins de ravages. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer un gai soleil d'avril qui dansait sur les meubles, accrochant des lumières aux glaces, aux aciers, aux vieux cuivres des commodes. Marguerite mit un fauteuil sur le balcon et s'y installa. Une aubépine abandonnée s'était élancée libre, capricieuse, prenant des dimensions d'arbre, mêlant ses flots blancs aux fleurs rosées d'un pommier double ; un ménage de rossignols avait niché dans ce fouillis et, pendant que la mère couvait, le père chantait à pleine voix, gonflant sa gorge, levant la tête, se haussant sur ses petites pattes pour lancer ses traits triomphants.

Les murs du jardin disparaissaient sous les pommiers, les cerisiers blancs de fleurs, les lilas aux lourds panaches courbés, bercés par le vent.

Des myrtes, des magnolias avaient envahi le gazon qui n'était plus qu'une immense mêlée de violettes, de coucous, d'anémones, de narcisses, de pâquerettes et de boutons d'or.

Un sentiment de paix profonde, de reconnaissance, détendait peu à peu le cœur de Marguerite. Depuis la mort de son père, le départ de son fiancé, elle n'avait rien senti en elle de si doux. Quoi! toutes ces beautés, ces fraîcheurs, ce nid, ce petit coin charmant était à elle? Elle pouvait reposer là son front fatigué des luttes; elle pouvait trouver là un abri contre les rigueurs de la vie?

Ah! qu'elle soit bénie dans sa prévoyance affectueuse, celle qui avait pensé à sa mère et à elle pour les retirer de l'horreur de la misère! Que Dieu lui dise et lui rende le bien qu'elle faisait à la pauvre abandonnée! Que sa part de paradis en soit plus douce et plus glorieuse!

La femme de ménage vint couper court à cette rêverie, jetant sa prose sur ces poésies.

— A quelle heure Mademoiselle veut-elle dîner? Ici, c'est la coutume de souper à 7 heures. Aujourd'hui, ce n'est pas jour de marché; il n'y à pas grand'chose. Nous ne sommes pas à Paris!

— Cela m'est égal, donnez-moi ce que vous avez.

— Si Mademoiselle veut chercher du linge dans les armoires, des draps, une nappe, des serviettes, on verra ce que les souris et le moisi ont respecté.

Dame Brigitte en était arrivée à ses fins; elle allait donc voir les fameuses armoires! Depuis huit jours, son cœur était fixé là et toutes les commères du voisinage attendaient son compte rendu. Les clés essayées les unes après les autres, elle s'ouvrit enfin, cette lingerie!

Tante Fernande était une femme d'ordre et de province: le linge était en profusion, jaune, mais empilé, étiqueté, rangé, numéroté; draps, nappes, serviettes, linge de toutes destinations; depuis le haut jusqu'en bas, tout était plein! Les souris avaient eu le bon goût de tout respecter

La caisse à l'argenterie était arrivée en même temps que les clés de chez le notaire. On descendit dans la salle à manger ouvrir l'armoire à la vaisselle et aux cristaux. Décidément, Marguerite pouvait entrer en ménage, la maison était montée.

« S'il pouvait revenir! » pensait-elle. — « Si une lettre m'annonçait son retour! » — Un soupir suivit cette réflexion et dame Brigitte se demanda comment l'on pouvait soupirer en devenant propriétaire de telles richesses.

Avec le souvenir du fiancé, la réalité avait repris Marguerite à la gorge. Cette jolie maison, il fallait y mourir de faim, ou la louer, ou donner des leçons pour vivre! Cela, c'était de beaucoup ce qu'elle préférait. Mais a qui s'adresser? Personne ne la connaissait; elle n'avait ni amis ni parents pour la recommander.

— Dame Brigitte, où est le presbytère?

— Près de l'église, à un petit quart d'heure d'ici.

— Avez-vous le temps de m'y conduire?

— Certainement!

C'était une bonne occasion de raconter à la servante du curé tous les petits mystères de la « maison fermée ».

M. le curé, assis dans un vieux fauteuil de paille, lisait son bréviaire en se chauffant les pieds. Il avait eu un très beau fauteuil que ses paroissiennes s'étaient réunies pour lui offrir un jour de première communion. Mais il avait trouvé une pauvre vieille invalide à qui il l'avait prêté... pour sa vie.

C'était un excellent homme, M. le curé, mais pas l'ombre de sens commun! ayant dégoûté peu à peu ses paroissiens de faire quelque chose pour lui. Il ne savait rien garder! argent, meubles, vieux vins, il donnait tout! C'était le tonneau des Danaïdes, un vrai panier percé! Il avait même eu l'indignité de donner un beau couvre-pieds ouaté fait en carrés de soie de toutes les robes de ses paroissiennes! Ce témoignage d'estime, d'affection, s'en était allé chez un vieux Breton paralysé, sale, déguenillé, que l'on faisait manger sur ce beau couvre-pieds sans souci de ce qu'il y laissait tomber!

— Qu'il ait froid tant qu'il voudra! disaient les révoltées indignées; ce ne sera pas nous qui lui donnerons des couvertures!

Et, lorsqu'en disant la messe, le bon prêtre se prenait à éternuer, on se jetait des regards triomphants.

— C'est bien fait! déclaraient les plus osées, quittes à le confesser après!

Marguerite fit demander si M. le curé pouvait recevoir Mlle Arsdel.

— Certainement, certainement, répondit le bon vieillard, posant son bréviaire et se levant pour aller au devant d'elle.

— Je suis très heureux de vous voir à votre arrivée, ma chère enfant; je voulais aller vous souhaiter la bienvenue, mais une pauvre malade m'a fait demander; ensuite, il m'a fallu préparer mon sermon de demain.

— Vous me recevez comme une vieille connaissance, Monsieur le curé. Est-ce par bienveillance, ou vous a-t-on parlé de moi?

— Mon vieil ami, Me Legris, votre notaire, m'a mis au courant de tout ce qui vous concerne.

— Tant mieux! dit Marguerite, contente de ne pas avoir à revenir sur son histoire. Puisque vous connaissez ma situation, que me conseillez-vous? louer ma maison me serait pénible, j'y suis déjà attachée; y rester sans rien faire est impossible, je ne peux pas vivre avec six cents francs. J'aimerais donner des leçons; mais ne connaissant personne ici, comment m'y prendre?

— Quelles leçons pouvez-vous donner?

— Leçons de chant, de français, d'anglais. Je pourrais même donner des leçons de peinture, mais s'il me reste un peu de temps, j'aime mieux peindre pour mon propre compte.

— Eh! bien, c'est demain dimanche, venez chanter a la grand'messe; on vous entendra; je parlerai de vous. Attendez! mieux encore: je verrai ce soir ma vieille amie, Mlle de Ploucastel; elle sera votre providence à Ker-Ellé. En arrivant à l'église, allez vous installer dans son banc, le premier à droite du chœur; vous serez introduite de plain-pied dans la meilleure société du pays.

Le lendemain, à dix heures, Marguerite entrait a l'église.

Il fallait la traverser dans toute sa longueur pour arriver au banc de Mlle de Ploucastel. Tous les yeux se braquèrent sur elle; on se poussa le coude:

— C'est la propriétaire du chalet, vous savez?.. une Parisienne!.. ça ne la gêne pas d'avoir manqué la bénédiction! Elle traverse l'église comme elle traverserait son salon! un toquet de crêpe quand on est en deuil!.. C'est sans façon!

Arrivée au banc de la vieille demoiselle, Marguerite mit la main sur la porte et s'arrêta rougissante.

— Entrez, chère enfant, je vous attendais.

Marguerite sourit, remercia et s'agenouilla. Elle entendit la messe plus pieusement que les autres paroissiens trop occupés de ses faits et gestes, des détails de sa toilette. Sa tenue était si correcte que l'on commença à l'oublier, chacun nasillant le « credo » à sa façon, y introduisant nombre de dissonnances.

Les voix s'arrêtèrent, les bouches restèrent ouvertes quand on vit la Parisienne se lever et par les bas-côtés redescendre l'église. Marguerite, paisible, monta à l'orgue et pendant que l'organiste préludait, elle promena son regard sur l'ensemble de la foule Marcel était dans un coin.

— Tiens! mon voyageur. Je me serais bien passée de lui! Il faut que je l'oublie ou il va me porter malheur!

Elle commença le « Sanctus ». Sa voix ample, au timbre plein, vibrant et large, se déployait à l'aise dans cette belle grande musique et dans cette vieille église. Aux premières notes, Marcel se retourna.

— Belle voix! et... elle sait chanter, pensait-il.

Mais, malgré lui, sa pensée se reporta vers l'enchanteresse, celle dont la voix avait troublé son cœur d'émotions poignantes, passionnées, et dont le souvenir l'emporta loin, bien loin de la maison du seigneur!...

Les habitants de Ker-Ellé n'avaient jamais rien entendu de pareil; c'est tout au plus s'ils en étaient contents. Ils trouvaient cela profane, distrayant, mondain. Quand Marguerite commença l' « O Salutaris », mezza voce, recueillie, en prière devant Dieu, le timbre était si doux, si suave, si pénétrant, que deux larmes glissèrent sur les joues de Marcel qui fit semblant de chasser une mouche. Mlle de Ploucastel était charmée, le bon curé plus encore. Tout un horizon de fêtes religieuses se déroulait devant ses yeux ravis: quand Monseigneur viendrait pour la confirmation, quelle belle journée!

La messe finie, chacun se pressa hors de l'église; sous le porche, on s'attendit, voulant voir la chanteuse, savoir où elle irait. On n'attendit pas longtemps. Marguerite accompagnait Mlle de Ploucastel; passant devant le bénitier, elle y trempa le bout de son gant, offrit l'eau bénite à la vieille demoiselle et partit avec elle On essaya d'arrêter Mlle de Ploucastel, mais elle se contenta de dire un mot en passant:

— Excusez mon vieil estomac. On nous a fait la cérémonie plus solennelle, par conséquent plus longue; il est temps d'aller déjeuner!

La femme du maire, qui remorquait sa famille en soufflant, le juge et son épouse, Mme la notairesse, les autorités de la ville continuèrent de causer tout en marchant.

— De l'aristocratie, disait M. le maire — une amie de Mlle de Ploucastel — elle ne nous avait jamais parlé de cette demoiselle.

— Avec cela qu'elle dit ses affaires, celle-là! dit la notairesse maussade; nous sommes trop petites gens pour sa grandeur!

Jan Kermohr.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant: LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois. . . . . 12 —
Trois Mois. . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An . 90 fr.

TROISIÈME ANNEE — N° 45

20 Février 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LES HOMMES D'ÉTAT

CRITIQUES D'ART

LAMARTINE

Toutes les fois qu'un Français entend prononcer le nom de Lamartine, le souvenir du 24 Février 1848 lui revient à l'esprit. Ce jour-là, vers le soir, un homme parut hissé sur une chaise boiteuse à l'une des fenêtres de l'Hôtel de Ville de Paris. Une populace en délire se ruait sur l'édifice à l'exemple de ces béliers antiques qui jetaient bas les murailles les plus épaisses. Un symbole de désordre et de ruine flottait au-dessus de cette foule hurlante. L'heure était solennelle. Un trône venait de crouler. Un pouvoir nouveau surgissait, mais nulle investiture n'était possible au milieu de l'affolement des esprits, et la rue tumultueuse, égarée, menaçait d'anéantir les bonnes volontés qui s'essayaient au sauvetage national. Ce fut Lamartine qui, par son éloquence, son sang-froid, sa logique, son patriotisme, triompha de la rue. C'est lui qui, dans une inspiration surhumaine, par son attitude, son geste, sa franchise, son verbe impératif, l'autorité morale dont l'avaient investi ses poèmes impérissables, fit reculer le drapeau rouge. Certes, cette victoire unique dans les annales françaises implique chez le poète qui l'a remportée les hautes vertus de l'homme d'État. Je ne cherche pas à savoir si l'exercice prolongé du pouvoir politique a été favorable à Lamartine. Les affaires d'une nation réclament chez ceux qui les dirigent une prudence froide peu compatible avec l'imagination brillante qui est l'apanage du poète, mais n'eût-il été grand qu'un jour, Lamartine, dans cet instant sublime, s'est assuré l'auréole des gouvernants.

Est-ce ajouter à la gloire de l'écrivain prestigieux que de lui décerner le titre de critique? Non sans doute. Lui-même estimait peu le rôle accepté par Sainte-Beuve. N'est-ce pas en parlant de Sainte-Beuve qu'il a laissé tomber cette parole amère : « L'auteur des *Consolations* s'est jeté dans la critique, cette puissance des impuissants ! » Le mot est dur. La critique a sa portée ; elle est souvent utile et parfois salutaire. Elle discerne, elle analyse, elle exalte à propos ce qui est bon ; elle met en lumière ce qui doit rester. Sans la critique, les meilleurs poèmes ne jouiraient pas de l'admiration perpétuée qui leur est acquise. A la vérité, les esprits créateurs se sentent trop riches pour suspendre le cours de leur inspiration personnelle et s'attarder à l'appréciation écrite des œuvres d'autrui. Produire sans relâche et sans effort est leur destinée. Ils cèdent à leur destin. Lamartine fut entre tous un producteur incessant.

La nature l'inspirait, et les états d'âme ou les descriptions pittoresques magistralement tracés par l'enchanteur à la suite de ses colloques avec la nature sont autant de tableaux achevés. Lamartine est un artiste de premier ordre. Ses œuvres ont charmé plusieurs générations ; elles ont suscité chez les poètes de la ligne et de la couleur plus d'une composition durable. Je me souviens d'une superbe pièce dessinée par Delaroche, où le peintre avait représenté un Amour assis tenant sur ses genoux un portefeuille sur lequel étaient rappelés les principaux ouvrages de Lamartine. Afin que l'esprit du spectateur saisît le sens exact de cette scène, les accessoires étaient tirés de *Jocelyn* et ces vers du poète achevaient de préciser le but vers lequel avait tendu le peintre :

J'instruis les enfants du village; et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Ah! par un ciel d'été qui n'aimerait à voir
Cette école en plein champ où leur troupe est [assise?...

Lamartine s'est rarement occupé des œuvres de ses contemporains. La peinture, la sculpture, la musique, sans le laisser indifférent, ne l'inclinaient pas à traduire ses impressions. Tout se gravait sans doute dans sa mémoire, et tel détail qui nous ravit dans ses compositions personnelles peut n'être qu'un souvenir heureux, mais si l'hommage que rend ainsi le génie au génie est la plus haute critique, ce n'est cependant pas sous cette forme que nous avons coutume de chercher l'éloge ou le blâme provoqués par les chefs-d'œuvre.

Une étude sur Léopold Robert fait exception dans les écrits de Lamartine. Je n'ignore pas qu'il a également parlé de Michel-Ange, de Phidias, de Benvenuto Cellini, mais il semble que le maître dont il se soit approché avec plus d'élan et de sincérité, c'est Léopold Robert. Il pénètre l'homme, il observe l'œuvre et cela sans digressions, sinon sans complaisance. Lamartine ignore la concision. Il aborde un sujet qui l'attire, il s'y complaît et il y demeure. Mais son lecteur ne peut que gagner à la causerie prolongée, à l'entretien détaillé auquel le poète prend goût.

Ayant raconté la jeunesse de Léopold Robert, son éducation première, ses essais, il le conduit à Rome, où la vocation du peintre reçoit le coup décisif. Donnons la parole à Lamartine :

« Cette atmosphère romaine de 1819 à 1822 transfigura aussi Léopold Robert en Romain. Il eut le vertige de l'Italie; il conçut une peinture nouvelle, tout imprégnée de la pureté des lignes des horizons romains, de la beauté des têtes transtéverines, de la mâle sévérité des attitudes de ce peuple-roi, dont la majesté se révèle dans le pasteur des Abruzzes comme un diadème égaré des palais et retrouvé dans les cabanes, enfin de cette lumière de fournaise ardente qui se vaporise en touchant la terre et qui immerge toute la nature

dans un océan de clartés, doublant les objets par ombres crues qu'elle projette sur leur face obscure. Il effaça pour jamais de sa palette ces teintes vertes et ces nuances grises qu'il avait imitées jusque-là des couleurs ternes de Paris et du Jura, et il y substitua, non pas des couleurs, mais des rayons liquides fondus sur ses toiles. Son dessin suivit la transformation de sa palette ; il oublia le vulgaire et ne chercha plus que l'idéal. Quant à l'expression de la passion sur les figures, il n'eut point à la rechercher ; il la portait dans son âme. »

Ces lignes renferment l'exposé très juste, très précis de la formation intellectuelle de Léopold Robert. Ce jeune Suisse, qui a traversé sans fruit les ateliers de Gérard et de Louis David, trouve à Rome le secret de sa personnalité. Il se sent peintre et peintre de l'Italie. Trois œuvres maîtresses vont asseoir sa renommée. Il ne limitera pas à ces trois tableaux l'effort de son esprit et de sa main pendant les années qui le séparent du drame de Venise, mais ces pages se détachent de l'œuvre du peintre avec une telle netteté, qu'il est impossible de n'en pas marquer le mérite exceptionnel. La première est l'*Improvisateur*. Lamartine débute en ces termes dans la description qu'il donne de ce tableau :

« Remarquez avec quel instinct de la vérité dans les sensations Léopold Robert, en composant son *Improvisateur napolitain*, dispose les lieux selon la scène. Que veut-il peindre ? L'attention, l'attention concentrée d'un groupe ou de deux personnages au récit populaire chanté par un poète de la nature. Aussi voyez comme il évite de distraire leurs regards ou les regards des spectateurs par tout luxe surabondant des paysages. Le ciel pour dôme, la mer vide pour fond, un rocher nu pour y asseoir son poète, quelques pierres roulées du rocher pour y grouper ses auditeurs, voilà tout ; les deux éléments de l'imagination et l'infini, le ciel et la mer, se présentent seuls à l'esprit quand on aperçoit ce tableau : l'âme se concentre sur le groupe. »

Ici se place la description du groupe. Lamartine entre dans les plus petits détails de costume, d'attitude, de caractère, d'expression. Il est exact jusqu'à la minutie, mais en homme plein de pensées, riche de mots, toujours éloquent. Sa description a la couleur et la vivacité d'un mouvement oratoire.

La seconde œuvre de Léopold Robert qui marque le point culminant de sa carrière d'artiste, ce sont les *Moissonneurs*. Ainsi qu'il l'avait fait pour *l'Improvisateur napolitain*, Lamartine se préoccupe de la philosophie du tableau :

« Qu'est-ce que *les Moissonneurs ?*

« En contemplant bien ce magnifique tableau et en entrant, par tous les pores, dans la pensée du peintre, c'est la poésie du bonheur, c'est l'idéal de la paix des champs, c'est l'infini dans la calme jouissance de la nature, c'est l'idylle de l'humanité, dans son premier Éden, devant le Créateur, idylle transportée aujourd'hui sous le soleil, dans ce monde de travail et de sueur, mais pleine encore de toute la félicité que cette terre corrompue peut offrir à l'homme.

« Telle est évidemment, selon nous, la pensée du tableau : c'est un hymne, c'est un *Evohé*, c'est un cantique peint en formes et en couleurs sur la toile ! Toute la toile chante, nous le répétons. De Théocrite, de Virgile dans ses églogues, de Gesner, ce compatriote de Robert, nous le demandons au spectateur, qui est-ce qui a le mieux chanté ? qui est-ce qui a été le plus poète de ces poètes ou de ce peintre ? Nous ne craignons pas de répondre : c'est le peintre, c'est Robert, c'est le grand lyrique des *Moissonneurs*. »

Quel est le visiteur du Louvre qui ne sente la justesse et l'élévation de cette page ? Nul mieux que Lamartine n'a su parler des *Moissonneurs*, parce qu'il en parle en artiste et en philosophe, laissant à d'autres le soin puéril de relever une lacune, de discuter un geste ou un pli de manteau. Cette fois encore, nous voudrions suivre le poète dans sa causerie abondante et châtiée sur une toile dont les qualités ne sauraient être trop fidèlement relevées.

La dernière grande œuvre du peintre, ce sont ses *Pêcheurs de l'Adriatique*.

« *Les Moissonneurs* avaient été l'apothéose de la félicité humaine ; les *Pêcheurs* sont l'agonie de la terre, les *Dies iræ* de l'art, le prélude de la mort du génie frappé au cœur, l'angoisse des cruelles séparations.

« Le ciel bas et brumeux de Venise en automne, le silence des grèves interrompu seulement par le bruit des pierres de ses quais qui tombent une à une dans l'eau morte de ses lagunes, étaient un site et un séjour admirablement choisis d'instinct pour la conception et pour l'exécution d'une telle œuvre. »

C'est avec amour que Lamartine décrit cette peinture ; sa critique a des accents douloureux qui pénètrent l'âme et font aimer le peintre. Le talent du poète parvient à opérer une sorte de transposition de la forme et des couleurs dans sa prose écrite. C'est là le triomphe de ces écrivains de race, critiques par circonstance, qui ne parlent que de ce qu'ils aiment, et savent communiquer à d'autres leurs vives convictions. La critique de Lamartine n'est pas à la portée de tous. Il faut, pour se hasarder avec mesure à ce genre d'éloge, le don de parole et l'émotion. Le savoir technique tient peu de place dans ces sortes d'écrits. Être ému, se sentir vraiment épris d'un sujet, que ce soit un poème, une peinture ou un marbre, dire dans une langue dorée le charme éprouvé, tel est le secret de cette haute critique, attachante et communicative, qui fut celle de Lamartine et, à de certaines heures, celle de Charles Blanc, de Saint-Victor et de Gautier.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Quelques miettes d'Art

Nous venons de traverser une quinzaine de « frimas », comme disait le XVIIIe siècle où le patinage était aussi à la mode et en vogue qu'il l'est devenu fin XIXe. Tout de suite, les exquises gravures coloriées de 1785 ont passé dans nos souvenirs : Louis XVI et la Reine, couverts de fourrures, glissant sur la pièce d'eau de Versailles, et d'élégants patineurs et de coquettes patineuses, poudrés à frimas tout comme la Nature, parés de toilettes superlatives, et passant comme des ombres flottantes, vaporeuses, aériennes, dans un délicieux décor de neige.

Ne dédaignez pas, quand vous les rencontrerez, ces petites gravures d'artistes spirituels, faciles, galants, venus en droite ligne de Paphos ou de Cythère. Achetez-les, au contraire, comme le pauvre brocanteur mort la semaine dernière, qui avait la douce et heureuse manie de collectionner toutes les fleurs, petites et grandes, en porcelaine ou en biscuit, de Saxe et de Sèvres, que les naufrages des gens et des choses amenaient à sa portée. Quand il mourut, il en laissa un plein tiroir de commode. La commode et le reste du mobilier étaient plus qu'insuffisants à désintéresser ses créanciers et son propriétaire. Sa veuve se désolait quand tout à coup — le tiroir ouvert — voilà que de gros horticulteurs se précipitent sur les pauvres fleurs et se les disputent et les paient des prix fous. En art, il n'y a rien d'indifférent et les petits riens artistiques ont une valeur. Il ne faut que l'opportunité ou le caprice pour la leur rendre.

Les grands froids en ont-ils assez découpé, ciselé, sur nos vitres, des fleurs de givre ? Ni Saxe ni Sèvres n'ont jamais fait aussi bien que la Fée invisible des nuits d'hiver. Elle est artiste comme personne. C'est un vrai plaisir délicat qu'étudier,

à son petit lever, les bouquets étincelants, épanouis sur nos vitres. Les fenêtres sont de vrais kaléidoscopes — mais il ne ferait pas bon, au-dessous, « risquer le pied de grue et racler le jambon » des sérénades espagnoles.

Et cependant — musiciennes, nos abonnées — prenez bonne note que la guitare de nos aïeules, de si bon ton au temps jadis et depuis si dédaignée, si ridiculisée — reprend faveur. Eh! pourquoi pas? Rien n'était plus coquet entre les mains d'une femme comme cet instrument et rien n'allait mieux à la sensibilité, à la mièvrerie féminines que cette musiquette gémissante et menue. Les femmes devinent ce qui leur sied, et les voilà donc qui recommencent à pincer très agréablement de la guitare. La pose en est heureuse, la main y est gracieuse et — le bois contre le cœur — les simples romances qu'elle accompagne ont je ne sais quoi de doux, de plaintif, d'adorable comme une rose qui aurait une fièvre de printemps. Musique de chambre, si vous voulez...

A propos de chambre, la nôtre — la Parlementaire — vient d'être galante au sujet de l'École des Beaux-Arts. On a demandé par amendement une augmentation sur certain chapitre du budget pour ouvrir l'Ecole aux jeunes femmes et aux jeunes filles françaises. Nos rois avaient eu cette gracieuseté et l'étranger l'a conservée. Nous, Français, — du sexe laid et fort — nous avions rayé cela de nos papiers et avons, depuis, toujours protesté. Et pourquoi? N'admettons-nous pas déjà ces dames à nos Écoles de Médecine et de Droit? C'est ce que la Chambre a compris, à l'encontre du ministre qui ne comprend jamais, lui, dès qu'il s'agit d'argent. L'amendement a été adopté. Artistes, nos sœurs, soyez les bienvenues!

Artistes, nos sœurs, faites surtout de l'aquarelle. L'aquarelle est une formule d'art comme la peinture à l'huile en est une autre. Mais celle-là, dans ses procédés, dans son exécution, dans son but, vous convient par dessus tout. Elle n'est ni trop encombrante ni trop salissante. Elle est la fantaisie et le caprice, soit que vous enluminiez des missels, comme au XIV[e] ou au XV[e] siècle, soit que vous illustriez des éventails, soit que vous orniez de fleurs, de paysages, des bonbonnières ou que vous miniaturiez ces portraits auxquels l'aquarelle donne tant de finesse et tant de charme. L'aquarelle est en peinture ce qu'est la guitare en musique et il est des procédés d'art qui — je le répète — conviennent par dessus tout à votre délicatesse, à votre sentimentalité, à votre grâce. Je puis aimer une femme qui touche délicieusement la petite aquarelle; mais celle qui empâte de grandes toiles me fait peur et je lui voudrais des moustaches.

Voilà le Président de la République, M. Félix Faure, livré officiellement aux artistes. En sa qualité d'homme public, il n'est plus maître de sa tête et de son buste et de sa grandeur nature. L'art se jette sur cet homme, et M. Achille Jacquet, de l'Institut, est chargé de le tailler au burin, et M. Chaplain, encore de l'Institut, vous le gravera bel et bien en médaille et M. de Saint-Marceaux va mouler son buste en plâtre, en attendant la reproduction en terre et M. Bonnat nous promet son portrait pour le prochain Salon.

Pendant que les arts réunis s'acharnent bruyamment sur le Président de la République Française, un sculpteur, Henri Bouillon, met tranquillement, pieusement, la dernière main à la stèle de pierre et au buste de bronze d'un pauvre poète — Henri Murger. L'Homère de la *Vie de Bohème* et d'un quartier latin qui n'est plus, habitera le Luxembourg, le jardin de ses misères et de ses rêveries où réjouiront encore son ombre quelques éclats de rire d'étudiants, quelques gazouillements d'enfants et quelques pépiements de moineaux.

AIMÉ GIRON.

UNIVERSALITÉ
DU
PRINCIPE DES MASSES

Au *Mercure* de novembre et d'un article signé Saint-Paul Roux, j'emprunte : « Qui donc a dit : « La Poésie, « synthèse des arts divers, est à la fois « saveur, parfum, son, lumière, forme? »

« N'est-ce point le cas du Verbe divin, « lequel se concrétise à l'usage des cinq « sens, au *fiat lux* du démiurge? A « franc juger, tous les arts n'en sont « qu'un, art suprême à l'origine qui sans « doute après la période des légendes « se brisa pour partiellement former un « art moindre avec chacun de ses dé- « bris. Pourquoi blâmer les hardis qui « rêvent de reconstituer l'art-synthèse, « de recomposer l'éparse statue de la « Beauté, dont ce serait la décisive res- « tauration, l'apothéose? » La parole de celui qui enrichit les lettres du don *de l'Épilogue des Saisons humaines*, m'est parfait préambule à l'étude que j'envisage. Elle me sera la base pour mes raisonnements et le séuil d'où partir à la recherche de vérités soupçonnées. Qu'il m'excuse donc d'en avoir fait usage et qu'il en accepte mon merci.

Plus ou moins, nous tous qui depuis vingt ans poursuivons l'enquête du Beau, nous avons la haine des détaillistes; le procédé d'art nous offusque et nous crions haro au truquage. Ce qu'il nous faut, c'est une grande ligne d'honnêteté, de sincérité, qui ne dissimule rien, qui se manifeste sans cachotterie et s'exprime sans ambiguïtés. Nous préférons la manière large des artistes indépendants de toute loi d'école, à la façon empesée et classique des accoucheurs de poncifs et de flandrineries (que le mot me soit pardonné).

Qu'un artiste soit maladroit ou gauche, nous lui donnerons absolution, s'il ressort de son œuvre un effort vers un Mieux mal défini.

La tâche qu'il s'imposa dans son investigation nouvelle nous apparaît labeur audacieux et méritant. L'œuvre ne répond pas à l'aspiration, soit, mais la direction initiale n'en subsiste pas moins, et c'est bien à nous d'apprécier ce produit — fût-il informe — conçu selon des formules de recherche honnête et des soucils de marcher en avant.

C'est ainsi que voient le jour les génies à manières personnelles — les seuls. Ne serait pas génial qui nous rééditerait Velazquez avec la même palette et les mêmes dons. La marque du génie est d'ouvrir des portes nouvelles, d'explorer des sites inconnus et d'en rapporter une faune et une flore non cataloguée..

Mais c'est s'éloigner.

Si nous relisons la citation qui inaugure ces pages, nous rencontrons les termes : synthèse des arts... et plus loin... art-synthèse.

Les deux expressions, qui ne sont en somme qu'une en deux renversements, sont un monde.

L'art doit procéder par synthèse, au contraire des sciences, dont le *modus agendi* est l'analyse.

Le principe de la recherche des corps simples revient à une analyse, la géométrie pure procède d'un axiome unique jusqu'à des combinaisons d'axiomes, etc.

L'art, à l'encontre, est synthétique. La philosophie, la littérature et le théâtre, la peinture, la sculpture et la musique, en tant que « débris de l'éparse statue de Beauté », relèvent de la loi de synthèse.

Qui dit synthèse dit agglomérat, fusion, combinaison d'éléments constitutifs d'un *tout* parfait.

Par contre, qui dit analyse conçoit une dispersion des forces représentatives du thème d'étude, une sorte d'anatomie pièce à pièce, quelque chose comme l'examen théorique d'un cadavre éparpillé sur la table de marbre. Selon le verbe balzacien : « Décomposer n'est pas créer ». La vérité serait de grouper les membres épars, de les placer harmonieusement, de reconstituer le cadavre et de lui insuffler la vie.

Ceci est de la synthèse.

Considérons maintenant que le but de l'art est la recherche du *vrai* et jugeons l'inanité d'une méthode de quœrance qui reposerait sur un fractionnement infini dans l'espoir de l'apparition, au cours de ce morcellement des vérités ou principes fondamentaux, qu'elle recherche.

Il se conçoit que la vérité, dans le domaine psychique, n'est pas un *corps* simple, pour employer une expression équivalente usitée sur le terrain phy-

sique. La vérité est complexe et variable. Elle se transforme selon les temps. Elle n'est pas une. Elle s'ajoute ou se retranche des membres, s'élargit ou se rapetisse. Telle qu'un corps humain, elle comprend des éléments à fonctions diverses et dont l'ensemble, la combinaison, la *synthèse* concourent à sa constitution intégrale.

Il faut donc, si l'on s'applique à la connaître, non décomposer en remontant aux sources de la raison, mais grouper, adosser et *synthétiser*.

Essayons d'appliquer le principe aux formes diverses de la pensée, en en exceptant les sciences exactes dont nous avons constaté l'origine et la méthode particulières.

Philosophie.

Ici, l'étude concourt à la découverte de la vérité.

Certaine école, dont nous ne sommes pas éloignés, avance que, dans la recherche du Vrai, l'étape dernière est celle du Beau. Ce comme quoi, le Beau et le Vrai seraient assimilables et la confusion facile.

Donc, les moyens pour acquérir la notion précise du Beau?

Tel est le problème nouveau. Ici la loi de synthèse rayonne. Si nous voulons procéder à l'étude esthétique, allons-nous réunir en paragraphes distincts mille arguments n'ayant de lien commun que leur qualité de Beautés? allons-nous, en analystes, les classer en alinéas, ou bien encore décomposer notre émotion jusque dans ses sources et racines pour aboutir à une *définition*, problématique, *de la Beauté?* N'est-il pas mieux de grouper les émotions ressenties, de les ajouter comme des fleurs à un bouquet, d'en respirer le parfum, d'en surprendre le mystère, et de chercher si, dans ce voisinage, l'une ne réagira pas sur l'autre, si tel parfum ne se combinera pas avec tel autre, et de guetter enfin le moment de fusion de tous ces éléments en un TOUT *complexe*, qui sera la figure même et la synthèse de la Beauté. De l'une à l'autre méthode, il y a la différence d'une phrase sèche et mathématique, à la parole elle-même d'un être animé qui dit le pourquoi de sa Vie.

De même que le Vrai, le Beau n'est pas simple, mais composé de telle sorte que ses éléments constitutifs, seuls, de par eux-mêmes, s'exaltent et se magnifient dans leurs réactions réciproques.

Ici encore, nous constatons le triomphe de la théorie que nous défendons, à savoir qu'on ne saurait rien définir d'un mot, ou à petites phrases accumulées, mais qu'il est bien plus sûr, pour avoir un sentiment exact d'un fait psychique, *d'en admirer la silhouette dans les grandes lignes, dans son harmonie large et lumineuse, comme détachée, vivante et animée, sur le fond mat et repoussoir des probabilités ou hypothèses de l'analyse.*

Littérature.

Nous dirions presque avec Metterling : « Composons un livre sur un état d'âme » et nous ajouterions : « A quoi bon les questions de lieu, les noms des personnages et leur âge ? » Le document littéraire, le livre, ne doit pas être un Bottin complet où trouver des *détails* sur la vie matérielle et sur les tares physiques. Un écrivain devrait toujours s'efforcer de conserver à son œuvre l'apparence d'une œuvre générale dont l'action reproduise plutôt des combats d'âmes, des passions universelles et généralement humaines. Peu m'importe le nom du héros, le cadre où il évolue, et la forme de son habit. J'aimerais retrouver en la figure qu'on m'en trace un coin de l'âme, un type de cerveau, une portion vivante de la pensée, manifestée par des haines, des amours, des ambitions, des tristesses, des joies ou des renoncements. Mon vœu serait qu'en cette effigie dessinée à grandes lignes, à traits larges et puissants de portée philosophique, réside une parcelle d'humanité, clairement visible. C'est ainsi que seraient éliminées les fantaisies de détails et les mines intarissables de développements qui font que nous n'aimons pas le naturalisme et que sa mort est au seuil de s'accomplir. *Hermann et Dorothée*, le drame de Shakespeare, *la Gardienne*, de Régnier, sont des monuments édifiés selon ce synthétique principe qu'on pourrait dénommer de fresque puisqu'il s'éploie sans souci du menu fretin de l'idée, amplement brossant les états d'âmes et les combats de passions que nous préférons.

Théâtre.

Usons d'exemples. Différencions Émile Augier d'Ibsen et comparons la méthode de composition.

L'un trouva dans la Vie des *actions* qu'il transporta au théâtre et selon la forme théâtrale. Il y plaça — parfois avec mérite — les personnages nécessaires au développement de cette action. Alors seulement, il dessina chacun d'eux, conçut la bêtise bourgeoise de Monsieur Poirier et l'arrogance vaniteuse du Marquis de Presles. Mais en ceci — je parlais tout à l'heure de tares — il ne fit qu'exposer des tares ou des imperfections, des passions sociales (amours mondaines, etc..... Voir les *Trente-six situations dramatiques,* de Georges Polti).

Ibsen, que nous prîmes comme terme de comparaison, procéda à l'inverse. Ses héros, Solness, Rosmer, subissent l'impulsion fatale des états d'âmes nouveaux et personnifient des thèses nouvelles aussi. Le marquis de Presles était un portrait *actuel,* Rosmer est une figure *anticipée* du culte de l'Union libre. Augier dit l'anecdote de la vie — voire dramatique et morale; — Ibsen en dit la philosophie et les promesses pour le futur. L'un est un peintre contemporain de son époque, l'autre s'est projeté hors de son époque pour questionner l'âme humaine parmi les siècles, en avant et en aval de son temps, dans ses passions éternelles. Ibsen conçoit le théâtre comme une école d'enseignement de soi-même et par soi-même. Le canevas qu'il tend sur le métier ne reçoit pas des broderies quelconques mais des images figuratives d'idées et de formules.

Peinture.

En peinture, la démonstration de la loi est plus claire encore. De longtemps, nous avons combattu les peintres de l'accessoire, les boutons de guêtres de Detaille et les gouttes d'eau sur les capucines que chérit Madeleine Lemaire. Nous avons prôné l'observation des plans et clamé le triomphe de la tache. Revenons-y sommairement. La nature s'offre à nous par plans successifs qu'on décompose — par facilité — en premier, deuxième — ...ième plan. En vérité, les plans sont infinis et l'erreur est de trop s'astreindre à donner la valeur qui convient à chacun d'eux. L'essentiel est de bien se pénétrer que le premier plan lui-même ne nous apparaît pas dans son détail, mais dans son ensemble. A l'examen que nous en faisons, nous procédons par *actes consécutifs* si nous voulons nous pénétrer de ce détail. Si, par contre, nous recherchons l'impression d'ensemble, nous rejetons le détail pour n'envisager plus que l'opposition des tons et leurs intensités respectives. Or, la nature ne peut nous frapper que par son ensemble et la niaiserie serait grande de celui qui, devant un orage sur mer,

Helio Berthaud & Favet Paris

SUJET PASTORAL (BOUCHER)

Musée du Louvre

L'Œuvre d'Art. — Paris

Hélio Boiretti & Fayet, Paris

DÉJEUNER DANS UNE AUBERGE (BAYEN)

Musée de l'Escurial

L'Œuvre d'Art. — Paris

s'amuserait à compter les vagues et à numéroter les combinaisons chromatiques du ciel. La même erreur incombe aux apôtres du dessin strict, aux petits-fils d'Ingres, aux neveux de Flandrin, aux apôtres de Bouguereau. La nature ne s'ordonne pas en coups de crayons, la ligne y est rare et lorsqu'on l'y rencontre, elle n'est produite que par superpositions de plans ou de tonalités différentes. Réduire l'art du peintre à la probité du dessin, c'est enfermer la couleur et lui retirer son éclat, son irradiation et la lumière débordante dont elle envahit la nature. C'est de la sorte que nous sommes amenés à parler du glacis atmosphérique : ainsi nous définissons le ton uniforme qui s'étend sur les plans multiples et les noie en une atmosphère qui, dans la réalité, n'est autre que la vibration lumineuse de l'air ambiant, depuis le pied de notre chevalet jusqu'aux confins de l'horizon. C'est justement cette lumière brossée que nous réclamons pour faire valoir l'indication par *masses,* par taches, dont nous préconisons la beauté. Le procédé n'est pas de notre conception. Il est en voie de se réaliser. Les impressionnistes — pour englober en un terme unique les multiples écoles d'art pictural moderne — les impressionnistes y sont assidus et en recherchent âprement le mystère. Pointillistes ou autres, Paul Signac, Luce, Pissarro, Angrand, Anquetin, Gauguin, Sisley, Van Gogh, Monticelli, Monet, Manet, d'autres, tous en désaccord, en mésalliance, en haines ou en sympathies, se retrouvent amis et unis sur le terrain de rénovation de l'art par l'introduction sur la toile de quelque chose de plus neuf que le dessin et la correction. Leur loi commune est la loi des masses, leur procédé — le mot est-il exact? — est d'indiquer, par une tache et selon l'impression de la rétine, le motif qu'ils ont élu. Jugez les cris des bourgeois qui veulent étiqueter les mottes de terre dans un champ et ont plaisir à détailler les tiges gladiolées des chrysanthèmes!

Sculpture.

Pour la mise en lumière de notre thèse des Masses, lorsqu'il est question de sculpture, n'est-il pas de toute justice de se tourner vers les maîtres qui nous ont légué, au porche des cathédrales et au pinacle des tours, le témoignage de leur belle foi et de leur science hautaine?

N'est-elle pas ici observée, dans leur façon de modeler, de draper les plis de robes et d'ordonner les attitudes? Et, devant que connaître du détail de leurs statues, ne sommes-nous pas captés par l'harmonie de la silhouette et la proportion sublime de leurs figures? C'est visible qu'avant de draper les tuniques de leurs vierges, ces artistes avaient longtemps pétri la glaise jusqu'à trouver le rapport du buste aux jambes, l'inclinaison de la tête et la cambrure des bras. Ainsi que nous faisons aujourd'hui devant leur œuvre, se sont-ils reculés maintes fois, pesant la masse de glaise depuis la ceinture jusqu'au sol et établissant l'analogie avec la partie supérieure du corps. Et si nous montons dans les tours, sur les plateformes où ricanent les gargouilles, c'est là mieux que partout que nous prenons connaissance de leur dédain pour le détail et de leur raison devant la pierre. Telle statue qui devra n'être vue du public que d'une hauteur de 6 mètres, est *poussée* et modelée. La figure humaine y est arrondie et douce de traits, la robe s'y plisse naturellement. Telle autre statue qui devra être placée à 50 mètres du sol est taillée comme à la hache : les plis de la robe sont figurés par de dures arêtes, la face y est dessinée à grands traits, à lignes anguleuses et dures. Pourquoi? C'est qu'à cette distance ils savaient que le détail se serait évanoui dans les contre-ombres et que, plutôt pour faciliter les ombres franches et les pleines lumières, il importait de tailler la pierre à arêtes vives et de lui donner des traits quasi-déformés. Voilà une sincérité d'art qui n'est plus courante.

Notons au passage combien ont de charmes les esquisses à la glaise où le pouce laisse sa trace en une empreinte où vibre encore un peu de la fièvre du maître; disons combien nous nous sommes arrêtés avec plaisir dans les ateliers devant les maquettes modelées à coups de poings et qui nous donnaient l'impression de la vie, et poursuivons notre travail vers une autre branche de l'art.

Musique.

Ici, nulle démonstration n'est utile. Pour quiconque a fréquenté un concert de musique — entendons-nous — de bonne et solide musique, en somme, pour quiconque s'est attaché à l'audition sérieuse d'œuvres dignes du nom, il apparaît lumineusement que le principe de composition par masses harmoniques est écrasant pour l'autre école, celle qui ne se contente que de mélodie, ce *dessin* de la musique. La structure robuste et colossale de vérité qu'on rencontre chez Bach prend hautainement le pas sur l'orchestration trémolo (tonique, dominante, sous-dominante) de l'école italienne d'il y a vingt-cinq ans, tout entière domestique de la mélodie.

L'orchestration wagnérienne, où les sonorités groupées soulignent puissamment les thèmes expressifs, est un autre exemple de l'indication par *masses.*

En des formules différentes et qui toutes sont des expressions du grand art diversement mises à jour, Bach, Beethoven, Wagner nous ont fait connaître l'importance et l'indispensable des harmonies gigantesques. Chez chacun d'eux existe ce granit immuable sur quoi s'édifie la fugue, le développement mélodique ou le leit-motiv. Sans cette base fondamentale, toute composition reste flottante comme coque de noix sur l'eau et tôt ou tard cette absence de stabilité est funeste à l'œuvre. (Méditer sur le sort qui est réservé aux Spontini, Donizetti, Chérubini, David, beaucoup de choses chez Rossini, etc.)

Architecture.

Décadence identique attend et atteindra irrémédiablement les époques de l'art architectural qui ont trop copieusement sacrifié au détail et trop négligé la composition par masses. Alors que les lignes pures du Parthénon écroulé resteront l'objet de la vénération des esthètes, alors que les formes élancées des siècles XIII et XIV subsisteront dans nos adorations, déjà depuis bien des ans le Henri II, certaine époque de la renaissance italienne, le Louis XV, le Rococo auront disparu de l'horizon artistique, petits édifices creusés et minés, pourris et culbutés par manque de rigidité et parce que les colonnes étaient trop cannelées, et parce qu'aussi trop de fleurs et de gravures encombraient les frises, et qu'enfin les écussons se tortillaient trop fantasquement et en gestes trop maniérés.

Si la ruine du Parthénon ne s'efface pas de notre mémoire, c'est que le majestueux principe grec, avant d'être réalisé en ces frises, ces colonnes et ces frontons, avait été conçu mentalement par l'artiste et envisagé dans son application sous sa réelle apparence, sous son profil en valeur à côté du firmament bleu et de la mer bleue. De même pour les cathédrales dont la silhouette dans l'or des soirs restera éternellement belle,

parce que tout détail noie, il subsiste une forme harmonieusement découpée sur le ciel. Cherchons maintenant une forme d'ensemble aux petits hôtels rococo, Louis XV ou autres? Labeur inutile et que nous savons sans résultat.

* * *

Nous découvrons donc qu'en tout art l'indication par masses est un élément de beauté. *Masse* est une expression qui se rattache plus particulièrement à la peinture, mais voulant étendre à tous arts le principe appliqué par ce mot à l'un d'entre eux, nous adoptons le vocable Masse pour exprimer cette nécessité et cette règle de composition à quoi sont soumis les arts, quels qu'ils soient.

Résumons donc qu'en *architecture* la loi est de rechercher l'harmonie d'ensemble et la silhouette avant de songer à l'ornementation du détail; qu'en *musique* il importe d'asseoir solidement les bases orchestrales du thème et de le soutenir couramment par des masses raisonnées; qu'en *sculpture*, l'intérêt de la maquette, d'indication même confuse, est de premier ordre et utilité, que le sourire n'est rien si la tête est trop grosse, et que la cheville, tant suave soit-elle, n'a de valeur que si la jambe marche vraiment; qu'en *peinture*, l'indication par taches lumineuses est le faire le plus voisin de la nature lorqu'il est associé à une science impeccable des plans; qu'au *théâtre*, l'indication d'un état d'âme généralisable, et non personnel à un individu, doit être le souci des écrivains, réalisant ainsi en des héros divers l'âme humaine dans ses passions multiples ; que dans le *roman*, la même loi subsiste; qu'en *philosophie*, la synthèse et le groupement sont les voies par où approcher du Vrai.

Constatons avec joie l'anéantissement d'une armée de philosophes, d'hommes de théâtre, de romanciers, de peintres, de sculpteurs, de musiciens et d'architectes, que condamne sans merci cette thèse.

Regrettons enfin de ne pouvoir la poursuivre plus amplement et concluons à l'Universalité du principe des Masses.

Marc Croisilles.

Une indisposition de notre collaborateur O. Justice lui interdisant momentanément tout travail, nous sommes forcés de renvoyer au prochain numéro la fin de sa variété : Le Cassoulet.

MARINES & PAYSAGES

I

LA FLOTTILLE

La rivière est large, sous le ciel embrasé, et son flot limpide Le long de ses rives fleuries de glaïeuls et de frêles roseaux panachés d'argent, de gros arbres épanouissent leurs frondaisons chantantes, tandis qu'au loin, tout là-bas, au creux de l'horizon bleuté, un haut clocher ossaturé d'ardoise miroitante domine et protège, du symbole doux de sa croix, la plaine onduleuse où mûrit la moisson de Dieu, et qu'un moulin à vent meut lentement ses bras robustes, avec la majesté tranquille d'un bon ouvrier pénétré de la sainteté de sa tâche...

Quand, au détour d'un cap chenu, paraît soudain une flottille. Trois lourdes barques de mariniers pêcheurs, massives et trapues ainsi que de graves bourgeois flamands, s'en vont remontant la rivière, dessous leurs blanches voiles hantées d'une brise tendre, laissant sur leur passage un clair sillage où pétille l'écume. De solides gas, le torse nu, hâlent aux filets dont les mailles subtiles drainent le courant, et jettent bientôt sur le pont une ruisselante et frétillante aubainée.

Et voici qu'en poupe des trois barques monte toute bleue une tremblante fumée, qui s'éparpille le long des voiles claquetantes, et s'évanouit dans la transparence de ce soir lumineux d'été. Les ménagères mettent le pot-au-feu. Or, la pêche abonde. La soupe sera bonne.

— Bon appétit, camarades !

— Merci !

Et la flottille passe, en un joyeux clapotement, sous le grand ciel irradié, que traverse à tire d'ailes un vol bousculé de jolis nuages...

II

LA RUINE

... Seule, à distance presque égale des rives étoffées de tendre fougère, un pilier existe encore, dernier vestige d'un pont que les ingénieurs romains (travailleurs de pierre d'une envergure bien autre que celle de nos trop modernes éleveurs de tours) ont jeté là — voici vingt siècles ? Face au mont, le basalte noir, sous la caresse épuisante du flot, s'est amolli, et croule, tandis que l'aval, intact encore, garde ses contours précis de carène échouée lourdement en la sérénité de l'eau ombrée.

Et le Temps, ce grand artiste mystérieux, qui sait faire des chefs-d'œuvre d'une humaine ruine, a fait de ce roc écrasé un bosquet, un vrai nid de verdure, propice aux amoureuses paresses — des oiseaux, ces ailés ! non des hommes ! — une alcôve sombre et fraîche, où cependant il serait doux d'aimer, avec la sensation — oh ! combien exquise ! — de voguer à l'Infini, entre deux cieux d'azur se reflétant...

Tout autour de l'îlot, l'image rejetée de cette floraison — perdue ? non ! mais à l'abri de nos bestialités ! — met une dentelle d'ombre qui creuse davantage l'onde, la rend profonde insondablement.

Là, pendant les suaviques nuits de juin toutes parfumées d'étoiles, le rossignol — l'âme et la vie de ce nid — gazouille ses trilles ardents, éperdûment, et si magnifiquement que le triste crapaud reste coi sous sa feuille de nénuphar, à peine ose sa note timide, énervante aussi comme une plainte de douleur qui ne saurait se résigner quand même, tandis qu'en la clarté opalisée de la lune, grande épanouie, les bouleaux émus frissonnent à ce chant divin, et prennent d'indécises formes de nymphes mirant la sveltesse de leur forme impeccable au tain placide de la rivière...

III

D'UN PARAPET

... Oh ! la lune si pâle, un croissant à peine estompé, au fond d'un ciel sale, haché de menues vapeurs, avec une couronne funèbre de grosse brume arc-en-ciélisée, qui l'éloigne encore en une perspective de dolance et de deuil.

En bas, dans la plaine inondée, sans horizon, livide partout, quelque chose de blafard et de mol s'agite et roule — une eau étouffée, affaissée, frappée de larges plaques sinistres — une eau malade de s'être trop repue, qui brise en lingots pâles le croissant de lune, une eau de mort aux remous épuisés d'où surgissent — oh ! la tremblante agonie des choses qui s'accrochent, ne veulent point sombrer — de hideux squelettes d'arbres affolés de néant !...

Marc Stéphane.

NOS GRAVURES

Fr. Boucher. *Pastorale.* (Musée du Louvre.) — Au pied d'un vaste mur de parc ombré de frondaisons touffues et tout orné de vases et de bas-reliefs taillés en plein cœur des porphyres et des marbres les plus rares, d'où croulent, en stalactites frissonnantes, vivantes, mouvantes, subtiles et joyeuses, des grappes de feuilles, de fleurs odorantes et d'amours mutins, au bord d'une fontaine naturellement claire, au sein d'un paysage nuancé d'afféterie, quoique encore très nature, un galant berger, mis à la mode des cours, pomponné, musqué, noué de rubans comme ses moutons gentiment bêlants, lutine Philis, en robe de brocart (à laquelle ce merveilleux courtisan de Boucher a donné la piquante beauté d'une Pompadour), tandis que Chloris, ingénue et curieuse, oublie son fidèle agneau pour ce jeu galant qu'elle voudrait bien partager...

La houlette est en bois de rose, le panier, parmi les herbes d'essence choisie, cache du champagne et le chapeau est en fine paille... Au loin, un château, quelque dépendance du royal palais de Versailles... Ah ! les suaves berquinades du temps passé !... Maintenant, nous avons les paysages ? et les Bretagnes ? de M. Gauguin et *tutti quanti*...

F. Bayeu. *Déjeuner dans une auberge.* (Tapisserie de l'Escurial.) — Elève trop bien discipliné de *Mengs* (dont l'éclectisme audacieux, dit M. Paul Lefort dans son précis de peinture espagnole, prétendait concilier et unir le fier dessin de Michel-Ange, la correction de Raphael, le clair-obscur et la grâce du Corrège avec le coloris harmonieux des grands Vénitiens), Francesco Bayeu tire un très mauvais parti de ce pseudo-classicisme.

Et sa composition, malgré sa belle lumière, est d'une froideur, d'une sécheresse de lignes, d'un manque d'animation qui doivent singulièrement alourdir la tapisserie de l'Escurial.

Les personnages, forcément de premier plan, comme l'exige l'éthique (trop rigoureusement interprétée ici — puisqu'il y a une perspective), de ce genre de tableau, sont correctement groupés, mais sans grâce, et ne font guère prévoir ce puissant et génial rénovateur, cependant si proche! que fut Goya.

Je conviens pourtant que les figuiers sont bien venus, assez largement brossés, en la tonalité sombre de leur feuillage, et que la maisonnette, si pittoresquement perchée au dos d'un roc feutré de mousse — et de vigne! ainsi que le petit portail grand ouvert sur la campagne, devinée lointaine, donnent quelque horizon — mérite rare et faute heureuse (car c'est une faute, assurent les classiques), d'exécution difficile dans une tapisserie...

A.-P. Massoulle. *Mme de Sévigné.* (Salon des Champs-Elysées.) — Un réel souci de la couleur locale, très heureusement satisfait dans le modelé délicat, le fin rendu de la coiffure, du costume, du geste, de la physionomie... Mais ce marbre, qui, pourtant, a su s'attendrir sous le ciseau volontaire (je veux dire sachant ce qu'il voulait) du sculpteur, nous dit-il bien toute l'âme subtile, capricieuse, charmante, gamine, voluptueuse, ardente, égoïste, moqueuse et *vulgaire* (oui, vulgaire! — et *rêche!*) de cette femme étonnante que fut Mme de Sévigné, unique en tout, en tout excessive, la première, par l'esprit, des femmes de son temps, et la dernière aussi par les qualités morales (son amour maternel pour Mme de Grignan — son vilain reflet! — excepté, et encore faut-il y faire la part large à l'afféterie littéraire!) oui, la dernière, par le cœur! de ses contemporaines qui, cependant, n'étaient pas des trésors de sensibilité et d'humaine tendresse!

Mais quoi? le pouvait-il? C'est douteux, à moins que... et voici le meilleur compliment que je puisse faire à M. Massoulle.

M. A. Bloch. *L'Inventaire.* (Salon des Champs-Élysées, 1894.) — M. A. Bloch a de la science, une vigoureuse touche, et voit juste... mais franchement, pensez-vous qu'une telle réminiscence, qui s'imagine être de l'histoire — et de l'histoire de prophète! — parcequ'elle nous évoque, en pleine débâcle, le symbolisme enfantin d'une silhouette auguste surgissant en menace d'un incident de pillage, fut d'une intransgressable nécessité, et que le peintre, en brossant ce tableau vigoureux — je le reconnais — mais d'une simple valeur documentaire, ait eu pour mobile — oh! je ne m'amuse point à l'imbécillité d'un jeu de mots trop facile! — un impérieux, farouche et transcendant souci d'art et de beauté?

Pour moi, ce que j'ai vu tout d'abord en ce tableau *de genre* — ah! malheureusement! — c'est le petit lapin...

Et ce n'est certes pas ma faute, en somme...

Hé! ne savions-nous pas à notre suffisance, hélas! que tout est bon pour le Prussien? Et nous-mêmes, que ferons-nous, en l'occurrence? Et puisque M. A. Bloch nous rappelle si patriotiquement le retour possible de l'impériale Épopée, que faisions-nous donc à Moscou, par exemple, pour ne citer que ce pillage à notre triste actif?

Je le répète, ayant ce talent d'évocation, le peintre aurait dû, puisqu'il est évident qu'il voulait nous raffermir dans l'intensité douloureuse de nos amers souvenirs, nous montrer quelque épique mêlée, apte à nous exalter, plutôt que de nous attrister d'un quelconque épisode de pillage, imputable seulement à l'ivresse de toute victoire... A moins qu'il ait voulu nous dire que c'est là en somme la seule morale des batailles?

Et maintenant, deux mots, avec la permission de mon excellent directeur, pour un fait personnel.

Ayant achevé l'écriture de mon roman *l'Arriviste*, annoncé depuis plus d'un an déjà, j'ai eu cette coquetterie d'artiste d'en faire paraître, avant de livrer le manuscrit au mauvais goût trop évident d'un quelconque éditeur, une spéciale édition de 350 exemplaires seulement, en in-8° écu.

Du texte, je ne dirai rien, trop modeste pour le louer, mais aussi trop convaincu de la sincérité de mon effort pour le *débiner*. Mais je puis assurer que ladite édition, confiée aux soins délicats d'un des plus habiles imprimeurs de Paris (M. Davy), est un vrai petit bijou pour bibliophile, imprimée qu'elle est en bel elzévir sur papier fort, à fausses marges, avec entêtes, culs-de-lampe, lettres *aournées* et fleurons, titre en deux encres, etc.

Chaque exemplaire portera sur sa couverture cette mention qui le distinguera à jamais des possibles éditions futures : *Édition d'auteur*, et sera expédié franco au reçu d'un mandat de 3 fr. (au lieu de 3 fr. 50 pour les lecteurs de *l'Œuvre d'Art*), à moi adressé, aux bureaux du journal.

Quelques exemplaires, numérotés à la presse et paraphés par votre serviteur : Sur Japon à 20 fr., Wathman à 15 fr., et Hollande van Gelder à 10 fr., qui seront laissés aux abonnés de *l'Œuvre d'Art* aux prix de 15, 10 et 7 fr.

La plupart des exemplaires (plus de 150) sont déjà souscrits.

J'ai dit.

Marc Stéphane.

Marcel Andrès

(Suite)

— Nous ne sommes pas de son monde, dit M. le maire conciliant.

— Encore une qui va lever le nez sur nous, dit mélancoliquement la femme du juge.

— Trop petites gens! reprit la mairesse, relevant brusquement ses trois mentons et redressant des opulences qui la classaient décidément en dehors des femmes légères — trop petites gens! Qui donc aurait-elle si elle ne nous avait pas? Il n'y a heureusement guère d'aristocratie dans notre ville, mais il y en aurait que je ne vois pas vraiment en quoi nous leur serions inférieurs? Vous avez des idées d'autrefois, monsieur Grosjean. L'aristocratie a fait son temps; l'argent a pris sa place! Les aristocrates eux-mêmes n'ont plus ce préjugé, ils ne regardent pas à se remplumer avec l'argent bourgeois.

— Madame Grosjean, dit M. le maire, qui était aussi sec que sa femme avait profité, vous émettez des idées révolutionnaires! les gens bien pensants seraient effrayés de vos audaces; c'est avec cela qu'on renverse les sociétés.

— Taisez-vous donc! monsieur Grosjean; un fonctionnaire républicain avec des idées rétrogrades! Si l'on vous entendait en haut lieu, on vous fendrait l'oreille, et ce serait bien fait!

— Avancez encore de quelques pas, madame, pour dénoncer vos principes subversifs, vous êtes trop près du Saint Lieu! Attendez d'être plus près de la mairie que de l'église.

— Est-ce que vous aimez cela, madame, toutes ces mondanités, ces criailleries à l'église? Encore une des toquades de M. le curé! Moi, je vous assure, lorsque je suis ahurie par tout ce bruit, je ne peux plus même songer au bon Dieu!

— C'est comme moi, madame. Si cela continue, autant vaudra aller prier au théâtre!

— C'est tout simplement étourdissant! Je me demande d'où elle sort, cette princesse. Est-ce que votre mari n'était pas chargé de ses titres de propriété? Il doit savoir d'où elle vient et qui elle est.

— Si mon pauvre mari n'était pas au lit avec un bon refroidissement...

— « Bon? » Madame Le Joubioux! Est-ce « bon » que vous voulez dire?

— Bon ou mauvais, il a ce qu'il a voulu attraper! Il a assez couru après! Je le lui avais bien dit! S'acharner à pêcher la truite toute une journée par une petite pluie régulière qui, sans en avoir l'air, traverse les vêtements et les détériore. Ne fût-ce que par respect pour ses effets, il aurait dû rester à la maison. Si je ne faisais pas plus attention à mes robes que lui à ses costumes, madame, ma dépense serait belle au bout de l'année! mais c'est bon pour les femmes l'économie! les hommes ne savent rien se refuser! Et ils ont parfaitement raison puisqu'on trouve bien tout ce qu'ils font! Depuis la loi qui les protège jusqu'à la grammaire où le masculin l'emporte sur le féminin! Tout pour eux!

— Et... comment s'appelle cette demoiselle?...

— Arsdel, je crois. Son père était un savant qui a gagné un argent fou — mais les savants et les artistes, c'est tout désordre.

— Mais alors? elle n'est pas noble!

— Si, par sa mère..... Au reste, je ne suis pas très au courant, ça m'est égal.

On était arrivé à la maison de M. le maire — une fort belle maison, presque un château, en dur granit breton — un grand jardin par derrière; devant, une cour sablée avec quelques massifs de fleurs en mayonnaise. Une grande grille dorée la séparait de la rue — l'orgueil et la joie de Mme Grosjean, cette grille. Quand elle posait la main dessus pour l'ouvrir, elle se sentait grandir. Elle aurait voulu se voir entrer par cette grille; elle s'était même fait photographier dans son jardin, avec la grille pour horizon.

Après le déjeuner, avant les vêpres, tout ce qu'il y avait de bien posé dans la ville se sentit pris d'un intérêt subit pour la santé de Mlle de Ploucastel. On se rappela qu'il y avait longtemps qu'on ne lui avait rendu visite. On se précipita pour aller prendre de ses nouvelles. Mme la mairesse ouvrit le feu, en grande toilette, toutes voiles dehors, amenant avec elle sa fillette de seize ans, blanche, rosée, blonde, en l'air, toute pénétrée de malice — ce que l'on peut voir de plus joli, étant le plus loin possible du beau — une forêt de cheveux frisants, de longs cils noirs, des yeux noirs, un nez en querelle avec les étoiles, une bouche grande, rieuse, avec un grain de beauté juste au coin, des dents de jeune chat, fines, aiguës, régulières, éclatantes sous des lèvres rouges.

C'était la favorite de Mlle de Ploucastel, qui l'avait vue tout enfant et avait pour elle des in-

dulgences qu'elle ne ressentait pas pour la mère et ses prétentions.

— C'est toi, mignonne! te voilà fraîche comme une touffe de roses, cela met en joie de te voir. C'est bien aimable à vous de venir aujourd'hui, Madame Grosjean. Je pressentais votre visite... un instinct .. une déduction... une association d'idées... enfin, je vous attendais. — Pourvu, mon Dieu, qu'il ne vienne pas trop de personnes à la fois, subissant le même courant magnétique! — Permettez-moi de vous présenter ma jeune amie, Mlle Arsdel qui vient de s'installer au châlet des Myrtes et nous fait espérer le plaisir de la garder quelque temps à Ker-Ellé.

Mme la mairesse se leva pour faire une révérence officielle, malgré ses genoux qui la gênaient, n'étant pas exempte de rhumatismes.

— Mademoiselle ne s'amusera guère à Ker-Ellé, notre pauvre petite ville ne pouvant offrir les distractions et les plaisirs de la capitale. Cependant on y fait de la musique, tous les samedis soir, chez moi — nous avons quelques personnes qui ont de jolies voix : M. le Percepteur chante fort bien la chansonnette; Mme Le Joubioux est tres forte sur le piano — le Juge joue du flageolet et du violon. Le soir, on prend le thé; les messieurs jouent aux cartes, aux dominos, les dames apportent leur ouvrage...

— Et leur langue! ajouta Mlle de Ploucastel.

— Oh! ce ne sont pas des soirées parisiennes, mais enfin, on se désennuie pendant quelques heures avant d'aller se coucher.

— Vous êtes bien bonne, Madame, dit Marguerite, poliment, je serai heureuse de profiter de votre invitation dès que mon deuil le permettra.

On annonça Mme Charlet et puis la femme du Juge, celle du pharmacien, celle du receveur. En un instant, le petit salon se remplit.

Marguerite se leva :

— Excusez-moi, chère mademoiselle, M. le curé m'attend avant les vêpres, il faut que je vous quitte.

Mlle de Ploucastel l'embrassa et la reconduisit jusqu'à la porte : « N'oubliez pas de venir demain déjeuner avec moi, j'ai à vous parler. »

— Vraiment, mesdames, vous me voyez bien touchée de l'intérêt que vous me portez! Aurait-on fait courir le bruit que j'étais malade?

— Mademoiselle, dit étourdiment Anaïs Grosjean, nous nous intéressons certainement b aucoup à votre santé, mais, aujourd'hui, nous sommes tout simplement curieuses de savoir qui est la jolie personne qui a si bien chanté!

Il s'éleva parmi ces dames une protestation scandalisée.

— Tu as plus d'esprit que les autres, toi, tu dis ce que tu penses tout uniment. Cela s'appelle le plus court chemin et c'est le meilleur. Eh bien, mesdames, donnez-moi votre avis sur cette charmante personne, à qui je m'intéresse infiniment. La trouvez-vous de votre goût?

— Elle est très distinguée, un peu froide, un peu... haute.

— Elle n'est ni froide, ni haute, elle est distinguée, voila tout. Vous savez que je m'y connais. Elle a les manières et l'aisance d'une personne ayant toujours vécu dans le meilleur monde. De plus, elle a beaucoup de talent; elle a passé ses examens supérieurs, parle l'anglais, l'allemand, fait des aquarelles délicieuses... enfin, c'est une éducation accomplie.

— Ah! oui, fit la notairesse, l'éducation américaine, le lycée, les diplômes d'homme, — un champion des droits de la femme! Vraiment, mademoiselle, je n'aurais jamais cru qu'une personne aussi religieuse que vous admirât ce genre d'éducation. Une femme n'est plus une femme, c'est un homme manqué!

— Ne montez donc pas sur vos grands chevaux, madame Charlot! Mlle Arsdel ne ressemble pas du tout à un homme, mais à une fort jolie femme. Elle n'a d'américain que la grâce et l'élégance; c'est une Parisienne pur sang. De plus, une fille remplie de vertus, de noblesse d'âme et de cœur. Je conseillerais à toutes nos filles de Ker-Ellé de la prendre pour modèle.

— Nos filles ont l'exemple de leur mère, cela leur suffit. Étant destinées à être de bonnes petites bourgeoises comme nous, elles n'ont que faire d'apprendre les belles manières des grandes dames.

— Tout le monde n'est pas de votre avis, madame. Voici ma petite amie Anaïs, par exemple, que sa fortune destine à faire un grand mariage; n'est-il pas convenable qu'elle reçoive une éducation et des talents la mettant à même de tenir sa place dans n'importe quel salon? Qu'en dis-tu, fillette?

— Moi? je dis que Mlle Arsdel me plait beaucoup et je serais ravie de faire sa connaissance.

— Aimerais-tu faire de la musique avec elle?

— Je tape si misérablement du piano!

— Mais tu as une jolie voix

— Je ne sais pas chanter.

— Voudrais-tu prendre des leçons avec elle? Elle vient ici avec l'intention d'en donner. Si ta mère y consent, tu seras sa première élève.

Anaïs ouvrit de grands yeux. Mme Grosjean rougit de plaisir. Sa fille reprenait toute sa supériorité d'héritière.

— Elle est donc pauvre?

— Elle était riche, son père l'a ruinée.

Il s'opéra une révolution subite dans les sentiments de ces dames. De l'étonnement d'abord, et puis, du dédain; enfin, de l'indignation. Quoi! cette fille se donnait des airs, n'ayant pas le sou! Faire la grande dame quand on a besoin de recourir à la bourse des autres! une petite maîtresse de chant, une institutrice! c'est-à-dire la domesticité déguisée! Vraiment, où Mlle de Ploucastel avait-elle la tête de présenter ce genre de personne comme faisant partie de son monde! Voilà bien l'impertinence de cette caste! Parce que sa mère était noble, Mlle de Ploucastel mettait celle-là, malgré sa misère, au-dessus d'elles toutes!

Mlle de Ploucastel avait tout compris d'un regard.

— Mon Dieu, mesdames, quand je vous dis que Mlle Arsdel est ruinée, j'oublie d'ajouter que sa tante lui a laissé, avec sa maison meublée, toute son argenterie et ses bijoux de famille — de superbes diamants. Si Marguerite voulait les vendre, cela lui ferait encore une jolie aisance en province; mais c'est une nature chevaleresque : elle considère ces choses comme une relique et ne veut pas s'en séparer.

— L'esprit chevaleresque est un luxe qu'on ne peut pas se payer dans toutes les positions, dit Mme Charlot en se levant. Vous m'excuserez, mademoiselle, voilà le premier coup de vêpres, il faut que nous vous quittions.

En un clin d'œil, toutes ces dames étaient envolées.

Anaïs éclata de rire. Mlle de Ploucastel avait le sourcil froncé : « On aura beau faire, murmurait-elle entre ses dents, il n'y aura jamais dans une bête que l'étoffe d'une bête! »

— Eh! bien, madame Grosjean, que pensez-vous de ces dames? Au fond, elles enragent; n'ayant pas votre fortune, elles rechignent à se payer un professeur comme Mlle Arsdel, et elles en sont furieuses, comprenant la supériorité que cela va donner à votre fille.

— Est-ce qu'elle prend très cher pour ses leçons?

— Oh! non; cinq francs. A Paris, ce serait vingt.

— Est ce que cela te tente, Naïs?

— Oui, maman.

— Au moins, travailleras-tu, si je fais ce sacrifice?

— Oui, maman; pour sûr!

— Il est certain qu'avec ta dot, tu dois prétendre à un grand mariage. Cette demoiselle a du talent, de belles manières..... en prenant douze cachets à la fois, elle ferait une petite différence?

— Ah! mais non! ah! mais non! le talent, ça ne se vend pas au mètre comme le calicot. J'ai dit cinq francs, parce que je pense qu'Anaïs prendra deux ou trois leçons par semaine; sans ça, ce serait plus cher.

— Deux leçons par semaine font huit leçons par mois; cela fera 40 francs — alors, disons au mois; quand il s'en trouvera une de plus, cela ne comptera pas.

— Allons, soit! madame Grosjean; vous étiez née pour le commerce; je ne suis pas surprise que vous ayez fait une bonne maison.

— Oh! dame, vous savez, il y a des héritages; l'économie n'aurait pu aller si vite.

— Comment va ton frère, fillette? Donne-t-il toujours le ton à la mode?

— Il a eu un succès fou cet hiver à Rennes; il conduisait tous les cotillons, était de tous les bals, même dans l'aristocratie.

— Tu m'étonnes, petite, tu m'étonnes! C'est un grand succès! On n'entre pas facilement dans ces salons là. C'est lui qui vous l'a dit?

— Parfaitement, il me l'a dit lui-même! Il faut cela pour que je le croie; venant d'un autre, j'aurais dit : « Quelle farce! »

— Il est joli garçon, dit la mairesse; il danse en perfection — je lui ai payé assez de leçons pour ça! et puis,... 250 mille francs! c'est une dot en province; plus d'une fille noble n'en a pas autant à mettre dans sa corbeille. — (Attrape!)

— Ne dites donc pas de ces vilaines choses-là, madame Grosjean, vous ne voudriez pas laisser croire que votre fils est recherché pour son argent!

— Voilà le troisième coup de vêpres, Mademoiselle, nous nous sauvons! Viens-tu, Naïs?

— Mademoiselle, c'est demain lundi, voulez-vous demander à Mlle Arsdel si elle veut me donner ma première leçon?

— Mais, Naïs, il faut d'abord que j'en parle à ton père.

JAN KERMOHR.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs. 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { UN AN. . . . . . 24 francs
SIX MOIS . . . . . 12 —
TROIS MOIS . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

FRANCE : Un An. . 80 fr. | ÉTRANGER : Un An . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 46

5 Mars 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LES HISTORIENS D'ART

ET

L'IMPOT PROGRESSIF

Soupçonniez-vous, ami lecteur, que des réformes à l'étude au sein du Parlement ont reçu leur application anticipée depuis près de vingt années dans nos provinces françaises? Le fait est exact. La province avance. Que vont penser de cette révélation les Parisiens caustiques dont l'axiome favori ne cesse d'être : « La province retarde »?

Hé non! la province n'est pas rebelle à l'effort, au dévouement, à l'innovation. La province est généreuse, spontanée, douée d'activité féconde. Je n'en veux qu'une preuve. On parle fiévreusement à Paris de l'impôt progressif. Grave problème. On discute, on bataille, on est en désaccord sur la question. Et voilà tantôt dix-neuf ans que les écrivains d'art de nos départements se sont fait une loi de cet impôt qu'ils versent fidèlement au Trésor à chaque printemps nouveau. Le Trésor, je l'accorde, dont les historiens d'art veulent être tributaires n'est pas conservé au Ministère des Finances. Il a ses gardiens à la Direction des Beaux-Arts, mais ne chicanons pas sur ce point de détail. La Direction des Beaux-Arts, tout aussi bien que le Ministère des Finances, appartient à l'État et c'est l'État, somme toute, qui bénéficie de la contribution volontaire des départements.

L'histoire de ce mouvement curieux peut tenir en quelques lignes. M. de Chennevières, membre de l'Institut, directeur des Beaux-Arts en 1877, s'émut à la pensée que les érudits, les chercheurs, les amateurs et les artistes de nos provinces n'étaient pas conviés, au même titre que les savants, à tenir à Paris un congrès annuel sous les yeux du ministre. Il invita donc ces travailleurs bénévoles, désintéressés, à venir à la Sorbonne où, dans une salle modeste, trop grande encore au début, ils pourraient échanger leurs vues, parler de leurs découvertes, instruire le pouvoir central de la situation faite à l'art dans leurs régions respectives.

Ils vinrent.

En 1877, ils furent seulement au nombre de trente. En 1895, ils seront trois cents. C'est le 16 avril que leurs assises pacifiques et fécondes s'ouvriront, non plus à la Sorbonne, mais dans la superbe salle de l'Hémicycle à l'Ecole des Beaux-Arts, magnifiquement décorée par Paul Delaroche il y a un demi-siècle. Sur ces trois cents délégués de nos départements, soixante environ prendront la parole et on veut bien me confier les titres de leurs discours.

Certes, l'impôt volontaire de ces ambassadeurs de l'art accroîtra dans une mesure inespérée le patrimoine déjà recueilli. Nos vieux maîtres, leurs ouvrages, les monuments anonymes légués à notre âge par les siècles passés, tous ces éléments de l'histoire de l'art et de la grandeur de la France ont été, de leur part, l'objet d'investigations patientes, de rencontres heureuses. Et les hommes habiles auxquels sont dues ces découvertes, ces conquêtes sur l'ignorance ou l'oubli n'ont pas voulu s'approprier tant de richesses. C'est à Paris, à la France, à nous tous qu'ils les apportent avec un empressement qui les honore.

C'est ainsi que M. Advielle viendra de l'Artois pour nous dire ce qu'il sait des corporations d'Art à Arras au XVIe siècle, et du sculpteur picard Philippe Cayeux. MM. Paul Foucart et Hénault viendront de Valenciennes pour nous entretenir d'un tableau célèbre de Pierre Snayers, longtemps attribué à Van der Meulen. M. Finot, de Lille, doit parler des collections de tableaux et d'objets d'art de Philippe de Clèves, sieur de Ravestain. La sculpture sur bois, en Franche-Comté, du XVIe au XVIIIe siècle, tel sera le thème d'une communication savante de M. Jules Gauthier, de Besançon. Le même auteur doit nous faire connaître les résultats acquis par la Société franc-comtoise des Beaux-Arts de Besançon, fondée seulement en 1858. M. Bart, de Versailles, s'occupera des Francini, les célèbres auteurs des « jeux d'eau » qui ont fait la réputation des jardins de Louis XIV. M. de Beaumont accourt de la Touraine, tenant à la main une curieuse tapisserie flamande du XVIe siècle, dont il a déchiffré les énigmes tissées d'or et de soie. De la même région viendra M. de Grandmaison, qui doit nous entretenir du buste de Ronsard, autrefois conservé à Saint-Cosme, près Tours. La Picardie a député M. Guerlin, dont nous entendrons les révélations sur le sculpteur Michel Dupuis et l'architecte Joseph Christophle. M. Delignières, d'Abbeville, nous apporte une curieuse statuette de la Vierge, sculptée au XVIIe siècle, et conservée à Saint-Valéry-sur-Somme. M. Charvet, de Lyon, s'occupera des Sevin; M. Roserot, de Chaumont, d'Edme Bouchardon; M. Quarré-Reybourbon, de Lille, du peintre Wicar. M. Stein, de Fontainebleau, annonce une lecture sur Antoine Benoist, le sculpteur en cire; M. Requin, d'Avignon, et M. Parrocel, de Marseille, ont fait choix des peintres Parrocel. Les Laboreys, inspecteurs des manufactures d'Aubusson et de Felletin, seront étudiés dans leur vie de travail par M. Pérathon, d'Aubusson. M. Veuclin, de Bernay, se propose de parler sur le Théâtre populaire, en Normandie; M. de Longuemare, de Caen, sur le Théâtre, à Caen, pendant la Révolution. M. Vidal, de Marseille, traitera de l'influence de la photographie sur la vision; M. Roman, d'Embrun, d'un étui de charte municipale; M. de Beaurepaire, de Caen, des Pierres tumulaires de l'Abbaye de

la Trinité, à Caen. M. Bertoletti doit nous raconter l'histoire d'un autel en bois sculpté existant à Périgueux. M. Émile Biais, d'Angoulême, annonce une communication sur la Colonne d'Epernon, à Angoulême (XVII^e siècle), et une seconde lecture sur les Portraits du château de Verteuil. Le portrait de Pierre Puget, conservé au Musée de Marseille, fournit à M. Bouillon-Landais le sujet d'une étude historique et critique. M. Braquehaye, de Bordeaux, a reconstitué la vie de Pierre Souffron, architecte du Roi (1555-1622). M. Mazerolle, de la Côte-d'Or, s'est occupé des Blaru, orfèvres et graveurs parisiens. M^{me} Despierres, d'Alençon, a voulu rechercher les origines provinciales des architectes du nom de Gabriel.

Trois musées ont tenté la plume d'érudits. Le musée de Lisieux, par M. de Mély, le musée diocésain d'Angers, par M. Denais, le musée de l'École française, à Versailles, par M. Dutilleux, sont autant de notices substantielles.

M. Engerand, ancien député, est inscrit pour parler de l'ancienne école de peinture, à Caen, au XVII^e siècle; M. Ginoux, des églises de Toulon; M. Guillon, des stalles de l'église de Montréal (Yonne).

M. Grandin nous fait espérer de curieux documents sur les contemporains des Le Nain; M. Herluison, sur Mignard; M. Jarry, sur Michel-Ange et son copiste Robert le Voyer d'Orléans; M. Jacquot, sur les Médard, luthiers lorrains; M. Lafond, sur Paulin Guérin; M. Lhuillier, sur les Turpin de Crissé.

M. Momméja, de Montauban, se propose de décrire la maison de Henri IV, à Cahors; M. Marionneau, correspondant de l'Institut, les Tombeaux des maréchaux d'Ornano, M. Maxe-Werly, une plaque de foyer décorée de figures de magistrats.

Dans une étude rétrospective, M. Musset s'applique à ressaisir la vie artistique à La Rochelle au XVIII^e siècle; M. Louis Guibert, de Limoges, se propose d'établir ce que coûtait le tombeau d'un cardinal au XIV^e siècle; M. Leymarie doit parler de la sculpture décorative à Limoges, à l'époque de la Renaissance et M. Mangeant a recherché les origines de la critique d'art.

Puis, le bon exemple étant contagieux, voici que M. Niffle-Anciaux, de Namur, nous adresse un très curieux mémoire sur l'un de nos artistes nationaux, Jacques Richardot, de Lunéville.

Que pense le lecteur de ce dénombrement formidable, chaque année plus imposant, sinon que les départements français ont bien mérité de l'art depuis dix-neuf ans?

Un historien d'Anacréon raconte que des pêcheurs de Téos étant un jour dans une petite barque, sur les flots paisibles du golfe d'Hermae, qui baigne la presqu'île de Clazomène, un vaisseau de haut bord, parti de Samos, et qui se rendait à Smyrne, leur jeta cette apostrophe :

— Que fait l'oisif de Téos?

Et les pêcheurs répondirent :

— L'oisif de Téos tresse une couronne.

Paris, toujours en fièvre, se prend à dire parfois, avec une nuance d'envie pour ce repos qui ne lui est pas donné :

— Que font les oisifs de la province?

Ne nous est-il pas permis de répondre par le mot des pêcheurs de Téos : « Les oisifs de la province tressent une couronne. »

Certes, c'est une couronne de lumière, de vérité, de gloire et d'honneur que la province tresse depuis de longues années de ses mains laborieuses et toujours jeunes; c'est une couronne dont les perles retrouvées auraient été perdues pour tous sans les longues et patientes recherches que permettent, non pas l'oisiveté, le mot ne serait pas juste, mais les loisirs de la vie de province. Et cette couronne est d'un intérêt que n'ont point les frivoles poésies d'Anacréon. Que viennent faire à Paris les érudits des départements, dans cette capitale qui a pour symbole agité le vaisseau de haut bord des commerçants de Samos, avec la fière devise : *Fluctuat, nec mergitur?* Paris est la tête de la France, et ils apportent ici la couronne patriotique qu'ils ont tressée dans le silence et l'étude, parce que c'est au front que se posent les diadèmes.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Quelques bons points.

L'Hiver est passablement iconoclaste et ses dernières gelées si dures ont fini de mettre à mal, à la cascade du Trocadéro, le groupe de l'éminent animalier Frémiet et, au Champ de Mars, ce qui restait de la *Barque du Progrès* par Coutan. Blocs de ciment, blocs de glaçons, tout cela ne forme plus qu'un tas a enlever a la pelle. Hélas du pauvre Art en plein air sous nos ciels à intempéries! Hélas aussi de la destinée des choses dont le temps et la notoriété avaient presque fait des reliques artistiques! Ne voilà-t-il pas que les poutres en vieux chêne de la vieille Sorbonne, découpées au moyen d'une machine électrique à sculpter, façonnées en statuettes du même modèle, puis enluminées, dorées, vêtues de draperies somptueuses et attifées de cheveux naturels, ont été embarquées pour l'Amérique du Sud, sous la forme de Saintes Vierges. De la vénération à l'adoration, elles s'en vont ainsi — passant l'eau — nos antiques solives de la vielle Sorbonne.

Pendant ce temps, les Musées Nationaux acquièrent les dix modèles de bustes exécutés par Carpeaux et exposés, il y a deux ans, à l'Ecole des Beaux-Arts. Bravo, étant donné surtout que les bustes de M^{me} de Marcay, de la marquise de La Valette, de M^{me} Dumas, sont les plus parfaits du maître. Un bon point cette fois, Madame de l'Administration!

Le prochain Salon commence à mettre les ateliers en rumeurs et à leur porte frappent déjà les indiscrets coureurs de nouvelles. Toc-toc chez M. Rochegrosse et nous voici en présence d'une toile ébauchée de 3 mètres de haut sur 5 mètres de large : *la Course au Bonheur*. Le Bonheur est représenté par certaine figure aérienne Dame *Fortune* vers laquelle monte et se bouscule une foule très variée de femmes, d'artisans, de vieillards, etc. C'est bien là — philosophiquement et malheureusement parlant — le bonheur tel que le comprend notre fin de siècle. Mais à cet assaut enragé il manque encore un mètre en bas et trois mètres en haut ; c'est pourquoi il ne sera pas prêt pour le prochain Salon. Du reste, il y manquera invariablement toujours des mètres en haut et des mètres en bas, du moment que tout le monde fait l'ascension de la dame de céans.

Toc-toc chez M. Detaille. — M. Detaille, retour d'Angleterre avec une cargaison d'études du prince de Galles pris sur le vif, nous en donnera-t-il le portrait? Nous donnera-t-il aussi les portraits de la duchesse de Connaught et de ce sous-officier écossais sous les armes qui...? — Le maître ne peut encore dire ni oui ni non. — Est-il donc Normand? Merci.

Toc-toc chez le peintre Mathey. — M. Mathey...? — Oui, oui, M. Mathey, en ce moment à Stowe-House, exposera au Salon du Champ de Mars le portrait de M^{gr} le duc d'Orléans. Bonsoir!

Le Champ de Mars? Est-il donc bien vrai que les membres de la Société du Champ de Mars aient décidé de prendre part à l'Exposition universelle des Beaux-Arts à Berlin? Hélas! on le craint et on l'affirme. N'y aurait-il pas quelque bassesse et quelque trahison à exposer là-bas, quand il s'agit d'Allemands et que les Allemands refusent d'exposer ici? A moins que nos pinceaux ne fussent emmanchés dans un sabre, je ne vois pas... Mais, je ne suis dans les conseils ni du Dieu de la Guerre, ni du Dieu des Beaux-Arts.

On vous a annoncé l'ouverture, au Louvre, de la galerie des Primitifs remaniée. A la bonne heure, et voilà un heureux remaniement. On ne se doutait pas jusqu'ici que le *Saint-Bernardin de Sienne*, de Carlo Crivelli, était un des plus beaux morceaux de l'école vénitienne. Voici enfin la *Vierge* de Cimabuë en belle et bonne compagnie, et celle de Mantegna a enfin repris, entre quatre tableaux du Pérugin et de Costa, la place qu'elle occupait chez la marquise d'Este. On est parfois intelligent au musée du Louvre. Un bon point, Monsieur du Louvre. En sortant des Pri-

mitifs, jetez un coup d'œil sur les quatre jolis tableaux du legs Malecot : un portrait de femme de Nattier, un tableau de fleurs de Saint-Jean, une marée basse d'Eugène Isabey et une scène d'intérieur du XVIIIe siècle, signée Boucher... Hum ! Hum ! Boucher ?

Allez donc voir encore, galerie Durand-Ruel, l'exposition des peintres orientalistes qui se développe dans des tentures orientales et les drapeaux verts du Prophète. Il y a là toute une orientation nouvelle de l'art, pleine de sincérité, de surprises et de jolies choses. Un groupe nouveau de jeunes peintres s'est mis, en effet, à vivre avec les Maures, les Kabyles, les Berbères, les Maugrébins, et voyage à dos de chameau et campe sous la tente ; et ces nomades de la bosse et de la brosse nous reviennent chaque année avec de maîtresses pages, ma foi ! Impossible de citer, tant toutes ces visions d'exotique et de soleil sont sœurs d'inspiration vraie et d'exécution sincère. J'ai remarqué toutefois une bien jolie *Sultane couchée* de Benjamin Constant et de très habiles aquarelles de Cluseret, député, général de la Commune, de Cluseret lui-même. De bons points, de bons points ! En fait d'art, il est quelquefois bon de voir et de vivre chez les autres. C'est la nature regardée sous un autre angle et il faut du nouveau à notre sens artistique, tout aussi « ondoyant et divers » que notre âme.

Saviez-vous que le peintre Chenavard était encore de ce monde ? Non. Aussi a-t-il quatre-vingt-treize ou quatre-vingt-quinze ans et c'est le patriarche. Certaine composition de lui, *la Philosophie de l'Histoire* — et qui devait, en mosaïque, illustrer la coupole du Panthéon — est restée comme une tradition légendaire dans les souvenirs artistiques. Or, il se produit, en ce moment, une juste et solennelle revendication à son endroit et l'on presse la République de 1895 de tenir les engagements de la République de 1848. *La Philosophie de l'Histoire* résume l'histoire de l'Humanité en deux cent cinquante personnages. Comme vous le voyez, Chenavard n'est ni de notre temps ni d'aucune école existante. On l'admire et on le vénère cependant, mais comme le Mégathérium ou le Plésiosaure. C'est pourtant là le grand art, non celui qui mène vite et droit au *Bonheur* de M. Rochegrosse, mais celui qui trône dans l'infini du beau, dans les admirations quand même et dans les siècles des siècles.

En 1855, voici ce qu'Edmond About écrivait à propos de *la Philosophie de l'Histoire* : « Les principales époques y sont esquissées à grands traits, avec une science des faits, une fermeté de génie et une assurance de main supérieures. M. Chenavard est un peu paralysé par un excès de science. Il porte dans l'esprit un bagage si pesant que sa marche en est ralentie... Il faudrait tout un volume pour esquisser cette œuvre puissante. »

Hé bien, cette œuvre puissante, qu'elle sorte enfin des cartons et des projets ! Nous en produisons si peu, nous les pressés, les agités, les assoiffés du bruit et de l'argent à courte échéance, les exécutants du fait divers et du tableautin !

Il faut qu'un Dieu, ami du grand Art, nous rappelle parfois aux hauteurs souveraines dans lesquelles on l'oublie souvent, mais où il règne toujours. Un très bon point au Gouvernement, — s'il a des oreilles pour entendre.

Aimé Giron.

PLAISIRS DE BIBLIOPHILE

Se constituer une bibliothèque est le premier devoir de qui s'intéresse aux choses de l'esprit. Il importe en effet d'avoir sous la main, à la portée immédiate, les documents utiles et les textes indispensables lorsqu'on veut retrouver au coin de son feu les charmes d'un voyage, les arguments d'une dissertation ou les principes d'une science. C'est, en outre, un fort aimable plaisir que de reposer les yeux sur des rayons bien garnis où l'on sait que dorment, dans l'attente d'une consultation, les monuments littéraires des génies de tous les temps, les bons romans anciens et modernes, classés et triés avec le soin méticuleux de n'y point introduire de demi-valeurs ou d'insanités. Quand la fortune le permet, c'est aussi une satisfaction de plus — tel est au moins mon avis — que d'ajouter à la perfection de l'intérieur du livre la perfection de son extérieur. Le bibliophile aisé peut alors s'offrir les éditions dites de luxe et se donner le plaisir de lire sur papier de Japon ce que la masse des lecteurs n'est appelée à lire que sur papier ordinaire. Qu'on n'aille pas croire que ce soit là seulement petite vanité de fortuné, c'est aussi plus qu'une coquetterie et qu'une manie, car ce goût relève évidemment par maints détails de l'art qui s'applique, on le sait, au livre aussi bien qu'aux statues, aux partitions et aux fresques.

Il ne faut pas oublier que le livre de luxe n'est pas seulement un beau meuble de plus, mais plutôt se rendre compte qu'à feuilleter des papiers glacés ornés d'enluminures, parsemés de culs-de-lampe, rehaussés de gravures hors texte, il y a source de réelles joies d'art pour peu qu'on soit un peu initié. Nous causerons aujourd'hui du livre de luxe et dirons pourquoi nous en sommes friand.

Il me serait facile de rechercher dans les volumes écrits *ad hoc* les documents nécessaires à la confection d'un article très renseigné où je pourrais à loisir m'étendre sur la transformation de la reliure depuis la découverte de l'Imprimerie et remonter les siècles jusqu'à l'origine en accumulant les détails les plus divers sur l'habillage artistique des in-quarto et des in-folios. Il serait à propos de citer quelques noms et pas mal de dates, de renvoyer le lecteur à des publications plus complètes, de lui indiquer une marche à suivre pour éclaircir des détails trop longs à tirer au clair ici. Il existe dans la Bibliothèque de l'Art un volume fort bien écrit, très documenté et que je possède. C'est *Le Livre*, orné de reproductions fort intéressantes où des enluminures prennent le pas sur des allégories XVIe siècle et où des frontispices Watteau et Lancret devancent de quelques pages des culs-de-lampes signés David. Je ne veux pas ouvrir ce document qui m'aiderait cependant à tourner quelques pages pleines de renseignements, je veux seulement rester sur le terrain des impressions personnelles et rechercher dans un souvenir déjà lointain les raisons pourquoi je présume qu'une riche bibliothèque peut être pour son propriétaire une cause de plaisirs d'art.

Un mien ami, grand bibliophile, me convia jadis à visiter ses galeries. Dans des meubles Renaissance française, fins et pratiques, derrière des glaces biseautées, s'alignaient des livres innombrables. La pièce éclairée de hautes fenêtres où chantaient les lueurs scintillantes de vitraux dans le soleil d'été, était parquetée, cirée, propre dans son cadre de sobres boiseries et de simples tapisseries unies, belle de simplicité comme doit l'être un cabinet de travail. Je crois en effet qu'il faut aux chambres où étudier la plus grande unité possible. Nulle distraction sur les murs, à peine une toile aimée, une statuette sur un socle. Il est si agréable de lever les yeux de sur les feuillets du livre, dans le jour tombant et de dessiner mentalement sur le mur nu la figure des beautés qu'exprime le texte. Sur la muraille vert d'eau de cette bibliothèque, mon ami, qui partageait mon sentiment, m'avoua avoir vu passer l'Alerion taciturne de Henri de Regnier et suivi longtemps du regard, marchant côte à côte, et la main dans la main, « l'Amour et la Mort qui l'égale en douceur » dont parle Anatole France.

Derrière les glaces biseautées, tandis qu'on m'initiait au charme de cette salle retirée, j'entrevoyais des reliures de tons et de formats multiples.

Tantôt le dos du livre se dorait d'une poussière lumineuse sur un fond d'étoffe grise où surgissaient de place en place, et un peu effacés, le nom de l'auteur et le titre de l'œuvre. Tantôt, des peaux de tigres bigarrées se succédaient durant vingt volumes pour mieux faire valoir la reliure unie et si originale de hauts livres cuirassés de velours pourpre.

Il y avait aussi des ornements de fleurs et de feuillages et des tomes qui s'ornaient de liserets d'or sur fond vert pâle comme on voit aux livres du XVIIIe siècle, des cuirs repoussés et des cartons parcheminés, boursouflés et déformés à cause du temps.

Tant d'autres !

Mon guide s'approcha et faisant tourner dans le pêne une clef artistique, tira des rayons avec un de ces gestes si fins qu'ils ont, les bibliophiles, un livre moiré qu'il entr'ouvrit précieusement. Je vis là, sur sa pieuse indication, tout un texte écrit en lettres gothiques. L'angle droit supérieur des pages était paré d'arabesques symboliques dont le sens correspondait au récit du feuillet. Je vis, dans des entrelacs, la silhouette d'un château ruiné et, deux pages plus loin, une Vierge penchée vers un abîme. Dans d'autres livres, il me fit apprécier la qualité du papier ou s'éployait en culs-de-lampe d'un trait spirituel la fantaisie d'un dessinateur contemporain. Il étendit la main vers d'autres rayons et je connus les belles ferrures qui encadrent et soutiennent les angles des livres de prières. Je vis passer les quatre fils Aymon décorés de l'art pur du grand artiste Eugène Grasset. La *merveilleuse doxologie du lapidaire* m'éblouit de sa rutilance qui déborde de la couverture jusque sur les feuillets qu'elle ensanglante. Certains volumes étaient ornés d'exquises aquarelles, de gravures anciennes ou modernes ou de reproductions de fusains. Je m'arrêtai sur le livre d'Adolphe Jullien, consacré à Wagner et j'y fus troublé profondément de l'art si pénétrant du maître Fantin-Latour.

Enfin — et pour abréger — passèrent sous mes yeux une série de livres où, en première page, s'offrait l'autographe d'un écrivain célèbre.

J'en vis de déjà lointains de tout récents : Renan, Michelet, Hugo, Leconte de Lisle, Verlaine, Beaumarchais, George Sand, Barrès, Peladan, Mendès, Lamartine, Villiers de l'Isle-Adam, tous noms qui glissèrent sous mon regard en une

confusion, en un chaos plein de charme et d'imprévu.

Il faudrait poursuivre et parler longtemps encore de certaines éditions où le portrait du maître s'érige en première page; d'autres qui sont séculaires et gardent encore sur la couverture le témoignage qu'ils appartinrent à des célébrités de l'art ou de la noblesse. Je vis un livre d'heures qui fut lu par un roi et une édition de Montaigne que Voltaire possédait à Ferney.

Tout cela constitue une forme d'art particulière et est artiste celui qui sait l'apprécier.

N'est-ce pas manifeste qu'au commerce de ces œuvres qui ont été, qui sont et resteront aimées et chéries du monde des lettres, peuvent se fortifier certaines vertus artistiques, qui, dans le cas actuel, sont : savoir différencier les belles reliures des ordinaires cartonnages ; définir l'époque de l'une d'elles à la seule inspection de sa forme ; formuler un jugement net et juste sur la composition d'un cul-de-lampe ou sur le dessin d'une ferrure d'angle ?

C'est de l'art spécial, se rattachant presque à l'art industriel ; mais n'est-ce pas l'instant d'en indiquer la valeur méconnue au moment où des écrivains sincères et chercheurs de vérité, tel Maurice Barres et Gustave Geffroy, s'efforcent de rendre à l'ouvrier d'art et à son œuvre la part de gloire et de beauté qui leur est due ?

Marc Croisilles.

LOHENGRIN

Aurons-nous un jour le plaisir d'entendre à l'Opéra un des derniers drames de Wagner ? On l'a dit et nous le souhaitons, mais nous ne voudrions pas que le nouveau venu chassât *Lohengrin* du répertoire. Les wagnériens absolus répètent que *Lohengrin* n'est pas pur de tout mélange, que c'est une œuvre de transition. Nous le reconnaissons sans peine, mais nous ne voyons pas que ce caractère en diminue l'intérêt.

Wagner ne trouva pas tout de suite la voie de son génie. Ne sachant pas encore où il voulait aller, il subit d'abord des influences étrangères ; Weber, Auber même semblèrent un moment le fasciner. Cette période de tâtonnements ne fut pas longue et l'originalité du musicien prit son vol dès qu'il eut découvert ses principes. Wagner offre l'exemple rare d'un artiste qui légifère sur son art avant d'écrire. On a vu des hommes ériger après coup des théories esthétiques pour justifier leurs propres ouvrages : en voici un qui commence au contraire par échafauder un code poétique dont il appliquera toute sa vie les préceptes.

C'est qu'en effet rien n'est plus difficile à concilier que la nature du drame et celle de la musique. Le drame fait jouer les ressorts compliqués de l'activité humaine ; la musique est le vague domaine des sentiments généraux. Le drame agence des faits précis ; il lui faut des changements de situation rapides. La musique, impuissante à exprimer par elle-même la notion la plus enfantine, aime à répéter, à développer, à tirer de son sujet tout ce qu'il contient en germe, à le reprendre tout à coup pour en présenter une face qu'on n'avait pas encore aperçue.

Il s'ensuit que l'opéra est un genre hybride, où drame et musique se font tour à tour des concessions, en personnages bien élevés qui ne s'accordent sur aucun point, mais qui se supportent pour vivre. A de certains moments, c'est le drame qui va son train, et, comme il aime à marcher vite, la musique se résigne à emboîter son pas : on a le récitatif, c'est-à-dire la musique sacrifiée à l'action.

Quand le drame a fait ainsi quelques bonnes enjambées, il s'arrête par politesse. La musique prend alors la parole et s'exhale en couplets et en cavatines, en duos, trios, quatuors, chœurs, etc., qui répètent à satiété la même idée. On piétine sur place un bon moment : l'action attend patiemment pour continuer sa marche que la musique veuille bien se taire. Le même manège recommence jusqu'à la fin du voyage.

La plupart des musiciens ont bravement pris leur parti. Ils se sont contentés de soutenir les récits par une harmonie soignée, quittes à s'en donner à cœur joie dès qu'ils le pouvaient. Ce moment venu, les uns s'appliquaient honnêtement à ajuster de leur mieux le caractère de la musique à celui des paroles. D'autres ne barguignaient pas tant ; à peine la bride sur le cou, c'étaient des gambades désordonnées. Dans bon nombre d'opéras, le chant et les paroles n'ont que des rapports lointains. Quelquefois même, les développements lyriques choisissent pour se donner carrière le moment où le moindre bon sens dramatique devrait les proscrire. C'est, par exemple, une foule qui répète dans tous les tons : « Partons... le temps presse... » et qui perd un quart d'heure à proclamer qu'il n'y a pas une seconde à perdre. Ailleurs, des conspirateurs hurlent à plein gosier : « Silence, parlons bas. » Ou bien, c'est le ténor, qui, une lame de poignard dans le cœur, continue à chanter à tue-tête pendant cinq minutes, sans paraître autrement incommodé de la saignée. Il arrive aussi que la chanteuse interrompt l'expression d'un désespoir affreux pour vocaliser des : A... A... A... avec un sourire aimable.

— « Que voulez-vous ? il faut bien que je finisse ma phrase », répondra le compositeur, d'accord avec le vieux mélomane qui n'écoutait, au théâtre, que les roulades, qu'il appelait plaisamment : la revanche de la musique. On se rattrape où l'on peut, c'est évident.

Glück est le premier qui ait éprouvé les scrupules d'un dramaturge et qui ait déclaré qu'au théâtre la vérité dramatique doit passer avant tout, même avant l'intérêt de la musique pure. On sait l'effroyable tempête qui s'ensuivit, la guerre acharnée que se firent Glückistes et Piccinistes et les bottes d'injures qui s'y vidèrent. Mais Glück n'osa pas pousser jusque dans ses dernières conséquences le principe qu'il avait posé ; le novateur se sentit né trop tôt.

Wagner, que rien n'intimide, lève plus hardiment son drapeau. En véritable musicien, il voit que son art ne s'adresse pas à l'intellect, que la langue musicale n'éveille que des sentiments généraux dans leur simplicité la plus abstraite, sans pouvoir à elle seule les relier ni à une idée, ni à un fait déterminé. Il sent qu'attacher une idée ou un fait à un son, c'est tomber dans la convention arbitraire. Interrogez isolément et à l'improviste vingt auditeurs sur ce qu'ils voient dans telle symphonie qu'ils entendent pour la première fois : vous aurez vingt avis. Quelques-uns confesseront même qu'ils n'y voient rien du tout, qu'ils se sont contentés de ressentir des émotions qu'ils ne peuvent préciser. Leur âme a remué tout d'une pièce et non pas seulement telle faculté particulière.

C'est l'avis de Wagner : ses écrits en font foi. Un logicien implacable se fût cantonné à tout jamais dans la musique instrumentale. Oui, mais le tempérament individuel était là, et quand ce tempérament est dramatique, on a beau faire, il faut qu'on écrive pour la scène. On dit souvent que Wagner est un symphoniste de premier ordre ; nous avouerons sans détour que cette opinion nous a toujours surpris. Wagner écrit admirablement pour l'orchestre, parce qu'il en connaît à fond toutes les ressources ; son instrumentation — pour employer les grands mots — est merveilleuse. Mais le coloris instrumental ne suffit pas à faire un symphoniste ; il faut encore un tour d'imagination qui n'est pas celui de Wagner. Ses discours d'orchestre ont des sonorités excellentes, parce qu'il instrumente à merveille ; mais l'invention est entachée d'une certaine pauvreté. Nous savons d'ailleurs qu'à ses débuts la symphonie parut le séduire. D'où vient qu'il n'a pas persévéré dans un genre où nulle convention ne gêne l'essor de la pensée musicale ? C'est assurément par sagesse, parce qu'il a senti qu'il lui manquait quelque chose pour y réussir.

Symphoniste par principe, dramaturge par tempérament, la position était malaisée. Wagner s'en tira en réformant l'opéra pour le faire plier à ses principes. La musique ne se prête pas à traduire les faits? On réduira ces faits le plus possible, on ne choisira que des sujets vagues, chargés de peu d'événements ; en un mot, des légendes un peu brumeuses. Il a eu le soin de nous le dire :

« Dans le mythe, écrit-il, les relations humaines dépouillent complètement leurs formes « conventionnelles, *intelligibles seulement à la « pure raison;* elles montrent ce que la vie a de « vraiment humain, d'éternellement compréhensible et cela sous une forme concrète, saisissable au premier coup d'œil... Le caractère de « la scène et le ton de la légende contribuent tous « deux à jeter l'esprit dans cet état de rêve qui le « porte bientôt jusqu'à la pleine clairvoyance... « Enfin, le caractère légendaire du sujet permet « au poète *de ne pas s'arrêter à l'explication des « incidents extérieurs* .. »

Voilà pour le drame. Pour que la musique puisse s'y adapter, il ne faut pas qu'il soit trop exigeant. En revanche, le sujet une fois choisi convenablement, le devoir de la musique est de le soutenir sans l'écraser, de s'effacer même devant lui. Écoutons encore ce que le réformateur nous dit là-dessus :

« La musique est femme ; elle est amour et son « unique rôle est d'aimer, de s'abandonner sans « réserve à celui qu'elle a choisi. La femme n'acquiert le plein développement de son être qu'au « moment où elle se donne..... Elle doit se sacrifier, c'est sa loi ; c'est sa destinée..... »

La comparaison est fausse, mais rien de plus clair que la pensée qu'elle exprime. La musique, épouse du drame, n'existe plus que pour lui, pour le servir jusqu'au renoncement.

Wagner resta toujours fidèle à son système. *Lohengrin* en est une application curieuse, à la

Hélio RUCKETTE & FAYET, Paris.

LE JUGEMENT DE SALOMON (GIORGIONE)

Hélio Boiretti & Fayet, Paris

LES BOTTELEUSES (H. PLUCHART)

Hélio Boulette & Fayet Paris.

AVANT LES VŒUX (E. L. BISSON)

Hélio Buonetti & Fayet, Paris

VÉNUS APPARAISSANT AUX TROIS GRACES (E. BENNER)

fois trop sévère et trop timide. On y sent le rigorisme exagéré d'un nouveau converti chez qui le vieil homme perce encore de temps en temps.

Ainsi, dans toute la partie active du drame, la musique est vraiment trop négligée. Le début, par exemple, est sans valeur lyrique. Wagner se dit que la situation initiale doit être exposée vite et clairement, que les exigences dramatiques passant ici avant tout, c'est à la musique de s'effacer et de ne pas accaparer l'attention. Wagner l'efface tellement qu'elle est réduite à rien. Il y a là quinze ou seize pages à peu près vides de musique, car la pensée musicale ne s'éveille guère qu'à l'entrée d'Elsa. C'est tard, et l'on peut observer la même chose au second acte.

Par contre, Wagner cède parfois, dans *Lohengrin*, aux souvenirs de l'ancienne école et montre qu'il n'a pas encore tout à fait renoncé à cette mélodie *absolue* qu'il foudroie pourtant comme antithéâtrale. Le chœur qui accompagne les époux jusqu'au seuil de la chambre nuptiale est d'une délicieuse fraîcheur italienne. Les deux quartes que le chant franchit coup sur coup de la cinquième mesure à la sixième dissimulent, il est vrai, une septième ascendante et nous savons que la septième ascendante, si chère à Schumann, c'est du style moderne tout pur. Mais cette discrète marque de fabrique n'empêche pas que l'idée et la façon dont elle est présentée sont telles que Cimarosa ne les eût point désavouées. On nous objectera que ce chœur, scandaleux pour les intransigeants, n'est qu'une légère tache dans l'ouvrage. Nous reconnaissons que, dans *Lohengrin*, les parties vocales sont d'une monorythmie voulue; on n'y trouve pas une seule mesure composée, et sauf vingt pages sur les trois cent quarante que renferme la partition réduite au piano, tout est écrit sur la mesure à quatre temps. Mais si la déclamation rythmée a déjà pris la place des traits vocalisés, cette déclamation n'est pas exempte d'enjolivements, de fioritures qui n'ont rien à voir dans la situation. Voyez donc comme je pirouette galamment sur mon talon rouge!

Ces restes de coquetterie, dont nous ne sommes pas consterné, font de *Lohengrin* une œuvre de transition, excellente pour initier le grand public à la dernière manière de Wagner. Malgré ses longueurs, malgré certaines faiblesses de détail, *Lohengrin* a le mérite d'une composition bien ordonnée, aussi bien ordonnée que celles de Meyerbeer, et elle est empreinte d'une poésie que le prosaïque esprit de Meyerbeer ne connut jamais. C'est, comme nous le disions en commençant, une œuvre à conserver.

CHARLES PERDREAU.

LE CASSOULET

(Suite et fin)

Midi. Un coup de sifflet. Je saute du train. Hippolyte est là, qui m'attend, sur le quai. Malgré les années, on s'est reconnu du premier coup d'œil. Dame, le temps a fait son œuvre mélancolique; la mine est moins vermeille et moins conquérante, la chevelure grisonne, et quelques fils argentent la moustache, l'expérience et la lutte ont mis une ride au coin des lèvres; le feu du regard s'atténue sous la buée des tristesses de l'âge. Mais le cœur est resté jeune, sincère et bon. C'est l'essentiel.

La première effusion passée, vite, en quatre enjambées traversons la cour de la gare. Voici le chalet. Il n'a pas changé. Les verdures grimpent toujours en escalade, encadrant la vérandah aux guéridons de marbre et aux rustiques bancs verts, contournant capricieusement les flexibilités serpentines de leurs lianes autour des boiseries découpées du balcon. Jean est là, le vieux brave Jean, chef habile, rôtisseur émérite, maître-queux, intendant général, mais surtout dévouement fidèle, probité rare, et ami de la maison, où il est depuis trente ans. Comme tout cela me rajeunit! Et quelle levée soudaine de souvenirs, tout étincelants des féeries de la vingtième année, qui palpitent et battent de l'aile dans la joie du décor familial restitué! Les salutations du bonhomme ont une cordialité pénétrante, comme ces doux aromes de lavande et d'iris qui s'échappent des piles de linge, quand on ouvre une antique armoire, tenue et soignée à la mode de nos aïeux, la bonne, et ce qu'il y a de meilleur encore!

— Eh! bien, Jean, ça vous fait donc plaisir de me voir? Moi, aussi, croyez-le. Mais vous savez que je tombe d'inanition. Je suppose que le couvert est mis, que la broche tourne, et que vous n'avez rien perdu de vos talents appréciés? Ah! le cassoulet n'a qu'à se bien tenir; je m'apprête à lui dire deux mots...

Je ne sais pourquoi une ombre passe sur la physionomie épanouie du Trompette castelnaudarien. Mon allusion au plat dont sa maîtrise culinaire s'enorgueillit d'ordinaire n'a pas l'air de le ravir. Au contraire, il se tait, l'air embarrassé et confus, en jetant un regard anxieux vers Hippolyte.

— Oui, oui, c'est bon, s'écrie celui-ci, coupant court. On ne te laissera pas mourir de faim, et le chalet n'a rien de commun avec la tour d'Ugolin. A table donc, sempiternel bavard! Mais d'abord, que je te présente...

Oh! la surprise! La femme la plus charmante, enveloppant sa juvénilité et sa grâce d'un rayonnement d'esprit et d'une irrésistible séduction! De beaux enfants, robustes et intelligents! Un adorable bambin tout bouclé, le « petit homme », reflétant toute l'exquisité maternelle dans son épanouissement enfantin!

— Mais c'est le paradis!

— Bien terrestre et bien terre à terre, hélas! Mais, tel qu'il est, nous sommes heureux qu'il vous plaise.

— J'en subis déjà tout l'enchantement, madame; et j'aurai peine à en perdre la délicieuse impression.

Ces repas de province sont pantagruéliques. En mon honneur on avait mis les petits plats dans les grands, et Jean s'était surpassé. Mais, à vrai dire, j'y étais indifférent, satisfaisant mon appétit sans me rendre compte de ce que j'absorbais, tout entier au plaisir de la causerie, dans le sans façon d'une camaraderie éprouvée, au passé évoqué, aux remémorances égrenées : et un tel? et tel autre? te rappelles-tu cette partie? tel jour? — entraîné par le stimulant de cette jeune femme dont la conversation, sous son enjouement et son affabilité, à travers la musicale caresse de sa voix, révélait des qualités rares, des envolées d'intellect et, avec des connaissances variées et solides, une sûreté de goût et un culte artistique dont je restais étonné et ravi. Si bien, qu'on se leva de table, le temps ayant passé sans que j'en eûsse conscience, et qu'il me sembla sortir d'un rêve ensoleillé d'idéal et vibrant d'harmonies, lorsque Hippolyte, de son bel organe ronflant et de bonne humeur, me dit, en passant son bras sous le mien :

— Nous allons prendre le café dans l'atelier. Et, tu sais, pas de gêne. La pipe est admise.

— Et l'on peut dire des vers.

— Rassurez-vous, madame, je ne vous infligerai pas cet ennui.

— Eh! bien, on ne t'évitera pas celui de passer en revue nos barbouillages.

— C'est vrai, tu peignais autrefois; et je me rappelle certaines natures-mortes qui étaient réellement d'une bonne facture.

— Mon mari peint toujours, monsieur, et je suis convaincue que vous trouverez, comme moi, qu'il est très en progrès et qu'il devrait exposer.

— Ah! voilà le dada!

— Mais certainement; il faut avoir conscience de ce qu'on vaut et savoir oser.

— Bah! bah! je suis heureux, tel que je suis. J'aurais peur de trop perdre au change en troquant mon obscurité pour les risques d'une ambition... déplacée sans doute.

— Pourquoi donc?

— Je me connais bien, et je ne m'abuse point. J'aime l'art pour lui-même et non pour la gloriole. Les joies infinies, sans cesse renouvelées, et si profondément ressenties, que me donne la nature telle que je la vois, telle que je voudrais et que je m'efforce de la rendre, me suffisent amplement. Si j'avais débuté plus tôt, si j'étais plus jeune, si je vivais dans les milieux esthétiques, fréquentant les ateliers, les écrivains et les journaux, peut-être oserais-je me risquer. Mais Paris est bien loin, personne ne m'y connaît, personne ne m'y patronnerait, je suis trop fier et trop de mon Danube pour intriguer; je me suis formé moi-même, à la diable, comme un sauvage; je ne me recommande d'aucun maître, je ne suis d'aucune école, d'aucune chapelle... Courir de gaieté de cœur au devant d'un échec, qui te peinerait, ma chère amie, serait absurde. Le plus sage est donc que modestement je continue de vivre comme j'ai vécu jusqu'ici, peignant pour moi-même, et suffisamment glorieux de tes suffrages. La confiance que tu as en moi vaut toutes les médailles : tu es mon jury et ma récompense. Je serais bien sot de ne pas m'en contenter. N'ai-je pas raison, eh! poète?

— A ce point de vue, certes, et je t'envie. Cependant madame me paraît être dans le vrai, en ayant pour toi de l'ambition.

Nous étions dans l'atelier, tendu de tapisseries orientales, avec un tohu-bohu amusant de bibelots, de statuettes, de céramiques aux diaprures de vifs coloris; des toiles, des ébauches, des gerbes de fleurs.

— Tiens, ajoutai-je, en désignant un tableau, voilà la meilleure preuve que madame est dans le vrai et que je fais bien d'insister avec elle.

— Ces roses trémières...?

— Sont d'une fraîcheur de coloris, d'une vérité, d'un rendu...

Hippolyte éclata de rire.

— Mais elles ne sont pas de moi. C'est ma femme qui brossa ce chef-d'œuvre.

— Vraiment, madame? Permettez-moi de m'incliner. Vous avez un réel talent.

— C'est Hippolyte qui m'a formée, monsieur. Je ne suis que son humble élève. Mais de ces chrysanthèmes, que pensez-vous? Et de ces pivoines? Et de cette table de cuisine avec ces natures-mortes?

— Parfait, parfait, madame. C'est de lui? Bravo!

— Cela pourrait-il braver le grand jour du Salon?

— Sans aucun doute, et dans des conditions pareilles, à sa place je n'hésiterais pas.

— Eh! bien, je verrai.

Les heures s'enfuyaient trop rapides. Le soir était venu. J'étais malheureusement obligé de repartir.

— Ah! ça, mais, farceur, m'écriai-je soudain, ce fameux cassoulet? il me semble qu'il a fait défaut.

— Excuse-nous. Il est arrivé un malheur... Ce pauvre Jean était navré. Mais tu reviendras.

— Dieu sait quand?

— Qu'à cela ne tienne; je t'en enverrai un. Ça s'expédie, le cassoulet.

— Fais mieux. Amène-le, toi-même, en venant à Paris, pour le Salon.

Voilà comme, revenant à Castelnaudary, après tant d'années, pour un jour, avec l'espoir d'y savourer un cassoulet, je n'y pus goûter, mais j'ai l'espoir d'en manger prochainement. Voila comme, aussi, en retrouvant un excellent ami, j'ai été heureux de découvrir deux artistes d'une sincérité rare, mais d'une modestie trop grande. Et si, au Salon, vous voyez une toile avec ce nom : Hippolyte B***, accordez-lui un coup d'œil. C'est sans fla-fla et sans prétentions. Mais il y a quelque chose.

O. JUSTICE

NOS GRAVURES

LE GIORGIONE. *Le Jugement de Salomon.* (Galerie d'Uffize.)

> 22.... *Et elles disputaient ainsi devant le roi.*
>
> 25. *Alors le roi dit : « Coupez en deux cet enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. »*
>
> (*Les Rois*, liv. III, chap. IV.)

En plein paysage italien que le maître artiste sans doute évoqua des environs de Castel Franco, sa patrie, car il paraît l'affectionner beaucoup — et l'a même retracé, presque trait pour trait, dans une autre superbe peinture représentant le *Sauveur du monde* — à l'ombre des pins ombellifères et des peupliers géants, tout frissonnants d'une mystique angoisse, le sage roi tient sa cour de justice, sur son trône de marbre éclatant enrichi de bas-reliefs fièrement sculptés en des blancheurs usées d'ivoire — et tend sa dextre redoutable pour l'affirmation du jugement fameux qui fera jaillir sa sagesse divine jusqu'aux extrêmes générations.

Et le soldat a levé son glaive sur la tête du frêle nouveau-né vagissant.

> 26.... *Alors, la femme dont le fils était vivant, dit au roi (car ses entrailles furent émues pour son fils) : « Seigneur, donnez-lui, je vous en supplie, l'enfant vivant et ne le tuez point. » L'autre disait au contraire : « Qu'il ne soit ni à moi ni à vous, mais qu'on le partage. »*
>
> 27. *Alors le roi prit la parole et dit : « Donnez à celle-ci l'enfant vivant et qu'on ne le tue point, car c'est elle qui est sa mère!... »*

Sa cour est là, de lévites et de prêtres, attentive, saisie d'une religieuse stupeur, et les deux mères aussi, rivales en maternité, l'une à genoux, suppliante, suppliciée — la vraie; — l'autre, debout et farouche, approuvant l'ordre meurtrier, plutôt que d'avouer son crime et son mensonge...

Cette œuvre, d'un grand caractère, aux personnages de premier plan admirablement saisis en l'émotivité du moment, aux nobles perspectives à grands traits brossées, me paraît cependant être de la jeunesse du Giorgione, car on y sent encore l'influence de son maître Giovanni Bellini, le bon peintre des scènes religieuses — un je ne sais quoi d'intime qui trahit la naïveté (devenue plus savante, pourtant, et délicate, quoique moins près de l'absolue de vérité, à l'éveil de la première Renaissance), des anciens et magnifiques Primitifs!

Le paysage est rude, forclos de pics et de roches aiguëment et sombrement taillés, qui font de la plaine où surgit un castel (Castel Franco[?]) et s'*éparsent* de guenilleux pâtres, — un cirque, et il encadre admirablement de son austérité lourde la simplicité émouvante et riche, quoique sobre, de cette scène de légende...

* * *

HENRY PLUCHART. *Les Botteleuses.* (Salon des Champs-Elysées.) — La plaine est immense, tout éclaboussée d'un fulgurant soleil de juillet, et le temps des moissons a jeté par les champs toute l'équipe joyeuse de la ferme. Les visages sont gravement épanouis, car l'épi est savoureux et la paille dorée et souple. Aussi, voyez-les à l'œuvre, les bonnes et braves paysannes, et dites-moi si leurs gestes amples et solides trahissent la fatigue, le moindre dégoût du rude labeur!

J'aime le mouvement de mâle impatience de la bonne vieille en train de renouer son serre-tête, et qui, ma foi, serre un peu — pour ne plus être dérangée. Car les jours ont beau être longs et les crépuscules tardifs, le temps des récoltes n'est pas un temps de paresse, et le moindre retard peut être néfaste, la grêle cruelle guettant toujours la pauvre joie du laboureur, du creux des horizons faussement bénins!

Ah! les braves et bonnes gens! Et comme nous sommes loin, mon Dieu! des faubouriens *bistros* et des lâches *flémmes* d'atelier!

Il est vrai qu'aux champs, les patrons sont rares et les odieux contre-maîtres impossibles!

* * *

EDOUARD BISSON. *Avant les vœux.* (Salon des Champs-Elysées.) — En l'oratoire austère, où s'achève la suprême retraite, le dernier recueillement, la novice a soudain la vision déterminante, la vision salutaire, attendue de quelle impatience, implorée avec quelles suppliantes oraisons, reçua avec quelle ardeur!... Son regard s'illumine de l'extase des contemplations célestes, et son étreinte s'effare et s'épanouit de mystique et suave ravissement.

Mais pourquoi diable le peintre a-t-il évoqué une pareille vision de Jéhovah barbu et chevelu, devant cette enfant toute de grâce et d'innocence?

* * *

EMMANUEL BENNER. *Vénus apparaissant aux Trois Grâces.* (Salon des Champs-Elysées.) — Mises sans façons, puisque, dans l'intimité sauvage et lumineuse du Parnasse, parfaitement chez elles, les trois sœurs, *Aglaé*, *Euphronyme* et *Thalie* (j'eusse préféré vous donner ces trois noms, rendus ridicules par l'usage, en grec, mais je ne sais plus la langue du divin Homère), babillent gentiment des derniers *potins* de l'Olympe, et dame, elles ont probablement égratigné l'épiderme chatouilleux de leur divine compagne — absente — en filles d'Ève qu'elles sont, malgré tout, car voici que la déesse soudain leur apparaît, hautaine, en sa beauté superbement nue et le poing sur la hanche — telle Mme Angot ô M. Benner!)

Et ces dames restent muettes d'étonnement, d'admiration, de honte...

Elles sont vaincues... Ah!

MARC STÉPHANE.

NOTULES D'ART

L'exposition des œuvres de MM. Agard, E. Delâtre, Lebasque et Seurat à la galerie Laffitte.

Etant grandement bousculé par l'heure du typographe, qui est souvent notre quart d'heure de Rabelais, à nous autres, feuilletonistes, je dirai simplement mon impression première, quitte à revenir au prochain numéro pour l'étude plus ample de cette expositionette-ci, vraiment digne de passionner les critiques d'art épris de dignité — mais combien sont-ils, las! — par sa valeur esthétique abondante.

M. Agard a de belles violences de tonalité, mais cependant sa couleur est franche et nette, d'une grande harmonie de nuances et de transition — elle frappe, très expressive, mais sans choquer — ni heurt.

Et telles toiles, comme le portrait de *Mlle L...*, par exemple, et celui du poète *E. Hollande* (? sont de bels et bons morceaux de peinture impressionniste, mais dans la bonne manière, de celle qui se fiche un peu des formules et des niaises outrecuidances d'école, qui ne servent, le plus souvent, qu'à cacher (?) la parfaite nullité du peintre — je n'ose dire de l'artiste.

M. E. Delâtre se fait remarquer par une excessive sobriété de ligne et de couleur qui fait (à mes yeux) sa supériorité sur ses camarades d'exposition — de valeur peu banale pourtant.

J'aime assez sa *Parisienne*, vue autre part, sur toile, alors, rue *Victor-Massé* (sauf erreur), un bijou de Parisienne à mettre en camée sur la tabatière d'un grand seigneur. Mais que dis-je? Nous

n'avons plus de talons-rouges, et sont diablement loins, les ducs de Richelieu et les princes de Ligne!

J'aime davantage (à cause de ma toute particulière passion) ses eaux-fortes, et surtout sa *Cour de ferme*, toute pleine de l'âcre et rude, et saine senteur des brises champêtres, des glèbes et des fumiers. C'est un peu de bonne vie sauvage — je dis sauvage, et pour cause, puisque pour nous, citadins de la grande ville, les côteaux de Suresnes ou de Meudon sont de la vraie campagne, voire même le bois de Boulogne — saisie dans le recoin le plus intime et le plus animé d'une ferme, entre le porche s'ouvrant sur le jardin potager, l'étable et le hangard où s'ébattent joyeusement, en de puissants jeux de lumière et de délicates pénombres, les hôtes de la fermière.

Et encore, du même excellent peintre (ne pouvant tout citer, malheureusement), je recommanderai tout spécialement aux amateurs d'émotions fortes, et qui ne dédaignent point un peu de rudesse dans l'allégorie, la superbe gravure intitulée: *En visite*.

C'est la Mort, Madame la Mort, au masque gracieux (ah! dame, autant qu'elle peut l'avoir, cette terrible mégère!) très parisienne, très à la mode, chapeautée, emmitouflée, gantée, avenante, pimpante, toute guillerette et mouchetée de neige, embuée d'un sinistre brouillard d'hiver parisien — qui s'en va en visite. Où çà? Pas chez vous, je souhaite. Ni chez moi? Hé là! Pas de blagues! Je n'y suis pour personne, ma brave femme. La porte est close. Vous repasserez — le plus tard possible.

Un compliment général à faire à ces artistes, c'est qu'ils ont en parfait dédain les *cénacleries*, et qu'ils travaillent tranquillement selon leur concept de l'art — qui pourrait fort bien arriver, lorsqu'ils auront davantage dégagé leur personnalité, déjà remarquable — à nous donner du nouveau — du *nouveau*, comprenez-vous bien, mes maîtres, la rareté et le mérite de ce mot, en notre vieux monde en déliquescence?

Très supérieur, aussi, *M. Lebasque*, de qui j'ai fort goûté la *Femme cousant*, d'une belle sérénité de touche et de couleur, avec, sur une chair blonde d'épaule nue, un jeu de lumière suave, le *Soir d'été* et la *Vallée du Chien-Rouge*.

Mais que diable a-t-on fait des études, dessins et tableaux du tant regretté *G. Seurat?*

Je tâcherai de vous les dénicher, car ces dernières manifestations du maître artiste trop tôt parti, ne doivent certainement pas être négligeables.

∴

Pour quant à l'exposition, au Palais des Champs-Élysées, *des Femmes peintres et sculpteurs*, c'est affaire uniquement de vanité et de snobisme, et les mondains seuls y trouveront matière intéressante, y pouvant papoter, potiner, badiner, débiner...

Et ma galanterie bien connue m'interdisant toute sévérité (même juste), je me contenterai de signaler les toiles de Mme la présidente de l'Union, *Mme Demont-Breton*, vraiment dignes de quelque intérêt.

M. S.

Marcel Andrès

(Suite)

— Inutile, maman; ce que femme veut... papa le veut! la raison du plus fort...! On a de la littérature, madame Grosjean! Nous commençons demain.

Mlle de Ploucastel connaissait le monde. Spéculant sur la vanité humaine pour lancer sa protégée, elle était à peu près sûre de réussir. Elle savait que c'est un fonds sur lequel on peut risquer de gros placements.

Quand on sut dans la ville que la mairesse faisait donner des leçons à sa fille, toutes les personnes bien posées, toutes les familles riches, ou prétendant l'être, tinrent à honneur de faire comme elle — ou plutôt n'osèrent pas faire autrement. Au fond, cette augmentation de dépense les mettait de mauvaise humeur. Quelques-unes n'ayant pas la bourse assez garnie, déclarèrent que les jeunes filles de Ker-Ellé n'avaient jamais eu de maîtresse de chant venant de Paris, et que cela ne les avait pas empêchées de se marier. Il était prudent d'y regarder à deux fois avant d'introduire dans sa maison de belles demoiselles inconnues courant le monde toutes seules. — Que plus d'un ou plus d'une pourraient regretter d'avoir si précipitamment....

— Vous savez, répondirent les mères ainsi menacées, nous avons des yeux pour voir et des oreilles pour entendre! Le jour où cette demoiselle ne sera pas *exactement* ce qu'elle doit être, ce jour-là, bonsoir! on la met à la porte et tout est dit.

Et, en bonnes ménagères, elles n'auraient pas été fâchées de découvrir une petite occasion de supprimer cette dépense.

Marguerite, inconsciente de toutes ces menaces, suivait paisiblement et tristement la voie qu'elle s'était tracée. Elle avait trouvé deux amitiés sérieuses : Mlle de Ploucastel et le bon curé qui s'efforçaient de la raisonner, de lui faire oublier son fiancé indigne d'elle.

— Si j'en étais sûre, monsieur le curé, j'en prendrais mon parti, mais les lettres ont pu se perdre, il a pu être entraîné au loin, malade, blessé peut-être, prisonnier!... qui sait?... une lettre, une seule lettre perdue pouvait me mettre au courant de tant de choses! Et s'il n'est pas coupable, comme ce serait indigne et déloyal de l'oublier!

Le bon prêtre secouait la tête :

— Si les hommes avaient la foi aussi robuste que vous, comme ils iraient en foule au ciel!

. . . .

Tandis que Marguerite luttait contre des difficultés qui surgissaient de tous côtés, la bonne Mlle de Ploucastel, entre cette Marguerite que le sort jetait sur son chemin et son Marcel dont elle était en train de faire une idole, sentait la vie, presque la jeunesse — le cœur a de ces surprises — lui revenir à flots.

Marcel passait chez elle une partie de ses journées. Son cœur blessé s'apaisait, bercé par cette exquise tendresse, par ces chastetés d'amour pur, tendre, désintéressé que donnent les mères; — ce Marcel, c'était son fils à elle. Lui n'avait jamais eu de mère. — Il se faisait entre eux un échange charmant de ce que deux cœurs peuvent donner de meilleur; et les heures passaient vite dans ces causeries qui embrassaient le passé, le présent, jamais l'avenir! Marcel n'y croyait plus, à l'avenir! Il ne voulait même pas y regarder, n'y pressentant que de la souffrance. Délicatement, marraine détournait le cours de ses pensées; ayant passé sa vie à s'oublier pour consoler des souffrances, elle était habile à toucher les blessures. Il n'y avait qu'un point sur lequel ils ne s'entendaient jamais — Marguerite! — Andrès était franchement jaloux de la tendresse que marraine avait pour elle. Marguerite, de son côté, devenait réservée jusqu'à l'extrême froideur quand, arrivant chez marraine, elle trouvait Andrès installé.

— Ne me parle pas de ta Marguerite, marraine! ce n'est pas une marguerite, c'est un chardon! de quelque bout qu'on la prenne, elle pique; froide, hautaine, moqueuse, orgueilleuse comme Satan! quand elle regarde le thermomètre, il baisse!

Alors, marraine ôtait ses lunettes, arrêtait son tricot, glissant son aiguille derrière son oreille.

— Marcel, tu es bête comme une oie, mon trésor! tu ferais le monde entier sans trouver un cœur si aimant, si loyal, si fidèle que le sien; seulement, dès qu'elle arrive, tu prends un air de chat fâché qui couche les oreilles, prêt à griffer..... Dame! elle subit le courant! C'est incompréhensible que deux natures bonnes, aimantes comme les vôtres, de plus, ayant reçu les mêmes blessures, éprouvé les mêmes brisements, au lieu de se tendre la main et de s'entr'aider d'une belle et loyale amitié, se prennent en grippe, ne sachant que se blesser!

— Marraine, vous n'y pouvez rien, ni moi non plus! parlons d'autre chose!

— Eh bien! mon enfant, allons au jardin voir mes fraises qui sont mûres. Tu viendras demain déjeuner avec moi; je cueillerai les premières en ton honneur!..... Te souviens-tu de ces fraises-là?..... tu n'en laissais pas beaucoup mûrir!

— Prends garde qu'aujourd'hui je n'en laisse pas davantage! Ainsi, ces jolies fraises-là mûrissent comme autrefois dans leur petite serre chaude? Je vois encore les corbeilles dans lesquelles vous les portiez à vos malades; — que de fois j'ai dû confesser les avoir volés, ces malades-là!..... Marraine, elles sont toujours aussi bonnes, aussi parfumées.

Et il cueillait les plus mûres.

— Assez! assez! criait marraine; laissez-en pour demain, gourmand!

— Au moins, vous n'aurez pas votre Marguerite à déjeuner?... C'est que je mangerais tout à présent et que je ne viendrais pas demain!

— Non, non! Marguerite ne vient pas; sortons de la serre; j'ai imprudemment introduit l'ennemi dans la place.

Le lendemain, marraine et Andrès s'en allèrent ensemble faire la cueillette. Quand marraine rentra au salon — Andrès attardé cueillait les dernières fraises — la sonnette retentit et Marguerite se précipita en riant, un gros bouquet de roses à la main :

— Je vous souhaite une bonne fête, marraine, et autant de bonheur qu'il y a de gens qui vous aiment! Voici les premières roses de mon jardin...

Andrès entra. Marguerite s'arrêta net.

Andrès fit un pas en arrière. — Marraine voulut ignorer ce double mouvement de mauvaise humeur :

— Que vous êtes gentille, Marguerite! Il y a longtemps qu'on ne me souhaitait plus ma fête et qu'il n'y avait plus de fêtes pour moi!... Votre

chère présence a tous deux réveille le doux passé; elle fait refleurir ce que je croyais flétri!

— Chère marraine, dit Andrès tristement, j'aurais dû songer à ce jour... me souvenir!... vous y songiez, vous, quand vous m'avez invité. Mademoiselle Arsdel, je vous remercie d'y avoir pensé pour moi. Donnez-moi ces belles roses... je vais les mettre sur la table devant marraine et dire à Louison d'ajouter un couvert, n'est-ce pas, marraine?

— Ne prenez pas cette peine! dit Marguerite froidement Il m'est impossible de rester, je suis attendue.

— Ortie noire! murmura Marcel, le sourcil froncé.

— Quoi, Marcel?...

— ... Vos fleurs ont de rudes épines, Mademoiselle, on ne sait par où les prendre!

— Je croyais les avoir retirées, dit Marguerite ironique.

— Elles auront repoussé en route! N'importe! elles sont exquises sur cette table et je suis confus de n'avoir rien à offrir.

— Je vais pourtant te demander quelque chose pour ma fête... et a vous aussi, Marguerite! Toi, d'abord qui n'as encore rien donné : Pourrais-tu me dire franchement ce que tu as contre Marguerite?

Marcel se prit à rougir comme un enfant. Il hésitait :

— Soit! Je ne veux rien vous refuser aujourd'hui. J'ai, que la première fois que j'ai vu Mademoiselle, par des raisons a moi connues, je me suis montré à elle sous un aspect plus que défavorable; ça ne se pardonne guère ces choses-là!

Marguerite partit d'un franc éclat de rire.

— Et toi, Marguerite, dit marraine surprise, qu'as-tu contre Andrès?

— Exactement ce dont Monsieur vient si honnêtement de s'accuser! Il a été pendant une nuit et un jour malveillant et grossier!

— C'est impossible! s'écria marraine indignée.

Andrès était blanc comme un linge; le passé l'avait repris a la gorge.

— Vous ne savez pas, dit-il a Marguerite, d'une voix basse, stridente, qu'il y a des heures dans la vie où l'on est emporté par un courant irrésistible! des heures néfastes où l'esprit du mal s'empare de vous! — heures douloureuses! Vous qui avez souffert, si vous saviez ce que je souffrais a ce moment! Celle que j'avais aimée, comme on aime un ange des cieux, m'avait cyniquement montré un cœur ignoble... en m'arrachant le mien!

— Mais vous « saviez » au moins! s'écria Marguerite. Se dire d'un être qui tient votre âme : je l'aime! et douter de lui! se dire : je le méprise et je veux l'oublier! et penser que peut-être c'est une infamie, une trahison; qu'on accuse qui ne peut plus se défendre!... Ah! tenez! je vous envie!

Andrès, ému, prit la main de la jeune fille qu'il porta respectueusement a ses lèvres; puis, changeant brusquement de ton et avec un gai sourire :

— Était-ce vrai que je ronflais si fort?

— Pas du tout! Je désirais simplement vous être désagréable.

— Etes-vous assez enfants, tous deux! J'espère qu'a présent c'est fini tout ce mauvais vouloir; offrez-moi, tous deux, pour ma fête ce bouquet d'orties et de ronces, et mettons-nous a table!...

— Marraine, devinez le cadeau bizarre que j'ai reçu hier? Votre petite protégée, Marjory, m'a apporté, de la part de son Hoël, une grande oreille de mer, très belle ma foi! qu'il a trouvée dans sa dernière excursion. Je lui ai demandé ce qu'il voulait en échange : « Hoël est trop fier pour accepter quelque chose! » J'étais embarrassée, craignant de le blesser : « Sais-tu, toi, ce qui pourrait lui faire plaisir? — Oui. — Eh! bien? — Je ne veux pas le dire, il se fâcherait. — Il ne le saura pas. — Il sait tout ce que je dis, tout ce que je fais; ce que je pense, il le devine. — Si tu me le dis, je te donnerai un beau ruban bleu! » Les yeux de la petite étincelèrent... elle rougit de désir... « Au moins, vous ne le lui direz pas? — Sois tranquille! Voyons, qu'est-ce qui ferait plaisir à Hoël? — Une des images que vous faites où la mer est méchante! — Tu crois? — Je sais. »

Je suis rentrée à la maison chercher un bout d'aquarelle que je lui ai donnée. Quelle étrange nature il a ce garçon!...

— Dernier rejeton d'une race déchue, soupira Mlle de Ploucastel — souvenir d'un passé qu'il ignore et qui vit en lui, des incohérences, de la souffrance!...

Aussitôt le déjeuner fini, Marguerite se hâta de mettre son chapeau.

— Déjà? fit marraine.

— Si l'exactitude est la politesse des rois, c'est le devoir rigoureux des professeurs; Mme la mairesse m'attend; elle n'excuserait que de l'avance!

Malgré beaucoup d'ennuis et de la fatigue, les leçons étaient pour Marguerite une occupation salutaire. D'ailleurs, si elle avait à souffrir de certaines de ses élèves, il en était d'autres vraiment charmantes — Anaïs en particulier. — Elle lui témoignait une affection si cordiale, si expansive, que Marguerite ne put s'empêcher, elle aussi, de l'aimer sincèrement. Ce n'est pas qu'elle fût sans défauts, bien qu'elle ne cherchât nullement à les dissimuler — elle en faisait l'énumération sur ses doigts avec une sincérité qui effleurait le cynisme. — Ses nombreux défauts ne l'empêchaient pas d'être extrêmement sympathique; gaie, moqueuse, coquette à l'excès, franche jusqu'à l'audace, pétillante d'esprit, ayant un besoin impérieux de s'amuser a n'importe quels dépens! — et avec tout ce mélange, un cœur capable de bons mouvements et d'affection. C'était un terrain riche sur lequel tout poussait.

Le contact d'une nature sérieuse, intelligente, aurait pu la transformer, en faire une femme charmante; mais que de folies elle pouvait faire restant dans le milieu où elle était!

Un matin, dans les premiers jours de mai — il faisait un temps radieux — la fenêtre du petit salon était entr'ouverte. Pendant qu'Anaïs prenait sa leçon de chant, Marguerite avisa dans la rue, planté sur ses deux pieds, un grand garçon qui écoutait, fort laid, mal bâti — ce qui est impardonnable à un homme — le nez indiscret, les yeux saillants, agrémentés d'un lorgnon, joignant à ces qualités celle d'avoir l'air content de lui. Marguerite se leva et ferma la fenêtre.

— Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? dit Anaïs se levant vivement.

— Rien qu'un serin qui veut apprendre a chanter! quelque petit commis de boutique qui flâne en faisant ses courses.

Anaïs partit d'un éclat de rire :

— Mademoiselle! c'est le « copain » de mon frere, son ami de cœur! un futur notaire; pour le moment saute-ruisseau de la plus belle eau! pauvre comme un rat d'église! C'est un amoureux!

— Voulez-vous bien vous taire, petite folle!

— Je veux dire : un de mes amoureux! J'en ai beaucoup! — ma dot aussi — mais celui-là c'est une affaire de cœur,

— Anaïs, si vous dites de ces choses-là, je vais prévenir votre mère.

— Regardez, Mademoiselle, comme vous êtes cruelle. Il était là, le nez en l'air, humant pour l'amour de moi tous les parfums du ruisseau! Je n'en ferais pas autant pour lui!... Pour toute récompense, vous fermez la fenêtre!

— Allons! assez! vous parlez de choses qui ne sont pas de votre âge.

— Est-ce assez agaçant? Vous voilà comme tout le monde! me traitant de petite fille, oubliant que je pourrais être mariée, attendu que j'ai seize ans. Et maman qui me rebat les oreilles de mariages riches, qui m'accroche des nœuds de tous les côtés, comme un cheval à vendre, pour que je fasse des conquêtes, qui défend à papa d'inviter des jeunes gens pauvres de peur que je ne succombe à leurs charmes! Après cela vous venez encore me dire que je suis une petite fille! Vous verrez qu'on me poussera à faire quelque folie pour faire voir que je suis raisonnable!

A ce moment, Mme la mairesse n'entendant plus chanter, entra dans le salon. Cinq francs l'heure, ce serait une conversation un peu chère!

— Eh bien, qu'arrive-t-il donc? Est-ce que Naïs ne veut déja plus travailler?

— Maman, j'invitais Mademoiselle à déjeuner; elle ne connaît pas le bois de narcisses; il fait un temps délicieux — un temps de demoiselle : ni pluie, ni vent, ni soleil; je demanderai à papa de nous y conduire.

— Mais... certainement, reprit la mère fort ennuyée.

— Chère madame, je vous suis très reconnaissante de votre invitation, mais je ne peux l'accepter; je suis attendue de bonne heure chez Mlle de Ploucastel.

— Nous vous laisserons partir aussitôt le déjeuner, mais nous vous gardons.

Mme Grosjean fondit comme un ouragan sur la cuisine; la bonne n'avait qu'a se bien tenir. Le déjeuner fut en retard de dix minutes; mais Madame était rouge comme une pivoine. M. le maire, une réduction d'homme, silencieux et paisible, habitué a carguer la voile sous la bourrasque, se contenta de regarder sa montre. Son geste suffit à éveiller les susceptibilités de sa moitié.

— Ta montre s'est-elle arrêtée, monsieur le maire?

L'audacieux magistrat balbutia, hésita; il avait un petit défaut de prononciation qui le gênait dans ses discours et le rendait timide; pas tout à fait du bégayement, mais un p... un p... peu d'hésitation; s'il perdait du temps sur la première syllabe, il se rattrapait sur la dernière qu'il précipitait.

Jan Kermohr.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . . 12 —
Trois Mois . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 47

20 Mars 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION
26, rue Feydeau, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

SILHOUETTES ANTIQUES

HIRAM ET BOETHOS

La critique et l'érudition contemporaines s'exercent avec succès à l'étude des maîtres de l'antiquité. A défaut de leur biographie, quelques fragments de leurs ouvrages peuvent fournir aux archéologues des éléments de discussion. Mais la plupart du temps les traités savants dans lesquels sont abordés ces problèmes, découragent le lecteur par leur étendue ou le degré d'initiation préalable sur lequel a visiblement compté l'écrivain. Essayons de résumer l'histoire de la sculpture phénicienne. Nommons les artistes connus de cette opulente contrée, observons leurs procédés et, s'il est possible, donnons la caractéristique de leur œuvre. Cette échappée sur une civilisation disparue ne saurait avoir rien d'aride, nous l'espérons du moins, et, d'ailleurs le tableau que nous plaçons ici sous les yeux du lecteur a le mérite de la brièveté.

Les sculpteurs phéniciens dont le nom nous est connu sont au nombre de deux. Ils s'appellent Hiram et Boethos. Nous puisons l'histoire du premier dans la Bible.

Salomon ayant résolu d'élever un temple au Seigneur, est-il écrit dans les Paralipomènes, chargea des ambassadeurs de se rendre près d'Hiram, roi de Tyr : « Envoyez-moi donc, fit dire Salomon au monarque tyrien, un homme habile qui sache travailler en or, en argent, en cuivre, en fer, en ouvrages de pourpre, d'écarlate et d'hyacinthe, et qui soit capable d'exécuter toutes sortes de sculptures et de ciselures pour que je l'emploie avec les ouvriers que j'ai près de moi. » Et le roi de Tyr répondit à Salomon . « Je vous envoie Hiram, homme habile et intelligent que j'honore comme mon père. Sa mère est de la ville de Dan et son père est Tyrien. Il sait travailler en or, en argent, en cuivre, en fer, en marbre, en bois, et même en pourpre, en hyacinthe, en fin lin, en écarlate. Il sait en outre graver toutes sortes de figures, et il a un génie merveilleux pour inventer les instruments nécessaires à l'exécution des ouvrages les plus variés. Il travaillera en compagnie de vos ouvriers et avec ceux de David, mon seigneur, votre père. »

Le livre des *Rois* ne nous apprend rien de plus sur la personne d'Hiram. Nous y lisons seulement que sa mère était veuve et de la tribu de Nephtali. Mais divers ouvrages de cet artiste sont décrits avec soin par Esdras. Ce sont les colonnes de bronze du vestibule avec leurs chapiteaux en forme de lis, ornés de fines ciselures imitant les mailles d'un filet; quatre cents grenades attachées au couronnement des colonnes, et une mer d'airain, c'est-à-dire un vaste bassin, de dix coudées de diamètre, dont les bords étaient décorés de moulures et de bas-reliefs. Douze bœufs en métal supportaient ce bassin. Hiram fit encore dix socles d'airain sur lesquels furent ciselés des chérubins, des lions, des bœufs, des couronnes et des entrelacs. Enfin, de nombreux vases sortirent de ses mains pour prendre place dans le palais de Salomon.

Hiram travaillait au Temple à la fin du XI^e^ siècle (1012 av. J. C.).

Boethos est de date plus récente. Pas plus que son devancier, il ne paraît avoir exercé son art sur le territoire phénicien. C'est à Carthage qu'il vécut. On sait que le luxe de cette colonie commerçante ne le céda point à celui de Tyr et de Sidon. A la fois statuaire et ciseleur, Boethos fut peut-être aussi graveur sur pierres fines. Les archéologues inclinent à croire que cet artiste appartient au V^e^ siècle. Pausanias, dans son *Voyage de l'Elide*, au cours de sa description du temple de Junon à Olympie, parle d'une figure assise d'enfant nu : « C'est une petite statue de bronze doré, dit-il, que l'on attribue à Boethos de Carthage. » Pline nomme par deux fois ce sculpteur. « Bien que Boethos ait mieux réussi dans la ciselure en argent, il a fait un très bel *Enfant* qui étrangle une oie. » Et ailleurs : « Chose singulière, la ciselure de l'or n'a illustré personne, celle de l'argent a fait illustres beaucoup d'artistes; toutefois le plus célèbre est Mentor... après lui, les plus admirés sont Acragas, Boethos et Mys. » Sillig suppose que les Anciens ont fait plusieurs répétitions de l'*Enfant à l'oie*, et le marbre du Louvre, selon Clarac, pourrait en être une copie. Une statue d'*Esculape*, due au ciseau de Boethos, est célébrée par Nicomède, médecin de Smyrne, dans deux épigrammes, et l'on pense qu'il s'agit de l'artiste carthaginois. Cicéron lui attribue la ciselure d'une aiguière merveilleusement travaillée et de grand prix. Enfin le célèbre camée représentant *Philoctète assis et éloignant de sa blessure les insectes avec une aile d'oiseau,* signé ΒΟΗΘΟΥ est attribué par Raoul Rochette au sculpteur de l'*Enfant à l'oie*. « Le travail de cette pierre, écrit-il, dans sa *Lettre à M. Schorn*, ne serait pas indigne du célèbre artiste du même nom, graveur sur métaux dont l'antiquité a vanté une statue d'Esculape; sans compter les rapports de profession qui existent entre les deux artistes et qui pourraient, jusqu'à un certain point, autoriser à croire que notre pierre gravée est l'œuvre du cœlateur Boethos. »

Ainsi se résume l'histoire des seuls sculpteurs phéniciens dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Selon toute vraisemblance, cinq siècles séparent ces deux maîtres, et moins informés sur les monuments de Tyr ou de Carthage que sur ceux de Memphis, nous ne pouvons dire quelles furent pendant cette longue période les écoles en renom. La science

moderne est inhabile à marquer les étapes de la sculpture phénicienne. Mais à défaut de lumière sur ces points curieux, nous possédons du moins quelques notions spéciales à la technique de l'art. Il n'est pas inutile de les rappeler. Elles montreront combien différaient les procédés au pays de Chanaan et en Égypte.

Ce n'est pas la pierre qui tient la première place dans les constructions phéniciennes, c'est le bois, recouvert de lames de métal. Ainsi en est-il pour la statuaire.

Jérémie reprochant aux Juifs de craindre les idoles des nations leur dit : « Un ouvrier coupe un arbre avec la cognée dans une forêt; il le met en œuvre, il l'embellit en le couvrant de lames d'or et d'argent, qu'il unit ensemble avec des clous à coups de marteau afin que nulle partie ne se sépare. » Isaïe met encore plus de précision dans ses termes : « Le sculpteur étend sa règle sur le bois, il le dessine avec la craie, il le forme avec le rabot, il le dresse à l'équerre, il lui donne ses traits et ses proportions avec le compas, et il en fait enfin l'image d'un homme qu'il rend le plus beau qu'il peut, et il le loge dans une niche. » Le cèdre, l'orme et le chêne sont indiqués par l'écrivain sacré comme servant à la fabrication des idoles. Il nous apprend aussi que les infidèles jetaient des statues en fonte.

On sait qu'Isaïe vivait au VIII[e] siècle; or, dès le XV[e] siècle, Moïse avait conseillé aux Israélites d'abattre les bois profanes et de brûler les ouvrages de sculpture des Chananéens.

« Vous jetterez dans le feu, leur disait-il encore, les images taillées de leurs dieux, vous ne porterez un regard d'envie ni sur l'argent ni sur l'or dont elles sont faites. » L'antiquité des statues en bois sur lesquelles étaient appliquées des feuilles de métaux précieux est, ce nous semble, expressément attestée par ces lignes.

Or, il ne faut pas oublier que la terre de Chanaan comprenait la Palestine et la Phénicie. Aucun autre peuple n'est donc plus clairement désigné que les Phéniciens lorsque les écrivains sacrés mettent en garde les Israélites contre les nations idolâtres qui les environnent.

Encore que nous ne puissions appliquer plus particulièrement à la Phénicie qu'à la Chaldée ou à Babylone les paroles de Daniel, nous trouvons sur les lèvres de ce prophète une description singulière. Expliquant à Nabuchodonosor un songe qui hante l'esprit de ce monarque, Daniel lui dira : « Voici, ô roi, ce que vous avez vu : il vous a paru que vous étiez en face d'une grande statue extraordinairement élevée, et son regard était formidable. La tête de cette figure était d'un or très pur, la poitrine et les bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses étaient d'airain, les jambes étaient de fer, et une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile. » Il n'est pas douteux que Daniel ait dénoncé, dans ces lignes, un usage répandu à son époque, c'est-à-dire à la fin du VII[e] siècle; d'associer des métaux de nature diverse dans la fabrication des statues. La sculpture chryséléphantine, on le voit, n'est pas un art particulier au peuple grec. L'Asie-Mineure possédait trop de richesses pour ne pas céder à un besoin de luxe dans des figures où le style et la simplicité choisie de la forme seront toujours préférables à l'éclat et à la magnificence des matières travaillées.

Mais les œuvres d'Hiram et de Boethos sont perdues; rien n'a survécu des idoles décrites dans les Livres Saints; les béthules ou pierres consacrées au culte par les anciens Phéniciens et dont l'hiérophante Sanchoniathon attribue la création au dieu Cœlus, ajoutant que ce sont des pierres vives et animées, ont disparu; les images monstrueuses ou lascives, les Phallus gigantesques sont détruits. La théologie phénicienne telle que l'expose l'hiérophante ne compte pas, comme celle de l'Égypte, de nombreux documents à l'appui du texte de son historien. Et par un phénomène très explicable, ce sont des monuments en pierre qui seuls représentent aujourd'hui dans les collections de l'Europe la sculpture de Tyr, alors que le métal retreint a été de tous temps préféré à la pierre chez ce peuple. Nous pouvons croire, en raison même de cette préférence, que la pierre ne fut pas mise en œuvre par les artistes les plus capables. Ceux-ci durent naturellement se consacrer au travail du bois et des métaux.

Un sarcophage en marbre blanc découvert à Tripolis de Phénicie est au Louvre. Il est décoré d'un buste de femme sculpté en haut-relief. Un triple rang de boucles de cheveux couronne la tête, tandis que des mèches ondulées tombent avec élégance sur les épaules. Si l'on cherche sur cette image le signe d'une parenté avec quelques sculptures antiques étrangères à la Phénicie, ce sont les marbres d'Égine que nous rappelle, par son style et le caractère du modelé, la tête de jeune femme trouvée à Tripolis. Toutefois, nous ne saurions déduire de ce rapprochement aucun fait décisif. Plusieurs figurines en terre cuite, également conservées au Louvre, présentent, d'après Longpérier, une certaine similitude avec des statuettes de pierre provenant de l'île de Chypre, tandis qu'un lion couché, en basalte noir, offre une évidente analogie avec des lions égyptiens de l'époque saïte. Ce travail a été trouvé en Phénicie par M. Pérétié. Nous concluons volontiers, en face de ces sculptures, au séjour des Égyptiens, des Grecs et des Phéniciens, dans les mêmes régions. Ce séjour est d'ailleurs affirmé par l'histoire. Les premiers habitants de l'île de Chypre furent des Phéniciens et des Grecs d'Ionie; Psammetick ouvrit les ports de l'Égypte aux Hellènes, et dès longtemps son royaume avait subi des invasions asiatiques. Mais qui oserait dire avec certitude à quelles mains il convient d'attribuer les sculptures phéniciennes que nous possédons ? Elles sont assez peu nombreuses, et pour la plupart trop faciles à déplacer pour qu'on ose s'élever résolument contre leur présence toute fortuite sur les rivages de l'Asie-Mineure. En un mot, deux artistes de Phénicie ont livré leurs noms à la science moderne; les procédés de cette contrée en matière d'art sont également connus; son style ne l'est pas.

HENRY JOUIN.

Les Anémones

Les anémones sont écloses.
Et c'est, empourprant le gazon,
toute une rouge floraison
qui festoie aux talus moroses.

Leurs semis violets et roses
aux prés, aux bois, à la maison
en joie annoncent la saison
douce et le floréal des choses.

Ainsi, germant sous la rigueur
de l'ingratitude et des peines,
aux tiédeurs d'éparses haleines

des fleurs naissent pour notre cœur.
Printemps, prodiguez vos aumônes!
Charmez-nous, chères anémones!

O. JUSTICE.

HUBERT ROBERT

ET SON TEMPS

Par C. GABILLOT[1]

La peinture d'Hubert Robert a pu quelquefois prêter à la critique; ses dessins n'ont obtenu que des éloges. Il a fait de ces dessins un nombre prodigieux, un nombre tel que lui-même eût été, je crois, incapable d'en établir un compte exact. C'est là surtout qu'il a plume, ou plus exactement des dessins à la plume rehaussés de teintes légères. En ce genre, excepté peut-être celles qu'il a faites sur la fin, toutes ses productions seraient à citer. Il y est inimitable. Il a dessiné aussi au crayon, soit à la sanguine, soit à la pierre noire. Ses dessins faits en France sont plutôt à la pierre noire. En Italie, il se servait plus volontiers de la sanguine, notamment pour faire des études de figures. On lui a reproché bien souvent sa faiblesse en cette partie, il l'avait pourtant ne connaît de lui que dix-huit pièces, toutes à l'eau-forte, et probablement faites toutes à Rome. Elles ont de la finesse et du pittoresque.

D'après Le Blanc, douze de ses pièces (on en compte dix ordinairement) font partie de la suite connue sous le nom de *Soirées de Rome;* elles ont de 133 à 136 millim. de long sur 84 à 90 de large. Les nos 11 et 12, *Monuments antiques de Rome* et *Vue de l'église de la place Saint-Pierre* sont très rares et se trouvent dans un ouvrage intitulé :

L'ESCALIER.
Dessin à la sanguine par Hubert Robert, en 1759. (Collection de M. Ange Déglise.) — (Extrait de la collection des Artistes célèbres : *Hubert Robert et son temps.*)

montré la souplesse de son talent; c'est là surtout qu'on voit, selon l'expression de Diderot, qu'il a jeté sa règle pour ne garder que son crayon. De quelques traits, de quelques touches jetés comme au hasard, il sait faire une chose pittoresque; cela est composé agréablement et avec esprit, et enlevé avec une hardiesse, un bonheur que n'a jamais eus aucun peintre d'architecture. Mariette loue ces dessins sans réserve, et c'était un connaisseur difficile à satisfaire. Ce que Robert a surtout aimé à faire, ce sont les aquarelles rehaussées de travaillée; la vocation lui manquait sans doute. Il faut dire que dans ses dessins les figures sont suffisantes et très joliment croquées.

Aucun document ne permet d'affirmer d'une façon absolue que Robert ait, à Rome, gravé à l'eau-forte avec Saint-Non; mais la manière du premier ressemble si singulièrement à celle du second, et les deux artistes ont eu tant et de si intimes relations en Italie qu'on ne peut avoir le moindre doute sur ce point; très probablement aussi, Robert a fait de l'eau-forte avec Watelet. Néanmoins, la gravure, procédé trop lent, ne convenait pas au tempérament de notre peintre. Il a donc peu gravé. On *Nella Venuta in Roma di Madama Le Comte, 1764.* Les pièces de cette suite venaient d'être gravées à Rome, lorsque Watelet arriva en cette ville, à la fin de l'année 1763. Elles sont dédiées à Mme Le Comte qui accompagnait Watelet dans son voyage. On les trouve en trois états : 1° avec l'adresse de Wille au titre, 2° avec les mots *à Paris, chez Prévost,* 3° *à Paris, chez Basan.*

Outre cette suite, on connaît de Robert six autres eaux-fortes : *la Galerie à la fumée, Paysage avec marbre cassé, 1764, la Carte de visite de H. Robert, Bas-reliefs antiques, Combat de cavalerie, d'après Van der Meulen, 1764.*

Mais si Robert a peu gravé, plusieurs

1. Les Artistes célèbres : *Hubert Robert et son temps,* par C. Gabillot. En vente à la *Librairie de l'Art,* 41, rue de la Victoire. Prix : 8 fr.

de ses tableaux et un grand nombre de ses dessins ont été reproduits par d'autres, soit à l'eau-forte, soit à la gravure en couleur.[1]

A peine de retour en France, Saint-Non, cherchant à mettre à profit les observations qu'il avait faites en Italie, fit paraître, de 1763 à 1767, divers recueils de pièces gravées par lui-même : en 1763, une suite de dix-neuf feuilles à l'eau-forte comprenant des bas-reliefs, trépieds, autels, vases et ustensiles à l'usage des anciens, copiés en Italie ou inventés par Robert dans le goût antique. En 1764 et 1765, des vues d'Italie, de villas notamment, à l'eau-forte, d'après Fragonard et Robert ; plusieurs de ces vues, prises dans les environs de Naples, reparaîtront dans le *Voyage pittoresque de Naples*. En 1767, une autre suite à l'aquatinte, d'après les dessins de Fragonard et de Robert. De 1767 à 1770 il publia une suite de gravures au lavis, d'après différents artistes, Boucher, Fragonard, Robert, etc.; on remarque dans cette suite la première pensée du tableau de réception de Robert à l'Académie de Paris; au bas : *il primo pensiere del quadro sopra il quale il signor Roberti é stata gradito e ricevuto à l'Academie reale di pittura in Parigi*.

Vers 1771, Saint-Non entreprit une publication plus considérable ; ce fut un recueil de planches à l'aquatinte intitulé ? *Fragments choisis dans les peintures et les tableaux les plus intéressants des palais et des églises d'Italie*. Ce recueil comprend cinq suites et même six : première et deuxième suite, *Rome;* troisième suite, *Bologne;* quatrième suite, *Naples;* cinquième suite, *Venise*. Naples a une seconde suite comprenant *un choix de quelques morceaux des peintures antiques d'Herculanum, extraits du Musœum de Portici*, où sont réunis les plus jolis morceaux de ce musée, notamment *la Marchande d'amour*, d'après un dessin de Clodion. Ce sont surtout les dessins de Fragonard, d'après les peintures d'Italie, qui ont été mis à contribution dans ce recueil; Robert en a donné aussi quelques-uns; les titres de la seconde suite de Rome, de la quatrième et de la cinquième, et deux ou trois autres pièces sont d'après lui.

Ces fragments parurent à partir de 1772, à en juger par l'annonce suivante publiée par le *Mercure :*

Mercure, juillet 1772. — Suites de gravures dans la manière des dessins lavés à l'encre de Chine.

Un amateur des arts ayant fait en Italie un voyage assez long pour y pouvoir réunir une collection de ce que ce pays renferme de plus intéressant en tableaux italiens et fragments antiques, qu'il y a fait dessiner par les meilleurs artistes, se plaît à les graver lui-même.

Il lui fallait, pour entreprendre une suite aussi nombreuse, une manière de graver plus expéditive que la gravure à l'eau-forte dont on se sert ordinairement. Il a eu recours pour cela à un genre qui imite les dessins lavés à l'encre de Chine, qui lui a été communiqué par M. De La Fosse, graveur, et qui, sans être le procédé de M. Le Prince, peintre du Roi, semble en approcher au moins par la rapidité de l'exécution.

Le commencement de cette exécution intéressante, contenant la suite de Rome, est de 60 planches, prix : 24 livres.

On pourra s'en procurer des exemplaires chez Basan, rue et hôtel Serpente, et Chereau, marchand d'Estampes rue Saint-Jacques à Paris.

Je crois que cette suite annoncée comprend en réalité les deux suites de Rome, car l'annonce suivante, *Mercure*, août 1773, passe à la troisième suite, Bologne.

A peu près au moment où Saint-Non préparait ses *Fragments*, en 1771, Basan fit paraître une suite à l'eau-forte de *Différentes vues disséminées d'après nature dans les environs de Rome et de Naples, par MM. Robert et Fragonard;* on trouve là, par exemple, de Robert, gravées par Adélaïde Allou, *les Bains de Néron, le Tombeau de Virgile*, lesquels se verront aussi dans *le Voyage pittoresque de Naples*.

Plus tard, les ouvrages de Robert furent reproduits par divers autres graveurs. Les pièces en couleurs d'après lui, les plus importantes, sont dues à Janinet; celui-ci a donné notamment *les Restes du palais du pape Jules*, 11 pouces sur 9, en couleurs, prix : 6 livres et son pendant : *Colonnade et jardins du palais Médicis*. (Ces deux pièces, ensemble, 14 fr., à une vente en 1862). On a, en outre, de Janinet, *la Villa Madama* et *la Villa Sachetta*, à l'aquatinte et en couleurs. Morret a aussi gravé Robert en couleurs ; ses estampes les plus connues sont *l'Ermite du Colisée, le Cloître, le Couvent*. Descourtis a donné le pendant de *l'Ermite, la Prière interrompue*. Martini, Chatelain, Legrand, Le Veau, Helman, Shelton, Maugein et, beaucoup plus tard, Régine Carrey ont encore gravé Robert à l'eau-forte.

Enfin, notre artiste fut mêlé dès l'origine aux grandes publications illustrées qui parurent dans les premières années du règne de Louis XVI.

C. GABILLOT.

LA QUINZAINE

Une Poignée de trouvailles.

On annonce enfin le Printemps — avec le « céruléen » de ses ciels et « les ors » de ses soleils comme disent les poètes dernière manière, et, avec lui, dans les mêmes tons et les mêmes jeunesses, par le peintre Bonnat, le portrait de la charmante comtesse Le Marois en toilette jaune du soir dans un fauteuil à fond bleu clair. Un soleil en chambre dans un ciel à bras. C'est ce que nous verrons au prochain Salon.

En attendant, allons à la découverte derrière les fureteurs qui — depuis quelques jours — sont heureux en trouvailles. Voici d'abord un admirable et magistral portrait d'Anne d'Autriche, par Philippe de Champagne. Il s'en faut qu'on connaisse toutes les œuvres du maître. La reine-régente est peinte avec une rare délicatesse de dessin et de chair, une royale majesté d'attitude, en robe de deuil, coiffée d'une pointe, les oreilles et le corsage parés de grosses perles poires, avec col et parements de manche en fin point de Venise. Elle est debout, presque de face, et tient une montre de la main droite. Quelle heure marque cette montre ? Est-ce une heure de sa vie de femme ou une heure de sa vie de régente ?

Voilà que dans un petit réduit du palais Pitti, un peintre anglais vient de retrouver une *Pallas* peinte en 1480 par Sandro Botticelli — un des peintres les plus élégants et les plus originaux de Florence, longtemps dédaigné, aujourd'hui fort recherché. Ainsi va le monde; ainsi fait la Fortune. Vasari avait parlé de cette Pallas commandée à Botticelli, par Laurent le Magnifique, et qui — toute déesse de la Sagesse qu'elle fût — disparut de la circulation comme une simple demoiselle de magasin.

Autre découverte à Mantoue. Sur la voûte d'un petit retrait, jadis cabinet de travail d'Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, — dans un vieux château fort transformé en prison politique depuis 1708 par les Autrichiens, — une fresque du Corrège. Ni guides ni biographes ne l'avaient jamais signalée. Le caractère de l'œuvre, le rapprochement des textes ne laissent aucun doute. Et de trois ! Ne craignons pas de retrouver des chefs-d'œuvre du temps jadis, puisque — du nôtre — on en crée si peu.

Ne craignons pas aussi de sauver ceux que l'incurie ou la sauvagerie des hommes nos frères laissent ruiner ou s'amusent à détruire.

Premier exemple : Les admirables sculptures et peintures du Palais des Papes à Avignon sont souillées, détériorées par le régiment de dragons qui y est caserné. Quelques artistes s'en sont émus et il s'agit d'arriver à transformer la caserne d'aventure en un musée de l'art antique méridional. Ainsi-soit-il !

Deuxième exemple : La collection des tapisseries du Garde-Meuble est un trésor artistique et national. Or, il n'est pas un ministre qui n'use à sa guise de ces tapisseries. On en use et abuse si bien par ces temps de ministères quotidiens, que de onze cent elles sont réduites à six cent — dont une partie, sans soins et sans réparations, tombe de vétusté.

Pendant qu'on laisse ici périr quelques unes de nos vieilles richesses artistiques, on en restitue

Hélio Buirette & Fayet, Paris.

MADONE (PARMAGIANO)

Musée de Munich

L'Œuvre d'Art. — Paris

LE PARC AUX CERFS (M. RÉALIER-DUMAS)

Salon des Champs-Élysées. *L'Œuvre d'Art. — Paris.*

Hélio Ruhette & Fayet, Paris.

LA FIN DE LA RECOLTE ; SOLEIL COUCHANT (JULES BRETON)

Hélio Boiette & Favey, Paris.

PORTRAIT DE Mme LA COMTESSE DE S... (EMMANUEL DE DIEUDONNÉ)

ailleurs quelques autres. Un groupe d'excellents musiciens — par amour de l'art français — ressuscite en ce moment la musique ancienne, gavottes, sarabandes, forlanes, musettes, carillons, exécutés sur des instruments du temps : viole d'amour, viole de gambe, clavecin et vielle — des merveilles de la vieille lutherie.

Ce clavecin est le frère de ceux des Musées de Cluny ou du Conservatoire. Cette viole d'amour, qui porte sculptée une tête d'Amour aux yeux bandés, est de 1720 et du fameux Paolo Alitzie de Venise. Cette viole de gambe a été fabriquée à Crémone, en 1740, par Bergozzi, le meilleur des élèves de Stradivarius. Cette vielle à l'enseigne « *La Vielle Royale* » est charmante avec le portrait du grand vielliste du XVIII[e] siècle, Michel Leclercq. La vielle? mais elle était si à la mode quand la reine Marie Leczinska en égayait sa solitude de Compiègne et alors qu'en jouait Madame Henriette, tante de Louis XVI! Ce fut Grimm qui la tua de son persiflage en attendant que le Cantalou Carrier — entre deux noyades à Nantes — lui redemandât les airs champêtres de son pays.

Tous ces instruments ont ressuscité les airs de Locatelli, de Naudot, de Rameau, de Daquin, de Couperin, le maître de chapelle de la vieille église de Saint-Gervais. Cette musique a le charme coquet que nous retrouvons dans les vieux portraits au pastel — si jolis quoique un peu défraichis — de nos délicieuses trisaïeules.

Puisque nous parlons musique et restitution — disons que la création d'un théâtre lyrique municipal est projetée et appuyée sur de bonnes raisons et par de hautes personnalités. Ce théâtre lyrique serait hospitalier aux jeunes compositeurs pour lesquels les grandes scènes lyriques ne font ni grandes avances ni grands frais. Là, seraient représentées les œuvres inédites de la jeune école. Il y aurait justice et utilité à la fois. La musique dramatique et française — assez malade sur nos théâtres subventionnés où la production étrangère semble, seule, la bienvenue — retrouverait des éléments d'existence et de rajeunissement.

Si nous avions le temps de vous entretenir de l'art industriel, nous vous signalerions une de ses ingénieuses et dernières manifestations — la reproduction sur satin blanc des exquises gravures du XVIII[e] siècle, signées Huret, Papillon, etc. Le fond de l'étoffe prête une douceur singulière au coloris « qui prend alors quelque chose de fondu, d'un peu effacé, comme dans les gravures retrouvées au fond des vieux châteaux ». On fait de ravissants paravents, paraît-il, en encadrant ces gravures ainsi reproduites dans une soie ancienne, vieux rose, vert mourant ou bleu dauphin.

Mais, je crois — mon directeur me pardonne! — que j'allonge par trop cette quinzaine. Il n'est que temps de saluer et de signer.

AIMÉ GIRON.

Un Art vraiment moderne

Il faut visiter les expositions d'art industriel avec un soin infini. J'ai eu là des plaisirs véritablement justifiés par la nouveauté de certaines créations entièrement modernes ou renouvelées d'une esthétique évanouie et depuis longtemps inusitée. Ainsi, les grès — cette si exquise cuisson aux dessins capricieux, où s'est effacé l'artiste pour laisser au feu seul la latitude d'œuvrer — les grès ont été une de mes meilleures rencontres en ces dix dernières années. C'est que j'avais, dès la première fois, pressenti, sous l'effort maladroit que décelaient les vases ou plats qui m'étaient présentés, le souci de créer, avec des apparences nouvelles, des objets d'utilité courante et fréquente. Les poteries combinées en formes neuves, en coloris non encore vus m'avaient charmé et attiré. Je voudrais offrir d'autres exemples. Le fer forgé, entre autres, mériterait, par l'essor que son travail a pris depuis peu, un examen attentif. Mais, par dessus tout, j'aurais eu plaisir à signaler une égale tentative dans toutes les ramifications de l'art industriel et ç'aurait été intéressant de parler des assiettes dessinées avec le goût particulier à notre fin de XIX[e] siècle. Ceci est un exemple entre tant d'autres. Songez qu'il n'y a, à cette heure, aucune recherche dans la composition de nos services de table et de nos vaisselles. Dans l'article dit riche, dans la vaisselle d'amateur, nous retrouvons uniformément des imitations, des reproductions de faïences rouennaises, ou d'Angoulême, ou de Nevers. Nul effort pour sortir de cette copie, rien qui soit le signe d'une conception personnelle et du temps. Quel ne sera pas l'embarras des collectionneurs du siècle qui vient, lorsque voulant classer des faïences ou porcelaines selon leur âge, ils tomberont sur des fac-similés de vieux Rouen, mis en circulation vers 1897, et si soigneusement ébréchés, fendillés et craquelés que l'enquête ne pourra établir la date d'origine. Ils ne sauront avoir, pour peu que cet art spécial se soit développé, qu'un très justifié dédain pour notre temps qui copia servilement, et sans âme.

Le vieux meuble est beaucoup demandé. Tout bon bourgeois qui se respecte et se pique d'un peu de connaissances artistiques, exécute, au moins une fois, le voyage à travers Bretagne et Normandie pour trouver le bahut ancien, sûrement ancien, orné de panneaux sculptés, naïvement, de rinceaux, ou de figures gauches; à défaut, rapportera-t-il l'armoire aux grandes portes, vernies et lustrées, moulurées en courbes irrégulières et garnies de rayons imbus de la lavande de trois siècles.

Pourquoi cette mode de snob ridicule et sotte? Pourquoi ne point encourager l'ébéniste moderne à chercher des formes correspondant à nos besoins et à nos mœurs? La table de salle à manger n'est plus possible dans les formes d'autrefois. Il ne faut pas négliger tout le pratique que nous demandons à un meuble. Une table doit pouvoir recevoir le service d'une famille, petite et qui ne songe pas aux cérémonies. Mais aussi, par suite de l'exiguïté des appartements (ce qui ne permet pas à la majorité d'avoir de nombreux meubles), cette même table doit s'élargir, s'allonger aux soirs de réception pour se prêter au groupement autour d'elle, des nombreux invités.

Voici l'utilité de la *rallonge*. Avec elle surgit une modification dans la construction même de ce meuble. En tient-on compte ?

La bibliothèque ?

Jadis, la bibliothèque n'existait pas. Le rayon, sur le mur, la pile de livres sur une table *ad hoc*, c'était toute la bibliothèque. Puis, le livre devenant plus répandu, il fallut le classer, l'ordonner comme un catalogue suivant des rayons abrités des poussières. Le meuble « bibliothèque » devint nécessaire. Aujourd'hui, le livre envahit. Quiconque veut posséder des livres s'en trouve tôt encombré. Il faut une disposition spéciale, nouvelle, facile et prompte pour ces volumes accumulés. Ne saurait-on chercher, avec plus de soin encore que certains fabricants ne l'ont fait, la bibliothèque moderne? L'idée des casiers tournants est à mûrir. Tel arrangement modifie des formes, supprime des moulures, des glaces, ajoute des pivots qu'il faut décorer, faire valoir ou dissimuler.

Cette fois encore, en tient-on suffisamment compte ?

Ainsi que le disait récemment un chroniqueur autorisé, on s'amuse plutôt à élever des vers pour les faire courir dans le bois neuf et lui donner l'apparence du vieux.

On pourrait s'arrêter à d'autres meubles et envisager tout le travail qui reste à parachever pour obtenir la forme définitivement moderne de la table de toilette, du canapé, de la vitrine, des chaises, de la glace de cheminée, de la cheminée elle-même, etc., etc.

En un mot, sortir des copies, examiner les exigences de nos besoins présents et les orner d'un art actuel plutôt que de les dissimuler sous des formes anachronitiques et surannées.

Le candélabre m'arrête encore.

De plus en plus, l'électricité devient

un des moyens les plus utilisés pour l'éclairage des intérieurs. C'est presque décisivement fini — peut-être encore vingt ans à attendre — des gaz et autres modes de luminaire. Si nous considérons les anciennes bougies des candélabres qu'on disposait, le siècle dernier, sur la table des banquets, devant chaque convive, si nous nous arrêtons aux appliques des salons d'il y a quelques années, nous nous apercevrons que la production de la lumière s'y effectue de bas en haut.

Or, l'électricité se manifeste en sens diamétralement inverse. La lampe électrique, la poire que nous voyons partout est basée sur le principe d'émission de haut en bas. On peut renverser la source de lumière vers les objets à éclairer, ce qui n'était pas réalisable de toute autre façon. Pourquoi n'utilise-t-on pas cet avantage et quelle faute contre le rationalisme que ces lustres de théâtre dont les foyers électriques sont dressés vers les plafonds ! C'est illogique et maladroit.

Je commençais mon article en disant qu'il faut visiter les expositions d'art industriel avec un soin infini. J'entendais qu'il faut y chercher les traces de l'art nouveau que je réclame. Je dois conclure que, à de rares exceptions, je ne l'ai pas rencontré selon mon vœu.

Que la technique de chacune des branches de l'industrie m'échappe en grande partie, je l'accorde en regrettant cette incompétence qui me prive des moyens d'indiquer dès aujourd'hui la marche à suivre, mais qu'il me soit néanmoins permis de déclarer mon désir de voir les artisans modernes sortir des sentiers battus et créer, après méditation et réflexion logique, des œuvres d'art pratiques, rationnelles, en relation avec la vie de leurs contemporains et s'appliquant *en tous leurs détails* aux besoins élargis et sans cesse transformés de l'époque où ils sont appelés à produire.

MARC CROISILLES.

MES COUPS DE PLUME

Sous cette rubrique, je ferai une rapide critique des petites expositions intéressantes de la quinzaine, d'une manière peut-être un peu bien personnelle, mais en tous cas très sincère.

M. G. d'Espagnat chez le *Barc de Boutteville.*

Je suis peut-être un peu rude, pour le jeune exposant que voici, mais c'est qu'à la vérité j'enrage de voir un artiste, doué de telles qualités de coloriste et de poète, se galvauder si souvent à je ne sais quelles abracadabrantes chinoiseries de formule adoptée de chic (par conséquent mal comprise) — et ce, *voulûment*, pour la vaine, unique et sotte gloriole d'effaroucher le *philistin*, alors qu'avec plus de sobriété dans l'usage de sa force, un sincère vouloir à réagir contre les emportements d'un tempérament hanté d'*inouïsme*, *M. d'Espagnat* pourrait (ce qui serait d'un bien autre mérite), nous étonner et nous ravir, nous ses pairs, en nous donnant de fort belles choses.

Oui, et ce n'est là son moindre défaut, *M. d'Espagnat* manque de sincérité! Et ses outrées violences d'impressionniste échevelé sont trop calculées, ses furieux coups de couteau au travers sa couleur sont trop savants, et trop méthodique enfin me semble l'apparente fugue de son dessin (*toujours*, alors, maladroit, hâté, sans solidité ni contexture — en quoi, surtout, il tient du *Tintoret*, son maître de prédilection, si j'en crois *M. Arsène Alexandre* (un préfacier, ceci soit entre parenthèses), qui ne s'est guère compromis! pour que je puisse voir là autre chose qu'un exagéré parti-pris de pince-sans-rire !

***

Impressionniste, *M d'Espagnat* apporte à l'étude de la nature, et de ses infinies manifestations, une vaste science encore mal digérée, de lettré et d'historien, d'où émane un concept tout particulier, parfois original et vigoureux, d'une humanité mi-réelle, mi-fantastique et légendaire — mais presque toujours intéressante (lorsqu'il est sincère), une vision nette, mais lourde du geste, de la ligne, de la toute-puissante couleur, et enfin un parfait dédain, ou plutôt une incompréhension absolue de matérialiste pour l'âme — à laquelle, malgré son néo-romantisme, il ne croit guère.

Et je n'en veux pour preuve que ceci : c'est qu'il n'a pas du tout le sentiment des horizons insondables où s'épanouit si magnifiquement l'âme d'une nature, et qu'en toute son œuvre — sauf, peut-être, deux ou trois exceptions plutôt involontaires (et même alors qu'il est parfaitement sincère), ses têtes sont toujours trop petites, mal faites, mortes, manifestement négligées, parce qu'en la tête, surtout, se révèle l'âme d'une personnalité, l'être intime de toute créature vivante — et, qu'encore une fois, l'âme importe peu à *M. d'Espagnat*, qui lui préfère les passions animales, et l'instinctive bestialité...

***

Mais que m'importe, après tout! Et s'il ne veut pas ou ne peut voir la petite larme d'essence divine, immanente en toute chose vivante ou simplement créée, c'est-à-dire s'il se condamne ou est condamné à ne nous donner jamais d'œuvre parfaite, tant pis pour lui! — Et tel qu'il est, avec son matérialisme gavé d'un savoir touffu, qui le fait, par dessus tout, exalter la chair et ses folies, et l'agenouille dans l'adoration du geste, d'une couleur intransigeante, *gueularde*, à force de violence et d'inharmonie dans le fondu des tonalités — mais parfois bien belle, cependant! — il pourrait de fort belles choses, n'était cette sacrée manie — que je qualifierais plus rudement, si je n'étais persuadé qu'il s'en corrigera (car j'ai des preuves de sincère enthousiasme), d'effaroucher le philistin, *de faire peur* — et d'attrister si niaisement ceux qui ont très nette conscience de sa grande valeur!

***

J'aurais voulu faire une plus complète étude des œuvres de ce peintre, analyser spécialement et louer celles qui me plaisent (une dizaine), et enfin, donner encore plus rudement de mon boutoir, dans celles qu'il me force de détester. Mais, comme toujours, à *L'Œuvre d'Art*, le temps presse, et la page est courte, qui est accordée à mon griffonnage. Je citerai donc simplement, parmi les meilleures choses, la *Tête douloureuse*, gravée sur bois, magistrale d'agonie morale; le *Char du soleil*, le meilleur de ses dessins, sans doute, d'un farouche emportement dans la facture, l'*Homme et le cheval*, deux dessins à la *Delacroix*, la *Face pensive*, la *Rieuse*, et enfin, parmi les peintures, cette belle *Eau tranquille*, un simple filet de cristal dans un taillis, d'un exquis rendu en sa violence démente à la *Courbet*, une peinture au couteau (trop facile pour qu'on en abuse), de rare mérite.

Et pour conclure, je demanderai encore une fois à *M. d'Espagnat :* pourquoi briguer avec cette jalouse fureur une triste et combien banale réputation de pince sans rire (qui ne mène d'ailleurs jamais bien loin), lorsque l'on a les plus belles et les plus sérieuses qualités pour s'imposer parmi les meilleurs artistes de sa génération ?...

M. S.

NOS GRAVURES

PALMEGIANO, dit LE PARMESAN. *La Madone.* (Musée de Munich.) — Drapée avec magnificence dans la pourpre éclatante des Elus, et voilée d'une blancheur de lin neigeux où s'atténue encore la morbide pâleur de son sourire inquiet déjà du mystérieux *pourquoi* de l'étonnante *Venue*, la Vierge Marie, source ineffable d'extase, Mère des Béatitudes, assise sur un trône taillé précieusement dans des splendeurs de marbre et de gemmes, préside au divin conseil de son Fils adorable...

Cependant qu'un séraphin angéliquement blond, exalte (symbole des célestes Allégresses), en un chant de suavité, la gloire de la Mère Bienheureuse!

Par la chaleur, l'éclat et la finesse du coloris, l'éblouissante richesse du décor, où le marbre s'épanouit en capricieuses flores, en impeccables ornements, en volutes et bas-reliefs infiniment gracieux, enfin par la pureté idéale quoique un peu froide des lignes, des draperies, des physionomies pleines de suave gravité des évangélistes et des apôtres, cette superbe peinture me paraît appartenir à l'âge d'or de la Renaissance, qui s'inspira du divin Sanzio...

Mais on me permettra d'avoir un autre idéal que celui de la Plastique pure et de lui préférer l'Art plus sévère des Primitifs, moins savant, certes, plutôt naïf, même, mais d'une autre intensité dans l'interprétation et l'intuition de l'éternelle Vérité, de la *vraie Beauté!...*

***

M. RÉALIER-DUMAS. *Le Parc aux cerfs.* (Salon des Champs-Élysées.) — M. Réalier-Dumas a trouvé motif à nous évoquer les amusements plutôt badins, les joies (?) et les *folles ivresses* des petits *snobs* du bon vieux temps. Croyez-vous que ces

divertissements-là, ces parties de cache-cache en des fourrés semés d'embûches et d'obstacles propices, de parcs discrets, diffèrent beaucoup des niaises fadeurs de nos *flirts* modernes, et des *garden-party* de notre vie de châteaux?

Peut-être que nos petits crevés d'autrefois étaient plus hardis, plus galants, mieux habillés, et d'une autre vigueur, partant plus heureux, que les *poussifs* et les *haletants* de notre déliquescente génération?

Mais que nous importe, et que voilà bien, n'est-il pas vrai? une *nature* vraiment *Pompadour*? tout ce qu'il y a de plus *Louis XV*... et de moins intéressant!...

∴

JULES BRETON. *La Fin de la Récolte.* (Salon des Champs-Elysées.) — Perdus dans la plaine où les mottes grasses défoncées d'une pioche robuste révèlent l'humble trésor qui sera toute la nourriture et la joie des hôtes de la ferme, durant les durs frimas, quelques travailleurs s'attardent et se hâtent à la *ramasse* des pommes de terre, car le soir approche, et les abominables rôdeurs vont surgir bientôt, du creux des taillis, du revers des fossés, qui achèvent la récolte abandonnée trop tôt, et jouissent sans peine du labeur acharné des *autres!*

Ah! les bandits! et comme je la comprends bien l'angoisse du bon paysan mesurant du regard l'étendue de la cueillette à faire encore, avec la peur terrible de ne pouvoir l'achever avant la nuit!

∴

M. E. DE DIEUDONNÉ. *Portrait de Mme la comtesse de S...* (Salon des Champs-Élysées.) — Ceci est simplement afin que nous sachions qu'il y a toujours (à Paris, je suppose) de jolies et superbes femmes, pour la plus grande joie des poètes et des amoureux — et peut-être aussi pour nous prouver que M. Dieudonné ne fréquente guère le monde des escarpes, ni même celui des clercs de notaire!

Ce dont je le félicite très sincèrement!...

MARC STÉPHANE.

Marcel Andrès

(*Suite*)

— Tiens! des œufs frits! dit traîtreusement Anaïs; cela rappelle agréablement le carême!

— Avec ça que le carême te semble agréable?

— Justement, cela fait penser qu'il est passé. Après tout, je ne vois pas pourquoi tu m'attaques sur mon carême, il me semble que je l'ai fait en conscience! que je me suis bourrée de morue, de fromage, d'œufs et d'herbes de toutes les couleurs!

— Oui, nous savons que tu le digères très mal; cela amène des troubles dans ton... humeur. Quand elle fait maigre, nous faisons pénitence.

— Comment, papa, tu m'attaques! moi qui prends toujours ton parti!

Le fait est que c'était une petite lâcheté de monsieur le maire qui exerçait l'autorité au dehors et la soumission à l'intérieur; une petite flatterie, un sacrifice à la divinité qu'il voulait se rendre favorable, ayant à annoncer une nouvelle pouvant amener explosion.

— Au fond, reprit d'un air candide la jeune chatte qui se faisait les griffes, cela me serait égal de faire maigre — bien que le carême ne devrait exister que pour ceux qui font le carnaval — si tout le monde faisait maigre! mais la morue devient positivement plus sèche et plus filandreuse dans mon assiette quand Arthur mange sa jolie petite côtelette panée sur son assiette bien chaude!

— Tu sais que ton frère a mal à l'estomac quand il fait maigre.

— Pauvre garçon! c'est triste d'être dyspeptique à son âge! tu devrais lui dire de sacrifier ses cigares pendant le carême, ça ne lui ferait pas mal à l'estomac, ni à la gorge — et il n'empesterait plus nos chambres!

— Il attend que tu fasses maigre de coups de langue, dit M. le maire en riant. A propos, Mme Grosjean, je viens de recevoir une lettre du nouveau préfet. Il vient la semaine prochaine faire sa tournée et s'arrêtera une demi-journée à Ker-Ellé. Naturellement, il déjeunera à la maison.

Il était heureux que Marguerite fût là; Mme Grosjean retint sa langue:

— Quel jour vient-il?

— Lundi.

— Lundi! Pourquoi pas aujourd'hui? Nous sommes jeudi — trois jours, dont un dimanche, pour préparer une réception officielle!

— Mais, ma bonne amie, pour une femme aussi capable, aussi habituée que toi aux réceptions...

— Il n'y a rien à faire, n'est-ce pas?... tous les mêmes! jamais rien à faire, les femmes!... Qui invitons-nous?

— Ah! un dîner d'hommes tout simplement! l'adjoint, le juge, le notaire, le docteur et les personnes amenées par le préfet.

— Combien?

— Je n'en sais rien! Je ne peux pas le lui demander.

— Vous verrez que nous serons treize! C'est toujours ainsi!

— Ne te trouble donc pas! mets quatorze couverts; au dernier moment, j'inviterai n'importe quel ami d'Arthur... le petit Bénard, par exemple; c'est sans conséquence.

— Merci! Il mange comme un chacal et choisit toujours les meilleurs morceaux. Il prendrait un aile de poulet sur l'assiette de sa voisine!

Anaïs sa pencha vers Marguerite:

— Vous savez? mon amoureux? maman ne lui est pas favorable: il n'a pas le sac!

— Si cela peut vous être agréable, Madame, je viendrai vous aider; je me charge aussi des fleurs pour la table et le salon.

— Cela me fera plaisir, dit Mme Grosjean touchée. Je vous demanderai même de venir déjeuner avec nous; un déjeuner d'hommes, Anaïs sera loin de moi, j'aimerais la voir près de vous.

La chère dame se livrait dans son for intérieur à une série de petits calculs maternels, — des toiles d'araignée pour prendre les mouches. — M. de Beausite est jeune, joli garçon, de bonne famille, préfet; ça pourrait faire un parti; à Ker-Ellé, il n'y a rien pour Anaïs. Sans avoir l'air de rien, je lui glisserai le chiffre de la dot: je lui ferai comprendre que Mlle Arsdel est sa gouvernante; elle est distinguée, cela posera Anaïs d'avoir une institutrice tournée comme cela — les yeux de la petite feront le reste; il s'agit d'organiser un dîner qui donne bonne idée de la famille.

Le déjeuner fini, M. le maire, en père bien dressé, obéit à sa fille, et, se contentant de soupirer, il emboîta le pas sans résistance. — Il faisait maintenant un soleil radieux; une de ces belles journées tièdes où la vie fait semblant d'être bonne. Anaïs mit sur l'oreille un petit chapeau de bergère qui lui allait à ravir. Et ils partirent joyeux, la fillette jacassant comme une pie, riant de tout, à tort et à travers, sans motif, pour le plaisir de rire. La sérieuse Marguerite s'égayait malgré elle à cette fraîcheur, cette jeunesse, cette joie.

— C'est bon de vivre! disait la fillette. Je ne sais pourquoi l'on serait de mauvaise humeur quand le ciel et la mer sont si bleus! cela donne des idées roses!

— Chère enfant! disait Marguerite, vous n'avez eu encore aucune tristesse, aucun chagrin!

— Mais, Mademoiselle, cela n'empêche pas! Voyez, les oiseaux ont des malheurs, des accidents très graves... quand les chats les mangent! Eh bien! lorsque arrive le printemps, ils sont joyeux quand même; ils oublient ce qui est passé et ils chantent. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Nous ne sommes pas plus malheureux qu'eux!

— Ohé! M'sieu le Maire! ohé! criait de toutes ses forces un gamin essoufflé de courir et portant un pli à la main.

Les promeneurs s'arrêtèrent, attendant ce messager. M. le Maire prit connaissance de la lettre.

— Ma pauvre Anaïs, je suis fâché de gâter ta promenade, mais il me faut retourner immédiatement à la ville.

— Oh! papa! Et mes narcisses! Écoute, nous sommes à dix minutes du bois, nous pouvons y aller toutes seules; nous cueillerons notre bouquet, et nous reviendrons de suite.

Le père hésita. Comment Mme Grosjean prendrait-elle la chose?...

— Au moins, ne soyez pas longtemps! Tenez, revenez me prendre du côté de la mairie, je vous ramènerai à la maison.

Le père s'en alla d'un côté, les jeunes filles de l'autre.

Il y avait dans l'air une joie flottante.

— Comme c'est amusant, mademoiselle, de s'en aller toutes seules, libres, suivant sa fantaisie, sans entendre dire: Naïs, ta robe traîne; tu vas la déchirer; ou cet éternel « tiens-toi droite » qui vous empale du matin au soir!

— Oh! Anaïs, votre mère est si bonne pour vous! Ingrate!

— Pas du tout! J'aime beaucoup maman — pas tant que papa. — Pauvre papa! c'est lui qui est bon; il passe sa vie à tâcher de contenter tout le monde — sans jamais y réussir. — Maman n'aime que les garçons; pour elle, les filles n'existent pas; c'est moins que rien, un encombrement. Une seule chose me ferait pardonner d'être, ce serait un beau mariage. Oh! pour cela, par exemple, elle ne regardera pas à sa peine, ni à la dépense. Elle me coudrait des billets de banque du haut en bas pour me faire trouver acquéreur.

— Si votre mère a tant à cœur de vous faire faire un beau mariage, c'est pour assurer votre bonheur.

— Ce bonheur-là, j'aimerais assez l'assurer moi-même! nous n'avons pas les mêmes idées, maman et moi. Un beau mariage, pour elle c'est un gros chiffre de rente; que le mari ait cinquante ans, des lunettes, qu'il n'ait que le crâne de poli,

ça ne la gêne aucunement; moi, cela me gêne! Je veux un mari jeune qui m'aime, que j'aime et qui voie en moi autre chose que ma dot.

— Pauvre enfant! dit Marguerite avec un soupir qui venait de loin, c'est plus difficile à trouver que vous ne pensez, ce mari-là.

— Voyons, Mademoiselle, trouvez-vous que ce soit beau d'épouser un homme pour son argent? Trouvez-vous que ce soit gai de voir une fille de seize ans sacrifiée à un homme de quarante ans? Trouvez-vous enfin que ce soit honnête de prendre pour sa fortune un homme que l'on n'aime pas?

— Certes, non, ma chère enfant! ce sont mauvaises actions.

Anaïs passa brusquement ses jolis bras potelés autour du cou de Marguerite qu'elle embrassa avec effusion :

— Je savais bien que nous finirions par nous entendre!

On était arrivé au bois. Et la fraîche Anaïs, la belle rieuse de seize ans, emportée par la joie de vivre, courait en avant, chantant gaiement la vieille chanson toujours jeune :

Douter que la rose nouvelle embaume le verger,
C'est douter que Suzanne est belle aux yeux de son berger!

Tout à coup, elle s'arrêta saisie. A côté d'un canton de narcisses en fleur, un jeune homme couché sur la mousse dormait immobile; un gros bouquet à côté de lui l'empoisonnait à son insu. Il était si pâle que la pauvre Anaïs le crut mort. Un cri de terreur s'arrêta à moitié sur ses lèvres. Ce cri en dehors des harmonies du bois réveilla brusquement le dormeur. Ses yeux s'ouvrirent un peu vagues, alourdis et s'arrêtèrent charmés sur cette enfant, si fraîche qu'elle avait l'air d'une églantine qui s'entr'ouvre. Anaïs poussa un soupir de soulagement. L'inconnu se souleva, un genou encore en terre :

— Je vous ai fait peur, Mademoiselle?

— J'ai cru que vous étiez mort, dit Anaïs à demi-voix.

Marguerite était arrivée; tout de suite, elle reconnut son voyageur. Marcel ramassa son bouquet et le tendant à Anaïs :

— Pardonnez-moi, rose des haies, et daignez accepter mon bouquet. Je suppose que c'est cela que vous veniez chercher dans ces parages?

— Tout justement, dit Anaïs un peu timide.

Marguerite la tira brusquement en arrière :

— Gardez vos fleurs, Monsieur; le plaisir que nous venions chercher, c'était de les cueillir.

Marcel salua et dit d'un ton légèrement railleur :

— Ne prenez pas la peine de refuser mon bouquet, Mademoiselle, puisque ce n'est pas à vous que j'ai l'honneur de l'offrir.

Anaïs prit résolument le bouquet :

— Nous sommes en retard, Mademoiselle; autant prendre ce bouquet tout cueilli et aller retrouver papa. Merci de vos fleurs, Monsieur; une autre fois, ne vous endormez pas sur un oreiller de narcisses, cela donne de mauvais rêves!

— Et de charmants réveils! salua Marcel s'en allant d'un autre côté.

Marguerite était de mauvaise humeur.

— Croyez-vous que votre mère serait contente si elle savait cela?

— Cela dépend! Si ce prince charmant avait de grosses rentes, elle verrait là une rencontre providentielle.

— Eh bien, Anaïs, vous avez de la chance; votre prince charmant a des rentes. C'est le filleul de M^lle de Ploucastel, un savant, un Parisien morose, désillusionné de la vie.

— Tiens! tiens! dit Anaïs; c'est dommage; enfin, n'en parlons plus!

Le lendemain matin, Marguerite n'avait pas de leçons. C'est bon quelquefois de se reposer, de flâner — mais il n'y a que les travailleurs qui connaissent cette joie-là. Pour savoir flâner, il faut savoir travailler.

La journée s'annonçait superbe : ces brumes charmantes qui sont les voiles d'un beau jour. L'horizon se noyait dans des vapeurs lilas, rosées, bleuâtres; la mer miroitait, paisible comme un lac, frissonnant à peine sous les caresses de la brise. Marguerite aspirait cet air fort, buvant la vie, se baignant dans la lumière, la tiédeur de l'air, les parfums salés qui l'enveloppaient. Elle avait des étonnements de se sentir contente. Quoi! son cœur était brisé; l'ombre froide de la désillusion avait glacé ses joies, ses espérances, tout ce qui sourit dans la vie!... et elle pouvait être contente?... Elle avait des étonnements!

Le chemin creux bordé de haies descendait à la mer; les ronces étaient en fleurs; même cette mauvaise herbe avait des beautés. Une touffe d'églantines mêlée à des chèvrefeuilles se balançait en haut d'un buisson d'épines noires aux dards aigus. Devant la haie, un petit fossé où l'eau coulait rieuse sur un lit de cailloux, baignant les mousses, les fougères, toutes sortes de petites choses.. Les fleurs étaient tentantes!... Marguerite mit le pied sur une touffe moussue qui s'avançait dans l'eau... Le pied enfonça trempé de boue — cette réalité. — Marguerite étendit son ombrelle — trop courte! — La touffe toujours se balançait au vent, se penchant, se relevant, coquette, provocante, railleuse. Tant pis! Marguerite la voulait. D'un bond léger elle franchit le fossé; les épines la prirent et la piquèrent. Collée à la haie mordante, presque sans rebord, elle sentit que la terre cédait et qu'elle allait descendre d'une pièce dans le fossé; tout affairée, cramponnée d'une main à l'épine noire, s'allongeant, se grandissant, elle tendit l'autre bras jusqu'à la fleur. Un éclat de rire mordant, une main vigoureuse qui la saisit, pendant qu'une autre fauchait le chèvrefeuille et, d'un élan, Marcel Andres sautait de l'autre côté entraînant Marguerite avec lui.

— Là! c'est cela que vous vouliez, dit-il en lui tendant le chèvrefeuille; êtes-vous contente?

— Non! dit Marguerite furieuse! C'étaient justement les églantines!

— Je crois que ce n'est pas vrai du tout — dit Marcel en franchissant de nouveau le fossé et fauchant les églantines, mais, cette fois, vous serez bien obligée de dire que ce sont celles-là que vous vouliez!

— Dois-je dire merci? fit Marguerite hautaine.

— N'en prenez pas la peine! C'est par pur égoïsme que j'ai agi — deux mauvais motifs. — J'étais sûr que vous alliez tomber à l'eau et cela me gênait; — de plus, je n'étais pas fâché de vous être désagréable. Êtes-vous contente?

Marguerite ne put s'empêcher de rire.

— C'est une véritable déclaration d'hostilités! Pourtant, je garde vos fleurs quand même, pour leur beauté, leur parfum — non pour vous!

— Je n'en doute aucunement, mademoiselle, et je vous débarrasse de ma présence.

Et ces deux êtres jeunes, charmants, vaillants, mais blessés, drapés dans leur orgueil, leur défiance, se séparèrent sans avoir laissé leur cœur s'entr'ouvrir seulement; chacun continuant un chemin qui ne s'était croisé que pour les séparer un peu plus.....

— Quelle drôle de jolie fille désagréable et revêche que cette demoiselle Arsdel, disait le soir Marcel à sa marraine. C'est un porte-malheur, elle a le mauvais œil; toutes les fois que je la rencontre, je rentre maussade à la maison.

— Cela ne te fait pas honneur, mon enfant; mais voilà bien la bêtise masculine! Vous autres, hommes, lorsque vous vous trouvez en face d'une femme loyale, honnête, dédaigneuse des coquetteries, des ruses, des artifices féminins, cela gêne votre orgueil; vous lui tournez le dos pour courir après des sottes qui ne savent que faire des grimaces, jouer de la prunelle ou de la crise de nerfs! Je me fais vieille et j'ai vu bien des femmes, jamais une que j'estime, que j'aime, que je respecte autant que Marguerite!

— Voila un grand éloge dans votre bouche, marraine, dit Andres sérieux.

— Pauvre fille! elle est chevaleresque jusqu'à l'absurdité. Trompée dans son amour par un fiancé qui l'a plantée là quand il l'a sue ruinée, elle refuse de croire à l'infamie de celui qu'elle a aimé... qui sait?... qu'elle aime encore peut-être : le cœur a de ces lâchetés. Elle espère son retour; elle préfèrerait le voir mort plutôt que parjure, pour garder fidèlement son deuil!

Le front dans la main, Marcel rêvait. Il rêvait d'une autre! — de l'infidèle! — il la voyait passer, radieuse, enivrante de son charme malsain... Et ses paupières se gonflèrent.

— M^lle Arsdel est un phénomène, dit-il enfin pour dire quelque chose, pour répondre à sa marraine, pour dissimuler l'émotion dont il avait honte. Fidèle à l'infidèle! C'est un oiseau rare! le seul de son espèce. Gageons, marraine, que vous n'en avez jamais vu d'autres!... Fidèle!...

Les yeux de marraine se perdirent dans le vague : elle voyait loin, très loin, bien loin dans l'horizon et le passé. La mer immense déroulait ses solitudes, les vagues profondes creusaient leurs sillons, se tordant, se roulant, luttant entre elles, s'entrelaçant, serpents énormes! Elle entendait des bruits confus, horribles, des mugissements sinistres. Et, à travers ce chaos d'épouvantes, une dernière parole d'amour, un appel sans réponse, étouffé par la mer! Et sur les algues vierges, sur les coraux que nulle main n'irait cueillir, dans les profondeurs inconnues, le jeune marin au regard fier, au cœur vaillant, aux espoirs radieux, dormait du sommeil sans réveil!.....

— Si, j'en ai connu une autre — dit-elle enfin lentement — qui ne s'est jamais consolée, qui n'a jamais voulu de consolation!

Il se faisait tard; Marcel prit respectueusement la main de sa marraine, y appuya un baiser fervent et s'en alla.

Jan Kermohr.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et C^ie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois. . . . . 12 —
Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 48

5 Avril 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

PETITS FEUILLETS

C'est pour l'humanité un des plus intelligents décrets de la Providence, qu'il ne nous soit pas permis de tenir constamment en main notre bonheur. Je crois fort que plus d'un en prendrait à la fin de la fatigue après de courts instants, et laisserait d'un geste voulu tomber à terre la petite fleur et se briser le vase où elle germa et fleurit pour lui. Ceux d'entre nous qui n'ont plus de faveurs à demander à la chance et qui, sans hésiter, osent souligner leur nom de l'épithète « homme heureux » sont bien les plus infortunés que je connaisse. Ce qui contribue au bonheur d'une vie n'est en effet point le calme continu de l'existence, mais plutôt l'alternative de nos joies et de nos déboires. Car nous sommes par excellence des composés de fragilité et de faiblesse, de crédulité et de petits mensonges et, tous, du prince au mendiant, entretenons en nous, avec beaucoup de soin, la naïveté charmante de ne compter comme vécus que les jours où il nous arriva de ne pas verser trop de larmes. Et voilà pourquoi les satisfaits qui ne pleurent pas ne seront jamais bien renseignés du vrai bonheur, un éclat de rire ne pouvant se racheter que d'un sanglot et ne valant guère aujourd'hui qu'à cause des chagrins d'hier. Si, dans son calme, dans sa belle horizontalité aux jours où la bourrasque n'y court pas, la mer nous semble belle et comme l'image de la paix reposante, c'est que nous nous souvenons de ses colères. S'il n'en était ainsi, elle ne serait pas beaucoup plus qu'une éternelle nappe inerte aux mêmes et éternels reflets et ce serait la Mer Morte dont les flots rejettent à la rive les cadavres des poissons qui n'y purent vivre. Ainsi nos âmes. Défions-nous d'un esprit qui, sans souffrir de contrainte, sait accommoder les incidents contradictoires de la vie et les accepter toujours avec un égal sourire. Cherchons plutôt la méthode de n'être pas nous-mêmes trop éprouvés. Puisque la raison de nos félicités est toute dans nos amertumes, acceptons les unes dans l'espoir des autres, mais ne négligeons pas, dans les périodes fastes, d'accorder une seconde de méditation compatissante aux heures douloureuses de jadis. A ce seul prix, nous avons le droit de savourer parfaitement nos joies. Si nous négligions cette précaution, peut-être un jour, par opération inverse, serions-nous cruellement châtiés de notre oublieuse insouciance. Le poète l'a dit : « Nessun maggiore dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria. »

. .
.

Je me suis souvent demandé pourquoi la peinture militaire n'avait, pas plus qu'elle ne l'a fait, provoqué l'éclosion de réels chefs-d'œuvre. Comme la peinture religieuse, elle est cependant représentative elle-même d'un culte, le culte du sol natal et des gloires nationales. Je ne crois pas qu'on puisse, à moins d'être un manœuvre, peindre une scène militaire sans y croire un peu. C'est une loi morale qu'il faut au moins ne pas mentir à ce qu'on fait. Faut-il donc conclure que nos artistes n'ont que fort peu la foi en ce qu'ils œuvrent, si nous examinons le degré d'art très moyen qui ressort de la somme de leurs travaux en ce genre spécial? Et cependant, puisqu'à peindre une scène mystique et un égorgement réciproque de braves gens qui s'ignorent, il y a également culte, nous sommes en bonne posture pour nous étonner d'une telle différence dans les résultats. C'est peut-être parce qu'il est impossible à l'art militaire d'atteindre à l'harmonie des lignes et des silhouettes. Plus ou moins, le peintre militaire est soumis à l'accessoire ; il ne peut s'affranchir des ceinturons, des bretelles de fusils, des courroies de bidons, des pompons et des vis de culasse (sous peine d'inexactitude) ; innombrables petits détails qui, par leur rigorisme officiel, ne sauraient concourir à de belles formes. Combien plus facile le beau pli de la robe d'une Vestale, l'arcade d'une chapelle italienne cadrant deux femmes porteuses d'amphores, vers un temple ; le geste de Jésus consolant les filles de Jérusalem, et le simple bras d'une croix étendu sur l'orage du ciel, art heureux où il est loisible de centupler l'éclat d'or des chasubles alourdies, de cercler d'infiniment de pierreries la couronne de la Vierge, sans frayeurs de contredire des uniformes décrétés aux ministères de la guerre, au cours des méditations profondes d'une poignée de vieux généraux.

Et puis, les gestes les plus simples ne sont-ils pas les plus harmonieux? Une bouche tordue dans le : « Aux armes! » vaut-elle près des lèvres à peine disjointes pour un timide « *Ave* »? Et quelle charge de cavalerie égale en intensité dramatique le mouvement de houle rageuse qui secoua la foule au pied du trône de Pilate? Ah! tous les kilomètres du panoramiste Van der Meulen pour un petit Memmling grand comme votre main, chère Madame!

.
. .

Pour une Vierge de Missel

Au charme primitif de tes bandeaux très noirs,
Vierge détachée du Missel d'antan
J'ai succombé en quelque soir,
Quand l'éclat d'or du soleil t'auréolant
Tu m'apparus sur le chemin,
Tenant en chacune de tes mains
Une rose blanche et l'ancolie
Qui signifie mélancolie.

.
. .

Ta robe s'éployait en courbes savantes
Et ses grands plis jusqu'aux gazons
Enveloppant ta marche lente
S'ingéniaient en combinaisons.

Et sous tes pas, sans qu'on s'explique
Par quel mystère, naissaient des fleurs,
Et les branches des arbres verts
Soudain vengées d'un long hiver,
Se couvraient de fruits magnifiques
Et de splendeurs.

⁂

Tes yeux suivaient au firmament
Quelque vol d'anges invisibles
Et des sous-bois venaient lentement
A grands coups d'ailes et suspendus
Dans le soir paisible,
Des nuées d'oiseaux éperdus
Qui t'apportaient du paradis
Le feuillu rameau symbolique
Ainsi que la colombe jadis,
Selon les doux récits bibliques.

⁂

Je conçus en toi la Beauté
Des Fois défuntes,
Les cultes morts en ma Mémoire
Et l'adoration des saintes
Et les reliquaires voilés
Et le clair reflet des ciboires
Où dort aux autels étoilés
Un peu de la Divinité.

⁂

Je t'adorai, Vierge naïve
Qui, souriante au beau missel,
D'un fleuve bleu suivait la rive
Où se balançaient des nacelles.
Et ma ferveur ressuscitée
Plus jeune et lavée de la honte,
M'agenouillant pour la prière
Qui, tout bas jadis récitée
M'éclairait de pures lumières,
Je dis l'Acte de Foi qui monte
Au ciel avec ton beau regard
Holocauste qui ne s'égare,
Et qu'emportent au trône saint
Les anges chantant des cantiques,
O Vierge au visage mystique
Avec les roses de ta main.

⁂

L'Opéra poursuit activement, selon les journaux, la mise au point de *Tannhaeuser*. Après *Lohengrin* et la *Walkyrie*, voici donc que le public parisien va connaître de la Wartburg et d'Élisabeth. Les snobs entendront enfin la signification de la Romance de l'Etoile que, si longtemps, ils fredonnèrent sans s'enquérir de sa raison d'être dans l'œuvre; de même l'ouverture et la marche. Il faut louer ceux qui ont la mission de nous présenter, sur les scènes subventionnées, des expressions du lyrisme contemporain.

Un emballement avait fait de *Tristan* le premier drame wagnérien à révéler aux assidus de l'Académie Nationale. C'eût été folie. *Tristan* doit être conservé pour plus tard, pour bien plus tard. Le public actuel, quoiqu'à petits pas, s'instruit, ce n'est pas douteux, de la pensée du Maître. C'est par surprise, mais cela est. La mode lentement évolue en goût, et l'époque de culture raisonnée est venue pour certains. Tels que nous vîmes somnoler à la scène qui suit la Chevauchée, se penchent aujourd'hui hors de leur loge et sont émus. Continuons. L'esprit français, avec qui il faut prendre de ces précautions, n'est pas encore préparé pour l'abstraction philosophique de *Tristan*. Après les *Maitres chanteurs* et tout le *Ring*, nous verrons à confier un rôle du grand poème passionnel à notre Delmas.

Qu'en attendant, il nous incarne le Wanderer, Wotan encore, et Hans Sachs. Après ces créations, il pourra prendre en main le glaive stupéfait du roi Marke.

Quoiqu'y ayant mis le temps, ce jour-là, l'abonné à l'Académie de musique, sera mûr à la Vérité et à la Beauté.

⁂

Des lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théodore (*Mercure de France*, Février), on conserve l'impression que voilà bien un artiste qui n'eut jamais grand souci de l'opinion de la foule. Il a écrit quelque part : *C'est une perspective assez triste de devoir se dire que jamais la peinture que je fais n'aura une valeur quelconque*. On déchiffre, entre les lignes, que son opinion est solidement faite sur le goût des acheteurs ordinaires. Et ces quelques mots d'amertume expliquent peut-être l'oubli où le tiennent les collectionneurs qui bondent leurs galeries de toiles signées de chefs d'école admis et consacrés. Au long de cette petite phrase, il y a un singulier mélange de tristesse et de fierté! Van Gogh s'y f..., à mots discrets, de la clientèle des Salons annuels, grande dispensatrice des: « Dieu, que c'est beau, ma chère! » et des « Ah! » d'admiration. Pour cela, les bourgeois ne peuvent l'aimer, car ces gens-là sont d'une race qui n'aime pas qu'on se f... d'elle.

Marc Croisilles.

JACQUES CALLOT[1]

Callot naquit à Nancy en 1592. Les historiens d'art ont longuement discuté sur la question de la date exacte de sa naissance. Les uns prétendent que l'année 1593 doit être adoptée; d'autres tiennent pour 1594; le plus récent des biographes, M. Meaume, déclare énergiquement que la vraie date est 1592. « En effet, dit-il, si l'on se reporte, non pas à l'épitaphe de fantaisie qui se lit sur la gravure d'Abraham Bosse, reproduisant les traits et le tombeau de Callot, mais à l'inscription placée sur le monument funéraire élevé par les soins de son frere et de sa veuve, on voit qu'il est mort le 24 mars 1635, à l'âge de quarante-trois ans » Son père, Jean Callot, était roi d'armes de la cour de Lorraine et avait eu huit enfants : Jacques, Jean, quatre autres qui embrassèrent l'état ecclésiastique, et deux filles, dont l'aînée devint également religieuse. Félibien, dom Pelletier et Moréri ont écrit que la famille de Callot était originaire de Bourgogne et comptait dans ses ascendants une petite-nièce de Jeanne d'Arc. Il y avait eu des peintres dans la famille de la mère de l'artiste, entre autres un élève d'Holbein, qui fonda une école de peinture religieuse en Allemagne.

On a fait de Jacques Callot un petit prodige qui, de très bonne heure, « excellait à manier le crayon, était plein de causticité et de verve qu'il épanchait, sans s'épuiser jamais, dans d'innombrables caricatures, où chaque personnage de sa connaissance était représenté avec son ridicule le plus saillant ». Il n'existe point de documents qui en fassent témoignage. Mais la tradition n'impose-t-elle point aux biographes des artistes célèbres d'entretenir soigneusement cette pieuse légende de la précocité artistique? Quoi qu'il en soit, le jeune Callot ne devait point tarder à donner des preuves positives de la fécondité de son imagination enfantine et de l'originalité de son caractere. Ami intime du fils de Claude Henriet, premier peintre de Charles III, il fréquentait son atelier et celui de Demange-Crocq, graveur et maître des monnaies du duc de Lorraine. Il y rencontra plusieurs fois un peintre lorrain du nom de Bellangé, qui revenait d'Italie et en dépeignait avec enthousiasme les merveilles. Jacques Callot était ébloui, et pas un mot de Bellangé ne tombait dans une oreille indifférente. Ces récits enflammèrent son imagination; il ne tarissait point, dans sa famille, sur tout ce qu'il avait entendu, et il déclarait qu'il voulait visiter l'Italie. Le peintre Claude Henriet mourut; son fils Israël, qui était plus âgé que Jacques Callot, obtint de sa mere de partir pour Rome; l'enthousiasme de Bellangé l'avait, sans aucun doute, grisé lui aussi. La séparation fut douloureuse; mais Israël promit d'écrire et d'envoyer ses impressions de voyage. Il tint parole, et les conséquences de son exactitude provoquerent un drame dans la famille de Callot. Un jour du printemps de 1604, Jacques disparaissait de la maison paternelle. Sans argent, un paquet de hardes fiché au bout d'un bâton, trottinant menu, mais vite, pour échapper à la poursuite de ses parents, le futur artiste s'acheminait vers l'Italie. La première journée se passa sans encombre : le jeune pèlerin d'art connaissait les environs de sa ville natale et pouvait se guider. La joie de la liberté, l'impatience de voir le ciel ensoleillé de l'Italie, l'enthousiasme, lui donnaient des ailes aux pieds et à l'imagination; mais quand les maigres provisions de poche furent consommées, qu'il eut couché une nuit à la belle étoile ou dans quelque grange de paysan, et qu'il ne connut plus son chemin, Jacques se trouva fort dépourvu et embarrassé. La rencontre de bohémiens le tira de perplexité. Ils allaient en Italie. Sa jeunesse, sa bonne mine le firent accueillir agréablement; il s'enrôla dans la troupe, en route

1. Les Artistes célèbres : *Jacques Callot*, par Marius Vachon. En vente à la *Librairie de l'Art*, 41, rue de la Victoire. Prix : 3 fr.

pour le pays de l'art et du soleil. Callot a écrit ce Roman Comique vécu à douze ans; et son récit, en quatre planches, a autant, sinon plus d'esprit, de verve et d'imagination que l'œuvre de Scarron. La troupe se compose d'une cinquantaine de personnes, hommes, femmes et enfants, chevaux et voitures. Elle comprend une avant-garde. Un bohémien à pied, fusil sur l'épaule, ouvre la marche, accompagné d'un grand lévrier gambadant; deux fiers cavaliers, moustaches en croc, larges feutres aux longs panaches sur l'oreille, sondent du regard le pays. Suit, juchée sur une haridelle à la crinière épaisse, une jeune femme recouverte d'un long manteau et coiffée d'un chapeau-capote à plumes; elle porte en croupe et devant elle des enfants. L'animal marche pesamment, accablé sous ce fardeau, que complètent de nombreux sacs de provisions. Un homme, le fusil sur une épaule, des volailles tuées sur l'autre, l'escorte. Deux autres chevaux, sur lesquels sont montés des femmes et des enfants, et qui portent sur leurs flancs étiques toutes sortes d'instruments de cuisine; une femme et une fillette à pied terminent l'avant-garde. Vient ensuite le corps principal de la bande. En tête se dresse un gaillard à pied, large pourpoint tailladé par l'usure, par les coups de bataille autant que par le couturier, chapeau hautement empenné sur ses longs cheveux, carabine d'un côté, épais coutelas de l'autre. Suivent deux haquenées maigres, montées par des femmes qui ont des enfants en croupe et à la mamelle, et un bohémien à pied, vêtu d'une robe de moine, armé jusqu'aux dents. Près de lui marche un enfant au costume étrange : sur la tête une marmite, dont l'anse forme collier; au côté, un gril; à la main, en guise de canne, un tournebroche, et un panier sur le dos. Au centre, la charrette, que traîne un cheval pesant. Un vieux bohémien conduit, assis sur un brancard. Il a sur le dos une outre où trône un coq dressé sur ses ergots et la crête haute. Dans la charrette sont entassés, pêle-mêle, un homme qui porte une lance, une femme donnant le sein à un enfant, un chien, des gamins, un chat, des poules égorgées, des ustensiles de cuisine et des paquets de hardes. Un âne vient après, sur lequel se tient une autre femme, portant également des enfants; près d'elle de jeunes bohémiens et bohémiennes parmi lesquels on prétend que Callot a voulu se représenter. Le convoi est fermé par un grand diable armé d'un espingole, un mouton sur les épaules et un agneau sous le bras. C'est au milieu de ce monde picaresque, à la misère truculente, que le jeune Lorrain s'en va en Italie. La bande fait halte au premier village. Elle a choisi comme quartier général un grand grenier à foin, où elle s'est installée avec armes et bagages. Les cochons, chassés du rez-de-chaussée par cette invasion, s'égaillent, affolés, renversant tout, y compris quelques bohémiens. Un couple arrive en traînard, ou mieux en maraudeur; la femme se dispose à descendre de cheval; son compagnon traîne tout un butin de lapins, de poules et d'agneaux. Les gamins de la bande, munis d'échelles, s'en vont chercher fortune à travers le grenier. Dans un coin, les paysans se font dire la bonne aventure, pendant que tout est mis au pillage et que les chefs de la bande délibèrent gravement.

PORTRAIT DE CALLOT.
Fac-similé de la gravure de Lucas Vosterman, d'après le tableau de Van Dyck.
(Extrait de la collection des ARTISTES CÉLÈBRES : *Jacques Callot*)

Si Jacques Callot se trouve en sécurité matérielle relative, il reçoit évidemment de bien mauvais conseils et a sous les yeux des exemples très pernicieux :

> Ces pauvres gueux pleins de bonadventures
> Ne *portant* rien que des choses futures

ne peuvent guère lui enseigner le respect de la propriété d'autrui et le culte des vertus privées. Félibien rapporte que Callot, dans les dernières années de sa vie, disait, à propos de ce voyage singulier, qu' « au milieu de la mauvaise compagnie où il se trouvait, il élevait son cœur à Dieu et lui demandait la grâce de ne pas tomber dans les débauches dont il avait sous les yeux le dégoûtant spectacle. Il demandait toujours à Dieu de vouloir bien le conduire, lui faire la grâce d'être homme de bien, le suppliant que, quelque profession qu'il embrassât, il y excellât au-dessus des autres et qu'il pût vivre jusqu'à quarante-trois ans. » Ce sont là de très pieux sentiments, qui font grand honneur à ses maîtres en religion et en morale; mais, sans offenser ni l'une ni l'autre, on peut bien affirmer que le jeune voyageur ne s'y absorbait point complètement. Toute cette truanderie pittoresque intéressait brillamment son imagination juvénile, et son âme d'artiste s'éveillait à ce spectacle nouveau, plein de fantaisie imprévue, d'images pittoresques et de couleurs. Il a fait du bohémien le prototype de son œuvre colossal, et c'était son plaisir, jusqu'à ses derniers jours, d'évoquer sous sa plume et son crayon les figures picaresques des compagnons de ce voyage d'enfance. Dans un grand nombre de ses compositions, en dehors des *Gueux* et des *Mendiants*, on retrouve plus d'une cape découpée en dents de scie, plus d'une tête truculente de fiers chenapans au large feutre empenné, plus d'un haut-de-chausses éculé sur une jambe noueuse : ils font partie de son premier bagage d'artiste ambulant. Et si tous ces malandrins lui donnaient des exemples peu édifiants, ce n'en devaient pas être moins, au fond, de braves gens dont la compagnie lui fut douce, et ne lui laissa dans le cœur et au bout du crayon ni amertume ni regrets cuisants. Il les a peints avec plaisir, gaîment, sans cruauté d'ironie. Leur misère n'est point triste, à peine mélancolique. Et les visages ont plus de sourires, de résignation philosophique et de bonhomie que de rictus méchants et d'expressions vicieuses.

Le voyage dura environ deux mois. Arrivé à Florence, Callot quitta la bande à la suite d'une aventure. Un officier du grand-duc de Toscane, qui était allé voir les bohémiens, remarqua la figure spirituelle et aimable du petit Lorrain. Il l'interrogea et Jacques Callot lui fit avec franchise et gaîté le récit de son escapade, sans omettre naturellement les motifs qui la lui avaient fait entreprendre. L'officier lui proposa de s'intéresser à lui et de rester à Florence sous sa protection. Jacques Callot, qui se trouvait enfin en Italie, accepta avec empressement, et se sépara de ses compagnons de route. Son protecteur le fit entrer dans l'atelier d'un artiste, qui était à la fois peintre, graveur et ingénieur, du nom de Remigio Canta Gallina. Cet artiste lui enseigna le dessin et la gravure; Callot fit des progrès assez rapides pour prendre la manière de son maître. On remarque entre ses premières productions et

celles de Canta Gallina certaines ressemblances de procédés et de compositions qui ont amené parfois une confusion d'attribution. Il est vraisemblable que, pendant son séjour à Florence, Callot écrivit à Israël Henriet, qui était à Rome, et que son ami l'engagea vivement à le rejoindre. Après quelques mois d'étude, il prit congé de son protecteur et de son maître, et s'achemina vers la Ville éternelle. Rencontra-t-il une nouvelle troupe de bohémiens ou fit-il la route en compagnie d'autres voyageurs? L'histoire n'en dit mot et les confidents de Callot n'en ont rien écrit; mais cet aventureux voyage devait se terminer fort mal pour l'intrépide et original enfant. Des marchands de Nancy qui connaissaient son escapade le rencontrent dans les rues de Rome; peut-être le brave garçon n'avait-il pas résisté au désir de demander à ses compatriotes des nouvelles de sa mère et de son père; cela est vraisemblable. Sa curiosité filiale lui coûta son indépendance. Les marchands, malgré ses larmes et sa résistance, prirent avec eux le jeune voyageur et le ramenèrent en Lorraine.

MARIUS VACHON.

LA QUINZAINE

Un peu par ci — Un peu par là.

Avec les premières fleurs — s'ouvrent les Expositions annuelles ou règlementaires. En tête, *La Rose-Croix* où l'art mystique, symbolique, étrange, pose — aux artistes curieux et à quelques rares visiteurs — ses grands points d'interrogation et d'exclamation. En art, nous ne craignons point les esthétiques nouvelles, les formules hardies, à la condition que les *essayistes* soient des sincères et non des fumistes.

Le Salon des Champs-Elysées a reçu 4,000 toiles peintes — arrivées à dos de commissionnaires, en tapissières, en voitures à bras, en fiacres. Maintenant, au jury d'en extraire 1800 chefs-d'œuvre et de renvoyer 2,200 mécontents. Au passage, je saisis : 1°, par Dawant, le *Maréchal Lannes au couvent de Saint-Polten*. « L'abbesse, au milieu de ses nonnes, proposa au maréchal de se rafraîchir. Il accepta et nous voilà tous les deux (le baron de Marbot) au milieu des religieuses ». 2°, par le célèbre peintre militaire Bauquesne, *la Chevauchée de la Mort* dans la plaine de Rezonville dont on aperçoit au loin le village en flammes; 3°, de Mᵉ Demont-Breton, « *Stella Maris* ». « Ses yeux perdus et voilés, aveuglés pour les choses de ce monde, chercheront la Stella Maris de son rêve... la Sainte Vierge de son village, toute droite dans sa robe étoilée, sous sa couronne d'or, tenant un Jésus aux bras grands ouverts, dont la tête auréolée rayonnera dans la nuit de la mort. »

Pendant que les Champs-Élysées reçoivent leur cargaison, le Champ-de-Mars prend des décisions. Il a décidé que, cette année, une salle et une rubrique spéciales au catalogue seraient réservées dans son Salon à la caricature, cet art si bien français. Jusqu'ici « ce genre inférieur » était banni de nos Expositions. Puisque « rire est de l'homme », ouvrons au rire.

En attendant qu'il nous soit permis d'aller aux Champs-Élysées et au Champ-de-Mars, juger et comparer la production artistique dont le flot monte chaque année — entrons au Concours des Bébés, boulevard des Capucines. Ils sont autrement gentils, ces babys en chair et en os, que ceux dont les minois roses et joufflus sourient à faux ou boudent pour de vrai dans de solonnels cadres dorés. Les bébés modèles ne manquent pas; l'art des enfants — si c'en est un — ne chôme guère. En voici 1200 spécimens qui sont présentés, inscrits, et passeront bravement devant le jury par séries de soixante et dix. Quel délicieux record de bras potelés, de joues rebondies, de cheveux blonds, d'yeux bleus, de grimaces exquises et de gazouillements charmeurs! — La Nature sait peindre et mouler sans craindre de rivaux.

Si — de hasard — vous allez à Versailles, je vous engage à voir, dans la salle des nouvelles acquisitions au Palais : 1° un ancien dessin du bosquet de l'Arc de Triomphe tel qu'il était sous Louis XIV — bosquet compassé, solennel, comme le grand roi; 2° un portrait de Mᵐᵉ Récamier peint par Mᵐᵉ Morin, sous le Directoire. On ne se lasse jamais de la beauté platonique de cette vestale de l'Amour. A chaque représentation nouvelle de l'illustre amie de Chateaubriand et de Ballanche, la curiosité publique demande le secret de tant de froideur sous tant de beauté. Le marbre est impeccable.

De Versailles, revenons au Louvre et *La Session du Concile de Trente*, du Titien l'incomparable, vous dira une fois de plus ce que peut l'Art quand il atteint les dernières limites de la science et du possible.

Une de mes dernières chroniques vous a révélé la faveur que reprennent, chez les mondaines, ces trois instruments bien démodés et cependant bien coquets : la harpe, la guitare et la mandoline. La mode est aux restitutions et voici que va encore réapparaître un ancien instrument de musique : le *cymbalum*. Que peut-il donc bien être cet instrument dont le nom se présente avec des sonorités par trop bruyantes? Mystère et cymbales! Tout ce que je sais et puis dire, c'est que deux jeunes mondaines l'étudient en ce *moment* avec *acharnement* et qu'il aura *vaisemblablement* beaucoup *d'agrément* et de *retentissement*.

Pendant que nos Françaises du meilleur monde ont la religion du souvenir — les Anglais de tous les mondes continuent à pratiquer le sacrilège du coup de marteau. Partout où ils passent, il faut qu'ils cassent, et rien n'est sacré à leur manie de chiens de chasse qui rapportent — ni le nez élégant d'une déesse grecque ni un coin des frises du Parthénon. On vient justement d'arrêter et de jeter dehors un vandale britannique en train de cette belle besogne à Athènes.

Il ne m'est point défendu — au nom de l'art en tout et partout — de vous parler de livres. Or, en voici un, dont le nom d'auteur vous est bien connu et sympathique, j'en suis sûr, ô lecteurs de l'*Œuvre d'Art*, Marc Stéphane. Le titre du livre est l'*Arriviste* et le volume artistiquement charmant. J'avoue que ce titre avait fait hérisser tout d'abord les barbes de ma plume. « C'est égal, je serai courageux jusqu'au bout; j'ouvrirai et je lirai! » Je crois lire et je dévore — car je trouve, en ces pages, dans un style un peu moderne, mais très suggestif, une étude attachante au plus haut degré de cette maladie de l'*arrivisme* (allons! moi aussi) si vraie, si commune, si terrible qui — dans le milieu parisien — finit par fausser l'intelligence, gauchir le caractère, et pervertir le cœur. Dans ce livre — bien vécu, bien étudié — où les honnêtes et éloquentes indignations ne manquent pas — les types sont découpés à l'emporte-pièce. Quelle adorable sœur que Tiote' Nou! Quel arriviste par bémol ou par bécarre que Rousselet! Cette histoire — car c'en est une, j'imagine — est pleine de leçons hautes et sévères. Il y a une verve endiablée dans ce livre où la science du mot et du mot bien placé est très réelle et très neuve. J'y suis allé souvent d'un sourire, parfois d'une larme — et j'y vais, ma foi, d'un compliment sincère, Monsieur Marc Stéphane, puisque je ne vous ai jamais vu, après vous avoir pourtant toujours lu.

AIMÉ GIRON.

JEAN-MARIE LE CLAIR

(1697-1764)

C'est dans la première moitié du XVIᵉ siecle que le violon apparaît en France; on l'y voit remplir pour la première fois un rôle officiel dans les fêtes qui furent données à Rouen en 1550, à l'occasion du passage du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis dans la cité normande. Le violon ne tarda pas à supplanter les ancêtres qui lui avaient donné naissance : le rebec, que les poètes du temps ne manquent jamais de faire rimer avec *sec* et qui méritait cette avanie pour la dureté de son timbre, et la viole, à la voix tendre, mais voilée et monotone, dont les proportions et la structure présentaient un vice constitutionnel opposé au développement de la virtuosité.

Le nouveau venu fit bientôt figure dans la bonne société. Le roi de France voulut avoir sa bande de violons, chargée d'égayer par des airs naïfs les repas et les compagnies de cour. Malgré cette haute faveur, l'art de l'exécution resta longtemps stationnaire. Tandis qu'Arcangelo Corelli jetait, en Italie, les fondements impérissables de la science du violon, tandis que Biber et Baltzar, en Allemagne, s'engageaient résolument dans la voie ouverte par l'illustre musicien, le goût français s'attardait aux danses lentes et vieillottes, aux *canzoni*, aux *madrigali*, etc. Ce goût était si exclusif que le genre tout entier était désigné en Italie sous le nom de *style à la française*.

Par un caprice des circonstances, ce fut un Italien qui retarda en France l'avènement de l'art instrumental qu'un de ses compatriotes avait créé. Jean-Baptiste Lulli avait été placé en 1652 à la tête de la nouvelle bande, dite des petits violons, établie à la cour de Louis XIV. Lulli était regardé et se regardait comme un violoniste excellent. Excellent dans tous les cas à ménager sa réputation et ses intérêts, il n'entendait pas laisser arriver aux oreilles de son royal auditeur d'autre musique que la sienne. Commis au divertissement du roi, il voulait être seul dans sa charge et

Hélio Lemercier et Fayet, Paris

CLEOPATRE (GUIDO RENI)

Hélio Dujardin et Fatet, Paris.

LE TRIOMPHE DE GALATHÉE (RAPHAEL).

Hélio Berthaud et Fayet, Paris

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE (BEATO ANGELICO).

Hélio Boirette et Fayet, Paris.

LA TOSCA (HAGBORG).

il y réussit longtemps. Or, il n'y avait, à cette époque, que la haute société à faire vivre les exécutants. Lulli, honoré de la faveur royale, régnait en maître dans les salons de la noblesse; il fallait bon gré mal gré se confiner dans le répertoire de la musique de Lulli.

La renommée grandissante de la nouvelle école italienne finit pourtant par forcer l'attention des musiciens français. Dans les premières années du XVIIIe siècle, Baptiste Anet, « joueur de violon », fit le voyage d'Italie. Il travailla quelque temps sous la direction même de Corelli et, à son retour, réussit à se produire à la cour. Il exécuta, avec tout le soin dont il était capable, une sonate de Corelli. Louis XIV resta impassible jusqu'à la fin du morceau et dit simplement : « Qu'on fasse venir un violon de ma bande. » Un artiste de la maison accourt et reçoit l'ordre d'exécuter séance tenante un air de *Cadmus*. Le roi, qui n'avait cessé de donner des signes de plaisir, se tourna vers ses courtisans, aussitôt la cadence achevée, et déclara, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Messieurs, voilà le beau. » Baptiste Anet en était pour les frais de son voyage.

La postérité, plus clairvoyante, a remis chaque chose à sa place. Elle a écarté les productions instrumentales de Lulli, qui ne nous donnent qu'une pauvre idée de la virtuosité du compositeur, et elle a conservé aux œuvres de Corelli l'estime qui leur est due. Du reste, la tentative de Baptiste Anet n'avait pas été inutile; elle avait éveillé chez les violonistes de notre pays le goût du beau et l'histoire lui en est encore reconnaissante. Mais, soit découragement causé par la rigueur de l'arrêt tombé des lèvres d'un maître absolu, soit plutôt manque de génie, Baptiste Anet, quand il voulut aborder l'art d'écrire, se traîna dans l'ancienne ornière. Ses œuvres sont tombées dans un juste oubli et la gloire de fonder l'école française du violon lui a été enlevée par un autre.

Jean-Marie Le Clair, né à Lyon en 1697, avait appris la musique de bonne heure, sans avoir l'intention d'en faire son gagne-pain, qu'il comptait demander à la chorégraphie. Il entra d'abord comme danseur au théâtre de Rouen; quelque temps après, on le retrouve maître de ballet à Turin. Une bonne étoile l'avait assurément conduit de l'autre côté des Alpes, car il y connut Somis, un des plus brillants élèves d'Arcangelo Corelli. Somis apprécia le talent acquis de l'amateur et, comprenant le riche parti qu'un travail bien dirigé pouvait tirer des aptitudes naturelles qui s'y révélaient, décida le jeune homme à les cultiver et à renoncer à la danse pour s'adonner entièrement à l'art du violon. Guidé par les conseils expérimentés dans tel maître, Le Clair fit de rapides progrès et, au bout de quelques années d'études assidues, Somis déclara n'avoir plus rien à lui apprendre. L'élève, devenu maître à son tour, revint à Paris et entra en 1729 dans l'orchestre de l'Opéra.

Le temps avait marché depuis le jour où le malheureux Baptiste Anet avait essuyé son piteux insuccès. Anne-Duncan Philidor, frère consanguin du compositeur de ce nom, avait obtenu en 1725 l'autorisation d'organiser ses fameux concerts spirituels. Ce fut un événement d'une importance incontestable pour les destinées de la musique en France. Jusqu'alors, la musique de concert n'avait pas franchi les portes des salons de la noblesse. On se réunissait, entre gens de qualité, pour se divertir au son d'instruments mariés. On sait l'éclat des fêtes que Mme de Sévigné offrit en 1677 et pendant lesquelles des violons invisibles firent merveille. Mais, à part quelques auditions isolées, le public payant n'avait pas encore été admis à entendre de la musique de concert. Le maréchal de Villars avait, il est vrai, fondé à Marseille, dès 1716, une société de musique au profit d'œuvres charitables, mais la tentative, mal conduite, n'avait pas donné de résultats. L'entreprise de Philidor, avec Paris pour théâtre, offrait des chances de succès plus sérieuses; elle s'organisait avec la patente officielle; on mettait à la disposition de son directeur la salle des Tuileries qui fut appelée plus tard salle des Maréchaux et qui était alors la salle des Suisses. Il y avait des catégories de places proportionnées à la dimension des bourses. Une place de parquet coûtait trois livres tournois; les galeries, quatre; enfin, les chaises de loges représentaient les places de luxe : il fallait y mettre six livres tournois. Un pas immense était franchi : désormais tout amateur pouvait, en passant au guichet, s'offrir un plaisir qui n'avait été jusque-là que l'apanage des grandes fortunes. Si le public y trouvait son compte, les virtuoses y gagnaient encore plus, car les nouveaux concerts leur donnaient ce dont ils ont le plus besoin et qui leur avait toujours manqué : l'occasion de se faire entendre et d'acquérir une réputation plus étendue.

Quelques ombres tachaient bien le tableau. Philidor, obligé de payer à l'Opéra, qui lui fournissait instrumentistes et chanteurs, une redevance annuelle de six mille livres, avait obtenu en échange un privilège, autrement dit un monopole. On pouvait craindre que l'absence de concurence ne fût un obstacle au progrès et ne perpétuât la routine. Heureusement le remède était dans le mal même. Une entreprise qui ne comptait pour prospérer que sur l'argent volontairement apporté par le public était obligée d'élargir de temps à autre l'esprit de son programme et de solliciter tous les goûts pour grossir sa clientèle. Il paraît bien, par les faits, que tel fut l'événement, car Le Clair y fit entendre de bonne heure ses compositions. Loin de déplaire, elles conquirent rapidement l'estime du public et des artistes; le *Mercure de France* raconte que, le 8 septembre 1741, « le jeune Gaviniès, âgé de treize ans, et le sieur L'Abbé, à peu près du même âge, jouèrent une symphonie à deux violons, de M. Le Clair, avec la précision et la vivacité désirables. »

L'âge des deux exécutants montre assez que la nouvelle manière était propre à faire valoir les jeunes prodiges. Et, en effet, la musique de Le Clair exigeait de réelles capacités de doigté, de la souplesse dans la conduite et les inflexions de l'archet, une grande sûreté dans la possession des « positions » de la main sur la touche de l'instrument. Le temps n'était plus où l'on s'extasiait sur le talent du violoniste assez habile pour soutenir une ronde sans accroc et pour s'aventurer jusqu'à l'*ut* au-dessus de la portée.

Le Clair était devenu célèbre, le public le fêtait et applaudissait ses œuvres. Un autre eût été content de soi, mais il avait cette marque des grands talents, de ne jamais croire qu'on a donné toute sa mesure, et de toujours chercher à pénétrer davantage dans les secrets de l'art. A cette époque, un autre élève de Corelli, Locatelli, qui s'était fixé à Amsterdam, faisait grand bruit par ses œuvres de violon. Ses *Caprices énigmatiques* semblaient, entre autres, un défi insolemment jeté aux musiciens du temps. Le Clair n'hésita pas à quitter Paris et à se rendre en Hollande pour étudier de près le jeu de son rival. L'analyse approfondie qu'il en fit donna un nouvel essor à son imagination, assura son goût et augmenta les ressources de son style.

Il revint à Paris pour y trouver une fin tragique. Un soir qu'il rentrait à son logis, il fut assailli par un malfaiteur qui le tua à coups de poignard, pour le dévaliser. C'était le 24 octobre 1764.

L'influence de Le Clair a été féconde. Avant lui, l'art du violon n'existait pas en France; il l'y a introduit. Sans doute il n'a fait qu'en emprunter les principes à Corelli, mais il s'est emparé de ces principes en maître et a su en tirer des effets originaux. Il a longtemps passé pour l'inventeur de la polyphonie du violon; il a fallu, depuis, lui retirer ce titre pour le restituer à l'Allemand Westhoff, mais on lui a laissé l'honneur d'avoir, le premier en France, pratiqué les combinaisons audacieuses de la double corde. Son talent d'exécution avait de grandes qualités de clarté et de naturel et, d'après les témoignages de ses contemporains, nul ne l'égalait pour « le sentiment et le tendre ».

Ses sonates sont encore étudiées par les violonistes. Le grand public les trouverait surannées, et elles le sont certainement dans la forme, à cause de la tournure scolastique commune aux productions d'alors. On était si charmé de posséder les véritables règles du bel art qu'on n'osait pas changer le moule classique, ou plutôt qu'on n'en avait pas le désir. Bach lui-même n'a pas songé à s'en affranchir, mais son génie puissant n'en a pas été gêné; si ses admirables sonates pour violon seul sont conçues sur le modèle consacré par l'usage, les idées sont d'une taille qui déborde du cadre de tous les côtés. Ces sonates que les plus grands violonistes n'abordent jamais en public sans appréhension, montrent à quelle hauteur les Corelli, les Biber, les Benda et les Le Clair avaient su porter l'art de l'exécution.

Le Clair s'était essayé au genre dramatique, mais sans succès. En revanche, ses compositions instrumentales ont fait sa renommée; parmi ses sonates, celle qui a pour titre *le Tombeau* occupera toujours une place d'honneur dans la bibliothèque des violonistes. Il a donc assez de titres pour n'être jamais oublié et l'un des plus illustres représentants de l'école qu'il a fondée, Baillot, dont on a pu dire justement que « dans le quatuor, il était poète », Baillot, en rappelant dans son *Art du violon* la mémoire de Jean-Marie Le Clair, la salue avec respect et déclare que ce nom célèbre ne saurait être prononcé qu'avec admiration. Rien n'est plus glorieux qu'un tel éloge décerné par un tel juge.

CHARLES PERDREAU.

NOS GRAVURES

Le Guide. *La Mort de Cléopâtre.* (Musée de Florence.) — Accoudée sur les coussins de sa couche, mais debout, cependant, parce qu'elle est forte encore, et que, bien que vaincue, elle reste indomptable, Cléopâtre a saisi nerveusement la traitreuse bête tapie emmi les pommes de Grenade qui s'épanouissent là, dans leur corbeille de jonc tressé, et la darde contre sa gorge, contre cette suave et divine gorge où tant de baisers se pâmèrent, et pour la conquête de laquelle de si grands crimes furent commis, qui bouleversèrent le vieux monde.

Dans cette peinture, toute au triomphe de la couleur, nul souci de la vérité, de l'état d'âme accidentel, mais la simple légende interprétée sans façon, par la capricieuse ignorance d'un artiste qui ne songe qu'à exalter sa palette et à en épuiser les merveilleuses ressources.

Ah! Cléopâtre, cette névrosée, cette *addition suprême d'une race magnifique de Pharaons*, que des siècles et des siècles avaient sélectée du milieu d'un peuple artiste et savant, cette rousse Africaine, étonnante de volonté, de passion, et de féminine faiblesse, vrai sujet pathologique que Charcot eût étudié avec délices, à nous offerte sous les traits d'une plantureuse, et grasse, et lourde matrone italienne, quelle ironie de maladresse!. .

Et combien singulière, aussi, cette lumineuse expression d'extase chretienne, chez une païenne initiée d'Hermès trismégiste, se tuant de dépit et de male rage!...

∴

Raphael. *Le Triomphe de Galathée.* (Chalcographie du Louvre.) — Cette composition, du faire le plus impeccable, est, sans doute, une œuvre de maturité du maitre peintre d'Urbin. Galathée, la coquette, sous la menace cruelle à son cœur, mais douce à ses yeux, d'une théorie de petits amours dardant en couronne sur sa tête, leurs traits fripons, triomphe au sein des mers, dans une apothéose de tritons lutinant de belles femmes nues, ou faisant retentir de leurs conques marines l'écho sonore des flots mouvants.

J'admire, à défaut d'autres manifestations plus intellectuelles, qu'il serait d'ailleurs naïf d'attendre du Sanzio, le beau sentiment de force qui se dégage de ces etreintes passionnées et lentes, de ces enlacements sains de corps jeunes, magnifiquement modelés, fait pour l'amour tranquille et robuste des héros du divin Homère...

∴

Fra Beato Angelico. *Le Couronnement de la Vierge.* (Musée de Florence.) — Le pinceau du Fra Beato Angelico de Fiésole — l'honneur de son monastère, avoue naïvement une chronique du temps — garda toujours (et ce ne fut là son moindre mérite), dans l'évocation des plus grandes œuvres picturales, la délicatesse et le fini exquis de l'enluminure — où, si longtemps, et de quelle science! s'était complu son génie de patience ardente — si bien que l'on a pu dire, très justement, du célèbre moine, qu'il transportait les sujets parfois microscopiques, du vélin d'un livre de chœur ou d'un missel, sur les murailles peintes à fresque, et les larges compositions, vrais chefs-d'œuvre de simplicité un peu rude, timide encore devant la corporelle beauté de la Femme, à la manière des derniers et superbes Primitifs, mais d'expression intense, — dont il décorait pieusement, et en toute humilité de labeur, pour la seule et plus grande exaltation de la religion romaine, les couvents — vite enrichis — qui l'hospitalisaient.

« En Fra Angelico, nous dit M. Marius Vachon, dans sa belle *Histoire de la Femme dans l'art*, renait un Giotto, moins puissant, mais plus délicat et plus tendre. Il fait ses madones si chastes, si immaculées et si idéales, qu'auprès d'elles les créatures de Raphaël même paraissent (parbleu!) d'un réalisme plein de sensualité..... »

Et pour finir, ce détail attendrissant. La même chronique signalée plus haut raconte que, lorsque le pieux Frate devait peindre la Vierge, il s'agenouillait et s'absorbait dans la prière, demandant à Dieu de l'inspirer, et entrevoyant enfin, à travers ses larmes d'extase, le type sublime qu'aussitôt immortalisait son pinceau.

Ainsi nous est expliquée l'indéfinissable, mais cependant poignante émotion de ravissement céleste et d'angélique grâce émanente de l'œuvre magnifique qu'aujourd'hui nous offrons...

∴

Auguste Hagborg. *La Tosca.* (Champ-de-Mars.) — Pour quant a cette quatrième gravure, qu'en puis-je dire, sinon que le modèle était de ravissante grâce et que le peintre l'a évoqué de façon telle que nous sommes grandement charmés et émus.

Marc Stéphane.

Marcel Andrès

(Suite)

En rentrant chez lui, Marcel trouva une invitation de M. le Maire pour le grand déjeuner officiel offert au nouveau préfet. M. le Maire n'était pas fâché de montrer qu'on retrouvait à Ker-Ellé la fine fleur de la société parisienne. Marcel fut médiocrement flatté de la politesse.

— Au diable les gens de province qui vont m'exhiber comme une bête curieuse, me bourrer quatre heures durant, sans m'offrir la compensation d'une créature intelligente a qui parler!

La difficulté de formuler son refus le fit accepter.

On parlait beaucoup par la ville de la réception de M. le Maire; les invités, en bien; ceux qui ne l'étaient pas, en mal. Mme la mairesse était flattée de tout ce bruit. Elle savait que tout ce qui se dirait, se ferait et surtout se mangerait chez elle, serait rapporté dans le journal de la localité. Son honneur était engagé et elle ne regardait pas a sa peine. Le matin de la fête, la maison était un véritable champ de bataille, presque de carnage. Poulets, canards, poissons, dindons, gisaient dans tous les coins de la cuisine. L'office était bourré de pâtisseries, de gelées de confiseries de tout genre. Dans la salle à manger, un bataillon de filles de service se heurtaient, se bousculaient, dérangeant, cognant la vaisselle, faisant tomber l'argenterie et Mme la mairesse, en camisole flottante, son bonnet légèrement de travers, donnait de la voix, secouait son monde, se fâchait, mais en faisait plus à elle seule que tout son personnel réuni.

— Vous aurez soin de servir M. le Préfet toujours en premier, et n'allez pas jeter de sauce sur son habit! Vous, la petite, vous porterez les rôtis et Perrine suivra avec la saucière; et puis, dépêchez-vous! qu'on n'ait pas mangé le poulet quand vous apporterez la sauce. N'oubliez pas de changer les fourchettes après le poisson. Allons! pas de jacasseries! plus vite que ça! Louison, mettez quatre verres; sitôt que les verres de M. le Préfet et de M. Andrès seront vidés, remplissez-les; les autres, ce n'est pas la peine! Servez le petit Bénard en dernier — pas d'ailes!

Au salon, on était aussi très occupé, mais sans tapage, à part les joyeux éclats de rire d'Anaïs. Marguerite arrangeait les fleurs. Mme Grosjean entra brusquement et poussa un cri d'horreur.

— Qu'est-ce que cette botte de foin? Vous n'allez pas me fourrer ces herbes-là dans mes vases? et elle montrait sur la table une gerbe de fleurs des champs toutes fraiches cueillies du matin.

— Ah! bien alors, maman, arrange tes vases toi-même! Nous n'allons pas encombrer ta cuisine, ta salle à manger! laisse-nous travailler tranquilles!

— Je crois, madame, que mon vase vous plaira quand il sera terminé, dit Marguerite; les lilas sentent très fort; ces deux touffes dans le salon sont tout ce qu'on en peut supporter...

— Mère!... mere!... criait dans l'escalier la voix du bel Arthur, la patte de ma chemise a cassé; je ne peux pas mettre ma cravate!

— J'y vais!...

La sonnette retentit de nouveau :

— Qu'on me monte de l'eau chaude tout de suite; il n'y a donc plus personne dans cette baraque!

— Cours porter de l'eau à ton frère; les bonnes sont sur les dents!

— M. le Prince peut bien venir la chercher lui-même; il n'en mourra pas!

Mme la mairesse alla chercher une bouilloire à la cuisine et la monta à son fils.

En un clin d'œil, Marguerite avait fait avec des sauges bleues, des reines-des-prés, de larges colthas d'or et quelques graminées, une gerbe légère comme un feu d'artifice. Elle monta l'escalier en courant :

— Voulez-vous que je vous aide à vous habiller, Anaïs?

— Oh! Mademoiselle, vous seriez si gentille!

— Anaïs! hurlait M. le Prince, on m'a pris mon gratte-ongles, prête-moi le tien!

— C'est-à-dire que sa chambre est si bien jonchée qu'on n'y retrouve plus rien! Veux-tu la fourche pour ranger tes affaires?

— Le gratte-ongles! et viens me faire ma raie, pie-grièche!

— Tâche d'être poli, ou je te fais ta raie en zigzag.

— Oh! les filles! quelle peste!

— Et les frères! M. le Pacha à trois queues, M. l'Empereur romain!

A force de se quereller, de crier, de se bousculer, de joncher les chambres de vêtements, a l'heure dite, le frère et la sœur descendirent au salon. Anaïs était ravissante; les cheveux haut

relevés sur la tête, découvrant une nuque nacrée, rosée, sur laquelle de gros frisons se tordaient naturellement; une simple robe de batiste rose avec un grand col de guipure, un petit nœud rose coquettement posé sur le côté de la tête, c'était la jeunesse, la fraicheur : une Hébé.

M. le Prince était beaucoup moins réussi, — une gravure de modes, le dernier cri! — violemment parfumé, pommadé, la moustache passée au fer; mais rien n'y faisait: c'était la caricature de sa sœur. Si elle avait un petit nez en l'air, le sien était décidément ridicule. Elle avait des cheveux d'or; lui, de cuivre: les oreilles écartées, le teint rouge; mais ces légers inconvénients n'altéraient en rien la bonne opinion qu'il avait de lui.

Marguerite, avec sa robe de grenadine noire, ses magnifiques cheveux tordus et noués sans façon, avait l'air d'une reine déguisée. M. le Prince fit le tour du salon en connaisseur.

— Oh! oh! il a passé une fée par ici, dit-il en regardant Marguerite; Anaïs aurait pu attendre sa cinquantaine sans tourner un bouquet comme celui-ci.

— Vous compromettez votre perspicacité, répliqua Marguerite avec moquerie; votre sœur m'a justement aidée à faire tous ces vases.

— Attrape! fit Anaïs.

— J'avais raison de croire aux fées; il fallait un pouvoir magique pour opérer pareil prodige.

— Ça sent le sucre d'orge tes compliments.

M. le Prince, qui connaissait l'horreur de sa sœur pour les parfums, lui secoua obligeamment son mouchoir sous le nez.

— Pouah! quelle peste! faut-il sentir mauvais de sa nature pour se couvrir de telles odeurs!

— Idiote! dit galamment le bel Arthur.

A peine M^me^ Grosjean était-elle entrée au salon, rouge, essoufflée, habillée comme une châsse, raide et la poitrine haute, dans son corset trop serré, que la bande de ses invités arrivait. Marcel Andrès d'abord. Personne n'entrait dans un salon comme Marcel. Simple, élégant, il avait un air de roi qui parcourt ses États. Il alla saluer la maîtresse de la maison, puis Anaïs. En la reconnaissant, il eut un léger mouvement de sourcils et un sourire.

— Mademoiselle Hébé, vos narcisses ne vous ont pas donné de mauvais rêves?

Anaïs éclata de rire :

— Croyez-vous que je les aie mis sous mon oreiller?

Marcel s'inclina silencieusement avec respect devant Marguerite. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur les siens comme s'il y cherchait une histoire à lire.

En se retournant, il se trouva face à face avec le préfet.

— Marcel! s'écria ce dernier, comment es-tu échoué ici?

Marcel eut un sourire triste :

— Je suis en villégiature.

— Comment, Messieurs, vous vous connaissez?

— Je crois bien! dit le préfet. Nous avons fait notre droit ensemble; le monde est moins grand qu'il n'en a l'air; on s'y retrouve partout.

— Permettez-moi de vous présenter ma fille, dit M^me^ Grosjean, n'oubliant dans sa phrase qu'une courte préposition.

Anaïs fit de louables efforts pour garder son sérieux, mais un regard lancé à Marguerite perdit la situation : elle partit d'un bon rire frais, jeune, contagieux. M. le Préfet perdit son sérieux, Marguerite et Marcel ébauchèrent un sourire.

— Excusez cette fillette, Monsieur le préfet, elle rirait en dormant, c'est une infirmité...

— Agréable pour les autres, Madame,... si ce n'est pas une coquetterie, dit gracieusement le préfet.

Tout en causant, le préfet regardait Marguerite. Cette belle fille sérieuse, idéalement distinguée, attirait son regard. Mais on ne le présenta pas. L'annonce du déjeûner servi l'obligea d'offrir le bras à M^me^ Grosjean; Marcel à Anaïs qui, dans le court chemin du salon à la salle à manger, trouva le moyen de faire la coquette, avec un naturel, une naïveté à dérouter les plus habiles; le préfet était entre M^me^ et M^lle^ Grosjean; Marguerite à côté d'Anaïs et Marcel à côté de Marguerite.

A part quelques conversations errantes, le commencement du repas fut recueilli. — L'animal reprenait ses droits.

— Nous réclamons votre indulgence, Monsieur le préfet, pour cette petite réception de famille. Nous l'aurions voulue plus en rapport avec nos hôtes, mais Ker-Ellé a peu de ressources. Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

— Alors, Madame, les préfets de la République sont plus heureux que les rois : voici une table servie avec autant de goût que d'élégance. Cette corbeille de fleurs est exquise; tout cela fait songer à M^lle^ votre fille; c'est elle qui a dû l'orner?

M^me^ Grosjean resta bouche close.

— Quant à vos cartes de menu, je ne savais pas Ker-Ellé en avance sur la capitale.

Le menu, devant le préfet, était une délicieuse aquarelle, un chemin creux descendant à la mer; une haie d'églantines avec un elfe effleurant la terre, allongé, le bras tendu vers le haut du buisson, courbant, pour la cueillir, une touffe de chèvrefeuilles. Au fond, la mer bleue enveloppée de brumes, avec un ciel doux, aux harmonies paisibles d'une matinée de printemps.

— Je réclame mon droit d'emporter cette carte; elle me rappellera quelques instants charmants passés dans votre famille. Qui a fait ce bijou?

— C'est l'institutrice de ma fille, M^lle^ Arsdel, celle qui est à côté d'Anaïs.

La mère se rengorgea; cela posait sa fille d'avoir pour institutrice une personne aussi distinguée.

D'un coup d'œil, Marcel avait reconnu la petite scène le concernant; mais l'artiste n'avait pas jugé utile de le mettre dans le tableau. Il lui prit brusquement envie de s'approprier cette peinture.

— Pierre, passe-moi ton menu et regarde le mien.

C'était un fond de bois clair à la lumière du matin; de légères vapeurs transparentes noyaient les fonds; au premier plan, blanche, rosée, dans un petit costume pompadour à jupe courte laissant voir un pied mignon, chaussé de soie bleue, Anaïs tenait une gerbe de narcisses blancs qui s'échappaient et retombaient autour d'elle.

— M^lle^ Arsdel a le bon goût de choisir ses modèles.

— Hem! pensa la mère, ça se présente assez bien, « Madame la préfète! » toutes les femmes d'ici en crèveraient d'envie!

— Oh! Monsieur le Préfet, vous êtes bien obligeant. Anaïs n'est pas jolie — la beauté du diable, la fraicheur de la jeunesse, c'est tout! Et puis, elle n'a pas les belles manières de la ville. Nous sommes de bonnes gens, tout simples, tout ronds (la chère dame ne mentait pas); nous avons toujours vécu comme nos parents et j'espère que nos enfants feront de même.

— C'est beaucoup de sagesse, Madame, dans un siècle où la vanité prend trop souvent la place du bon sens.

M^me^ Grosjean se creusait la tête pour trouver un moyen de glisser le chiffre de la dot — mais la subtilité n'était pas son fort. Généralement, elle allait droit au but, comme un boulet, sans s'occuper des dégâts. « Moi, vous savez, j'ai toujours dit ce que je pensais, se plaisait-elle à répéter, et je ne m'en suis jamais mal trouvée. » D'autres s'en étaient peut-être trouvés moins bien, mais elle arrachait la dent sans douleur — de sa part.

— Je me suis laissé dire que les gens de Paris sacrifiaient beaucoup aux apparences — et que plus d'un fiancé, au jour du contrat, s'était trouvé en face d'une dot figurant en chiffres, mais n'arrivant qu'en rentes.

— Ou même n'arrivant pas! ajouta le préfet en riant.

— Si c'est possible! s'écria la bonne dame épanouie d'avoir trouvé son joint. Oh bien, nous autres, à Ker-Ellé, nous ne donnons pas de grosses dots, mais ce que nous promettons, nous le tenons; et le jour où Anaïs se mariera, M. Grosjean mettra dans la main du fiancé 250,000 francs en bons billets de banque. Et son frère en aura autant. Voyez-vous, Monsieur le Préfet, le père pourrait donner plus; mais c'est un homme sage. Il trouve que c'est assez pour commencer. D'ailleurs, nous ne serons « malheureusement » pas éternels et ce sera une consolation pour les enfants de trouver un bon magot dans le secrétaire du papa.

De l'autre côté de la table, la conversation était plus sérieuse.

— A l'analyse, disait M. le juge, cette terre donne l'azote en surabondance; mais elle manque de chaux, de potasse, de.....

— Allons bon! voilà encore M. le Juge fourré dans les engrais! exclama audacieusement Anaïs; par grâce! monsieur le Préfet, sauvez nos landes fleuries, nos bruyères roses et nos ajoncs d'or; arrachez aux griffes de M. le Juge nos gentianes et nos sapins!

Le préfet se penchant vers Anaïs lui chuchotta quelque chose qui eut pour résultat immédiat de la faire éclater de rire, d'inspirer un profond mépris à M. le Juge et de porter à son comble l'exaspération mal contenue du jeune Agénor Bénard qui, depuis le commencement du repas, prenait des airs de jaloux, avalant désespérément tranches de pâté, galantines, filets, tout ce qui arrivait sur son assiette. Voyant le préfet penché vers Anaïs, d'un mouvement nerveux il écrasa l'orteil goutteux de son voisin qui hurla, et renversa du coude le plat que Louison lui tendait. La sauce s'échoua mélancoliquement sur le dos de l'autorité inconsciente, y traçant un sillon brillant. M^me^ Grosjean, furieuse, se demandait s'il n'allait pas enfin crever à avaler tant de victuailles.

Marcel, rêveur, regardait, écoutait sans entendre, causant avec Marguerite :

— Vous vous plaisez à Ker-Ellé?

Marguerite leva lentement sur lui son beau regard mélancolique :

— Aussi bien là qu'ailleurs! J'y ai trouvé des affections précieuses : votre marraine, M. le Curé — et cette enfant qui, avec tous ses défauts, est capable d'une amitié sincère et m'aime malgré les vérités que je lui dis.

C'est une riche plante dans un sol ingrat; une imagination dangereuse entretenue, nourrie en cachette par tous les romans qui peuvent lui tomber sous la main.

— Regardez tous ces gens! écoutez toutes ces conversations! reprit Marcel irrité... Vous vous plaisez dans ce milieu!

Pour la première fois, Marguerite leva lentement son regard profond et l'arrêta doux et triste sur Marcel.

— Aussi bien là qu'ailleurs, dit-elle paisiblement.

A son tour, Marcel se prit à la regarder :

— Vous êtes arrivée à la période du calme; il y a plus longtemps que moi que vous souffrez; moi, je me révolte encore!

— Et vous en souffrez davantage!

— Vous, qui ne savez pas oublier, comment vous êtes-vous résignée? Dites-le-moi au moins pour m'aider à souffrir?

— Hélas! dit Marguerite en lui envoyant un regard et un sourire de sœur de charité; ne nous faut-il pas tous porter notre croix?

On passa au salon. Marguerite et Anaïs offrirent le café, Mme Grosjean les liqueurs.

— Mademoiselle, disait le préfet qui était enfin arrivé à s'occuper de Marguerite, j'emporte avec moi un bijou d'aquarelle que je dois à votre talent exquis; puis-je faire, en échange, quelque chose pour vous être agréable? Vous êtes ici en exil; j'ai des amis influents, disposez d'eux et de moi.

— Merci de votre bonne volonté, monsieur, repartit Marguerite étonnée, je mène ici la vie que j'ai choisie; je n'en désire pas d'autre.

— Alors, voilà qui me confirme dans l'opinion que j'avais de vous; vous vivez dans des régions supérieures à l'humanité, où l'on cesse d'aimer pour commencer à adorer.

— Mademoiselle Marguerite! appela Mme Grosjean exaspérée de voir le préfet s'occuper si longtemps de l'institutrice, ouvrez donc le piano et jouez-nous un petit air.

Le préfet rougit et regarda curieusement le visage de Marguerite : Pas un muscle ne bougea.

— Volontiers, Madame, si cela peut vous être agréable.

Marguerite préluda, sur un assez mauvais instrument, attendant que les conversations s'arrêtassent.

Peine perdue! Marcel, le préfet, Anaïs vinrent s'installer auprès d'elle.

Elle avait du talent, beaucoup; son jeu était d'une élégance exquise. Les conversations marchaient de plus belle, haussant le diapason; cela donna à un tel point sur les nerfs de Marcel que, se levant brusquement :

— Le bruit du piano ne vous gêne pas, Messieurs? demanda-t-il insolemment.

Anaïs s'étouffa la figure dans son mouchoir.

— Oh! Monsieur! fit Marguerite.

— Du tout, du tout! répondit le juge; au contraire! cela berce agréablement pendant que l'on cause!

— Chantez-nous quelque chose, Mademoiselle, ces Messieurs seraient si heureux de vous entendre.

— Non, Anaïs; c'est vous qui allez chanter; il y va de mon honneur de professeur.

— Mais certainement! appuya Mme Grosjean, ravie de montrer le talent de sa fille.

Pour deux mois de leçons seulement, l'enfant s'en tira fort gentiment. Marcel et le préfet applaudirent de bon cœur. Anaïs n'en demandait pas davantage.

— A votre tour, maintenant, Mademoiselle!

— Je ne sais pas d'airs gais, Anaïs.

— Alors, chantez-en de tristes. Oh! dites le « Lascia ch'io pianga » de Haendel. C'est si beau et vous le dites si bien.

— Oh! du classique et de l'italien, ici!...

— Soyez tranquille, lui dit le préfet, personne ne vous écoutera.

Marguerite ébaucha un sourire et commença. Elle commença comme un souffle — un murmure mélancolique :

Lascia ch'io piaugа, la dura sorte!

Puis, malgré elle s'animant, laissant sa belle voix large et vibrante s'étendre à l'aise, elle entra dans le cœur blessé de Marcel, faisant jaillir des larmes amères d'une source toujours troublée.

Le préfet était ému, respectueux devant cette jeune femme si triste, si calme, si peu occupée d'elle et ne demandant plus rien à la vie.

— Comme vous avez dû souffrir pour chanter ainsi!

Marguerite rougit, honteuse d'avoir laissé lire dans son cœur.

. . . .

Le lendemain matin, la journée s'annonçait radieuse — un vrai ciel du Midi. La mer bleue avait des reflets d'opâle et pourtant le vent soufflait en forte brise, venant du large, et les vagues commençaient à battre les roches rouges des grandes falaises.

Marguerite alla chercher Anaïs pour lui faire faire sa promenade quotidienne.

Mme Grosjean, ayant profité au delà de ses souhaits et ne pouvant dire à son opulence comme Dieu à la mer : « Tu n'iras pas plus loin! » tenait à limiter celle de sa fille. Elle avait pour principe que le rire engraisse. Anaïs, de son côté, trouvait qu'il faut se dépêcher de rire quand on est jeune. Il en résultait qu'Anaïs riait à tout propos et de tout — même du fantôme obèse que sa mère faisait passer à l'horizon — et que la mère faisait marcher sa fille comme un facteur. Anaïs, loin de se plaindre, aimait ces courses matinales faites avec Marguerite.

Ce matin-là, on allait à la mer. Marguerite avait pris sa boîte à aquarelle. Ces côtes découpées, ces porphyres rouges, ces granits sévères battus par la vague l'attiraient irrésistiblement. Aussitôt qu'elle avait quelques instants de liberté, elle allait les passer là, abritée sous les roches, à demi-cachée, oubliant la terre, le regard perdu dans l'immensité. L'éternelle plainte, le brisement de la vague, l'âpre sifflement du vent s'engouffrant dans les grottes; cette grande solitude, ce silence des créatures s'harmonisaient avec ses désolations. Il lui semblait que tout cela souffrait avec elle; bercée dans ces souffrances sans pensée, sa pensée à elle devenait moins douloureuse — une vague rêverie, sommeil d'une âme brisée. Parfois, le regard noyé dans les lointains, là-bas où le fiancé avait disparu, elle le cherchait, le suivait, l'appelait. — Oh! savoir!..... savoir si tant d'amour, si de telles promesses échangées, si ces ivresses disparues ne reviendraient jamais plus!.... A-t-il oublié?.... les dit-il à d'autres ces chères paroles qui prennent la vie?.... Non! c'est impossible!.... Son silence serait une lâcheté! Ah! plutôt, dans son désir de faire fortune pour revenir vite, il se sera laissé entraîner à quelque folle équipée! Et, pendant qu'elle le garde si vivant en son cœur, il dort du dernier sommeil dévoré par cette terre sauvage!

La mouette de son aile blanche effleurait la crête de la vague, soutenant une gerbe d'écume, et son cri discordant faisait frissonner Marguerite. Sur la falaise, les corbeaux gris croassaient lugubrement : « Never more! never more!... » jamais plus! jamais plus!... morte la jeunesse!... mortes les beautés de la vie!... mortes les joies enivrantes de l'amour partagé — jamais plus! jamais plus!... Mais l'amour n'était pas mort, lui!... Vainqueur de la mort même, il ne versait plus l'ivresse, il torturait!...

— Dieu bon! criait la désolée au Maître qui entend tout sans répondre — si tu me l'as pris, par grâce, par pitié, dis-le moi! que je ne l'accuse pas! que nul doute indigne ne vienne souiller la beauté de nos amours! que l'oubli ne vienne jamais verser cette mort suprême qui, seule, tue pour toujours!. . Et toi qui as pris mon cœur et ma vie et ma jeunesse et mes joies; toi qui as flétri ma beauté dans les larmes, si tu t'en es allé au pays de la lumière, à la Patrie où il n'y a plus de pleurs ni d'adieux, dis, dis!... m'aimes-tu encore de si loin! entends-tu ma voix! sais-tu que je t'appelle! — Hélas! nous ne parlons plus le même langage... qui dira si nous avons les mêmes amours!.....

Une chanson mélancolique, monotone et bizarre, interrompit sa rêverie. Et Anaïs lui montra, à travers les rochers abrupts, grimpant comme un jeune chat, un pauvre petit diable de huit ans s'avançant pieds nus, glissant, son panier au bras et cueillant des grappes de moules. L'endroit était mauvais, les varechs gluants.

— Cet enfant va tomber à l'eau!

Margueritte posa l'aquarelle sur laquelle elle rêvait.

— Va-t'en de là, dit-elle doucement pour ne pas effrayer le petit; la mer monte, les vagues vont t'emporter.

— Oh! que non! mam'zelle, je cueille mes moules et je m'en vais.

— Monte par le sentier, je te donnerai de quoi acheter ton déjeuner.

L'enfant, couché sur la roche, d'une main se soutenait, de l'autre cueillait; une vague de fond arriva brusquement, inonda la roche emportant l'enfant. Anaïs poussa un cri d'horreur. Marguedétacha vivement sa jupe, arracha son corsage et d'un bond sauta à l'eau.

Jan Kermohr.

(A suivre.)

AVIS

Les bureaux d'Administration et de Rédaction de L'ŒUVRE D'ART sont transférés

1, BOULEVARD DES ITALIENS

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS | Un An. . . . . . 24 francs | Six Mois . . . . . 12 — | Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An. 30 fr. Six Mois. 15 fr. Trois Mois. 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 49

25 Avril 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LE SALON DU CHAMP DE MARS

I

LA PEINTURE

La seule excuse d'un Salon comme celui-ci — comme l'autre, aussi! — où les œuvres (?) s'entassent dévergondément, au grand dam du pauvre critique, qui, bientôt, n'en peut mais, et forcément se trouble, commet quelque injustice, serait dans la révélation certaine, compensatrice, fleur d'enthousiasme et de ravissement, d'un talent absolument supérieur, d'une personnalité encore inconnue, mais tellement originale, qu'elle ferait crier : *Hosanna!* à nos béotiens de la critique d'art. Or, ce Salon-là, pas plus que les précédents, pas davantage que les prochains, je conjecture, ne saurait non pas même nous la donner — mais seulement nous la faire espérer, nous laisser la promesse d'un génie encore bégayant.

Peut-être que son rival de l'autre côté de l'eau pourra nous l'invoquer?... Qui sait? hélas!...

Pourquoi donc aucune géniale conception ne surgit-elle jamais de ces babéliques amas de toiles arc-en-ciélisées, alors qu'il est encore, même à notre effroyable époque, où tout sombre en la veulerie d'une société et d'un siècle finissants, quelques personnalités déjà affirmées — ou soupçonnées?

Eh bien! pour l'excellente et peut-être unique, en tous cas bien suffisante raison que ces Rares, ces Divins, ces Bénis de la lutte, savent l'inutilité de l'effort dans la cohue, et aussi parce que leur intransigeante pudeur artistique, éprise et saturée de Splendeur, redoute la promiscuité douteuse d'une exposition générale, où la plate gloriole, le faraudisme, l'esprit mercantile, la sottise et le népotisme triomphent et s'étalent du plancher à la cimaise, pompeusement!

Vous me direz : Pourtant, Puvis de Chavannes?... Oui-dà! Comptez-y voir son œuvre, là... Et puis, c'est un ancien... Et puis, présidence oblige... Et puis encore... Mais je m'engage sur un sentier d'épines, duquel, vite, je m'échappe, car je me suis interdit toute polémique — et pour cause, n'ayant pas, moi, des instincts de Don Quichotte...

Mais cependant, à défaut d'une preuve certaine, il donne, au moins, ce salon que l'on dit à son rival assez dangereux, des illusions, si vagues soient-elles?

Nous allons ensemble en juger!...

Aussitôt que nanti de mon catalogue, je vais tout droit aux *errata*, où je lis ce chiffre suprême : 1945. Fort bien, près de 2,000 toiles, dessins, gravures quelconques (quelconques! certes), je sais alors comment je dois agir.

Et, mon livret sous le bras, mon crayon aux dents, tel un guerrier s'en allant à l'assaut, j'entre dedans la première salle bâillante devant moi.

Vais-je chercher les noms déjà connus et trop souvent clamés à tort et à travers! Que non pas! Hé, je n'aurai point ici, pas plus qu'ailleurs, l'unique but de plaire, de flatter, et les puissants, les *arrivés* n'ont que faire de mon opinion. J'irai devant les toiles, sans souci de l'auteur, les embrassant d'un consciencieux coup d'œil, et sur celles qui m'arrêteront, par leur mérite ou leur étrangeté, je dirai en toute brutalité d'impression ce qu'elles me feront sentir, et le bien ou le mal que j'en penserai — heureux et suffisamment payé de mon labeur, si mon cri passionné est assez vibrant, assez énergique et *écouté* pour, du néant de cette tombe, faire jaillir quelque nom de jeune digne d'être acclamé — et acheté — ce qui est trop souvent, hélas! de cruelle nécessité!...

Dès mon entrée, je tombe en plein dans un immense champ de betteraves, au milieu duquel je surprends quatre ou cinq robustes Flamands, dans l'allure lourde et rude d'un travail éreintant. Et je vais, intéressé, parmi les tas énormes des rutilantes, succulentes et rondissantes betteraves, entassées au jet, barbes de ci, cheveux de là, jusque vers un chariot chargé à éclater, et que le pas lentement rythmé d'un couple de robustes bœufs, emmène, à travers les ressauts des guérets défoncés, vers la ferme accroupie là-bas, contre un ridel de peupliers chenus qui chantent, en frissonnant, sous l'humidité, perlante aux pointes rouillées, d'un grand ciel engrisé, une monotone mélopée d'automne...

La bonne femme, redressée, souffle dedans ses doigts violescents, quoiqu'elle ait chaud, encore, sous la cotte. Mais les hommes, infatigables, courbés sur l'éternelle ennemie jamais vaincue, lui donnent à grands *Han!* de leur houe et de leur hoyau pour déchausser la betterave...

Et lorsque je reviens de ma lente promenée à travers ces champs en labeur, je m'aperçois que je sors tout simplement d'une idylle champêtre à la Jules Breton.

Car c'est une bonne copie de la manière de l'excellent peintre, que cette *Récolte de betteraves en Flandre*, par M. E. Claus, d'un réalisme sobre et sain, ma foi, sagement brossé et bien compris. On ne frissonne pas, l'émotion se perdant en la vastitude d'une telle toile. Mais tout de même ressent-on

l'impression de tristesse intime et lourde émanante d'un ciel de brume, présage de frimas.

Où M. Claus est davantage soi, sinon meilleur, c'est en d'autres évocations plus intimes de la terre flamande sous ses différentes métamorphoses. Et *Prairies d'automne, Matin de mars*, *Dunes sous la pluie, Époque des foins*, etc., sont de très franches toiles où la couleur s'adapte bien à la métamorphose du moment.

Je note, dans son *Labour*, l'effort bien rendu de deux bêtes — un cheval, un paysan — pour ouvrir au grain nouveau, à travers les flancs desséchés et craquelants de la Marâtre, l'asile obscur et propice à l'élaboration des moissons prochaines...

M. Baud-Bovy est un Suisse qui essaye de nous dire le pittoresque et la grandeur de ses Alpes, mais d'une manière tellement funèbre, que je suis tenté de m'écrier devant ses toiles — oh! plus rageur qu'enthousiaste, croyez! — Et moi aussi, je suis montagnard! mais montagnard autrement sensitif que ce Suisse, qui ne sent pas du tout, mais pas du tout, l'âme des solitudes éblouissantes de ses cimes grandioses, et de ses nocturnes vallons feutrés de mousse noire.

Alors que font là ces toiles étrangères?... Mystère et club-alpin!

M. E. Girardet, avec ses harmonieuses évocations de terres, de ciels et de scènes d'Afrique, nous rappelle l'inimitable et par moi tant regretté G. Guillaumet. (Je ne compare pas. Je mets au même rang!)

Ses *Pâturages des Hauts-Plateaux* me font ressouvenir — tandis que, telle une perle de bruyère blanche, une larme tremble au coin de ma paupière — et tenez! la voilà qui tombe sur mon doigt, la pauvre, rosée trop rare de mes regrets et de mes déchirements intimes — ses Pâturages, dis-je, me font ressouvenir, moins l'intensité d'un ciel écarlate à force d'être bleu — de mes bruyères cévenoles — ô Mont-Pilat! joie de mon enfance, regret de mes exils! — toutes hantées de grillons. Oh! l'affaissement délicieux de cette lande surchauffée, grillée, crépitante et brasillante, où les douces paresses animales éclosent si suavement! Et ce troupeau en ronde bosse de dromadaires géantement pattulés, broutant les touffes où s'échevèlent des perles bleues, des perles roses, des perles violettes — des perles rares! quelle fantastique vision — et quelle hantise, d'aller voir!...

Puissant visionnaire de la vie exotique, M. E. Girardet a de plus une palette très harmonieuse, et le pittoresque de sa *Noce arabe*, par exemple, est d'une saveur parfaite. Je le crois très digne de remplacer dans nos regrets et nos espérances ce maître déjà nommé — et consommé : G. Guillaumet.

M. L. Gros mérite une louange très sincèrement mentionnée, pour l'effort loyal qu'il tente vers le mieux. Il aime les Bretons, et nous dit la terre des Druides sous de bien divers aspects. Ses marines sont très délicates, et il pourrait fort bien, en ce genre, se faire quelque réputation.

M. F. Guiguet se révèle, en son panneau décoratif, *Concert du printemps*, disciple de Puvis de Chavannes.

Mais imiter ce maître insaisissable, est-ce un mérite — ou un danger?

M. Ch. Cottet, compatriote encore obscur d'un grrrand citoyen, qui sauva moultes fois la France — et son portefeuille — dans une série qu'il catalogue : *Au bord de la mer*, se montre impressionniste outré — par conséquent non maître encore, ni même sûr de soi — mais tout de même reste intéressant, et ses *Mer pâle, Mer sombre*, *Mer orageuse*, *Mer soufre, Mer nocturne* (ouf!) sont des notations très vigoureuses — et rigoureuses? — d'anomalies océaniques.

M. A. Moreau, en se jouant, nous dit les joies raffinées, les toilettes ridicules, et les flirts savamment champêtres des muscadins et muscadines du Consulat.

Heureux temps, ma foi, où l'on dansait, à Saint-Cloud, chez un homme qui, lui-même, pendant ce temps-là, faisait danser l'Europe, rois et peuples, sans façons, sous un orchestre de canons...

M. Montenard reste toujours le puissant et le meilleur poète de cette Provence tant chantée — trop peut-être! — avec ses coups d'azur impitoyables, ses routes poudroyantes aux flancs crayeux des Alpilles, ses antiques villes corsetées de remparts, et mirant leur vétusté en dentelles, dedans les eaux farouches du grand Rhône rapide, ses paysans aux impressionnantes allures de vieux gentilshommes déchus, ses feuillages noirs, et ses filles superbes, casquées d'une aile de corbeau, et dorées savoureusement comme velours de pêche en juillet — pas moins!

Oh! le Pays-Blanc! quel charme d'attirance il a, tel que l'évoque son poète!...

M. G. Roger nous donne l'illusion de très délicats pastels, avec ses toiles si pâles, où de fines silhouettes de femmes au rire nu, à la chair devinée, palpitent précieusement emmi d'exquis fondus de rose tendre, de bleu tendre, de vert tendre... On dirait, de sa couleur, qu'il la délaie de rosée ou d'un rayon de lune — afféterie charmante, cachant peut-être une force?...

Le senor Rusinol, hidalgo d'origine, est doué d'un sens allégorique plutôt joyeux... Qu'on en juge. Sous un poudroyant, foudroyant, éclatant ciel de Castille, il nous évoque d'antiques, et lointaines, et croulantes ruines, seuls restes d'une ville autrefois splendide, pendant la domination des minarets et du Koran, maintenant morte, et cataloguée comme telle.

Or, de peur que nous, bêtas, ne comprenions pas très bien l'allégorisme de cette toile, d'ailleurs assez banale, le senor Rusinol nous fait passer pompeusement un corbillard empanaché le long d'un mur de cimetière. Sens caché: Enterrement de première classe, sans doute? Dame, pour une ville maure-te!...

Oh! monsieur Girardot, encore des Arabes! Mais ça grouille, ici, on ne voit que burnous crasseux et chameaux pouilleux! Et la vermine, malheureux!

M. L. Frédéric est un Flamand, un débauché de la palette. Et quelle palette, mes amis? Son triptyque intitulé *La Nature* est peut-être assez pauvre, et d'un symbolisme peu transcendant. Mais quel prétexte à faire se jouer parmi des épanouissements de fleurs, de ciels et de fruits, toutes les magies d'un rutilant coloris!

Hé, je me fiche un peu de la pauvreté d'invention, du flou des lignes et du modelé, de la gracilité d'une Vénus dont la gorge n'a pas encore les sèves de l'été, si j'ai pris, là, plein les yeux, plein le cœur, une belle orgie de nature en fête, une débauche, vous dis-je, un éblouissement de fleurs champêtres, où rugissent les coquelicots, sourient les bluets, chantent les moissons et saignent les grappes! Et lorsque l'on sait toucher

ma secrète — mais combien sensible et vibrante fibre de campagnard invétéré, qu'obsède Paris, et que le boulevard écœure, on me trouve toujours bienveillant — et bienveillant jusqu'à la faiblesse, si besoin est, savez-vous, Monsieur L. Frédéric ?...

M. A. Moncourt est un compréhensif de la nature triste et sauvage, des vallons saôniens. Sa vision grise, pâle, d'avance soumise, se complaît au rappel des ciels enfumés de givre et de brouillard, des terres sales, glueuses et lourdes de pluie, et encore des toits de chaume s'écrasant sous la descente avide des épuisantes nuées.

De même concept aussi m'apparaît M. L. Vaysse (presque même origine, et conformité de talent), dedans ses pays champenois. Mais sa palette, pourtant, ne serait-elle pas un tantinet plus gaie, plus claire — ou plutôt moins sombre ?

Ranft, Richard Ranft, nous offre une seule étude, une *Rivière en automne ;* et cependant, entendez-vous ? pour cette superbe page de sobre, mâle et sûr impressionnisme, je donnerais, de mains larges, tout ce que j'ai vu jusqu'à lui, de bon et de passable.

Un coin de chaume, quelques peupliers, des troncs pourris échevelés de lierre, et des gazons, et des fleurettes, le tout au bord d'une fontaine tout éclaboussée d'un clair ciel d'octobre, toute vibrante d'ombres et de lumière, il n'y a que cela, que cela, vous dis-je, et voici pourtant presque un chef-d'œuvre !

Je signale, de M. L. Cassard, *Derrière le village*, *Des hauteurs d'Ancine* et *Avril*, bonnes études sentimentales, peut-être un peu lourdement exprimées, encore, mais d'une lourdeur de débutant dont M. Cassard se débarrassera, c'est sûr !

De M. J. Sala, à voir ses *Bouquineurs*, non quelconques, et surtout sa *Jeune Femme à la balançoire*, une superbe créature se balançant gaîment en robe blanche, sous un berceau de verdure où s'éclabousse du soleil jusqu'en la nuit de ses yeux immensément grandis par le plaisir — trop savouré — de ce jeu tant aimé des femmes — bêtes perverses.

M. A. Zorn, rutilant, lumineux, vigoureux, nous fait voir une robe rouge, dans un effet de nuit, d'une violence crâne, qui inquiétera, j'en ai peur, bien des fronts atteints. Je ne conseille pas *M^me^ Bovary* de tenter l'aventure, et de promener là son ineffable moitié...

M. Osbert se complaît — et s'affirme — en de symboliques évocations de futaies et d'étangs baignés de lune pâle, où glissent, parmi les ombres argentées des mélèzes et des cèdres, de subtils fantômes de sylphes de nuit vêtus...

M. A. Aublet est impeccable dans la ligne, ferme modeleur, coloriste étonnamment savant, qui décompose délicatement sa palette et obtient des effets de luminosité tiède absolument ravissants.

Dix toiles, de cet excellent peintre, *ornent* le présent Salon, et ne contribuent pas peu à le rendre intéressant, très intéressant. Donc, ayant trouvé mes dix Justes, je ne chicanerai plus.

Très bon, M. G. d'Adelswärd, avec son *Port d'Anvers* tout grouillant d'humaine agitation.

M. Ch. Giron nous offre, dans son *Étude pour panneau décoratif de jardin d'hiver*, la plus étonnante, et la plus réussie étude de vert paroxysmé. Oh! le rire doux, sonnant clair, de ces bluets éclos en couronne au front de cette rousse !...

Une mention à M. A. Brun, pour ses bonnes études de Méditerranée, poussée au bleu noir, avec des traîtrises souriantes dans l'éclair d'une jaillissante écume.

M. G. Latouche expose cinq superbes allégories qui lui furent commandées — peste! comme vous voilà mis! — par le Ministère des Beaux-Arts — cinq allégories où je vois surtout prétexte à de succulentes débauches de joyeuse palette en mal d'ivresse, et qui fait la noce... Et quelle !... Une noce de petits roués, mes maîtres, sous l'égide paternelle d'un Watteau joliment apothéosé pour la circonstance...

M. Stengelin a saisi admirablement la fuyante nature du nord, jusqu'en ses plus subtiles et délicates métamorphoses, et dans le secret de ses guérets humides où se tapit un apeurement de bête, de ses eaux croupissantes où grouillonnent des larves.

Il sait aussi l'âme de la grande mer, cette âme faite de tous les caprices et de toutes les férocités, qui se joue, étrange, charmante, sauvage, emmi les voiles et les cordages, berce amoureusement les hommes sur l'écume perlante de ses flots, et les conduit tout doucement à l'écueil perdu sous la traîtrise de ses brouillards.

On le voit, M. Stengelin est un très éloquent poète et je le salue comme tel, ici, de grande et sincère joie !...

M. E. Sain atteint plus la joliesse que la beauté féminine, mais sa palette — ou du moins son esprit — a quelque chose d'attique qui m'attire et me charme. Et enfin, sa couleur est très harmonieuse, quoiqu'il se plaise aux oppositions violentes des tons les plus crus. On jugera, d'ailleurs, de sa valeur ici même — et non, j'espère, pour une seule fois.

En voilà assez pour la peinture. Je n'en finirais pas. J'avais cependant beaucoup de bien à dire de quelques autres. Qu'ils me pardonnent. Mais je n'en puis plus. Songez : cinq heures d'horloge debout sur les jambes, sous un vélum de plomb (?), et le nez virant aux quatre coins de chaque salle ! Je suis vanné !

Certainement, j'ai oublié des artistes qui valaient bien ceux dont j'ai parlé. Je le répète, qu'ils me pardonnent. Je m'adresse à ces bons : José Frappa, de la Gandara, Gœneutte, Picard, Willaert, truculent Flamand, si savant en ses gradations, subtil en ses dégradations, un bon peintre, dis-je, duquel j'ai savouré *le Vieux Canal à Gand*, *le Quai aux herbes ;* Bastien-Lepage, Besnard — quelques autres. Mais je ne désespère point de les trouver à l'*Œuvre d'Art*, un jour ou l'autre, et lors je me dédommagerai de mon silence forcé et leur ferai raison de mon injustice inévitable.

II

SCULPTURE, GRAVURE

OBJETS D'ART

Là, je suis forcé, absolument, de m'en tenir aux anciens, aux consacrés, et pour cause, les amateurs ne pouvant, en ce milieu espacé, cacher leur nullité, comme dans les rangs épais des toiles

bousculées, jetées les unes sur les autres — et faire illusion.

Donc, pour la sculpture, Jean Baffier, le solide maître berrichon, en des fragments de cheminée, chante, de cette verve puissante qu'il aiguise aux brises de ses champs, la gloire du travailleur de la terre.

Et c'est un magnifique.

M. J. Escoula nous montre, en un buste de plâtre supérieurement modelé, l'énergique physionomie de ses paysans de Bigorre.

Injalbert s'amuse et rêve, en taillant son marbre, d'où jaillit de beaux motifs de fontaine; M. Masseau est impressionnant dans un étain, *Sphinge*. A. Rodin est, sans doute encore, le génial statuaire que l'on sait, mais sa tête de marbre et son buste d'*Octave Mirbeau* trahissent une fatigue de la volonté qui n'est point, j'aime à le croire, un premier indice de caducité...

Aux objets d'art, Baffier encore, avec une moisson de fleurs prises comme motifs d'un *service de salle à manger;* Besnard dresse une cheminée dont la céramique est de Muller, la sculpture de M. Saint-Lerche et les verres sont de M. Appert.

E. Carrière fait se jouer des poissons et des grenouilles, aux flancs savamment modelés de quelques beaux vases. M. Charpentier nous évoque un vitrail qui est un vrai musée d'objets les plus disparates — et les moins intéressants. Chéret (Joseph) est mort... et qu'en dirai-je, alors, qui puisse bien ne pas lui paraître banal?

Dubufe est ravissant avec sa *Reliure pour « le Livre des heures de la Vierge »* qu'il illustra, je crois, et le magnifique G. de Feure, en des panneaux taillés dedans des fibres rougeoyantes d'acajou, nous fait entendre symboliquement : *la Voix du mal, la Convoitise, la Luxure*, etc.; de plus, en un carton-vitrail qu'il aurait pu mieux employer, il modèle ce phénomène grotesque : *Erik Satie*, appartenant, nous apprend ce bon catalogue, à M... Erik Satie... Parbleu!

M. H. Guérard éploie des éventails joliets, où se jouent des *Souris*, des *Rondes de masques*, des *Bateaux* à travers un brouillard soyeux, etc.

A la section des gravures, M. E. Carrière nous fait savourer une belle *Tête de jeune fille*, lithographie pour l'*Estampe originale*, une superbe revue qui n'a qu'un défaut, celui de négliger les critiques d'art.

M. M. Cazin a de fraîches et nombreuses *Notes de voyage* spirituellement croquées; Delatre, un *Soleil couchant*, gravure en couleur, qui est, peut-être, ce qu'il a fait de plus poignant; L. Delfosse, une pointe sèche, *Cœur saignant*, d'un symbolisme échevelé; Duez, tout un coin de jardin (en pointes sèches, également), fleurant bon la fraîche senteur des *Marronniers en fleurs*, des *Ronces* amères et des *Clématites*...

M. F. Florian grave de beaux bois ou burine en toute sécurité de métier, d'après de bons maîtres, tels que Renouard, Corrège, le Titien; Gœneutte, superbe, a deux eaux-fortes excellentes; A. Lepère est un observateur subtil de la vie fuyante et passionnante de la rue, et, enfin, E. Vallotton nous donne quelques gravures originales sur bois qui ne sont pas faites, certes! pour déshonorer une telle exposition...

III

Me voici enfin dehors, par les massifs verdoyants du Champ-de-Mars, où les jeunes pousses, et les petits oiseaux, disent si gentiment les joies divines du renouveau. Tout en humant l'air frais d'un crépuscule tardif — avec quel délice! on s'en doute... j'essaye d'analyser les sentiments multiples et troubles que cette promenée au travers tant de choses disparates a fait naître en moi... Mais quoi! bien vainement. J'ai la tête encore trop bourdonnante. Il me faut du repos, le calme d'une bonne veillée avec un maître favori. Rien donc de précis, en mon esprit, si ce n'est pourtant ce souvenir qui me hante — non, peut-être, sans cause — ni malice! en tel moment, qu'au temps du bon La Bruyère, un artiste était appelé — artisan...

Ce 22 avril 1895.

Marc Stéphane.

LA QUINZAINE

De Salons en Salonnets

— Vos jambes sont-elles bonnes?

Si oui, suivez-moi, car, de Salons en Salonnets, nous en avons pour toute cette chronique à courir à travers le Paris artistique. Je le répète, il n'y a pas que les fleurs qui s'ouvrent en ces premiers beaux soleils de printemps.

Passons d'abord avenue Montaigne et visitons rondement la galerie Guiet, très spéciale au Sport, et dans laquelle le Concours hippique amène tous les sportsmen et les sportswomen mondains. Le cheval est à la mode, sur les champs de course, aux étals de boucheries hippophagiques — partout. Comme victuaille, je ne le prise pas; en peinture, je le prise peu; sur le turf, il m'emballe médiocrement. J'ai même le mauvais goût de lui préférer le cheval de mon meunier chargé de sacs ou la bonne bête de fiacre — dont tout le monde se sert avec satisfaction et que personne ne s'avise de plaindre.

Filons rue de Sèze où, tous les ans, les aquarellistes succèdent aux pastellistes et les pastellistes aux aquarellistes — comme les jours — en se ressemblant un peu trop peut-être. Le Salon du pastel est très select, d'accord, mais très féministe. Les portraits roses, les peintures mystiques, les paysages enfarinés, la mer fardée, de la poudre d'ailes de papillon partout. Tout cela tombe dans le rose, le joli, le fade et rappelle la chromo à en avoir des vapeurs. C'est malheureusement, hélas! toujours à peu près la même chose. Le pastel est évidemment une façon exquise de fixer légèrement des sensations raffinées; mais faut-il savoir choisir les sujets auxquels le raffiné, le léger et l'exquis conviennent bien et seuls. Je ne comprends pas la poudre de riz pour rendre la moyenâgeuse Carcassonne ou la mystérieuse Aigues-Mortes. Les procédés ne sont pas à la hauteur de tous les talents réels qui poudrent à la houppette ce qui devrait être brossé au crin.

Hop! et courons au Champ-de-Mars où le Palais des Arts Libéraux a donné l'hospitalité à la onzième exposition des Indépendants. Les Indépendants ne relèvent que de leur esthétique personnelle et du public. « Que d'eau, que d'eau! » disait je ne sais quel personnage historique devant l'Océan. Que de peinture! que de peinture! Quinze cents toiles où — parmi des œuvres très jolies, très fines — le réalisme, le symbolisme, le naturalisme, le positivisme et autres paroxysmes font rage et éclatent dans les couleurs les plus hétéroclites et les plus disparates. Il y a de tout, du cocasse, de l'étrange, du hideux, du monstrueux. Vous ne me croiriez pas si je ne vous citais des pins vermillon et des coupeuses de sarrazin rouge sur des ciels jaunes et verts; un portrait d'homme en plein jour avec des chats-huants et des hiboux sur l'appui d'une fenêtre; *Au temps d'harmonie*, où la variété des pains à cacheter se déploie dans une *harmonie* incongrue.

Toutefois, hâtons-nous d'ajouter qu'il y a là de grands efforts, des recherches sérieuses, du talent même, beaucoup de talent. C'est un chaos pictural d'où finira par sortir quelque chose. Dans toute conception originale, il y a hésitations, confusions, exagérations; mais gardons-nous de nous enthousiasmer trop fort ou de condamner trop vite. De tant de consciencieuses

Hélio Berthaud & Favet Paris

L'ABSOUTE. Funérailles de Pierre le Vénérable (G. CLAUDE)

Helio Boulette & Favet Paris.

CHARITÉ (MONTENARD)

Hélio Boirette & Fayet, Paris.

HENRI IV ET GABRIELLE D'ESTRÉES (A. MONCHALLON)

Hélio [illegible] & FAYET, Paris

AU PRINTEMPS (A. AUBLET)

Hélio Berthaud & Fayet, Paris.

L'ÉTOILE DU MATIN (E. SAIN)

intentions, de tant de qualités réelles, peut et doit se dégager une formule d'art acceptable et nouvelle.

Mlle Louise Abbéma a son salonnet à elle. Ma foi, un portrait m'a retenu devant son charme et son énigme et je n'ai plus rien regardé. Mais cette femme blonde — aux cheveux soyeux, légers, bouclés, à la joue d'un rose pâle, au regard perdu, à la bouche enfantine et fraiche, avec ce corsage de soie qui a un peu glissé des épaules, avec ces bras languides caressés par un boa de renard bleu — cette femme évoque des rêveries d'enfant, des séductions d'amoureuse. Elle éclot dans une ravissante symphonie de blancs, de gris, de roses, où trois fleurs s'épanouissent, les yeux bleus, les lèvres rouges, la bague verte. A côté d'elle, dans un vase de cristal, de rares et mystérieuses orchidées semblent l'énigme fleurie de cette âme ignorée et de ce cœur discret.

Voici le Musée des Arts Décoratifs en train de déménager au pavillon de Marsan où il pourra étaler ses riches collections. Voici au Louvre, dans l'entresol de la cour de Visconti, que s'aménage la collection de céramique donnée par M. Grandidier. Cette céramique japonaise est fort curieuse et à bien des égards. Un de ces jours, le public sera admis dans les cinq salles qui lui sont affectées. Le japonisme — après avoir été une mode, une fièvre, une folie — est devenu une branche d'art acceptée, reconnue, classée. L'industrie et la fantaisie lui empruntent beaucoup déjà et nous *japonons* et nous *chinoisons* sans nous en apercevoir et nous en vanter plus que cela.

On sait que Léonard de Vinci avait appliqué ses facultés multiples à l'*Omni re scibili*; qu'il avait deviné la vapeur et écrit un manuscrit tout entier sur le vol des oiseaux. Trois feuillets y étaient consacrés au vol de l'homme, et ceux-là avaient disparu du cahier. Ils viennent d'être retrouvés à Londres et vont être publiés. Après quoi, viendra la publication des manuscrits inédits relatifs à l'Anatomie et qui étaient conservés dans les collections royales du château de Windsor. C'est un sortant d'un salon qu'un fervent de Vinci m'annonce cette bonne nouvelle. Je n'ai que le temps de pousser une exclamation de surprise heureuse et je me glisse à la salle Pleyel où la Société des instruments anciens donnait son dernier concert.

Je dis « me glisser », et je dis bien, car l'affluence était énorme.

Il faut entendre ces antiques instruments de nos aïeux maniés par des talents très délicats — pour se rendre compte des ressources et du charme de ces instruments démodés et des exquises choses de cette musique oubliée.

Mais il est délicieux ce clavecin rendant les *Papillons* de Couperin; mais quelle légèreté et quelles nuances délicates dans ce *Menuet* de Boccherini révélées par les timbres expressifs, touchants et graves de la viole de gambe; mais quelle caresse et quelle suavité dans cette viole d'amour pleurant la *Sicilienne* de Locatelli, et quelles richesses variées et insoupçonnées dans la *Forêt* de Rameau, interprétée par la vielle! A l'an prochain, n'est-il pas vrai?

Je suis à bout de papier et d'émotions et — je signe vite.

Aimé Giron.

PETITS FEUILLETS

Notre époque est toute d'activité.

C'est désormais impossible de vivre dans l'inaction et l'être inutile par excellence est celui qui se retire entre quatre murs dans une chambre de silence, pour attendre la fin d'une vie qu'il souhaite sans accidents. Quiconque ne tente pas les risques de l'existence, quiconque égoïstement se compose un décor stable et où il ne pourra redouter de surprises, n'est plus intéressant. Tous nous devons travailler à des pensées génératrices d'actes ou à des actes appliquant des pensées. Chacun doit apporter à l'énergie de l'ensemble de l'humanité sa petite ou sa grande part d'énergie individuelle, dans la mesure de ses forces et de ses facultés. Le rentier au point de vue *pécuniaire*, le snob au point de vue *opinion*, sont deux êtres également condamnables. Il importe de n'avoir pas peur du nouveau, du non-vu, du non-exploré. Vivre sur des idées générales admises et invariablement consacrées par tous, vivre sur des rentes servies par un Etat dont on ne craint pas l'insolvabilité, c'est ne pas vivre. Il faut faire banqueroute souvent, il faut étudier de l'âme et des passions, des économies politiques et des esthétiques, dans l'unique souci de la recherche et de l'investigation. Il faut aussi ne pas hésiter à abandonner telle façon de voir, dès que nous la reconnaissons vicieuse et faussée en un de ses points. Le grand malheur de tous les beaux raisonneurs aux idées toutes faites, c'est que leurs idées sont toutes faites. Elles sont taillées de longtemps dans le granit menteur d'une superficielle logique et leur assemblage constitue pour ceux qui les emploient un mode personnel de penser!! Mais ceux-là ne s'aperçoivent pas qu'une idée est plus vieille d'un instant à l'autre et ils en arrivent à aborder la soixantaine avec les mêmes formules dont ils faisaient un habile usage aux jours de leur adolescence. Nous voyons aujourd'hui des hommes politiques caresser encore avec plaisir le rêve d'une organisation sociale à la Louis-Philippe, et des artistes — nombreux — en sont restés au « Le dessin est la probité de l'art », du père Ingres. *Errare humanum est.* L'errement est humain, le tâtonnement est notre plus impérieuse loi, et n'ont pas de méthode de conception ceux qui conçoivent uniformément des types invariables.

L'important pour tous, artistes, politiciens, théologiens même — (le dogme est instable!) — est de se renseigner de l'Evolution. C'est ainsi qu'il vaut mieux être en avant qu'en arrière de l'Idée qui progresse.

Suivre le mouvement est bien, le devancer est mieux.

Combien sont donc condamnables ceux qui vivent sur les convenues doctrines qu'ils détiennent de leurs aïeux et qui, par lassitude et nonchaloir, commettent l'horrible crime de faire des éducations (enfants, écoliers, apprentis, etc.), selon ces mêmes directions. L'esprit humain doit être docile aux mille vents de l'Idée, et le cerveau du penseur qui veut ne pas rester en dehors de son temps doit infléchir sa méditation aux variations de cette girouette consciente. Girouette sublime, susceptible et sensible à l'infini. Il faut faire deux parts des intelligences : celles qui ont l'audace de marcher sans boussole vers le Beau et le Parfait, et celles qui éprouvent le besoin d'un guide-âne (foi en des pontifes officiels!) pour ne pas dévier de la route — si banale, si dénuée d'imprévu! — où piétinent et stagnent certains arts, philosophies, ou sociologies vétustes et ruinées d'antan.

*
* *

A Rome, dans une chapelle hors la Ville, une religieuse surveille des fillettes. Une petite brune rit dans son rouge livre de prières. La Sœur la surprend et, pour la punir, la conduit par la main jusqu'à l'ombre d'un gros pilier, loin des compagnes. L'enfant, d'abord à genoux, s'assied enfin sur la chaise basse. Le soleil tourne, et le vitrail vient éclabousser de verts clairs et de pourpres le fichu qui se drape aux épaules de la jeune pénitente. Alors, d'un geste très femme, elle ouvre un minuscule éventail et joue avec les rayons. J'aurai longtemps cette attitude gracieuse, souple devant les yeux. Cette fillette singeait sans s'en douter les grandes dames des cours florentines. Elle avait six ans.

Les gens du peuple, en Italie, quand ils prient, prennent le plus souvent des attitudes où la foi se marie curieusement avec la volupté. On pense, malgré soi, au Sodoma. Ce n'est pas seulement le geste, la silhouette générale, mais la couleur du décor, l'expression des visages, qui contribuent à cette impression.

*
* *

Nous allons voir au Salon une série

de portraits. Il conviendra d'ajouter des numéros aux catalogues déjà épais de MM. Carolus Duran, Bonnat, Bouguereau et autres. En auront-ils fait progresser l'art d'un quart de pas? Les Durer et Holbein, les Van Dyck et Rembrandt faisaient, eux aussi, le portrait. Mais si nous aimons aujourd'hui ces visages soulignés de noms quelconques, ignorés ou historiques, c'est que le maître qui nous les transmit y a laissé un peu de sa race, la trace de son crayon robuste, de son burin énergique, de son pinceau souple et élégant, de ses brosses coloristes et savantes. Et puis, il faut bien avouer que ces figures ont un autre caractère que les profils de Mme la baronne de X... ou de M. Z..., président de je ne sais plus quelle République.

* * *

Millet a peint la motte de terre avec un sentiment profond de la vérité dans la nature. Si Corot, ainsi qu'on l'a dit, brossait des gris avec la cendre de sa pipe, le peintre du *Semeur* a traîné de même ses blaireaux dans les poussières rugueuses du sillon. Bien plus. Il se dégage de son œuvre la bonne et chaude odeur de la terre fraîchement remuée. Rosa Bonheur ne nous donna jamais de ces impressions. J'aime chez Millet l'absence de pose des acteurs. On peut comparer le cadre d'une toile à la baie que dessine l'emplacement du rideau au théâtre. Nous abominons les comédiens qui jouent par dessus la rampe et s'adressent au public, se sachant regardés et écoutés. Ceux-là qui jouent *sur le théâtre* et dont les yeux ne s'égarent pas aux banquettes, sont les artistes méritoires. Chez Millet, la figure agit *sur le théâtre*. Le semeur sème, les glaneuses glanent, elles jouent presque de dos. Tous ont l'apparence de vie des gens qui travaillent sans composer leurs gestes et qui ne se savent pas observés.

* * *

En général, les jeunes écrivains disent beaucoup de bêtises; ils disent aussi des paroles que des pontifes ne pourraient jamais plus énoncer.

Vingt ans, c'est l'âge des sincérités brutales, des vérités jetées à la face de l'ennemi, sans précaution. Parmi ces littérateurs en quête d'une voie, quelques-uns rabâchent des vérités vieilles comme le monde, certains d'innover une forme nouvelle de la pensée. Dans ces axiomes que la jeunesse active rédige et considère comme siens, nous retrouvons des souvenirs du banc de l'école où l'influence des antiques et des philosophes étudiés s'infiltra en ces imberbes réthoriciens. Il serait injuste d'en rire : on ne peut faire un crime à de jeunes cerveaux de chercher à asseoir solidement sur des fondements très sûrs une méthode de vie et de méditation. Plus tard, à la réflexion, les fleurs inutiles tomberont de l'arbre et il restera le tronc vigoureux qui les supporta. Mieux vaut encore élever la voix pour prononcer des paroles déjà existantes, mais saines, que bavarder comme pies sans direction ni but défini. Le premier souci d'un penseur doit être de partir d'une hypothèse dont il ne doute pas. Permis à lui, plus tard, de tâtonner en tous sens, de provoquer des hypothèses indémontrées, de leur donner une solution; mais qu'il conserve des points de repère! C'est bien là le travail qu'il faut conseiller aux débutants. Les ignorants marchent à l'aventure et ne doivent remercier que le hasard, si, quelque jour, ils rencontrent leur bonne route. Si l'excès de méthode est sottise, l'absence de méthode est divagation.

Notez qu'on peut, sans lui nuire, appliquer ce principe de travail aux idées les plus neuves, les plus révoltées, les plus en-dehors, les plus anarchiques. (Car de déductions justifiées en déductions justifiées, un penseur d'élite peut sortir de la pensée de son temps. — Ceci est démontré par Kropotkine, Jean Grave, etc.? N'ont-ils pas inébranlablement fondé des axiomes initiaux, base de leurs logiques successives?)

* * *

Bismarck, au terme prochain de sa vieillesse, vient de se voir bafoué aux Chambres allemandes et acclamé, par antithèse, de tout un peuple célébrant son anniversaire. Ces contrastes sont un peu pour prêter à rire. L'unité germanique ne s'étend pas jusqu'aux sentiments que les sujets de l'Empereur professent envers un des grands hommes du pays. Th. de Wizewa, dans son dernier livre, nous parle de l'affaissement de la dignité allemande et la compare à ce qu'elle fut aux siècles où l'Empire non constitué était morcelé en petits États.

A ce propos, voici une anecdote. J'ai vu au Musée de Nuremberg une belle verrière double, représentant sur son panneau de gauche quelque guerrier des temps moyen-âgeux, vêtu de fer, armé de la lance, et sur son panneau de droite..... le Prince de Bismarck..... lui aussi *vêtu de fer*. Je ne me souviens plus s'il avait la lance, mais je revois encore un grand casque conformé à l'ancienne qui le coiffait plus bas que les oreilles. C'était d'un beau ridicule, cette réalisation anachronitique du *Chancelier de fer!* Des visiteurs admiraient ce calembour : je n'eus pas la force d'en faire autant.

* * *

Quand une mission part explorer quelque Sahara inconnu, on ne trouve rien de mieux que de lui adjoindre un photographe. C'est un peintre qu'il faudrait. Le gouvernement devrait aider quelque coloriste, quelque audacieux à nous rapporter des sites de lumière : Gauguin, par exemple, qui ne demanderait pas mieux. Il va bien a Taïti. Mais le gouvernement s'occupe bien, ma foi, des coloristes et du soleil!!!

* * *

M. Camille Doucet, de l'Académie, vient de mourir. Il occupait le fauteuil de Vaugelas le grammairien, de Georges de Scudery, de Dangeau, de Lucien Bonaparte. Y aurait-il des fauteuils voués à la médiocrité, parmi les Quarante?

* * *

Le public est tellement habitué à aller chercher au théâtre des sensations violentes, il comprend si peu que l'existence la plus dénuée de mouvement peut donner l'occasion d'une belle pièce, qu'il transpose dans la vie son sens étroit de la scène, et que, quand une circonstance un peu brusque surgit, un événement un peu anormal se produit, il dit que c'est un *coup de théâtre*.

MARC CROISILLES.

Marcel Andrès

(Suite)

C'était une belle nageuse; puis, ne tenant guère à vivre, elle n'avait aucune peur; mais ses vêtements la gênaient, et les vagues brisant sur sa figure l'aveuglaient. On revient trois fois sur l'eau avant de se noyer. La première fois, Marguerite aperçut l'enfant et le manqua; la deuxième fois, au moment de le saisir, une vague la repoussa; son cœur battait fort; allait-elle le laisser mourir? Elle plongea!... la mer eut un instant de calme... Enfin! elle le tenait! Anaïs criait de joie. Mais sa joie fut courte: Marguerite nageant vi-

goureusement était emportée en sens contraire! le courant l'avait prise l'emmenant au large! Embarrassée de ses vêtements, de l'enfant dont elle soutenait la tête hors de l'eau et qui se débattait affolé, il n'y avait guère à lutter. Combien de temps irait-elle ainsi? Anaïs s'élança appelant au secours. — Personne!... les falaises désertes! Penchée en avant, la jeune fille entendit le pas d'un cheval; il montait la route des falaises... le voilà : Marcel Andrès!

— Courez là, vite, à la mer! Marguerite va se noyer!

Marcel allait s'élancer à terre:

— Non! à la plage! prenez une barque! vous ne la sauverez pas sans cela!

L'enfant avait raison. Marcel déchira de ses éperons le ventre de son cheval; en un éclair il était à la plage, sautait dans une barque et ramait vigoureusement.

Anaïs regardait, le cœur serré d'angoisse. Que c'était long! tantôt la petite barque s'élançait sur la crête des vagues, tantôt elle disparaissait dans des gouffres. Que faisait Marcel?... perdait-il la tête? Il n'allait pas du côté de Marguerite!

Marcel connaissait la côte; comprenant que les avirons ne pourraient rien par une mer aussi forte, il cherchait le courant. Mais le temps semblait long à Anaïs qui regardait!... et pour Marguerite aussi! Elle se disait : — Je ne peux plus!... je suis à bout!... tant pis!... ce petit...! sa mère!... — et elle se raidissait!

Marcel lui criait : « Courage! » Elle n'entendait pas. La mer faisait vacarme. Elle faiblissait, la pauvre femme, s'engourdissait; la lassitude amenait l'indifférence.

Marcel tenait enfin le courant! Alors, ce fut un fétu de paille à la mer que ce petit bateau glissant, volant, bondissant, coupant la vague, suivant sa route comme le fer attiré par l'aimant. — Courage, Marguerite!

Cette fois, elle entendit. Elle avait reconnu Marcel, elle avait retrouvé des forces! — Il était temps!... Elle eut un enivrement de joie! — Est-ce donc si bon de vivre? de vivre pour souffrir? — Eh bien, oui! c'est bon! — Au moment de cesser d'être, on se prend à désirer passionnément la vie et cela paraît un don superbe de Dieu.

Encore deux coups d'avirons, la barque était à ses côtés.

— Prenez l'enfant! dit-elle épuisée.

Marcel enleva le petit, le plaça dans le bateau.

Marguerite étendit le bras pour s'accrocher au bordage; elle n'en eut pas la force. Il lui passa un éblouissement, quelque chose au cœur et la vague la roula, inerte, inconsciente. Marcel poussa un cri; penché sur la barque, dont le bord touchait l'eau, il saisit la jeune fille, l'enleva et la coucha au fond du bateau. Là, tout docteur qu'il était, il ne sut que faire! Cette belle tête pâle reposait sur le lit d'ébène de ses cheveux dénoués; ses bras, ses épaules semblaient du marbre ruisselant d'eau. Marcel la regardait, hypnotisé. Quoi! cette jeune femme, cette faiblesse avait eu le courage, la témérité de se jeter dans cette mer démontée, de lutter contre ces montagnes!... Peut-être désirait-elle mourir!..... Pourtant, lorsqu'elle l'avait aperçu, son visage s'était éclairé... Qui sait? un jour viendrait peut-être pour elle où, sur une page de sa vie, blanche encore et non tournée, s'écrirait une belle histoire d'amour!... Dieu lui vienne en aide, la pauvre délaissée! Qu'il lui donne sa part de joie sur la terre!... Marcel soupira, une rafale de vent glacé le rappela à lui; il souleva Marguerite, lui frappa les mains, l'appela. Il se sentit frissonner à la toucher. Comme elle avait froid, trempée, à demi-nue! Quittant vite son vêtement chaud, il l'en enveloppa. Marguerite ouvrit les yeux; son regard vague cherchait... Elle vit l'enfant : la conscience revint; un soupir de satisfaction desserra ses lèvres.

— Il est sauvé! merci!... Je ne croyais pas tenir à vivre!...

Marcel arrêta sur elle un regard très doux, comme une caresse de mère; ses lèvres s'entr'ouvrirent pour une parole qu'il ne dit pas. Il prit silencieusement les avirons et, le corps ployé, lutta vigoureusement. La besogne était rude.

— Voulez-vous que je vous aide? dit Marguerite tout à fait revenue à elle.

Marcel sourit, puis se ravisa :

— Oui, cela vous réchauffera.

Marguerite prit un aviron, lui l'autre; l'enfant se mit à la barre. Cette petite main blanche était d'acier et ces bras de femme valaient presque ceux d'un marin.

— Bravo! criait Marcel. Si vous voulez, je vous engage comme second sur mon clipper; nous ferons le tour du monde; nous verrons des pays nouveaux, des plages inconnues, nous fonderons une colonie dont je vous proclamerai reine, réclamant le protectorat de la France tout en maintenant nos droits de pays libre.

Sur le rivage, Anaïs les attendait. Quel élan passionné en se jetant dans les bras de Marguerite; elle ne s'inquiéta pas de tremper sa jolie robe et ses nœuds de soie rose.

— Chère Marguerite! venez vite vous habiller dans cette cabane; j'y ai fait porter des vêtements secs. Monsieur Andrès, j'ai fait demander une voiture pour reconduire Marguerite; elle doit en avoir besoin.

— Vous êtes charmante, pleine de cœur et d'esprit! dit Marcel joyeux en lui serrant les deux mains.

L'enfant rougit de plaisir.

Marguerite était allée beaucoup au delà de ses forces; les nerfs se détendant, elle devint inerte. Marcel fut obligé de la hisser dans la voiture; un peu plus, elle serait tombée endormie. Elle ne vit guère les regards étonnés des gens qui s'arrêtaient, chuchottant, la voyant passer avec Anaïs dans la voiture du beau Marcel Andrès. Anaïs et Marcel le virent. Anaïs pensa :

— Nous allons en avoir des potins!

Marcel fronça le sourcil, pressentant des choses désagréables.

En arrivant chez elle, il fit une ordonnance qu'il remit à la servante.

— Courez à la pharmacie chercher cette potion et rapportez-la au plus vite!

— Seigneur! Qu'est-il arrivé?

— Allons! vivement, on vous le dira après!

Pendant ce temps, Anaïs avait déshabillé son amie et l'avait mise dans son lit. La réaction se faisait; elle claquait des dents, en proie à un violent accès de fièvre.

— Mademoiselle Anaïs, rendez-moi le service de prendre une voiture et d'aller chercher marraine; j'ai hâte qu'elle soit ici!

Pendant ce temps, l'enfant avait raconté à sa mère comment Marguerite l'avait sauvé. La mère, ivre de joie, l'avait conté aux voisines. De bouche en bouche, l'histoire avait fait le tour du pays; il n'était plus question que de cela.

Quand Anaïs rentra chez elle, elle n'avait plus rien à apprendre à ses parents.

— C'est une brave fille! dit Mme Grosjean attendrie. Je connais plus d'un homme qui n'aurait pas eu le courage d'en faire autant!

— Pourquoi me regarde-t-elle en disant cela? pensa M. Grosjean. Et moi, ajouta-t-il, je ne connais pas une seule femme qui eût fait ce qu'elle a fait!.....

Marraine s'était installée chez Marguerite; pendant huit jours, elle ne la quitta ni jour ni nuit, dormant sur un lit-pliant à côté de sa malade. Car elle fut malade et gravement. Deux fois par jour, Marcel venait la voir, changeant les ordonnances suivant les progrès de la maladie, la combattant pied à pied. Contre cette nature épuisée de tristesse, le mal avait plus de prise. C'était un ébranlement complet de tout le système nerveux. Aussi fut-elle longue à se remettre.

En attendant, le pays jasait ferme; les commères de l'endroit s'en donnaient à cœur-joie de transformer, déformer, se scandaliser et tirer des conclusions malveillantes pour « l'aventurière », « l'héroïne de grands chemins » qui se faisait repêcher par les jolis garçons.

— Et cette pauvre naïve Mlle de Ploucastel qui tient la chandelle! — sans y voir clair! — Et Mme Grosjean, mère prudente, qui laisse sa fille dans l'intimité de cette Don Quichotte femelle! — avec les dispositions qu'elle a, cette petite, elle ira loin! Quant à M. Andrès, il paraît que la Bretagne elle-même n'est pas à l'abri des rastaquouères parisiens qui viennent y apporter leurs dépravations!

— Mais c'est comme docteur qu'il va chez Mlle Arsdel, risquait une voix timide.

— Vous me la baillez belle, avec votre docteur! un docteur qui canote comme un marin, qui a des équipages à la dernière mode, qui monte à cheval comme un centaure! C'est un habitué du « turf »; c'est un « bouc-macaire », ma chère! pas autre chose! Qui sait d'où vient l'argent qu'il jette par les fenêtres? C'est peut-être en chemin de fer qu'il le gagne — avec les cartes biseautées?

. . . .

Pendant qu'un orage de mauvais vouloirs, de jalousies venimeuses s'amoncelaient sur Marguerite et sur Andrès, ces deux blessés par la vie, ces deux inconsolables — ou se croyant tels — buvaient lentement, doucement, sans se méfier, à une coupe de joie qu'ils ignoraient, la croyant brisée. — Elle l'avait été — mais la vie, habile guérisseuse, dans ses éternelles transformations, la leur tendait sous une forme nouvelle, déguisée, méconnaissable. Si bien qu'ils la prenaient à la main, cette coupe d'irrésistibles séductions, et la portaient à leurs lèvres, buvant l'espérance, la joie de vivre, d'être jeunes, la joie plus grande encore d'ouvrir son cœur à un cœur sympathique, faire lire, à une âme qui comprend, ce livre mystérieux, profond, toujours inconnu : l'infini d'une âme humaine. Ah! ce n'étaient plus les ivresses éblouissantes d'un premier amour! Ce n'était pas de l'amour! C'était quelque chose de plus calme, très doux, très pur, dégagé de toute émotion des sens. Et la vie leur souriait, railleuse, menteuse, promettant et les prenant au piège. Sur la gerbe de fleurs qu'elle leur tendait, dont ils respiraient sans défiance le parfum qui enivre, elle les laissait jeter, pour se tromper eux-mêmes, un voile de crêpe... se dire que tout était fini pour eux, qu'un

cœur brisé ne guérit pas, que l'on n'aime qu'une fois! Ah! elle riait cette Vie qui connaît nos inconstances, nos ignorances du lendemain, nos infinies pauvretés, les sauts brusques de notre imagination, de notre cœur. Comme elle connaît sa puissance, cette Vie aux entraînements, aux surprises presque irrésistibles! Comme elle sait qu'elle trouvera, en nous, en nos désirs, en nos faiblesses, en nos soifs inextinguibles, un auxiliaire puissant!

. . . .

Après la violente secousse qu'ils venaiant de subir, après les tristesses dont ils avaient été abreuvés depuis si longtemps, la joie pénétrait en eux, les prenant à leur insu. D'ailleurs, pourquoi résister? Il n'y avait là nul danger, nulle trahison à redouter. Après le cruel apprentissage qu'ils avaient fait d'aimer, ils n'avaient garde de livrer encore une fois leur cœur en pâture à cette sirène griffue parée des charmes d'un ange. Ils avaient souffert — beaucoup — l'un et l'autre; cela rend compatissant — le beau piège à cœurs que la pitié...— C'est le plus redoutable de tous — celui qui prend les âmes nobles, les cœurs profonds.— C'est à ce piège-là que les femmes se prennent le mieux... pauvres oiseaux charmés!... et trompés!... mais enfin, c'était de la pitié, de la pitié seulement que Marcel et Marguerite ressentaient l'un pour l'autre. De cete pitié, il surgissait une loyale amitié, ce sentiment doux, si puissant qu'il peut suffire à remplir toute une vie. Et chaque jour, cette affection grandissant, s'affermissant, les pénétrait de plus en plus, les faisant indispensables l'un à l'autre, unissant leurs pensées et leur vie. Et cela était très doux; c'était comme une oasis au milieu du désert, une échappée bleue dans un ciel noir, le repos après le combat. Marraine, charmée, ouvrait son cœur à de douces espérances, rêvant des rêves ailés, voyant dans le présent la promesse d'un avenir de joies.

Pendant que Marraine, Marguerite et Andrès se laissaient entraîner un peu à la dérive, oubliant les réalités, les difficultés avec lesquelles il nous faut compter dans cette pauvre vie, la population féminine de Ker-Ellé se mettait en branle pour éveiller ces trois rêveurs. Toutes les mères de famille qui, par vanité, avaient pris Mlle Arsdel comme professeur, toutes ces mères économes saisirent avec délices une cause aussi légitime de mettre fin à cette libéralité onéreuse. La femme du notaire fut la première à attacher le grelot :

— Croyez-vous que Mme Grosjean et ses écus me fassent peur! Allez! allez! je saurai bien lui dire ce que j'en pense de sa protégée. — Elle le prendra comme elle voudra! La bonne tenue, la moralité et la modestie de nos filles passent avant leur manière de chanter!

Brûlant d'un si beau feu, aussitôt après son déjeûner, elle alla chez Mme Grosjean.

— Chère madame, je voulais venir vous voir tous ces jours-ci, mais j'ai été retenue par des flots de visites. Ça n'arrête pas à la maison; c'est un va-et-vient continuel, une lanterne magique! Comment va Anaïs?

— Fort bien, Dieu merci; elle est fraîche et grasse comme une petite caille.

— Elle doit bien s'ennuyer sans son professeur?...

C'était habilement amené.

— Elle va la voir tous les jours; cela fait grand plaisir à la pauvre malade.

— Comme c'est triste, n'est-ce pas, madame, cette équipée! et tout le bruit qu'on en fait! La pauvre fille a agi sous l'impulsion d'un bon cœur; mais que c'est fâcheux pour une jeune fille, madame, de se trouver le point de mire de tout un pays, le but de toutes les critiques!

— Qu'est-ce que vous me dites donc là, madame? Est-ce que j'entends corne ou si j'ai la berlue? Depuis quand les actes d'héroïsme s'appellent ils de mauvaises actions à Ker-Ellé?

— Oh! moi, madame, je trouve ce dévouement tout simplement admirable! Et Dieu sait combien je prends son parti, la pauvre fille! Mais on a des oreilles, n'est-ce pas, madame, et l'on ne peut pas plus s'empêcher d'entendre ce qui se dit que l'on ne peut empêcher les langues de marcher.

— Oh! non, madame, bien sûr, pas plus que l'on ne peut empêcher les chiens et les vipères de mordre!

— Cela fait beaucoup de tort à cette pauvre demoiselle de recevoir tous les jours ce M. Andrès, — un joli garçon comme cela... et jeune... habitué à la vie libertine de Paris! Cela fait jaser qu'il l'ait ramenée dans sa voiture; car enfin, si elle avait eu la force de sauver un enfant, elle aurait bien eu celle de rentrer à pied chez elle!

— Mais, madame, vous oubliez que Mlle de Ploucastel, qui est une personne âgée — et d'âge — vit avec Mlle Arsdel et qu'elle est toujours présente à la visite du docteur.

— Oh! Dieu! madame, croyez-vous que j'y voie le moindre mal? Mais ce docteur-là est bien jeune; à tâter le pouls d'une si jolie malade, à la longue cela pourrait déterminer une « affection du cœur », comme disent ces messieurs. Mais moi, je ne pense rien, madame; je regrette simplement que cette équipée ait eu lieu, parce que, toutes les personnes que je connais ont l'intention de cesser les leçons de leurs filles avec Mlle Arsdel. Il y en a même qui se permettent de trouver que vous exposez grandement votre tranquillité, en recevant dans l'intimité de votre famille une jolie personne capable de tout braver, même les éléments déchaînés. — Votre fils est jeune; sait-on ce qui peut arriver?

— Plaisantez-vous, madame? Mlle Arsdel a cinq ans de plus que mon fils.

— Ça n'empêche pas les sentiments... au contraire! Quelquefois, les très jeunes gens se laissent prendre à des femmes plus âgées qu'eux.

— Eh bien, madame, ayez la bonté de dire aux personnes qui veulent bien s'intéresser à ma famille que je ne crois guère à leurs bons sentiments. — A parler net, j'appelle ces gens-là des envieux, des jaloux, de fort vilaines natures qui vont chercher le mal, comme les mouches le fumier! J'appelle un chat, un chat, moi; c'est ma manière!

— Et vous avez bien raison, madame. Je suis tout à fait de votre avis — enchantée que vous n'ayez pas été impressionnée de voir le nom de votre fille mêlé à tous les propos du pays. Mlle Arsdel est bien digne d'intérêt; pour ma part, c'est a regret que je suis obligée de lui retirer mes filles — mais mon mari l'exige. — Vous savez comme les hommes sont autoritaires... et chatouilleux sur le point d'honneur!

— Oui, oui, madame, nous savons cela! Plus ils ont rôti le balai, plus ils deviennent soupçonneux!

La femme du notaire oublia l'insinuation.

— La réputation de ses filles lui est plus précieuse qu'une grosse dot; que le plus grand mérite d'une femme est de passer inaperçue — des préjugés!... mais, que voulez-vous? nous autres, femmes, il nous faut obéir; la volonté des maris, c'est la loi du plus fort. Adieu, madame, je suis obligée de vous quitter — c'est l'heure de la promenade de mes filles et elles ne sortent jamais sans moi — « Attrape! » — « Ça t'apprendra à faire la grande avec tes institutrices! »

. . . .

La convalescence de Marguerite s'affirmait de plus en plus Elle passait maintenant les matinées dans son jardin. Marraine, son tricot à la main, la regardait aller et venir, admirant cette royale beauté, cette fierté, cette simplicité, tout cet ensemble charmant de grâce, d'élégance, d'élasticité qui n'appartient qu'à la jeunesse.

— N'est-ce pas dommage de voir ces belles fleurs s'ouvrir, s'épanouir, s'effeuiller sans avoir été admirées? Je me sens tout à fait forte, ce matin. J'ai grande envie d'aller porter ces fleurs à l'église. Ce sera mon action de grâces à Dieu qui est bon de m'avoir sauvée. — Je ne croyais pas tenir à la vie, mais au moment de la perdre, elle devient précieuse. D'ailleurs, c'eût été dommage de mourir au printemps! C'est si bon de respirer cet air tiède, parfumé, pur de souillures, n'ayant encore été respiré par nulle poitrine humaine!

Marraine la regardait attendrie et souriante.

— Princesse? c'est bien toi, cela! il te faut des puretés particulières, un air qui n'ait servi à personne!

En quelques jours d'intimité, marraine en était arrivée a considérer Marguerite comme sa fille. Ses distinctions exquises, ses recherches, ses élégances inconscientes l'amusaient — elle l'avait surnommée « princesse ». Alors, Marguerite l'appelait « marraine ».

— Qu'en dites-vous, marraine? voulez-vous venir avec moi porter ce bouquet à l'église?

— Volontiers! mais il faut d'abord que le docteur l'ait permis. Huit heures sonnent; il ne va pas tarder à arriver.

— Votre docteur devient tyrannique; j'ai bonne envie de me révolter contre lui! Je vais parfaitement bien; je n'ai plus besoin de ses ordonnances. Prenez garde! marraine: je commence à le soupçonner de venir pour vos beaux yeux!

— Le fait est, princesse, que je suis un peu de ton avis. Le pauvre garçon est seul ici; il est triste, il s'ennuie; il se guérit à venir te soigner! mais, comme je ne veux pas me compromettre, je lui signifierai son congé!

Elle regardait Marguerite, cherchant à lire dans ses yeux. Mais le regard de Marguerite était limpide; il n'avait aucune pensée cachée La vieille demoiselle soupira.

— Je vais m'apprêter pour sortir avec toi. J'ai la certitude que le docteur n'y aura nulle objection.

Marguerite resta seule. On était bien chez soi dans ce jardin abrité de tous côtés par des massifs d'arbres en fleur. C'était un petit asile impénétrable aux regards curieux; — Dieu sait qu'il y en avait! — mais ils en étaient pour leurs frais!

JAN KERMOHR.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

④ L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS: Un An. . . . . . 24 francs — Six Mois. . . . . 12 — — Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 50

5 Mai 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

I

LA PEINTURE

Je commence par demander un brin d'indulgence pour l'*écriture* galopée de cette critique à l'emporte-pièce. J'entreprends cette copie en de telles circonstances de mauvaise santé, qu'il me faut toute ma volonté et mon grand désir d'être désagréable à quelques-uns, pour ne pas l'envoyer illico à tous les diables où, fatalement, elle ira bientôt.

On peut dire, et l'on dira — ou je dirai de ce Salon, qu'il est tout à la gloire unique (en quoi il ne ment guère à ses louables habitudes), des cénaculaires formules que ces derniers quarante ans ont consacrées plus ou moins heureusement. Ici triomphent — oh! en toute humilité, j'aime à croire! — jusque dans l'œuvre (?) de leurs bons élèves, de leurs imitateurs, et de leurs admirateurs, aussi, parfaitement! ces vieilles et vénérables, et chastes barbes, (ne disait-on pas, autrefois, des perruques?) les Cormon, les Bonnat, les Gérome, les J.-P. Laurens, les Bouguereau, les Henner, et tutti quanti.

Ce qui n'implique pas qu'il y ait là, comme, par exemple, au *Champ de Mars*, qui, lui, du moins, a ce non banal mérite de la recherche, de l'angoisse d'une trouvaille — de bien merveilleuses tentatives, un quelconque et suggestif effort vers de nouvelles conceptions, une manifestation d'art encore inconnue.

Non, l'élyséenne exposition est seulement le temple du poncif, du ressassé, de l'indéracinable formule routinière. Tout y est léché, pesé, finiolé, mis au niveau des facultés intellectuelles (?) du snobète, de l'entendement plutôt veule de ces messieurs de la grrrande Commission — de toutes les Commissions! A part les plus rares (mais alors aussi, les plus exquises exceptions, que je tâcherai de noter tantôt), aucune originalité, rien qui nous dise autre chose qu'une sage routine, qu'un prudent labeur d'ouvrier consciencieux — le plus souvent.

L'Art, en ce Salon-là, n'est même plus violé, comme au Champ de Mars, où l'outrance des tentatives, parfois, blesse l'éthique la plus accommodante. Il y est absolument ignoré! Et tout nous y clame que ces messieurs savent et pratiquent simplement un métier gagne-honneurs, qui consiste à tracer sur de plus ou moins amples machines des lignes planes, courbes, droites, contournées, bistournées, retournées, détournées, d'après certaines formules, lesquelles lignes l'on remplit ensuite d'un quelconque coloriage toujours d'après des règles données, ce qui arrive à nous imager certaines choses que nous savons voir partout, déjà vues, par conséquent, et que nous reverrons encore ici, ailleurs, et partout, immanquablement, indéfiniment — jusqu'à la gauche!

Nous allons savourer, mille fois répétés, des arbres verts, des ciels bleus, des nuages blancs, des rivières cristallines et cristallisées comme sucre candi; des portraits de vieilles dames, de femmes vieilles, de vieilles femmes; le toupet de *Rochefort* et le petit chapeau du Petit Caporal; des masques graves de cardinaux, de chats-fourrés, de recordmen, de sportmen et autres bonshommes en men; de présidents de tous les n'importe-quoi! Nous regarderons ensuite de bonnes grosses grasses vaches qui, elles-mêmes, nous contempleront de leur bon gros air va.. béat; nous verrons aussi Jeanne d'Arc en bergère, jouant à cache-cache autour d'un gros chêne dont ses moutons broutent le gland charnu, avec de célestes Cassandre qui lui font risette du sein des nuées, ou bien, cuirassée comme ils ne le sont pas, les nôtres, de cuirassés, brandissant à genoux un étendard fleurdelisé dont la hampe trop longue a toujours l'air de l'em...nuyer furieusement. Ce qui nous fera nous demander pourquoi les peintres lui la font toujours si longue, à cette pauvre fille, qui ne doit déjà pas être tant à son aise, en sa carcasse de fer poli. Et encore la ridicule ostentation exhibitive d'une duchesse à qui ses écus et ses relations permettent de violer outrageusement la liberté de circulation et le bon goût le plus vulgaire... et tant d'autres belles et bonnes choses suavement chromolithographiées... à la main, par ce que l'on est convenu d'appeler de bons peintres, de grands peintres, d'excellents peintres, les maîtres présents et futurs de l'École (?) française... Attention!

H. Auburtin nous accueille d'une *Pleine neige dans les Alpes engadinoises* fort bien léchée, et aussi belle de près que de loin, ce qui fait la joie des simples.

Une large vallée enlinceulisée de céruse, où s'ouvrent de sombres gorges échevelées de sapins, dont les cimes seules émergent de cette marée molle de neige légèrement pénétrée d'une aurore rosâtre et boréale... dame, c'est supposable.

J. P. Laurens nous gâte une immense machine où tout un peuple de croquants couleur d'ocre et demi-nus, s'exténue à bâtir des murailles et à monter des échafaudages emplâtrés, par deux cada-

véreuses figures allégoriques, qui viennent là aussi à propos qu'un pavé dans une vitrine, en brandissant des glaives et des trompettes.

Ce panneau, qui me paraît vouloir symboliser le travail inachevé qu'il nous représente, *car il n'en finit pas*, s'intitule : *la Muraille*, et s'accompagne d'une légende explicative, cueillie dans les *Annales de la Ville de Toulouse,* nous racontant, afin que nous le sussions, que tous ces épileptiques pétrifiés sont en train de travailler nuit et jour à se fortifier... Pourquoi, dans ce cas, ne prennent-ils pas du Mariani ou du Kola ?

De F. H. Giacomotti le portrait d'un vicaire capitulaire, en chaire et bien en chair, léché et reléché, et qui fera se pâmer d'aise bien de jeunes dévotes... *Amen !* Tudieu ! quelle joviale mine ! quelle carrure ! quel aimable embonpoint !

M. Carl-Rosa nous présente deux coquets paysages, en décembre, *Une Forêt de bouleaux au bord d'un étang* et *Un Bord de la Seine pendant les derniers rayons de l'automne*, d'un impressionnisme de salon très frais et très délicat. Une bonne note. C'est un des rares paysagistes d'ici qui ne fasse pas idiot.

Si M. Henry-Daudin (Charles), qui n'est même pas un ouvrier dans son *métier*, à peine un manœuvre, a voulu briguer quelque indisputable mention, en nous évoquant sa Vierge de chasteté, frottée de pierre ponce, arborant niaisement (sans doute pour accentuer encore la signification du symbole à nous révélé), un lys de candeur et de béatitude juste à l'endroit secret que notre aïeule Ève voila de vigne après le péché, qu'il soit donc satisfait ! car je lui l'accorde sans marchander — mais de ridicule !...

M. Lalire nous éparpille, au bord de l'Océan, écumeux berceau des sirènes, un vol de femmes nues et folles, suavement modelées.

D'après quelle affriolante photographie prise sur nature cela a-t-il été cliché... sur toile ?

De F. E. Ehrmann, à signaler *les Lettres, les Sciences et les Arts au moyen âge*, une allégorie savante exécutée en panneau décoratif par les Gobelins pour la salle Mazarin, et pleine de vastitude, mais touffue, brouillée, embarrassée, qui demanderait beaucoup d'air, plus de lumière, et aussi un sommaire explicatif un peu moins... sommaire que celui du catalogue.

M. R. Dupont nous encadre un *Saint Sébastien* jaunâtre et tout barbelé de petites flèches aux empennes multicolores de cible-paillasson de bazar à treize... Donc, pour ces raisons, et bien d'autres fastidieuses à dire, mais que l'on devine, je persiste à lui préférer le *Saint Sébastien* de Ribera, dont il n'est qu'un odieux pastiche.

L'allégorie, la légende, sujets propices aux médiocres, ne demandant ni grande intuition ni belle puissance évocative, expressive, inventive, ni science, ni talent, ni génie. Du simple savoir-faire. Aussi, ce que ça grouille ici ! Or ça et les tableaux de genre, savamment entremêlés d'*araberies,* et de portraits sans piment, mais bien encadrés, il n'y a plus que des marines... et quelles, pour la plupart !

Ainsi, voici encore un M. Franqueville qui nous évoque, parmi des roseaux découpés pour la circonstance dans l'étang dont ils étaient toute la joie, les pauvres, et reportés sur la toile — en relief — les étranges ébats d'un vieux capucin et d'une jeune capucine s'amusant — je cite le catalogue, textuellement, on ne me croirait pas ! — *à imposer silence aux croassantes grenouilles* d'un étang dans lequel, de compagnie, et leur auréole saintement de travers, ils prennent un bain de pieds.

Peste, ils avaient manqué leur vocation, ces deux-là, et je comprends fort bien qu'ayant un tel caractère, ils n'aient pu s'accommoder de la société des hommes et se soient faits anachorètes, à moins que ce soit leurs contemporains qui...?

Et tenez, voici encore M. Gervais, qui prend prétexte d'une légende, pour nous montrer une fort belle courtisane andalouse, avec du diable plein les prunelles, se baignant toute nue devant le roi son maître, tandis que, tout autour de la vasque de marbre où son beau corps vient de jouer « au petit canard qui nage », comme disent les gosses de mon pays, de superbes courtisans, tout bardés de fer, boivent à plein gobelet de vermeil l'eau de son bain... gargarisme fort employé en ces temps de faveur capricieuse, s'il faut en croire ce bon Labruyère, comme préservatif contre la disgrâce des cours et l'humeur chagrine et changeante du souverain ou de la favorite.

Quoi qu'il en soit, je ne désespère point de voir quelque jour ce beau spécimen de la beauté espagnole débité en photographies et dans les prix doux, sous les galeries de la rue de Rivoli... Et c'est l'*Otero* qui ragera, pour lors ! kss ! kss ! elle qui n'est que la favorite du snob et de M. Alphonse de R...ochechouart — deux vilains bonshommes !...

Allons, pourtant, voici du mieux, du très bon, même. Et j'en remercie M. Allongé, qui me fait savourer un superbe *Soir d'automne dans les bois* dépouillés, où chante en mélopée doucement plaintive une brise encore lumineuse qui vibre sur les ramures desséchées des bouleaux et des ormes comme sur les cordes brisées d'une lyre. Cela est poignant, dit bien l'âme de la nature étreinte par l'approche des deuils blancs, des longues froidures où tout meurt et se tait. Je ne sais pas d'ailleurs que d'aujourd'hui cet excellent paysagiste, duquel j'ai vu d'autres maîtresses toiles ailleurs que dans ce capharnaüm... pour raison d'état. Encore une fois, Monsieur Allongé, mes meilleurs et mes plus sincères compliments. Mais que faites-vous là, bon Dieu ? Et n'êtes-vous pas mieux rue Laffitte !

Un lever de lune au déclin du jour, sur un horizon moutonnant de frondaisons rousses, est une très fraîche et très sentimentale petite toile qu'eût signée Corot. Elle est de son élève, A. Appian, aussi très bon aquafortiste, et qui se révèle digne d'un tel maître. Mais pourquoi A. Appian en est-il resté aux timidités d'impressionniste avant la lettre, que furent les deux maîtres desquels il se réclame, Corot, déjà nommé, et Daubigny ? Il me semble que plus d'audace, un plus grand souci de nouveau, eût délivré son pinceau de cette allure tranquille de copiste impeccable que lui donne la suggestion trop lourde de tels ancêtres ?

M. Th. Weber, un Allemand de Leipzig naturalisé Français, ce qui est grandement flatteur pour ce que l'on est convenu d'appeler la patrie, est un mariniste de très grande allure, qui nous expose avec un égal bonheur deux coins de mer assez dissemblables : la *Manche à Douvres*, et la mer bleue au *Cap Corse.* Question d'atavisme et de

race, sans doute, je préfère cette toile-ci à la première, quoique, cependant, en beauté précieuse, elles se valent.

Sa mer du Nord, furieusement jetée à l'assaut d'une indestructible muraille, se cabre et rugit, tord son écume bleuissante, verte, rosée, sinistre, déferle et recule, vaincue, jusque sous la proue inflexible d'un lourd bateau de pêche, issant du port, à tire de voiles, vers les chances conjecturables d'un coup de filet miraculeux.

Sa mer bleue est intense, limpide, au pied du roc géant du cap Corse, toute en petites lames longues fouettées d'écume irisée, tiède, et hantées d'un blanc vol de goélettes et d'une fuite de bateau côtier gagnant le large lentement. Enfin, au fond de l'horizon, en de vaporeuses fumées, s'érige une cime altière casquée d'un glacier rayonnant, d'où tombe sur la mer une lumière laiteuse et dorée qui nous en pénètre et révèle presque les insondables mystères.

De Zuber, une toile du Musée de Bâle, que je préférerais savoir au Luxembourg. Cela s'appelle *Le Dormoir du pâturage, à Winckel (Haute-Alsace)* et c'est superbe de vie animale et végétale spirituellement rendue. Et combien simple! En pleine forêt, dans une clairière, où s'éclabousse du soleil qui tombe et ruisselle, et perle en larges gouttes d'or sur le tronc annelé d'argent des hauts bouleaux, un troupeau mêlé de bœufs et de vaches fièrement enrobés de roux, de blanc, de noir, se tasse et stagne, pour le repos lourd de l'après-midi. Et dans l'œil doux de toutes ces bêtes lentes, se lit la satisfaction stupide du repos goûté à l'ombre des feuilles, et dans le bourdonnement chassé en cadence des insatiables mouches.

Et pendant ce temps, les petits pastours, pour vaincre l'ennui des solitudes si mornes à leurs âmes de demi-sauvages, ont allumé des herbes folles, et font de la belle fumée bleue, qui monte en tremblotant vers les hautes futaies frappées de ciel.

P. Saïn a certainement débuté par l'impressionnisme, on le sent, on le voit, quoique ancien élève de Gérôme, et nos irréductibles d'aujourd'hui feraient bien de venir apprendre, devant les deux toiles de ce maître, à quelle perfection de vision et de palette peut mener une sobre et bien comprise étude de l'impressionnisme par un véritable tempérament de poète et de voyant. Et je n'hésite pas, mais pas une seconde, à qualifier sa *Matinée de juin sur les bords de la Sarthe* de pur et exquis chef-d'œuvre.

Si je ne vous dis rien du dernier envoi de cet autre grand artiste, J. Breton, c'est que je n'ai su où le dénicher. Peut-être n'était-il pas encore placé. Quoi qu'il en soit, nous le retrouverons sûrement un jour ou l'autre à *l'Œuvre d'Art*, et ceci doit nous consoler de n'avoir point part à ses *dernières glanes*.

J. Wenker nous offre le minois propret d'une quelconque petite mondaine, rehaussé d'une robe mauve d'une richesse, en nuances rares, absolument inouïe.

Éployer d'une manière absolument conventionnelle, une immense draperie d'un rouge épais, d'un plafond de salle de musée où semble s'être mis à l'aise un déballage de bazar turc; dessous cette draperie-tente zigzaguée d'arabesques, faire dormir une petite femme *vue de ventre*, dans le simple appareil d'une impudeur qui s'ignore, et qu'accuse encore l'espèce de vibration rougeoyante créée alentour par ladite draperie épanouie en pleine lumière — cela s'appelle, en argot de peintre, s'il faut en croire M. Béroud, une *symphonie en rouge et or*. Et moi je dis que, même pour une symphonie de couleurs, c'est assez maigre, et que ce tour de force révèle plutôt le faire d'un habile ouvrier que le talent d'un véritable artiste.

A noter de M. P. Robinet, un superbe bord de rivière en jaune mineur, d'une délicate vigueur de coloris, et de Riou, un *Effet de nuit dans la forêt*, très expressif et angoissant.

J'eusse aimé louer sans restrictions ce jeune maître qu'est G. Surand, que j'estime comme un des rares compréhensifs de l'art de peindre à notre époque. Mais quoi! et se moque-t-il? Voici que, sous prétexte d'une très délicate difficulté de palette à vaincre, il se permet de nous exhiber lui aussi sa petite Alsacienne! Hé là! mon cher Surand, laissez donc le chauvinisme (synonyme, remarquez-vous? de gâtisme) aux médiocres, et donnez-nous du raffiné, sans autre préoccupation que de vous révéler, une fois de plus, incomparable virtuose, tenez, comme cette *solitude* que j'admire et savoure, au grand ébahissement de tous les membres de la très sainte commission, en quête d'une croûte *de toute beauté*. Ah! croyez bien qu'étant donné la science de ces messieurs et la valeur de votre allégorie moderne — oh! combien! — vous n'êtes pas près d'aller prendre au Luxembourg la place que vous méritez. Vous vous en consolerez, n'est-ce pas?

M. H. P. Motte nous déploie une grande, grande, grande machine, toute hérissée de fers de lances et miroitante d'acier poli. Cela s'appelle *le Serment des Gaules* et mériterait d'être signé par M. Gérôme. Je note là, en premier plan, et fièrement pétrifié, un beau cheval noir d'une hardiesse allégorique bien démodée.

MM. Mazard et Maincent, sous prétexte d'effet de neige à signaler à notre attention rebelle, nous exposent de bien belles et chatoyantes céruses!...

Assez joliet, le plafond de la *Danse*, ou plutôt la *Danse* au plafond, de M. J. A. Marioton. Du Bouguereau géromifié, avec beaucoup de *(Robert)-Fleury-tures*, autour!

De G. Serrier (quelque jeune égaré là, probablement), un *Après-midi au bord de la Cère, en Quercy*, d'une richesse de coloris peut-être un peu bien lourde encore, mais assurément une toile telle qu'il la fallait (c'est-à-dire non impeccable) pour que, en tel milieu de routine, fût acceptée une tentative d'ardent impressionnisme.

Les marines sont peut-être ce qu'il y a de meilleur ici. Je demande si cela ni tiendrait pas à ce que ce genre est plus facile ou plus chic — par conséquent plus travaillé, ou enfin plus apte à produire l'illusion favorable à une mention de politesse? C'est à cause de M. Masure que me hantent ces réflexions-là.

Voici un tas d'immenses machines, panneaux, fresques, frises, etc., dans la note grise et l'allure éthérée, qui décèlent que Puvis de Chavannes a fait école — et quelle, juste ciel, puisqu'il est encore là? Que n'attend-on qu'il soit mort? Et ces messieurs s'imaginent-ils que je vais les admirer, eux les élèves — donc les inutiles — alors que toutes mes facultés admiratives ne suffisent pas à élever au secret de mes enthousiasmes l'autel de béatitude que je dois au

Maître incomparable, qu'est celui qu'ils pastichent si misérablement ?

Et puis, ces modelés de chair en ocre dur, par exemple, et cet effilassement de cheveux rouis en quenouille, qu'Ève soulève devant son amant — je dirais bien devant son mari, mais c'est pour la rime ! — même en plein paradis terrestre, cela dépasse l'invraisemblable, et manque de charme. Je ne sais plus l'auteur des panneaux auxquels je fais allusion, représentant la *Naissance d'Ève* (d'une ronce sauvage ou d'un bouillon-blanc, propice à guérir les verrues — on ne saurait trop dire — hein ! comme c'est flatteur pour ces dames !), et la *Tentation ;* mais je vous assure que j'ai rarement vu quelque chose de plus banal, de plus nul, de plus plat dans la vastitude. Et cela est catalogué sur belle plaque d'or H. C. ce qui signifie le plus souvent H. T. par le gouvernement — comme c'est ici le cas. Hé bien ! je n'en fais pas mes compliments à ces Messieurs de la Commission... Mais quoi, ne me dit-on pas que ces Messieurs sont de vieux épiciers en retraite, que l'on a décorés pour la circonstance, et choisis tout exprès à cause de leurs particulières connaissances du savon et de la mélasse, mélaïna, mélan — noir ! comme on nous faisait dire au collège... Ah ! si je ne riais pas un peu, ici, comme rapidement je mourrais d'ennui !

Repassant, au galop d'une retraite précipitée, provoquée par l'érection inattendue d'un Christ fantasmagoriquement cloué par M... — ah ! qui me redira son nom, à celui-là ? — au pilori du Sacré-Cœur, devant la toile de G. Surand, je ne puis résister, une seconde fois, à l'envie d'en faire un léger croquis à la plume.

Dans une pénombre de forêt toute feutrée, tapissée, rembourrée de mousse saignante de rosée, une jeune femme aux yeux de languissante nuit, et costumée mirifiquement par le caprice de l'artiste recherchant la difficulté — signe de race — en bohémienne de salon, s'appuie négligemment et rêve, debout contre un talus, une main parmi les feuillets d'un livre, l'autre jouant à effeuiller un bouquet de roses. Derrière soi, en perspective ravissante, une allée monte en s'effaçant vers la large lumière d'une orée de bois, tandis qu'obliquement, quelques rayons perdus, glissant à travers le frissonnement du feuillage, viennent se jouer sur la fossette de son poignet, dans les plis de sa jupe dont ils font éclater le rouge ardent, les arabesques de son écharpe qu'ils font étinceler. Et c'est justement ce jeu de lumière crue en une pénombre uniformément verte, qui est admirable, spécialement — et avec quelle supériorité ! — étudié par l'artiste qui triomphe, de grâce impeccable, des plus accablantes difficultés de tons, et des subtilités étroites d'un symbolisme exaspéré.

Oh ! cette chute blanche, brusque, éclatante, d'une lumière diffuse, venant faire, aux pieds de cette femme adorable en le savour de son ennui mortel, une nappe de splendeur à deux ou trois roses très rouges et très pâles, tombées de son corsage et décapitées là — symbole d'un bonheur fini — sur la mousse, parmi des herbes légères. Mais... cette brusque aurore, n'est-ce pas le sourire d'une espérance soudaine, revivifiant les choses mortes du passé au rêve lent de l'Abandonnée ?... Et tenez, justement, je vois ses yeux s'animer d'un éclair qui ne saigne plus des larmes, et comme la promesse d'un sourire prochain, atténuer l'effroyable amertume d'une bouche qui blasphémait les baisers perdus...

Cela s'appelle *Solitude,* veut symboliser, et le fait à merveille, quelque triste abandon de femme, les tristesses poignantes des amours vécues, et aussi l'intrépide revivance de l'âme jeune encore qui ne saurait indéfiniment désespérer, et c'est exquis de recherche savante, de modernisme rare et original. G. Surand n'a, peut-être, jamais fait aussi bien... Et quand il fera mieux, l'art comptera un chef-d'œuvre de plus...

Voici, de M. F. Nardi, une *Voile du soir,* sur une mer d'algues, que l'on prendrait facilement, sans un bel et louable effort de bonne volonté — oh ! ce que cette rare vertu est ici mise à rude épreuve ! — pour une plate lande toute hérissée de bruyère éperlée. Et de tels mirages, est-ce le grand art de ce Salon ?

Et enfin, comme il faut en finir avec la peinture, qu'il se fait tard, et que ma patience pourrait servir de fétiche aux sauvages, tant elle est *à bout,* je me contenterai de nommer ces huit derniers, dont *l'Œuvre d'Art* reproduit les œuvres exposées et que l'on me dit du plus immense, du plus incroyable talent. Ce que je crois sans peine, ce cher *Œuvre d'Art* n'ayant guère l'habitude d'offrir des croûtes à ses abonnés, qui ont mieux que cela pour tremper leurs soupes. Voici donc ces rares, avec le titre de leur œuvre reproduite : Gaston Mélingue, élève de Cogniet, avec un superbe *La Tour d'Auvergne ;* A. Guillon qu'enfanta (pour l'art) Flandrin... De lui, *l'Amour désarmé,* ainsi qu'un beau portrait d'une dame pas jolie... A. Brouillet, pilier d'hôpital et qui nous raconte les charmes du *Vaccin du croup;* Debat-Ponsan, aux joyeuses paysâneries, et *ses deux coqs,* que lui suggéra l'inépuisable fabuliste ; A. Montchablon, nous évoquant les sacrilèges amours de Henri IV (dont les pieds fumaient quand son cœur brûlait, voir les chroniques de *l'Estoile)* et de Gabrielle d'Estrées, bien nantie de tout ce qu'il faut pour charmer les rois comme les bergers ; Lucien Marchais, avec un *Paysage;* Le Quesne, et ses *Quatre dames* en partie carrée; et enfin E. Chaperon, dont le *Général Macard* s'appelait soi-même une bête...

II

LA SCULPTURE

A la sculpture, où le quart des œuvres exposées seulement est en place, c'est un brouhaha, un bourdonnement, un effarement de ruche en travail, du plus intéressant effet. Ici, on retape l'aile ou la jambe, ou l'arc de quelque *amour* qu'un voyage périlleux, à dos de commissionnaire, paraît avoir rudement *secoué;* là, c'est un montage en règle d'un groupe en marbre de Bartholdi, le célèbre auteur de la *Liberté* éclairant le monde... nouveau, représentant *la Suisse secourant les douleurs de Strasbourg pendant le siège de 1870,* monument érigé à Bâle; comme des bras, des jambes, des boucliers, et même une tête manquent encore, il me serait assez difficile de vous dire, non pas mon impression — car j'en ai eu une, et une folle ! mais le degré de beauté de cette œuvre de l'éminent statuaire; je repasserai donc.

Voici une *Suzanne sortant du bain,* tellement gracile de forme, tellement ressemblante à tout ce que fait d'ordinaire et d'extraordinaire M. Falguière, que je l'attribuais à M. Gérôme tout naturellement, n'ayant pas tout d'abord, dans les écorchures du marbre, déniché la signature de M. Th. Barrau.

Mais voici mieux, voici superbe, de M. Puech, un bas-relief de fin marbre, où *Saint Antoine de Padoue reçoit précieusement l'enfant Jésus des bras de la Vierge.*

Hélio Hubrette & Fayet Paris.

LES DEUX COQS (DELAT-PONSAN)

Hélio Boinette & Favet Paris.

LE VACCIN DU CROUP (A. BROUILLET)

Hélio Berthaud et Fayet, Paris.

LA TOUR D'AUVERGNE (G. MELINGUE)

Hélio BOUNETTE & FAYET Paris

LA FRETTE (L. MARCHAIS)

Hélio Boirette & Fayet, Paris.

L'AMOUR DÉSARMÉ (E. GUILLON)

Si jamais marbre et matière brute quelconque a rendu une pensée, une vie bien vivante, bien intense, un mouvement de l'âme ou de l'être animal, c'est bien sous ce ciseau merveilleusement évocateur que manie si magistralement PUECH. Ici tout vit, tout vibre, tout est mouvement, grâce, pensée; seulement quelque chose me gâte un peu ce beau morceau d'art, ces petits anges assis sur un nuage et qu'un ressouvenir intempestif de BOUCHER fait si fripons, petits amours si Louis XV, et cela jure en telle pieuse évocation.

Le typo est là, quêtant ma copie, et ma plume galope, galope, galope. Ah! c'est gai d'écrire à la tâche — et de tirer à la ligne!... Aussi, vais-je tout droit au *clou* probable du Salon, à la magnifique statue de marbre d'A. BOUCHER, représentant la *Naissance de la Terre*. Négligemment allongée, la Terre s'éveille de son long sommeil chaotique, et d'un mouvement souple que *l'on sent vibrer et courir* de la nuque au talon, tant ce marbre superbe est taillé en pleine âme d'artiste, en pleine inspiration géniale, elle s'étire et détend sa croupe que semble avoir caressée, plutôt que taillée, un ciseau digne de celui qui créa le *Moïse* de St-Pierre-aux-Liens; sa chevelure, que je rêve rousse, s'écroule sur sa nuque, et l'étonnement ravi de sa main plongeant à pleins doigts dans ce trésor adorable, se reflète sur son visage et fait éclore sur ses lèvres de lumière et de joie le premier sourire. Force indomptable, impeccable grâce, vie puissante, âme subtile, ce pur chef-d'œuvre est bien le symbole parfait de l'*Alma Mater* connue seulement des poètes.

Un autre étonnement du Salon, pour bien des snobs qui ne manqueront pas de crier à l'*épateur*, sera le bas-relief en plâtre de FRÉMIET, un autre puissant artiste, de conception rare, nous montrant dans toute sa hideur superbe, dans tout l'épanouissement brutal d'une bestialité forcenée, un orang-outang étranglant un pauvre diable de nègre qui lui a ouvert la poitrine du tranchant de son coutelas. Ah! je ne conseille pas aux petites femmes douillettes, aux femmes nerveuses, coutumières de la morphine, d'aller jeter par là le coup d'œil d'Ève. Il pourrait leur en coûter une crise moins que banale. N'est-ce pas, ô Willy, que cette évocation de la vie sauvage dans toute sa hideuse splendeur est bien faite pour faire Frémi(et)r une Parisienne! Dame, il est dur, celui-là, mais c'est le dernier!...

Car je n'ai plus qu'à citer, maintenant, de MAURICE BAUVAL, un *Vamirhé, en chasse!* de grande allure; de G. GARO, une *Latone* bien évoquée; d'E. DAGONET, une *Ève* peu banale et d'un fier modelé; de MARCEL DEBUT, un *Amour maternel*, qu'enjolivent très heureusement encore trois vers de Victor Hugo; et de DESVERGNES, un bon élève de CHAPU, une *Inspiration*, très ardente, quoique de marbre.

Je le répète, presque rien n'était en place à la sculpture durant la visite des critiques d'art; et c'est là pourtant qu'est habituellement le meilleur du Salon des Champs-Élysées. La faute n'en est pas à moi, n'est-ce pas? Aussi, je vous promets de guérir vite et de retourner faire là-bas une ample moisson de notes pour mon prochain article, qui sera comme un dernier écho du Salon à l'*Œuvre d'Art*. J'ai aussi quelques bonnes mentions à donner aux *objets d'art* et à la *gravure*, et je ferai tout cela, j'achèverai ma tâche au premier numéro. Je n'ai d'ailleurs pas suffisamment parlé du chef-d'œuvre de M. Boucher, qui mérite plus d'une exclamation admirative, si sincère soit-elle.

Ce 29 avril 1895.

MARC STÉPHANE.

L'ART ET LA PROVINCE

Le Congrès annuel des Sociétés des Beaux-Arts des départements vient de clore ses séances, et pour la dix-neuvième fois, notre érudit et laborieux collaborateur, M. Henry Jouin, a dû résumer les travaux de la session. Le Rapport de M. Jouin est une page de critique et de littérature que nos lecteurs seront heureux de connaître. Nous le publions sur la couverture de la Revue. Peu de documents officiels revêtent le charme et l'élévation que M. Jouin sait donner à cette analyse développée dont il est chargé depuis près de vingt ans. L'écrivain s'est acquitté de sa tâche en virtuose de la plume, en homme de goût et de parfaite bonne grâce à l'égard de ses confrères les critiques d'art des départements. La presse de Paris et de la province a d'ailleurs rendu justice à ce difficile travail que nos lecteurs nous sauront gré de placer sous leurs yeux.

CHARLES LE BRUN

Peintre, sculpteur, architecte, graveur, orfèvre, ébéniste, tapissier, décorateur, joaillier, mosaïste, brodeur, Le Brun a pratiqué tous les arts du dessin; il a dirigé, commandé tous les maîtres de son époque, assoupli tous les corps de métiers selon que l'unité du style Louis XIV, dont il fut l'inspirateur, exigeait que les ouvriers d'art subissent son empire. Il fut en outre administrateur hors de pair, en mesure de fonder l'Académie de Peinture, l'Ecole académique, les Conférences, les Salons, l'Académie de France, la Manufacture des Gobelins.

Ressaisir cet homme puissant et d'aptitudes si diverses dans une étude de quelques pages est une tâche impossible. Il faut se restreindre. Il convient d'envisager Le Brun sous un seul aspect.

Ceux qui ne connaissent la vie du Premier Peintre de Louis XIV que par le bruit continué autour de son nom savent que Le Brun a peint les *Batailles d'Alexandre*. Adroite flatterie à l'adresse du Roi Soleil. Les *Batailles* sont au Louvre, mais la lecture de ces pages maîtresses d'un peintre bien doué n'est pas aisée au cours d'une excursion rapide. Décrivons ici sommairement ces peintures trop dédaignées de la jeune école et dans lesquelles l'artiste a fait preuve d'un talent supérieur.

Alexandre, à la veille de pénétrer en Asie, a distribué ses domaines à ses familiers, et lorsque Perdicas lui a demandé a ce qu'il se réservait, il lui a répondu : l'espérance! Peu après, le capitaine traverse le Granique à la tête de sa cavalerie pour offrir le combat au roi des Perses campé sur la rive opposée au milieu de forces considérables. Des troncs d'arbres jetés pêle-mêle dans le lit du fleuve retardent le passage des Grecs, mais Alexandre, plus impétueux qu'aucun autre de ses lieutenants, est déjà parvenu avec l'avant-garde de son armée au point où l'attendait l'ennemi. Sa présence est le signal de l'attaque. On l'entoure. Un javelot l'atteint sans le blesser. Il frappe mortellement le gendre de Darius, mais quatre capitaines de l'armée perse l'assaillent en même temps. L'un d'eux va le surprendre par derrière et s'apprête à lui fendre la tête lorsque Clytus abat d'un coup de hache le bras du satrape. Cependant Alexandre tient tête à Ræsaces avec son épée. Les soldats macédoniens s'émeuvent du péril

où ils voient leur capitaine; le gros de l'armée franchit péniblement le fleuve encombré; mais, au premier plan, les plus intrépides forment une ligne menaçante sur les cadavres des cavaliers qui ont essuyé le premier choc et sont glorieusement tombés. Vers le fond, les troupes de Darius, resserrées dans un défilé, gênées par le voisinage d'une forêt, ne peuvent se déployer à l'aise. Encore qu'Alexandre soit au plus fort de l'action, l'audace dont il fait preuve, l'ardeur des chefs qui l'entourent, l'élan des cavaliers et des fantassins, qui semblent combattre au pas de course, disent assez de quel côté penchera la victoire. D'ailleurs, les trompettes sonnent leurs fanfares, les étendards couvrent les fronts de leurs plis flottants, et déjà l'armée d'Alexandre a pénétré au centre même des bataillons perses qui fléchissent, non toutefois sans lutter encore avec énergie. Les tièdes et légères vapeurs du matin enveloppent cete imposante mêlée.

Alexandre a franchi l'Euphrate. Il parvient au pied des monts Gordyens dans la plaine d'Arbelles. Quarante mille hommes composent son armée. Darius dispose d'un million de soldats. Toutes les nations qui s'étendent du Pont-Euxin aux extrémités de l'Orient lui ont fourni des renforts. Mais ces masses énormes vont causer la ruine de Darius. Si vaste que soit la plaine d'Arbelles, Darius n'a pu mettre en bataille qu'une partie de son immense armée.

En vain se montre-t-il au milieu de ses Scythes et de ses Bactriens, assis sur un char étincelant d'or, le choc des escadrons d'Alexandre a été décisif. Et voilà qu'un prodige jette tout à coup le désordre dans les phalanges ennemies! Un aigle plane immobile dans l'espace au-dessus du roi macédonien. Aristandre, le devin, signale ce secours imprévu de la divinité qui assure le triomphe à l'armée d'Alexandre. L'action s'est ralentie. De même qu'il avait ouvert la journée du Granique par un coup d'audace, Alexandre veut marquer par un trait de valeur la journée d'Arbelles. Il pousse son cheval sur Darius, résolu à le frapper de sa main. Mais l'hécatombe humaine l'empêche d'approcher. L'attelage de Darius, éventré, lui sert de dernier rempart. Son conducteur, percé d'une javeline, est tombé. Le roi lui-même a pris peur. On lui amène un cheval et il s'apprête à descendre de son char. La confusion est au comble. Les éléphants et les chevaux couvrent le sol; les chariots aux moyeux armés de faux sont renversés; les soldats tombent sur place, ne pouvant opérer leur retraite au milieu de ce matériel encombrant. Seul, un lieutenant de Darius, couvert de vêtements somptueux et l'aigrette en tête, apparaît au premier plan libre d'entraves. Son effroi, la rapidité de sa fuite, le grade élevé dont il porte l'insigne, symbolisent la totale déroute de l'armée des Perses.

Dans le *Passage du Granique*, l'artiste a peint le début d'un combat. La *Bataille d'Arbelles* est le dernier acte d'une journée militaire. La première de ces toiles est éclairée par une lumière matinale; la seconde, par le soleil de midi.

Mais ce n'est pas tout de brusquer adroitement la victoire, il faut être grand dans le succès. Le Brun relègue au second plan l'appareil meurtrier des batailles pour mettre en scène Alexandre et Porus. L'action s'est engagée près de l'Hydaspe. La cavalerie thessalienne a rompu les lignes indiennes dès l'ouverture du combat. Porus a résisté. La lutte a été sans merci, le carnage hors de proportion. Porus, grièvement atteint et fait prisonnier dans son camp, a perdu deux de ses fils, les meilleurs de ses chefs, près de vingt-trois mille hommes, ses chars et ses éléphants. Pendant qu'un soldat macédonien traîne un prisonnier attaché à la queue de son cheval et que d'autres captifs de l'armée indienne subissent les durs traitements des vainqueurs, le vieux roi, couvert de blessures, apparaît soutenu par trois des siens à quelques pas d'Alexandre. Celui-ci, à cheval, escorté de ses officiers visiblement fatigués par le rude combat qu'ils viennent de remporter, se tourne vers Porus. On sait qu'il l'interrogea sur la façon dont il voulait être traité, et que Porus se contenta de répondre : « En roi. » Frappé de la grandeur d'une telle parole, Alexandre rendit à Porus ce que les droits de la guerre lui avaient acquis.

La scène se passe dans un site planté d'acacias et de palmiers. L'éléphant que montait Porus a été tué et des soldats dépouillent l'animal. Un char est amené en toute hâte par les Indiens pour recueillir le roi blessé. Une draperie, suspendue aux branches de palmiers, forme une sorte d'abri au-dessus de la statue d'or d'Hercule. Ainsi le peintre a pris soin de nous rappeler que la rencontre d'Alexandre et de Porus a lieu dans le camp indien, car on sait que les peuples orientaux avaient coutume de porter sur les champs de bataille des images d'Hercule comme un gage de victoire. Les tentes indiennes s'échelonnent au second plan.

La lumière répandue sur cette toile est distribuée avec un art plein d'habileté. Le jour décline. Des nuages orageux couvrent çà et là l'horizon et s'harmonisent avec la lassitude générale, savamment rendue sur le visage des combattants. Par contre, des éclaircies se sont formées sur d'autres points et jettent leurs notes limpides à travers cette page émue et de grande allure.

Une particularité peu connue nous est révélée au sujet de la gravure de Gérard Audran, d'après « Alexandre et Porus ». L'une des planches, la troisième, si l'on regarde la composition de gauche à droite, est ébauchée à l'eau-forte par le graveur à « contre sens », c'est-à-dire que si l'artiste avait continué son travail comme il l'avait commencé, Alexandre serait vu à gauche et Porus à droite. Quelle interprétation convient-il de donner à cette singularité? Y eut-il oubli de la part d'Audran? Un maître de sa trempe se surveille à toute heure. Le Brun avait-il souhaité que l'on traduisit son tableau d'après cette méthode? S'est-il ravisé? Ce que l'on peut constater, c'est que Gérard Audran, averti de son erreur, s'est borné à retourner sa planche, laissant sur l'une des faces l'ébauche inexpliquée qui nous intrigue. Le cuivre, ainsi gravé sur ses deux faces, est à la Chalcographie. Nous donnons ici la gravure en question. Elle a toute l'allure d'une page robuste et de grand aspect. Evidemment l'honneur en revient à Gérard Audran.

Mais la suite des *Batailles* comporte une dernière composition, la plus riche, la plus éclatante de toutes. Nous n'avons pas le droit de la passer sous silence. L'*Entrée d'Alexandre dans Babylone* couronne les *Batailles* épiques de Le Brun. Debout sur un char attelé de deux éléphants que couvrent de riches draperies d'or, le triomphateur tient d'une main son sceptre surmonté de l'image de la Victoire, et de l'autre, l'arme du conquérant : l'épée. Sur sa tête est un casque magnifiquement orné, et ses tempes sont laurées. Des autels ont été dressés sur son passage; les parfums brûlent dans les cassolettes d'argent. Deux éphèbes montés sur les éléphants du char triomphal portent des vases d'or d'où s'échappe la fumée de

l'encens. Le peuple de Babylone apparaît sur les remparts. Au fond, les jardins suspendus; à droite, des palais somptueux; au premier plan, la statue de Sémiramis, les cheveux dénoués, tenant une grenade dans sa main; au pied de la statue, des joueurs d'instruments couronnés de lierre, des soldats, des enfants et des femmes; vers la gauche, un cavalier fait ranger deux esclaves barbares qui portent un brancard couvert d'un tapis de velours cramoisi sur lequel est un vase d'or ciselé, de grandes proportions. Ce cavalier est le gouverneur de la forteresse, le garde du trésor royal, Bagophanes, qui a préparé l'entrée du vainqueur. La garde du roi marche à sa suite sur un chemin

ALEXANDRE ET PORUS. (Ébauche inédite de Gérard Audran, d'après Charles Le Brun.)

jonché de fleurs et de palmes. La majesté du cortège, l'enthousiasme des témoins, l'ordonnance heureuse de l'ensemble, la magnificence des vêtements, le reflet des armes et des trépieds de métal, sous la lumière franche du soleil d'Orient, donnent à cette composition superbe le mouvement et l'éclat d'une marche de demi-dieux.

Telle est dans son ensemble la série des *Batailles* de Le Brun. L'artiste qui pendant trente années occupa le premier rang dans l'École française fut l'objet de sollicitations ou d'hommages sans nombre de la part des portraitistes de son époque. C'est ainsi que Coysevox, Chéron, J. Roettiers, T. Bernard, Sébastien Le Clerc et Largillière, pour ne citer que les plus connus, ont reproduit les traits du Premier Peintre. La peinture de Largillière, gravée par Edelinck, est une page de haut style.

HENRY JOUIN.

Marcel Andrès

(*Suite*)

Marguerite, vêtue d'un peignoir blanc, les cheveux relevés en couronne, sa gerbe de fleurs dans les bras, svelte, élégante, sa pâleur ordinaire légèrement rosée, une expression de joie rêveuse dans le regard — était d'une beauté tellement idéale que Marcel surprit s'arrêta. Il eut un éblouissement; il lui sembla qu'une main invisible étreignait son cœur, le serrait durement. La sensation était atroce et délicieuse; une flamme ardente l'enveloppa; tout le passé lui sembla un rêve qui s'efface; une aurore enchantée se levait, et dans de radieuses lumières il voyait un monde nouveau s'entr'ouvrir !... Avait-il donc vraiment aimé?... folie!... Jusqu'à ce jour, il ne s'était même pas douté de ce que c'est qu'aimer!

Quand un amour s'éveille, tout un passé disparait et s'écroule; l'être se renouvelle, il semble n'avoir jamais vécu... il jaillit de lui comme une pureté qui recrée. A quelle source mystérieuse et chantante l'âme va-t-elle puiser la joie, la force qui surgissent en elle?... Ah! si quelque chose mérite d'être regretté sur cette triste terre de trahisons ou d'adieux, c'est ce rayonnement invincible qui, dans un éblouissement, aveugle ou illumine, prend l'âme qui doit trouver la liberté!...

— C'est vous, docteur? Me voila tout à fait forte, me permettez-vous d'aller jusqu'à l'église?

Marcel restait muet. Il entendait le bruit des paroles sans en pénétrer le sens; un flot de contradictions se heurtaient en lui. Il entrait dans un monde enchanté... et il avait peur! une parole pouvait rompre le charme. Et il voulait la dire cette parole; il fallait la dire!... Il était là, comme un enfant qui tient un oiseau rare, au plumage merveilleux et qui hésite à ouvrir la main, dans la crainte de le voir s'envoler.

Marguerite le regardait un peu émue :

— Cher docteur, c'est grâce à vous que je suis là, heureuse, enivrée de soleil, de lumière, de tout ce que le printemps a d'exquis!...

Marcel regarda cette belle main tendue vers lui, et d'un geste irréfléchi il mit un genou en terre, prit cette main, la tourna la paume en dehors, y appliquant un baiser fervent! Marguerite tressaillit.

— Marguerite!.., murmura-t-il bas et vite .. je vous aime!

Marguerite fit un brusque mouvement en arrière; sa figure se contracta :

— Ah! docteur!... oh! Monsieur Andrès!...

Deux larmes glissèrent sur ses joues pâlies.

— Le charme est rompu! Pourquoi m'avez-vous retiré la dernière joie de ma vie, votre amitié? Je vous avais donné la miennne, n'était-ce pas assez?

— Non, ce n'était pas assez, Marguerite, ni pour moi ni pour vous! Nous avons été trompés, trahis, on nous a volé notre premier amour, cette splendeur qui ne peut pas renaitre; on nous a arraché nos confiances, les naïvetés de notre foi; à ceux qui ont menti pourquoi resterions-nous fidèles? Ah! ces cœurs mutilés dont une partie est morte, unissons-les, changeant ainsi en joies les douleurs passées!...

— Assez! Assez! taisez-vous!... Vous n'aviez donc pas juré que vous aimiez pour toujours!... Qui vous dit que j'ai été trompée? Savez-vous s'il n'y a pas un fantôme entre vous et moi? Et si j'avais, moi aussi, la faiblesse de dire à un autre : « Je vous aime! » la main glacée d'un mort pourrait se poser sur ma main et son souffle, de l'autre monde, murmurer : « Parjure! Infidèle!... » ... Jamais, jamais!... Marcel Andrès, je vous avais donné tout ce que je pouvais vous donner, pourquoi avez-vous exigé plus?... Nous étions si heureux ainsi!...

Marcel se releva très pâle :

— Vous avez raison! votre amitié me suffit puisque vous ne pouvez pas me donner plus. Oubliez un instant de folie — j'ai rêvé... croyez que vous en avez fait autant et restons amis!

Marguerite frappa du pied avec colère.

— Vous croyez avoir tout réparé quand vous avez dit : oublions! mais vous ne comprenez donc pas qu'un monde enchanté vient de s'écrouler... que vous avez brisé sur sa tige une pauvre fleur étiolée, souffrante, qui s'entr'ouvait sans y penser!... parce qu'elle n'y pensait pas!... et vous avez jeté une lumiere brutale sur cette aube mystérieuse. Le mirage s'est effacé!

Marcel recula surpris — il ne comprenait pas! Ah! s'il avait compris que cette femme le repoussait parce qu'elle avait vu clair en elle — que ce regret douloureux c'était un amour naissant qu'elle voulait étouffer! qu'à son insu, il avait poussé des racines en son cœur, avait grandi, commençait à fleurir et au moment où, charmée, elle respirait ce parfum, pauvre fleur!... il fallait l'arracher!

Non! Marcel n'avait pas compris! Encore une fois, il crut se retrouver en face de cette nature âpre, blessante, qui l'avait repoussé tout d'abord. Froid, hautain, il salua et se retira. Et pendant que le bruit du sable craquant sous ses pas allait s'éteignant, le cœur de Marguerite se brisait. Il lui sembla que la lumière disparaissait, qu'il se faisait un vide immense et désolé. Elle entr'ouvrit les lèvres pour l'appeler... non!... c'était impossible! L'appeler, c'était se donner à lui! .. et l'autre! .. s'il vivait, c'était une trahison; s'il était mort, c'était une infamie!

En ce moment, Mlle de Ploucastel arrivait au jardin.

Marguerite se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Ah! marraine! marraine! j'étais si heureuse!...

— Eh! bien, et maintenant?

— Je voudrais être morte!

Comme marraine venait de rencontrer Marcel qui lui avait chanté la même chanson — lugubre — elle ne fit pas de questions. Si elle pensa que les amoureux sont gens bien assommants pour les autres, elle le garda pour elle, ayant même le bon goût de ne risquer aucune consolation banale, sachant, par expérience, que le temps est le seul habile pour parler, le seul d'ailleurs qui ait chance d'être écouté.

Marguerite prit son chapeau de jardin, ses gants, son ombrelle et s'en alla a la mer.

Depuis sa maladie, c'était la première fois qu'elle y retournait. Il faisait un joyeux soleil; la nature était gaie sous le ciel bleu; la brise chantait, les oiseaux aussi dans les haies; le vent berçait les églantines roses que les abeilles fourrageaient en bourdonnant. Un doux bruissement de vie s'élevait de toute la terre. Et c'était une dissonnance qui blessait Marguerite, la révoltait. Tout cela mentait parlant de bonheur! Où est-il ce bonheur?... qui le saisit? qui le tient? qui l'effleure seulement?... Ah! oui, on le rêve... on l'attend, on l'espère, on fait des efforts de géant pour le saisir et quand on croit le tenir, bast!... remplissez votre main avec de l'eau, tâchez de la garder... vous la garderez plus facilement que le bonheur!...

Aussi sa vie était brisée, bien brisée!... Ce moment de bonheur inconscient, où son cœur ravi s'était livré, donné, abandonné, ce court moment dans lequel tous les amers souvenirs s'étaient noyés, il était tombé dans le gouffre du passé qui dévore tout, et ne redonne jamais sa proie! — Au loin, les goélands fuyaient au large. — Ou était-il celui qui avait lié sa vie? qui l'avait emportée, qui l'avait couverte du suaire de la fidélité? — Quel silence!... — Mort? elle l'aimait... ou voulait l'aimer. — Vivant? elle le haïssait! — Des larmes pressées coulaient sur ses joues. — Elle pleurait les jours de sa convalescence où elle avait là, près d'elle, à elle, ce compagnon, cet ami, celui dans l'âme de qui elle faisait la lumière ou l'ombre — et ces paroles tendres, cette main qui se posait sur sa main, ce regard qui se perdait dans son regard!... Ah! tout cela était à jamais perdu!... Ainsi, elle l'aimait! — Oui... c'était de l'amour, cela... Ainsi, elle la fière, l'âme droite, loyale, elle etait infidèle!

JAN KERMOHR.

(*A suivre*)

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS: Un An. . . . . 24 francs; Six Mois . . . . . 12 —; Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 51

20 Mai 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

ANTOINE VAN DYCK

La biographie des artistes célèbres a fourni matière aux légendes les plus étranges. Plus qu'aucun autre, Antoine Van Dyck prêtait à ces inventions romanesques. Aussi, les romanciers se sont-ils donné libre carrière, et comme le personnage exerçait sur la masse du public, par ses manières, par son talent, par sa figure, une irrésistible séduction, ils ont cru devoir lui attribuer les aventures les plus piquantes et parfois les plus invraisemblables. C'était à leurs yeux un moyen de rendre leur héros plus intéressant.

La vérité n'est pas toujours facile à dégager de ce tissu d'erreurs accréditées par la crédulité de plusieurs générations. Nous avons essayé naguère, à l'aide des documents authentiques, de distinguer, dans les récits des historiens passés, les faits positifs des anecdotes controuvées, et nous avons reconnu que, dans la plupart des cas, la tradition reposait sur un point de départ exact, mais que l'ingéniosité des commentateurs y avait ajouté des embellissements qui dénaturaient complètement la vérité.

Antoine Van Dyck naît à Anvers le 22 mars 1599, d'une bonne famille bourgeoise, dans le voisinage de l'Hôtel de Ville. Son père avait acquis par son travail et sa probité une situation aisée et était parvenu aux charges honorables auxquelles pouvaient aspirer les négociants d'une condition moyenne. Il était

directeur de la chapelle du Saint-Sacrement dans la cathédrale.

La mère d'Antoine, nommée Marie Cupers ou Cuypers, paraît avoir été d'une nature bien supérieure à celle de son mari. Elle excellait, suivant la tradition locale, à broder sur la soie des fleurs, des animaux et des personnages. Son habileté faisait l'admiration de ses concitoyens; elle a certainement exercé une influence heureuse sur la vocation de son fils. Le poète a donc raison quand il termine son beau sonnet sur Van Dyck par ce vers :

C'est ta mère après Dieu qui t'a fait [ton génie!

Marie Cuypers ne donna pas moins de douze enfants, dont dix filles, à son mari. Antoine vint le septième. Plusieurs de ses sœurs et son frère unique, Théodore, furent voués de bonne heure à la vie religieuse. C'est dans cet intérieur familial, au milieu des pratiques d'une austère piété, que s'écoula l'enfance du futur peintre de Charles I^er^. Il atteignait à peine sa huitième année quand il perdit sa mère, sa première initiatrice au monde de l'art. Il donnait sans doute déjà des preuves non équivoques de ses dispositions précoces, car son père n'hésita pas, quelques années plus tard, à le mettre en apprentissage chez un peintre alors en faveur, Henri van Balen.

C'était en 1610; Antoine venait d'atteindre sa dixième année. Il était bien jeune pour prétendre à l'honneur d'être admis pour ses débuts dans l'atelier de Rubens. Toutefois, il n'attendit pas longtemps cette faveur; après deux ans

de stage chez Henri van Balen, Rubens le recevait parmi ses élèves et ne tardait pas à s'attacher à cet enfant qui aux dons les plus heureux joignait des manières douces et distinguées et la plus aimable figure.

Sur ces années d'étude, on possède peu de détails. Toutefois une anecdote, répétée par tous les biographes, nous paraît significative. Elle montre bien la place éminente que le jeune Antoine n'avait pas tardé à conquérir parmi ses rivaux et l'estime singulière que le maître lui portait.

Un matin, tandis que le maître était sorti pour accomplir sa promenade quotidienne sur les bords de l'Escaut, ses jeunes élèves trouvant ouverte la porte de l'atelier réservé dont l'entrée leur était interdite, se précipitèrent pour voir la toile en cours d'exécution. Dans leur empressement et leur turbulence, un de leurs camarades est poussé contre la peinture encore fraîche et toute une tête se trouve effacée. Une consternation générale s'empare de la bande affolée; enfin on avise aux moyens de réparer le dégât et de dissimuler, autant que possible, les suites de l'indiscrétion. Tout d'une voix, Antoine, désigné comme le plus habile de tous, est chargé de repeindre la malheureuse tête. Et les vieux chroniqueurs ajoutent que le maître ne se serait pas d'abord aperçu de la substitution, puis qu'après s'être fait raconter par les coupables le récit de l'escapade, il aurait félicité son élève de la manière dont il avait su se tirer d'affaires.

Antoine resta dix ans dans l'atelier de Rubens et y connut tous les artistes marquants qui avaient placé l'école flamande à la tête du mouvement de l'art. Alors se formèrent ces liaisons qui ont laissé un impérissable monument dans les vingt eaux-fortes où le peintre a immortalisé les traits de ses contemporains.

Mais n'anticipons point sur les dates. Nous n'en sommes encore qu'à la période d'études. A l'exemple de son maitre, le jeune Antoine se prépare à aller demander à l'Italie les fortifiantes leçons des coryphées de la grande époque de l'art.

Avant son départ, il avait collaboré à plusieurs décorations considérables, notamment à la suite de trente-neuf tableaux où le chef de l'école anversoise avait été chargé de retracer pour l'église des Jésuites d'Anvers les faits mémorables de l'histoire de la Compagnie. Ces vastes toiles, qui mesuraient 20 mètres carrés, périrent dans un incendie, en 1718. Les seules qui aient échappé à la destruction se voient aujourd'hui au Musée de Vienne.

Un article du traité conclu entre Rubens et les Jésuites a conservé le souvenir de l'estime dont le jeune Antoine jouissait déjà parmi ses compatriotes. Cet article permettait à Rubens, après avoir peint les esquisses de sa propre main, de faire exécuter les toiles par van Dyck et quelques autres de ses disciples. Or, van Dyck seul est nommé; n'est-ce pas assez significatif? Il devait en outre être chargé d'un tableau pour un des quatre petits autels de la même église.

A la même période de sa vie se rattache un épisode qui a rendu un de ses premiers tableaux célèbre dans le monde entier. Le *Saint Martin*, conservé dans l'église de Saventhem, à quelques lieues de Bruxelles, aurait été le tribut payé par le talent du jeune artiste à une beauté du voisinage, au moment de son départ pour l'Italie. La peinture n'est pas des meilleures ; la composition rappelle un peu trop exactement une des belles pages de Rubens conservée à Windsor. Peu importe : la légende a immortalisé cette peinture et on aura bien de la peine maintenant à combattre l'admiration des personnes qui ont lu quelque part que Van Dyck, à quelques journées de marche d'Anvers, subjugué par les charmes d'une belle paysanne, s'était arrêté, dans l'enivrement de sa passion, à Saventhem, et que Rubens, inquiet de ne plus recevoir de ses nouvelles, avait dû aller lui-même le tirer de cette douce captivité, l'arracher aux philtres de cette nouvelle Circé et l'obliger, par ses paternelles admonestations, à quitter ce paradis d'amour. Le *Saint Martin,* ainsi qu'un autre tableau qui a disparu et où était représentée la Madone, auraient été peints pour la belle enchanteresse de Saventhem pendant cette première étape sur la route d'Italie.

L'anecdote est charmante ; aussi, tous les anciens historiens l'ont-ils reproduite et embellie à plaisir. Par malheur, comme il arrive souvent, si le fond est exact, tous les détails sont faux dans cette aventure amoureuse. Des recherches récentes ont établi d'une manière irréfutable que le *Saint Martin* fut commandé à Van Dyck pour la somme de trois cents florins par Ferdinand de Boisschot pour qui la terre de Saventhem venait d'être érigée en baronnie par l'archiduc Albert. Pour remercier ses vassaux de leur enthousiaste réception lors de son arrivée à Saventhem, le seigneur de Boisschot donna le *Saint Martin* à l'église du village.

L'érection de la terre de Saventhem en baronnie date du 27 mars 1621. Au mois de juin, la peinture était terminée, et l'artiste venait voir son œuvre en place sur l'autel où on l'admire encore aujourd'hui. Les habitants, charmés de posséder une peinture d'un maître qui débutait par de pareils morceaux, lui auraient alors commandé la *Vierge* destinée à servir de pendant au *Saint Martin;* elle fut exécutée quelques années plus tard, après le retour d'Italie.

Comme toujours, la légende n'avait fait, en ce cas, qu'ajouter quelques détails de pure fantaisie à une aventure réelle. Le séduisant artiste aurait inspiré à une jeune fille appartenant à une bonne famille de Saventhem, Isabelle van Ophem, une passion qu'il aurait partagée au point de demander sa main. Le père, homme d'âge et d'expérience, s'empressa d'opposer aux projets des amoureux un refus catégorique, et il advint de ce tendre roman de jeunesse ce qui arrive dans la plupart des cas analogues. Antoine continua sa route vers l'Italie où il ne tarda pas à oublier ses serments et sa belle amie. Quant à Isabelle, si elle fut plus longue à se consoler, elle y parvint cependant, se maria et conserva toute sa vie un goût prononcé pour les arts. Ce chagrin de jeunesse n'exerça d'ailleurs aucune influence funeste sur sa santé, car elle prolongea ses jours jusqu'en 1701 et mourut presque centenaire.

Voici donc Van Dyck traversant la France à petites journées et arrivant en Italie à l'automne de 1621. Il s'arrêta d'abord à Gênes. La politesse de ses façons, le charme de sa figure, et aussi la séduction de son talent ne tardèrent pas à lui attirer des succès de toutes sortes. Toutes les grandes familles firent un accueil empressé à cet étranger élégant, qui peignait si bien et savait imprimer un caractère de suprême distinction aux figures aristocratiques de ses modèles habituels. Les palais des vieilles familles de Gênes sont encore pleins de toiles de cette époque, et ce ne sont certes pas les moins précieuses de l'œuvre du maître, bien qu'elles se ressentent un peu trop de l'influence du Caravage.

La Péninsule était alors comme la

seconde patrie de tous les artistes désireux de se perfectionner par l'étude approfondie des chefs-d'œuvres des grands maîtres. Antoine rencontra sur sa route de nombreux compatriotes. Les deux frères Lucas et Corneille de Wael l'accueillirent avec empressement. Il nous reste un témoignage précieux de cette liaison, c'est le beau portrait du Musée du Capitole, réunissant les deux frères sur la même toile.

Mais les peintures les plus remarquables de cette période de la vie de notre artiste sont encore celles qui se voient à Gènes et à Florence. Il faut citer en première ligne l'effigie équestre du marquis de Brignole Sala et le portrait en pied de sa femme la belle Pauline Adorno, puis d'autres personnages à cheval dans les palais Reale, Balbi, Durazzo, Pallavicini, des Saintes Familles, des Madones, un Christ en croix, un grand portrait de la famille Lomellini.

De Gènes, notre voyageur se rend à Rome dans les premiers mois de l'année 1622. Il y fait connaissance avec le sculpteur François Duquesnoy et avec Jacques Callot; mais il évite avec soin certains Flamands compromettants installés à Rome depuis longtemps et qui scandalisaient la ville par leurs bruyantes orgies. Cette réserve déplut aux chefs de la bande bachique, au point que les vieux chroniqueurs ont été jusqu'à prétendre qu'Antoine, poursuivi de leurs sarcasmes et inquiété de mille manières par ces mauvais sujets, aurait été contraint de leur céder la place. Une pareille note ne pouvait lui causer grand préjudice, et nous savons que le jeune voyageur n'en fut reçu qu'avec plus de distinction dans les meilleures maisons des villes où il s'arrêta successivement.

De Rome il gagne Venise par Florence. Les nombreux croquis tracés sur ses carnets de voyage prouvent que les peintures du Titien exercèrent sur lui la plus vive impression. N'est-elle pas comme illuminée d'un reflet du coloris vénitien cette *Vierge aux Anges* du palais Pitti? Et dans le portrait du *Cardinal Bentivoglio,* d'un si beau caractère, d'une expression si énergique, il ne reste plus rien des ombres opaques des premières peintures exécutées à Gènes.

Le séjour de l'artiste en Italie se prolongea jusqu'à la fin de l'année 1625. Il avait, durant ces quatre années, visité tous les grands foyers d'activité intellectuelle et artistique. Il avait séjourné plusieurs fois à Gènes et à Rome, passé des mois entiers à Florence et à Venise, consacré à Mantoue, à Padoue et aux villes secondaires un temps plus court; de plus, il avait trouvé le temps de prolonger son voyage jusqu'à Naples et la Sicile. L'Italie n'avait plus rien à lui apprendre. Il était temps maintenant d'aller montrer dans son pays natal les progrès obtenus par plusieurs années d'étude et de travail assidus. Sa réputation avait précédé le jeune maître dans sa patrie. On connaissait déjà les éclatants succès qu'il avait remportés sur la terre classique de la peinture et l'accueil flatteur qu'il avait reçu de tous les personnages distingués qui s'étaient rencontrés sur sa route. On n'ignorait pas enfin que des offres très brillantes lui avaient été faites pour qu'il se fixât en Angleterre. Le comte d'Arandel, un des plus grands collectionneurs du temps, n'avait rien négligé pour l'amener à s'installer définitivement à Londres; mais ce projet ne put recevoir une réalisation immédiate, et ce fut un bonheur pour le talent et pour la gloire de Van Dyck.

En effet, la période qui s'écoula depuis son retour en Flandre au mois de janvier 1626 jusqu'à son établissement définitif à la cour de Charles I^er^, en 1632, fut des plus fécondes. Alors sortirent de son atelier, outre un grand nombre de portraits d'artistes qui comptent parmi ses plus brillantes peintures, tous les tableaux religieux conservés dans les principales églises de la Belgique, et le Christ en croix de Gand, gâté par les restaurateurs, mais dont Bolswert a fait un chef-d'œuvre de gravure, et le Christ entre les deux larrons, de Malines, si mouvementé et si éclatant de couleur, et le Crucifiement de Termonde, et l'Érection de la croix de Courtrai, et ces Dépositions de croix dont on voit des reproductions un peu partout, au musée d'Anvers, à Nuremberg, à Munich, au Louvre, et dont un des exemplaires a inspiré au graveur Lucas Vostermam sa planche la mieux réussie.

Il serait trop long d'énumérer toutes les œuvres importantes datant de cette période laborieuse. Van Dyck excellait à rendre noblement l'agonie divine du Sauveur; aussi, de toutes parts, lui demandait-on la répétition de tableaux qui obtenaient partout un applaudissement unanime. De là, ces copies nombreuses, presque sans variantes, du même motif; de là, cette quantité considérable de Christ en croix, appartenant à des collections publiques ou particulières, attribués à Antoine, sans qu'il soit souvent possible de distinguer les œuvres des copistes des toiles originales.

Pendant ces années si actives du séjour en Flandre, fut aussi exécutée cette incomparable collection de portraits à l'eau-forte qui place notre artiste tout à-fait au premier rang des peintres-graveurs. Il n'existe dans l'histoire de l'art aucun autre exemple de cette maîtrise merveilleuse, atteinte du premier coup dans la pratique d'un procédé qui exige ordinairement de longs tâtonnements et une grande application.

Rembrandt seul l'emporta sur Van Dyck par la puissance de l'effet; mais, aussi, il a étudié et pratiqué toute sa vie les procédés de l'eau-forte. Et encore, même parmi les plus beaux portraits de Rembrandt, je n'en vois pas beaucoup qui l'emportent sur les effigies de Van Dyck lui-même ou de Snyders, à l'état d'eau-forte pure et avant toutes les additions qui les ont alourdis et dénaturés.

L'immense réputation de Rubens, parvenue alors à son apogée, reléguait forcément Van Dyck au second rang. Celui-ci sentait bien qu'il lui serait toujours impossible d'éclipser son maître. Aussi cherchait-il une occasion favorable de se signaler dans un pays voisin où il n'eût plus à redouter ce dangereux voisinage. De plus, il brûlait de l'envie de prouver son talent par quelque coup d'éclat dont les Flandres ne pouvaient lui fournir l'occasion. Il crut un moment obtenir de la cour de France la mission de peindre la grande galerie du Louvre et l'occasion de se mesurer ainsi avec son maître sur son propre terrain; car la galerie du Luxembourg ou de Médicis venait d'être récemment terminée et provoquait alors une admiration générale; mais les négociations n'aboutirent pas et Antoine dut chercher fortune ailleurs.

Une première fois déjà, avant son départ pour l'Italie, il avait fait une courte apparition en Angleterre. La cour de Charles I^er^, qui devait devenir le théâtre de ses plus grands succès, avait exercé sur lui, dès ses débuts, une irrésistible attraction. De nouvelles sollicitations de ses amis le décidèrent à tenter un nouveau voyage dans le cours de l'année 1627. Cette démarche n'obtint pas les résultats espérés. La réputation de l'artiste ne put lui ouvrir toutes les portes comme elle fit quelques années plus tard. Van Dyck dut repartir pour les Flandres sans avoir vu le Roi.

Mais cet échec ne rebuta pas ses pro-

tecteurs. Au comte d'Arundel, au peintre Geldorp qui avait hébergé Van Dyck, à Londres, lors de son voyage de 1627, se joignirent d'autres influences très puissantes sur l'esprit du souverain. Sir Endymion Porter, gentilhomme de la chambre de Charles Ier, un de ses intimes favoris, se chargea de présenter au roi un tableau des *Amours de Renaud et d'Armide*. La peinture eut un grand succès; la cause de Van Dyck était gagnée, malgré les intrigues de ses envieux.

Dès le mois d'avril 1632, le peintre était installé à Londres. Le roi s'était pris pour lui d'une véritable amitié; sur ses ordres on avait dû chercher pour son protégé une demeure peu distante du palais de Whitehall, afin que le souverain pût se rendre commodément à son atelier pour le voir travailler. La résidence d'hiver de Van Dyck fut fixée à Blackfriars, sur la rive droite de la Tamise, presque en face du palais royal. Une maison de campagne pour l'été fut mise à sa disposition à Eltham, dans le comté de Kent.

Outre ces avantages qui déjà le débarrassaient de bien des soucis matériels, Van Dyck reçut, avec le titre de principal peintre ordinaire de Leurs Majestés, une pension annuelle de deux cents livres sterling. Tous les portraits ou tableaux exécutés pour le roi devaient être payés à part. Enfin, pour mettre le comble à ses faveurs, Charles Ier accordait à son peintre attitré, quelques mois à peine après son arrivée, le titre de chevalier et lui faisait don d'une chaîne d'or que l'artiste a pris plaisir à montrer sur plusieurs de ses portraits.

Alors commença cette prodigieuse production qui occupa la dernière période de la vie du maître. L'Angleterre ne possède pas moins de trois cent cinquante portraits de Van Dyck; beaucoup sont en pied et, dans le nombre, se rencontrent des réunions de famille où quatre, cinq, six personnages et même davantage se trouvent réunis sur la même toile. Ces chiffres donnent une idée de la prodigieuse facilité de Van Dyck, surtout si on ajoute à cette masse énorme de tableaux, exécutés en huit années à peine, toutes les causes de dissipation, les plaisirs et les intrigues qui absorbaient une partie des journées du séduisant peintre à la mode.

Sans doute, il y a des œuvres faibles et médiocres dans le nombre. De plus, il est certain qu'Antoine, à l'exemple de son maître, entretenait des aides habiles, bien pénétrés de sa manière, chargés des accessoires, ou occupés des répétitions de ses peintures en vogue. Il est certain que Van Dyck n'aurait pu suffire à peindre seul les sept portraits équestres de Charles Ier et les dix-sept peintures où le Roi est représenté en costume royal, en armure, en pied, à mi-corps, dans les toilettes et sous les aspects les plus variés. Le nombre des effigies de Charles Ier disséminées dans les Galeries anglaises et les Musées d'Europe dépasse le chiffre de trente. Celui des portraits de la reine Henriette est à peine inférieur. C'est dans la galerie de Windsor exclusivement consacrée à l'œuvre peint de Van Dyck qu'on juge le mieux le grand effort de ce merveilleux talent.

Où l'artiste se montre supérieur et sans rival, c'est quand il s'agit de représenter les jeunes enfants de son royal client, si ravissants dans leurs robes de satin. Il les a peints à plusieurs reprises et à différents âges; les musées de Turin, du Louvre, de Dresde, de Berlin, se sont partagé ces toiles avec la galerie de Windsor; mais, tandis que les dernières en date, celles où sont groupés les cinq enfants de Charles Ier surtout, accusent une certaine faiblesse et comme une sorte de lassitude, la peinture du musée de Turin, admirablement conservée et exécutée certainement pendant les premiers temps du séjour en Angleterre, passe à juste titre pour le chef-d'œuvre du maître.

Un moment, Van Dyck crut avoir atteint le but des ambitions de toute sa vie. La décoration de la grande salle des banquets de Whitehall faillit lui offrir l'occasion de signaler son talent sous un aspect nouveau. Rubens avait décoré le plafond de cette galerie; Van Dyck offrit de couvrir les murailles de vastes compositions de son invention qui auraient été reproduites en tapisseries dans l'atelier que Francis Crane dirigeait à Mortlake. Les scènes proposées étaient : 1° Le Couronnement du Roi; 2° L'Institution de l'Ordre de la Jarretière par Édouard III; 3° La Marche du Roi et des Chevaliers de l'Ordre le jour de la Saint-Georges; 4° Le Festin Royal qui suit cette marche.

Ce vaste projet, qui ne comportait pas moins de quatorze panneaux de tapisseries, séduisait beaucoup le souverain; mais quand il sut que l'exécution de la tenture entraînerait une dépense de quatre-vingt mille livres, il y renonça sans hésiter. L'état des finances et la situation politique de l'Angleterre ne permettaient pas une pareille folie. Le seul souvenir de ce grand projet qui nous soit parvenu est un beau dessin représentant la Marche des Chevaliers. Après avoir passé par les mains de Peter Lely et de Reynolds, ce dessin appartient actuellement au duc de Rutland. Richard Cooper l'a gravé en fac-similé en 1826.

Antoine Van Dyck devait donc renoncer à l'espoir de réaliser les grandes conceptions décoratives qu'il avait rêvées. Cet insuccès fut peut-être heureux pour sa réputation. Il est permis de concevoir des doutes sur les résultats de cette tentative. L'artiste avait toujours manqué d'imagination et de souffle et, lorsque le projet de Whitehall prit naissance, sa santé, ébranlée par la fatigue d'un travail excessif et aussi par des excès de toute nature, ne lui eût pas laissé la force de mener à son terme une aussi vaste entreprise.

Antoine atteignait à peine la quarantaine et déjà sa constitution était complètement ruinée. Comme tous les malades, il crut que le changement d'air et de pays lui rendrait la santé : il voulut revoir la Flandre. Mais ce voyage ne produisit aucune amélioration dans son état. Ses forces déclinaient sensiblement.

Charles Ier, effrayé des progrès toujours croissants du mal, montra dans ces circonstances la plus vive sollicitude pour son peintre favori. Il fit appel à la science des médecins et alla jusqu'à promettre une somme énorme à celui qui prolongerait les jours de l'artiste condamné. Pour l'arracher à ses habitudes de dissipation, il le maria à une jeune fille descendant d'une illustre famille d'Écosse et d'une beauté accomplie; elle se nommait Marie Ruthven. Ce mariage n'était peut-être pas le remède qui convenait le mieux à l'état du peintre. Deux ans après avoir épousé Marie Ruthven, Van Dyck s'éteignait à Blackfriars, le 9 décembre 1641. Ses dernières années avaient été attristées par les signes précurseurs de la tempête qui allait renverser le trône de son royal protecteur. Il mourait juste à temps pour ne pas assister au lamentable spectacle de la dispersion de cette cour brillante où s'étaient écoulées les plus belles années de sa vie.

A ses deux filles, il laissait une fortune assez considérable; mais les troubles politiques devaient les priver d'une partie de leur héritage en rendant irrecouvrables les créances que l'artiste

Hélio Bursette et Favet, Paris.

MARE AUX BOULEAUX (ALPHONSE STENGELIN)

Hélio Buirette & Fayet Paris.

JEANNE D'ARC A LA BATAILLE DE JARGEAU (ALFRED LANSON)

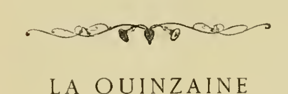
Hélio Buirette & Fayet Paris

MATELOTS AU CABESTAN (J. C. MEISSONIER)

réclamait au souverain et aux grands personnages de son entourage. Des sommes importantes qui lui étaient dues depuis des années ne furent pas payées, et les richesses d'art qu'il avait amassées dans son atelier furent dispersées ou dérobées par des agents infidèles.

La dépouille mortelle du grand artiste reçut cependant les honneurs que méritaient son talent et sa réputation. Le roi lui fit ériger un monument pompeux dans l'église de Saint-Paul ; mais tout périt, inscription et monument, dans l'incendie de Londres qui réduisit complètement en cendres l'ancienne cathédrale.

Jules Guiffrey.



LA QUINZAINE

Admirations — Méditations — Protestations

A tout seigneur tout honneur! L'adage est vieux et il est masculin. Il est, de plus, égoïste, absolu même, car il n'a pas voulu prévoir que le « tout seigneur » pût être une femme. Aujourd'hui cependant, j'aurais besoin du féminin, puisque c'est par les femmes que je prétends commencer ma revue artistique. Elles le méritent, de par la galanterie et de par les travaux exquis qu'elles ont exposés aux Arts Décoratifs. Les femmes ont, à leur service, deux choses charmantes : l'imagination et les doigts, en filleules des fées qu'elles sont. Grâce à l'une et grâce aux autres, en leurs heures d'intimité ou de loisir, elles exécutent de vraies merveilles d'invention, d'habileté et de goût.

Et voilà pourquoi leur exposition des arts de la femme est si intéressante, si jolie avec les fleurs Louis XIII brodées sur soie, les ouvrages pailletés Louis XVI, les cuirs gaufrés à deux tons, les triptyques au point de chenille, les tables en vernis Martin, les dossiers de chaise en fleurs de rubans, les enluminures de livres d'Heures, les délicieuses miniatures, signés des plus grands noms de France et des aiguilles les plus alertes et des pinceaux les plus délicats. La femme imite déjà très habilement; elle a encore assez d'esprit, nous semble-t-il, pour créer à courte échéance tout un art à elle, un joli petit art d'intérieur, l'art du joli et de la grâce et de la distinction.

La femme est — avouons-le, mes frères — un être artiste par excellence et — du haut en bas de l'échelle sociale — elle a pratiqué, pratique et pratiquera l'Art, qui n'est après tout qu'une manifestation de ses délicatesses de nature. Jenny l'ouvrière faisait d'adorables fleurs artificielles et la reine Marie-Antoinette jouait du clavecin et du petit orgue. Son clavecin est au Musée de Neuchâtel en Suisse, et son petit orgue — signé du chiffre royal et sur lequel Glück et Mozart se sont essayé — se trouve à Paris, dans la chapelle de Notre-Dame des Étudiants de l'église de Saint-Sulpice.

Puisque je parle de reliques souveraines, je vous engage à vous arrêter — aux Champs-Elysées — à l'*Exposition des Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*. Ils y abondent, curieux, précieux — ces souvenirs, mais par dessus tout les reliques de l'Empereur Napoléon, depuis son brevet à l'École militaire le nommant à la compagnie des cadets-gentilshommes, jusqu'au coquetier et à la dernière redingote en piqué blanc de Sainte-Hélène. Il y a là même deux cuirasses dont l'histoire est amusante. Un jour, Napoléon s'imagina de ressusciter l'antique cuirasse à l'usage de ses généraux — auxquels il tenait, et pour cause. Comme essai, il en commanda une pour lui et une seconde pour le maréchal Berthier. Une fois cuirassés, ils se trouvèrent — l'un et l'autre — si empêtrés, si ridicules, qu'ils se hâtèrent de la pendre à jamais au croc, aimant mieux risquer d'être tués, mais librement, crânement et proprement.

Un artiste — tué par l'influenza, lui — et dont l'exposition à l'école des Beaux-Arts attire les amateurs de nature morte surtout — est celle de Jérôme Fouace. Chasseur endiablé et pêcheur acharné, le peintre prenait lui-même ses modèles dans les airs, les bois ou les eaux, et vous les peignait ainsi tout vifs ou tout chauds, avec une habileté de main extraordinaire. La nature morte — trop morte — n'est point pour nous l'idéal artistique. L'art doit être plus élevé, plus suggestif, et ouvrir des horizons au souvenir, à la pensée, au sentiment. Mais il faut bien reconnaître toutefois le mérite des gens de métier qui savent voir si bien et rendre d'autant mieux.

A propos d'exposition rétrospective, en son troisième centenaire du Tasse, l'Italie s'était imaginé de retrouver et d'acquérir le célèbre tableau d'Eugène Delacroix, *le Tasse dans la maison des fous*. Ce tableau fut acheté en 1831 600 francs par Alexandre Dumas, revendu 18,000 francs, acquis enfin pour 50,000 francs par un Américain. Vous ne le connaissez certainement que par la gravure. Je l'ai vu au temps jadis et il était superbe. Dans un coin de cet hôpital Sainte-Anne — prison et hospice à la fois où le Tasse resta enfermé sept ans — le poète pâle, amaigri, ployé dans un lambeau de couverture, songe à l'ingratitude d'Alphonse et aux dédains de Léonore, tandis qu'autour de lui les fous incohérents, hagards, aux rires idiots, aux allures animales, s'agitent ou s'enfuient au claquement du fouet d'un gardien.

L'art moderne exploite une branche nouvelle, c'est la branche des Majestés ou des Présidents de République. Sitôt installés, sitôt morts, ces pauvres gens sont livrés au pinceau, au ciseau, sans repos ni merci.

Voici que M. Carnot trépassé tombe entre les mains du jeune sculpteur Vermare qui le *bustifie* avec le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir et la plaque sur le cœur, pour la ville de Saint-Chamond. On le condamne, le pauvre homme, à passer ainsi à la postérité, dans le Rhône, entre deux figures allégoriques: *le Lacet*, sous la forme d'une jeune fille qui tend une palme; *la Métallurgie*, sous celle d'un enfant qui tient rêveusement sa tête dans sa main. Je rêve moi aussi et voudrais bien savoir pourquoi ce jeune métallurgiste tient sa tête dans ses mains; est-ce pour indiquer que le bruit du marteau la lui a cassée? Quant à *Mademoiselle Lacet*, sa palme aux doigts... serait-ce qu'elle a remporté la palme du lacet ou du martyre ?

Pour M. Félix Faure, le voilà aux Champs-Elysées peint en pied par M. Bonnat, dans une sorte de cave de la maison Cliquot, on ne sait par quelle haute conception ou quelle bonne intention. Il a l'air de revenir, non d'une revue, mais d'une dégustation. On le retrouve encore au Champ-de-Mars, sculpté en buste cette fois, par M. de Saint-Marceaux. Il a posé tant que l'a voulu l'artiste, désirant apparaître à ses sujets en marbre et à tout prix, et le marbre fut exécuté et de jour et de nuit par deux metteurs au point surmenés.

Où vont les toiles, où vont les bustes des chefs d'État? Hélas! où vont les uniformes démodés et les souverains remplacés? J'aime mieux décidément une bacchante de Carpeaux ou un paysage de Corot. Le grand art, en dehors des conventions, de la politique, des opportunismes, plane toujours au-dessus des caprices ou des rivalités dans la fidèle admiration des hommes.

Corot — par exemple — aura en juin, pour son centenaire, un médaillon encastré dans un édicule de pierre. Toutefois, je prise médiocrement la composition en pâte de verre destinée à symboliser l'*Art de Corot* et le *Matin* et le *Soir*. De la pâte de verre, c'est bien moderne et bien fragile! J'ai la faiblesse de n'admettre que la pierre, le marbre ou le bronze — les matériaux résistants et triomphants. Est-ce que nous allons maintenant rapetisser l'art à la taille des produits industriels et traiter une statue de grand homme comme un bocal à cornichons?

Nous pourrions — en consultant les carnets de ventes publiques ou privées — prendre la hauteur barométrique du marché artistique. Mais voilà qui conduirait un peu bien loin cette promenade de quinzaine.

Citons seulement quelques chiffres. Manet, l'incompris, le conspué, mais l'entêté et le patient, avait jadis peint les *Femmes de Boulogne*. Si ce tableau ne fut payé que 800 fr., le peintre reçut pour plus de 8,000 fr. d'injures, et cette œuvre vient pourtant d'être achetée par le comte Isaac de Camondo, 60,000 fr. Voici pour l'art moderne du XIXe siècle.

Quant à l'art — déjà rococo — du XVIIIe, il nous dépasse de plusieurs longueurs. Il existait dans un château voisin de Roanne un salon en tapisseries de Beauvais, exécutées d'après les cartons de Boucher. Ce salon était connu de tous les amateurs et de tous les marchands. Ni les 600,000 fr. de ceux-là, ni les 800,000 fr. de ceux-ci, n'avaient pu attendrir ou séduire le propriétaire. Enfin, l'acquéreur de son rêve s'est présenté avec des espèces sonnantes et des billets de Banque, un million dans la main. Adieu le beau salon — qui se compose des tapisseries encadrées dans leurs boiseries, de dix fauteuils, d'un canapé et d'un écran. Perle unique d'ensemble et de beauté dans le style Louis XV. Bonnes gens du pinceau et de l'aiguille, je livre cette nouvelle et ce chiffre à vos méditations, à vos admirations et à vos suggestions.

Aimé Giron.

LE SALON

DES

CHAMPS-ÉLYSÉES

(*Suite*)

La Sculpture.

I

Les œuvres très intéressantes, éparses çà et là, dans l'immense jardin de la sculpture, exigeaient, pour toute revue qui se respecte, un deuxième article, encore bien insuffisant, pour dire à quelques-uns de ces messieurs tout leur mérite et le bien que l'on pense d'eux.

Mais auparavant, je veux réparer un oubli involontaire (on en commet tant de ces injustices, en telles occasions épineuses, où la bonne volonté, comme aux asiles de bambins, a droit à un prix !) concernant une jeune exposante de valeur, M^lle^ RENÉE COLOMBET, de qui *l'Œuvre d'Art*, l'an dernier, a reproduit un assez beau portrait de *Rose Caron* dans le rôle de *Salammbô*. Miniaturiste très compréhensive et délicate, M^lle^ R. COLOMBET expose cette année deux miniatures : une *Vieille au chapelet*, expressive et douloureuse, et un portrait de gaminet, absolument délicieux. Prenons note de cet effort ; il est louable parmi beaucoup.

Il me faut aussi venger d'un injuste silence le statuaire SOMME, dont le jeune talent, trop indifférent aux basses mesquineries de la politique, se complut à modeler, non sans ampleur, la physionomie si expressive, fougueuse et quand même bien sympathique du député socialiste des Batignolles, *Ernest Roche*. Belle recommandation, qu'un tel modèle, massacreur et contempteur du mufle, auprès de l'indulgence de ces messieurs de la critique sérieuse !... C'est ce que je vous dis, justement !...

N'empêche que l'œuvre de M. SOMME est à remarquer, et jure dans la banalité étroite de cette étourdissante alignée d'illustres nez inconnus, taillés dans le marbre, ou modelés dans le plâtre et la glaise, avec toute la niaiserie exigeable.

Et c'est pourquoi, cher monsieur Somme, quoique je ne vous connaisse aucunement, je vous crie : « Bravo, courage et patience ! » A braver la bêtise humaine on se fait de beaux muscles, qui arrivent toujours enfin à la dompter !...

M. CARVIN, qui nous évoque de manière si gentille une des plus jolies fabliettes de *Florian*, est un mignotteur qui gagnerait à se souvenir que FRÉMIET l'éduqua.

M. MARCEL DEBUT, élève de son père, me dit le catalogue, ce qui ne m'apprend rien, a fait un petit bohémien aux genoux joliment cagneux, ce qui me ferait plaindre le pauvre gosse, s'il n'était en plâtre.

Une très expressive tête de vieillarde ravagée par les ans, et dont les tendons et les muscles du cou tordent d'angoisse douloureuse le plâtre, est à remarquer.

Une excellente note pour M. LOPEZ.

De SAVINE (Léopold ! hé, ne confondons point !) une fleur de blé gentiment symbolisée par une petite femme aux formes graciles, mais cependant fermes, de petite ingénue montmartroise, enjolivée d'un vers de Leconte de Lisle, aussi utile là que sous ma paupière gauche.

Oh ! Madame FANNY MORSE, shocking ! votre petit messager d'amour ! Vous n'avez pas vu ? Son nombril ?... On dirait d'un bouton de gilet, ma parole ! Et vous fûtes élève de Falguière, madame !

Et vous, Monsieur ROUCON, qu'avez-vous fait des charmes (soyons chastes !) de votre demoiselle ? si plate et sèche, mentonnée comme galoche, je la prenais pour un imperator. C'est de l'art, ça ?

Point banale, la grande statue en bronze de *Théodore de Banville*, par M. JEAN COULON. Très bien le *Beaumarchais* de LOUIS CLAUSADE, fièrement campé et dont le sourire suavement moqueur a l'air de châtier doucement quelque fatuité de grand seigneur oublieux du respect que l'on doit au talent, surtout lorsque celui-ci se défend par l'esprit.

Tiens, ce gosselet qui boude, de M. GONZALÈS, ravissant de mièvre vérité !

M. CH. HOUSSIN exhibe la maquette en plâtre d'une statue qu'il doit inaugurer quelque part, de ce charmant poète que fut M^me^ Desbordes-Valmore. Comment vous dire, sans grande audace, si cela est ressemblant ou non ? Ah ! si j'avais seulement lu les œuvres complètes de cette bonne — mais pas jolie — petite femme-là ?

CHARLES GUILBERT nous dit le chant du cygne de la belle *Sapho*, et sa chute désespérée du haut du rocher de Leucade, dans les flots bruns de la mer Égée, qui lui tissèrent un linceul d'algues où elle repose, chantée des poètes, ses doigts d'albâtre raidis aux cordes de sa lyre brisée. La chute est saisissante, d'une belle audace, mais je trouve le roc d'où elle se jeta vers la mer, bien mesquin et pointu, et aride, pour la délicatesse de tels mignons petits pieds. A qui M. GUILBERT fera-t-il croire que la passionnée *Sapho* s'en venait entonner un hymne à Hécate-échevelée-d'argent — sur un rocher hérissé et sauvage, et non tapissé de tendre mousse veloutée ?

De M. CLAUSADE, encore, j'oubliais son superbe pêcheur de sable, un plâtre bien vivant, et qui dit bien l'effort presque douloureux du pêcheur, pour arracher son rateau du flot à la fois mou et résistant de la vase hantée de bêtes plutôt hideuses. Ses muscles, dans l'intensité du geste, se tordent et craquent ; la bouche crispée, demi tordue, retient mal une bave involontaire, et les orteils, rentrés, semblent vouloir se nouer et prendre racine dans le sable mouvant, pour la cambrure plus robuste du tour de reins qui doit lever l'obstacle.

En vérité, je vous le dis, M. Clausade a œuvré, au moins là, puissamment, et son œuvre, certes, fait honneur à son voisinage.

M. LE COINTE a taillé aux flancs d'un vase étrusque, d'une ample simplicité, une danse très vive et animée de nymphes et de naïades, aux folles gorges tendues à l'âpreté délicieuse de la brise marine. Et les anses, formées de l'entrelac capricieux de deux corps de dauphins, sont aussi d'un très bel effet.

De LOMBARD, une Diane lançant... un regard langoureux vers FALGUIÈRE qui la revendique — non sans raison !

Oh ! ma mère, ce *Guillaume Tell !* Monsieur MERCIÉ, Monsieur MERCIÉ, étiez-vous fol, ce jour-là ?... J'aime mieux croire que vous vous moquez agréablement des Bâlois, et aller admirer votre belle Jeanne d'Arc, qu'implore la France meurtrie, de si magnifique allure, toutes deux, malgré ce tas d'attributs qui les alourdit, et le geste un peu trop... comment dirai-je ? de la Pucelle, prenant à pleine main son néné pour son cœur ? Ah ! fichtre non, et quand Tailhade y serait, le geste n'est pas beau !

M. HIPPOLYTE LEFEBVRE, un jeune pensionnaire de l'État, à la villa *Médicis*, qu'impressionnent encore visiblement MICHEL-ANGE et VINCI, nous hante d'un vaste bas-relief absolument dévergondé d'allures, mais cependant fort beau, symbolisant l'ouragan. C'est un galop, un emportement effréné, échevelé, de

chevaux aux crinières claquantes, que fouaille, à coup de chaînes de fer et de vociférations, une horde démoniaque aux larges chevelures tissées de grêle, tordues de vent, et sifflantes dans la tempête. Et cela grouille, tonne, éclate, rugit, déferle et hurle magnifiquement.

Retenez bien ce nom : Hippolyte Lefebvre ; il nous réserve plus d'une surprise peu banale.

M. Ch. Desvergnes est un sculpteur de haut mérite, dont le sentiment religieux, dans le retable immense où il nous évoque l'*Humanité consolée par la Foi*, a su gentiment se pénétrer d'un modernisme très délicat et savoureux.

A signaler, non pour un compliment banal, le mausolée de M. Waldman où s'éplore si douloureusement une pauvre mère jetée en croix sur les marches de marbre ; ce joli groupe, un peu grêle d'allures, mais suffisamment impressionnant, des *Deux Amis* de M. Froment-Meurice, le vieux berger déguenillé, décharné, hâve, cave, qui de sa voix chevrotante et de son lourd regard humide caresse son bon chien étendu à ses pieds ; la *Jeanne d'Arc* en marbre polychrome de M. H. Allouard, méritoire surtout pour la difficulté vaincue, et la merveilleuse expression de ravissement extatique de la vierge suave, remerciant Dieu après la victoire ; et encore le farouche *Nemrod*, de M. E. Drouot, de fière et bien vivante allure, un plâtre plein de vie et de force que je me permets de recommander à l'attention sérieuse de la commission des récompenses — puisque récompenses il faut qu'il y ait ! —

Enfin, le *Potier* en travail de M. J. Hugues et la statue de grand style (un peu énorme, pourtant, et de proportions mal équilibrées), de M. Labatut, une allégorie de l'Art antique, sous les traits d'une belle déesse dont le type hybride fut suggéré au statuaire par Phidias et Jean Goujon.

M. Tarrit expose une fort vivante maquette en bois représentant le martyre de *Saint-Sébastien ;* jamais bois ne fut fouillé, travaillé, modelé, inspiré avec cette vigueur délicate, ne rendit avec tant de puissance l'agonie douloureuse à la fois et ravie d'une chair et d'une âme.

M. Loiseau-Rousseau, peu transcendant avec son buste de négro, se révèle au contraire un vigoureux ciseau avec son *Esclave empoisonné ;* il a su tordre suffisamment, modeler, tourmenter, exaspérer, avec assez d'énergie le marbre froid et lourd, pour nous laisser vivante et obsédante la hantise de cette mort affreuse d'un misérable que le caprice abominable d'une quelconque *Locuste* a pris pour sujet d'expérience.

Et, enfin, voici pour la bonne bouche !

M. A. d'Houdain a lu *Vamihré,* et les évocations violentes, des âges préhistoriques, de Rosny ; et il a symbolisé dans un marbre de la plus farouche puissance, les drames, les guerres, et les luttes sauvages, au couteau de pierre et au tomawack, de nos primitifs ancêtres.

Deux sauvages se battent, complètement nus, à demi-enlacés, beaux de hideur exaspérée, et leurs armes rudimentaires étincellent au choc de leurs deux fureurs magnifiques ; mais voici que le plus fort, ou le plus traître, a terrassé son adversaire, et le maintient courbé sous lui, cinq doigts noués dans ses cheveux incultes, tandis que l'autre main, formidable, brandit dans l'espace la lourde hache de pierre dont il va lui perforer la nuque. Or, la joie féroce du vainqueur, savourant sa victime, cherchant lentement la place où donner plus sûrement la mort, sans méfiance qu'il offre le flanc au couteau du vaincu, et l'expression terrifiante de celui-ci, hurlant son cri suprême, l'inexprimable cri d'angoisse et d'agonie morale qu'arrache à l'homme l'imminence de la mort — tellement affolé aussi qu'il ne songe pas à prévenir le coup, à frapper le premier, toute cette mimique de passion violente, de fureur et d'épouvante, de triomphe et de haine sauvages, est rendue avec une intensité de vie et de vérité, une ampleur de geste et de modelé, qui font de ce marbre une des plus belles choses de tout ce salon.

II

CHEZ LE BARC DE BOUTTEVILLE

Salons, salonets, salonades ! Ah ! que pauvre elle est, cette belle langue française, lorsqu'il s'agit de dire, de manière un peu vigoureuse et saisissante, l'étrange état d'âme d'un pitoyable critique exténué et qui en a plein le d... les yeux !

Cependant, je ne puis taire l'exposition de MM. les Impressionnistes-Symbolistes, ouverte chez *Le Barc*, qui vaut bien, certes, et mille fois, en sa très minime et concise réunion, ses babéliques rivaux des deux Champs, que l'on devrait bien livrer au pillage de nos encombrants *crève-la-faim*, puisqu'ils sont remplis de croûtes...

Ici, deux vibrantes personnalités se précisent, surtout, accusant, dans l'antithèse absolue de leur esthétique, les deux plus beaux tempéraments qu'aient donnés, depuis Monet, Anquetin et Redon, les écoles-sœurs de l'impressionnisme et du symbolisme.

J'ai nommé G. d'Espagnat et A. Osbert.

La facture du premier est tellement exaspérée, particulière, craquante de vie et de mouvement, tellement emportée et hors des coutumières audaces, qu'on la devine immédiatement entre mille, ou plutôt qu'elle vous saute aux yeux, vous hante, vous suggestionne, vous domine...

Jamais, chez aucun de nos impressionnistes les plus *à tous crins*, telle robustesse de modelé, de couleur, de vie vivante, tonnante et rugissante, ne se manifesta avec cette hardiesse, cette grâce hautaine — et aussi, dame ! la vérité est bonne à dire ! — cette impondérance des génies trop opulents, dont il faudra bien que le jeune peintre se défasse au plus tôt, s'il ne veut sombrer dans l'inouïsme.

L'étude lui manque, je dis des maîtres, qui lui apprendront l'impeccabilité du dessin (trop faible, encore), et la science austère, qui lui permettra le choix heureux, entre un nombre de sujets également originaux et riches — sinon également intéressants.

L'art de d'Espagnat est un hymne encore bégayant, mais qui sonnera bientôt de toutes ses fanfares, lorsque le peintre sera plus savant et maître de soi, éclatera de toutes ses joies rutilantes, de toutes ses magnifiques violences, à la vie active, à la gloire unique des muscles, de la force brutale et bestiale, exaspérée, extériorisée dans toute la nature animée, animante, et dans la matière impitoyable, aveugle, écrasante et terrible.

On le dit pasticheur. De qui ? de quoi, mes maîtres ? Prenez garde que ce pasticheur-là ne fasse rapidement école, et n'incite moins fort que soi à ce même démarquage éhonté dont vous l'accusez bêtement (ou jalousement, ce qui est kif kif) — mais de sa propre facture !...

Davantage mûri, d'un sûr dessin et de science profonde, Osbert, en son évolution nouvelle, qui s'accuse depuis trois ou quatre ans — autrefois, il fut un réaliste inspiré de la fière école espagnole — cherche — et trouvera une formule indépendante et belle, de sym-

bolisme tendre, fort et subtil. En attendant, il est le plus merveilleux poète que je sache, des mélancolies tièdes des soirs limpides, dont la ténèbre montante du front des forêts, ou des mystères insondables des eaux dormantes, teinte les splendides crépuscules de la transparence vague de son voile bleu. Il se plaît — et nous ravit — à l'évocation (à peine affirmée, comme paresseuse) de blanches apparitions concrétisant délicatement l'âme des sites de suavité qu'il nous dit d'une palette ardente : vierges des couchants éclaboussés d'or pourpre, et des aurores trempées d'une vibrante rosée, ou fées des nuits vaporeuses, qui vont, esseulées, ou par troupes légères, cueillir au long des sources, et vers l'orée des futaies sombrement hautes, la fleurette précieuse dont tendrement s'émaillera leur flottante chevelure blonde.

Que notre incomparable Chavannes ait ébloui et hantât ce poète, cela est incontestable et méritoire. Mais, je le répète, et quoique inspiré d'un tel maître (peut-être pour ce, car il n'est pas aisé à quiconque de le comprendre!), il est bien soi et s'affirme, à chaque effort de palette, maître de vigueur, et de charme indicible!...

A citer encore, Maurice Denis, au sens décoratif très net et puissant, mais dont le symbolisme enfantin a le tort immense de s'amuser aux niaiseries étroites de la déformation, cherchée pour une plus grande intensité expressive;

Gustave Albert, qui sait faire à ravir s'éteindre les sanglants crépuscules dans la solitude lourde des ciels engivrés;

Decouchy, amoureux de l'art savant des grands parcs, et qui nous dit en poète la limpidité traîtresse des mers d'azur, chantantes au creux des rocs ombragés de pins marins;

Jaudin, un impressionniste très compréhensif et délicat, aux paysages trempés de fraîcheur et de lumière bleue; un très réel artiste, bien maître de toutes les ressources d'une palette éloquente, et sachant ce qu'il veut, où il va! mérite rare chez la plupart de ses rivaux, qu'affole de plus en plus la très nette conscience qu'il faut autre chose qu'une bonne volonté pour s'attaquer aux terribles difficultés de cette adorable science de la Lumière, qui tue sans pitié ceux qui n'ont pu surprendre son secret...

Et encore Léon Gauché, aquarelliste un peu lourd, mais non sans mérite, et dont les symphonies en vert majeur ont quelque vibrance; Paillard, un autre amoureux des grèves chantantes; Cullen, pastelliste délicat et lumineux, et enfin MM. Roussel, Loiseau, Serval, de Regoyos et de Peski, dignes d'une mention sérieuse.

Marc Stéphane.

NOS GRAVURES

Stengelin. *La Mare.* (Champs-de-Mars.) — Mon camarade Stéphane a dit, dans son dernier Salon, tout le bien mérité qu'il pensait de ce vibrant poète de la terre lourde et grasse, d'une intime mélancolie et de vague tristesse, sur laquelle pèsent les cieux blancs, trop souvent hantés de brumes, des pays du Nord.

Je ne reviendrai donc point sur le charme d'un tel compréhensif, rival heureux des Jules Breton et des Dupré, me contentant de renvoyer le lecteur à l'étude attentive des quelques toiles de ce superbe peintre, exposées au Champ-de-Mars, au grand dam de leurs voisines.

Lançon. *Jeanne d'Arc.* (Champs-Élysées.) — M. Lançon est Orléanais; il a joué, j'imagine, étant gamin, aux pieds du cheval vainqueur et farouche sur lequel la sainte Jeanne fit triomphalement son entrée dans sa bonne ville délivrée. Il a, plein le cœur, le culte ardent de ses compatriotes pour la Libératrice, et cet amour de respect et de reconnaissance, à défaut d'un autre talent — qui, certes pourtant, ne lui manqua point — était bien suffisant pour guider son ciseau plein de vibrance, vers quelque magistrale évocation.

Meissonier. *Matelots au cabestan.* (Champ-de-Mars.) — Voici de beaux gars, surpris en plein labeur vigoureux et sain de leur vie coutumière.

Le travail est rude, certes, et demande une énergie de cœur et des muscles dont s'étonneraient justement nos bons petits snobs. Mais quoi, j'aime ces mâles, joyeux compagnons sur *le plancher des vaches*, autant que mathurins d'attaque, lorsqu'il s'agit d'affronter — et de dompter — la ténébreuse et sourde mer, aux caresses pleines de traîtrise. Et de tels hommes, rompus à tous les sorts, d'honnêteté sereine et de superbe vaillance, ont une bien autre allure que tels que je sais, d'âme fétide et basse, qui se riront de leurs efforts, et de celui qui sut assez les comprendre pour nous les dire ainsi!...

A. Chantron. *La Femme au bilboquet*, pastel. (Champs-Élysées.) — M. Chantron est un poète, le poète des grâces et des amusements un peu mièvres, quoique gentils, de la femme. Je suppose que son modèle, entre deux poses fatigantes, se reposait au jeu élégant du bilboquet, et que, ravi d'un geste plein de *féminité*, il nous la croqua savamment, pour excuser le pastel que voici.

Marius Finière.

Marcel Andrès

(Suite)

Alors, il lui prenait une grande colère, un profond dégoût d'elle-même. On pouvait donc aimer deux fois?..... C'était dégradant! — Et lui, si la mort l'a emporté, qu'il soit dans l'ombre ou dans la lumière, que peut-il penser d'elle? S'il revenait pourtant?... S'il revenait fidèle, aimant, ayant de vrais motifs à donner pour expliquer son silence..... Alors, une étrange émotion émergeait du passé et elle se prenait presque à haïr Marcel.

. . . .

Elle rentra brisée par la fatigue, par ses souffrances morales. La nuit, elle dormit peu. Elle eut des rêves étranges, effrayants. Elle rêva qu'un démon la regardait, et riait se moquant d'elle — et ce démon avait la figure de son fiancé! et l'éclat de rire était strident, si fort qu'elle se réveilla en sursaut couverte d'une sueur froide — si effrayée qu'elle n'osait se rendormir de peur de revoir ce démon. Le lendemain matin, elle alla au jardin de bonne heure. Mlle de Ploucastel y était déjà, épluchant des rosiers. Le facteur arrivait apportant une quantité de lettres. Toutes les élèves de Marguerite, passant dans le même courant, avaient attrapé des angines qui les empêchaient de continuer leurs leçons. On faisait comprendre en plus que l'été étant une saison de bains de mer, de vacances, de voyages, l'ajournement était indéfini.

Marguerite était stupéfaite.

— Mais, marraine, disait-elle à Mlle de Ploucastel qui restait soucieuse, le sourcil froncé, on a donc cru ma maladie contagieuse?

— Probablement; je vais m'occuper de cela.

A ce moment, Anaïs arrivait comme un tourbillon; elle vit les lettres et l'air de Marguerite:

— J'ai rencontré M. Andrès qui m'a dit que vous étiez tout à fait bien. Mère m'envoie vous demander de recommencer nos leçons.

— Avec plaisir, ma chère enfant, et je vous donnerai autant de temps que vous voudrez; toutes mes élèves me quittent.

— J'en étais sûre! maman le savait depuis quelques jours. Vous avez fait scandale! A Ker-Ellé, les belles actions font scandale; cela sort du commun, ce n'est pas convenable! ce qui l'est, c'est de faire des potins, des fautes d'orthographe, de dénigrer le prochain, calomnier ce qui est grand de peur de paraître petit à côté. Au fond, mademoiselle, savez-vous ce que cela veut dire? Que toutes ces femmes-là sont trop avares pour tirer cent sous par semaine de leur escarcelle. — Voilà! — ne vous en faites pas de bile! Vous êtes venue ici comme un rossignol dans une basse-cour; ne vous étonnez pas si l'on ne parle pas votre langue et si ne vous comprenez pas celle qu'on y parle.

— Toi, dit marraine, tu es la seule de ton village qui ait de l'esprit... et du cœur.

— Chère mademoiselle, je suis pétrie de défauts, mais cela ne m'empêche pas d'aimer et d'apprécier ceux qui valent plus que moi. Si vous saviez, mademoiselle, comme c'est amusant en ce moment! le torchon brûle dans tous les ménages; les femmes déblatèrent, leurs maris les traitent de folles, de vipères, de cancanières. Il n'y qu'à la maison qu'on soit tranquille; — aussi les coups de patte que maman reçoit! mais elle se défend et on ne s'y frotte pas deux fois! elle leur sert leur paquet sans leur mâcher leurs vérités. Ce qui va mettre le comble à la fureur de ces dames, c'est la petite lettre du préfet. Il a entendu parler de votre héroïque dévouement, vous, jolie sirène, et il est en train de vous faire avoir une médaille. Elles en crèveront de dépit. Dieu! que je serai contente!

Jan Kermoha.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . . 12 —
Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 52

5 Juin 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

PHILIPPE GILLE

« Le livre se meurt; le livre est mort! » Ainsi parlerait Bossuet s'il vivait en cette fin de siècle. Ce qui démontre l'exactitude de l'arrêt que nous venons d'énoncer, ce n'est pas, certes, une décroissance appréciable dans la production. Jamais l'imprimerie n'a jeté sur le marché quotidien un nombre de volumes comparable à celui qu'elle met au jour à l'heure actuelle. Le livre se multiplie dans des proportions effrayantes; il fourmille; il pullule, et je n'imagine pas de calculateur assez robuste pour tenter le dénombrement rigoureux de ces unités que l'esprit humain répand sans se lasser. Tel un chêne éternel, à la sève toujours féconde, couvre d'un lit de feuilles sans cesse renouvelées le sol où se dresse, sur ses fortes racines, son tronc droit et solide. Non, ce ne sont pas les livres qui se font rares, mais le livre, de nos jours, naît et meurt dans le silence.

La presse dédaigne le livre.

Elle aussi a multiplié ses organes; elle a besoin d'aliment. Chaque jour, à chaque heure, un journal fraîchement tiré sollicite la curiosité du passant. Que raconte le journal? Il évoque les rivalités éphémères, les disputes du moment, le succès fragile de la veille, le drame ou le scandale de la nuit. Tous ces faits, accomplis dans la fièvre, surpris par un chroniqueur aux aguets, tracés d'une plume hâtive, impuissante à bien dire, parcourus entre deux haltes de tramway par un lecteur distrait et pressé, constituent la nourriture intellectuelle du grand nombre. Et pendant que ces pages stériles, oubliées avant d'être complètement séchées, occupent l'œil et l'esprit, le livre sort des mains du prote, passe chez la brocheuse, puis chez l'éditeur, puis chez le libraire au rabais, puis chez le marchand de chiffons, puis on le remet au pilon.

Dur pèlerinage de la pensée.

Elle est lumière et ne traverse que des ténèbres. L'homme qu'elle est en mesure de rendre meilleur, de fortifier, de grandir, ignore l'existence de cette puissance salutaire, de cette divinité secourable, cachée dans le livre dont aucune voix populaire ne révèle au peuple le mérite, l'attrait, la saveur, le profit.

Je me trompe. Au nombre des rares critiques qui se sont assuré le droit de parler du livre dans la presse périodique, il faut comprendre M. Philippe Gille. Il a su défendre une place honorée, bien en vue, où chaque semaine il cite avec talent, avec bienveillance, les auteurs courageux de cette chose dédaignée : le livre. On brigue l'honneur de ces citations, de ces analyses, unique publicité parfois d'un effort laborieux, de sacrifices réels, de privations dont la durée remonte à plusieurs années. Ce seul titre de critique littéraire dans un grand journal, à une époque où systématiquement la presse se refuse à parler des lettres, dans un temps où Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Jules Janin, s'ils vivaient, seraient sans lecteurs parce qu'ils ne trouveraient pas où placer leur prose instructive ou simplement attachante, ce seul titre, disons-nous, assurerait à M. Philippe Gille la gratitude et le respect des écrivains.

Mais je m'aperçois que M. Philippe Gille n'a pas trouvé grâce devant la presse. Il a fait un livre et la presse en a peu parlé. Cela se comprend. Les clients habituels du critique, les hommes du livre n'ont pas de tribune. Cependant, les *Causeries sur l'art et les artistes* de M. Philippe Gille n'ont rien d'aride. Il y est parlé, je le sais, de Rembrandt, de Coysevox, des Cochin, de Michel-Ange qui ne sont pas nos contemporains. Mais ce n'est là que le premier versant de la colline. Redescendons en devisant avec l'auteur. Il nous parlera de Rude, de Christophe, de Mercié, de Dalou, de Moulin, autant de sculpteurs connus de notre génération. Chemin faisant, le causeur qui vous entraîne par le bras vous dira ce qu'il sait de Géricault, puis, insensiblement, votre guide reviendra sur Gayrard, Duvivier, Antonin Moine, Carpeaux, Chapu, Chaplain, David d'Angers.

Ernest Chesneau ayant publié une *Vie de Carpeaux* et un volume sur *la Peinture anglaise* fit cette constatation douloureuse que le public restreint, très restreint, qui s'intéresse encore aux choses d'art prend goût à l'histoire des peintres, mais répudie comme dénué d'attrait tout ce qui touche à la sculpture. M. Philippe Gille ne s'est pas préoccupé de l'ostracisme ridicule prononcé contre les sculpteurs. C'est à eux qu'il revient de préférence, et nous lui saurons gré de son penchant. *Res sacra miser.* La sculpture a été pratiquée en France par des maîtres de telle puissance, de telle envergure depuis sept cents ans qu'il y a de l'ingratitude à ne pas s'en souvenir. Et si le public ignorant se détourne trop souvent de l'art du statuaire, M. Philippe Gille a raison de ne pas se faire le complice du public. Pour notre part, nous applaudissons à tout écrit, à toute défense, à tout éloge qui a pour objectif l'art plastique dans notre pays. Sachons comprendre notre richesse.

Où chercher l'explication de la tendance que nous signalons chez M. Philippe Gille?

Ouvrez le livret de l'Exposition de 1850, à la page 275. Vous y trouverez cette mention :

« Gille (Philippe-Émile-François), 7, rue du Grand-Chantier. N° 3422. *Buste de M. G...;* plâtre. »

Quoi! Philippe Gille, sculpteur? Hé! oui! sculpteur! ou du moins élève de

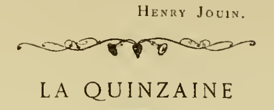
l'École des Beaux-Arts et cherchant sa voie en modelant la glaise. Les bustes de David d'Angers avaient fait impression sur l'esprit de l'élève, et c'est David qu'il avait choisi pour modèle. Celui-ci faisait partie du jury d'admission à la veille du Salon de 1850. Il avisa le buste du débutant, que d'ailleurs il connaissait à peine. — « Acceptons cela, dit-il à ses confrères. L'auteur de ce portrait exagère ma manière; il s'amendera plus tard! » Et le buste fut accepté. Philippe Gille n'osait compter sur une telle fortune. L'exposition ouvrit le 30 décembre. Le lendemain, dès la première heure, l'auteur du buste de M. G... franchit les portes du Palais national. Il était anxieux, ou plutôt il gardait au-dedans de lui-même l'intime conviction d'un premier échec. Comme il marchait, jetant un regard furtif sur toutes les gaines, son pied heurta le comptoir du vendeur de livrets : — « Achèterai-je le catalogue? se dit à part lui le jeune artiste. Non; ne l'achetons pas, mon illusion se prolongera! »

Et notre sculpteur de poursuivre sa promenade.

O miracle! Des camarades accourent au-devant de lui! — « Tu es exposant; ton buste est là-bas; viens voir! » Philippe Gille n'en pouvait croire ses oreilles. Il ne fit qu'un bond vers l'endroit désigné. C'était vrai! Son buste était au Salon. Un premier envoi lui donnait place dans l'assemblée des maîtres! Il acheta le livret, ce même livret que vous et moi venons de feuilleter. Il retrouva son nom à la page 275; et son buste, le portrait de M. G..., était inscrit sous le nº 3422; et son adresse, celle de son père, 7, rue du Grand-Chantier, nettement libellée, ne laissait pas place au doute. C'était bien lui, son œuvre, sa demeure que le rédacteur consciencieux du livret avait consignés en style lapidaire, bref, incisif, comme une mention de victoire! Notre artiste ne se sent plus de joie. Il s'échappe du Salon, court à l'impasse des Feuillantines, chez un ami de son âge, Victorien Sardou, auquel sont dédiées aujourd'hui les *Causeries sur l'art et les artistes;* il lui saute au cou, le serre dans ses bras à l'étouffer et lui dit : « Je suis au Salon! »

En ce temps-là, Victorien Sardou et Philippe Gille, c'est celui-ci qui nous l'affirme, « trouvaient leurs vingt ans longs à venir! » La fortune, le succès, les honneurs ont dédommagé les deux auteurs de la disparition trop prompte de leur vingtième année... Je gage qu'ils l'attendraient encore avec bonheur.

Henry Jouin.



LA QUINZAINE

Ceci, cela et bien des choses encore.

Décidément, notre pauvre terre semble payer son tribut aussi à la névrose comme la plus mince des hystériques. La voilà prise de soudaines secousses et de fréquents tremblements; elle n'y regarde pas de près à jeter bas et à briser des chefs-d'œuvre. Nous avons eu grand'peur pour les merveilles et les trésors de Florence. Le mal, Dieu merci, est moins grand que notre peur; mais il n'en est pas moins vrai qu'au musée Renaissance du Bargello une statue en terre cuite de saint Dominique est en morceaux, qu'un vase en faïence de la pharmacie de Saint-Marc, quatre aiguières, une belle coupe d'Urbino décorée d'un *Massacre des Innocents*, sont en piteux état, et qu'un petit bronze de Jean de Bologne et un adorable petit vase en ivoire font pitié.

Quant à la Chartreuse d'Ema, tout un pan de cloître s'est écroulé écrasant seize médaillons en terre cuite vernissée, œuvres de Giovanni, l'un des membres de cette famille des Robbia qui faisait des chefs-d'œuvre comme on fait de simples pots.

Les chefs-d'œuvre de l'art n'ont pas de nationalité; ils appartiennent à tous et nous nous lamentons sur les pertes de Florence, comme se lamenteraient — je le suppose — nos ennemis les Allemands si les œuvres françaises de leurs musées disparaissaient dans un incendie ou un effondrement.

C'est que, d'après un rapport officiel d'Antony Valabrègue, *l'Art français en Allemagne*, les musées de Potsdam et de Munich possèdent, nombreux, et des Watteau et des Lancret et des Le Nain. Nos peintres du XVIIe siècle y sont copieusement représentés par des œuvres importantes et nos artistes modernes, tels que Géricault, y font bonne et fière contenance. Jusqu'ici, nous avons ignoré les richesses de l'art français éparpillées et admirées partout en Europe. C'est une fille prodigue que la France.

Et précisément, la National Gallery de Londres vient d'ouvrir avec empressement ses portes à un remarquable tableau de François Bonvin. François Bonvin était — on vient de s'en apercevoir — un grand peintre et sa *Plaine de Verberie*, d'une rare simplicité de motif et d'une couleur superbe, donnée à l'Angleterre par Mme Edwin Edwards, veuve d'un peintre éminent, fait entrer triomphante dans le grand musée national anglais l'école française du XIXe siècle.

« Tiens! tiens! » s'est dit notre ministre des Beaux-Arts, « soyons aussi Français que nos amis les ennemis » et il a fait l'acquisition des *Victimes du devoir*, par Detaille, ce pompier blessé en plein incendie et qui fut l'un des gros clous de l'avant-dernier Salon aux Champs-Élysées.

Il paraît que les Beaux-Arts ont enfin souci de leur département, car ils ont ouvert au Louvre, à la suite du musée de la Marine, une petite salle aux Flamands. De tous ces « magots » du roi pompeux Louis XIV, nous faisons grand cas aujourd'hui. Nous les admirerons de fort près puisqu'ils sont si petits et si jolis et nous renverrons l'ombre du Roi-Soleil dans la salle de la Ferronnerie à la vitrine où la belle armure d'Henri IV, donnée par M. Guelin, va faire pendant au célèbre harnois de guerre connu déjà de Henri II.

Au besoin, et mieux, nous l'enverrons en son palais de Versailles revoir les deux portraits de sa royale lignée, exécutés par Nattier, que l'on croyait perdus et qu'a retrouvés, hors de portée, dans les hauteurs des boiseries, le vaillant et intelligent conservateur, M. de Nolhac. Ces portraits sont celui de Marie-Joséphine de Saxe, peinte à 30 ans pour 2,500 livres et celui de l'infante Isabelle de Parme, petite-fille de Louis XV.

Nous n'engageons point les concurrents du Prix de Rome à aller voir ces deux minois galants et piquants, s'il est vrai que la beauté soit si suggestive et que pour le concours de Rome il faille absolument être célibataire. Ces jeunes cœurs et ces jeunes pinceaux n'auraient — après la visite aux deux Nattier — qu'à se laisser tenter et se marier en justes et légitimes noces. Le règlement inflexible pour ces noces-là n'a rien dit pour les autres; mais — le règlement au cœur et à la main — l'Académie de France à Rome est restée sacerdotale et célibataire. C'est drôle tout de même!

Si je connaissais bien mon métier, et si j'avais de la place assez, mon devoir serait de vous parler du centenaire de Corot, des cent quarante-trois toiles de son exposition au musée Galliera, de l'œuvre du maître, si délicate de ton, si raffinée, si magistrale dans ses naïves sentimentalités. Mais vos journaux quotidiens en ont tous tant parlé, que je ne vous apprendrais rien de neuf. Posons donc un point et passons à la ligne.

A la ligne, je rencontre la société des miniaturistes et enlumineurs qui s'est donné pour mission de relever, dans l'opinion et dans l'exécution, l'art vieillot mais si coquet des parchemins à images et des tabatières à portraits. Une exposition, rue de Sèze, met en présence et en parallèle les œuvres d'un essaim de femmes bien vivantes et les œuvres rétrospectives d'Isabey, par exemple: — les principaux personnages de la famille et de la cour de Napoléon, le portrait de la trop fameuse Théroigne de Méricourt, par Mlle Gérard — et puis, voici des éventails du XVIIIe siècle et des gouaches du XVIIe et des miniatures du XVIe et des livres d'Heures du XVe. C'est fini, fini, fini — exquis, exquis, exquis. Nous avons un faible — et du diable si vous ne vous en êtes point déjà aperçu — pour ces infiniment petits et délicieusement jolis de l'art féminin par excellence.

Tout cela tient d'abord moins de place que le déploiement formidable de la peinture aux deux Salons. La marée monte d'une année à l'autre. Quand, en 1669, la première exposition de peinture et de sculpture fit parler d'elle, elle n'était ni ambitieuse ni exubérante; mais, au contraire, maigre et timide. Le catalogue de cette exposition — le premier — et que j'ai rencontré récemment dans un déluge de vieilles brochures, m'a intéressé fort et amusé beaucoup. Le tableau le plus curieux — le *clou* de cette époque, où l'on ne connaissait ni les pétards ni les clous — était ainsi indiqué : « Une jeune fille cherchant une puce à une autre. » Que ne donnerais-je pas pour voir ce tableau-là? Que n'offrirait pas un amateur

pour le posséder? Quelqu'un de vous l'a-t-il? Qui l'offre et s'en défait?

A propos de vente, la salle Drouot a vu passer cette semaine deux raretés, deux merveilles : deux portraits en tapisserie exécutés aux Gobelins. L'un représentant Marie-Gabriel, comte de Choiseul, l'autre Marie-Gabrielle de Sinety, duchesse de Gramont-Caderousse, et que je crois avoir vues jadis gravées délicieusement par Lépicié. La finesse du point et la fraîcheur des tons donnent l'illusion d'une peinture. Aussi, se les est-on disputés à coups de gros Bleus et le comte Isaac de Camondo a remporté le prix de ce record avec *celui* de 74,000 francs.

Monsieur le comte, monsieur le comte, combien donneriez-vous des deux jeunes filles à la puce de 1669?

AIMÉ GIRON.

TANCRÈDE ABRAHAM

PEINTRE, GRAVEUR ET CRITIQUE

Un artiste connu des délicats par ses ouvrages, apprécié des gens de cœur et d'intelligence pour la sûreté de ses relations et la distinction de ses manières, vient de disparaître à l'âge où il pouvait encore se promettre de longues années de travail. Né à Vitré, marié à Angers, il habitait, selon les saisons, Château-Gontier ou Paris. Le musée, la bibliothèque de la coquette ville de Château-Gontier lui sont redevables de leur installation et de leurs développements. Il en était le directeur à titre gracieux; ce n'est pas assez dire, il en était l'âme. La Société de secours aux blessés, dans sa ville d'adoption, l'avait élu président. C'est dire combien cet homme, à l'esprit élevé, généreux, tenait à honneur de se rendre utile.

Est-ce assez de conserver les toiles d'un musée de province ou d'en accroître le nombre? Abraham n'en jugea pas ainsi. Les artistes du passé que la gloire n'a pas sauvés de l'oubli, les œuvres rares dispersées, enfouies dans les châteaux lui parurent mériter un éloge ou une mention suivant les cas. C'est sous l'empire de cette idée juste et patriotique que le peintre prit la plume à des intervalles réguliers et fut l'un des collaborateurs les plus assidus des sessions annuelles des Sociétés des Beaux-Arts des départements. Qui ne se souvient d'avoir entendu cet homme simple et charmant lire à la Sorbonne ou dans l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts ses courtes notices sur *un Musée de chef-lieu d'arrondissement, un Château Renaissance de la Mayenne, une Exposition des écoles de dessin de la Mayenne, Tressard, Raveneau et J. B. Huet*, artistes provinciaux des XV^e^ et XVIII^e^ siècles, *un Coffret de Colin Nouailher, Pierre Besnard,* peintre angevin, *Jean-François Le Breton,* peintre anatomiste et physicien, *un Triptyque hollandais du XVI^e^ siècle, une Esquisse peinte de la bataille de Constantin, par Le Brun, un Autographe de Guérin, Joseph-Charles Roettiers,* graveur général des monnaies, *Pierre-André Le Suire et sa femme, miniaturistes?*

Ces écrits, publiés par l'État à la suite des sessions auxquelles avait pris part leur auteur, sont pleins de renseignements précieux, présentés avec art, avec mesure, sans prétention d'aucune sorte. Abraham, en effet, s'estimait peintre et graveur et ne soupçonnait pas qu'il pût écrire. Sa modestie lui faisait illusion.

Peintre, Tancrède Abraham n'a voulu traiter que le paysage. Depuis trente ans et plus, il n'a cessé de prendre part aux Salons. Ami personnel de Camille Bernier, il trouvait dans les œuvres de ce peintre excellent une richesse de tons, une entente, une juste perception de la nature que lui-même s'efforçait d'acquérir et maintes fois il produisit des œuvres remarquées, dignes de rester. N'est-ce pas le marquis de Chennevières, membre de l'Institut, ancien directeur des Beaux-Arts, qui a loué comme il convenait la *Matinée d'octobre (vallée de Blaison)* exposée par Abraham au Salon de 1880? La critique, d'ailleurs, se montra toujours favorable aux œuvres consciencieuses de notre peintre. Le succès retentissant l'eût effrayé. Il ne le chercha pas et surtout ne le prépara point. Mais l'approbation des meilleurs juges allait à lui et cette récompense lui parut supérieure à toute autre.

Graveur plein de fougue et de méthode, Abraham fut le propagateur par l'estampe de ses propres peintures. *L'Art, l'Artiste, la Gazette des Beaux-Arts* ont publié de lui des eaux-fortes qui le classent au premier rang parmi les maîtres dans cet art. Mais le graveur ressemble par quelque point au journaliste. Ses feuilles légères s'éparpillent, disparaissent et avec elles le renom de celui qui les a produites. Abraham y a-t-il songé? J'hésite à le penser. Le patriotisme fut, j'en suis sûr, son premier stimulant lorsqu'il conçut le projet de ses élégants albums : *Besançon et la vallée du Doubs, Château-Gontier et ses environs, Angers et ses environs.* Cent planches forment ces trois albums, et les deux derniers renferment à l'appui de chaque planche un texte signé par un écrivain de marque. Arsène Houssaye, le comte de Falloux, Dom Piolin, Jules André, Tresvaux du Fraval, Eugène Poitou, Victor Pavie, d'Espinay et d'autres que j'oublie ont ainsi rehaussé l'attrait des eaux-fortes de l'artiste.

Le titre de chaque eau-forte, plein de saveur pour les habitants de la région, ne peut, on le conçoit, éveiller la curiosité du grand public. Toutefois Craon, patrie de Volney, les Ardoisières d'Angers, le château de Brissac, l'hôtel Pincé sont autant de sites et de monuments que Tancrède Abraham aura fixés mieux qu'aucun autre en ce siècle. Ses compositions sont d'une vérité, d'un relief qui attestent la sûreté du maître en face de sa planche. Je ne résiste pas au désir d'entrer dans quelques détails sur *Château-Gontier et ses environs.* Ne semble-t-il pas que l'artiste ait dû caresser tout spécialement les planches de cet album? Ne sont-elles pas le cadre dans lequel a vécu le plus souvent Tancrède Abraham?

Château-Gontier, vu dans son ensemble, et *les Vieux Trois Moulins* ouvrent l'album. *L'Église Saint-Jean,* avec son clocher roman, a été merveilleusement reproduite jusque dans ses plus petits détails d'architecture. L'air circule à travers ses baies, et l'artiste a baigné le monument des chauds rayons d'un soleil printanier. Si nous entrons dans la *Crypte du grand Saint-Jean,* quelle transformation subite! C'est la nuit, c'est l'ombre, c'est le calme du tombeau, mais c'est toujours le lieu de la prière; et devant cette petite planche où la lumière a été ménagée avec un si rare talent, on se sent pris d'un recueillement vrai.

Remontons au jour. Voici le paysage attrayant avec ses allées couvertes. C'est le *Bout du Monde.* Rien de trop grand; rien qui rappelle les forêts, mais beaucoup de coquetterie. Ce n'est pas le jardin royal de Versailles, mais c'est l'ancienne pépinière du Luxembourg que Victor de Laprade a si bien chantée. Arsène Houssaye s'était chargé du texte qui accompagne cette eau-forte; il a aussitôt compris qu'il fallait à ce poétique paysage la langue du poète, et Charles Loyson lui a fourni de beaux vers qu'il a su parfaitement encadrer.

Le *Collège*, le *Vieux Saint-Rémy*, prennent sous le burin de Tancrède Abraham la physionomie des vieilles choses, presque voisines des ruines, plus voisines de la vénération de tout un peuple. Ce sont des bâtiments que la solitude n'a point hantées. Le *Nouveau Saint-Rémy*, dont les vitraux sont si remarquables, pour le dire en passant, atteste chez l'artiste une précision à rendre les lignes d'architecture qui d'ordinaire n'est pas commune chez les paysagistes. Mais il faudrait tout rappeler : les *Prés Saint-Fiacre, Azé, Daon, Menil, Bazouges*, dont il nous a fallu lire les noms angevins pour nous persuader que ces délicates reproductions n'étaient pas la représentation fidèle de quelques paysages de Suisse. *Saint-Ouen*, qui rappelle les hôtels flamands; *Châtelain*, *Champagné* et *les Courants* qui semblent un souvenir d'Angleterre; *Bréon*, tout français et moderne; *Fromentières*, l'*Escoublère* et l'*Ansaudière*, résidences d'un autre âge, forment, avec l'*Abside de la Roë*, un groupe admirable et des plus variés; mais il faut voir *Baubigné* et surtout la gravure du *Parc de la Rongère*, pour juger convenablement du talent de Tancrède Abraham. Il y a dans la seconde partie de ces eaux-fortes des arbres gigantesques dont le caractère fait songer aux arbres du Poussin. Les *Roches d'Origné* méritent aussi de sérieux éloges. Que dire de l'élégie gravée avec la plume et le burin qui termine l'ouvrage, et que la même main a si délicatement tracée? C'est la guerre de Prusse, c'est l'armée en retraite, c'est le pont détruit et remplacé par un pont de bateaux! Tancrède Abraham a prouvé une fois de plus que la vraie poésie a son principe dans l'amour. C'est qu'en effet, il lui a fallu fortement aimer son œuvre pour l'achever, car une partie des planches avaient été détruites à Paris pendant le siège, et l'artiste a dû les reprendre en entier.

S'il se rencontrait parmi nous, ce qu'à Dieu ne plaise, un esprit morose, ennemi du beau, qui, tout préoccupé de son problème, ne voudrait pas reconnaître le mérite d'un tel maître, je l'accuserais bien haut de ne pas aimer la patrie... oui, la patrie.

« Tu n'as peut-être jamais songé à ce qu'est la patrie, disait Émile Souvestre à son fils, c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé. Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes gens qui passent en causant, c'est la patrie! Les lois qui te protègent, le pain qui paie ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie! Tu la vois, tu la respires partout!... Figure-toi, mon fils, tes droits et des devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance; réunis tout cela sous un seul nom, et ce nom sera la patrie! »

Abraham avait-il lu cette page de Souvestre? Je n'oserais l'affirmer. Mais Armand Queyroi qui a été, avec sa pointe également fine et légère, l'historiographe, ou mieux l'enlumineur de Vendôme et de Moulins, comme Abraham a su l'être de Château-Gontier, n'avait pas eu besoin d'apprendre chez autrui le culte de la patrie. Le poète n'a-t-il pas fait de ce culte l'apanage des cœurs bien nés? Abraham, avons-nous dit plus haut, était un homme de cœur. Il avait foi dans l'amitié et à une certaine heure l'amitié l'a trahi au lieu même où il se dévouait sans mesure. Ce peintre, ce graveur, ce fin critique, ce patriote est mort d'une blessure déjà vieille de six années. Ne remuons pas de cendres mal éteintes. Abraham ne se plaignait pas. C'est à peine s'il se souvenait parfois d'un passé douloureux. Sa noblesse d'âme l'avait fait assez grand pour oublier. L'homme et l'artiste marchaient de pair chez ce disparu qui n'eut pas d'ennemis.

HENRY JOUIN.

REMARQUES

SUR

LA CHANSON POPULAIRE ACTUELLE

Au temps de Béranger, de Nodier, de Pierre Dupont, l'après-dîner d'une famille bourgeoise se partageait en quatre ou cinq occupations honnêtes, où les jeunes filles trouvaient un plaisir permis, où les papas, coiffés du tube fantastique dont les bords faisaient l'ombre autour d'eux, déployaient un vaste rire, digestif et communicatif. Alphonse Karr compte à la douzaine les siestes dans les bois de Romainville, défunts depuis lors; Vincennes avait ses amateurs, le gros théâtre procurait des joies sûres, des émotions fortes et des frissons, le café-concert, enfin, avait ses nombreux clients. Cherchez aujourd'hui à remuer chez les hommes d'une cinquantaine d'années seulement le souvenir de ces petites soirées dans des salles exiguës, passées tout raisonnablement à écouter en béatitude le défilé des chanteuses cotées, qui narraient finement *les Petits oiseaux*, *les Amours incomprises*, *les Sentiers couverts*, les promenades *Tout le long, le long du ruisseau... Lucas marchait auprès de Rose*. Ils vous diront combien leur reste suave et délicieuse cette impression d'enfance, le tableau toujours présent de ces âges disparus où, au moment de la sortie du concert, plus d'un, retirant son pardessus d'un vestiaire peu onéreux, se laissait aller encore (et si facilement!) à fredonner dans le nez de l'ouvreuse : « Grand'maman, grand'maman, vous avez dû passer... par là. » Les mélodies étaient cadencées pour plaire tout de suite, les rythmes étaient chantants et doux, doux à répéter pour soi-même, dans les minutes de repos du travail quotidien, doux à égrener avec beaucoup d'esprit d'à-propos dans le cou des petites ouvrières, le soir, après la fermeture des ateliers. C'était le règne de la Romance, de la sensible et lacrymatoire et pittoresque romance, l'âge des Pierre Dupont, des Nodier et des Béranger.

Les chanteuses d'alors *disaient*; « elle est exquise diseuse » exprimait-on, elle « dit » finement. Elles faisaient, comme aujourd'hui, mais avec un sentiment plus discret, valoir le mot qu'il s'agissait de mettre en lumière, le terme où résidait le sous-entendu, la phrase piquante autour de qui tournait toute la chansonnette. Aujourd'hui, le mot d'allusion sort plus violent, plus éclairé; le charme est d'une autre essence : la chanson, devenue plus brutale, plus réelle, probablement plus exacte, a perdu en grâce, en sveltesse, avec son esprit, jadis tout de finesse, avec son dessin de parti pris, élégant et souple.

Les chanteuses actuelles sont plus *théâtre* que leurs devancières. La robe que leurs aînées présentaient en scène était tout aussi bien une robe d'intérieur, de bonne coupe le plus souvent, mais dépourvue de l'exagération de rubans, de décolletages et de couleurs qui sont, aujourd'hui, dans cette sphère de théâtre, un élément de succès de plus adjoint par ces dames a leurs talents encore instables ou douteux. De grandes favorites des goûts populaires ne savent pas se mettre en dehors de ce besoin d'exhibition, et adoptent des détails de costumes excentriques jusque parfois au ridicule. La chanteuse apparaît journellement nu-jambes sous des gazes, ou moulée en maillots chair, ou écrasée de plumes ébouriffées sur des perruques qui menacent les frises.

D'ailleurs, cette tendance au clinquant, rarement décoratif, est justifiée par l'évolution des thèmes présentés au spectateur.

Pour chanter *le Sentier couvert*, point n'était besoin d'autre costume que celui de tout le monde : la chanson devint de salon, de jeune fille, et c'eût été ridicule de la dire en tutu, en pierreuse, ou en demi-vierge.

A l'heure présente, les cheveux plats de la pierreuse, la cigarette pendante, le tablier, s'imposent pour chanter : « A la Roquè-è-tte »; les chapeaux de six mètres de tour, les robes pailletées sont presque de rigueur pour faciliter la mise au point de ces refrains où le mari est trompé par une femme d'allure canaille, qui pour exprimer le vol de son bonnet par dessus le moulin, enlève sa jupe jusqu'à son nez.

Les rythmes sautillards sont les mieux accueillis à la rampe, et les dessous de Nini-Patte-en-l'Air, les ports de tête de Valty et les déhanchements de la belle Otero portent le *Bravo* à son maximum d'intensité.

Il y a des rengaines éternelles : le Quartier Latin, et tout son décor d'étudiants, de bals, rendez-vous de jeunesse qui veut s'amuser et croit

RÊVE (BENNER EMMANUEL)

Hélio Brirette & Favet, Paris

TRANSLATION DE L'OSSUAIRE DE TRÉGASTEL (Bretagne) (POILLEUX-SAINT ANGE)

Hélio Boirette & Favet Paris.

L'HEURE DE LA TÉTÉE DES ENFANTS DÉBILES A LA MATERNITÉ (DUEZ ERNEST-ANGE)

Hélio BUIRETTE & FAYET Paris

COIN DE VERGER EN DÉCEMBRE (LACARRIÈRE MAURICE)

s'amuser; les canotiers, leurs conquêtes faciles, Asnières, les fritures, le vin bleu de Suresnes, la treille, qui rime avec la fine bouteille, Joinville, Meudon. Il faut noter, aussi pour l'importance et la place considérable qu'elle occupe dans le refrain du peuple, la fausse sentimentalité patriotique. Sur un mode de marche bien rythmée, escortée de modulations à la tierce mineure, sur des cadences lamentables, peuplées de points d'orgue appellatifs, se déroulent les lieux communs de la Revanche, du malheureux pioupiou qui succombe loin de sa fiancée, tandis que « la sombre défaite s'acharne sur nos bataillons ».

Heureusement, ce lyrisme tend à disparaître.

N'oublions pas : « Adèle, t'es belle, j'en pince, etc... » qui, dans le genre, est, depuis de longs temps, l'expression la plus réussie de la bêtise où peut se complaire la foule, réclamant le détail cru, présenté sans voile, et tourné jusqu'à la scie, jusqu'à l'abrutissement. Écoutez plutôt comme les friands de cet art scandent les syllabes fortes : « Adèle, t'es *bel*le, j'*en* pince, etc. » C'est le refrain irrésistible, qui empoigne la galerie, qui la pousse en bloc à se pencher de là haut vers la scène illuminée et à souligner à coups de pieds sur les banquettes, à grands coups de tête l'amplification désordonnée du rythme en un monstrueux chahut.

Il y a les trucs, tels les déploiements d'éventails géants derrière la tête. C'est commun, et canaille, permis seulement aux danseuses de boléro, mais n'ayant rien à voir avec *la chanson*. — De notre temps, l'accessoire, d'ailleurs, s'ajoute abondamment au chant pur et simple. Pour chanter une scène militaire, il convient de se harnacher de vestes étriquées, de pantalons dont la taille monte jusque sous les aisselles, de gants démesurément longs, de nez purpuréens. Eh bien, franchement, cela n'ajoute rien, et, une fois vu, ne peut qu'importuner par le fastidieux d'une répétition inutile.

Inutile aussi de dérouler l'interminable chapelet des accessoires « Boulevard Saint-Michel », le cortège creux des étudiants et étudiantes, des Pernod de cinq heures, des monômes contre Bérenger-la-Pudeur, des guet-apens où tombe naïvement une exécrée police, des aventures galantes d'antiques sénateurs sur les bancs du Luxembourg, les brunes, les blondes, la fenêtre accueillante, les maladies spéciales et les séparations forcées.

J'aimais mieux, à tout prendre, Mimi Pinson et ses chansons cousues du même fil, mais à points plus menus et moins grossiers.

Qu'ajouter encore? le Gascon, le Marseillais? le cabinet particulier, le garçon discret, l'homme à femmes, ou le sous-entendu, appliqué à tout, à une roue d'omnibus, à un légume (Mesdames, Mesdames, voilà le... etc.), à une danse ancienne (Encore une gavotte)?

Reste Bruant, qui est fort habile écrivain, peintre puissant, novateur. C'est un réel, un énergique et un voyeur vibrant de franchise. Tant pis pour les oreilles qui s'offusquent de vérités trop nettement dites. Le bourgeois de Pierre Dupont ne conduit pas sa fille au cabaret des boulevards extérieurs : il a raison, mais Bruant n'a pas tort.

Reste Delmet, le fin diseur, l'aimable et douloureux chanteur des *Petits Pavés*, qui sait associer dans la même teinte de mélancolie, des strophes senties et des rythmes pénétrants.

Reste Jouy, parisien observateur, ironiste, artiste comme Delmet, vrai comme Bruant, Jouy que j'appelle facilement le Steinlen de la chanson.

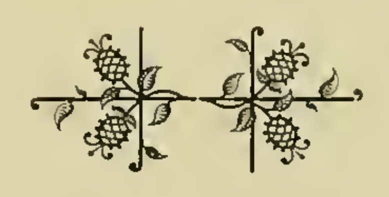
Plusieurs restent encore, Marie Kryzinska, entre autres, mais trois noms suffisent en parallèle aux trois noms qui figurent en tête de ces notes prises derrière le bock, un soir d'ennui.

Si Dupont, Béranger, Nodier sont les chansonniers de leur temps, Bruant, Delmet, Jouy correspondent parfaitement au leur. Peut-être, d'ici peu, dira-t-on — on l'a déjà dit — que l'âge du naturalisme s'accentue, qu'en même temps que Zola cède le pas, le Théâtre Libre évolue, la chanson qui est une forme d'art (ce pourquoi je m'y fixe aujourd'hui) est en voie de transformation. Pas moins n'en subsiste l'effort réalisé fort heureusement et le signe visible en marge de l'œuvre de ces trois modernes d'un *nouveau* nécessaire.

Il ne s'agit pas que la chanson en reste là. Je la souhaite dans dix ans tout autre. *La Roquette*, *la Villette*, *A Montparnasse*, *Au Père-Lachaise*, céderont sûrement, elles aussi, le pas à des formules qui prendront de *Bruant* la franchise qui fait sa gloire, de *Dupont* et de *Béranger* la grâce qui les rendent éternels, toutes qualités pour mettre en valeur l'apport neuf que motivera l'esprit du temps, l'incident, les mille hasards impossibles aujourd'hui à prévoir. Au total, on ne peut donc donner une idée de la forme de la chanson dans dix ans; mais je la crois en passe d'évoluer vers des demi-teintes en contradiction avec les outrances réalistes d'aujourd'hui et surtout avec la sottise et l'insignifiance grivoise des thèmes rabâchés.

Et, dans ce lent travail, la chanson n'aura pas été peu aidée par l'effort presque journalier de M. Maurice Lefebvre, réalisant avec tant d'art des matinées si évocatrices à la Bodinière, pour reconstituer les chansons de nos pères depuis les siècles lointains, présentées à nous en une double bonne fortune, par son verbe documenté et par des artistes de réel talent.

MARC CROISILLES.



WATTEAU

Scilicet eximius Tibicen Antonius.

Les aïeules qui filent et content sont assises au coin du feu, sous le manteau de la haute cheminée; elles disent, de leurs lèvres molles et de leurs dents chevauchantes, quelle histoire? celle de la princesse qui dormit cent ans. C'est un pays puéril. Toutes les choses savent qu'elles doivent être légendaires et s'y conforment. Les pages ronflent sur les escaliers de marbre, aucun pas ne va. Les tapisseries, dans les hauts salons, même les tapisseries reproduisent des histoires de sommeil. Mais voici l'aube, quelqu'un frappe à la porte extérieure; c'est le fils du roi, la venue paraît impossible. On dormait depuis si longtemps. Il a traversé la forêt, coupant les arbres; la dame sourit et s'éveille — elle lui donne la main, du même geste que les dames du siècle passé, au fond des parcs, sur le bord des étangs divins.

La princesse qui s'est éveillée, c'est la gloire de Watteau. Depuis bien longtemps sans doute l'avaient célébré les poètes, lui qui, comme on fait en Chine, porte en blanc le deuil de son cœur. Il a servi de thème usé aux racleurs de guitare. Mais aujourd'hui, on parle d'un buste de marbre dans le même Luxembourg, où jadis il vint copier des effets de lumière dans les arbres — en pèlerinage y viendront le lorgneur et la lorgneuse, les bras arrondis, l'air impertinent, et tout le cortège du bord de l'eau. Un masque rit, en déposant une couronne de roses roses et noires sur le marbre en forme d'autel. Il sait que la gloire ne vaut pas une mouche assassine au coin de la lèvre, à gauche, côté du cœur. Mais puisque le veut la postérité! Éternisons les fêtes galantes, chantons des hymnes antiques, appelons du fond du parc, jupes froissées, manteaux rouges au vent, les héros de cette comédie italienne, la vie, pour rendre hommage à celui qui les évoqua.

Leur seule âme, c'est Watteau — c'est l'âme futile et charmante, guère plus vivante, mais aussi finement émue que celle des arbres et du soir. Les personnages en manteau de soie, à marcher silencieux dans le crépuscule, sont parvenus aux contrées étranges où le cœur s'apaise et s'atténue; un sentiment les effleure et passe, mais ce sentiment est exquis, la tristesse ne dure pas plus que la joie. Watteau se souvient de sa jeunesse, et de l'apprentissage qu'il fit, en peignant des plafonds blancs et dorés. La légende le fait voir dans son atelier, plus tard — les pinceaux ne sont guère nets. La palette est surchargée de couleurs de toute nature, les tons se mêlent, les couches profondes sont un amalgame sombre et triste, et le peintre, de son pinceau, effleure délicatement; il prend la fleur et le duvet de sa palette, sans jamais atteindre la passion puissante et l'expression vigoureuse — il est mièvre, mais c'est la mièvrerie de Watteau.

Il faut accepter ces personnages, même irréels. — Tous les peintres ont une vision différente et chacun représente la vie comme il peut. Celui-ci est un peintre littéraire, la pire espèce pour certains. Ils voudraient autre chose que des arbres, des causeries, des embarquements, mais les arbres de Watteau, même de couleur imaginaire, sont aussi vrais que des intérieurs hollandais. Il a servi de thème usé à tous les mauvais poètes et aux brosseurs de décors. Le pierrot blanc a souffert d'abominables outrages et chacun vint écrire à l'encre noire, sur son vêtement pâle, un sonnet. Tel peintre, semble-t-il, n'est pas plus triste de ces hommages de rouliers, et l'on sait quand même des allées où, parmi des promenades, son nom venu sur des lèvres fut, pour d'autres lèvres, le plus délicat des compliments, le plus mélancolique aussi, car l'embarquement est vers la joie comme vers un prompt regret. Le paysage vers lequel on rame ne s'ouvrira pas de sitôt, il se ferme à l'horizon tout proche; les arbres l'entourent complètement, et, dans son passage vers l'inconnu, la barque, aussitôt partie, ne se lassera pas d'aborder. — On aimerait Watteau, sans autre raison, pour avoir, en ses bocages, où causent, en attendant, attristés, on ne sait quoi, des personnages, talons rouges et robes de soie, symbolisé le désir inutile et charmeur de l'inconnu et la courte durée de la joie.

Il faudrait s'imaginer les peintres comme des joueurs d'instruments. Michel-Ange a joué sur l'orgue les sublimes de profundis. D'autres, et ce sont ceux dont les tableaux ont des lointains de montagnes bleues, avec des ruines pittoresques, assemblent des roseaux luisants de cire; leurs joues gonflées par des pipeaux sont celles des pâtres siffleurs. Par les pâturages d'ombre, aux herbes grasses, ils disent le calme de la campagne, et le sommet des arbres balancés par un souffle fraîchissant. Voici les violons des fêtes hollandaises, les brocs de bière, la lourde joie de la danse, et les pieds frappant en mesure le sol des kermesses. Les visages ont des touches grasses et des jours luisants sur leurs méplats. Sainte Cécile, les yeux au ciel, joue de la cithare, — le col de sa robe au beau dessin encadre son col de vierge; ses cheveux invisibles font pencher sa tête; le paysage est irréel comme il faut. D'autres, avec leur pinceau pour plectre, font résonner sur la toile peinte ou sur le bois des rétables toute la gamme des couleurs.

Watteau, c'est le joueur de flûte, dans le site sombre et vert. La flûte dit, en modes légers et moqueurs, les tristesses de quelqu'un qui n'y croit pas. Le décor est bien le même — les arbres immobiles qui forment le fond ne seront jamais balancés. On voit leurs têtes fuyantes reflétées, au clair des eaux, renversées, en la patrie des chimériques nuages qui courent sous terre et disparaissent à quelque rive de gazon. Les peupliers s'arrondissent en clairière, pour une conversation, et pour que la troupe habituelle, vêtue de soies frivoles, puisse venir s'asseoir. — Écoutez, on parle là-bas. C'est si peu de choses que les causeurs font partie du paysage, comme les feuilles, les troncs de mousse mystérieuse, les balustres et les vieux faunes que l'on distingue au fond des allées, avec leurs sourires las. Cependant, la flûte joue; elle dit, invisible, la joie tremblante d'aimer, les aveux, les confidences, les crépuscules, et la mélancolie errante que ses notes grêles rappellent de façon si surprenante dans le soir, — puis, comme honteuse de s'alanguir, elle part, en notes vibrantes et aériennes, et se raille, et se joue, égrenant des éclats de rire comme elle ferait des sanglots. Le soir tombe; les hauts seigneurs en manteau de cour et les dames a sourire d'éventail s'en vont silencieusement sous la forêt. — Ils vont vers les fenêtres de la folie qui, le soleil disparu, viennent de s'illuminer la-bas, pour que la fête continue sans doute, en le paysage des verdures et des tapisseries sur les murs, guère plus irréel que le vrai, avec, en plus, les flambeaux; derriere eux, comme un pas furtif, la flûte joue ses notes suprêmes, pleurs ou rires, mais si légers. On ne distingue plus même l'ombre; c'est peut-être le faune de tout à l'heure qui s'amuse a faire peur aux bosquets.

C'est ainsi que parle cette fantaisie. La fête est des plus futiles et des plus belles qu'on puisse rêver. — Si les visages n'ont pas aux lèvres sinueuses l'énigmatique et divin sourire, le geste de main et le port de tête sont si nobles qu'on oublie presque, et qu'on ne regrette plus. Le décor est toujours tel que l'on aimerait à y vivre, si frivole que fût la vie. Un rien donne cette joie. Du joueur de flûte partout retrouvé, les plus passagers crayons comme les toiles patientes révèlent l'impertinent et délicat pinceau. Ses sanguines seraient assez. Le dessin d'un manteau sur des épaules, un profil perdu, laissent aux yeux le loisir d'imaginer des scènes complètes. Une forme fuyante de femme, qui vit passer la beauté, nous fait signe qu'elle s'en souvient. Comme elles sont une simple ébauche, ces lignes rouges nous laissent plus à rêver, et plus de rêve est resté dans l'âme de celui qui les dessina.

Gabriel de Lautrec.

NOS GRAVURES

Emmanuel Benner. *Le Rêve.* (Champs-Élysées) — Encore du patriotisme en chambre, pour réjouir les simples et les bonnes gens qui rêvent de *Revanche*, d'Alsace reconquise, de pile homérique flanquée aux Allemands — et que j'attends froidement, au jour où l'on en viendra a faire le même patriotisme au canon... Pour l'instant, nous allons à Kiel, et la protestation, d'allure absolument... Henner... gique que voici ne peut que rester platonique — ce qui ne lui enlève rien de son mérite.

∴

Poilleux-Saint-Ange. *Translation de l'ossuaire de Trégastel* (*Bretagne*). (Champs-Élysées.) — Voici une scène émouvante, et non, certes, dépourvue de mâle poésie et de quelque beauté. C'est une page vibrante de ces mœurs encore patriarcales que la terre bretonne a su garder de l'envahissante veulerie de notre société pourrie par l'argent, et bonne aussi pour une pareille translation, qui la mènerait des lambris dorés et des zincs poisseux où elle achève de moisir, dans un égout que je rêve semblable au grand collecteur...

∴

Duez (Ernest-Ange). *L'Heure de la tétée des enfants débiles, à la Maternité.* (Champ-de-Mars.) — M. Duez a, cela est visible, des instincts de troubade, pour les plantureux charmes des nounous, et comme sa passion est bien servie par une imagination habile, il nous dit son rêve de joyeuse truandaille rabelaisienne, de façon à ne choquer aucune pudeur, pas même celle de M. Bérenger, que tant d'atouts reçus ont dû rendre coriace, à la fin!

∴

Maurice Lacarrière. *Coin de verger en décembre.* (Champs-Élysées.) — Une suffisante tristesse bruine du ciel étroit et lourd sur ces fantômes d'arbres, malades de froidure. Les toits de chaume s'écrasent avec assez de mélancolie, tout trempés de givres où la prochaine gelée allumera ses cristaux blancs; ce vol épars de poules picorant leur misère, tout ce coin de nature enfin exprime assez la désolation intense et humide de mort des journées d'hiver où s'endort la campagne inutile et vide, pour que je convienne sans peine que M. Lacarrière est un paysagiste de valeur, et que j'aurais quelque joie à voir sa toile reproduite par l'eau-forte.

Marc Stéphane.

NOTULES D'ART

P. S. — A voir, chez Durand, 12, rue Le Peletier, deux pastels d'Albert Caron, un coin de Seine endormi au frais des frondaisons flambées de ciel cru, où grince un travail de grue charbonneuse, et une orée de bois en automne, où se meurt une lointaine bruyère pâlie sous la tombée morte des feuilles...

M. S.

Marcel Andrès

(*Suite*)

Deux jours après, les commères de l'endroit eurent le plaisir de voir M. le préfet s'arrêter au châlet des Myrtes. On se regardait, on hochait la tête :

— Hein?... c'est fort! où il y a de la gêne...! vous comprenez que lorsque la dépravation vient d'en haut!... voilà ce que c'est que le gouvernement des hommes! une œillade de coquette, les voila en déroute! Dans quelles mains est tombé notre pauvre pays!... où allons-nous?... on peut dire qu'à notre époque on voit des choses!...

— Comme on en a toujours vu! interrompit la grosse voix joviale d'un des messieurs du crû : des femmes bavardes et jalouses qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, au lieu de raccommoder les chaussettes de leur mari et de recoudre des boutons à leurs chemises!

Marguerite fut tres étonnée en voyant M. de Beausite entrer chez elle.

— Je n'ai pas voulu quitter la ville, mademoiselle, sans vous présenter mes hommages, vous dire mon admiration; mais votre courage vous a attiré bien des ennemis!

— Je croyais avoir fait une chose bien simple, dit Marguerite tristement.

— On est en train de vous préparer à Ker-Ellé une existence insupportable! alors, je viens me mettre à votre disposition, s'il vous est agréable de changer de milieu — Arrivant de Paris, je n'ai pas encore de nombreux amis en Bretagne, pourtant j'y connais quelques familles distinguées qui se feront un plaisir de vous prêter leur appui.

— Je vous suis très reconnaissante, Monsieur, mais quel que soit l'accueil qui m'attend ici, je préfère y rester. Je suis chez moi — ce qui est quelque chose et j'y ai des amis qu'il me serait pénible de quitter.

Le préfet se retira, regrettant de n'avoir pas derrière son titre de préfet seulement 25 ou 30 mille livres de rentes; avec quelle joie il remettrait dans son milieu cette belle fleur arrachée de son sol.

Mais un préfet, par le temps qui court, un coup de vent du pouvoir l'élève, un autre le renverse. Allons! il n'y avait pas à y songer! Dans ce monde, le cœur et la raison ne vont pas de compagnie!

Quand il fut parti, Mlle de Ploucastel, son aiguille à tricoter sur l'oreille, son bas commencé gisant sur ses genoux, réfléchissait profondément. Marcel assis en face d'elle la suivait d'un regard très vague. Il était devenu de plus en plus triste, le beau Marcel; il semblait qu'il n'y avait plus de soleil pour lui sur terre!

— Écoute, Marcel; donne-moi un conseil; je n'ai jamais été plus embarrassée.

Marcel leva les yeux, pensant à autre chose.

— Tâche de prendre un air plus intelligent et donne-toi la peine de comprendre ce que je te

dis. Depuis quelques jours, tu as un tel air d'ennui qu'on prendrait le spleen à te voir!

Marcel tressaillit : « Pardon, marraine! »

— Alors, tu y es? — eh! bien, — voilà ma chère petite princesse rétablie — maintenant elle va mourir de faim. Toutes ces dindes se sont donné le mot pour lui retirer ses leçons. Ce qui les offense jusqu'à la bride, c'est que cette coureuse de cachets est jolie, élégante, distinguée et que — à côté d'elle, — leurs filles ont l'air de paysannes endimanchées. Eh! bien, parle donc à la fin!

— C'est vrai! marraine.

— Alors, voilà ce que j'ai imaginé — Je vais lui dire que je suis souffrante, fatiguée, que ma vue baisse, que j'ai besoin de quelqu'un auprès de moi pour me soigner et me tenir compagnie. Elle refusera toute espèce de dédommagements pécuniaires, je la connais! mais je me fais vieille, je lui laisserai mon héritage; ce n'est pas gros; mais joint à sa maison, cela lui fera une petite vie de province très suffisante.

— Elle est jolie votre vie de province! dit âprement Marcel.

— Pas pire qu'ailleurs... Toi, loue-lui sa maison pour l'été. Je me charge de la transaction; tu es riche, tu peux payer cher!

Marcel sourit.

— Bien volontiers! Seulement, je dois vous dire que j'ai assez de Ker-Ellé... Je pars la semaine prochaine pour l'Amérique. J'ai besoin de voir du nouveau, de risquer quelques aventures. Il n'y a plus de bisons, c'est dommage! Ces brutes égayaient la prairie américaine; mais il y a encore des peaux-rouges, nous verrons s'ils sont aussi sauvages que les gens de Ker-Ellé!

Marraine secoua la tête.

— En changeant de pays, on emporte ses soucis. C'est une folie, ce voyage! Que vas-tu chercher là-bas?

— Le mouvement, l'action... l'oubli!...

— Hélas! mon cher enfant, j'avais rêvé autre chose pour toi!

— Moi aussi, marraine, mais les rêves sont trompeurs!...

— Tu lui as dit?...

— Je lui ai dit!

Marraine soupira.

— Accorde-moi au moins huit jours avant ton départ, que j'aie le temps de m'y habituer!

— Soit! si cela peut vous être agréable; bien que ce soit prolonger inutilement ma souffrance. Adieu, marraine, à demain!

— Viens déjeuner avec moi, que je te voie à mon aise!

— Elle n'y sera pas? Je ne veux pas me trouver avec elle!

— Elle n'y sera pas! A demain!

Le lendemain, il faisait une grosse chaleur de juin. Pas le plus petit nuage au ciel, un bleu implacable; les routes blanches, poudreuses; le vent de mer faisant tourbillonner dans la figure des promeneurs toutes sortes de choses hostiles.

M^me^ la mairesse, rouge, dilatée, humide, péniblement serrée dans sa robe de visites, ajustait son chapeau devant la glace.

— Anaïs! mon éventail?

— Voici! Adieu, petite mère!

Debout sur le perron, quand elle vit sa mère partie, Anaïs grimpa quatre à quatre dans sa chambre, prit un nouveau roman de Loti et s'en alla s'allonger bien à l'aise dans le pavillon du fond du jardin. Ce pavillon, ombragé de vieux tilleuls, donnait sur une petite route solitaire se perdant dans les champs.

Elle en avait pour deux heures, au moins, à être seule, entièrement libre, propriétaire de deux choses défendues : le roman et le pavillon. M^me^ Grosjean défendait à Anaïs d'y aller sans elle; cette petite route isolée l'inquiétait : on n'y était pas à l'abri des malfaiteurs.

Au bout d'un quart d'heure de lecture, elle avait perdu de vue les malfaiteurs, le pavillon, la défense de sa mère et même son pays de Ker-Ellé. — Emportée dans les lointains brumeux, les rêveries très vagues, les formes entrainantes et exquises du romancier, elle était loin des réalités, loin d'elle-même, perdue dans les tristesses de ce qui, n'étant pas, prend la forme d'être, dans les mensonges enchanteurs et décevants qui décolorent les réalités et jettent un vague dégoût sur l'étoffe de nos bonheurs.

Quatre heures sonnaient quand Marguerite, toujours exacte, posait sa main bien gantée sur la grille dorée. La journée était brûlante, lourde, oppressante. Il y avait de l'orage dans l'air. Ce jour-là, plus encore que d'habitude, Marguerite avait la vie en dégoût. Elle venait d'aliéner sa liberté, s'engageant à vivre avec M^lle^ de Ploucastel, et quoiqu'elle l'aimât, quoique ce fût un engagement où l'argent n'était pour rien, elle se sentait dans une sorte de dépendance qui était une souffrance de plus. Puis, elle avait consenti à mettre un écriteau sur sa jolie maison; n'importe qui viendrait s'y installer; cette demeure était souillée, le charme en était détruit. Ainsi, jour par jour, la pauvreté entrait une griffe plus aigüe dans sa chair palpitante; son cœur révolté se gonflait, elle aurait voulu pleurer: cela fait du bien parfois. Et ce Marcel Andrès, il allait partir!... encore un déchirement! Cette amitié née d'hier avait jeté en elle des racines déjà profondes. Elle le revoyait, assis près de son lit, la soignant avec tant d'affection, de dévoûment, la distrayant, lui disant les choses qui calment, qui font du bien. Celui-là, c'est une des rares natures qui comprennent! Ce cœur droit, profond, riche, naïf qui s'était offert à elle, elle l'avait repoussé! Ce cœur souffrant, elle aurait pu le consoler, effacer ses douleurs; c'eût été si facile et si doux de le rendre heureux! Marguerite soupira, ouvrit lentement la grille et traversa le jardin! — Il ne reviendra jamais, l'autre! Je le sais! Je le sens! il n'a pas même écrit! Il m'a abandonnée lâchement sans oser me le dire!... Allons! courage! oublions! Le bonheur qui me tendait les bras était une tentation, Seigneur! la vie m'est ennuyeuse!

Encore un peu plus lassée, elle monta les marches du perron.

— Que cette leçon m'assomme! C'est du temps perdu. Ce garçon n'a ni intelligence, ni courage; il ne pourra jamais apprendre l'anglais!

M. le Prince, pommadé, parfumé, la moustache retroussée — gravure de mode de pied en cap — un gardénia à la boutonière, attendait au salon. Il se leva empressé, la bouche en cœur :

— Mademoiselle, vous êtes en retard!

— Vraiment? vous m'étonnez! je croyais être exacte.

— Je me serai trompé. Le temps m'a paru long à vous attendre.

Ce compliment laborieusement « improvisé » glissa inaperçu. La leçon commença. Le bel Arthur se distingua : il était encore un peu plus distrait que de coutume. A la fin, Marguerite s'impatienta.

— Voulez-vous prendre, oui ou non, la peine de travailler? Vous n'écoutez pas même ce que je vous dis! Sont-ce des hannetons ou des papillons que vous avez dans la cervelle!

M. le Prince, interpellé aussi ouvertement, se troubla, rougit d'abord jusqu'à la racine des cheveux et puis pâlit. Marguerite, toujours bonne, se dit : « J'ai été trop brusque. Le pauvre garçon est plus sensible que je ne le croyais. Après tout, ce n'est pas sa faute s'il n'est pas un aigle! » Arthur se leva, très ému, une main appuyée sur la table, légèrement penché en avant, les yeux baissés, n'osant regarder Marguerite. Il voulait parler, mais sa voix avait des enrouements de jeune coq à son premier chant.

— *Alea jacta est!* dit-il enfin. Aussi bien, mademoiselle, d'une façon ou d'une autre, il faut que cette situation finisse! Voilà deux mois que je vous aime; j'ai vingt-trois ans, une famille honorable, 250,000 francs de dot et bientôt mon diplôme de licencié: puis-je aspirer à l'honneur de votre main?

La foudre serait tombée à ses pieds que Marguerite n'aurait pas été plus saisie. Elle resta un instant stupéfaite; puis, par une réaction nerveuse, elle sentit le fou rire la gagner. Cela n'était pas admissible! On avait le droit de refuser les gens, mais non de leur rire au nez. Elle mit son mouchoir sur ses lèvres, se raidit, pensa à des choses tristes : le rire était là, pressant, moqueur; elle se mordit la lèvre qui teinta son mouchoir en rouge. Enfin, se levant brusquement, elle alla coller son front à la vitre. Arthur, silencieux, la suivait du regard. Quand elle se sentit maîtresse d'elle-même, elle revint vers la table :

— Vous oubliez que je suis plus âgée que vous, que je suis pauvre et que je ne veux pas me marier!

Arthur lui prit brusquement le poignet :

— Diriez-vous cela au préfet ou à M. Andrès?

— Monsieur! dit Marguerite hautaine, je ne vous ai pas donné le droit de m'insulter!

Ah! le pauvre niais! il n'avait guère envie de l'insulter, mais bien de l'adorer! D'un élan il se jeta à ses pieds :

— Croyez-vous que j'aie voulu vous offenser, moi qui donnerais ma vie pour une parole de vous!

Sa phrase fut coupée en deux par l'entrée subite de M^me^ Grosjean. M. le Prince se releva fort mal à l'aise. M^me^ Grosjean attacha sur Marguerite un regard méprisant. Elle resta un moment tremblante de colère sans pouvoir parler.

— Ainsi, voilà comment vous récompensez ma confiance! Je vous avais offert l'abri de ma maison, de ma famille et vous me détournez mon fils!

— Assez! madame, dit Marguerite très calme. Si Monsieur votre fils s'est conduit comme un enfant mal élevé, prenez-vous-en à lui — peut-être à vous! — non à moi. A l'offre ridicule qu'il m'a faite j'ai répondu qu'il oubliait mon âge, ma pauvreté et ma volonté de ne pas me marier. J'aurais pu ajouter beaucoup d'autres choses; à quoi bon?... Permettez-moi de me retirer.

— Allez-vous-en avec vos airs de reine détrônée, et ne remettez jamais les pieds dans une maison honorable qui vous est à jamais fermée?

— Monsieur, dit Marguerite très fière, s'il y a en vous un sentiment d'honneur, je vous adjure

de dire à votre sœur que je suis innocente de de toutes ces absurdités.

— Je vous le jure, mademoiselle, dit humblement Arthur. Je le dirai à elle et à toute la ville !

Marguerite partie, Mme Grosjean arpenta le salon comme une lionne en cage.

— Et elle l'a refusé! elle s'est donné le genre de le refuser! Cette crève-la-misère, cette aventurière qui mange un sou de pain et de lait pour son dîner, elle s'en est allée comme une reine, refusant le fils de M. le Maire avec ses 250,000 francs ! Non ! il faut voir ces choses-là pour les croire ! Pécore! Ils sont trop verts, ces raisins-là, ils ne t'agaceront pas les dents !

Revenant brusquement vers son fils :

— Toi, crétin, tu vas tâcher de te souvenir que le nom de cette fille-là ne doit plus être prononcé ici — et si j'apprends que tu fais un pas, que tu adresses un regard de son côté, je te chasse, entends-tu, et je te déshérite. Tu comprendras ce que c'est que de désobéir à sa famille et la déshonorer !

Arthur s'inclina et quitta le salon.

Pendant que Mme Grosjean, à moitié étouffée d'émotion, se versait un verre d'eau sucrée arrosée de fleur d'oranger, Arthur, furieux était monté chez sa sœur ; en un instant il la mit au courant de la situation.

— Voila bien les violences de maman, dit Anaïs. Ce n'est pas un crime, après tout, d'avoir aimé Marguerite. Tu n'es pas le premier à qui cela arrive ! Et c'est très mal à maman d'avoir traité ainsi Mlle Arsdel. Elle te pardonne toutes les sottises, et la seule excusable elle ne te la pardonne pas !

— Je ne veux pas rester un jour de plus dans cette maison, Anaïs ! Je vais partir pour Rennes ; j'y passerai mon examen et je gagnerai ma vie !

— Ça, mon garçon, c'est ce que tu as dit de plus sage dans toute ta vie ! Si tu as le courage de le faire, tu seras d'un coup passé homme.

— C'est qu'il me faut de l'argent pour vivre pendant six mois, et je n'en ai pas !

— Celui que j'ai ne te suffira pas. Allons trouver papa ! Je me charge de lui conter l'affaire ; il te donnera ce qu'il te faut.

M. Grosjean ne prit pas la chose au tragique, comme son épouse ; il eût été désolé de voir son fils épouser une fille sans le sou, mais en devenir amoureux n'était pas chose grave. Pour donner l'argent, il eut l'air de se faire prier, calculant simplement ce qui était nécessaire pour vivre, sans excès d'aucun genre. Il fut convenu que tous les premiers du mois, l'étudiant recevrait sa pension.

Le lendemain, quand il partit, Anaïs lui glissa dans la poche un petit rouleau d'or, ses économies de l'année : « Au moins, écris-moi souvent, mon vieux, je te répondrai et te tiendrai au courant de toutes les nouvelles. »

Mme Grosjean fut atterrée. Elle s'attendait à une soumission sans conditions. Tout au contraire, ce révolté restait maître de la situation. Ainsi, son fils lui échappait! Cet enfant que depuis vingt-trois ans elle avait gâté jusqu'à l'idolâtrie, pour l'avenir de qui elle avait fait des rêves grandioses, il la plantait là sans hésitation, sans une parole de regret ou de tendresse. Et c'est à cette « créature » qu'elle devait cela ! C'est elle qui était venue semer la discorde dans une famille respectable, séparer la mère et le fils ! Mme Grosjean, qui n'était pas exactement l'idéal de la distinction, serra un poing menaçant devant une Marguerite imaginaire, lui envoyant un regard très laid avec un compliment qui n'arriva pas à son adresse.

Pauvre Mme Grosjean ! elle n'était pas au bout de ses peines ! une nouvelle surprise l'attendait dans la journée — récolte amère des fruits qu'elle avait semés imprudemment ! Elle avait gâté ses enfants, détruit en eux les bons germes pour laisser grandir les mauvais ; elle commençait à voir surgir les branches toujours vigoureuses des sauvageons.

A peine M. Grosjean, enfermé dans son cabinet, venait-il de se réveiller des profondes méditations auxquelles il se livrait chaque jour après son déjeuner, que M. Agénor Bénard frappait à sa porte un coup discret.

— Entrez !... tiens ! c'est vous, Agénor !... qu'arrive-t-il à l'étude ?

— Rien, monsieur le maire ; c'est moi qui désirerais vous entretenir en particulier d'affaires qui me sont personnelles. Vous n'êtes pas sans savoir que depuis un mois ma situation s'est beaucoup améliorée ; non seulement je suis passé premier clerc, mais je suis au courant de toutes les affaires du patron qui les remet de plus en plus entre mes mains. On peut donc dire, sans exagération, que je suis la cheville ouvrière...

— Il baisse beaucoup, votre patron, monsieur Agénor! interrompit confidentiellement M. le maire en hochant la tête; il baisse beaucoup, depuis quelque temps...

— Je suis absolument de votre avis ; lui-même n'est pas sans s'en apercevoir, aussi m'a-t-il fait quelques ouvertures très flatteuses, mais ne répondant pas au désir de mon cœur !

Ici, M. Grosjean recula son fauteuil, fixant sur le jeune homme un regard étonné.

— Que voulez-vous dire, jeune homme ?

— La fille aînée a vingt-six ans; elle n'est pas belle, mais l'étude dans la main, c'est un parti acceptable.

— Je vous crois !

Le bel Agénor continua :

— Le cœur libre, je me serais peut-être résigné.

M. le maire approcha son fauteuil. Par un mouvement simultané, Mme Grosjean qui avait la louable coutume de mettre son oreille aux portes quand il se passait chez son mari quelque chose qui l'intéressait, la colla plus près de la serrure.

— Mais, depuis un an, j'adore votre fille et je viens vous demander sa main !

— Pardon! je ne comprends pas ; on vous offre la fille et l'étude — *indivis* — je pense que vous n'avez pas l'intention d'être bigame ?

— Je croyais vous avoir dit, Monsieur le maire, que je refusais la fille ! Quant à l'étude, en raison de l'incapacité croissante du patron, elle tombe fatalement entre mes mains !

— « Fatalement » est le mot. Mais avec quoi la paierez-vous ? Avec la dot de ma fille ?

— Du tout ! D'une part, j'engage mon avenir ; de l'autre, ma tante m'a promis un coup d'épaule quand je m'établirais.

— Monsieur Agénor, ma fille est très jeune et ne pense pas encore au mariage.

— Pardon, Monsieur le maire, j'ai des raisons particulières pour croire que ma demande ne sera pas repoussée. Depuis longtemps nous nous aimons.

Ici, un ébranlement terrible secoua la porte qui s'ouvrit toute grande ; Mme Grosjean fit brusquement son entrée; elle n'avait pas l'air suave. Les lèvres serrées, sans dire une parole, elle alla ouvrir l'autre porte du cabinet, donnant sur le couloir; puis, empoignant vigoureusement le bel Agénor par l'épaule :

— Vous voyez cette porte, n'est-ce pas?... vous la voyez ? .. eh bien, une fois dehors, n'essayez pas de la franchir, ou je lâche mon bull-dog après vos chausses... et vous verrez ce qu'il en restera !

M. Agénor se rendit sans objections à une invitation aussi pressante ; il fit une sortie modeste, sans tambour ni trompette, sans réclamer les honneurs de la guerre. Il avait vu plus d'une fois le bull-dog attaché dans la cour et ne se sentait nulle inclination à faire avec lui une connaissance plus intime. Cela finissait trop vite pour Mme Grosjean ; l'orage ne s'était pas usé ; la suite tomba sur M. le maire.

— Et toi, sang d'amphibie, tu entends ces choses-là sans t'émouvoir !

— Ma chère amie, le maniement des affaires publiques apprend à se posséder. De plus, la femme n'est pas responsable de ses actes, mais l'homme en est responsable, lui ! Cela donne de la circonspection !

Mme Grosjean haussa les épaules :

— Allez chercher Anaïs !

N'étant pas en public, M. le maire obéit.

Anaïs comprit que les choses n'allaient pas tout droit.

— M. Agénor Benard vient de demander ta main ! Est-ce vrai que tu l'accepterais ?

Anaïs hésita un instant.

— Tout de même, dit-elle... oui, je l'accepterais.

Mme Grosjean lui administra une gifle qui raya la jolie joue rose.

Anaïs était exactement dans son droit quand elle s'écria, indignée :

— C'est trop fort !

— Alors tu étais d'accord avec lui ?

— Oui, et j'aimerais mieux me sauver avec lui que de rester avec toi.

— Ah ! c'est comme cela, mademoiselle l'effrontée, mademoiselle l'insolente, mademoiselle la coureuse ! Eh bien... eh bien...

Mme Grosjean cherchait quelque chose de terrible.

— Tu vas dire une bêtise, dit M. Grosjean inquiet; prends ton temps, ne te dépêche pas trop, tâche de réfléchir.

— La bêtise, je l'ai faite le jour où je t'ai épousé. Eh bien, mademoiselle la propre-à-rien, vous allez sortir de la maison et entrer au couvent ! Nous verrons si vous vous en sauverez. C'est aujourd'hui le 17 juillet, tu y entreras le 1er août.

Les habitudes d'économie surnageaient : pourquoi payer un demi-terme ?

— Maintenant, monte dans ta chambre, tu y resteras jusqu'à ce que tu te soies soumise et que tu aies fait amende honorable. On t'y portera du pain et de l'eau !

— C'est un régime économique ! ricana Anaïs, qui s'en alla hautaine.

Jan Kermoha.

(*A suivre.*)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs / Six Mois . . . . . 12 — / Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 53

20 Juin 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

ADOLPHE DAVID

Un graveur en pierres fines vient de disparaître. Il s'appelait Adolphe David. Il était Angevin comme Pierre-Jean David le statuaire. Né le 25 février 1828 à Baugé, il est mort à Sèvres le 19 avril 1895. Élève de Jouffroy qui jamais n'a travaillé l'onyx ou la chalcédoine, Adolphe David suivit les cours de l'École des Beaux-Arts de 1853 à 1857. Depuis lors, ce vaillant artiste ne s'est jamais lassé de parachever ses pierres minuscules, rebelles à l'outil, véritables joyaux indestructibles que le regard distrait ne sait pas voir, que l'amateur estime au plus haut prix.

David a peu produit. Ce sera le cas de ses successeurs; c'est l'histoire de ses devanciers. Une pierre à trois couches, de quelques millimètres de surface, exige parfois quinze ans de labeur pour être travaillée! Quelle existence humaine peut suffire à l'exécution de nombreux camées! David, homme simple, modeste, exempt d'ambition, sans faste, a concentré sa vie sur ses ouvrages et son foyer. De ses proches, nous ne pouvons dire que le respect et l'amour dont ils entouraient ce vétéran de l'art. De ses œuvres nous voudrions rappeler le charme, le mérite, la hardiesse.

Deux petits bustes en matière précieuse furent demandés à l'artiste, il y a vingt ans, pour le Cabinet des Antiques à la Bibliothèque Nationale. Ils représentent Ingres et David d'Angers.

A une date plus récente, en 1887, nous étions retenu au Salon par le camée d'Adolphe David représentant Victor Hugo, œuvre d'une exécution sobre et puissante. La tête olympienne et quelque peu sauvage du poète, à son déclin, revit sur la chalcédoine à trois couches patiemment fouillée. Le visage est de profil. L'auteur de *la Légende des siècles* et des *Quatre vents de l'esprit* porte toute sa barbe. Aucune recherche, aucun soin n'accusent l'homme d'une civilisation raffinée. La chevelure, les rides du front, les tempes ravagées, les joues sillonnées, l'orbite plein de rudesse donnent à l'ensemble du visage un caractère inculte, un accent énergique qui conviennent à l'image du poète observé vers la fin de sa longue carrière. Une couronne de chêne achève le symbolisme de cette mâle effigie. Une draperie couvre l'épaule et le haut de la poitrine. Cette indication de costume héroïque place Victor Hugo en dehors de tout siècle. La lyre de Pindare ou d'Eschyle est jetée négligemment sur le millésime de 1885, date du décès de l'homme surprenant qui a tenu trop souvent à tracer des pages de circonstance destinées à ne point survivre aux événements d'un temps plein de tumulte et de contradictions, alors que son génie lui eût permis de planer toujours, s'il l'avait voulu, au-dessus des passions et des âges.

Ce camée exécuté en moins de deux années fait honneur à l'artiste, mais son œuvre maîtresse, son principal titre de gloire est de date antérieure. Rapprochement curieux. Nous venons de voir Adolphe David gravant l'effigie de Victor Hugo après avoir sculpté le buste d'Ingres en pierre fine. Nul mieux que Victor Hugo n'a su chanter la gloire militaire du héros de Wagram et d'Iéna; nul n'a mieux parlé à l'aide du pinceau de la renommée sans égale de Napoléon Ier que ne l'a su faire Ingres dans le grand salon de l'ancien Hôtel de Ville de Paris. Or, c'est précisément le plafond d'Ingres représentant l'*Apothéose de Napoléon Ier*, qui a séduit la pensée d'Adolphe David. C'est cette page magistrale qu'il a su traduire pour les siècles sur une matière de prix.

Nous avons tous vu, avant le 24 mai 1871, ce prodigieux plafond de l'Hôtel de Ville où l'homme des Pyramides était représenté debout sur un quadrige, recevant des mains de la Gloire la couronne des empereurs. Le char triomphal, guidé par la Victoire aux ailes puissamment ouvertes, s'élevait dans un ciel sans nuages... Une heure de démence a détruit l'œuvre d'Ingres.

Adolphe David avait-il eu le pressentiment de cette heure fatale, ou bien s'est-il souvenu de l'édit d'Alexandre autorisant Lysippe à le sculpter en bronze, Apelle à le peindre, et Pyrgotèle à le graver? A-t-il eu l'ambition de reprendre sur une agate, avec sa bouterolle, l'image idéalisée de l'Alexandre moderne, tracée par le pinceau d'Apelle? Nous l'ignorons, et d'ailleurs qu'importe? L'œuvre d'Adolphe David est deux fois précieuse. Non seulement elle est la réplique de haut style d'une page disparue, mais ses dimensions dépassent celles de tous les camées depuis Tibère. L'audace et la patience ont été les gardiennes de l'artiste. Quinze années de sa vie, ne craignons pas de le rappeler, se sont écoulées dans ce rude travail; mais en revanche la France possède aujourd'hui, de par ce maître vaillant qui ne s'est pas découragé, la plus importante des gemmes que la glyptique moderne ait produites.

Et quel n'est pas le mérite de cette agate? Tenu de sacrifier certains détails de la composition primitive, Adolphe David s'en ouvrit à Ingres. Si grande que fût la pierre longtemps cherchée, elle ne permettait pas de reproduire le plafond d'Ingres dans son intégrité.

Le peintre le comprit.

Trois figures allégoriques disparurent pour laisser plus de place au quadrige du triomphateur. Le groupe de l'Apothéose a été l'unique objectif du graveur en pierres fines. La nature entière fait silence autour du char éclatant qui monte, impondérable, dans l'espace, au galop aérien de ses coursiers. Je me trompe. Un bruit monotone arrive jus-

qu'à moi. C'est le flot qui déferle, c'est la vague qui se brise contre le rocher. Le vainqueur plane sur l'Océan, et la pointe d'un récif émerge sous l'image du triomphe. C'est l'écueil, la captivité, la ruine, le dénûment, la mort lente à venir; c'est Sainte-Hélène. Il y a plus. Ce drame philosophique, gravé par la main d'un maître sur une agate cendrée, reçoit de la teinte monochrome et triste de la pierre comme un reflet douloureux d'une sévère grandeur. L'œuvre du peintre, dans son initiale harmonie, avait moins d'unité; elle n'était pas aussi spiritualiste.

Telle est la page capitale que nous a laissée Adolphe David. Elle empêchera qu'on l'oublie. Elle place son nom dans le livre des graveurs en pierres fines entre ceux de Julien de Fontenay, de Jacques Guay et de Jeuffroy. Elle lui assure l'estime et le respect des artistes et des amateurs. Pourquoi ne l'a-t-elle pas préservé plus longtemps contre la mort? La glyptique se meurt. Elle est l'art délaissé, presque méconnu. Un graveur en pierres fines qui descend dans la tombe n'a pas de descendant pour tenir sa place. Le poète latin n'oserait rappeler, en présence de ces consciencieux artistes, le vers magnifique dans lequel il nous montre les coureurs épuisés passant la torche incandescente à des mains plus jeunes et non moins vaillantes que les leurs. Le groupe des graveurs en pierres fines se fait tous les jours plus restreint. Voilà pourquoi la tombe ouverte d'Adolphe David est un double deuil. L'art et l'amitié regretteront longtemps ce disparu.

Henry Jouin.

LA QUINZAINE

Les Copistes au Louvre et le chapeau dans l'Art.

La quinzaine artistique ne nous fournit cette fois qu'un très mince petit courant sans grand intérêt ni grandes surprises. Paris — en plein soleil de l'année — est tout entier au Grand-Prix, à la Fête des Fleurs, aux préparatifs de départ, aux projets de vacances. Les Salons vont fermer. L'hiver et le printemps sont les deux saisons artistiques, après quoi, les voyages, les plages, la villégiature, la pêche et la chasse occupent l'été et l'automne. Il commence à faire sérieusement chaud et j'aurais mauvaise grâce vraiment à vous traîner derrière moi d'un bout de Paris à l'autre bout, d'une petite exposition à une petite vente, d'un petit fait divers à une petite vitrine.

Si vous le voulez donc, nous causerons à l'aise et au frais de choses d'art — à l'ombre des galeries du Louvre. Certainement, vous n'avez point visité le Louvre sans vous étonner du nombre des copistes de l'un et de l'autre sexes qui plantent, en paravents, de grandes ou de petites toiles en face des chefs-d'œuvre et là s'escriment à les estropier. Pour qui donc travaille cette gent laborieuse du chevalet et de la brosse? Quelques-uns pour l'exportation et presque tous dans l'espoir que leur copie sera achetée par l'Etat. L'Etat, en effet, chaque année, fait un choix, paie médiocrement et se débarrasse comme il peut ensuite, au profit des musées de province, de ce stock de choses lamentables. C'est ce que l'Etat appelle « encourager les Arts ». Le choix des copies est limité à quinze seulement et chacune payée de 800 francs à 1000 francs. Les 800 francs ou 1000 francs sont, pour beaucoup de ces malheureux copistes, la provende d'une année, et encore faut-il qu'une bonne recommandation ou une bonne étoile fasse tomber sur eux le choix de la Commission. Au nombre de ces copistes viennent en première ligne les femmes, jeunes ou vieilles. Les vieilles s'installent de préférence devant les Boucher, les Lancret, les Watteau, ce monde de la jeunesse et de la fantaisie, et semblent y retrouver des ressouvenirs d'antan ou des rêves perdus. Les jeunes n'ont pas de préférences et ne songent qu'à gagner vite le louis dont la copie sera payée. On trouve des copies à meilleur compte encore, hélas!

Quelle existence et quelle misère! Le Louvre, c'est là qu'échouent invariablement les filles de concierges ou de petits boutiquiers perdues par l'*amour de l'art*. Le soi-disant amour de l'art est un grand coupable, allez! Il détourne du potager et de l'existence saine un tas de petites filles qui auraient fait d'excellentes femmes de ménage et de parfaites mères de famille.

A côté du sexe faible — qui vieillit, enlaidit, pâtit — planté sur un haut tabouret, le nez sur un grand chevalet, le sexe fort copie aussi. Encore des épaves de la vie! Les fruits secs de toute position viennent là se consoler de longs déboires et essayer de ne pas mourir de faim. Pour peu que ces pauvres diables sachent tenir un pinceau et distinguer les terres de Sienne des terres de Cassel, ils passent copistes — et le reste de leur vie à faire des copies, quand ce n'est pas la même toujours. J'en ai connu qui avaient reproduit vingt fois, trente fois le même chef-d'œuvre. Ils l'auraient copié les yeux fermés et ils vivaient ainsi dans la continuelle attente de l'Anglais « empoigné » et le perpétuel espoir d'une décision favorable du Comité.

Ce Comité est un bon diable qui s'inspire plus des situations dignes d'intérêt et des misères navrantes que de considérations artistiques. C'est presque toujours une larme qui accueille la bonne nouvelle du choix de l'aréopage. Je ne me suis jamais senti capable devant ces pauvres copistes — masculins ou féminins — d'un accès de mauvaise humeur ou d'un mouvement de dédain. Ils sont vraiment trop laborieux et trop malheureux.

* * *

La sculpture est en grand honneur depuis que nous avons tant de grands hommes. Malheureusement, ces grands hommes modernes sont vêtus comme vous et moi et rien ne prête moins au grand art et aux beaux effets que le veston et la redingote, le pantalon épicier et le chapeau haut de forme. Les anciens déjà trouvaient la toge peu artistique, si bien qu'ils vous plantaient leur bonhomme nu comme un ver — sans vergogne, sans remords, sans souci de la difficulté. Aujourd'hui — sous prétexte de faire vrai — on escamote l'anatomie et la science, et le tuyau de poêle lui-même a passé dans l'art. Il y aurait un livre fort curieux à écrire sur le chapeau en sculpture. Il s'agit seulement de savoir comment on fera porter le chapeau à son grand homme. Le lui plantera-t-on sur l'occiput tout simplement et tout bêtement ou le lui mettra-t-on à la main? Le gibus n'indigne plus le rapin sur lequel, jadis, il eût levé la jambe du chien en vagabondage. Il ne l'eût pas admis même dans la vie privée; aussi les artistes en herbe s'en allaient-ils, le feutre pointu ou le large bolivar campé sur l'oreille, avec des allures de rébellion contre les usages sociaux ou de mépris pour l'épicerie solennelle. Ils avaient l'horreur du couvre-chef lugubre si bien porté.

Aujourd'hui, non seulement ils l'acceptent et l'arborent, mais ils en coiffent leurs statues, et ces cylindres ridicules finissent de donner à la sculpture officielle ce cachet de réalisme bête qui l'achève. Où le temps que Franklin, délégué de la jeune république américaine, le montrant pour la première fois à Paris, Paris partit d'un immense et général éclat de rire? Ah! il nous a vaincu, il nous a conquis à la fin et nous l'avons imposé aux Anglais qui ne cessent de nous le reprocher et nourrissent peut-être leur haine contre nous de ce fâcheux souvenir. Mais penser que les Arts, après avoir tant protesté, se sont enfin rendus!

L'initiateur de cette nouvelle mode sculpturale fut Dalou qui — sur le monument funéraire de Victor Noir — osa mettre son chapeau par terre, à côté de lui. La tentative était déplorable, mais timide encore. Dalou s'enhardit bientôt et ce chapeau il se risqua à lui faire quitter le sol et à le mettre dans la main de M. Alphand. Son audace alla plus loin encore, et, au chapeau, il ajouta un parapluie. Le public ne brisa pas la statue et ne lapida cependant pas l'artiste avec les morceaux. La honte était bue, et aux Champs-Elysées parut la statue de certain premier citoyen de je ne sais plus quelle ville néerlandaise — avec le chapeau et la canne à la main. L'auteur était Américain. C'en est fait, — au nom du modernisme et de la vérité — le chapeau haut de forme s'est installé dans la sculpture.

Vous pourrez me dire — je le sais bien — que le citoyen néerlandais et M. Alphand ne sont pas plus ridicules ainsi coulés en bronze, que le Louis XIV de la place des Victoires, caracolant, court vêtu, en perruque et en peplum? Peut-être; mais avouez que le court vêtu est plus noble et plus beau que les confections de la Belle Jardinière. Napoléon sur sa colonne est d'un anachronisme tout aussi bizarre que Sa Majesté Louis XIV. Mais... réflexion faite... Au fait, c'est peut-être moi qui ai tort et ne suis pas dans le train.

Mais ce train-là n'est tout de même et décidément pas le mien. En art comme en toute chose j'ai l'audace de trouver que, si nous avons la prétention de faire plus vrai, nous ne faisons pas plus beau. Au contraire. Dans l'Art — pour répondre à son but et à ses aspirations — il faut tenir compte d'une part d'idéal, de convenu même si vous voulez. Nous sommes assez condamnés à vivre dans la vulgarité, la trivialité — pour ne point nous les resservir quand il serait agréable

de les oublier ou d'y échapper. A quoi bon les Arts, s'il en est autrement? Tenons-nous-en alors à la photographie ou au moulage et achevons d'être terre à terre, ennuyeux, absurdes et vrais. Comme on abuse de ce mot de « vérité » ! En son nom on dit bien des sottises et l'on fait bien des horreurs. Usons de la vérité, mais n'en abusons pas; qu'elle soit le point de départ de toute œuvre, mais qu'à côté du métier nous laissions l'idéal voir plus loin, voir plus haut. A cette condition nous satisferons plus que notre curiosité et notre badauderie.

Voilà, mes chers artistes, le conseil que je vous donne; il est aussi vieux — Messieurs les peintres — que Raphaël, si vous voulez prendre dans le tas des grands artistes; aussi vieux — Messieurs les sculpteurs — que Phidias ou Michel-Ange. Tant que l'art sera la poursuite du beau éternel, mon conseil sera le vrai-vrai et je souhaite que vous ne mettiez point — comme un éteignoir — sur la flamme au front du génie le fameux haut de forme de M. Alphand.

AIMÉ GIRON.

L'AQUARELLE

AU

Salon des Champs-Élysées

III

La section du dessin (cartons, aquarelles, pastels, miniatures, etc.), aux salons annuels, à l'ordinaire méprisée par les messieurs de la critique ostraciste (réserves faites, bien entendu, de la chose exposée des bons amis et bonnes amies possibles), est pourtant aussi digne d'intérêt que les immenses toiles barbouillées d'huile rance et de quelconques chromes, qui font de la cimaise un capharnaüm à rendre banal un bric-à-brac de juif francfortois.

A vrai dire, la miniature, l'aquarelle, façons de peindre de facile apprentissage et d'outillage simplifié — et pour ce, préférées des bas-bleus de la palette, dont le talent inébranlablement menu ne s'accommode guère du grand art, sont souvent un étalage éhonté de choses fastidieuses élaborées par de mignons doigts moins savants au pinceau qu'à manier la houpette et le crayon de fard.

Mais quoi! ici comme dans les parages de M. LAURENS, un choix est à faire, et de ces naufrages piteux dont le désastre du *San Pedro* ne saurait donner qu'une bien vague idée, quelques épaves sont à sauver, qui demandent patience, habileté et courage et surtout une complète absence de parti-pris.

J'ai — je le dis modestement — ces qualités primaires, indispensables à quiconque s'essaie au jugement de ses contemporains, et je m'en félicite, certes, puisque j'ai pu, vigoureusement aidé aussi du double crochet aigu et sévère dont j'avais armé mon lorgnon, retirer de ce fouillis bien ordonné les quelques bonnes choses que voici, arrangées là au hasard de mes notes!

Une aquarelle de GUSTAVE NOEL — *La Plage de Saint-Quay* — remarquable de finesse, d'intensité de tons, savoureuse, vivante, pleine d'air et de mouvement, et attrayante comme un de ces morceaux dont ALLONGÉ ou HARPIGNIES ont le secret, sans qu'il y ait ici la moindre imitation, cette aquarelle admirablement poussée, révélant au contraire une griffe bien personnelle et vigoureuse dans le délicat et le charmant.

ERNEST TROCHSLER expose une étude au pastel de femme vue de dos, hardiment conçue et d'impeccable galbe; je fais cependant de fortes réserves sur l'harmonie douteuse de ce drapage de jupes tombées trop géométrique, qui, voulant faire une ceinture pudique à la chute des reins, encercle la taille d'un rond absolument disgracieux et *serré* d'étoffes *molles*.

De GEORGES DE BURLET, un triptyque d'aquarelles tout simplement suave, un des rares bijoux de cette partie du salon.

ERNEST PEIXOTO, de rare maîtrise a croqué à la plume la vie grouillante en fourmilière de la *Via Porto*, de Naples, du *Marché aux Fleurs*, de Vienne, et de l'antique *Forum*, et ces petits dessins, pas plus larges que la main, ont toute la saveur, toute la grâce chaude, vibrante et douce à l'œil d'un vernis mou; de ce même excellent dessinateur, une *Femme de Rysoord*, traitée au crayon, de vigueur superbe et savamment modelée.

HENRI MAUPRAT a vu un homme sur la grève, hanté de cette mélancolie lourde et *bovine* propre à ceux qui ont vieilli en pleine nature; l'homme rumine, sa fruste intelligence figée aux rides profondes de son masque; la mer est bleue, et sur son miroir, à peine frangé d'une crémeuse écume, s'envole une voile vers les sérénités d'un horizon intensément lumineux; et l'artiste nous dit cette vision commune, en somme, en une aquarelle de grande originalité et de fraîcheur suave.

ALBERT CARON, que le hasard d'un pastel entrevu chez *Durand* me fit vous signaler au dernier numéro de l'*Œuvre d'Art*, s'affirme, en un cadre de six pastels, paysagiste de tact, de compréhension et de science sérieuse; il palpite, en communion intime avec la grande et savoureuse âme des landes sauvages, et c'est ce rare don qui fait son plus beau mérite, car son crayon sait nous le révéler, de langage tout à fait harmonieux. Enfin, A. CARON a une toute particulière fidélité pour les exquises natures d'automne. Et je vous dirai bien pourquoi. C'est que sa couleur est extrêmement riche, et n'a jamais faibli au *traduire* de la saison la plus luxueuse de l'année.

De MAUPRAT, encore, une aquarelle de grande allure, révélant (je me répète, mais je dois accentuer mon compliment) un poète de noble et sincère vision : c'est une épave lamentablement échouée sur l'écueil à fleur d'eau, dans un cadre auquel la mer et le ciel clairs et nets donnent une perspective infinie de douceur mélancolique et tendre; il y a aussi, dans ce bijou d'aquarelle, une double rangée de récifs casqués de mousse, et s'alignant savamment à la parade des flots, d'une interprétation sévère et juste au possible.

En vérité, je vous le dis, Mauprat est un artiste de valeur.

Voici un Espagnol, ANTONIO FABRÈS, qui me fait admirer sans réserve aucune une aquarelle, *Tragique fin d'un roman*, qui est bien le plus beau triomphe de profondes difficultés vaincues de haute lutte. Jugez-en : cette aquarelle à la manière noire est uniquement composée avec les seules ressources de toutes les demi-teintes du noir, et quelques blancs — mais combien exquisement réservés!... tour de force violent dont le talent de l'artiste a su faire un bijou...

D'ALLONGÉ (pour lequel je n'allongerai pas ma chronique, cette fois-ci, et pour cause!), un fusain : *Une Mare en Bretagne*, et une aquarelle : *Plateau de la Mare aux Fées, effet de neige* (symphonie magnifique en blanc majeur), qui sont bien les choses les plus ravissantes qu'ait jamais faites ce paysagiste qu'inspira L. COGNIET.

Avez-vous vu les illustrations de LOUIS CHALON pour un texte de Rabelais? Je les mets de pair avec tout ce que le prestigieux crayon de G. Doré a pu créer de plus magistral. Je dis ceci tranquillement, en toute conviction, quand devraient en rugir de male rage bien des fols que je sais! Il est en effet impossible de faire plus suave, délicieux, sensé et charmant dans l'interprétation d'une comédie épique de l'envergure de *Pantagruel* et de *Gargantua*. Sans parler du

faire absolument impeccable d'une plume qui s'est éduquée, j'imagine, à bonne école — celle de la libre originalité, seule inspiratrice qu'admettent les forts ! — Et il y a là encore des rehauts à la gouache et des clairs-obscurs d'une étonnante hardiesse.

Enfin aucun choix, pour une préférence d'admiration, n'est possible, parmi ces seize dessins de béatitude dans la haulte gresse !

Remarquable, aussi, les *Roches brunes*, de Louis Verchain, une aquarelle traitée dans les symphonies de l'aquatinte, qui doit donner bien de la satisfaction à ces maîtres, Harpignies et Allongé, sous la palette de merveilleuse éloquence desquels l'artiste que voici fit son éducation artistique.

Un élève de Cabanel, Lionel Royer, se révèle non moins digne d'attention par un vigoureux dessin à l'aquatinte, pour projet de vitrail, *Sainte Geneviève ranimant le courage des Parisiens*, d'une intensité de vie, d'une sûreté de lignes, d'un mouvement et d'une ampleur de gestes véritablement très beaux.

De plus, ce dessin, d'une allure archaïque forcée, est sauvé du poncif par une interprétation bien moderne et savante.

Paulin Carbonnier a de qui tenir, et les six aquarelles qu'il expose le révèlent de forte maîtrise en cet art, si éminemment ingrat, de la couleur à l'eau. Et je le tiens pour un des futurs maitres qui nous empêcheront de regretter trop ces superbes, mais déjà vieux aquarellistes qui l'enseignèrent, déjà nommés plus haut : Harpignies et Allongé.

La *Gorge aux loups*, de Gustave Brisgand, nous évoque, de vision intense, vibrante et vivante, un ancêtre de la magnifique forêt de Fontainebleau, un hêtre centenaire depuis le siècle du grand roi, sans doute, et tout échevelé de ramées noueuses, mais, hélas ! *maintenant trop faibles pour porter la feuille !* Il va mourir, enfin, ce contemplateur des vieux âges, et les pieuses frondaisons voisines lui font un verdoyant et tout chantant linceul, pendant qu'un creux chemin enterre dans ces ornières les dernières feuilles tombées mortes des bras débiles du vieux géant. Cette aquarelle, d'une douce et fraîche mélancolie, me repose les yeux et me fait vibrer jusqu'au profond de mes moelles de paysan et de poète.

Jacques Leteurtre expose neuf aquarelles qui sont autant de bijoux, de dessin clair et velouté...

J'en passe, et des meilleurs. Aussi bien, voici suffisante moisson pour vous prouver que tout n'est pas à dédaigner, hors le *grand art*, au Salon des Champs-Élysées. Et j'espère bien vous apporter prochainement la même preuve au sujet des sections de l'*Art décoratif*, de la *Gravure* et de la *Lithographie*.

Je veux signaler, pourtant, avant de finir, une perle vue dernièrement à la vitrine d'un marchand de tableaux, dont l'auteur, Jean Sala, un jeune, un tout jeune exposant symbolisant (mais dans les sages mesures), a été très remarqué au dernier *Champ de Mars*. Cette perle est un dessin repoussé à la sanguine, représentant un profil de pureté angélique couronné de lis, de la plus rayonnante suavité. Je vous assure que ce jeune artiste-là se fera, dans l'avenir de l'art contemporain, une part qui pourrait bien être celle du lion.

17 juin 1895.

Marc Stéphane.

JAMES PRADIER[1]

Par M. HENRY JOUIN

Dans l'examen qu'un critique ou qu'un simple curieux d'art peut faire d'un talent ou d'un génie, se rencontrent deux façons d'apprécier et de connaitre. A l'instar des visiteurs de cathédrales qui des vitraux aux chasubles, des fûts en palmiers aux stalles, des portails aux absides, des Primitifs peints aux Primitifs sculptés, se composent une compréhension générale de l'édifice, sans chercher toutefois l'histoire des architectes, sculpteurs, peintres, menuisiers ou verriers qui contribuèrent à l'ensemble, on peut — et c'est le procédé courant — s'instruire de l'art de tel ou tel maitre en retenant son nom *tout en ignorant sa vie* et en s'attachant plus directement à l'analyse de ses œuvres.

On peut d'autre part retenir la silhouette des expressions d'art du maitre étudié, sans en approfondir l'éthique, et creuser plus avant *dans la vie même de l'artiste*, dans ce qu'il fut lui-même, que dans la vie, l'âme artistique de ce qu'il produisit, de ce qui sortit de lui-même. D'une part, c'est grouper des idées générales sur un *art* particulier, d'autre part, c'est recueillir des anecdotes sur un *être* particulier.

Concilier ces deux procédés de vision, aboutit à un tout, à un mariage où les éléments anecdotiques (analyse) se fusionnent avec les éléments *idées générales* (synthèse), pour la plus parfaite mise en lumière qui soit d'un talent, d'une méthode et d'une œuvre, correspondant à une époque définie. Connaitre à la fois les inflexions multiples de l'art d'un Durer, les règles opiniâtres qui furent pour œuvrer sa loi constante, et les détails effacés d'une vie qu'il mena selon les mœurs de son temps, c'est posséder *en corps et en esprit* la notion la plus complète de ce que fut en lui l'homme et l'artiste.

M. Henry Jouin, joignant en son étude sur James Pradier les deux méthodes plus haut énoncées, nous initie, par une série de notes sur *l'art* du grand sculpteur, combinées à des anecdotes sur *sa vie*, à ce que fut, en somme, l'artiste de la fontaine de Nîmes.

« L'esprit, dit-il, se plait aux anecdotes. Rivarol s'est trompé ou n'a pas dit assez lorsqu'il a fait de l'anecdote l'aliment ordinaire de l'intelligence des vieillards, le charme des enfants et des femmes. Je constate que l'homme mûr cède aisément à l'attrait, à l'anecdote. Or, si nous comptons juste, l'enfant, l'homme mûr, le vieillard, les femmes, quel que soit leur âge, constituent la famille humaine dans son ensemble. »

Je ne sais, mais j'augure d'un peu de réserve et d'appréhension de la part de l'auteur, à nous présenter les anecdotes qui suivront. Et pourquoi ? Ne sommes-nous pas tous friands d'anecdotes ? Et depuis les temps antiques, où les poetes mettaient les Dieux en formes anecdotiques, depuis notre moyen âge dont les chroniqueurs détaillèrent la vie de leur temps en courts récits, telles des images découpées, jusqu'à nos jours où le conte de trente lignes, les mémoires, les potins, les interviews prolongent l'ancienne coutume d'investigation dans la vie intérieure, dans l'intimité de nos préférés, ne subsiste-t-elle pas cette curiosité du bibelot à côté du monument, du manuscrit à côté du livre, du déshabillé à côté de l'habit de gala ? Nos grands hommes sont bien peu connus de nous lorsque nous ne les voyons que du pied de leurs socles engrillés de fer, immobiles dans leur éternel geste de statues, solennels comme les discours qui les inaugurèrent, guindés et trop Demi-Dieux, à la fin, pour intéresser des hommes. Comme nous, toutefois, ils furent hommes, et, peintres, eurent les mains sales, poètes, les insomnies, sculpteurs, la blouse souillée d'argile. Aimons-les donc dans leurs détails, dans leur laisser-aller d'atelier, dans leur vie vécue loin des historiens, tels qu'ils furent au café, dans leur chambre, dans les bois, ignorants de leurs futures statues.

Et merci, pour l'occasion, à M. Henry Jouin de nous présenter un Pradier intime dans cette série d'anecdotes qu'il faut lire et goûter.

Et d'abord, les regrets du maitre à n'être qu'à demi instruit, son habileté à se renseigner près d'amis et de visiteurs du caractère qu'il conviendrait donner à telle composition, corroborant des fragments de phrases sur l'histoire, le caractère, l'expression, l'âme de ses figures, et, d'instinct, la constituant en beauté, car « pour cela le goût le plus sûr guidait toujours son génie. »

Puis son tact à discerner l'orientation à donner à ses élèves ; l'anecdote curieuse de ce jeune sculpteur qu'il poussa à la gravure et qui devint quelqu'un ; son insistance à faire chanter ses nouveaux élèves, les refusant s'ils avaient la voix fausse, déclarant : « Tout se tient dans l'Esprit ; chanter faux annonce dans l'ensemble une insuffisance dont chaque partie doit se ressentir » ; sa fantaisie pour la guitare qui, à l'exemple du violon d'Ingres, ne le quittait, même en voyage. Et le mieux est qu'il en jouait fort passablement à l'encontre du père Ingres qui se leurrait sur ses apti-

1. Ouvrage publié à la *Nouvelle Revue* du 1er août 1894.

Hélio Buirette & Favet, Paris.

LES JOURS HEUREUX (E. FRIANT)

COLOCOTRONI, héros de la guerre de l'indépendance grecque

Hélio Berthaud & Fayet, Paris

EMMITOUFLÉE (G. LINDEN)

Hélio Buirette & Fayet, Paris.

L'HOTE (C. SCHREIBER)

tudes à la chanterelle et qui ennuyait de longues soirées ses amis autour d'un thé froid.

Avec Pradier qui prenait du docteur d'Orosko des leçons suivies, les soirées se passaient moins moroses, en quatuors que ne dédaignaient pas d'écouter « Auber, Victor Hugo, Adolphe Adam, Alphonse Karr, Méry, Théophile Gauthier. » Aimables heures où nous autres, très jeunes ironistes, nous plaisons à intercaler aux entr'actes, une polémique sur la musique entre, par exemple, l'auteur de la *Légende des Siècles* et l'auteur du *Domino noir*. Conversation qui peut-être ne fut jamais, mais qui, eût-elle été, n'eût pas manqué de cocasserie.

M. Jouin nous fait le portrait du chat mélomane Farinier, nous décrit le piano et l'orgue ouverts à tout venant dans l'atelier de Pradier, l'inspiration d'Adam y sculptant sur l'ivoire un *Noël* devenu célèbre, la bonté du grand statuaire allant très tard, la nuit, rassurer le vieil Auber sur le sort d'*Aydee* acclamee (autres temps!...), les amusements du dompteur de marbre à s'affubler d'une canne à pêche, d'un album, d'un fusil de chasse, d'un filet à papillons et de son inséparable guitare pour courir la campagne de Nîmes, ses recherches de costumes hors le banal de son temps, sa joie à habiller sa fillette de modes que copiait Paris, ses boutades sur les décorations, ses déceptions, ses inquiétudes avec son *Louis IX*, son *Belzunce*, son *Puget* dont la composition était cependant géniale et que n'apprécia point Marseille, ses audaces à « trouver du marbre là où tout autre eût été arrêté par l'absence de matière », ses différends avec Visconti, architecte des Invalides, ses générosités, la touchante histoire de son modèle Rachel, qui posa et créa, un matin de fatigue, en un geste non prévu, la *Sapho* qu'on garde au Louvre; sa mort enfin, le 14 juin 1852 : toutes notules éparses et touchantes, groupées là pour la glorification de celui qui légua à l'art *Cyparisse* et *Psyché*, et le *Niobide* et *Pelion*, et *Sapho*, et la *Poésie légère*, et *Phryné*, et *Nyssia*, et surtout la magnifique *Fontaine de l'Esplanade* que garde Nîmes avec un soin jaloux.

Outre ce bouquet d'impressions, il faut remercier M. Jouin de l'émotion qui se traduit en son œuvre, de l'atmosphère d'art qu'il entretient par ses commentaires autour de ces « tranches de vie », de l'hommage qu'il rend au maître à chaque tournant de page, de ses lignes de regrets sur les temps où les couronnes étaient encore des couronnes et se déposaient sur la tête des lauréats; de son jugement, bien personnel, et que je partage sur la *Sapho-sonnet* primitive et la *Sapho-poème* actuelle

Et pour finir, deux mots de moi à lui, pour le remercier de son aimable envoi. Vous vous y déclarez un silencieux, cher maître, et me voici presque honteux d'être si bavard. Aussi vrai n'ai-je point comme vous le bénéfice de la retraite et de l'isolement? Parmi vos volumes et dans le calme de cette cour de l'école, où vous voulûtes bien un jour m'accueillir, mains ouvertes, n'êtes-vous point là comme un Saint Bonaventure, un Durtal, dirait Huysmans, parmi les chefs-d'œuvre, et, plus qu'aucun autre, dispos à la méditation silencieuse? Et si de quelque ironie vous avez voulu souligner votre envoi, ne suis-je pas un peu en droit de vous en demander compte, moi, qui n'ai pas encore trouvé le site convenable à mes recueillements, et qui n'en suis qu'à projeter hors moi les cris de révolte de l'enfant qui veut, dans l'instant qu'il les conçoit, réaliser ses rêves souvent enfantins?

Quoi qu'il en soit, cher Maître, estimons-nous heureux. Tant d'autres qui devraient rester silencieux et qui parlent sans but! Tant d'autres, hélas! qui devraient parler et qui par lassitude se renferment dans l'indifférence! Car je crois qu'il y a des génies qui dorment autant qu'il y a d'inutiles écrivassiers.

Il suffit d'avoir une Foi : c'est mon excuse, c'est votre gloire. Si votre silence est souvent, comme aujourd'hui, éloquent, ma plume trop féconde et trop enthousiaste calmera, en les définissant mieux, ses transports : sa volonté imprécise se précisera, elle profilera un peu plus nettement ses désirs aujourd'hui confus. Pour le temps présent, laissez la bavarde rendre hommage à votre silence et ne lui retirez point l'espoir que, quelque jour, elle vous suivra, mais à distance respectueuse, sur ces chemins de paix, où la fièvre ne fréquente point et où, si modestement, par l'amitié des aînés et l'admiration des jeunes, vous vous laissez couronner des plus mérités lauriers.

PASCAL FORTHUNY.

LES NOUVEAUX DÉCORÉS

PAUL SAIN

Celui-là est un modeste, un travailleur acharné, un artiste consciencieux. La décoration qu'on vient de lui conférer est de celles qui donnent de l'éclat aux autres. Ici, c'est Paul Saïn (prononcez Sahin) qui fait honneur à la Légion.

On a trop abusé de cette expression *fils de ses œuvres* en l'appliquant à des gens qui n'avaient jamais ni souffert d'aucune privation, ni rien vaincu où rien ne s'opposait à leur effort. Mais s'il est un exemple de ce que peuvent la volonté et l'assidu labeur d'un homme, c'est en Paul Saïn qu'on le trouve.

La passion de la peinture avait pris Saïn à l'âge où l'on joue aux billes. A treize ans, à l'école des Beaux-Arts d'Avignon, admis par exception aux cours de jeunes gens de dix-huit et de vingt ans, il remportait le prix du modèle vivant. L'année suivante il dut travailler chez son père, horloger peu fortuné. Ayant à cœur de fournir autant d'ouvrage qu'un ouvrier, il prenait son temps d'étude sur son sommeil et se levait chaque jour à trois heures du matin pour aller peindre sur nature. Une quinzaine d'artistes de là-bas s'étaient groupés autour de lui. Son talent s'affirmait et M. Guilbert d'Anelle, qui fut son maître et celui du sculpteur Charpentier, voulut l'envoyer à Paris à ses frais. Le père de Saïn refusa.

Cependant le Conseil municipal d'Avignon ayant voté au jeune prodige une très modeste bourse, cédant aux conseils de tous ses amis, l'horloger se décida à envoyer à Paris son fils qui débarqua sur l'asphalte le fameux Seize-Mai.

Pendant une année Saïn devait recevoir cent francs par mois. Après, pensait son père, il reviendrait à Avignon dégoûté de la grand' ville, où, si vraiment il était doué pour la peinture, il commencerait à gagner sa vie.

Paul Saïn, qui savait bien que les Beaux-Arts ne nourrissent pas si vite leur homme, fort de son métier d'horloger, passait ses nuits à faire des montres pour conserver à son père l'illusion que ses tableaux lui rapportaient de quoi vivre.

Dès son arrivée à Paris il était entré chez Lehman; ne s'y plaisant pas il s'en fut chez Gérôme où il resta sept ou huit ans.

Six années durant, il fit, chaque matin, à l'école, une étude de figure, chaque après-midi une étude de plein-air.

Les premiers temps furent pénibles. Il fallait payer la mère Nail, cette ancienne blanchisseuse de l'impératrice, dont le petit restaurant a vu passer Falguière, Roybet, Puech, Carlès, La Batut et tant d'autres. Quant à l'atelier, c'était une maison commune, sorte de phalanstère. Là, travaillaient au jour et dormaient la nuit : Hugues, Daniel Bérard, Édouard Avril, Gibelin et Paul Saïn. Peu à peu l'association s'était désagrégée et Paul Saïn resta seul dans l'atelier, trop lourde charge pour lui. Il dut se réfugier dans une chambrette de la maison. De là il guettait l'atelier, se promettant d'y revenir. Il y est revenu. C'est là qu'il siège aujourd'hui.

C'est dans la chambrette où il s'était confiné que tomba un jour Alexandre Dumas fils à la suite d'une exposition. L'auteur dramatique acheta six toiles. Ce fut le Pactole, raconte Saïn en riant. Le lendemain il recevait une lettre. Dupré qui avait vu les toiles chez Dumas voulait connaître le peintre. Saïn fut au rendez-vous : Dupré le reçut admirablement, le traitant comme un camarade.

Un jour, Dupré ayant dit : « Vous êtes assez fort pour ne plus aller sur nature. Croyez-moi, travaillez d'imagination. » Saïn ne retourna plus chez Dupré

Si je rapporte ce trait, c'est qu'il est un des plus caractéristiques de cette nature de peintre consciencieux pour qui le plein-air est resté encore aujourd'hui une obligation.

C'est par cette sincérité dans le labeur quotidien, en même temps que par ses tenaces et âpres recherches des procédés les meilleurs, que Paul Saïn a atteint cette souplesse dans la facture, cet éclat du coloris, cette prestigieuse habileté de paysagiste et de portraitiste, qui lui ont valu d'innombrables récompenses.

Au bout de quatorze mois de Paris, il obtint le prix d'Attainville dont les 2,000 francs, ordinairement partagés entre quatre ou cinq concurrents, lui furent — chose rare — attribués entièrement.

L'année suivante, au Salon de 1879, nous admirions deux toiles d'une captivante expression. Aux trois salons suivants ses envois furent très remarqués et en 1883 il obtint une mention honorable. La même année, il fut lauréat du concours Troyon.

En 1886 il reçut une troisième médaille et en 1887 son exposition lui valut les palmes.

En 1889, il eut à l'Exposition universelle une troisième médaille qui le mit hors concours.

En 1893, les toiles qu'il exposa lui valurent la plus haute des récompenses votées par le jury, c'est-à-dire à l'unanimité la première seconde médaille.

J'ai parlé tout à l'heure du paysagiste et du portraitiste qu'il y a dans Paul Saïn. C'est qu'en effet, par un bizarre assemblage de facultés, l'exceptionnel paysagiste des environs d'Avignon est aussi un des premiers peintres de portraits de ce temps.

Artistes célèbres ou en passe de l'être, minis-

tres, députés, notabilités de la médecine et du barreau, tout le Paris intellectuel a passé et posé dans l'atelier de Paul Saïn.

En cinq ou six heures il parfait une ressemblance, où d'autres prendraient trente séances. Seize cent et quelques portraits! Voilà le bilan de ce paysagiste! M. Dupuy-Dutemps, ministre des Travaux publics, est un des derniers portraicturés.

Quel intéressant ensemble formerait la réunion de ces toiles — sorte de Tout-Paris illustré — et comme serait ainsi définitivement mis en lumière le talent si varié et si complet dans sa diversité même de ce modeste qui mérite un peu de la gloire si souvent usurpée par des charlatans et des truqueurs.

Yvanhoé Rambosson.

LE DÉSASTRE

La nuit était froide et pluvieuse.

Une bruine serrée se condensait lentement sur les branches noires des arbres, le long du boulevard. Les troncs en étaient imbibés ; les murs suintaient ; le pavé était gras et glissant.

Sur la chaussée cheminait péniblement une de ces charrettes à bras qu'on loue cinq sous l'heure. Un homme, attelé à la bretelle, tirait entre les brancards ; une femme poussait par derrière. On déménageait. Les meubles partagent les fortunes de leurs maîtres. Ceux des riches ont, pour voyager, des chars clos, capitonnés, bien suspendus. Le bric-à-brac du pauvre émigre au petit bonheur ; s'il pleut, tant pis pour lui.

Or, ce soir-là, la chienne de pluie s'en mêlait. Le matelas, crevé par ci, ravaudé par là, absorbait l'humidité comme une éponge : il en avait pour quinze jours à sécher. La couverture de laine grise qui enveloppait le ballot des hardes était noire d'eau. De l'eau, il en coulait partout, sur les deux chaises dépaillées, sur le poêle de fonte dont le tuyau se dressait à côté du lit démonté, sur la machine à coudre, soigneusement emmaillotée dans des chiffons, sur la cage rouillée où le serin, les plumes piteusement collées au corps, glissait sur son bâton branlant.

Tout cela ne pesait pas lourd, en soi, mais le bagage mal attaché, mal échafaudé, roulait et oscillait dans la voiture. Les secousses que ses déplacements imprimaient au véhicule aggravaient le labeur du limonier, qui perdait pied sur la boue. Il suait à grosses gouttes ; on l'entendait souffler. La femme le secondait de son mieux, mais son travail ne rendait presque rien.

Un couple bien mis qui, du bord du trottoir, hélait un fiacre, les vit passer :

— Drôle d'heure pour déménager, dit l'un.

— Ces pauvres diables, répondit le second, m'ont tout l'air de déguerpir à la cloche de bois.

Les apparences lui donnaient raison. Les déménagements du boulevard finissent parfois à la nuit, quand les jours sont courts, les objets à déplacer nombreux et fragiles. Mais ici !... Deux chaises, un poêle, un lit, quelques paquets... Le chargement n'avait pas dû être long.

Si les gens du boulevard allaient flâner le soir dans les quartiers excentriques, ils verraient que les déménagements nocturnes y sont fréquents. On aimerait mieux une autre heure, certes ; mais on a beau changer de domicile, il faut manger, n'est-ce pas? Et, dans ces quartiers-là, quand on ne travaille pas, on se serre le ventre. Donc, la journée appartient au travail, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil. Il ne reste que la nuit pour le trimballement. Les gens du boulevard ignorent ces choses : les voitures à bras chargées de meubles descendent si rarement de leur côté ! La plupart du temps, le nouveau logis est à deux pas de l'ancien ; on descend soi-même les meubles sur son dos pour les remonter dans la bâtisse voisine. Tout au plus va-t-on jusqu'au bout de la rue. A quoi bon s'éloigner ? Tous les taudis se valent.

Cette fois-ci, par exception, on se dépaysait. L'homme venait-il d'être embauché dans un atelier lointain, là-bas, à l'autre extrémité de la ville? Fuyaient-ils tous deux une région maudite où les fournisseurs, à bout de patience, leur coupaient les vivres avec le crédit? Cela ou autre chose, qu'importe? Le chemin direct de leur futur gîte passait par les beaux quartiers : ils l'avaient pris. Quand on se paye une voiture à cinq sous l'heure, le plus court itinéraire est le meilleur. De plus, les meubles une fois hissés dans la mansarde, l'homme aurait à ramener la carriole à la remise du loueur; il lui fallait se dépêcher, s'il voulait se ménager un somme d'une heure ou deux avant de repartir pour son travail.

Aussi tirait-il ferme. Les glaces des cafés et des restaurants de nuit resplendissaient à droite et à gauche ; il ne paraissait pas les remarquer. La bête de trait qui peine et se meurtrit le poitrail au collier a bien le loisir d'admirer les beautés de la route! Il tirait, mais n'avançait guère :

— Saleté de saleté! grommelait-il. On n'a pas prise sur ce cambouis de malheur.

On arriva à une descente. La pente n'était pas raide, mais le pavé de bois, lisse et gluant, n'offrait pas d'aspérités où le pied pût s'accrocher. L'homme, à la renverse, les bras tendus, s'efforçait en vain de résister au poids qui l'entraînait. Ses deux souliers ferrés patinaient; la vitesse s'accélérait peu à peu.

A cet instant précis, une massive et bruyante guimbarde de brasseur, remorquée par un énorme percheron, déboucha, à une allure désordonnée, d'une rue transversale. L'homme la vit. C'était l'écrasement imminent, certain, fatal. Dans un effort désespéré, il réussit à faire décrire à sa charrette un écart, trop faible cependant pour éviter complètement la collision. Un de ses brancards s'engagea dans la roue du camion qui, emportée dans sa révolution rapide, le cassa net. L'homme fut violemment projeté à terre et lâcha tout. La charrette, privée subitement de son contrepoids, bascula aussitôt; la cordelette qui retenait le bagage à l'arrière se rompit sous la poussée du chargement qui, se vidant d'un coup, s'écroula sur le pavé, avec un bruit terrible de bois, de fonte, de verre, de vaisselle qui se brisent.

— Ohé! ohé! gare la casse! cria un gavroche.

Le brasseur lâcha une bordée d'injures et, fouettant son cheval qui prit un galop furieux, disparut en un clin d'œil dans la nuit.

L'homme se releva, étourdi seulement.

Les deux misérables restèrent un moment immobiles, muets, atterrés devant le lamentable amas de décombres. Tout ce qu'ils possédaient au monde était là, par terre, en miettes. Il y en avait bien pour trente francs... cinquante francs peut-être. Une fortune anéantie! Le malheur était complet, immense, sans remède.

L'homme parut enfin sortir d'un songe; il promena autour de lui des regards hébétés et, tenant à la main son brancard cassé, s'élança comme un fou à la poursuite du camion. La femme resta là, devant les écuelles en morceaux, les fragments épars du poêle, la machine à coudre faussée, le matelas souillé de boue trempant dans le ruisseau. Du café qui occupait la maison d'angle arrivaient les sons joyeux d'un orchestre de tziganes.

Alors, le désespoir de la malheureuse éclata :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... fit-elle.

Ce fut une explosion de sanglots et de cris sauvages. Elle se tordait les mains ; ses lèvres tremblaient; deux torrents de larmes roulaient sur ses joues.

Ses cris attroupèrent les rares passants. La porte du café s'ouvrit; le gérant, correct, habit noir, cravate blanche, sortit et traversa le trottoir pour s'enquérir d'où venait le vacarme. Voyant que ce n'était rien, il rentra aussitôt dans son établissement. Dans le cercle de curieux qui contemplait les débris, un orateur pérorait, tandis que la femme continuait ses hurlements.

Cela dura cinq minutes. La porte du café se rouvrit avec violence. Le gérant reparut sur le seuil, l'air indigné :

— C'est intolérable, dit-il. Mes clients se plaignent... Il n'y a donc pas d'agents?

Heureusement, deux gardiens de la paix, encapuchonnés, bottés, les mains dans les poches postérieures de leurs capotes, s'avançaient sans se presser, d'un pas égal, vers le théâtre de l'accident.

— Qu'est-ce que c'est? dit tranquillement l'ancien.

Tous les badauds prirent la parole à la fois, prétendant connaître l'histoire à fond. La femme hurlait toujours :

— Ah ça! Avez-vous fini de beugler, vous? dit le second agent. On ne s'entend pas.

Chacun racontait l'événement dont, à l'en croire, il avait été témoin. Toutes les versions différaient; l'autorité était perplexe.

Enfin, l'homme revint, rouge et haletant, son tronçon de brancard à la main. Il exposa les faits en gesticulant.

L'agent avait tiré son calepin de sa poche :

— Où est l'auteur de l'accident? dit-il.

— Est-ce que je sais?... Il s'est sauvé, le feignant, la brute!...

— Alors, que demandez-vous?

— Mais puisque c'est lui qui m'a abordé, je vous dis. Il galopait en plein carrefour: c'est-il pas une contravention?

— Savez-vous au moins le nom et l'adresse de son patron?

— Je porterai plainte à la magistrature... Sommes-nous en République, oui ou non?

— Plainte contre qui? Du moment que vous ne pouvez fournir aucune indication sur le délinquant, l'enquête n'est pas possible. Ne vous en prenez qu'à vous; il fallait le rattraper. Il n'y a rien à faire.

L'homme entra dans une colère effroyable :

— Comment, rien à faire!... Alors, on a maintenant le droit de massacrer comme ça tout le fourbi du pauvre monde?... Rosse de gouvernement!

Il montrait le poing à des ennemis imaginaires;

il blasphémait; il rugissait. La femme pleurait en silence, le visage dans son tablier.

— En voila assez! dit brusquement l'agent gradé. Vous allez me ramasser vos détritus et filer. Sinon, je vous fourre au poste pour encombrement de la voie publique et tapage nocturne... Obtempérez, et plus vite que ça... Vous entendez?

L'homme écumant se mit alors à rassembler les épaves gisantes de son mobilier. Montants du lit, tessons de vaisselle, éclats de verre du miroir, morceaux du poêle, il saisissait au hasard, se coupant les doigts aux arêtes tranchantes, et lançait tout pêle-mêle dans la voiture, avec des apostrophes et des jurons. Quelques spectateurs compatissants l'aidaient.

Tout à coup, les cris de la femme reprirent de plus belle. Sous la machine à coudre, on venait de retrouver le serin broyé, aplati entre les barreaux de sa prison.

— Coco! mon pauvre Coco! gémissait-elle.

L'homme empoigna la cage et la précipita sur le tas avec le reste.

Enfin le sol fut nettoyé. L'homme endossa de nouveau la bretelle et la voiture s'ébranla avec un cliquetis de ferraille et de verre cassé. Le matelas, jeté par dessus le tout, retombait des deux côtés sur les roues. Ils s'éloignèrent. L'homme vociférait toujours :

— Les rosses! les rosses!

La femme répétait sans fin :

— Coco! Coco! Coco!

Cris et plaintes s'éteignirent peu à peu dans le lointain. Les badauds ne bougeaient pas :

— Circulez, ordonna l'agent.

Ils se dispersèrent lentement et a regret. Dans le café du coin, l'orchestre tzigane jouait une danse endiablée.

Charles Perdreau.

NOS GRAVURES

Emile Friant. *Les Jours heureux*. Panneaux décoratifs a l'Hôtel de Ville de Nancy. (Champ-de-Mars.) — Mon directeur, qui se méfie de mon instinct de *casseur de sucre*, en m'envoyant le cliché du présent diptyque, me signale son admiration personnelle par cette interrogative affirmation : « E. Friant est, je crois, un très bon peintre; n'est-ce pas votre avis? »

Que pardieu si! et nullement n'était besoin de prévenir mon jugement. Je sais de si belles choses de cet artiste, qu'en admettant même que ce double tableau fût médiocre, je serais conciliant encore... Mais ce n'est pas le cas, et le seul reproche, par mon esthétique jugé véritablement *utile*, que je ferai à E. Friant sera de nous avoir montré de dos, en le panneau de gauche, la tendre mère qui s'amuse à couronner de fleurettes simples son naïf bambinet. J'eusse aimé rêver au sourire de béatitude maternelle qu'une telle mère doit avoir alors sur les lèvres...

***

Lazare Sochos. *Colocotroni, héros de la Guerre de l'indépendance grecque*. (Champs-Élysées.) — Je ne suis pas assez *ferré* sur la littérature byronienne pour vous dire au juste ce que fut ce héros de l'antique terre de Pallas! Il y en eut tant et tant! de ces vengeurs sublimes (quand ils ne seraient vrais — je veux dire grands — que par les admirables poèmes de Byron et de l'école romantique!) que vraiment...

Mais ce que j'assurerai d'autorité, ce sera le mérite rare de l'artiste qui sut donner a ce bronze cette vigoureuse impeccabilité de ligne et de modelé, et cette animation *parlante*, cette fougueuse expression de vie intensive à nous révélée par ce simple geste de commandement et d'enthousiasme, qui enlève les cœurs à l'assaut de la liberté...

Un geste que n'avait pas tel ministre que je pense, lorsqu'il montrait la direction de Kiel, du haut de la tribune française!

***

Gaston Linden. *Le Faux Modèle*. (Champ-de-Mars.)

Le Catalogue ajoute :

Après avoir dit non, voici qu'elle est venue,
Et je fis son portrait pour un journal de modes.

Georges Clerc.

Vraiment, le poète n'aurait su mieux traduire mon impression personnelle, et je le remercie chaleureusement de s'être douté que mon temps est précieux...

***

Ch. Schreiber. *L'Hôte*. (Champs-Élysées). — Une bonne étude de la tranquille et ronronnante vie de presbytère. Un moine, un prêcheur de carême — notez ceci — est en tournée dans le canton qu'administre le vieux curé. Quelles meilleures raison et occasion pour celui-ci de tuer la poule grasse — je ne dis pas le veau gras, tant d'ouailles prendraient la fuite, si leur curé songeait à tel animal! — et de dénicher, derrière les fagots, la vénérable bouteille que le château voisin offrit aucune fois, au bon pasteur, pour sa fête...

Marius Finières.

Marcel Andrès

(Suite)

Prisonnière dans sa chambre, par manière de consolation, Anaïs faisait enrager sa mère par tous les moyens qu'elle pouvait imaginer.

D'abord elle avait tiré les verrous sur sa porte, de façon que personne ne pût entrer. Le premier jour, elle prit le pain et l'eau déposés à sa porte, mais le lendemain elle les laissa. Mme Grosjean fut troublée. Allait-elle se laisser mourir de faim pour faire un tour à ses parents? Elle en était capable. Le fait est qu'elle n'était pas fort à plaindre, le papa et la bonne ayant organisé un service spécial et très simple pour cette chambre donnant sur le jardin, — une ficelle dont Anaïs tenait un bout, à l'autre bout de laquelle on attachait un panier rempli de provisions. On choisissait le moment où Madame était absente pour expédier le tout à la prisonnière. Quand Anaïs savait que sa mère était là, elle chantait à tue-tête, causant avec les pierrots qu'elle attirait sur sa fenêtre en leur émiettant son pain, jouant avec le chat qu'elle avait réussi à faire grimper au treillage garni de roses. Elle lui donnait l'hospitalité dans sa chambre, attachait des pelotes, des rubans, des chiffons de papier à un fil et le faisait sauter après. Alors les éclats de rire d'Anaïs portaient la joie dans le cœur du père et la rage dans celui de la mère.

— Est-ce que cela va durer bien longtemps cette punition-là? demanda M. le maire à sa douce moitié.

— Jusqu'à ce qu'elle demande pardon.

— Tu la connais, elle ne cédera pas.

— Alors, elle restera là!

— Ça commence à faire jaser dans le pays; tu penses bien que la bonne a parlé. On m'a demandé si Anaïs était malade, qu'on ne la voyait plus. A rester toujours à la maison, elle va engraisser comme une marmotte!

M. le maire croyait avoir touché un point vulnérable.

— On n'engraisse pas au pain et à l'eau!

M. le maire baissa la tête.

Au bout de quatre jours, Anaïs en avait plein le dos. Il faisait terriblement chaud dans cette petite chambre au midi. La fillette commençait a s'exaspérer; son cerveau travaillait, les projets les plus exaltés lui traversaient l'esprit.

« Ce ne serait pas difficile, après tout, de descendre la nuit par la fenêtre d'un premier étage, avec les treillages qui serviraient d'échelle; ou pourrait remonter de même. Ce serait très drôle même et très amusant! Aller se promener dans le jardin, au clair de lune, pour faire la cueillette des fruits — justement les pêches commençaient à mûrir. — C'est délicieux les pêches et si frais! »

La fillette attendit, le cœur battant de joie, que toute la maison fût endormie. Et quand, à travers le couloir, elle entendit les ronflements sonores et réguliers de Mme la mairesse, elle grimpa sur la fenêtre, serra ses jupes contre elle, s'accrocha des mains au treillage, et, le pied sur un des carrés, descendit facilement et joyeusement dans le jardin.

Quelle promenade! Jamais elle n'en avait fait une pareille! Avec des petits frissons de terreur à chaque buisson qui, au clair de lune, prenaient des airs de personnes. Elle arriva devant les pêchers — un bel espalier, le légitime orgueil de M. le maire, qui les taillait en perfection et leur faisait porter des fruits superbes. — La nuit était si claire qu'on voyait la teinte rosée des fruits mûrs. Anaïs appuya légèrement le pouce, enveloppa de sa main le joli fruit velouté, le souleva : la pêche se détacha. Eh bien, vraiment, elles étaient meilleures que d'habitude; si bonnes même, qu'elle renouvela cinq fois de suite l'expérience. Alors, satisfaite de sa petite expédition, elle regrimpa comme un jeune chat dans sa chambre, puis elle se coucha et s'endormit du sommeil du juste. Elle fut réveillée le matin vers sept heures par un bouleversement inusité dans la maison. Tout le monde était en l'air : — On a volé les pêches de M. le maire! — c'était audacieux. Les gendarmes, appelés en toute hâte, arrivèrent, firent minutieusement le tour du jardin, constatèrent qu'on avait volé les pêches... et s'en allèrent.

Anaïs riait de bon cœur dans sa prison.

M. le maire était hors de lui. Il ne fallut rien moins qu'une lettre du préfet le demandant immédiatement pour donner un autre cours à ses idées.

— Au moins, tu ne vas pas laisser cette pauvre Anaïs plus longtemps enfermée! Arrange-toi de façon que je la retrouve demain en liberté.

Cette grande lettre, avec un cachet de la préfecture, lui donnait de l'autorité. Mme Grosjean commençait aussi à en avoir assez de son métier de geôlier. Elle s'apercevait que lorsque les enfants ne sont pas dressés a l'obéissance dès leur jeune âge, ce n'est pas à seize ans qu'il est aisé de les soumettre. Mais comment revenir sur cette décision?... Malgré une chaleur desséchante, Mme Grosjean prit son ombrelle, une paire de ciseaux, un petit panier et aller tailler les rosiers. Anaïs était accoudée à la fenêtre, rose, fraîche, jolie, moqueuse, chantonnant la chanson d'autrefois :

Un jour Lisette allait aux champs...

— Bonjour, maman!

— Bonjour, Anaïs, tu n'as pas envie de cueillir un bouquet de roses? Tu ne te fais pas d'idée comme il fait bon au jardin.

— Pas la moindre envie, maman! Par une chaleur dévorante comme celle-ci, cela gâterait mon teint. Tu n'as pas d'idée comme il fait bon dans ma chambre! Elle reste ouverte la nuit et fermée le jour, c'est délicieux!

— Si tu laisses ta chambre ouverte la nuit, on viendra t'assassiner.

— Comment veux-tu que l'on monte?

— Par le treillage, simplement! On a volé cette nuit les pêches de ton père.

— Pas possible! ils ont dû se régaler, les voleurs.

Mme Grosjean agacée fit un mouvement brusque et accrocha sa manche qu'elle déchira.

— Pauvre maman, tu récoltes des épines, et moi le parfum des roses; cela monte délicieux par ma fenêtre ouverte. Est-ce que papa reviendra bientôt?

Mme Grosjean exaspérée ne répondit pas; elle rentra à la maison avec un coup de soleil sur le nez. C'est tout ce qu'elle avait gagné. Le soir Anaïs trouva dans son panier de provisions un tout petit billet roulé. C'était du bel Agénor. Il avait fait a la jeune bonne la confidence de ses amours, se l'était rendue favorable en lui graissant la patte et l'avait chargée de la lettre. Elle était courte mais incendiaire.

« Mademoiselle,

« Toute la ville est indignée de la dureté de votre mère! Je veux vous tirer de là! Consentez à fuir demain soir avec moi; je vous attendrai au bout de la route donnant sur le jardin. Nous nous marierons à la première ville. La chose une fois faite, votre mère sera bien obligée d'en prendre son parti. Soyez sûr que votre père sera pour nous. Dites oui, ou vous me condamnez au désespoir!

« *Post-scriptum.* — Si vous consentez, mettez ce soir une bougie devant votre fenêtre. »

D'abord Anaïs fut saisie. C'était fort, ce qu'il demandait là.

— Pour maman, ça m'est bien égal!... Ce serait même bien fait! Mais pauvre papa qui est si bon! il est vrai que nous reviendrions le lendemain.

Justement, dans le dernier roman qu'Anaïs venait de lire, les choses se passaient ainsi : les fugitifs revenaient mariés, demandaient grâce, maman pleurait, papa faisait une petite allocution très touchante et cela finissait par un attendrissement, un bonheur général.

Pauvre Anaïs, elle était bien jeune, bien seule, bien inexpérimentée pour soutenir ce combat!

— Si seulement Marguerite était là! Mais maman me l'a bien injustement retirée. Jusqu'à ce pauvre Arthur qui est loin maintenant.

. . . .

La journée se passa péniblement. Le soir arriva.

— Tant pis! — elle s'ennuyait décidément trop dans cette chambre. Elle mit la bougie devant la fenêtre.

La veille de ce jour, Marcel, qui devait partir a la fin de la semaine, était allé de bonne heure sur la plage. Après s'être baigné, il se coucha sur le sable, à l'ombre d'un grand rocher qui le cachait entièrement. L'air était encore frais; il faisait bon là. Il y rêvait de tous les projets confus qui se heurtaient dans sa cervelle — celui d'embarquer pour l'Amérique primant les autres. Des pas sur la plage, une conversation entre deux personnes, interrompirent ses réflexions.

— Maintenant, nous voilà seuls; personne ne peut nous entendre. Eh! bien, l'affaire est dans le sac; la petite a mordu à l'hameçon d'une façon dépassant toutes les espérances! C'est surprenant ce que c'est facile de réussir auprès des femmes! deux ou trois rengaines qui servent de cliché, l'affaire est faite! Quant à belle-maman, nous verrons si elle m'offrira de me faire manger par son chien!... mais il faut d'abord filer doux et attraper la dot! En attendant, mon vieux, je compte sur toi. J'ai besoin de 2,000 francs, car je n'ai pas le sou; je t'en rends quatre le jour où je touche la dot.

— Mais, si tu ne la touches pas?

— Crois tu qu'ils laisseront leur fille mourir de faim? D'ailleurs, la petite mène son père par le bout du nez.

— Quand te faut-il ces 2,000 francs?

— Aujourd'hui; je l'enlève demain! — Et puis, tu te déguiseras en cocher et tu nous conduiras à la ville; tu comprends que je ne veux mettre personne dans la confidence, pour qu'on lance la police a nos trousses!

— Ça vaut plus de 2,000 francs, alors!

— Mettons 500 francs de pourboire au cocher!

— C'est humiliant!... enfin, pour un ami!...

Marcel n'en entendit pas davantage. Les deux brigands s'éloignaient. Il demeura stupéfait. Il connaissait cette voix, mais il n'avait pas vu la figure. Se levant brusquement, il grimpa sur la falaise : comme il l'avait pensé, c'était bien cette petite canaille de clerc de notaire!

Qu'allait-il enlever?... Deux cent mille francs de dot! Il n'y avait pas deux filles à Ker-Ellé possédant cela; c'était la jolie Anaïs! Le rouge lui monta au visage! il avait une furieuse envie d'aller rompre les os à ce don Juan de province. Que faire? Comment empêcher cette stupide et compromettante affaire? Le dire aux parents, c'était exposer la pauvre Anaïs aux brutalités de sa mère — d'ailleurs, le père était absent.

Il alla droit chez Marguerite et lui conta la chose. Marguerite était navrée.

— Je ne peux plus entrer dans la maison, moi! ni lui écrire! — Que faire?... Monsieur Andrès, il faut absolument la prévenir, la mettre à l'abri de cette infamie.

— Mais on ne me la laissera pas voir seule!

— Eh! bien, écrivez-lui quelques lignes, vous trouverez bien le moyen de les lui donner en dehors de sa mère.

— Comme M. Agénor!

— Comme M. Agénor, dit Marguerite souriant au milieu de son souci, mais pour un meilleur motif.

Marcel écrivit un billet qu'il roula soigneusement et mit dans son portefeuille.

— Allons! j'y vais. J'aimerais mieux casser les reins de ce monsieur Agénor; ce serait un moyen plus sûr de le mettre hors de service! Adieu, Marguerite! au moins rappelez-vous que je fais cela pour vous! Je ne sais pas ce que je vais lui dire a cette grosse femme! — « Madame, vous êtes souverainement commune et ridicule! il ne vous arrive que ce que vous méritez! »

— Eh! bien, dites-lui tout cela! approuva Marguerite; ce ne sera pas une banalité.

Marcel sonna chez M. le maire.

— Madame est-elle chez elle?

— Oui, monsieur.

« Le diable emporte la dinde! pensa Marcel; elle ne pouvait pas être sortie! »

— Demandez-lui si elle peut me recevoir.

Et Marcel donna sa carte. La servante le planta dans l'antichambre et revint au bout d'un instant.

— Si Monsieur veut entrer au salon, Madame va descendre.

Marcel attendit assez longtemps, Mme Grosjean se dépêchant de comprimer des avantages qui, en raison de la chaleur, étaient libérés du corset.

Elle arriva enfin, essoufflée, souriante et suante.

— Je viens vous faire mes adieux, chère madame, avant de quitter Ker-Ellé, peut-être pour toujours.

— Quoi! vous nous quittez, monsieur! Votre départ inattendu laissera des regrets. Mais notre petite ville n'offre pas assez de distractions pour les messieurs de la capitale! Et vous retournez a Paris?

— Mon Dieu, non, madame. Je vais en Amérique — une tournée scientifique avec quelques docteurs de mes amis. N'aurai-je pas le plaisir de voir mademoiselle votre fille? Partir sans lui dire adieu me laisserait un regret.

C'était une occasion; Mme Grosjean la saisit au vol.

— Je vais la chercher!

L'escalier s'ébranla, gémissant sous les pas de sa propriétaire.

— Naïs! cria-t-elle, M. Andrès part pour l'Amérique, il vient te dire adieu; descends vite!

Anaïs pesa sa vengeance. Décidément, elle aimait mieux voir M. Andrès. Elle descendit rapide, gaie, fraiche comme une goutte de rosée sur un pétale de rose. Marcel ne put s'empêcher de sourire en la voyant. Il ne lui en voulait plus; ce printemps, cette Hébé, c'était une enfant!... mais une enfant bien mal élevée! Mme Grosjean, accrochée au passage par quelqu'un qui la demandait, n'entra pas avec elle au salon.

— Mademoiselle Anaïs, dit Marcel vivement et à demi-voix, emmenez-moi un instant au jardin, j'ai un service à vous demander.

JAN KERMOHR.

(A suivre)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — I. Mon... et Cie, imprimeurs, 31 rue de la Victoire, 31

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . 12 —
Trois Mois . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 54

5 Juillet 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

FERNAND THESMAR

Les riverains des grands fleuves, épris du spectacle qu'ils ont sous les yeux, ne songent pas assez aux sources modestes des cours d'eau majestueux qui les captivent. Interrogez les gens de Honfleur, de Rouen ou de Paris, il en est bien peu qui se soient rendus sur le plateau de Langres, près des roches pittoresques, où la Seine, un « ruisselet » moins large qu'une main d'enfant, distille en murmurant les gouttes d'eau qui, là-bas, à son estuaire imposant, auront l'aspect d'un bras de mer. Ainsi des hommes et de leurs ouvrages. Un chef-d'œuvre ou simplement une œuvre exquise n'ont jamais rien de fortuit ou de spontané. L'œuvre exquise est le résultat de la réflexion, des recherches patientes, des découvertes et en fin de compte de l'inspiration de l'artiste. Il n'est personne en France qui n'apprécie les émaux de Fernand Thesmar. On les tient à juste titre pour des œuvres d'art du goût le plus achevé, de l'exécution la plus parfaite. Grâce à ce prestigieux créateur de chefs-d'œuvre familiers, nous n'avons plus à porter envie aux Japonais. C'est au contraire le Japon qui s'est fait tributaire de notre pays dans un ordre de travaux où jusqu'ici nul peuple d'Europe n'avait osé se comparer aux Japonais. Des émaux cloisonnés de Fernand Thesmar, officiellement acquis par l'État japonais, sont exposés au Musée de Tokio. Quels bulletins de victoire ont jamais valu des parchemins conservés avec amour par le vaincu? Tel est le mérite, telle la suprématie des émaux de Fernand Thesmar que, sans hésitation, sans froissement, sans heurt diplomatique, les maîtres incontestés jusqu'alors de l'art du feu au pays du soleil se sont inclinés avec gratitude devant un artiste de l'Occident, un homme de la vieille Europe, un Français fier de prouver que sur les champs de bataille de la pensée, de l'étude, du travail élevé, de l'art dans sa noblesse, l'épée de la France ne connaît pas les défaites.

Cette perfection, ce succès tiennent l'esprit en haleine. Il semble au premier abord qu'il faille se borner à lui décerner l'éloge et désespérer d'atteindre à l'habileté de Fernand Thesmar. Quelle faute! Lui-même s'offenserait, soyez-en sûr, d'une admiration stérile, si entière, si effective qu'elle se montrât. La plus vive ambition des maîtres est de se survivre dans des continuateurs de leur œuvre, dans des disciples sérieux et bien doués qui s'inspireront du travail personnel que produit le maître. Quel titre plus beau que celui de chef d'école! Mais les disciples éventuels de l'émailleur français, mesurant la distance qui les sépare, ne songent pas qu'il soit en leur pouvoir de le suivre et de l'approcher par des créations similaires de celles qu'ils admirent. Erreur d'optique. Ainsi les riverains de l'estuaire des grands fleuves omettent de s'enquérir des sources. Les sources, c'est le ruisselet dans le lit caillouteux de la montagne, c'est le cours pénible, empêché, précaire; c'est le bruissement ininterrompu qui ressemble à une plainte de vague fatiguée; c'est parfois le roc dénudé, aride, anguleux qui triomphe pour une heure du filet d'eau absorbé par le soleil et laisse croire que la source est tarie. Je me suis attardé de longues heures aux sources de la Seine que décore depuis plus de vingt ans une superbe figure de femme sculptée par Jouffroy. C'est la Nymphe du lieu. Puissante de formes, elle est assise et garde une attitude reposée. Symbole du fleuve nonchalant qui se plaît aux détours à travers l'Ile-de-France et la Normandie, elle contraste avec les gouttes d'eau contrariées dans leur course par le granit abrupt du rocher qui lui sert de piédestal. Ces difficultés du départ inclinent à la rêverie. Que s'il s'agit non plus d'un fleuve, mais d'un homme, non plus des forces naturelles dont le secret nous échappe, mais de l'intelligence et de la volonté d'un artiste, le spectacle de ses débuts porte encore, je le concède, à la rêverie, mais ce retour sur soi-même ne laisse pas d'être fécond. Les jours difficiles, les tentatives, les échecs, les demi-succès de l'homme, dont on constate le triomphe définitif, sont un enseignement utile. Il convient donc de reprendre pas à pas le chemin parcouru par Fernand Thesmar. Il nous sera de cette façon plus proche, plus accessible, plus imitable dans ses belles œuvres. Ses progrès se dérouleront sous nos yeux avec gradation. Nous ne serons pas tentés d'attribuer à une heureuse fortune des conquêtes lentement assurées.

Un paysan grec, présentant à Aristide la coquille sur laquelle il ne pouvait lui-même écrire son vote, lorsque le général athénien fut menacé d'ostracisme, avoua qu'il était ennuyé d'entendre appeler le Juste le vainqueur de Platée. A l'exemple de ce paysan, nous nous sommes lassés de l'éloge de Pénicaud, Laudin, Raymond, Courtois, Petitot. Et, voilà trente ans de cela, le Japon, la Chine éclipsèrent dans l'esprit de la nation les émaux français. Ce fut une vogue, plus encore, un engouement. On se piqua de connaître, de posséder des produits exotiques. Conférences, brochures, livres, expositions, tout concourut à l'enthousiasme factice, irraisonné, qu'il était de bon ton de manifester. On s'abordait dans les salons par les mots : « Avez-vous des émaux cloisonnés? », comme autrefois La Fontaine demandait à tout venant : « Avez-vous lu Baruch? » Barbedienne, homme d'initiative et de goût affiné, s'émut de cette tendance nouvelle. Il résolut de faire exécuter des émaux, comparables, s'il était possible, à ceux du Céleste-Empire ou du Japon. C'est

alors qu'il appela Fernand Thesmar dans ses ateliers pour composer les cartons qui serviraient de modèles aux émailleurs. Le nouvel auxiliaire de Barbedienne, dessinateur consommé, s'acquitta de sa tâche avec talent. Mais le voisinage des fours attira sa curiosité. Les confidences des émailleurs, traversés dans leurs plans par une force aveugle, indisciplinée, brutale, dévastatrice, le feu, le portèrent à chercher comment on devait s'y prendre pour dompter ce collaborateur intraitable. Les investigations patientes, ingénieuses; les essais multiples de l'artiste remplirent plusieurs années de sa vie. Mais il vint un jour où Fernand Thesmar put s'avouer à lui-même qu'il était maître du feu. Certes, sa victoire n'était pas ordinaire. Barbedienne avait trop d'équité pour ne pas applaudir au succès de son dessinateur devenu céramiste. C'est sous le nom de son auteur, Fernand Thesmar, que parut à l'Exposition Universelle de Vienne en 1873 un *Faisan doré*, en émail cloisonné, envoyé par Barbedienne. Le succès de cette première pièce fut complet. Le jury, la critique se plurent à louer l'élégance du dessin, la vivacité et l'harmonie des couleurs qui distinguent l'œuvre de début, en quelque sorte le coup d'essai de notre émailleur. N'oublions pas que ce *Faisan* occupe le centre d'un plateau circulaire d'un mètre de diamètre, serti dans une bordure de bronze en relief, pouvant permettre d'employer l'émail comme dessus de guéridon, si l'on ne préférait le conserver comme tableau sur la paroi d'un cabinet. Les détails du plumage sont accusés à l'aide de légers filets servant de limites à une infinité de cellules où s'épand l'émail lumineux. A ce travail de lapidaire, l'œuvre gagne en précision, en minutie, mais elle risque de perdre l'ampleur, l'aspect large et puissant qui conviennent à toute page d'une certaine étendue. Fernand Thesmar a très adroitement esquivé cet écueil. Sa composition est un tableau.

En 1874, le *Faisan* parut aux Champs-Élysées à l'exposition de l'*Union centrale des arts appliqués à l'industrie*. Philippe Burty en fit l'éloge. A dater de ce jour, les connaisseurs de notre pays, les amateurs, les curieux eurent l'œil sur le nouveau venu. A la même exposition, Barbedienne envoya trois autres œuvres également dues à Fernand Thesmar : un plateau, de mêmes dimensions que le *Faisan,* renfermant un bouquet de roses thé dans un cornet placé sur un coin de guéridon recouvert d'un tapis aux couleurs éclatantes, et deux petits plateaux avec des fleurs d'azalées.

La presse comprit qu'elle devait initier le public à la fabrication de ces pièces de luxe. Nous empruntons les lignes qui vont suivre à une revue de de l'époque. Elles donneront l'idée de l'adresse que réclame l'exécution pratique des émaux cloisonnés :

« Lorsque Barbedienne entreprit d'imiter et de fabriquer les émaux cloisonnés, tout était à faire. Il fallait inventer ou retrouver les procédés de fabrication et former les ouvriers. L'art de l'émail cloisonné est d'une délicatesse excessive. Des lamelles de cuivre, d'une extrême ténuité, sont fixées sur le fond du plateau ou le corps du vase, ordinairement formés d'une mince lame de cuivre. Ces lamelles indiquent les contours du dessin ; elles en suivent tous les caprices ; elles en reproduisent les moindres détails. Lorsqu'elles sont fixées, l'artiste prend l'émail, à l'état de sable dans de l'eau et de toutes nuances, disposé auprès de lui comme les couleurs sur la palette, et il le distribue sur la plaque de cuivre. Il copie, par ce procédé, la peinture qui doit être reproduite, et il peint l'objet destiné à recevoir la décoration, plateau, vase ou potiche, dans son entier, en se servant de petites spatules pour déposer ses émaux dans les alvéoles, comme le peintre use de ses pinceaux et de ses couleurs. Il est facile de concevoir les difficultés d'un semblable travail, et ce n'est là, cependant, qu'un préliminaire. L'opération la plus délicate est la cuisson. Sur un plateau présenté horizontalement à la chaleur du four, l'émail reste d'une manière uniforme ; mais sur un objet au ventre arrondi, sur un cornet évasé du haut, l'émail en fusion coule de haut en bas pendant la cuisson, et on ne parvient à le fixer que par des tours de main successifs. Huit et quelquefois dix cuissons sont nécessaires pour réparer les désordres causés par le coulage, pour que la pièce soit apte à recevoir l'opération du ponçage, qui lui donne le fini, le poli, le brillant, qui la rend parfaite, prête à être montrée et admirée. »

Edmond About, François Coppée, Laurent Pichat, pour ne citer que les plus illustres parmi les critiques, applaudirent aux efforts de l'émailleur dès 1875.

Deux compositions, *le Printemps* et *l'Automne* constituèrent l'envoi de l'artiste à l'Exposition Universelle de 1878. Le commissaire du gouvernement du Japon en fit l'acquisition pour le Musée de Tokio. Un *Lansquenet* parut l'année suivante. Ces trois œuvres valurent à leur auteur un surcroît d'éloges. Le grand et lumineux médaillon *le Printemps* renferme des chardonnerets dans des églantiers en fleurs ; *l'Automne* a pour emblème un ciel gris chargé de pluie, des hirondelles qui fuient à tire-d'aile vers des climats sans froidure, tandis que çà et là se dressent des pampres jaunis de vigne vierge, avec quelques grappes de baies violettes. Le *Lansquenet,* contemporain de François I^er^, a le regard dominateur, la poitrine cambrée, la jambe tendue, la batte au poing et les plis de son oriflamme s'agitent autour du reitre orgueilleux. L'État s'empressa d'acquérir le *Lansquenet* de Fernand Thesmar pour le Musée de Sèvres. Laurent Pichat mit le public en garde contre la perfection de ces émaux qui pouvait le rendre trop exigeant envers l'artiste. « Sur un fond d'or, dit-il, dans des dimensions importantes, vous voyez un lansquenet cloisonné, jaune et violet, terrible, vaillant, aussi exact que le pinceau le ferait; vous avez sous les yeux de la verve réfléchie, de l'imagination incrustée. » Laurent Pichat avait raison. Pour un peu, devant les œuvres de Fernand Thesmar, on songerait à une peinture fraîchement appliquée sur une toile. On omet de tenir compte à l'émailleur des hasards, des mystères du travail compliqué à l'aide duquel il est tenu de fixer sa composition. L'écrivain terminait son étude en félicitant l'État d'avoir acquis le *Lansquenet,* et il ajoutait : « Les artistes d'un genre aussi difficile ont besoin de deux forces, vaincre le hasard par la science et atteindre l'idéal par l'imagination, créer et cuire : être éclairé par une idée et ne pas la brûler. »

Mais, outre le mérite très réel que revêtent au point de vue de l'invention les émaux de Fernand Thesmar, un point capital demeurait acquis dès 1878. Notre artiste avait découvert le moyen de faire des cloisonnés de grandes dimensions, fond or. Est-ce tout ? Non, certes, ce n'est pas tout. Un progrès d'un autre ordre se trouvait réalisé. Ici je laisse la parole aux initiés.

« Jusqu'à ce jour, dans l'émaillerie dite *cloisonnée*, chaque ton différent, chaque nuance de couleur était emprisonnée dans une cellule ou cloison particulière. Faites pour se rapprocher et s'unir, un arrêt de divorce préalable, obstacle qui paraissait invincible, s'op-

posait à leur union. Quel en était le résultat? Un travail plat, dans le ton général, doux et harmonieux, dont la minutie et la rectitude géométrique faisaient le mérite principal et la préciosité. S'affranchir, en certains cas, des cloisons, juxtaposer ses nuances vigoureuses et délicates qui, par leur dégradation harmonieuse, font l'ombre et la lumière, le modelé et la perspective, soit cette magie de l'art du peintre qui donne à l'objet représenté l'aspect saisissant de la réalité et de la vie, tout cela était jusqu'à ce jour une difficulté réputée insurmontable. Un homme de génie, au nom prédestiné, artiste plein de goût, chercheur patient et laborieux, M. Fernand Thesmar, après des années de recherches et de luttes, a résolu le problème de la façon la plus savante. »

J'emprunte ces lignes au compte rendu le plus étudié qui ait paru sur l'exposition internationale des sciences appliquées à l'industrie ouverte à Paris en 1879. Voilà donc une double conquête remportée par l'émailleur français sur la coutume adoptée, suivie jusqu'à lui, et dont les Japonais ont fait leur profit. Mais ne nous y trompons pas. Notre artiste se cantonne avec âpreté dans le domaine du beau. C'est en vain que la science est à la base de ses études et de ses découvertes, c'est bien à l'art le plus délicat et le plus élevé qu'il fait hommage de ses compositions. Toutes sont des pages d'une finesse, d'une grâce achevées. Souvenez-vous de ces panneaux, de ces coupes, je devrais dire de ces joyaux, où se jouaient dans la lumière des chardonnerets sur des églantines roses, des mésanges sur des ronces! Le retour des hirondelles qui tournoient sur des pommiers en fleurs, les hirondelles traversant l'espace au-dessus de la mer bleue, les narcisses, les fuchsias, les violettes, cette flore magique aux colorations pleines de saveur et de justesse rendrait jaloux Redouté, le peintre des roses, qui, lui, n'était pas tenu comme Fernand Thesmar de jeter dans des fours incandescents ses fraîches créations. Laissez faire. Tant de labeur, tant de talent ne pouvaient passer inaperçus. C'est en 1879 que les œuvres charmantes dont je viens de parler, hirondelles et mésanges, se sont envolées vers les riches musées de Saint-Pétersbourg, de Genève et de Limoges. Aujourd'hui, les musées du South-Kensington, de Nuremberg et de Vienne conservent avec fierté des émaux de notre compatriote.

Dix années s'écoulent, années fertiles en belles œuvres pour l'artiste, pendant lesquelles les meilleurs écrivains, en mesure de parler avec autorité des arts du feu, MM. de Fourcaud, Louis Énault, Édouard Garnier, font cortège à l'habile créateur de cloisonnés transparents. Qui ne se rappelle cette grande et merveilleuse coupe dont la place indiquée serait au Musée du Luxembourg? Non content de supprimer l'excès des cloisons, nuisibles à l'effet cherché, l'artiste parvint à faire disparaître l'excipient sur lequel elles étaient soudées, et il créa ces émaux transparents, vrai régal des yeux, qui suggéraient à M. de Fourcand, en 1893, cette apostrophe justifiée : « Salut à l'une des authentiques créations de notre temps! »

Mais voici une réforme importante. On réorganise la Manufacture de Sèvres. Il apparait logique de faire bénéficier cette grande maison de toutes les forces vives dont on dispose dans les arts appliqués. Et sans plus tarder, Henri Cros, Levillain, Fernand Thesmar sont appelés à produire des pièces qui rendront à la Manufacture son renom d'autrefois. Des ateliers, des fours, la matière première sont mis avec empressement par l'État à la disposition de ces vaillants artistes. Je ne puis parler de tous, je me borne à suivre notre émailleur. Que se passe-t-il? Quelle surprise nouvelle nous ménage Fernand Thesmar? Le chercheur infatigable et toujours heureux a trouvé le secret d'appliquer des émaux cloisonnés d'or sur porcelaine tendre. Jusqu'alors le problème avait rebuté les plus courageux. On le disait insoluble. Vaines appréhensions. C'est l'émailleur lui-même qui prend soin de nous le dire : « La pâte exquise de Sèvres fait un fond laiteux admirable aux émaux cloisonnés d'or, un flou charmant qui rend moins crues les arabesques de l'émail. »

Ainsi notre artiste, intrépide et doué d'une sorte de divination, marque ses années de luttes et de travail par autant d'étapes glorieuses. Fernand Thesmar est jeune encore. Il est grand, robuste dans sa sveltesse. Le front haut et large annonce l'homme de pensée; l'œil caressant et vif révèle la douceur et la ténacité. La franchise du geste et de l'allure est celle d'un soldat. Quoi de surprenant? Fernand Thesmar a brillamment combattu l'ennemi en 1870. La croix qu'il avait méritée peut-être depuis longtemps lui a été décernée en 1893. Pendant ce temps, son frère Émile Thesmar, capitaine de frégate, et qui, lui aussi, a contribué à la défense de Paris, passait officier de la Légion d'honneur, et le jour où les amis de Fernand Thesmar, MM. de Lajolais, Carjat, Roumanille, etc., fêtaient le nouveau chevalier dans un banquet intime présidé par M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, toujours prêt à encourager les novateurs, l'un des fils de Fernand Thesmar, sous-officier d'infanterie de marine, rentrait à propos du Sénégal comme pour donner à son père le vivant souvenir de sa jeunesse, et pour s'associer aux succès si noblement gagnés par l'artiste.

J'ai passé sous silence bien des œuvres de Fernand Thesmar exposées en ces derniers temps. Une courte halte aux Musées du Luxembourg, des Arts décoratifs ou de Sèvres, en face des pièces de l'émailleur, sera plus instructive que toutes les critiques. A l'heure où j'écris ces lignes, les visiteurs s'arrêtent sous le dôme du Champ de Mars devant les cloisonnés sur pâte tendre exécutés par l'artiste pour l'État, devant ses tasses, ses soucoupes, ses broches, une cuillère rustique, vrais chefs-d'œuvre de grâce et d'invention, destinés à M. Waldeck-Rousseau. La Manufacture nationale de Sèvres a donc le droit de s'enorgueillir de la gloire acquise par l'émailleur que ses découvertes attachent à la destinée de cette noble maison.

Henry Jouin.

LA QUINZAINE

En bicyclette magique.

Il est dur — par ces temps de chaleur torride — de courir à travers Paris et le Monde, pauvres chroniqueurs et braves lecteurs que nous sommes! Cependant, nous en devons prendre notre parti et comme, en somme, l'imagination est une féerique bicyclette, sans efforts pédalons et en route!

Les ministres n'ont qu'à formuler des vœux et ces vœux s'exécutent par un tour de baguette magique. Le ministre des Beaux-Arts venait à peine de soupirer après les libéralités particulières pour les Musées nationaux que M. le baron Edmond de Rothschild offrait au Louvre le magnifique trésor d'argenterie romaine récemment découvert à Bosco Reale, près de Pompéi. Ce présent vaut bien un remerciement sans doute et le baron, *confus*, le *reçut* et *conclut* qu'on n'avait jamais *vu* ministre aussi Poin... *tu*.

Sans sortir du Louvre, dirigeons-nous vers l'entresol, sur le quai, où M. Grandidier, de son côté, a installé sa riche collection de céramique japonaise à côté de la collection de céramique chinoise déja donnée. Le Louvre était pauvre en pâtes japonaises et voici 3,135 pièces valant

2,000,000 qui lui tombent du ciel dans ses vitrines — personnages, animaux, bols, tasses, plats, assiettes, flacons, boîtes, théières, vasques, vases, brûle-parfums, et croyez que j'en passe. Tout est à voir, et certes vous vous attarderiez à voir; vous y reviendrez. Pour le moment, repédalons!

Puisque nous sommes en train de céramiquer, allons admirer à la manufacture de Sèvres une statuette des plus précieuses et des plus rares. C'est une figurine de Terme en terre cuite du XVIe siècle et provenant du château d'Orron en Poitou, où furent exécutées les rarissimes faïences du temps de Henri II. C'est encore un don, et le don des héritiers d'un éminent archéologue.

Décidément, la générosité surnage encore dans le monde des archéologues et des collectionneurs, monde d'ordinaire fermé, bouclé, sec, âpre. C'est à en pleurer des larmes de porcelaine ou de faïence. Hop! re-repédalons et, cette fois, donnons un tour de roue à Athènes. Athènes est toujours la ville aux triomphantes surprises. Je crois — s'il me souvient bien — que ces pauvres Athéniens font, en ce moment, des réparations à l'Acropole. Se figure-t-on bien l'Acropole en réparations? Moi, pas. Quoi qu'il en soit, l'Acropole vient de rendre à l'histoire une inscription sur laquelle se trouvent tout du long les comptes relatifs a la confection de la grande Minerve en or et en ivoire, chef-d'œuvre de Phidias C'était un malin que Phidias. Il connaissait ses Athéniens comme sa poche, s'il en eut une dans sa toge. Comme ils étaient voleurs, Phidias prévit qu'ils l'accuseraient nécessairement de l'être aussi et d'avoir tripoté sur le métal de la statue. C'est pourquoi l'or se démontait par plaques, et bien lui en prit, car on le lui fit peser. Le compte y était; les Athéniens furent quinauds et Phidias s'en tira de la sorte.

On me demande — en chemin — ce que deviennent les tableaux modernes signés de nos meilleurs artistes français, qui, un beau jour, disparaissent de la circulation. Les Institutions, les Musées étrangers les paient cher et les importent loin. On me signale qu'à New-York le *Metropolitan Museum of Art* possède des Cabanel, des Detaille, des Dupré, des Bonnat, des Corot, des Meissonier, etc. Toute la brillante liste y passerait. S'y trouvent par exemple le *Marché aux chevaux*, de Rosa Bonheur, payé 168,000 fr.; le *Friedland 1807*, de Meissonier, acheté 330,000 fr. Faites-nous de la bonne marchandise, messieurs les peintres, puisqu'il y a preneurs dans la jeune et riche Amérique.

Celle qui nous arrive de Rome, cette année, par exemple, ne vaut pas le diable. Peinture et Sculpture ne nous disent rien de neuf ni de fort. Êtes-vous pour la suppression ou simplement pour la réforme de cette par trop fameuse École de Rome? Hum! Grave, grave question! Vous y réfléchirez à loisir en frottant vos lunettes ou prenant une prise, bonnes gens, vieilles gens de la belle esthétique.

Je parle « prise » et naturellement je glisse dans les tabatières. Hé bien! on les « prise » aussi très fort en ce moment, les anciennes tabatières... Les voici de mode dans le monde de la curiosité et du bibelot. Rien de gracieux, de coquet, en effet, comme ces petites boîtes de toute forme, de toute matière, de toute décoration. En or finement ouvré, ornées de pierreries, enrichies de miniatures, on les trouve partout maintenant dans les intérieurs *select*, sur les bureaux, sur les tables d'ouvrage, sur les toilettes. On y enferme des timbres-poste, des aiguilles, des épingles, des plumes. Sommes-nous assez délicats, assez raffinés! Nous ne craignons pas de mettre nos jolies aïeules, nos majestueux grands-pères, à la sauce banale de nos petites commodités.

Nous avons déjà conseillé ici cet art charmant de la miniature, tout féminin, aux mains adroites et adorables des jeunes filles, des jeunes femmes, des jeunes veuves, car il semble qu'il faille être jeune pour manier ces pinceaux mignons, ou poser discrètement ces couleurs délicates.

Et — par là, quelque part — une exposition de miniatures rappelle le public à ce genre un peu délaissé. Voici les cinq miniatures aux grâces un peu précieuses de Mme Hortense Richard, et des vieilles dames sur fond vert, et des éventails, et des portraits, et encore des portraits, et toujours des portraits. La miniature semble avoir été inventée pour grouper — dans un tout petit espace — des yeux charmants, des nez élégants, des bouches sucrées, des dentelles a fleur de gorges et des gorges à fleurs de pêche. Quand on est jeune, il faut se hâter de faire encadrer sa jeunesse et ses fraîcheurs, dans ces petits cadres de poche et quand — plus tard, bien tard — les arrière-arrière petits-enfants, les arrière-arrière petits-neveux, verront les minois des arrière-arrière grand'tantes ou des arrière-arrière grand'mères, ils se diront invariablement : « Hein! étaient-elles assez jolies, assez exquises, assez suggestives, assez *juteuses*, nos aïeules, bisaïeules ou trisaïeules! » Car on dira encore : *juteux* et *juteuses*, soyez-en sûrs.

Après l'iconographie des belles dames de jadis, parler de l'iconographie des animaux de céans semblerait irrévérencieux, si, pour excuse, je n'avais ceci que notre bicyclette nous a transportés magiquement du Salon des miniaturistes au Jardin des Plantes. Trois fois par semaine, l'éminent sculpteur Fremiet apprend à ses élèves à modeler les animaux d'après nature.

Voulez-vous savoir de quelle façon posent les bêtes? Comme la comparaison avec l'espèce humaine nous jetterait dans de douces gaietés! Le chien, modèle intelligent et docile, se prête à tout ce qu'on lui demande. Le singe, modèle blagueur, fait la charge des élèves qui le pourtraicturent. Le lapin, un poseur émérite; la grue, un modèle distrait, etc, etc. Voyez-vous d'ici comme, en nous souvenant trop de nos semblables, nous arriverions vite à la malignité! Les rapprochements entre bêtes et gens sont très faciles. Entre elles et nous, il y a des ressemblances de physionomies et des caractéristiques de nature du plus haut intérêt et de la plus exacte vérité. Sommes-nous des perfectionnés ou les animaux sont-ils des contrefaçons? *That is the question*. Je me souviens d'avoir eu entre les mains, quand j'étais enfant, certain gros livre de Lavater où d'un animal à l'autre et d'un homme a l'autre, les ressemblances étaient cruellement crayonnées en rouge. Voilà qui avait troublé complètement mon optique — et si bien que dans les animaux rencontrés je voyais mes meilleurs amis, et dans mes meilleurs amis je voyais parfois de très vilaines bêtes.

Je crois bien que j'ai épuisé toute la place que l'*Œuvre d'Art* attribue à mon bavardage de quinzaine. C'est pourquoi, afin de n'être point rappelé à l'ordre par ce bon ogre de directeur et de ne vous point ennuyer plus que de raison, je termine avec le point obligatoire et obligé.

Aimé Giron.

RÉPÉTITIONS

Nous avons l'habitude de demander aux artistes la primeur de leurs œuvres, nous aimons connaître leurs tâtonnements autour de cette œuvre, leur recherche, et voir, avant l'objet d'art achevé, la maquette, l'esquisse ou l'ébauche. Ce goût motive les visites que nous faisons aux ateliers de peintres pour les surprendre derrière la toile dans l'inquiétude d'un geste heureux, d'un sourire ou d'une gamme harmonieuse de bleu et d'or dans un ciel crépusculaire. Notre plaisir est de chercher un instant avec eux, de figurer imaginativement la pose définitive du bras, la courbure du cou ou la violence des bleus. D'ailleurs, à cet examen d'un travail inachevé, pour peu que nous ayons un peu de culture, nous l'élargissons par les aperçus nouveaux auxquels il nous conduit, par la vision dans la rétine de formes non réalisées, il est vrai, mais pensées en beauté. C'est donc un très salutaire exercice que d'aller heurter aux ateliers et méditer avec les peintres sur la composition définitive d'un tableau.

Non moins profitable la station chez le statuaire où nous gagnons de connaître mieux les différents marbres, leur grain, leur degré de poli, les facilités qu'on a à les travailler; toutes notions qui plus tard nous aideront à comprendre mieux le pourquoi des formes et celui des effets de lumière. Nous voisinons, dans l'atelier du sculpteur, avec les glaises et les argiles. Nous passons à côté des maquettes informes où l'idée va naître, à côté d'autres maquettes où l'idée vient de naître, où la forme dort encore dans l'empâtement, mais d'où sortiraient en quelques coups de pouce des reliefs, des courbes, expressions de beauté inachevée. Nous pouvons nous arrêter devant ces terres hâtivement pétries et compléter la forme, imaginer l'ensemble terminé, mis au point, près pour l'exposition. Voilà encore un labeur qui n'est pas inutile et dont bénéficie hautement l'affinement du goût de quiconque s'y livre sur des œuvres vraiment d'art.

Hélio BUIRETTE et FAYET, Paris.

COIN DE BAL A LA CAMPAGNE (J.-D. LUBIN)

Hélio Buirette et Fayet, Paris.

AMATERASSU LA DÉESSE DU SOLEIL (P. QUINSAC)

Salon des Champs-Élysées

L'Œuvre d'Art, Paris

Hélio Buirette et Fayet, Paris.

SOUS BOIS (DAMOYE)

Hélio Buirette et Fayet, Paris.

JEANNE D'ARC (PAUL DUBOIS)

Estimez, pour les deux précédents exemples, les joies qu'on peut glaner derrière le chevalet d'un Puvis, méditant d'un crayon doux les silhouettes noblement profilées sur les fonds que nous connaissons. Calculez ce que nous pourrions gagner à surprendre tous les gestes d'essai, tous les traits tracés, puis effacés dans l'impatience de la composition : *suivre* en un mot l'*idée de l'artiste,* de ses origines à sa forme dernière, connaître ses évolutions, ses contradictions, ses retours sur lui-même, jusqu'au dernier coup du pinceau, depuis le premier trait du crayon.

Rodin composant. Autre spectacle d'égal intérêt. D'abord, la glaise en tas, telle qu'elle arrive en pains carrés. Puis, la disposition sur la planchette, les premiers contacts. L'apparence nulle de cette matière grise qui se déforme peu à peu sous les doigts. Soudain, les soupçons d'une forme, une croupe qui s'accuse, une jambe qui se détend, une autre qui se replie, un buste qui se renverse, une tête! Et puis, changement d'idée. Le buste exagère sa cassure, la tête s'encadre de cheveux déployés en onde; un bras qui, tout à l'heure, reposant sur le sol, disparaissait dans des draperies, s'élève maintenant replié au-dessus du front. La composition s'est modifiée, l'idée de l'artiste s'est orientée autrement. Tout à l'heure, elle va changer encore. Enfin, la maquette dernière! Le dernier frottis de mirette!

Et demain, l'attaque du bloc de marbre. C'est alors en plus grand le même spectacle, le même travail et les mêmes joies. Tout ce qui est question de *métier* disparaît petit à petit. L'artiste qui, à l'origine, faisait un travail non encore dessiné, voit d'heure en heure se cerner son motif. Le bloc, d'informe qu'il était, s'anime, un soupçon de vie le traverse, une étincelle encore et l'œuvre sera. Et c'est l'amplification de l'étude modelée, la pensée balbutiée hier traduite aujourd'hui dans la pureté de ce marbre, et le morceau se dresse vivant, plus vivant pour nous encore, si nous l'avons suivi, geste à geste, dans l'évolution de sa conception, si nous avons été témoins de la gestation lente de cette beauté qui vient de s'achever.

Dans le domaine des lettres, il est également profitable de s'enquérir de ce que fut le poème, le drame ou le roman avant sa présentation par l'auteur sous la couverture fraîche des volumes récemment tirés. Très jeunes, n'avons-nous pas taquiné nos poètes adolescents, ceux de l'avenir, et qui déjà tiennent parole, pour lire les bordures de journal où ils avaient hâtivement noté quelques vers, en omnibus, dans la rue, n'importe où. « Montre-moi cela! » et nous déchiffrions par dessus l'épaule l'embryon sans contours de poèmes qui parfois, mis au point, furent exquis.

Pourquoi est-ce un des éléments principaux du mondanisme que faire lire aux auteurs dramatiques, bien avant la première, quelque acte de leur œuvre? N'a-t-on pas vu des romanciers invités à lire, eux aussi, en conférence publique, vingt pages de leur roman « qui paraîtra le mois prochain »?

Tout ceci constitue des répétitions provoquées par notre désir de connaître. Si, pour de nombreux, ce désir n'exprime tout au plus qu'une curiosité vague et sans but, chez beaucoup d'autres, une direction nette s'accuse qu'il importe de définir brièvement. Connaître du talent d'un peintre uniquement par ce que nous voyons de lui aux Salons annuels, disent-ils, ne suffit pas. Pour le posséder entièrement, il faudrait avoir la faculté de le suivre dans son travail, de noter au passage les inflexions de son procédé et d'étudier, dans l'œuvre, autant sa forme dernière que toutes ses formes transitoires. De même du statuaire.

Connaître de l'idée d'un poète par le sonnet définitif qu'il livre à la publicité, ne suffit pas. Pour nous autres (en édition spéciale, bien entendu), il devrait publier ses ratures mêmes, et mettre en marge les images successives qu'il repoussa pour aboutir à celles qu'il adopta, celles-ci filles des premières, et dont par conséquent la parenté pourrait nous intéresser.

Connaître de l'âme d'un drame par la soirée de première où l'intelligence des interprètes et l'accessoire contribuent à un ensemble fini, ne suffit pas. Il serait curieux, et combien plus fortifiant! d'avoir suivi les répétitions une à une et de se souvenir des attitudes qu'essaya et repoussa tel artiste, des expressions de timbre ou de visage que combina tel autre, etc. Exemple : Avoir suivi depuis la première tentative Sarah Bernhardt, étudiant *Phèdre!*

Connaître d'une symphonie par l'impeccable exécution d'un Lamoureux ne suffit pas, ajoutent-ils encore.

Assister aux répétitions, suivre les développements, les mises au point, les efforts individuels, les groupements successifs, l'ensemble, assister à la discussion des mouvements, à l'interprétation des nuances, permettrait de posséder sur les œuvres musicales les notions les plus complètes et les plus lumineuses.

Ils ont raison, les *artistes* qui réclament ces privilèges. Mais, il faudrait interdire au snob de courir chez Puvis faire acte de présence, si Puvis consacrait deux heures par jour à peindre devant un public silencieux, attentif et travailleur. Il faudrait laisser les comtesses à la porte si Rodin, dans un même temps, faisait un cours sur la façon dont il fut amené à composer sa dernière œuvre, sur les mobiles qui le guident dans la recherche de l'étude actuelle; il faudrait refuser l'entrée aux désœuvrés gommeux si Sarah consentait à laisser la salle dans l'ombre et à y recevoir des sincères, soucieux d'anatomiser plus intimement les drames qu'elle présente au grand public. Il faudrait enfin être sans pitié pour les riches dilettantes et les amateurs titrés qui feraient mine de s'introduire à notre suite, dans les promenoirs du Cirque d'Été, lorsque M. Lamoureux met sur pied la *Neuvième* de Beethoven ou l'*Enchantement du Vendredi-Saint.*

Pourquoi n'y pas songer? Mais ici n'est point l'endroit de chercher les moyens pour réaliser pratiquement une idée qui, théoriquement, est agréable à formuler. L'essentiel serait d'éviter les fraudeurs qui, sous prétexte d'art, se faufileraient à l'Opéra aux répétitions des *Maîtres chanteurs*, et d'apparence intéressés à l'œuvre, n'y comprendraient, somme toute, rien du tout.

Mais pour aujourd'hui, ne pourrait-on se borner à un cercle restreint d'auditeurs sûrs, et la critique, les écrivains, les artistes, les intellectuels reconnus ne pourraient-ils obtenir libre entrée aux répétitions et suivre du fond d'une loge, ignorés même des interprètes, le travail d'art des artistes dramatiques, des musiciens de nos concerts et ceux de nos théâtres?

Mais je vois les ouvreuses agiter leurs bonnets roses, et j'entends les cris de Messieurs les Régisseurs!!

MARC CROISILLES.

De la beauté chez les Grecs

Certes les Grecs avaient le sentiment de la beauté; ils l'avaient cependant moins analysée qu'elle ne l'a été depuis,

et leur grand philosophe Platon nous paraît en avoir parlé d'une façon quelque peu confuse. Or les idées semées par les littérateurs influent toujours sur leur siècle, et particulièrement sur les artistes, dont la mission est de rendre palpables, et pour ainsi dire vivantes, les idées les plus abstraites.

En art, a dit Platon, on doit tendre à un idéal de beauté, et il concentre cet idéal dans ce qui est un, éternel, immobile[1]. Suivant lui, l'art ne doit refléter ni la passion, ni le mouvement, ni le caractère vivant et individuel; il n'est pas seulement destiné à nous instruire et à nous distraire, il doit aussi et surtout nous rendre meilleurs.

Platon confond ainsi la beauté avec la morale, aussi proscrit-il sévèrement les mouvements et les passions, et fait-il planer l'idéal dans ce qui est un immobile. Il en arrive à prendre pour modèle l'Égypte, où depuis dix mille ans les ouvrages de peinture et de sculpture n'ont pas changé, et sévèrement il proscrit toute innovation artistique.

Les artistes grecs accueillirent cette doctrine avec défiance. Ils ne synthétisaient pas toujours, déjà même ils faisaient le portrait, et si toutes leurs facultés étaient tendues vers l'Idéal de la beauté, ils avaient la persuasion intime que celle-ci peut se trouver et dans les mouvements et dans les passions. Ils s'efforçaient donc de les faire vivre dans le marbre, ainsi qu'en témoignent le *Discobole* et le *Gladiateur combattant*. A leur insu, les paroles du grand homme pesaient-elles encore sur leur génie, c'est probable, car ils tempéraient ces passions, ils décomposaient et réglaient ces mouvements.

Déjà Platon affectait un certain dédain des artistes et des poètes, dédain peu justifié, car lui-même s'était essayé dans la peinture et dans la poésie, et il y avait échoué; mais lorsqu'il se vit impuissant à les diriger, à canaliser leur génie, lorsqu'il les vit échapper à sa théorie, il en conçut une irritation tellement vive, qu'il proposa de bannir de la République tous artistes et poètes dont, suivant lui, les œuvres tendaient à corrompre les mœurs.

Il n'est jusqu'au grand Homère luimême qu'il n'ait nié comme poète et criblé de sarcasmes.

Oh! combien il est heureux que les artistes et poètes grecs soient, dans une certaine mesure, parvenus à s'affranchir du joug du grand philosophe. Que d'œuvres immortelles n'eussent pas vu le jour, étouffées qu'elles eussent été dans une formule implacable.

O toi, Vénus de Médicis, déesse de chair, frémissante de vie! ton beau geste si pudique n'eût pas trouvé grâce devant le grand moraliste, il eût fallu te sacrifier.

Et toi, charmante qu'on nomme l'Aphrodite accroupie, poème de jeunesse! floraison de chair! toi qui si longtemps nous as fait prendre en pitié les vagues et pâles beautés que nous offre notre triste siècle, il t'eût fallu cacher, draper dans ton péplum ces merveilles, car elles offusquaient le grand homme. Sa vertu, bien fragile sans doute, tremblait devant ta triomphante nudité.

Si les artistes grecs n'eussent eu assez de clairvoyance et d'énergie pour rejeter la doctrine platonicienne, l'École romaine qui découle de l'École grecque ne nous eût donné ni Michel-Ange, ni Raphaël. Bien plus, l'art grec, cette fleur radieuse qui domine de sa tige toutes les autres productions humaines, l'art grec aurait subi le sort de l'art égyptien que le grand homme s'efforçait de prendre pour modèle, art qui est demeuré stationnaire et incomplet, figé qu'il est dans sa formule hiératique.

Au reste, Platon lui-même eut conscience de son impuissance; cherchant dans l'Hippias à définir « le beau », il n'y peut parvenir, il s'embarrasse dans sa dialectique comme un pêcheur dans ses filets, et ce philosophe profond, à l'esprit fin et subtil, si ironique vis-à-vis des autres, en arrive à cette décevante conclusion :

« . . . . il m'est prouvé jusqu'à l'évidence que j'ignore ce que c'est que le beau; tant que je serai dans un pareil état, crois-tu que la vie me sera meilleure que la mort. »

Pour conclure, rallions-nous donc à l'opinion d'Aristote qui, s'il rendait justice à Platon, voyait aussi clairement ses défauts, car il disait de lui :

« J'aime bien Platon, mais j'aime encore plus la vérité. »

PAUL TOURETTE.

1. Voir le IIe livre des *Lois*.

PARIS
ET
L'ÉCOLE FRANÇAISE

Il n'y a que les malades de corps ou de pensée pour maudire Paris. Les jeunes et les vaillants aiment cette ville. Elle est le lieu de toute gloire durable. On peut être élu capitaine dans le plus simple village, on est agriculteur en Normandie, industriel dans le Nord, commerçant à Brest ou à Bordeaux, mais l'artiste, le philosophe, le romancier, l'historien, le critique, c'est-à-dire l'homme d'intelligence, n'est pas libre de choisir le lieu de son activité. S'il ambitionne pour son livre ou sa toile l'éloge superbe décerné jadis à Thucydide, s'il espère que l'avenir appellera son œuvre « une conquête éternelle, κτῆμα ἐς ἀεί », un rayon durable, un triomphe incontesté, une victoire décisive, c'est à Paris qu'il est tenu de prononcer son *Exegi monumentum*.

Est-ce un progrès? Nous ne le pensons pas. L'Italie a l'école toscane, l'école bolonaise, l'école vénitienne et d'autres encore. La France n'a qu'une école. Or, comme il arrive que les hommes supérieurs n'abdiquent jamais, l'école française offre au monde une armée de peintres au talent égal mais très différent. Rapprochés les uns des autres, ils se nuisent dans l'esprit du public qui cherche inutilement auquel appartient la couronne. Supposez pour une heure que Granet ait vécu en Provence, Ingres dans le Quercy, Géricault en Normandie, Sigalon dans le Bas-Languedoc, chacun d'eux serait peut-être devenu chef d'école. Plus d'une fois, nous avons regretté pour notre part cette centralisation intellectuelle qui a fait de Paris le seul foyer. Et dans nos heures de rêverie — qui donc peut commander à son rêve? — nous regrettions ces grandes écoles provinciales du XIIIe siècle qui ont couvert la France de chefs-d'œuvre sculptés. La peinture n'aurait pas été moins féconde ni moins personnelle, soyons-en sûrs, s'il lui avait été donné de grandir sous un ciel plus large que le ciel d'une seule capitale.

Mais c'en est fait. La province est dépouillée dans notre société moderne. Paris est le dispensateur de toute renommée, c'est à Paris que se décernent les vrais diplômes, les grandes

lettres de naturalisation dans le monde de l'esprit. Acceptons la loi. Aussi bien, la multitude des hommes d'intelligence qui affluent à Paris ont élevé l'atmosphère de cette ville étrange. On y vit plus vite que partout ailleurs. L'air qu'on y respire est fait d'enthousiasme et de pénétration. L'esprit n'y peut sommeiller : il est constamment en haleine.

Paris donne un manteau de lumière aux idées.

C'est Victor Hugo qui s'exprime ainsi, mais, dans son lyrisme, le poète a dit plus vrai qu'il ne le pensait. Le « manteau » dont il parle avec tant de justesse n'est qu'un vêtement, une chose de surface. Mais l'idée, le principe de l'œuvre produite, le caractère du livre ou de la peinture sont d'essence plus intime et ne sauraient subir cette sorte de nivellement ou d'assimilation servile qui ferait de nos maîtres une phalange sans contrastes dans les tendances ou le tempérament. Cette discipline n'existe pas; elle n'est point à redouter. La France est un pays trop vaste; ses provinces sont trop distinctes pour que ses artistes nés sur les points les plus opposés ne gardent pas, leur vie durant, l'empreinte du lieu natal.

Un artiste doublé d'un penseur formulait il y a cinquante ans ces réflexions curieuses :

« Je ne sais rien de pittoresque comme cette petite ville de la Ferté-Milon qui est bâtie en amphithéâtre! Et la belle et modeste petite maison de Racine, au pied de laquelle passe une rivière! Tout est calme et grand dans ce pays. L'âme doit s'y replier sur elle-même. La Ferté n'est pas une ville de passage, et sans doute on y voyait encore moins de monde au temps de Racine. Or, les premières impressions de l'enfance se gravent profondément dans l'esprit et pour toute la vie. C'est dans l'église de Saint-Waast que fut baptisé Racine. Un fermier habite la maison qu'on a construite sur les ruines de l'église. Elle est entourée de vignes et de fleurs. On y entend le murmure d'une source. L'ancienne architecture du temple demeure très visible malgré la construction nouvelle. Le calme de la nature et des habitants porte à la réflexion. La maison de Racine est occupée par des gens qui, sur les apparences du moins, mènent une vie paisible. La maison de Corneille, à Rouen, est occupée par un serrurier qui fait grincer le fer d'un bout à l'autre de l'année. Corneille est né dans une ville tumultueuse, commerçante et renfermant dans ses murs une classe ouvrière en lutte avec la vie. Tout cela aura certainement frappé cet homme énergique. Je crois que si l'on pouvait donner une *vue* du pays où chaque grand homme a pris naissance, on serait souvent moins surpris de la direction de ses idées. »

Un jour qu'il regagnait Paris en suivant la Seine, notre artiste fit halte aux Andelys, lieu natal de Poussin. « Plus j'observe ce pays, écrit-il, plus je me persuade que les grands génies ont subi l'empreinte des objets qui les ont frappés dès leur première enfance. Ces montagnes crayeuses, arrondies, presque molles, comme si elles avaient passé de longs siècles sous les eaux; ces rochers dont on dirait des colonnes ayant supporté les temples gigantesques de l'âge primitif, étaient de nature à fortifier un esprit philosophe capable de s'alimenter au spectacle des ruines. Analysez les toiles de Poussin : les lignes en sont graves, simples. Pas de ces pointes aiguës qui sentent l'énergie dans l'audace, la lutte victorieuse. Ce pays fait songer au lendemain d'un cataclysme. Qu'elle serait majestueuse, l'austère figure de Poussin, ayant cette nature pour piédestal, et élevant jusqu'au ciel sa noble tête où serait gravé le rayonnement de la pensée! »

Faisons la part de l'exagération dans ces axiomes trop rigoureux. Il n'en demeure pas moins vrai que l'origine des peintres les mieux doués, les plus adroits de notre école, demeure visible sur leurs toiles. La lecture du livret, faite à ce point de vue particulier, ne laisse pas d'être suggestive. On y trouve mentionné le lieu de naissance de chaque maître. Cette indication éveille mille pensées. Elle incline aux recherches, à l'étude, subtile peut-être mais remplie, en fin de compte, de découvertes précieuses. Prenons au hasard quelques exemples : M. Bouguereau est de La Rochelle, M. Gérome de Vesoul, M. Hébert de Grenoble, M. Bonnat de Bayonne M. Breton de Courrières, M. Henner de Bernwiller, M. Français de Plombières, M. Laurens de Fourquevaux, M. Jules Lefebvre de Tournan, M. Detaille de Paris.

Sans doute ces maîtres partis des régions les plus diverses de la France ne sont pas venus d'hier à Paris. Leurs impressions de jeunesse se sont modifiées, altérées peut-être au contact des hommes de mérite qu'ils ont pris pour guides. Mais, en dépit de toutes les influences, leur tempérament, celui de leur province, j'oserais dire du terroir auquel les rattache leur naissance et leur inconsciente formation, demeure écrit sur leurs ouvrages. Il serait aisé de délimiter dix écoles dans l'école française et c'est cette variété d'aptitudes, ces contrastes, ces oppositions qui donnent à la France de nos jours, observée dans ses maîtres, une vitalité superbe et rassurante. De temps à autre, la vogue d'un jour fait illusion; des courants tumultueux se dessinent vers un ordre de pensées ou de procédés qui semblent la négation de certains principes essentiels. N'en prenons pas souci. Ce ne sont jamais que des personnes qui se noient, et encore beaucoup de naufragés saisissent dans la tempête un fragment de mât qui les porte au rivage. Je ne puis donc écouter avec conviction, moins encore avec trouble, les critiques chagrins qui se plaignent d'une décadence imaginaire. O! les timides et les imprévoyants! Trop de sève circule dans les veines de nos peintres, leur légion est trop compacte pour que l'avenir n'appartienne pas à ces vaillants. Il se peut qu'à l'heure actuelle un grand nombre soient sortis des rangs, mais au moindre coup de clairon, Languedociens et Franc-Comtois, Artésiens et Lorrains, coude à coude, émules de savoir, d'inspiration, de génie monteront tous à l'assaut. La suprématie de l'école française n'est pas en danger.

HENRY JOUIN.

NOS GRAVURES

LUBIN. *Coin de bal à la campagne.* — Les cavaliers sont d'allure rustique; les danseuses, très naturelles de costume et d'expression. Observez la plus proche du jeune homme : elle est sûre d'être choisie, et pour un peu elle paraîtrait indifférente au choix qui la flatte. Sa voisine a le regard attristé. Il entre du dépit dans la moue de ses lèvres et la dernière jeune fille laisse percer un dédain caractéristique.

∴

QUINSAC. *Amatérassu, la déesse du Soleil.* — Très curieuses d'attitude, de type, de costume, ces suivantes de l'Apollon de Tokio. Le Japon a ses adeptes; il est juste que la littérature japonaise inspire les peintres. M. Quinsac a fait choix d'une légende qui lui a fourni les éléments d'une composition très vivante et d'une distinction dont il faut louer l'auteur.

∴

DAMOYE. *Sous bois.* — C'est la chute des feuilles, c'est l'automne, c'est le déclin de l'année.

Millevoye aurait aimé ce paysage. M. Damoye en a été le peintre suave et pénétrant.

Paul Dubois. *Jeanne d'Arc.* — Le bronze savant et jeune de M. Paul Dubois n'a nul besoin de commentaire. La libératrice de la France fixe le ciel et s'avance l'épée haute. Louer l'exécution, ce serait faire acte de naïveté. Insister sur le caractère inspiré que le maître a su imprimer à son modèle est chose superflue. D'ailleurs, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dès sa première visite au Salon, a voulu assurer à la France la propriété de cette œuvre magistrale, et ces jours passés les membres du jury, dans un élan de spontanéité respectueuse qui les honore, acclamaient le maître en face de sa statue. De pareils hommages que M. Paul Dubois n'a pas cherchés, et qu'il était loin d'attendre, ont paru naturels. C'est dire l'excellence de l'ouvrage et la modestie parfaite de l'auteur.

H. J.

Marcel Andrès

(*Suite*)

Anaïs, étonnée, passa sa petite main sous le bras de Marcel :

— Venez cueillir des œillets.

— N'ai-je pas vu chez vous un monsieur Agénor, clerc de notaire ?

Anaïs se sentit pâlir; sa main trembla sur le bras de Marcel qui n'eut pas l'air d'y prendre garde.

— Oui..... il y vient quelquefois.

— Eh bien, ma chère enfant, cette jeune vermine est en train de préparer le plus mauvais tour possible a une jeune fille dont je ne sais pas le nom. C'est la seule chose que je n'aie pas entendue. Mais vous qui connaissez tout le monde ici, vous devinerez et vous l'avertirez.

Il lui répéta alors mot pour mot la conversation qu'il avait entendue sur la plage.

Anaïs, saisie, restait immobile, pâle, les lèvres serrées; puis, levant tout à coup vers Marcel son charmant visage :

— Je vous remercie, monsieur Andrès, je connais la jeune fille, vous aussi ! Mais vous avez l'âme trop délicate pour le dire; vous lui sauvez plus que la vie, elle ne l'oubliera pas !

Et d'un geste nerveux elle faucha une douzaine des plus beaux œillets sans regarder aux boutons dont elle était économe en temps ordinaire et les tendit a Marcel.

— Portez-en un à Marguerite de ma part; dites-lui que je l'aime toujours et que je vous aime, vous, comme un frère

En prenant les œillets, Marcel serra cordialement et avec joie la petite main qui se tendait a lui.

— Est-il possible de rester dehors nu-tête par un tel soleil ! cria Mme Grosjean, descendant les marches du perron. Vous allez prendre une insolation, rentrez vite au salon tous les deux.

Après quelques mots échangés, Marcel s'en alla.

— Dois-je remonter dans ma chambre, maman ?

— Si cela te semble trop désagréable de rester en ma compagnie ?...

Anaïs sourit et vint embrasser sa mère.

Le père, rentré pour le dîner, fut dans le ravissement de retrouver sa fillette, et Anaïs, le cœur plus léger, jasait, babillait, heureuse de se sentir déliée d'un engagement qui, maintenant, de sang-froid, lui paraissait absurde. Seulement, au fond, elle avait une rancune, une rage, un besoin de se venger de ce maître sot qui allait faire aux autres la confidence de ses amours.

— « Ah ! tu trouves que l'affaire est dans le sac, que la petite a mordu à l'hameçon ? Tu vas voir quel poisson tu trouveras a ta ligne ! »

Papa raconta a sa femme et à sa fille sa conversation avec le préfet, les projets d'agrandissement pour Ker-Ellé, l'affaire du casino qui commençait à prendre de la consistance. — La soirée était etouffante. A neuf heures, Anaïs pensa : « Tu fais le pied de grue, maître renard ! Guette tes raisins ! Et l'autre est sur le siège. Ce serait amusant de les voir. » — Père ?

— Quoi, fillette ?

— La soirée est si chaude ! Viens donc faire un tour du côté de la campagne. Nous sortirons par le jardin, il n'y aura pas de poussière.

— C'est que je suis bien las du voyage !

— Mais cela te reposera, une promenade a la fraîche, il y a si longtemps que je ne suis sortie !

A quoi pensait-il, ce papa, de ne pas comprendre que sa fille avait bien raison de vouloir l'emmener ?

— N'est-ce pas, père, qu'il fait bon dehors, que c'est gentil d'être ensemble ? Tu n'as pas dû t'amuser beaucoup pendant que j'étais là-haut ?

M. le Maire s'abstint de répondre, de peur d'encourager les révoltes de cette petite insurgée. Mais comme il était de son avis ! Mon Dieu, non, il ne s'était pas amusé avec son agréable moitié.

En chemin on rencontra un cocher, son fouet a la main, et qui s'en allait a pied vers la grande route.

— Qu'est-ce que ce rôdeur-là vient faire par ici ? C'est un chemin qui ne mène a rien ; est-ce que ce serait mon voleur de pêches ?

— Le fait est que c'est une drôle de place pour un cocher. Et regarde donc, père, comme il est emmitouflé par un temps si chaud, son chapeau sur les yeux, comme s'il avait peur d'être reconnu.

— Écoute, fillette, c'est isolé sur cette route; si nous nous en allions ? Ce gaillard-là a mauvaise mine. Si j'étais seul, cela me serait égal, mais avec toi...

— Au contraire ! à deux, il n'y a pas de danger. Filons-le donc un peu, papa, pour voir où il va. Ce serait drôle si nous avions plus d'esprit que les gendarmes, et ce ne serait pas difficile.

Ils avançaient toujours dans la campagne.

— Tout de même, papa, c'est un vrai cocher ; voila une voiture là-bas qui attend, ce doit être la sienne.

— C'est drôle, dit le père intrigué, qu'est-ce que ce gaillard-là pouvait venir faire de notre coté ?

— Ça sent la pêche ! dit Anaïs, faisant une grimace comique et gonflant ses narines.

— Ah ! mais n'allons pas plus loin, fillette, ils sont deux !

— Oh ! oh ! ça se corse ! Tiens, mais, papa, ou je me trompe fort, ou c'est cet idiot de monsieur Agénor qui est campé là comme une grue sur ses longues pattes.

— C'était bien la peine de lui faire une histoire à propos de ce garçon, murmura le père; voyez comme elle y tient !

— Allons donc lui demander ce qu'il fait là, perdu dans la campagne, à une si drôle d'heure.

Les deux promeneurs pressèrent le pas.

— Eh ! bien, jeune homme, est-ce que vous partez aussi pour l'Amérique, comme M. Andrès ? Vous prenez un drôle de chemin.

Agénor saisi prit sans effort l'air profondément idiot :

— J'ai reçu une lettre de ma tante qui est mourante ; elle me demande de suite. J'ai peur d'aller chercher son héritage !

— Ah ! c'est une autre affaire, je vous plains ; c'est un mauvais moment à passer, bien que cela rentre dans vos attributions, les successions ! Mais, pourquoi prenez-vous une voiture au lieu du chemin de fer ?

— Ma tante m'a envoyé son cocher pour aller plus vite. Mais comme il ne connaissait pas les chemins, il s'est égaré. J'ai eu grand'peine à le rejoindre.

Et son regard furieux interrogeait Anaïs. Celle-ci haussa les sourcils, fit un charmant mouvement d'épaules en regardant son père. Cette pantomime disait clairement : « Je n'ai pas pu me débarrasser de papa ! »

— Est-ce que vous pourrez être de retour demain soir ? dit-elle négligemment.

— Demain ? souligna Agénor.

— Oui, demain ?

— Certainement ! il le faut bien a cause de l'étude.

— Alors, bonsoir et bon voyage, monsieur Agénor. Je souhaite que votre tante soit mieux.

— Est-ce qu'elle se moque de moi ? pensa Agénor. Le diable emporte les pères... et les mères et les filles avec ! Me voila bien planté avec ma voiture sur les bras ! Et l'obligation de voyager demain ! car je ne puis pas rester à Ker-Ellé après la bête d'histoire que je viens de raconter. De plus, il faut que je sois rentré demain soir, car elle m'a donné rendez-vous. Tu as bien compris que c'était un rendez-vous, n'est-ce pas ?

— C'était souligné. Elle est bigrement jolie tout de même, je l'attendrais bien huit jours de suite à sa convenance et même plus longtemps ! Et deux cent mille francs de dot ! . . Veinard !

— Deux cent cinquante, mon cher ! Allons ! en route et ne fatigue pas les chevaux. Il faut qu'ils recommencent demain la comédie. Son rendez-vous était bien vague... Je viendrai l'attendre derrière le mur du jardin, au petit pavillon.

— Et d'une ! se dit Anaïs, en rentrant chez elle. Mais cela ne finira pas encore demain, ce serait trop tôt !

Avant de se coucher, elle redescendit dans le jardin pour y cueillir quelques pêches. Il entrait dans son plan que l'on crût encore au voleur. Tout en les mangeant paisiblement, elle dressait ses batteries. M. Agénor n'était pas au bout de ses peines. Le lendemain, à sept heures du soir, il y avait salut et instruction. Comme d'habitude, Mme Grosjean et sa fille y assistaient.

En sortant de l'église, Agénor offrit l'eau bénite a Anaïs. « Ce soir, a neuf heures, au mur du jardin », murmura-t-il. Mme Grosjean se retourna. Agénor était déjà perdu dans la foule.

Jan Kermohr.

(*A suivre.*)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { UN AN. . . . . . 24 francs
SIX MOIS . . . . 12 —
TROIS MOIS . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

FRANCE : Un An. . 80 fr. | ÉTRANGER : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 55

20 Juillet 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

CHARLES PONSONAILHE

Le journal le plus lu — après *l'Œuvre d'Art* — à cette époque-ci de l'année, c'est assurément l'*Indicateur des Chemins de fer*. Tout le monde s'apprête aux voyages; tout le monde est parti. Paris n'est plus qu'un désert assez semblable, aux maisons près, à quelque désert africain. Mais il en est des voyages comme de tous les événements de l'existence; on les désire, et rarement on les fait tels qu'on les a rêvés. Je suis sûr que mon lecteur s'est maintes fois proposé de voir Rome, Florence, Milan, Venise, Bologne, Padoue, sans omettre de parcourir l'Allemagne, les Flandres, la Hollande et l'Espagne, c'est-à-dire les terres privilégiées, les cités illustres, fières de montrer aux voyageurs les œuvres impérissables de leurs artistes. Et les circonstances nous enchaînent; et lorsque notre esprit altéré de lumière intellectuelle, d'idéale beauté, fait halte à tous les palais, aux basiliques, aux Musées d'Europe, notre corps moins alerte, moins libre de ses mouvements, vaincu par l'espace, commandé par la fatigue ou les maladies, s'arrête à Biarritz, au Pouliguen, à Étretat, à Luc-sur-Mer, à moins qu'il n'ait trouvé gîte à Saint-Cloud ou à Sèvres.

Qu'importe. Le livre supplée à toutes les excursions quand le livre est bien fait. Notre globe, si restreint qu'on le fasse, ne nous est connu que par le livre. C'est à peine si le plus favorisé d'entre nous a parcouru trente cités dignes d'être vues par un homme de pensée. Le reste de l'univers demeure étranger à l'intrépide pèlerin qui n'a d'autre ressource que de recourir au livre, s'il veut acquérir quelques notions générales sur des régions que jamais il ne pourra voir.

Voici, juste à point, un excellent ouvrage qui m'est tombé sous la main et que j'ai lu avec fruit. Il a pour titre les *Cent chefs-d'œuvre de l'Art religieux*. La maison Didot, la première pour le renom, l'a voulu éditer avec un soin jaloux, et l'auteur, M. Charles Ponsonailhe, a mis dans cet ouvrage le goût, l'érudition, la chaleur d'âme qu'il apporte à ses moindres études.

Ces *chefs-d'œuvre* sont le commentaire éclatant de toutes les scènes évangéliques, depuis la Nativité de la Vierge jusqu'au Jugement dernier. L'idée de cette vaste galerie est des plus heureuses. Elle est à la fois logique et instructive. Il y a longtemps que nous-même avons pensé qu'il y aurait intérêt pour nos artistes à trouver réunies dans une suite d'ouvrages la Bible, Homère, Sophocle, Dante, Shakespeare, tous les grands poètes interprétés par les peintres et les sculpteurs du passé. Ces pages classiques seraient un enseignement pour les jeunes artistes de ce temps qui ne songent pas à la tradition fixée par leurs devanciers et dont les audaces, le plus souvent, témoignent d'une ignorance regrettable. M. Ponsonailhe a-t-il eu la préoccupation de faire un livre utile, que dis-je, un livre indispensable aux élèves de nos écoles d'art appelés à traiter des scènes évangéliques? Je l'ignore. Il a dû ambitionner la faveur d'un public plus vaste, plus mêlé en plaçant sous les yeux de ses lecteurs une merveilleuse suite de planches dont la succession répond à l'ordre des faits exposés par les évangélistes. Il nous est agréable de constater que si les *cent chefs-d'œuvre* sont de nature à intéresser l'homme du monde, ils pourront être aussi d'un très grand secours pour les peintres de ce temps.

Il était à coup sûr aisé de trouver cent tableaux remarquables se rattachant à l'Évangile, mais M. Ponsonailhe, très versé dans l'histoire de l'art, a voulu glaner avec méthode dans toutes les écoles. C'est ainsi que son ouvrage est une sorte de synthèse de la peinture religieuse chez tous les peuples de notre vieille Europe. Naturellement, l'Italie a la part du lion dans cette belle galerie composée par notre confrère. Sept des écoles italiennes ont fourni à M. Ponsonailhe leur contingent superbe de chefs-d'œuvre. Ils sont signés par les Florentins Giotto, Lippo Lippi, Fra Angelico, Ghirlandajo, Lorenzo di Credi, Botticelli, Fra Bartolomeo, Michel-Ange, André del Sarte. L'école romaine est représentée par le Pérugin, Raphael, Jean d'Udine, Daniel de Volterre et le Caravage. Les Milanais s'appellent Léonard, Solari et Luini. Viennent ensuite les Vénitiens Carpaccio, Titien, Véronèse, Palma le jeune et Bassan. Saluons les puissants Bolonais Annibal Carrache, Guido Reni et le Dominiquin, puis les deux maîtres de Parme et de Padoue, Corrège et Mantegna. Tel est le cortège des dieux de la palette nés sous le ciel propice de l'Italie auxquels M. Ponsonailhe a donné place dans son riche panthéon.

Moins nombreux seront les peintres espagnols. Moralès, Ribera, Velazquez et Murillo sont les seuls que le critique ait appelés à concourir à son œuvre. Chez les Flamands, M. Ponsonailhe a fait choix de Van Eyck, Memling, Van Orley, Goltzius, Rubens et Van Dyck. L'Allemagne lui a fourni Albert Durer, Holbein et Overbeck; la Hollande, Rembrandt et Govaert Flinck; la France, Poussin, Champaigne, Bourdon, Le Sueur, Le Brun, Prud'hon, Ingres, Delacroix et Flandrin.

Qu'en pense notre lecteur? N'est-il pas évident que cette mesure, ce tact dans le choix des maîtres atteste une connaissance sérieuse de l'histoire de l'art? Avec une pareille légion de peintres de haut mérite, en prenant pour trame de son livre le récit évangélique, M. Ponsonailhe ne pouvait moins faire

que de produire un ouvrage excellent et c'est ce qui est arrivé.

Tant de sûreté dans la composition décèle un écrivain rompu aux secrets de son métier. C'est que notre confrère n'en est pas à son début. Jeune encore, très jeune même si nous le comparons à ceux de ses lecteurs qui l'apprécient le mieux, ses travaux sur l'art sont nombreux et doivent être cités avec sympathie. Nous nous souvenons d'une étude sur le peintre Ranc, lue à l'une des sessions des Sociétés des Beaux-Arts, il y a de cela huit ou neuf ans et insérée dans la publication de l'État à l'issue de la session. Vers le même temps, M. Ponsonailhe entreprenait la monographie du musée de Béziers pour l'*Inventaire des richesses d'art de la France*. L'auteur suivait alors les cours de l'École du Louvre. Un maître-livre sur Sébastien Bourdon, signé par notre confrère, attirait sur lui l'attention de la critique. Collaborateur de *l'Artiste*, de *l'Art* et de mainte autre publication périodique, M. Ponsonailhe ne redoutait pas de suivre les Salons de peinture et d'en marquer les courants dans une série d'articles étudiés, lumineux, bienveillants. Entre temps, notre auteur acceptait d'être le biographe intime de M. Injalbert, le sculpteur émérite, professeur à l'École des Beaux-Arts. Mais je ne vous ai pas dit que M. Ponsonailhe est docteur en droit et qu'il doit ses parchemins à une thèse suggestive sur la Propriété artistique. A la bonne heure! Voilà qui s'appelle être fidèle à l'art. De sa première ligne à son dernier ouvrage les *Cent chefs-d'œuvre*, notre auteur n'a pas varié dans son culte. C'est le Beau qu'il a voulu prendre pour étoile fixe. Appliquons-lui la sentence du poète :

Honneur à vous, les sages!
Amants de l'art divin qui seul brave les âges!

Que M. Ponsonailhe ne s'arrête pas dans sa voie. Nous attendons de lui un prochain livre.

Henry Jouin.

LA QUINZAINE

Du Vieux et du Neuf

Paris est en bon train de devenir la ville des Musées et — dès lors — l'Arche Sainte de ce que le Beau dans ses manifestations diverses a produit, et expose à nos admirations et à nos imitations. Le domaine du Beau est vaste et — comme nous le disions jadis — l'Art peut être en tout et partout. De ces Musées nouveaux et nombreux les uns donnent asile, dans leur éclectisme, à tous les chefs-d'œuvre, quelle qu'en soit l'origine, quel qu'en soit le siècle. Les autres se cantonnent dans une spécialité et ne sont qu'une collection plus vaste, plus complète, plus riche de cette spécialité.

De ceux-ci est le Musée d'Ennery, dont le ministre des Beaux-Arts vient de prendre possession. Avec lui, l'art chinois et l'art japonais ont, cette fois, un temple et six mille objets rares et précieux, logés et rentés, consacrant pour l'avenir et en plein Occident cet art exotique resté jusqu'ici dans le monde du bibelot et de la curiosité.

L'art — ici ou là — a ses formes et ses formules *sui generis* et nous ne pouvons — sans injustice et étroitesse — en condamner telle ou telle manifestation au nom d'on ne sait quel principe absolu du Beau. L'Art est Protée et le Beau « ondoyant et divers ».

Jusqu'ici, la chinoiserie et le japonisme étaient articles de bazar et de ventes publiques. Les voilà passés dans le domaine de l'art. C'est par les ventes publiques, du reste, et plus qu'on ne le pense, qu'en art commence la mode, car telle ou telle collection devient à la mode comme telle ou telle coupe ou telle et telle étoffe de toilette. Et elles ne sont pas d'hier, les ventes publiques. Dans la grande Rome déjà on les rencontre et il en est une — plus près de nous — qui se fit vingt-cinq jours après la Saint-Barthélemy et fut honorée de la présence de Catherine de Médicis elle-même, de Monsieur, frère du Roi, du cardinal de Bourbon, etc. Il s'agissait de la vente des joyaux, meubles et objets d'art de Claude Gouffier, seigneur de Boissy, grand écuyer de France. Les gens de cour et les rôtisseurs de la rue aux Ours s'y disputaient les objets aux enchères et M. le duc d'Aumale ne craignit pas d'y acheter un manteau de cérémonie, tandis qu'on adjugeait à M. de Chavigny une robe en velours et à M. le président d'Orsay des chausses et des pantoufles.

Nous avons dit que les objets d'art et de collections subissaient les caprices de la mode. Rien de plus vrai et la mode qui, dans le monde féminin, tourne aux boutons, a remis précisément en faveur les collections de boutons. C'est que, jadis, un moment fut où l'on faisait des folies pour les boutons — délicieuses miniatures serties dans de fines montures. J'en possède une paire dont je suis même très fier. Les plus habiles pinceaux s'escrimaient, sur ces petits ronds, a peindre des portraits ravissants, des scènes bucoliques exquises, et à reproduire même des tableaux de maîtres flamands et hollandais... Les boutons en porcelaine de Saxe, décorés de fleurs et d'oiseaux, étaient aussi de petites merveilles et puisque la miniature est redevenue chez les femmes du *select* le travail des loisirs, je pressens qu'elle va se reprendre aux boutons, ces mignonnes peintures si jolies dans leurs cadres mignons.

L'art est partout et en tout, j'y reviens — et une Société nouvelle organise un concours a Bruxelles sous le titre : *Œuvres de l'Art appliqué à la Rue et aux Objets d'utilité publique*. Vous le voyez, il descend dans la rue et dans les ustensiles; il se généralise, il se démocratise. Nous ne saurions nous en plaindre ni les uns ni les autres. Voila le champ ouvert plus large aux artistes. Quant a nous, simples mortels, nous trouverons notre compte — comme de bons bourgeois de l'ancienne Rome — à rencontrer de belles formes dans nos pelles et nos pincettes de cuisine comme dans nos faïences de toilette et de service.

L'art devient général comme il devient cosmopolite. Nous l'adoptons et l'admirons, qu'il soit anglais ou allemand. Les dernières Expositions l'ont bien prouvé — pour ne parler que du Champ de Mars et des Champs-Elysées. La peinture anglaise nous y faisait sérieusement concurrence, et les Watts, les Hunt, les Leighton, les Burne-Jones, dont les *Hespérides* se sont vendues 67,806 francs, commencent a être fort connus et demandés chez nous. Pourquoi s'en plaindre? Qui dit concurrence dit circulation, et l'art n'y saurait que gagner. A qui fera des chefs-d'œuvre, pas davantage.

Un chef-d'œuvre qui — pour être vieux — va bientôt attirer la foule des curieux, c'est la *Transfiguration du Christ*, une merveille de Philippe de Champaigne que possède l'antique monastère de la Grande Trappe à Soligny. A l'occasion de la consécration de l'église abbatiale, le monastère sera ouvert — pendant neuf jours — aux femmes elles-mêmes, en dépit des sévérités et des inviolabilités de la Règle. On brûlera plus de paille après — et voilà tout. Mais trois cent mille pèlerins, dit-on, se préparent à aller voir le vieux Philippe de Champaigne.

Ce serait le moment aussi de pousser le pèlerinage artistique jusqu'à Delphes où vient de sortir des fouilles — incomplète malheureusement — une statue colossale de Minerve en *poros lithos* avec des traces d'une coloration polychrome. Il manque la tête a la grande déesse de la Sagesse. Pour un chroniqueur malicieux, voilà qui pourrait prêter a des considérations peu galantes. Ce que les femmes perdent le plus souvent, en effet, c'est la tête et, en tout cas, un rien la leur fait tourner. L'antique déesse de la Sagesse me semble du moins assez opportuniste de se rencontrer sans tête — en cette fin de siècle où la sagesse est la vertu qui nous divise et nous préoccupe le moins.

Delphes est un peu loin et il vaudrait peut être mieux n'aller simplement que jusqu'à Versailles où gît, dans l'oubli et la poussière des greniers, la collection des tableaux du genial Lejeune. Une petite croisade s'organise en ce moment pour que cette œuvre trouve place enfin dans quelques salles du Palais. Cette œuvre se compose de tableaux de bataille peints — sur place et sur nature — par le général Lejeune et d'après les ordres de Napoléon ou de ses maréchaux. Toutes les batailles de l'Empire s'y trouvent et, entre autres, celle de Marengo qui, exposée au Louvre, le 25 mai 1801, jour anniversaire de la victoire, excita un tel enthousiasme qu'on dut, pour préserver le tableau contre la foule, le faire garder par quatre sentinelles. Le conservateur de Versailles a l'intention, je crois, de mettre en lumière cette collection trop oubliée. Un bon point à M. de Nolhac. Depuis quelques années, nous n'avons point à enregistrer tant de batailles nouvelles fameuses, pour négliger ainsi les anciennes.

Quels sont maintenant les menus potins artistiques qui peuvent intéresser nos lecteurs? Il en court bien quelques-uns encore sur le pavé de Paris; malgré qu'artistes et collectionneurs désertent la capitale en cette saison d'école buissonnière. Voyons; trions dans le tas.

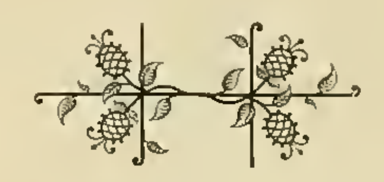
Par exemple, parlons du tableau de M. Eugène Carrière, le *Théâtre de Belleville*, dont le succès a été assez vif au Champ de Mars. Ce tableau vient d'être acheté par M. Paul Galimard, qui l'a arraché aux sollicitations d'outre-mer et va lui donner bonne place dans sa belle et riche galerie.

On parle aussi d'une exposition possible et prochaine des œuvres de Félicien Rops. Dernièrement on faisait grand bruit, à son sujet, d'un incident qui se serait produit à la Bibliothèque de Marseille. Quatre-vingt-dix-neuf eaux-fortes de Rops lui avaient été données et on cria aux actes de vandalisme, aux ratures criminelles, etc. Beaucoup de bruit pour rien. Tout simplement, deux ou trois titres écrits au crayon et effacés à la gomme.

Vous souvient-il — en fait d'art — que le Théâtre d'Art avait inauguré, certain soir, un spectacle assez nouveau et fort suggestif, un peu déliquescent peut-être de nature et de facture. En effet, des odeurs diverses s'exhalaient, au bon moment, accompagnant la voix des acteurs. L'esprit, l'oreille et le nez étaient satisfaits à la fois et dans une combinaison pleine d'originalité, d'imprévu et d'harmonie. Un ingénieur a trouvé, sinon mieux, du moins autre chose. Les névrosés applaudiront. Pendant qu'un orgue exécutera divers morceaux, des couleurs étudiées et choisies se refléteront qui répondront exactement aux notes musicales. Si le sens de la vue a aussi son contingent dans cette combinaison, je crois que l'idée sera digne en tout point de notre fin de siècle.

Tenez, nous en resterons là. Aussi bien, ne vaut-il pas mieux, par ces beaux jours de soleil, courir les champs que lire une chronique. Dans les champs, tout se trouve à la fois des sensations agréables, musiques, senteurs, couleurs. Allons donc aux champs et retrouvons-nous dans quinze jours, sur *l'Œuvre d'Art*, le lorgnon au nez et la plume à la main ; vous, mes lecteurs, et moi, le chroniqueur.

AIMÉ GIRON.



L'ENTHOUSIASME

DANS

LES JEUNES THÉATRES

Tandis qu'un député-conférencier-poète propose de retirer à l'Odéon sa subvention annuelle pour en faire bénéficier le théâtre des Variétés; tandis que l'Opéra, hier vaguement réveillé de ses anciennes torpeurs, songe aujourd'hui reprendre son sommeil, tandis qu'à la Comédie on s'occupe de monter les *Faux Bonshommes*, l'œuvre des jeunes théâtres s'accroît de soir en soir et, lentement, le goût évolue vers les petites scènes au détriment des grandes.

Si MM Coquelin et Campocasso méditent une affaire et s'apprêtent à prendre la Porte-Saint-Martin, pour monter *Duguesclin*, de Déroulède, *Thermidor* et une grande pièce que promet Sardou, les petits cénacles continuent leur ardent travail de recherche, ajoutent à leurs soirées de triomphe d'indécises chutes de rideau, accolent à la série de leurs programmes les noms d'auteurs qui vainquirent et furent exaltés à ceux d'écrivains qui se trompèrent sans fausse honte. Alors que les scènes prudentes ne reçoivent que des œuvres dont le public se déclare d'avance friand, les jeunes, au contraire du vouloir de la foule, risquent les expressions dramatiques les plus en dehors, au seul bénéfice de l'art et dans l'ignorance des règles les plus élémentaires du commerce. La Comédie s'acharne sur les ruines de Feuillet, l'Œuvre nous donne Brand.

A ce spectacle de la plus extraordinaire et plus consolatrice beauté, nous avons vu la foule se scinder en deux parts et juger de l'immense pensée du Maître, dans l'espace de quelques heures d'audition.

Ceux qui admirèrent se turent, ceux qui blâmaient trouvèrent l'occasion de pousser des cris. Ces cris et ce silence sont un enseignement. De même que je me défie de la rage d'un public qui rompt les banquettes, de même ne puis-je partager sans autre examen l'enthousiasme des galeries qui se martyrisent, tout un soir, les mains en bravos.

L'admiration silencieuse, la seule admiration, celle où la raison préside encore, que dis-je, celle où la raison est l'élément fondamental, celle de Beyreuth et de la Galerie des Offices, est désormais seule de mise devant les chefs-d'œuvre.

Le bravo nous vient d'Italie où il fut gaspillé aux vocalises et cadences ; il y a escorté des jongleurs de la voix et, grâce à lui, nous n'avons jamais pu entendre les trois dernières mesures de la *Coupe du roi de Thulé*, dans la *Damnation*. Le bravo est l'ennemi, le dislocateur, le châtreur de toutes nos émotions; il déforme et abîme : c'est un brutal et un ignorant procédé, tout juste bon pour les concierges au passage du landau de quelque haut fonctionnaire d'Etat. Il importe de l'éloigner de nos théâtres et de conserver aux œuvres que nous y saluons la sérénité dans l'approbation comme dans le blâme.

Encore une fois, on ne discute, on ne loue ni ne critique avec ses paumes, tant vastes soient-elles, mais bien plutôt des yeux, de la langue et de la plume. L'œil s'emplit de la larme d'émotion, la langue profère la courte exclamation que nous arrache l'action, la plume fait l'analyse et développe les joies de l'auditeur. L'enthousiasme n'en perd pas ses droits. Avec autant d'énergie, avec un égal effet sur notre sensibilité, il peut agir dans le silence. Et il y a une jouissance de plus, je crois, à renfermer sa joie en soi, à la déguster toute, plus que de la divulguer et la répandre en hurlées ou gesticulations. N'avons-nous pas plus noble attitude devant les Botticelli du Louvre, en nous taisant et en jouissant intérieurement, qu'en prenant pour confident de nos sensations le premier feutre mou qui passe et ne comprend pas? Car, c'est le malheur des enthousiastes. Il leur faut un confident. Combien rare cependant celui qui vibre au même unisson et entend des mêmes oreilles! Le plus souvent, hélas! on cause de longues heures pour aboutir à la constatation qu'on a soufflé dans une conque bouchée, incapable d'enregistrer une vibration et de la renvoyer en compréhension intelligente à qui la lui communiqua. Gardons donc pour nous nos joies et nos ferveurs. Soyons ici *individualistes*. Évitons de déflorer notre foi par un contact hostile et laissons au voisin son opinion sans la commenter. Il sera toujours temps de s'ouvrir lorsque nous rencontrerons *le semblable* qui se révélera à nous par l'identique reflet de ses yeux et de nos yeux, par l'émotion de son verbe qui sera notre émotion. Et, causer avec lui, sera la compensation de tout l'hermétisme d'autrefois.

Étudier l'enthousiasme serait plaisant.

De l'enthousiasme religieux qui joint l'extase et ne se discute que difficilement, on pourrait passer à l'enthousiasme politique, fait d'une naïve confiance, le plus souvent, et maintes fois d'atavismes barbares et combatifs. Que dire de l'enthousiasme des patriotes, dangereux et nullement raisonné, sinon qu'il relève de l'état d'âme des guerriers d'autres temps qui vivaient pour le point d'honneur, les préséances et les affronts à laver?

Coups d'éventails, insultes aux consuls, provinces prises et reprises, sentiment que la terre natale est pays d'élection destiné à toutes les gloires et toutes les prospérités, absolue certitude de l'infériorité des autres nations, etc. : morale

de société de gymnastique et danger pour l'Humanité!

Étudier ensuite l'enthousiasme en Art. L'enthousiasme qui fait créer, qui dépose dans le cerveau de l'artiste l'œuf qui va germer, éclore, bouleverser les convictions, modifier la volonté, orienter l'esprit vers une idée fixe, tenace, conçue en beauté, et qui, peut-être, se réalisera par un chef-d'œuvre!

Tant d'autres enthousiasmes encore! L'enthousiasme qui fait les passions subites, l'enthousiasme qui naît d'une lecture et entraîne vers des cieux inexplorés celui qui, désormais, en subit l'influence lointaine; l'enthousiasme... etc. Mais là n'est point le thème que je m'assignais à l'origine. Je m'en suis écarté, et veux y revenir.

Je formulais que, dans nos jeunes théâtres, à l'Œuvre plus particulièrement, nous devrions nous donner comme principe formel de ne témoigner en aucune façon de nos impressions en un sens ou en l'autre.

Les artistes nous traduiraient alors l'œuvre des maîtres dans un silence où l'esthétique des formes d'art soumises à notre examen ne se troublerait pas des vociférations qu'usitent d'ordinaire les peuplades non civilisées des boulevards extérieurs. L'exemple de Beyreuth s'offre une fois de plus à ma plume, et je me fixe au souvenir de cette salle morte, noyée d'ombre, attentive à suivre dans la baie de lumière de la scène le développement somptueux de la pensée wagnérienne.

Laissons à l'Opéra le privilège de retentir encore jusqu'aux combles sur la dernière mesure de la cantatrice aimée de la claque serviable; ne retirons pas aux abonnés des Français l'agréable plaisir de voir leur artiste préféré interrompre une scène de nos classiques pour répondre d'un onduleux salut aux battoirs sympathiques des fauteuils; que ces dames continuent à collectionner les bouquets jetés en scènes, à répondre à ces envois par des œillades, vers les loges sur le théâtre, et, de notre part, assistons les mains dans nos poches, la bouche close, aux soirées de Brand et de Solness, de la Gardienne et d'Ames solitaires, du Chariot de Terre cuite et de Rosmersholm, réservant hautement nos admirations et enveloppant d'un silence respectueux la parole du maître Ibsen, cher à Sarcey.

PASCAL FORTHUNY.

L'Ame des Watteau

DERNIÈRE PROMENADE

Voici que part Automne au doux décor :
Le traître Hiver monte à l'assaut des portes
Du parc triste qui dévêt ses gants d'or
Et sa robe à traîne de feuilles mortes.

Il me fallait retourner aux bosquets
Où nous ne reviendrons, Elle joyeuse,
Et moi joyeux de ses gestes coquets,
Qu'au printemps gai rajeunisseur de l'yeuse.

Qu'il était beau le parc en la saison
Où les jardins sont coutumiers de rires.
J'étais sûr qu'Elle était la Dugazon
Et je pensais régner sur tant d'empires!

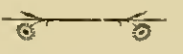
Des jets d'eau cristallins floris d'espoir
Allaient montant vers la clémente nue
Et leur vasque pleureuse est l'abreuvoir
Où burent les doigts blancs de l'ingénue.

L'écho de notre ivresse en les taillis
Nous paraissait s'exhaler sur des harpes...
L'azur en des prestiges recueillis
S'illuminait de multiples écharpes!

Et c'était tout l'Amour, l'amour encor;
Nous pûmes croire à l'éternelle fête.
Mais depuis lors c'est le jet d'eau qui dort
Et c'est la forêt maintenant muette.

Le ciel que ne reflètent plus ses yeux
Saigne de pourpre automnale et dolente.
Le beau ciel d'amour a fait ses adieux
Et c'est le souvenir seul qui me hante...

YVANHOE RAMBOSSON.



LA VISITE

J'ai eu pour camarade de chambrée, au régiment, un pauvre garçon à qui son horreur des armes a fini par jouer un mauvais tour.

Foulon — c'était son nom — était volontaire d'un an comme moi. Grand, mince, d'une pâleur extraordinaire, il semblait ne pas tenir debout. Comme, au fond, il ne se portait pas plus mal qu'un autre, j'ai toujours pensé que cette lividité provenait chez lui de la contexture du tégument cutané, dont l'épaisseur sans doute anormale ne laissait pas transparaître le liquide sanguin.

Toujours est-il que Foulon s'entendait à tirer un parti admirable de son *facies*.

Le médecin en chef du régiment était un de ces produits, de plus en plus rares, de l'ancienne école, qui n'atteignent le grade de major que par la poussée lente, mais irrésistible, de l'ancienneté. Heureusement, l'armée n'acceptant que des santés vigoureuses, les cas qui se présentent sont le plus souvent simples. Du reste, le major avait adopté un système excellent pour se tirer d'affaire dès que sa routine se trouvait tant soit peu embarrassée : il envoyait à l'hôpital militaire tout ce qui ne lui paraissait pas rhume, colique, clou, coup de pied de cheval ou autre bobo. Les malades ne s'en trouvaient pas mal non plus.

Notre ami Foulon était un des plus assidus clients du major. Le matin des jours de revues, d'examens, de corvées exceptionnelles, ou simplement quand le temps menaçait d'être trop chaud, trop froid, trop sec, trop humide, ou même sans cause extérieure déterminée, Foulon se sentait subitement indisposé et s'acheminait d'un pas languissant vers l'infirmerie, dès que la sonnerie de trompette annonçait l'arrivée de l'Esculape galonné. Le major, en voyant devant lui ce grand corps blême et vacillant, n'hésitait jamais à lui reconnaître une maladie. Foulon, exempté de service pour la journée, parfois même admis quarante-huit heures à l'infirmerie régimentaire, se frottait joyeusement les mains.

Le malheur voulait pourtant de temps à autre que les éclopés fussent examinés par l'aide-major, jeune praticien de talent. Ces jours-là la chose n'allait pas toute seule :

— Rassurez-vous, mon ami, vous n'avez rien. Prenez du mouvement. Avec le grand air du polygone et beaucoup d'exercice, disait-il malicieusement, votre malaise se dissipera sans drogues.

Et il écrivait sur la feuille du jour la mention « non malade » à côté du nom de son client, à qui le colonel infligeait deux jours de salle de police pour tentative de fraude.

— Mon cher Foulon, disais-je, tu joues gros jeu. La liste de tes punitions s'allonge; tu as déjà manqué deux de nos examens trimestriels ; tu risques de ne pas être libéré au terme légal. Réfléchis.

— Bah! répondait-il avec un geste insouciant, je me rattraperai pendant le dernier trimestre. J'ai la mémoire facile.

* * *

Le mois d'août, époque de la tournée annuelle de l'inspecteur général, nous apporta un surcroît de travail. Le colonel tenant à ce que ses hommes sortissent brillamment d'épreuves d'où son avancement dépendait, les manœuvres préparatoires n'arrêtaient plus du matin au soir. Foulon, toujours indolent, toujours distrait, ne cessait de se lamenter sous une pluie de punitions.

Le matin du premier jour de la grande semaine, les malades étaient plus nombreux que d'habitude. Enveloppés dans leurs grands manteaux de cavaliers, le bonnet de drap enfoncé par-dessus les oreilles, ils entraient, chacun à l'appel de son nom, dans la salle des consultations. Le médecin, assis tout botté devant son bureau, dévisageait d'un œil soupçonneux, faisait tirer les langues, palpait les contusions, dictait au hasard des ordonnances. L'aide-major, debout derrière lui, ne disait rien, mais un imperceptible sourire relevait par ci par là le coin de sa lèvre en présence des diagnostics imprévus de son supérieur. Il n'avait que deux galons : la discipline lui fermait la bouche.

— Foulon! appela le brigadier de service.

Foulon s'avança.

— Ah! ah! c'est encore vous, dit le major en le regardant par-dessus son pince-nez, qu'avez-vous?

Foulon hésita. Bronchites, embarras gastriques.

Hélio Berthaud et Fayet, Paris.

AU PASSAGE DE L'ILE FRENEUSE (J.-F. BOUCHOR)

Salon des Champs Élysées — *L'Œuvre d'Art — Paris*

Hélio Bourette et Fayet, Paris.

QUAI DE FLANDRE - ANVERS (G. D'ADELSWARD)

Hélio Berthaud et Fayet, Paris.

LES LIMBES (P.-P.-L. GLAIZE)

névralgies, rhumatismes, toute la menue nomenclature nosologique y avait déjà passé.

— Je ne sais pas, monsieur le major.

— Vous ne savez pas!... Et qui diantre le saura, alors? Où souffrez-vous?

— Nulle part, monsieur le major.

— Hum! hum! grommela le major. C'est bizarre, cela.

Foulon faisait face à la fenêtre, qui versait dans la salle, à travers ses vitres poudreuses, un jour terne, tristement reflété par les murs mal blanchis au lait de chaux. Sous cette lumière blafarde, le visage naturellement verdâtre de Foulon offrait un aspect cadavérique. Le major, désorienté, se grattait la tête.

— Qu'en pensez-vous? demanda-t-il à son aide.

— On n'en peut rien dire avant d'avoir examiné les choses à fond, répondit celui-ci.

Foulon se déshabilla et les deux médecins le passèrent en revue sur toutes les coutures.

— Je ne lui vois rien, conclut l'aide.

— C'est justement parce que je ne lui vois rien non plus, que je crains tout, déclara le major. Il y a du louche là-dessous. Cet homme-là nous couve quelque grosse affaire; je suis pour une médication énergique.

L'aide frémit.

— Nous pourrions peut-être, dit-il, attendre pour agir que le mal ait évolué.

— Ah! jeunes gens, vous voilà bien! Toujours lanterner! De mon temps, nous n'y allions pas par quatre chemins; nous attaquions le taureau par les cornes sans barguigner. Enfin, je ne veux pas vous faire de peine. Contentons-nous d'une surveillance sévère et pas de médicaments jusqu'à nouvel ordre.

Foulon entra à l'infirmerie.

∴

Il y resta toute la semaine de l'inspection. Chaque matin, le major allait droit à son lit et l'interrogeait :

— Comment vous sentez-vous, mon garçon?

— Toujours de même, monsieur le major.

Le médecin hochait la tête :

— Il ne va pas, nom d'un chien! il ne va pas du tout.

— Cependant, objectait l'aide, je ne constate pas d'aggravation. Or, voici bientôt huit jours que nous l'observons et...

— Hé, mon ami, sait-on jamais? Qui est-ce qui comprend quelque chose à ces satanées maladies? Nous devons être en présence d'une fièvre à marche torpide... Je n'ai jamais été si embêté, sacrebleu!...

Sur ces entrefaites, les épreuves de l'inspection générale étant terminées, le régiment avait repris sa vie habituelle. Foulon commença à trouver son existence monotone :

— Je me trouve beaucoup mieux, monsieur le major, dit-il un matin.

— Ce n'est pas mon avis, fit l'homme de l'art; vous n'avez pas la prétention de m'apprendre mon métier, je suppose... Le pauvre diable ne se voit pas, ajouta-t-il à mi-voix. Il est au plus bas. C'est un cas pathologique extrêmement curieux, mais nous ne sommes pas outillés ici comme il le faudrait. Je vais aviser.

Ce jour-là, à l'heure de la manœuvre, pendant que notre peloton évoluait dans la cour sous la pluie, une litière soigneusement fermée sortit de la porte de l'infirmerie. Quatre hommes la portaient avec mille précautions.

— Doucement, brutes, doucement! hurla le brigadier qui dirigeait le convoi.

Comme ils passaient près de nous, un des rideaux s'écarta et la tête de Foulon apparut :

— Amusez-vous bien, nous cria-t-il avec un pied de nez.

A l'hôpital, le médecin principal fut stupéfait. Il eut beau ausculter, percuter, tâter le pouls, étudier les sécrétions, il ne trouva rien. Craignant de se tromper, il recommença par trois fois son examen.

— C'est incompréhensible! J'y perds mon latin, dit-il. Pourquoi vous envoie-t-on ici, mon ami?

Le médecin principal savait à quoi s'en tenir sur les talents du major. Refuser le malade qu'on lui renvoyait eût été pourtant un affront trop dur pour son collègue de là-bas.

— Allons, dit-il, buvez, mangez, dormez.

∴

Huit jours après, Foulon reparut au régiment. Il alla aussitôt, suivant l'usage, se présenter devant le major :

— Hé bien! s'écria celui-ci, vous voilà sur vos pattes! Je l'avais bien dit, il vous fallait un traitement vigoureux... Mais vous êtes encore diablement pâle; la cure a besoin d'être complétée.

Foulon obtint quinze jours de congé de convalescence. Il partit radieux, non sans avoir raconté son histoire à qui voulait l'entendre; tout le régiment s'en tenait les côtes.

Notre année d'épreuves touchait à sa fin; les manœuvres et les cours se multipliaient. A peine de retour, Foulon eut un matin la fâcheuse idée de se faire porter sur la liste des malades.

— Prends garde, lui dis-je, tu finiras par casser la corde.

Le major, en l'apercevant, devint écarlate, fronça les sourcils et passa sa langue sur ses lèvres, comme le renard qui voit venir à l'affût une proie longtemps guettée.

— Que venez-vous faire ici? s'écria-t-il d'une voix glapissante. Vous avez été malade..., très malade, vous entendez? Sans moi vous en seriez mort, archi-mort. Et maintenant que je vous ai guéri, définitivement guéri, vous voudriez abuser de la situation. Croyez-vous que je ne vois pas la ficelle?...

Séance tenante, rapport au colonel, qui, en raison des mauvaises notes de Foulon, le cingla de huit jours de salle de police.

Le soir du trois cent soixante-cinquième jour, on nous rendit la liberté. Foulon fut retenu au corps; il eut beau pleurer, supplier, représenter que c'était la perte de son avenir, le colonel fut inflexible.

— J'en suis désolé, dit-il, mais ne vous en prenez pas à moi. Votre instruction militaire est nulle, votre livret couvert de punitions, je vous conseille de travailler si vous ne voulez pas qu'on vous garde six mois.

Le malheureux eut un tel chagrin qu'il en tomba malade, tout de bon cette fois. N'osant plus retourner chez le major, il se traîna huit jours, rouge de fièvre, grelottant dans les cours du quartier. Enfin, à bout de forces, il se résolut à affronter l'ennemi.

Le major entra dans une colère horrible :

— Vous avez un fier toupet, par exemple! Voyez-moi cette mine. C'est rose et frais, c'est superbe, ça sue la santé, grâce à moi, et ça veut se faire passer pour malade... Mais vous me prenez donc pour un vieil âne? Allez, allez, je sais le remède pour vous guérir, fainéant!...

Nouveau rapport au colonel, écrasant pour l'inculpé. Ce fut huit jours de prison.

On était en décembre. Il faisait un froid terrible; mais, par mesure d'hygiène, le volet extérieur de la meurtrière du cachot restait ouvert pendant la journée. Un soir, on oublia de le refermer. Quand on pénétra, le lendemain matin, dans la cellule du prisonnier pour lui porter sa soupe, on le trouva mort. La fièvre et le froid l'avaient tué.

Charles Perdreau.

ANECDOTES X-Y-Z

Le Musée des Antiques

L'anecdote, vécue par un jeune médecin, est authentique. Mon ami X..., depuis peu docteur, ouvre une clinique pour les maladies des yeux. Il opère des cataractes, s'escrime sur des taies, rectifie des myopies, examine à chaque consultation plus de cinquante paire d'yeux. Un matin, il s'aperçoit épouvanté qu'à force de scruter des yeux mal faits, il a contracté par esprit d'imitation, instinctivement, une loucherie (le terme n'est pas savant, mais se laisse comprendre). Il se souvient de cet écrivain qui, voyageant à pied de Paris à Toulon avec des forçats ferrés aux pieds de boulets qui les obligeaient à boiter, en vint lui-même à boiter très nettement vers la fin de son voyage. Analogie! Que faire? De toutes parts, ses amis lui signalent son accident. Dès les premiers regards échangés: « Tiens, tu louches! » X... prend une détermination. Chaque matin pendant un mois, il entre au Louvre, passe deux heures parmi les antiques, s'obstine sur les yeux morts de la Vénus de Milo, sur les yeux des Dianes et des Apollons, des Cérès et des Minerves, évitant les faunes et les silènes, Bacchus et tous les demi-dieux dont les regards vivent encore.

Les gardiens respectent ce monomane qui passe ses matins à regarder des yeux de marbre, de l'œil grave du Trophonius à l'orbite sévère de Junon.

Hier, dans la cour du Louvre, je croise X... il est radicalement guéri.

L'Évocation préhistorique

Y... est peintre. La ville l'assomme, dit-il, et la campagne l'attire. Aussi est-il neuf mois sur douze parti à travers champs, loin de Paris, avec suffisamment de couleurs et de pinceaux pour nous rapporter, en fin de tournées, quinze à vingt passables études.

Y... était l'année dernière en Normandie, près de Rouen. Vers le soir, l'idée lui vient de partir vers la ville à pied, par la route, sans se presser, à la recherche d'émotions. La nuit tombe, Y... traverse des villages, des hameaux qui s'endorment peu à peu. A sa gauche, la Seine sous le ciel clair. Tout à coup, à un détour, l'artiste s'arrête.

Devant lui, un spectacle silencieux et noble s'offre aux regards. Le fleuve mat, coulée de mercure terni, plaqué d'une île, tout près de la rive. Ile bizarre, qui affecte à distance la forme d'un énorme canot taillé grossièrement et échoué là, n'importe comment. Le décor est large, aucun détail humain n'y figure, point de maisons, de plantations régulières ou symetriques. C'est la nature, une eau libre, des terres incultes, un horizon de forêt, un ciel où roule un peu d'orage. L'imagination de Y... travaille. Il se reporte aux temps préhistoriques de la nature non asservie par l'homme, aux âges vierges. Cette île, c'est réellement la barque de quelque géant. Il dort, étendu dans le tronc d'arbre creusé et son lourd poids, celui de sa massue, enfoncent un peu plus dans l'eau morte l'embarcation qui se repose.

Un silence énorme plane sur ce panorama et Y... prête l'oreille... Peut-être va-t-il entendre ronfler le premier homme. Pour mieux voir, il remonte la route, s'adosse à une maison basse et regarde, longtemps. Mais on vient. Deux gendarmes : « Que faites-vous là ? — Je regarde le paysage. — Pas très clair, tout cela. — Si, j'admire ce canot, j'évoque des souvenirs préhistoriques. » On emmène Y..., ahuri ! On le met en prison. Le lendemain matin, au petit jour, il saute sur ses crayons et, pour user le temps, illustre le mur blanc de sa cellule.

A midi, Pandore vient le délivrer faute de preuves, consulte ses papiers, voit les dessins au mur, le lâche enfin, furieux, l'escortant de cette parole monumentale : « Monsieur le peintre, ce n'est pas la peine qu'on vous emprisonne pour que vous éreintiez le matériel de l'État à coups de crayons. »

L'Ébauche.

Comme il mettait la dernière main à l'ébauche de son *Minotaure*, destiné au Salon, mon ami Z..., sculpteur d'avenir, reçut un matin l'ordre de se rendre immédiatement faire ses 28 jours à cent cinquante lieues de son atelier. « C'est dommage, dit-il en déposant la mirette, mon étude marchait. »

Ses paquets faits, il insista, insista encore pour que soit arrosée la précieuse glaise tous les jours, « deux fois par jour ! » criait-il dans l'escalier.

Il arriva là-bas, désolé. La cour de la caserne avait conservé cette rigidité, cette sécheresse anti-artistiques qui distinguent ces champs de *hard labour* et qui font l'épouvante des artistes qui y souffrirent. Il revit le sac et les cartouchières, les marches et les haltes. Là, il se consolait un peu en racontant à son camarade de route comment il avait composé son *Minotaure* et tout l'espoir qu'il en avait. L'autre, bon paysan fermé aux choses de l'art, souriait un gros sourire en pétrissant obstinément et toujours du même geste le cuir d'une cartouchière pendue a sa gauche. Et les kilomètres suivant les kilomètres, les jours suivant les jours, ce brave Z... tremblait pour son *Minotaure*, s'en réveillant la nuit au milieu des ronflements prolongés de toute une chambrée.

Le dernier jour, il poussa un : « ouf » et regagna Paris.

Vous voyez la fin de l'histoire. Elle est triste.

La femme de mon sculpteur, fort ennuyée d'être seule, avait passé ses 28 jours chez ses parents. Un domestique, à qui avait incombé le soin de l'arrosage, s'en était dès le premier jour affranchi.

Minotaure craquelé, déjà ruiné, s'effritait sur la planchette.

Depuis, Z. . ne créa rien de beau, il végéta et tomba jusqu'à œuvrer pour le commerce. Il est mélancolique, taciturne. Intimement, il est persuadé qu'il était génial au moment du *Minotaure*, mais que le fil s'est rompu par l'oubli de ce valet. « Et puis, ajoute-t-il, sans les 28 jours, je serais professeur à l'École des Beaux-Arts, et membre de l'Institut. »

Marc Croisilles.

DE LA BEAUTÉ

DANS

L'ART MODERNE

Platon est passé, et nul ne confond aujourd'hui la beauté avec la morale. L'art brisant toutes les vaines formules dans lesquelles certains ont tenté de l'enfermer, l'art étend son domaine chaque jour.

La beauté, passée au crible de l'analyse, nous a donné :

1° La plastique, qui réside dans la régularité des traits et l'harmonie et des lignes et des tons ;

2° La beauté immatérielle, qui réside dans l'âme et projette sa lueur divine sur l'être tout entier ; beauté qui se reflète dans toutes les incarnations de celle-ci : sérénité, volonté, nobles passions, etc.

Mais l'étude de l'être humain ne suffisait plus à l'artiste, et c'est une des gloires de l'art moderne d'avoir étendu sa conquête à la nature elle-même, d'en avoir dégagé les différentes beautés.

Elles sont les mêmes que pour l'être humain :

1° Beauté des lignes et des tons ;

2° Un genre particulier de beauté qui dans les paysages se dégage de l'ensemble des choses, de l'harmonie des lignes ; beauté pour ainsi dire immatérielle, car elle pénètre notre âme et éveille en nous des rêveries sans fin.

Les différentes écoles qui actuellement se succèdent avec tant de rapidité ont en général adopté l'un ou l'autre de ces idéals, se spécialisant ainsi, restreignant volontairement le champ de leur action.

C'est ainsi que les Cabanel, les Gérôme et les Bouguereau se sont spécialement efforcés de rendre la beauté plastique. Ils continuent la voie tracée par le classique Ingres, mais en parant leur dessin impeccable des tons les plus chauds de leur palette.

Bruyamment les Monet, les Pissarro, les Sisley ont rompu avec le grand maître Courbet, pour se lancer résolument à la conquête du plein air, s'attachant à en rendre les éblouissantes féeries. Ils ont trouvé dans cette seule beauté un aliment qui suffit a leur art.

Les Impressionnistes, préoccupés avant tout de l'effet immédiat, s'attachent, en vrais sensitifs qu'ils sont, à fixer une pose, une impression fugitive. Leur désir d'accrocher le regard au passage les porte a des rapprochements de tons excessifs, mariages de bleus, de rouges, de verts, parfois stupéfaits de l'union qui leur est imposée.

Par un piquant retour vers les Primitifs, les Symbolistes se rapprochent quelque peu de la formule platonicienne. Leur idéal plane dans la beauté du rêve, dans l'hallucination !

Volontairement ils s'éloignent de l'humanité pour se réfugier dans l'abstraction. Leurs œuvres, malgré le talent des maitres tels qu'Henri Martin, leurs œuvres confinent à l'archaïsme.

Certes, le cadre restreint dans lequel s'est enfermée chaque école est encore assez vaste pour l'artiste de talent, mais pour l'artiste de génie il est trop étroit.

C'est ainsi que nous voyons certains indépendants s'affranchir des entraves de toute école, et d'un magistral coup d'aile s'élever dans les nues :

Tels les Proudhon et les Delacroix en des pages sublimes synthétisant les drames et les passions.

Tel Millet pétrissant de souffrance et de résignation les traits de ses paysans qu'il nous montre beaux comme des dieux. Il évoque les mystérieuses attaches qui unissent l'homme à la terre, et clairement dans ses œuvres transparait l'âme humaine communiant avec l'âme de la nature.

Tel Puvis immortalisant en de vastes peintures murales ses bleues rêveries, où la légende, le labeur et la vie patriarcale sont tour à tour glorifiés. Peintures fortes, qui reposent, et par la contemplation amènent dans l'âme la plus troublée la quiétude la plus profonde.

Tel enfin Rodin, le sculpteur génial, qui brisant toutes les saintes formules respectées jusqu'à ce jour, arrive par un prodige de génie à dégager la beauté de la laideur.

Les traits, l'enveloppe misérable ne sont pour lui qu'une glace limpide au travers de laquelle il nous montre l'âme humaine.

Les mouvements décomposés et réglés par les artistes grecs et par l'art classique, sont rendus par lui à leur libre essor, aussi désordonné soit-il, et contribuent à traduire avec une intensité terrible les transes et les affres entre lesquelles se débat la pauvre âme humaine.

Ainsi sortent victorieusement, de la voie battue par le talent, les artistes de génie.

O les jeunes dont le sang est brûlé du désir de colleter la muse ! Courage ! ayez foi en votre art, il y a encore place pour le génie.

Prenez fièrement en main la torche sacrée, agitez-la et faites-en jaillir des flammes ; dissipez, ne serait-ce que pour un instant, les ténèbres qui envahissent ce bas-monde, et l'humanité tout entière payera à votre mémoire le tribut de sa reconnaissance et de son admiration.

Paul Tourette.

NOS GRAVURES

Joseph-Félix Bouchor. *Au passage de l'île Freneuse.* (Champs-Élysées.) — Le paysage de M. Bouchor a la séduction d'une page de roman rustique. Au charme qui s'échappe de la nature saisie sur le vif s'ajoutent la naïveté, la grâce, qui sont l'apanage de la jeunesse.

***

Gustave d'Adelswärd. *Quai de Flandre, An-*

vers. (Champ-de-Mars.) — La tradition des peintres de marine flamands ou hollandais n'est point ignorée par M. d'Adelsward. Son tableau, exposé en 1895 à Paris, en fait foi. *Le Quai de Flandre* est une œuvre large, exacte et lumineuse.

* * *

Pierre-Paul-Léon Glaize. *Les Limbes.* (Champs-Elysées.) — C'est un poème d'une inspiration dantesque que M. Glaize a voulu condenser sur sa toile. Toutes les figures de cette composition se rattachent à l'histoire et chacune d'elles devrait être l'objet d'un long commentaire. Mais le lecteur n'a pas besoin de littérature pour goûter, comme il convient, ces *Limbes* que Chenavard et Cornélius n'auraient pas désavouées.

Voici, d'ailleurs, comment s'est exprimé l'auteur, M. Glaize, dans le catalogue du Salon :

« De son sépulcre, Jésus-Christ vient délivrer les élus de l'Ancien Testament que le péché originel retenait dans les limbes. »

* * *

Henry Lombard. *Diane, statue de marbre.* (Champs-Elysées.) — Nos lecteurs seront heureux de retrouver dans *l'Œuvre d'Art* le marbre élégant et sévère de la fière chasseresse d'Homère. La pose, l'expression, le modelé font de la *Diane* de M. Lombard une composition des plus heureuses.

H. J.

Marcel Andrès

(*Suite*)

— On t'a parlé ?

— Non ! je croyais que c'était à toi !

— On se presse, on se pousse en sortant, comme si le feu était à l'église ; je ne comprends pas que des personnes pieuses soient si grossières !

— Ce soir, j'ai compté mes pêches, dit M. Grosjean à sa femme ; si l'on m'en prend une seule, je le verrai bien !

— Ça ne les fera pas revenir ! s'écria Mme Grosjean, maussade ; tu ferais mieux de guetter le voleur !

— Permets, ma bonne amie ; les nuits sont fraîches et je n'ai plus vingt ans ! J'aime mieux perdre des pêches que gagner une pleurésie ou des rhumatismes.

— Mais, papa, pourquoi ne lâches-tu pas Turc dans le jardin ? Je t'assure qu'on ne se frotterait plus à tes pêches.

— C'est qu'il massacre toutes mes plates-bandes. C'est égal, tu as raison, je le lâcherai ce soir.

— A ta place, je le lâcherais à présent, dit négligemment Anaïs ; qui sait si l'on attend la nuit pour venir les prendre ? Bonsoir, papa, bonsoir, maman, je tombe de sommeil ; le sermon était trop long.

Anaïs grimpa lestement dans sa chambre. Là, le sommeil la quitta. Elle éteignit sa bougie, ferma ses persiennes et se mit en observation. La soirée était claire; la lune jetait des lueurs ambrées sur toute la campagne, pas un coin ne restait dans l'ombre. M. Grosjean arriva avec Turc dans l'allée des pêchers.

— Cherche ! dit-il, pille !

Turc flaira, chercha, pilla les fleurs, se mit en arrêt devant un trou de rat, donna la chasse au chat, qui grimpa après le treillage et disparut dans la chambre de sa maîtresse. A neuf heures, le bel Agénor, tiré à quatre épingles, sanglé dans sa jaquette à la dernière mode, l'air conquérant, arrivait sur la route. Anaïs le regardait, ravie. Près du mur il jeta un petit caillou. Anaïs se frotta les mains : « Jette, mon ami, jette, ne te gêne pas ! » Turc dressa l'oreille et se tint en arrêt. Ne recevant pas de réponse, le jeune Don Juan jeta un second caillou. Turc gronda sourdement. Agénor, surpris, poussa une grosse pierre près de la muraille, mit un pied dessus, l'autre sur un moellon ressortant, émergeant ainsi au-dessus du mur. Cette fois, c'était une violation de domicile ! Turc s'élança furieux. D'un bond il fut sur la muraille ; il n'aurait fait qu'une bouchée du clerc si celui-ci ne s'était rejeté vivement de côté.

— Ici, Turc, ici ! criait Anaïs qui, après tout, ne voulait pas la mort du pécheur.

Turc tourna la tête, gronda, aboya, mais resta cramponné, les pattes de devant par dessus la muraille, celles de derrière glissant sur le plâtre uni. Agénor s'était relevé et prenait ses jambes à son cou. Anaïs se frottait les mains : « L'affaire est dans le sac, la petite a mordu à l'hameçon ! »

Cependant M. le maire se précipitait dans le jardin, son fusil à la main :

— Qu'est-ce que c'est ? Où est-il ?

— Turc ! vilaine bête ! venez ici ! criait toujours Anaïs. Croyez-vous que cet animal voulait se sauver par dessus le mur ! Je le croyais plus attaché à la maison.

— Ces sales bêtes-là, quand ça prend envie de courir, c'est comme les hommes, rien ne les arrête ! grommela Mme Grosjean.

Turc ayant accompli son métier de chien en mettant toute la maison sur pied, descendit satisfait de son poste d'observation. M. Grosjean le prit par son collier et le remit à la niche.

Après cette équipée, la maison rentra dans le silence et chacun s'endormit. Quel clair de lune il faisait ! Quelle nuit radieuse ! les étoiles semblaient de l'or scintillant sur du velours bleu. Les belles-de-nuit, les résédas, les roses embaumaient l'air. Anaïs descendit doucement l'escalier et se glissa dans le jardin. Elle n'avait pas peur des voleurs et si ses parents la surprenaient, elle dirait qu'elle guettait les pêches.

« C'est étonnant ce que c'est facile de prendre une femme ! deux ou trois rengaines servant de cliché et elles se rendent ! — Deux ou trois vengeances de ma façon et vous aurez cessé d'exister pour moi, monsieur Agénor. Encore un jour, j'ai besoin d'un voleur. Trois pêches !... ce seront les dernières et le pauvre papa pourra les manger tranquille. »

Quand Anaïs eut cueilli les trois plus belles pêches, elle remonta dans sa chambre et s'endormit contente. La vengeance est un plaisir des dieux.

Le lendemain, Mme Grosjean allait à une réunion de dames de charité. Anaïs prit un roman et s'installa tranquillement dans son petit pavillon. Elle était à peu près sûre de voir le bel Agénor. Elle lisait d'un œil, guettant de l'autre. A quatre heures, elle eut le bonheur d'apercevoir son soupirant.

Il avait l'air farouche ; il était sombre comme un jour d'orage.

— Vous suis-je redevable de l'aimable soirée d'hier ?

— Monsieur Agénor, le diable s'en mêle ! Toutes ces nuits-ci, on vient voler les pêches de papa ; il a imaginé de lâcher cette vilaine bête qui, sans moi, vous dévorait. Soyez tranquille, cette nuit, on ne le lâchera pas, j'en réponds. Je laisserai la porte du jardin ouverte, vous n'aurez qu'à lever le loquet; vous vous glisserez dans les massifs ; je serai là. Je me sauve, maman va rentrer !

— Est-ce sûr, cette fois ? Ce n'est pas une autre mystification ?... C'est que ce n'est pas une vie que je mène ; il y a de quoi devenir enragé ! Il faut que je vous aime comme je le fais pour supporter tous ces tourments.

— N'ayez crainte ! dit Anaïs en s'enfuyant ; après ce soir, tout ira bien !

M. Agénor n'aimait pas les chiens en général, celui de Mme Grosjean en particulier. En s'en revenant à l'étude, il passa devant la grille des Grosjean et il lança furtivement dans la niche de Turc une boulette que la bête goulue accepta comme une politesse et dont — une heure après — elle creva.

Quand Mme Grosjean rentra, quand elle vit son chien couché tout raide sur le côté, l'œil vitreux, la gueule ouverte, elle jeta les hauts cris ! Qu'était-il arrivé ? L'avait-on empoisonné ? Mais personne n'était entré !...

— Ce sont mes voleurs de pêches ! assura M. Grosjean furieux ; les gredins ! ils le paieront cher !

Anaïs était atterrée. Elle en savait plus long que les autres, mais gardait le silence. Elle avait du remords d'avoir poussé l'affaire si loin.

« Voilà déjà le pauvre Turc sacrifié ! » Qu'allait-il arriver ensuite ? Ce soir-là, elle dîna de mauvais appétit et ne parla guère. Après le dîner, quand elle vit son père entrer dans son cabinet de travail, décrocher son fusil de chasse, bourrer les deux canons, elle fut prise d'un serrement de cœur, d'une horrible angoisse.

— Père ! cria-t-elle, courant à lui, tu ne vas pas t'exposer à être assassiné par ces brigands ! C'est horrible ! Je meurs de peur ! Je ne veux pas que tu ailles au jardin !

— Ote-toi ! laisse-moi tranquille ! Cette fois j'en ai assez ! Il faut que cela finisse ! Ils paieront la mort de mon chien ! N'aie crainte ! Je te réponds qu'ils ne reviendront plus !

— Oh ! papa ! soupirait Anaïs tremblante, les larmes aux yeux, un chien n'est qu'un chien ; tu ne voudras pas t'exposer à tuer un homme !

Son père cligna de l'œil, la regarda d'un air malin :

— Tu verras !

Anaïs aurait bien voulu aller donner un tour de clé à la porte du jardin ; mais comment faire devant son père ?

A neuf heures moins dix, M. Grosjean se glissa dans le jardin. Anaïs le suivit tremblante, pâle, se disant : « Il faut dire la vérité à papa ; ma lâcheté va coûter la vie à un homme ! » Et elle commença :

— Père ?...

— Quoi, mon enfant ?

... Mais le courage lui manqua. Elle prit une

résolution : « Si papa veut tirer, je me jette sur le fusil, quitte à me faire tuer ! »

A neuf heures, la porte grinça. Anaïs sentit le cœur lui manquer. Le pauvre Agénor, inconscient du danger, se glissa dans les buissons. M. Grosjean arma son fusil ; le coup partit. Anaïs fit un cri, étendit les bras ; un nuage passa devant ses yeux : elle tomba sans connaissance.

M. Grosjean, voyant sa fille tomber, lâcha le fusil et se précipita vers elle, pendant qu'une ombre noire s'enfuyait, en gémissant, par la porte restée ouverte.

Quand Anaïs revint à elle, elle jeta un regard égaré sur son père.

— Petite sotte, va ! dit celui-ci en l'embrassant, m'as-tu fait peur !

— Quel rêve horrible ! pensait Anaïs. Pourtant papa aurait une autre figure s'il avait tué quelqu'un ! Il aura tiré en l'air. Père, eh bien ! qu'est-il arrivé ?

— Sois tranquille ! je te garantis que maintenant nous mangerons nos pêches ; ils ne s'y frotteront plus !

Anaïs poussa un gémissement.

— Oh ! père !... tu ne l'as pas tué ?... dis !...

— Tué ! allons donc ! des pêches ne valent pas le sang d'un homme ! Je lui ai cinglé du gros sel dans le bas des reins, il lui en cuira. Il en a pour quelques jours à ne pas s'asseoir !

Quel soupir de soulagement exhala la pauvre Anaïs !

Elle sourit, puis éclata en sanglots. Son père l'embrassait et la caressait.

— Allons ! voyons, calme-toi, petite nerveuse ! Que de bruit font les femmes à propos de rien ! Va, va te coucher et dors en paix ! Demain, nous mangerons ensemble une belle assiettée de pêches.

Le lendemain, Anaïs se réveilla calmée, mais changée. Le coup de fusil de son père avait mis du plomb dans sa cervelle.

« J'ai été punie d'avoir voulu me venger. Maintenant, il faut terminer cette sotte affaire. »

Elle écrivit sur un bout de papier :

« L'affaire est dans le sac ; la petite a mordu. Avec deux ou trois rengaines de cliché on prend une femme. »

Elle mit ces lignes sous enveloppe et les adressa au pauvre Don Juan refait. Alors, elle poussa un soupir de soulagement. Son premier roman de petite fille, ce roman idiot, était enfin terminé.

Pendant que la belle Anaïs cueillait, en se piquant les doigts dans les ronces qu'elle avait semées, la fleur reconquise de sa liberté, Marcel Andrès, un pli au front, la lèvre crispée par un sourire amer, disait à sa marraine soucieuse :

— Tout est si bête et si mal agencé dans cette triste vie ! Avec la meilleure volonté du monde, il y a des situations dont on ne peut pas sortir ! Ce sont des sables mouvants : plus on s'agite, plus on enfonce ! — l'enlizement ! — Encore quelques mois de cette vie-là, Marguerite est perdue. Elle va droit à la phtisie. Dans l'état où elle est, un coup de froid, le moindre accident... la poitrine est prise. Regardez son teint, elle est effrayante !

Marraine secoua la tête.

— Ses leçons l'obligeaient à sortir, à prendre l'air ; maintenant, elle passe sa vie à la maison un livre à la main ; elle tourne les feuillets, ne lit pas ou lit là-bas, dans le lointain, une histoire connue d'elle seule — ou plutôt qu'elle ne connaît pas — mais qui la tue ! Elle mangeait si peu lorsqu'elle est arrivée !.. Aujourd'hui, elle ne mange plus du tout. J'ai beau lui dire qu'elle perdra la voix si elle continue ainsi, elle sourit, se met au piano et chante d'une façon si pénétrante qu'elle me fait pleurer. Je me sauverais plutôt que de l'entendre ! Marcel, mon cher enfant, trouve quelque chose pour la tirer de là. Après toi, je n'aime qu'elle au monde ; la voir s'en aller ainsi me déchire le cœur !

— Essayez de lui faire passer les matinées en mer ; au bout d'un mois, vous m'écrirez comment elle est. Je verrai si l'on peut quelque chose, mais je n'en crois rien. Elle ne veut pas vivre, elle est lasse, elle cherche à mourir sans se tuer. Je comprends cela ! Le jour où l'on n'a plus de but, la vie est un supplice inutile à supporter.

— Marcel ! que dis-tu là ! Quoi ! êtes-vous si faibles, vous autres jeunes ! Laissez-nous cela à nous autres vieux qui n'avons plus rien à attendre ni à espérer. Et puis, Marcel, vas-tu partir, me quitter, toi, ma seule joie ! m'abandonner quand j'ai tant besoin de toi !... Il se livre un combat terrible dans le cœur de cette pauvre fille. Elle t'a refusé et pourtant elle t'aime ! Tu es le seul lien qui la rattache à la vie. Toi parti, elle s'éteindra.

— Erreur, ma pauvre amie ! Je lui ai dit à ses pieds que je l'adorais. Elle s'est fâchée, elle m'a repoussé. C'est l'autre qu'elle aime ! Et Dieu sait qu'il ne se soucie pas d'elle. Mais c'est la logique des choses, ce sont les fines plaisanteries de la vie : Vous adorez une femme, elle en aime un autre qui n'y songe pas ! — elle en meurt et vous aussi ! — Non, tenez, marraine, ne cherchez pas à me retenir ici — je souffre ! inutilement, bêtement.

Marraine soupira. Les amoureux sont égoïstes ; elle n'était rien pour eux. Hélas ! triste épave solitaire de la vie, elle était destinée à donner toujours le meilleur de son cœur sans rien recevoir en échange.

— Écoute-moi, Marcel ! Ton départ en ce moment est une mauvaise action : j'ai besoin de toi, Marguerite plus encore. Tu sais que l'épidémie qui nous entourait a fait irruption à Ker-Ellé. Je connais Marguerite, elle ira soigner les malades ; dans l'état d'épuisement où elle est, si elle la gagne, elle est perdue !

— Éloignez-la d'ici, envoyez-la en mer ; qu'elle y passe ses matinées, ses journées ; ce serait parfait pour sa poitrine et la tiendrait loin de la contagion.

— Le prétexte ?

— C'est votre affaire ! Cherchez, mais ne comptez pas sur moi. Vous m'avez demandé de rester huit jours, les voilà terminés. Maintenant, il faut briser : au loin, j'oublierai peut-être... je m'en irai ayant appris une seconde fois cette dure leçon que, de toutes les souffrances, la plus cruelle, c'est d'aimer.

— Marcel, avant ton départ, je t'en supplie pour ta pauvre vieille amie qui t'a toujours été fidèle, une dernière fois parle-lui, tâche de la persuader, de l'éclairer ! dis-lui que sa fidélité insensée sans amour est une folie ; qu'elle se sacrifie à un rêve, à un mensonge, à une trahison !...

— Dites-lui tout cela vous-même, elle ne m'écoutera pas.

— Tiens, la voilà !

Marguerite rentrait marchant lentement, pâle, le regard vague, un triste sourire aux lèvres — sourire de résignation, de détachement, — ce qui remplace les larmes chez ceux qui sont trop fiers pour pleurer. Elle rougit légèrement en apercevant Marcel ; une lueur passa dans son regard, un éclat de suite éteint :

— Vous voilà, monsieur Andrès ? De quelle œuvre de miséricorde revenez-vous ?

— Marcel vient de voir Marjory, dit audacieusement marraine. Il paraît que sa poitrine se prend, il faudrait lui faire passer les matinées en mer ; l'air iodé peut la guérir.

— Mais, elle vit auprès de la mer ?

— Ce n'est pas suffisant. Comment faire accepter cela à Hoël ? Il faudrait trouver un prétexte, l'y faire aller pour une autre. Je suis trop vieille, moi ; vous devriez vous charger de cette mission, Marguerite. J'ai justement une amie du faubourg qui me demande une suite d'aquarelles représentant nos côtes de Bretagne ; vous feriez cela dans vos matinées. On laisse le prix à ma disposition, vous le fixeriez vous-même.

Une lueur de joie éclaira le visage de Marguerite.

— Oui, j'aimerais cela, marraine ! Votre pauvre princesse serait fière de gagner son pain !

Le regard de Marcel enveloppa Marguerite.

« Et elles seront pour moi tes aquarelles, et elles seront royalement payées !... Ah ! chère petite princesse ! si tu voulais ?... si tu voulais seulement te laisser adorer ! Je mettrais à tes pieds tous les luxes de la vie, toutes les joies de la fortune et de l'amour ?

Mlle de Ploucastel ne voulant pas laisser traîner l'affaire, envoya chercher Hoël.

— Hoel, j'ai un service à vous demander.

Le pêcheur s'inclina.

— Je veux prendre votre liberté pour un mois.

Hoël arqua ses sourcils :

— Il n'y a que vous qui puissiez parler ainsi.

— Il faudrait, tous les matins, emmener Mlle Arsdel et Marjory en mer ; loin, près, au large, à la côte, partout où elle vous demandera d'aller. Vous êtes le seul marin de la côte à qui je veuille la confier.

— Vous le pouvez, dit-il, je connais la mer, je promènerai la demoiselle.

Marraine s'en alla avec Hoël, voulant laisser Marcel avec Marguerite.

Une fois seul, Andrès ne trouva plus rien à dire.

Tout lui semblait déplacé, insuffisant, inutile. Et pourtant, il était temps encore, avant de se séparer pour jamais ! Avant de briser le dernier chaînon qui les unissait — bien peu ! — ne devait-il pas tenter un dernier effort ? Mais que dire à cette nature, incompréhensible, orgueilleuse jusqu'à se briser et briser ceux qu'elle aimait ; sensible et profonde pourtant, jusqu'à l'exquis !... Jamais Andrès n'avait été si hésitant !...

Pendant ce temps, Marguerite arrangeait des fleurs — une gerbe délicate, élancée ; une à une, artistement, harmonieusement, les fleurs se plaçaient... lorsqu'une rose trop lourde, emportant l'édifice aérien, joncha tout sur le tapis !

Marguerite eut un geste de dépit ; Marcel s'empressa de tout ramasser.

— Marguerite ! je pars samedi : avez-vous des commissions pour l'Amérique ?...

JAN KERMOHR.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . . 12 —
Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An . . 80 fr. | Étranger : Un An . . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 56

5 Août 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

L'ENSEIGNEMENT DE L'ART
PAR L'ÉTAT

La France est un pays d'opposition. Vous vous souvenez du mot célèbre de Lamartine : « La France s'ennuie ! » Je ne sais pourquoi ce mot est resté dans toutes les mémoires, car il n'est pas juste. La France ne s'ennuie jamais, car les esprits partent toujours en guerre contre un homme, un système ou une institution. Je serais d'avis d'opposer à la sentence un peu vide de Lamartine ce vers qui n'est pas de lui :

Le Français, né frondeur, sans relâche interpelle.

De quelles flèches acérées ne cribleton pas à toute heure nos écoles d'art, sous le seul prétexte qu'elles relèvent de l'État ? On voudrait que l'École des Beaux-Arts, l'Académie de France, à Rome, l'École des Arts décoratifs, les Écoles régionales d'art appliqué dirigées, inspectées, subventionnées par l'Etat fussent supprimées. Les adversaires de ces utiles institutions réclament contre l'enseignement qu'elles dispensent, non pas parce que cet enseignement est entaché de lacunes ou de parti pris, mais parce que l'État l'a pris sous son égide. On voudrait que l'initiative individuelle fût libre d'ouvrir des écoles d'art et qu'elle ne rencontrât pas dans cet ordre d'idées la concurrence de l'État.

Le paradoxe pêche par la base. Si l'on admet l'initiative individuelle dans le sens de l'action, il faut également l'admettre dans le sens opposé. Nous aurions alors des écoles intermittentes, nombreuses peut-être sur tel point du territoire, mais plus rares dans d'autres régions, et, cela ne fait pas doute, plus d'une province, sinon Paris, ne posséderait aucun foyer d'éducation. Les hommes d'initiative en mesure de fonder et de soutenir une grande institution sont l'exception. A supposer qu'ils se découvrent aussi fréquemment qu'on le souhaiterait, seraient-ils préparés à former logiquement de jeunes artistes ? Auraient-ils l'impartialité nécessaire au chef d'institution ? Appelleraient-ils à eux les maîtres de la veille et ceux que les succès, la jeunesse active, le renom permettent de saluer comme les maîtres de demain ? Non sans doute.

M. Larroumet, membre de l'Institut, directeur honoraire des Beaux-Arts, s'est ému des critiques persistantes dont nos institutions d'art sont l'objet. Avec son talent d'écrivain, la logique et la précision qui le distinguent lorsqu'il tient la plume, M. Larroumet réfute avec beaucoup de vigueur ces attaques injustes. L'ancien directeur des Beaux-Arts est mieux armé que quiconque pour bien traiter son sujet. L'École des Beaux-Arts lui sert en quelque sorte d'introduction à son étude. L'auteur n'a pas de peine à démontrer combien la formule courante « l'art officiel » est difficile à définir. Y a-t-il un art officiel ? Quelle est sa caractéristique ? Quelles sont ses limites ? Interrogations oiseuses. Ceux qui colportent sans la comprendre, parce qu'elle est inintelligible, cette formule banale, prétendent évidemment que l'enseignement donné « officiellement » à l'École des Beaux-Arts par des maitres « officiellement » nommés, conduit à des expressions d'art uniformes, froides, en désaccord avec les évolutions constantes de l'esprit de la race.

Cette prétention n'a pas de sens. Autant dire que l'enseignement des lettres produit l'uniformité parmi les écrivains et que quiconque aura passé par les collèges placés sous la direction de l'Etat demeurera privé pour toute sa vie d'originalité. L'École n'est pas un laminoir. Elle est le lieu nécessaire à toute initiation. Il n'y a pas d'art sans principes, et ces principes, ces lois essentielles, où les apprendre, où s'en pénétrer, où acquérir la certitude qu'on est armé pour la lutte, si ce n'est dans l'émulation des concours, dans la méthode et la discipline imposées au milieu scolaire ?

Voudra-t-on prétendre que les professeurs de l'École des Beaux-Arts sont choisis parmi des hommes aux tendances uniformes ? Quelle erreur ! Pour ne citer que les morts, Rude et Yvon, David d'Angers et Cabanel ont professé à l'École. Dauzats, Barye, Cogniet, Couder, Mérimée, Charles Blanc ont fait partie du Conseil supérieur d'enseignement qui a le gouvernement suprême de l'École. De pareils noms disent assez que tous les styles, tous les genres, toutes les initiatives ont été représentés dans ce sénat.

Au surplus, les hommes qui attaquent l'École des Beaux-Arts, au nom de leur propre manière, de leur tempérament personnel, s'ils sont artistes, où se sont-ils formés ? Où ont-ils vécu les années profitables de leur adolescence laborieuse ? A cette même École, dont ils combattent aujourd'hui l'enseignement. Sans l'École, ils n'auraient pas acquis les notions qui font actuellement leur force et dont l'emploi très personnel, très original, prouve surabondamment que les leçons reçues rue Bonaparte en préparant leur essor ne l'ont pas entravé.

Notre auteur passe ensuite à l'Académie de France à Rome, institution glorieuse et féconde entre toutes, ancienne de plus de deux siècles. Nous avons nous-même défendu jadis cette noble demeure contre les accusations ridicules dont elle est depuis vingt-cinq ans le point de mire. Les arguments présentés par M. Larroumet diffèrent peu de ceux que nous nous étions plu à développer. Les résumer ici nous entraînerait trop loin. Nous y reviendrons quelque jour. L'Académie de France est ancienne, mais elle n'a pas vieilli : si les Envois des Prix de Rome ne satis-

font pas le public dans la mesure où il s'estime en droit d'être satisfait, c'est que le public croit trop volontiers au génie chez les lauréats du Prix de Rome. Que l'on essaie de compter les bacheliers, les licenciés ès lettres ou ès sciences qui, au lendemain de l'obtention de leur diplôme, rentrent dans la foule et sont incapables de se distinguer par une œuvre maîtresse. De même en est-il des Prix de Rome.

Mais le bienfait de l'enseignement donné par l'État est rendu particulièrement saisissant dans un passage de l'étude de M. Larroumet et j'insisterai sur cette partie de son travail. Je veux parler de l'enseignement du dessin dans les lycées et collèges d'après une méthode raisonnée, par un corps de professeurs aussi savants que nombreux. Le public ignore peut-être qu'il y a vingt ans nul effort sérieux n'avait été fait dans ce sens. Or, qu'on ne s'y trompe pas, les lycées, les collèges, les écoles d'art industriel répandus sur tout le territoire n'ont pas pour mission de préparer des peintres ou des sculpteurs appelés à s'asseoir un jour sous la coupole de l'Institut. Le but de l'enseignement donné dans ces institutions sans nombre est de préparer des chefs d'industrie, des ouvriers d'art, des céramistes, des émailleurs, des orfèvres, des décorateurs, des ornemanistes. On le pressent, le résultat au point de vue de la suprématie, de la richesse nationales, est incalculable. Il convient donc de saluer au passage les initiateurs courageux de cet enseignement fécond.

Le premier en date est M. de Chennevières. M. Larroumet lui rend justice en des termes que nous croyons devoir rappeler. Ayant dépeint la pénurie des écoles de dessin sur tout le territoire, pénurie constatée en 1855 et en 1867, M. Larroumet poursuit ainsi :

« Le goût public baissait avec une rapidité inquiétante et l'art appliqué se mourait. Encore quelques années de ce régime, et l'art n'aurait plus vécu que par la tête. Ses racines se desséchaient sur un sol qui ne les nourrissait plus, et nos industries d'art, compromises d'ailleurs par les conditions nouvelles de l'industrie et du commerce, allaient disparaître. En vain les expositions internationales de Londres en 1851 et de Paris en 1855 et 1867 avaient offert à ce sujet des indices menaçants. Malgré les avertissements d'observateurs éclairés, comme le comte Léon de Laborde, on n'avait encore rien fait en 1870.

« L'Exposition universelle de 1878 nous ouvrit les yeux. Mais, dans l'intervalle et sans attendre une nouvelle leçon, l'initiative d'un fonctionnaire, chose rare, parce qu'elle est singulièrement difficile dans notre pays, avait commencé de remédier au mal. J'ai déjà cité le nom de M. de Chennevières, directeur des beaux-arts de 1873 à 1878. Malgré les critiques soulevées par son administration, il a été un de ces grands directeurs, tenaces et volontaires, laborieux et patients, mettant une rare puissance de travail au service de quelques idées fortes, comme l'administration française en a compté beaucoup et dont le dévouement à leur œuvre soutient des services constamment ébranlés par l'instabilité ministérielle. Dès 1876, M. de Chennevières avait mesuré toute l'étendue du mal et résolu d'y remédier. Il s'agissait non pas de restaurer l'enseignement du dessin, mais de le créer, non pas même de relever les ruines, mais de bâtir un édifice tout neuf. »

L'éloge est mérité. L'initiative de M. de Chennevières dans cette œuvre immense de l'enseignement du dessin ne saurait être trop éloquemment approuvée. Mais il n'est chef d'armée qui ne sente le besoin d'avoir auprès de lui des officiers généraux d'une valeur incontestée. M. Larroumet n'oublie point de signaler l'appui que rencontra M. de Chennevières dans un artiste éminent sans le secours duquel ses projets si sages, mais en apparence si audacieux, n'auraient peut-être pas triomphé.

« Ici, le directeur des beaux-arts, qui n'était pas lui-même un artiste, avait trouvé l'auxiliaire le plus compétent et le plus dévoué dans un des maîtres de notre école de sculpture, M. Eugène Guillaume, un traditionnel ouvert aux nouveautés, surtout un esprit éminemment méthodique. M. Guillaume, nourri dans le culte de l'art pur, était persuadé que l'art est un, par conséquent que, du plus haut au plus bas, son enseignement doit reposer sur les mêmes principes. Cette théorie est devenue banale ; en ce temps-là elle était hardie et vivement contestée. Avec douceur, avec fermeté, avec suite, M. Guillaume persuada ses confrères et la plupart de ses adversaires que, l'art ayant pour but de représenter la nature, il doit décomposer par l'analyse la synthèse que la nature offre à l'observation, étudier d'abord la géométrie inconsciente et parfaite qui soutient et explique les formes, partir du dessin linéaire pour arriver au dessin d'imitation. C'était tout simple et c'était aussi hardi que neuf. Par entêtement d'esthétique supérieure, on objectait au réformateur que, seule, la figure humaine est capable de former le goût et qu'il faut, du premier coup, la prendre telle qu'elle est, avec son modelé. Mais, de même que l'enseignement des lettres commence par la grammaire et aboutit à la rhétorique, de même que l'arithmétique est le chemin nécessaire des mathématiques supérieures, de même dans le dessin, il faut partir des formes les plus simples — lignes droites et courbes, polygones et circonférences — pour arriver aux combinaisons de la nature vivante. »

Créer est le propre des maîtres, mais combien de créations utiles ont disparu parce que leurs auteurs n'ont pas rencontré chez des hommes de conscience et de dévouement l'appui continué du travail, de la méthode, de l'abnégation patiente. MM. de Chennevières et Eugène Guillaume ont été plus heureux. M. Larroumet, qui n'oublie rien, nomme fort à propos les continuateurs de l'œuvre des deux fondateurs. Je le laisse parler une fois encore.

« Aujourd'hui, l'enseignement du dessin est partout constitué ; et, après les programmes, avec la même rapidité, il a reçu un corps de professeurs, nombreux et savant. L'Etat l'a fait accepter sans résistance par les départements et les municipalités, vite persuadés. Les ressources de cet enseignement n'ont pas été augmentées et elles lui suffisent encore pour obtenir des résultats toujours plus considérables. Je renvoie, pour apprécier ces résultats, aux statistiques spéciales, notamment au remarquable rapport rédigé par M. Paul Colin sur l'*Enseignement des arts du dessin*, à la suite de 1889. Il me suffira de dire que, depuis M. de Chennevières, tous les directeurs des beaux-arts qui se sont succédé rue de Valois ont eu à cœur d'étendre le bienfait de sa création. Secondés par le chef du bureau de l'enseignement, M. Crost, — qui est, dans sa sphère, quelque chose d'assez semblable à ce que M. de Chennevières fut dans la sienne, car, plus stable qu'un directeur, il procure à ses chefs la continuité des vues, — ils ont tous servi la « méthode » et la « cause », comme on dit au Palais-Royal. »

Nous ne pouvons que souscrire à l'hommage rendu par M. Larroumet au chef du bureau de l'Enseignement à la Direction des Beaux-Arts. Ce n'est pas

seulement dans les lycées, les collèges, les écoles primaires, mais à l'École des Beaux-Arts, à l'Académie de France, c'est-à-dire dans l'enseignement de l'art à tous ses degrés que se fait sentir l'influence salutaire de ce gardien d'une tradition récente qu'il importe de consolider. Tel est, trop brièvement exposé, le rôle utile de l'État dans une branche d'enseignement considéré à juste titre comme un service public de l'importance la plus haute.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Une des grandes joies de la vie — chez les artistes et chez les collectionneurs — c'est de chercher et de trouver : les premiers, une conception toute neuve; les seconds, un vieux chef-d'œuvre inconnu. Cette joie a été celle d'un peintre coté, Duez, et nous en prenons notre part puisqu'il s'agit d'une belle œuvre ignorée. Comme cette trouvaille a les allures d'un Conte de Fée, nous commencerons selon la formule habituelle du conte et nous dirons :

Il y avait une fois un peintre qui vagabondait — je ne sais pourquoi et je ne sais comment — mais qui vagabondait enfin aux environs d'Honfleur, en Normandie. Or, voilà qu'entrant chez un petit propriétaire quelconque, il avisa une toile vieille, salie, obscure, dans un cadre assez joli. Le propriétaire estimait assez le cadre; quand à la toile — peuh! — deux enfants encrassés! Le peintre, lui, remarqua vite la touche grasse et élégante à la fois des deux bambins. Son cœur battit. « — Combien vendriez-vous ce vieux tableau? » On discute, on s'affine réciproquement tant que l'on peut. Bref, à 60 fr. le tableau est vendu, acheté. Or, ces deux marmots étaient tout simplement de Murillo, et déjà l'heureux acquéreur en a refusé 290 fois 60 francs. Cherchez et vous trouverez! dit l'Évangile. Mais l'Évangile n'a pas dit : des Murillo.

En cherchant, toutefois, ces jours passés, l'atelier de décor de Jambon, j'ai trouvé aussi une merveille. C'est un ravissant plafond peint par M^{lle} Louise Abbéma, pour une villa des environs de Paris. La banlieue parisienne se *plafonne* bien. Ce plafond est un *Printemps* de cinq mètres sur quatre. Il y a mille et une manières de représenter le Printemps. Pas d'allégorie qui se prête, comme celle-ci, à la grâce, à la fantaisie, au charme et à la variété; point qui soit aussi demandée en peinture depuis que l'anarchie des saisons ne nous la donne plus en nature. Mlle Abbéma a représenté la sienne sous une forme idyllique charmante. Madame Printemps est une femme exquise dont la beauté fraîche et pimpante s'épanouit dans les branches d'un pommier en fleurs, et fleurs et branches, elle jette tout à deux petits amoureux qui reçoivent aussi le tout au vol. O délicieuse petite Ève, tu n'en es encore qu'aux fleurs de l'arbre de l'Éden; gare, quand l'arbre et toi vous en serez à la pomme! L'encadrement de cette pimpante allégorie est un feuillage vert autour duquel courent des clématites, des jasmins, des roses — toutes les jolies fleurs de la première jeunesse, du premier amour et des premiers baisers.

La quinzaine est surtout au marbre, au bronze, aux statues, aux bustes. Dans les ateliers Thiébaud c'est le groupe colossal de Guillaume Tell et de son fils pour Altorf dont les *chemins sont ouverts*, depuis M. Rossini. Le père Guillaume a 4 mètres de hauteur et le fils Tell deux seulement, proportions respectueuses gardées. Le père est coiffé d'un capuchon, armé d'une arbalète, chaussé de semelles de bois que constellent de larges clous. Tout cela est très montagnard. Près de Tell son fils Jemmy marche, jambes et pieds nus, s'accrochant à la ceinture de son père. Comme inscription : « Il aima sa Patrie. » Ces bons Suisses restent patriotes en diable — et je les en félicite.

Pendant ce temps, notre ministre des Beaux-Arts — en débauche de bustes — commande, pour l'Académie nationale de musique et pour la Bibliothèque nationale, une série nationale de bustes. Pour l'Opéra, La Malibran, Gounod, Carafa, Fontenelle (?) et pêle-mêle; pour la Bibliothèque, Henri Rigault, Jean duc de Berry, Henri Estienne, Grolier, Huet, le cardinal de Bourbon. Pour la plupart de ces illustres, mieux vaut tard que jamais!

J'allais oublier le buste de Berlioz — superbe, ma foi — par le sculpteur Feinberg, auteur du groupe si remarqué au Salon de 1887 de la *Damnation de Faust*.

Bravo surtout pour le buste de la Malibran qui fut la cantatrice par excellence de ce siècle. Aucune sous un masque aussi chaud et sous des bandeaux aussi noirs eut à la fois son ardeur dévorante ou son irrésistible langueur, comme écrivait d'elle Pontmartin. La pauvre Maria Felicia et sa sœur Pauline Viardot avaient eu un rude maître en leur père qui usait et abusait du bâton d'accompagnement. Les pauvres petites criaient fort et souvent. « Ce n'est rien, disaient les voisins, c'est M. Garcia qui fait chanter ses demoiselles! » La Malibran mettait tout entières au service de son art sa fougue et sa passion. Elle en mourut d'ailleurs. Avec cela, elle était d'une bonté et d'une charité rares. Ce fut à la fin d'un concert, à Manchester, qu'elle mourut. Manchester suivit au cimetière la dépouille de la grande cantatrice.

Meurs donc! Ta mort est douce et ta tâche est remplie.

Les sculpteurs sont décidément, cette année, d'heureux mortels. Les larges socles du pont de la Concorde auront peut-être enfin des statues puisqu'ils ont été ménagés pour cela. Mais quelles statues? L'Empire, lui, voulait des généraux; la Restauration, elle — vous le pensez bien — opta pour des personnalités illustres de la monarchie. On les bâcla donc et on les plaça. Louis-Philippe, un jour, s'imagina qu'elles finiraient par écraser le pont. On les exila donc à Versailles où l'on changea les têtes des généraux républicains contre des têtes de généraux royalistes. Aujourd'hui, il est re-question de re-peupler le pont de statues et, alors, c'est bataille entre les députés, les artistes, ceux qui y entendent quelque chose et ceux qui n'y entendent rien. Comment se terminera le combat?

C'est cette coquine d'Exposition de 1900 qui met tous ces projets en l'air et toutes les cervelles à l'envers. On veut faire grand, plus grand, très grand. Pour les Expositions, ce doit être — comme chez Nicollet — de plus fort en plus fort, j'en conviens, je l'avoue.

Parmi les projets, il est question d'une Exposition rétrospective de peinture. Elle emprunterait des chefs-d'œuvre à tous les Musées de l'Europe.

Bah! répond-on, invraisemblable, inexécutable, impossible! Pourquoi ne ferait-on pas tout simplement appel aux collections particulières de Paris! Une réunion de tous les grands maîtres et de tous les pays — ce serait superbe! Mais comme la fourmi, la collection parisienne n'est pas prêteuse; c'est là son moindre défaut. Qu'adviendra-t-il de tous ces projets?

Et puis, est-il bien opportun de tant projeter pour l'an 1900 alors que, du côté de l'Allemagne, des Nostradamus en chambre s'époumonnent à crier, à nous prouver, à nous ressasser que la fin du monde est décidément pour 1897? Un astrologue, professeur à l'Université d'Iéna, s'il vous plaît, nous avait annoncé, il y a dix ans, cette terrifiante et suprême nouvelle et c'est encore lui qui a reconsulté les astres. Les astres — en personnes sérieuses et immuables — le confirment absolument dans ses pronostics. Nous périrons donc par un cataclysme. Lequel? Un cataclysme de chaleur. Il est vrai qu'un autre astrologue prussien avait assuré que ce serait par le froid. C'est affaire à eux. Qu'ils s'arrangent! Pour nous, périr de congélation ou de calorique, c'est tout un. Cette fin finale de la terre, nous la devrons à une mauvaise coucheuse de comète qui déjà — en 1866, en 1874 et 1880 — s'approcha de nous assez près pour reconnaître le terrain. Édifiée suffisamment, paraît-il, elle se précipitera cette fois, sur nous, en 1897, queue baissée, et rôtira d'emblée toute vie végétale et toute vie animale.

Voilà ce qui nous est annoncé — au bout de longs, très longs calculs astronomiques. Le moyen — après cela — de continuer une chronique sur l'art, et les toiles et les bronzes, dès lors que les toiles vont flamber et que les bronzes vont fondre! Vrai, je ne me sens plus le cœur à vous parler peinture et sculpture. Aussi, en resterons-nous là pour aujourd'hui et poserons-nous à cette chronique un point final et désolé.

AIMÉ GIRON.

SOUVENIRS D'UN AN

VILLES VUES D'EN HAUT

Les années, disent les sages, se suivent et ne se ressemblent pas. Parole proverbiale et rengaine, mais dont la mélancolie de certains jours efface l'apprêté et le convenu pour n'en laisser subsister que la cruelle et La Palicière vérité. Les années se suivent, murmure aujourd'hui ma mélancolie, et ne se ressemblent pas.

A cette même date, 5 août, j'étais l'autre année dans les décoratives rues de Berne, parmi les fontaines et les pi-

gnons peints, au milieu des petits perrons et des arcades lourdes sur quoi s'édifient les maisons noires et cocasses. J'avais encore dans les yeux la douce beauté de Fribourg dormant dans son val, groupant au bord de la rivière ses maisons tassées, ses toits gris, et rayant à deux places la pureté du ciel, de la toile d'araignée de ses deux ponts suspendus que terminent des apparences de portes de ville comme au temps jadis. Je conservais aussi, illuminant la rétine de tout l'imprévu de sa coloration joyeuse, le souvenir de ce lac de Genève traversé jusqu'à Lausanne, dans un ruissellement de pierreries azurées dont le battement de notre hélice renouvelait sans cesse l'intarissable éparpillement autour de nous. Je me préparais à Thun, et à son petit lac qu'écrase le robuste Niessen, à Lucerne et au Righi, à Zurich, à Lindau, aux merveilles d'art de Munich (Wagner, La Pinacothèque), aux évocations historiques de la Nuremberg du XIV[e] siècle, aux plaines d'Alsace, à Strasbourg, à Nancy, à d'autres joies encore : oui, je m'avançais dans la joie, je pensais, bercé sur le sein de la Beauté, mon cœur battant de l'espoir que j'avais de croiser de belles choses sur mon chemin, de m'incliner longtemps sur elles, d'en respirer la perfection, et d'oublier, à cette contemplation de tout le renouveau des voyages, l'horreur du sédentaire d'une vie passée, avec l'appréhension du retour vers les habitudes grises et mornes du reste de l'année.

Aujourd'hui, ces habitudes m'ont ressaisi : elles me tiennent par la force des choses ; je suis leur prisonnier et cependant, là-bas, il y a encore du beau silence dans la forêt de Fribourg, et tout à l'heure, à la nuit, les clochers qui, pointus, dépassent la ligne des toits, vont égrener dans l'air pur, limpide et comme attentif, pour que le répète la montagne en écho cristallin, l'*alleluia* du soir tinté goutte à goutte par l'effort pieux d'un vieux sacristain au chef branlant. Oh! le silence à Fribourg, à l'heure de la première étoile, passé le pont suspendu! La forêt profonde à gauche, tapissée de mousses et de fleurs sans parfum, et le désordre des chênes qui s'y prolonge sur la pente du vallonnement jusqu'à la rivière, par la colonnade drue des sapins élancés. Tout en bas, c'est la ville qu'entourent des prés verts comme vous savez les prés de la Suisse, et des toits fument, et des gamins courent sur les routes, mais c'est si loin, si profond, qu'on n'entend ni leurs cris ni leurs pas, ni les chiens qu'ils poursuivent, ni la clochette qui se balance au cou de toutes ces minuscules vaches, petits jouets d'enfants à cette distance, qui rentrent deux par deux, au fil d'un sentier, dans une ferme isolée. Pâle et rose de l'approche du soir, le ciel semble un grand manteau, léger et sans un pli, étendu sur tout cela, et l'on dirait que de par derrière une lumière, pâle et rose aussi, l'éclaire, si bien qu'en face, sur l'autre versant des collines plus à pic, la crête des arbres est toute rosie et tous rosis les minces fûts des sapinières et roses dans les maisons écrasées sous les chaumes, les carreaux qui brillent à distance comme des yeux humides et vaguement teintés d'un sang lavé. Nulle voix ne s'élève de ce val qui s'endort et tout au loin, derrière un mouvement du sol, la rivière s'en va, évanouie, d'une courbe brusque. Nous sommes restés là, bien longtemps couchés dans cette herbe, puis adossés au tronc mousseux des chênes qui se taisaient, et quand enfin un oiseau, un de ceux qui chantent la nuit, eut détaché dans le crépuscule sonore son trille vibrant que lui renvoyèrent les sous-bois, nous redescendîmes vers la ville, marche à marche, comptant nos pas aux pierres qui dévalaient le raide sentier, passant par des portes barricadées qu'on nous ouvrait avec de grosses clés, déchiffrant des millésimes séculaires sur d'énormes murailles, nous engouffrant comme en un puits dans Fribourg qui s'illuminait de place en place du clignotement d'une lampe à quelque fenêtre, ma bonne amie emportant au feuillet de l'album, compagnon de route et confident de nos émotions, trois petites fleurs bleues cueillies dans la paisible forêt, dans la douce, la mélancolique et silencieuse forêt où nous avions oublié, sous le pan rose du manteau des Rêves, l'horreur du sédentaire d'une vie passée, avec l'appréhension du retour vers les habitudes grises et mornes du reste de l'année.

Belle et reposante cité, j'ai voulu resonger mes joies aujourd'hui et t'en faire l'hommage. Et maintenant, vous qui aimez les beaux décors, les nobles spectacles, ceux où l'on se trouve commodément et à l'aise pour apprécier à loisir et comprendre dans la paix, allez là-bas, passez les deux ponts, saluez la petite vierge qu'ils ont installée dans le roc, ces croyants, au sortir de la ville, foulez enfin les mousses et les fleurs sans parfum, et regardez à vos pieds le méandre du cours d'eau, le damier confus des toitures, tout ce désordre harmonieux qu'est Fribourg s'endormant, le soir, à l'heure de la première étoile.

* * *

Lausanne, vue des terrasses de la cathédrale, est d'un autre effet, produit une impression tout autre. Ici, ce n'est plus l'isolement. Appuyé à la balustrade de pierre, vous n'êtes point seul à contempler. Deux jeunes gens se sont donnés rendez-vous et rient aux éclats sur les marches d'un escalier couvert qui descend en ville, tortillant son toit en appentis et sa rampe vermoulue, très bas, très bas entre les maisons couvertes en ardoises. A vos pieds, c'est déjà une toiture, des cheminées qui fument trop fort vous aveuglent ; vous croyez considérer le panorama, installé sur la couverture d'une maison. Derrière vous, le portail de la cathédrale, d'une robuste architecture gothique. Un peu plus loin, des rues redescendant en ville, et joignant — nous le vîmes plus tard — une fort pittoresque promenade plantée de beaux arbres. L'heure, pour voir les villes suisses du haut de terrasses, c'est le coucher du soleil. La Suisse ne possède ni la couleur crue de l'Italie, ni les ombres transparentes du ciel hellène, ni les verts outrés au point d'apparaître noirs qu'on peut constater en Afrique. De même, elle n'a pas ces tonalités délavées des pays du Nord, ces colorations de parti pris fades, effacées que prennent là-bas les choses dans l'enveloppement des brumes grises, des rayons de soleil filtrés, pâlis. La Suisse est un pays où le *Tendre* fait merveille. Les verts y sont d'un vert mouillé, les montagnes y prennent des coloris suaves, roses, tendres ; c'est l'expression, en valeur sur des ciels ni trop bleus ni trop éclatants. C'est de l'aquarelle sans grande hardiesse où chaque ton reste lui-même, tout au plus rechauffé par une lumière pas trop violente et adoucie encore de l'humidité de l'air.

C'est le triomphe des transparences, des veloutés lointains, le charme des lacs, la fraîcheur des prairies, la profondeur des ciels.

A Lausanne, passé la ville, l'œil embrasse le coup d'œil de ce beau lac qui s'étend comme une mer depuis les rives basses de Ouchy jusqu'à des coteaux très lointains qui sont maintenant violet, et tantôt se doublaient pourpre dans l'argent étincelant des eaux scintillantes. Le lac emplit le motif et tout, auprès de

Hélio Berthier et Fayet, Paris.

LA SARABANDE (ROYBET)

Salon des Champs Élysees

L'Œuvre d'Art — Paris

Hélio Burney et Fayet, Paris.

ARRIVÉE D'UN BATEAU DE PÊCHE (F.-H. RICHARDSON)

Salon des Champs Élysées

Helio Buirette et Fayet, Paris

LES VACHES DE MONTHIÈRES (L.-V. WATELIN)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art — Paris

Hélio BUIRETTE et FAYET, Paris.

LATONE (F. CARO)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art — Paris

son étendue magnifique, semble du détail futile et sans intérêt. En vain, se silhouettant en noir cerné d'or, éclairée de par derrière par le soleil qui disparaît au delà des coteaux, une vieille tour s'érige au troisième plan et s'efforce de nous arrêter un peu. En vain des jardins, en vain des rues curieusement plantées, en vain des toitures fantasques! Le lac nous attire. A lui tout seul, il absorbe la couleur du reste du paysage, et comment résister à l'éclat de métal en fusion qu'il déroule dans tout le fond et dont se fatiguent nos yeux, à la longue?

Autrement qu'à Fribourg, nous concevons la beauté de ce pittoresque. Fribourg était un décor fermé. Aux cimes des sapins qui dominent les crêtes boisées, nous semblait-il, les oiseaux de la vallée s'arrêtaient et n'allaient point outre. Le vaste cirque où s'étalait la ville était sans issue, et ceux qui y vivaient ne cherchaient point à sortir de cette vallée et à connaître d'autres horizons. Ici. le lac, ouvert jusqu'à l'infini, baignant sur une longueur énorme ces côtes découpées, invite l'esprit au voyage vagabond, à l'excursion par delà les coteaux qui s'atténuent doucement dans la buée mauve maintenant. N'étaient jusqu'à ces nuages dont s'embrume à notre gauche un pic plus fier, pour nous inciter à songer d'autres monts, d'autres eaux, d'autres villes. Le murmure des faubourgs monte jusqu'à nous, et voici que se détache de la rive, là-bas, vers le large, un petit vapeur qui fume très noir et qui salit un instant le ciel assoupi, de l'envolutement désordonné qu'y dessine son crachat charbonneux. La nuit vient. Un à un, les becs de gaz scintillent en ville tout au long des boulevards, et, au-dessus de nos têtes, probablement pour faire la nique aux allumeurs des réverbères de Lausanne, le ciel brille d'étoiles qui, une à une, elles aussi, entr'ouvrent leurs paupières argentées sur le velours foncé où elles vont être belles jusqu'au matin.

* * *

Nous avons vu la curieuse ville de Berne, curieuse de ses places où s'élèvent d'anciennes portes de cités ornées d'horloges énormes, sculptées d'allégories, coiffées de toitures ardoisées, crêtées de motifs feuillus, ville curieuse de ses rues bordées sur les deux trottoirs de passages couverts, surélevés de la chaussée par des perrons où se déguisent des descentes de caves, ville curieuse de ses fontaines aux vasques faciles, où les chevaux peuvent boire, où, un peu plus bas, les femmes peuvent remplir leurs seaux, où, plus bas encore, les chiens viennent laper quelques gorgées en passant. Naïve précaution pour que tout le monde soit content, que ces trois vasques superposées.

Le plus souvent, quelque guerrier domine la fontaine. Un pied devant l'autre, dans une attitude très opéra-comique, la hanche déjetée, les culottes bouffantes enveloppant de crevées la carrure des cuisses trapues, la poitrine bombée, les molets forts, un poing au poignard, l'autre bras haut tenant un étendard doré ou l'arbalète, la tête fière et barbue sous la toque ou le casque, le héros d'autrefois préside aux ablutions communales. Et comme les fontaines occupent le milieu de la chaussée et qu'elles sont très nombreuses, ces vaillants se voient l'un l'autre et rivalisent de belle prestance. Il y a des noms très longs gravés avec des dates et des maximes sur le socle tout verdi de la caresse prolongée des eaux, et les paisibles Bernois viennent trois fois par jour tirer de l'eau aux cascadantes fontaines octogonales qui redisent les anciennes batailles et les historiques luttes dont tout Suisse porte la fierté dans le cœur.

Par des chemins qui montaient doucement, nous sommes allés à des terrasses d'où l'on distingue toute une région de la ville, celle que rejoint le gigantesque pont de fer de construction récente et qui se développe si gracieusement sur le tapis vert des prairies voisines. Ce n'est plus là tout à fait la ville et pas encore la campagne. Nous étions venus, parce que, barrant le décor à l'horizon. nous savions trouver là les Alpes bernoises et, choisissant notre heure, assister à un crépuscule sur leur féerique architecture de cristal.

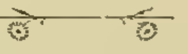
Ceci ne se dit pas. Il faut l'éprouver pour le sentir parfaitement, ce charme qui nous venait par dessus les campagnes de ces montagnes tout ensoleillées d'abord et dont peu à peu nous vîmes se sublimer, pâlir et agonir définitivement l'éclat passager. Toutes blanches, les cimes rayonnaient dans le ciel pur, belles de l'immaculée neige écroulées, ce semblait-il, en arêtes vives aux flancs de la montagne. Il y avait des ombres bleues sur des blancheurs et, par places, la masse lançait des éclairs comme un gigantesque diamant. Bientôt, et comme le soleil derrière les toits de la ville descendait à petites saccades, la crête des monts nous apparut rose, tendrement d'abord, puis, comme si un feu intérieur remontait à fleur de neige, plus rouge, plus empourprée, presque sanglante. Le ciel de fond prenait de ces teintes à tout instant variées et harmonisait son azur avec ces rutilences en un violet qui remontait dégradé jusqu'au zénith. Les façades des maisons, tout près de nous, baignaient dans une atmosphère lumineuse et caressante aux yeux et on eût dit que cette lumière dont s'emplissait le soir avait son mystérieux foyer dans la masse transparente qui découpait sur le firmament, là-bas, sa silhoutte incendiée.

Mais déjà le violet du ciel débordait sur les pics neigeux. Combattant encore, le pied des monts se teintait de roses passés, tandis qu'insensiblement l'envahissement se faisait, descendant les flancs de la montagne comme une lourde vapeur. Le triste violet vainquit, et le ciel s'obscurcit par degrés. Enfin, le mirage s'effaça et, tout doucement, vers le gris évolua la mélancolique lumière dont s'irisaient les dernières hauteurs. Et ce fut la nuit.

Mais, doux tableaux où je me complais à cette heure, pour d'autres aujourd'hui vous recommencez vos splendeurs. Il ne m'en reste que le souvenir. Trois fleurs aussi, madame, c'est vrai, et l'album des dessins!

Ah! combien j'aimerais ce soir, avec vous, cueillir une gerbe de fleurs, à Fribourg, voir tomber le soir sur Lausanne, et s'incendier les Alpes à Berne. Mais, petite amie qui gardez les fleurettes, ne l'oubliez pas, l'idiot et l'imbécile dicton : Les années se suivent et ne se ressemblent pas.

PASCAL FORTHUNY.



POUR L'AIMÉE

J'aime l'iris. Par son bleu pur
et sa douceur il me rappelle
la fleur d'amour, la fleur d'azur
épanouie en ta prunelle.

J'aime la rose. En son carmin,
avec un moindre éclat, j'admire
le triomphe du charme humain
et la pourpre de ton sourire.

J'aime le lys. Par la blancheur
et la fierté de sa corolle,
altière et pure en sa fraicheur
de ta grâce il est le symbole.

Mais c'est l'œillet pour sa splendeur
et son parfum que surtout j'aime;
il grise et, brûlant, de l'ardeur
où je me consume est l'emblème!

O. JUSTICE.

LES RUINES

Nous sommes vraiment un peuple totalement fermé à ce sentiment qu'on nomme le respect.

De quoi? dira Gavroche. *Un respect, un! pour Monsieur!* Et du petit au grand c'est la même chose.

Les journaux annonçaient, il y a quelques mois, que le ministre des travaux publics avait visité les restes de la Cour des Comptes, pour statuer sur leur restauration ou sur leur démolition définitive. Aujourd'hui c'est une chose décidée: les ruines vont disparaître. La visite du ministre fut, croyez-le, pour la forme. Ne faut-il pas fournir du travail aux entrepreneurs qui, d'ordinaire, soumissionnent à si bon compte?

La Société Positiviste avait su donner un bel exemple en consacrant quelques centaines de mille francs à l'achat de la maison où mourut Auguste Comte, rue Monsieur-le-Prince. Sans être de la religion de M. Pierre Lafitte, on ne peut qu'applaudir à une pensée aussi élevée. On pouvait croire à une rénovation du culte des souvenirs.

Il n'en était rien, hélas! Car on laisse actuellement, sans crier à l'attentat, ni même à l'irrévérence, s'ébouler sous la pioche les vieux hôtels, les vieux monuments, qu'illustrèrent entre tous les faits et les hommes. C'est tous les jours qu'il faut constater un nouveau sacrilège des démolisseurs.

De même que nous sommes réfractaires à la hiérarchie familiale reposant sur le prestige de l'âge, de même nous avons pour les témoignages des époques disparues, pour tout ce qui nous vient des *ancêtres*, une indifférence, presque un mépris extraordinaire. C'est bien une preuve que, si la France a donné de hauts rêveurs, le peuple français est dans sa masse, trop inconstant, trop gouailleur et trop frivole pour rien comprendre au charme du souvenir qui est la Poésie elle-même. S'il en était autrement, du reste, il y aurait moins de poètes à l'hôpital et quelques curieux monuments de plus.

La ferveur attendrie pour les ruines et les traces de ce qui fut la gloire et la misère, le culte de l'intelligence, de la beauté incarnée, se perpétuant dans la dévotion aux reliques de ceux qui furent grands, tout cela nous fait défaut. Un grain de conservatisme artistique nous manque, à nous qui sommes si conservateurs par la routine. Nos architectes n'ont aucun respect de ce qu'ils n'ont point édifié, et depuis qu'ils ont créé une architecture (?!) — celle de la Tour Eiffel — ils céderaient Notre-Dame de la même façon désinvolte qu'on vendit les pierreries de la Couronne.

Au fond, c'est un peu que la religion du souvenir nous semble un préjugé, et nous avons l'amour-propre de n'obéir à aucun. Conserver la maison de Racine ou de Balzac! On considère cela comme du sentimentalisme mal placé. Est-ce que ces hommes étaient faits autrement que nous? Est-ce que quelque marque visible distingue le lieu où ils vécurent? Non. Eh bien alors démolissons! Et la pioche fait son œuvre égalitaire. Elle ne s'arrête point. Chaque heure, pour elle, sonne un nouveau massacre. Hier Saint-Cloud, demain la Cour des Comptes; nouvelle déception pour quelques-uns qui s'attardaient avec volupté, le soir, dans la brume tombante, en face de cette silhouette carrée, aux allures romantiques, évoquant quelque château croulant de burgrave.

« Eh quoi! direz-vous, vous n'avez donc aucun patriotisme, monsieur, pour affectionner ainsi les symboles d'une époque néfaste, l'attestation vivante d'une peste au vitriol, comme une figure grêlée, éternisant la mémoire d'une épidémie?... »

Et je vous répondrai :

Les souvenirs tristes autant que d'autres ont pour moi du charme; même l'intensité de leur mélancolie me pénètre davantage. C'est à moi de vous demander si jamais vous n'avez conservé une cruelle lettre de rupture, s'il ne vous est pas arrivé de trembler et de vous attendrir en la relisant, si le parfum qui s'en échappait ne vous faisait point la mouiller de larmes, et si cette émotion vous fit jamais jeter au feu la lettre chère? Si vous ignorez la volupté de songer aux heures bonnes ou mauvaises de l'autrefois, vous ne pouvez pas comprendre ce que l'âme trouve de réconfortant dans le passé et vous manquez d'un des plus sérieux motifs de vivre, vous perdez la moitié de ce qu'il y a d'aimable dans l'existence : cette chaleureuse tendresse dont s'embellit tout retour aux choses accomplies.

N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts?

a dit Lamartine, dont on a également sacrifié le châlet de la Muette.

Et de fait, le souvenir est la plus miraculeuse fontaine de Jouvence. Combien ses eaux sont préférables à celles du Léthé qui sont néant!

Ayons donc quelque déférence pour les débris qui marquent parmi nous les secondes de naguère et, pour respecter l'histoire, commençons par respecter ses témoins.

YVANHOE RAMBOSSON.

NOS GRAVURES

ROYBET. *La Sarabande.* — M. Roybet, qui a des préférences pour les types populaires, sait quand il le veut assagir son pinceau. La grâce des enfants, la noblesse aristocratique de la mère font dans son tableau de la *Sarabande* un heureux contraste avec le visage réjoui du ménétrier qui n'est point de leur monde. Les Flamands de la bonne époque auraient volontiers signé cette belle peinture.

***

F.-H. RICHARDSON. *Arrivée d'un bateau de pêche.* — Quelques femmes de pêcheurs, des enfants, la coque d'une barque, l'immensité brumeuse : il n'en a pas fallu davantage pour permettre à M. Richardson de peindre une scène très juste de tons et d'une émotion intense.

***

L.-V. WATELIN. *Les Vaches de Mouthières.* — Sous ce titre, M. Watelin a exposé, en 1895, une composition tout imprégnée de poésie, de lumière et de naturel. Cette toile nous a fait songer aux paysages de Rosa Bonheur.

***

CARO. *Latone.* — Une figure nue exige la science et le goût. M. Caro a su réunir ces rares qualités dans le marbre robuste et distingué qu'il intitule *Latone.*

H. J.

Marcel Andrès

(Suite)

Après avoir bien cherché, c'était toute l'entrée en matière qu'il avait trouvée! Un monde de colères, de souffrances, de révoltes se heurta en Marguerite. Dire cela d'un ton dégagé, indifférent! Ah! il n'avait guère compris la douleur qu'il lui infligeait; il n'avait pas compris que son cœur se déchirait!... qu'elle ne savait pas comment elle pourrait supporter son absence... qu'elle savait plutôt qu'elle ne pourrait pas la supporter! Mais les hommes comprennent-ils ces choses délicates d'un cœur de femme! Ils touchent à ces choses fragiles d'une main trop brutale... et les brisent! Et puis, qu'est-ce que cela lui faisait, après tout! Une fois la mer entre eux, il l'aurait bien vite oubliée. L'amour est une fleur sans racines dans le cœur des hommes!

Dans celui d'une femme, il faut arracher le cœur avec! Marguerite se sentait anéantie. L'orgueil vint à son secours. Elle se raidit ne pouvant être forte.

— Alors, votre voyage est décidé, monsieur Andrès, et vous partez samedi? Que vous êtes heureux, vous autres hommes! Je vous envie. Comptez-vous revenir en France ou vous fixez-vous là pour toujours?

Marcel fut indigné.

« Et marraine qui croit qu'elle m'aime! Elle y voit clair, ma pauvre marraine!... C'est son rastaquouère qui l'a plantée là qu'elle aime!... Les femmes sont toutes les mêmes! Elles ne se soucient que de ceux qui les dédaignent! »

Mlle de Ploucastel rentrait. Marcel prit congé comme un visiteur qui quitte un salon.

Le lendemain, la mer était forte. Marguerite, encore un peu plus triste que de coutume, arriva sur la plage. Hoël l'attendait, sa barque amarrée, la voile carguée.

La marée était basse; il sauta à l'eau, enleva Marguerite dans un bras et la déposa au fond du bateau à côté de Marjory. La voile hissée, la barque s'envola comme une mouette, dansant d'une crête écumeuse sur une autre, coupant la vague verte, tanguant, remontant, bondissant, enveloppée d'embruns, de temps en temps embarquant une lame. Marjory riait, les cheveux au vent, criant de joie lorsque la barque plongeait dans les profondeurs vertes. Marguerite étonnée, enivrée de l'air fort, de la rapidité de la course, dilatait ses narines, ouvrait ses yeux tout grands. De temps à autre, comme malgré elle, un rire éclatait. Courant des bordées, la voile battait, changeant brusquement de côté, laissant entrer des paquets de mer.

— Venez près de moi, au gouvernail; vous serez abritée, dit Hoël à Marguerite. Si cela vous amuse, un autre jour, je vous apprendrai à gouverner. Aujourd'hui, la mer est trop forte, nous allons avoir du mauvais temps : il faut rentrer.

— Quel dommage! dit Marguerite.

Hoël jeta sur elle un regard bizarre. Il tira la barre à lui et lança la barque au large. Le vent s'élevait plus violent, la mer se creusait plus profonde. Marjory ne riait plus; elle fredonnait un chant breton triste comme des funérailles, et son regard errait inquiet à l'horizon. Soudain, la barque plongea; une énorme masse liquide menaça de l'engloutir. Marguerite poussa un cri, perdit l'équilibre, et se cramponna à Hoël.

Heureusement, il était habile et avait la main sûre. La plus légère déviation dans la manœuvre pouvait avoir des conséquences fatales. Au contact de Marguerite, il trembla. Alors, il passa son bras robuste autour de la jeune fille et fit virer la barque :

— Ne craignez rien! Je vous tiens solidement.

— Sommes-nous en danger? demanda-t-elle émue.

— Oui! avez-vous peur de mourir?

— Je crois que non!

— Moi, je voudrais! murmura-t-il très bas. Oh! je voudrais! ajouta-t-il passionnément.

— Hoël! Hoël! lui cria Marjory, tu perdras ton âme!

Une étrange sensation de peur et d'horreur envahit Marguerite. Elle était trop faible pour de telles émotions; le cœur lui manqua, il lui sembla que des myriades d'aiguilles lui traversaient le corps, et tomba inerte sur l'épaule d'Hoel.

Le pêcheur soudainement rappelé à la réalité, d'une main soutint la jeune fille, de l'autre appuya sur la barre, dirigeant la barque sur une presqu'ile s'avançant loin de la mer. Deux fois sa tête se pencha vers le visage de Marguerite; deux fois ses lèvres s'approchèrent a une ligne de sa chevelure. — Mais il ne l'effleura pas! — Au bout d'un instant, elle revint à elle. Ils étaient entrés dans des parages paisibles, protégés par la presqu'île qui coupait la force du vent et des vagues.

— Sommes-nous hors de danger? murmura Marguerite.

— Oui!

— Pourquoi nous avez-vous ainsi lancés dans ce péril?

— Vous aviez dit que vous n'aviez pas peur.

— J'ai eu tort, Hoël, je ne veux pas mourir.

Marguerite rentra ce jour-là un peu en retard, très fatiguée, mais contente de sa promenade. Le soir, elle dîna un peu et à neuf heures se retira très lasse. Elle s'abstint de parler à marraine et à Marcel de l'étrange hallucination qui avait troublé un instant la cervelle du marin.

— Elle est bien exténuée, dit marraine.

— Je comptais là-dessus. Malgré cette fatigue, il convient de continuer.

Le lendemain, le ciel était bleu avec des douceurs exquises. La mer avait oublié ses colères.

— Aujourd'hui, vous pourrez travailler, dit Hoël à Marguerite. Moi, je n'aurai qu'à vous regarder, la barque n'est pas difficile à conduire.

— Et toi, Marjory, que feras-tu?

— Si la demoiselle voulait, nous irions aux Roches Rouges; c'est là qu'il y a des coquillages! J'en ramasserai.

Hoël n'attendit pas la permission de la demoiselle et dirigea sa barque sur les Roches Rouges. Une demi-heure de navigation — la brise était favorable — Marjory était ravie.

— Si la demoiselle voulait faire mon portrait?

Marguerite sourit, dénoua les cheveux de Marjory, qui l'enveloppèrent comme un manteau d'or tombant sur son jupon bleu bordé de velours. Hoël, penché vers Marguerite, la regardait travailler. Un petit elfe naissait sous son pinceau, et Marjory ressemblante, bien qu'embellie, avait l'air de l'esprit des eaux dirigeant l'embarcation. On était arrivé aux Roches. Marjory sauta à terre:

— Tous les pêcheurs ne viennent pas ici, il faut être habile pour y conduire une barque. Les bas-fonds sont si dangereux! Mais Hoël est le roi de la mer, s'écria-t-elle enthousiasmée.

Et tout en cherchant des coquilles, elle improvisa un chant bizarre et mélancolique. Marguerite commença une aquarelle de ce paysage grandiose et sauvage.

— Pouvons-nous rester une heure ici? demanda-t-elle.

— Deux heures sans danger; vous pouvez travailler tranquille.

Lui, se coucha au fond de la barque, la tête inclinée de façon à ne pas perdre de vue un des mouvements de Marguerite. Et il chantait à mi-voix de vieilles ballades gaëliques qui la ravissaient.

— Quelle belle voix vous avez, Hoel, et comme ces vieux chants sont bien accompagnés par la brise et le murmure de la mer.

— J'en sais beaucoup. Si vous voulez me donner une de vos peintures, je vous en chanterai autant que vous voudrez.

— Que voulez-vous, le portrait de Marjory ou le vôtre?

— Pas le mien, à quoi bon? celui de Marjory, soit... J'aimerais mieux le vôtre.

— Mais, je ne peux guère faire mon portrait.

— Si vous le faites, je vous conduirai dans une grotte mysterieuse qui brille comme un grand diamant et que nul ne connait que moi.

— Où donc?

— Tres loin dans les roches, à l'horizon. Je vais parfois m'y retirer une semaine. J'aime cette solitude, cette demeure perdue dans l'océan. Nul pied étranger ne l'a souillée que ceux de mes aieux. Seul je la connais; toutes les barques ne peuvent pas y arriver et peu de bras pourraient les diriger dans ces parages.

— J'aimerais à voir cela... Je vous ferai mon portrait!

— Alors il faut me promettre que ce secret restera entre nous. C'est mon palais, ma demeure à moi seul, mon refuge dans les jours de désolation. J'y entends la grande voix de la mer, de la tempête, des vents furieux de l'hiver ou des brises tiedes de l'été. Mais il faut aimer la mer... et la mort pour aller la! Dans les nuits d'orage on peut devenir fou. Et pourtant, ces nuits-la sont les plus belles. Seul, dans ce chaos, dans ce conflit des éléments, séparé de l'humanité, perdu dans l'immense, j'oublie ce qui est — je rêve des jours d'autrefois, de ce qui pourrait être, de ce qui sera — quand les temps seront finis, l'éternité commencée. La les esprits de l'abîme m'ont entouré; quand j'étais à genoux aux pieds du crucifix, ceux qui prient là-haut sont descendus vers moi. Les anges m'ont effleuré de leurs ailes, et j'ai compris leur langage sans paroles. Les esprits du passé, qui sont ceux de l'avenir, sont venus me dire les choses qui lient les âmes, les choses que l'on ne peut redire, qui, une fois entendues, forcent à quitter la terre. Puisse le Seigneur permettre que ce soit là, dans cet asile inviolable, que mes yeux se ferment à la lumiere des hommes, aux ténèbres de la vie! Puisse la main ignoble du fossoyeur ne jamais souiller mon corps, ne pas le jeter en pâture aux vers et aux taupes! Qu'il repose sur le sable brillant jusqu'au jour du grand réveil!

— Quelle étrange nature vous avez, Hoël!

— Je suis une épave d'autrefois, des temps où la Bretagne vivait — de ces jours où si j'avais dit à une femme duchesse ou princesse : « Je vous aime! » elle en eût été fière! Mais ces jours sont passés et ma vie est désolée! Alors, des rêves je fais ma vie, et de ma vie le triste rêve!

— Pauvre garçon! n'avez-vous jamais trouvé un cœur qui vous comprit, à qui vous ayez pu ouvrir le vôtre?

— Hoël, le pêcheur, a vu dans ses rêves celle qu'il aime. Il lui a donné sa vie pour l'éternité; nul ne la connaitra sur la terre!

Marguerite trouva que cela devenait trop mystique pour elle. Elle laissa tomber la conversation et se remit au travail.

— La solitude lui aura troublé le cerveau, pensa-t-elle; il perd la notion du réel, il finira par perdre la raison... si ce n'est déja fait. N'importe, c'est un fier marin.

Un matin, Marguerite arriva avec son portrait.

— Voilà ce que je vous ai promis, allons à la grotte.

Hoël pâlit, prit le portrait dans ses mains tremblantes:

— C'est bien! quoique vous soyez plus belle — mais c'est vous pourtant, je suis content.

— Partons maintenant!

— Non, demain. Cela prendra la journée entière.

Puis s'adressant a Marjory: « Tu apporteras une corbeille de fruits et des pains. » L'enfant fit signe que oui; elle avait l'air triste, ses grands yeux s'attachaient sur elle qui n'y prenait pas garde perdant les siens sur Marguerite. Changeant brusquement d'idée, il dirigea la barque vers le port.

— Va acheter des fruits, Marjory; ne sois pas longue. Le vent est bon, nous allons partir pour la grotte.

Marguerite était ravie. Quelques jours de promenades en mer l'avaient déjà fortifiée; ses joues reprenaient une teinte rosée, elle commençait à sourire.

Hoël lui contait des légendes celtiques. La journée était radieuse. La mer unie comme un miroir, bleue, irisée, parfois laiteuse comme une opale, parfois verte comme une émeraude et rayée de lignes foncées. Les mouettes rasaient l'eau trempant la pointe de leur aile dans l'écume. Et la voile se gonflait prenant la brise, emportant l'esquif qui glissait rapide sans bruit, traçant un sillon argenté sur l'eau profonde.

— Un matin, vous étiez sur les rochers de la plage pendant que je raccommodais mes filets, et vous chantiez en travaillant, — un chant que je ne comprenais pas, mais que j'aimais, — voulez-vous le chanter encore.

— Je ne sais pas lequel; quand donc était-ce?

— Un matin que vous aviez à votre corsage noir une touffe d'églantines et de chèvrefeuille. Le vent en a apporté une fleur jusqu'à moi.

— Ah! je me souviens.

Et Marguerite commença une chanson simple, douce, berçante, allant au cœur. La barque glissait, l'eau murmurait coupée par la proue pendant que le chant plein, vibrant, coulait des lèvres de Marguerite.

Marjory, la figure cachée dans ses mains, s'était couchée tout de son long dans le bateau. Des larmes coulaient sur les joues du pêcheur. Marguerite, en chantant, rêvait d'un jour d'amour où elle avait dit ce chant au bien-aimé, où elle lui avait donné son cœur, engagé sa vie; et les souvenirs montant à flots pressés, elle avait appuyé son front pâle sur sa main amaigrie, laissant

glisser l'album à ses pieds. Hoël le ramassa et, s'agenouillant devant elle, il murmura à voix basse :

— Je vous ai rappelé de tristes souvenirs, pardonnez-moi!

Marguerite tressaillit :

— Arriverons-nous bientôt?

— Dans une demi-heure, si la brise continue.

Une longue suite de roches grises entrait dans la mer; à mesure qu'on s'en approchait, les blocs devenaient énormes. La vague sautait autour, luttant, se brisant, envoyant des flots d'embrun. La barque avançait avec peine. Il fallait tourner des roches, éviter des bancs de sable, passer par-dessus des brisants, des pierres carrées superposées, couvertes de varechs, de goémons, de longues algues gluantes.

— Pourras-tu grimper là, Marjory.

— Moi, je peux aller partout où va Hoël! dit fièrement l'enfant. Dans le gouffre, s'il y va! Mais la demoiselle, ajouta-t-elle d'un air dédaigneux, n'est pas un enfant de la mer!

— Les pieds de la demoiselle ne sont pas faits pour marcher là-dessus, dit Hoël; je la porterai.

— Jamais! s'écria Marguerite, je pourrai parfaitement monter.

Hoël sourit de son sourire tranquille :

— Laissez-vous faire, passez votre bras autour de mon cou, dans un instant nous serons en haut.

Elle commença quelques pas, mais glissant sur les varechs, se prenant les pieds dans sa jupe, elle tomba sur les genoux. Le marin l'enleva et la porta jusqu'à un sentier tournant autour des roches. Alors, la posant sur le sable :

— Cherchez votre chemin, dit-il, ou devinez-le!

Marguerite poussa un cri d'admiration. Elle était sur une plate-forme élevée qui semblait la terrasse d'un palais aérien. Au loin, la mer s'étendait claire, lumineuse, immense; à leurs pieds, dans des profondeurs de gouffre, l'eau verte battait le roc submergé par des flots d'écume.

— Est-ce l'entrée de votre palais?

— Oui, mais il se faut se courber, car la porte en est basse.

Ils entrèrent dans une cavité obscure qu'une torche de résine rendit éblouissante : tout une grotte tapissée de stalactites étincelants comme un diamant énorme, envoyant de ruisselantes lumières. Dans un angle, un hamac était suspendu; sur une table de pierre de vieux livres en parchemin fanés par le temps et par la main qui les avait feuilletés, et, dans un enfoncement de la roche, un crucifix d'ivoire entouré d'une guirlande de houx.

Hoël amena Marguerite devant le crucifix :

— Je n'entre jamais ici sans une parole à Celui qui est là. Perdu dans cette solitude, il semble qu'Il soit plus à moi, qu'Il puisse mieux m'entendre.

Il se signa et fit tout haut une prière en breton.

— Dites : « Amen! » demanda-t-il à Marguerite.

Quand elle répéta « Amen! » une lueur étrange passa dans le regard du pêcheur.

— Il ne manque ici que la vie de la mer, soupira la jeune fille.

— Elle n'est pas loin. Suivez-moi.

Et, la conduisant à travers un couloir de granit, il la fit passer brusquement de la nuit à une lumière éclatante. C'était une seconde terrasse, mais ouverte sur la mer.

— Que c'est beau!

Hoël ne répondit pas. Son regard s'était fixé sur l'horizon. Il fronçait le sourcil.

— Nous allons avoir un bel orage, dit Marjory qui lisait sur le front du marin.

— Est-ce vrai, Hoël?

— C'est vrai! si j'avais pu le prévoir, nous ne serions pas partis.

Marjory se mit à danser en chantant une chanson bizarre :

— Il faudra passer la nuit ici; la mer ne nous laissera pas repartir et si la barque est brisée, nous ne nous en irons jamais!

Marguerite frissonna.

— Tais-toi, petite! ma barque en a vu bien d'autres! Restez ici, madame; l'enfant a dit vrai, il faut penser d'abord au bateau. Je vais le tirer dans une crique où il n'aura rien à redouter de l'orage.

— Rapportez-moi mon album et mes couleurs; je travaillerai en attendant le soir.

— Hoël a fait exprès de nous amener ici! murmurait Marjory. Hoël a dit des paroles magiques devant son crucifix; Hoël s'est fiancé avec la mort!...

Marguerite, penchée au-dessus des roches, regardait le marin remonter. Elle était trop artiste pour ne pas s'impressionner de la beauté étrange de ce pêcheur qui, passant à travers les générations déchues, avait gardé cette distinction de race, cette poésie sauvage, cette mélancolie calme, particulière à la Bretagne. Elle le replaçait dans un milieu disparu où il grandissait au lieu de s'amoindrir.

— Quelle étrange et triste destinée! pensait-elle. Que de heurts doivent se produire dans un tel organisme!

Elle subissait, malgré elle, l'ascendant de cette nature puissante. Elle le traitait d'égal à égal, — elle, la fille de l'aristocratie, lui, le fils d'une race anéantie!

— Voici votre album et vos pinceaux, madame; mais vous ne travaillerez pas aujourd'hui, dit-il d'un ton presque joyeux. Je vais vous installer à ma place favorite; vous y aurez un spectacle que nul n'a vu sans y laisser sa vie!

Dans un angle de la terrasse, sur une roche adossée à la muraille, il étendit une couverture, installa Marguerite et lui mit un manteau sur les épaules.

— Regardez maintenant! et souvenez-vous! Ce que vous verrez aujourd'hui, vous ne le reverrez jamais!

— Quoi! vous ne me ramènerez plus ici!

— Jamais plus! Je vais avoir un jour, une nuit sans lendemain. Je ne le regrette pas, il faut que cela soit ainsi. Regardez! les nuages se précipitent, l'orage va éclater!

Du fond de l'horizon, d'énormes nuages très lourds se pressaient, couraient, volaient les uns contre les autres, de l'est, de l'ouest, comme deux armées se ruant au combat. Le ciel semblait une mer immense dont les gigantesques vagues grises se poussaient, se heurtaient, montant les unes sur les autres. La mer, plissée, ridée, sillonnée de lignes d'écume, commençait à se creuser. D'horribles teintes livides, cuivrées, sinistres se reflétaient sur l'Océan. Un éclair raya l'horizon; un coup de tonnerre formidable ébranla les roches, se répercutant, roulant sans arrêt d'un coin du ciel à l'autre. La nuit s'étendit en plein jour, lugubre, désordonnée. Les vagues affolées se jetaient contre les granits, se précipitaient dans les cavernes, y éclataient comme des coups de canon. La terre tremblait; la foudre tombait dans la mer, à droite et à gauche, de tous côtés.

Marguerite, paralysée par la peur et l'horrible pression de cette formidable électricité, dit à voix basse :

— Nous allons être foudroyés!

— Si c'est la volonté de Dieu? L'orage lui obéit. Il commande à la tempête. Avez-vous peur, madame?

— Oui! murmura Marguerite oppressée.

— Vous aimez donc la vie? Et vous avez donc quelque chose ou quelqu'un à regretter?

— Non!... mais j'ai peur de mourir!... et vous?...

— Moi, dit-il d'une voix douce comme un chant de femme, moi!.. si, pendant une heure, — moins encore! — Dieu permettait à mon rêve de s'accomplir, si mes yeux pouvaient voir ce qu'ils rêvent de voir, si mes oreilles pouvaient entendre ce qu'elles ont soif d'entendre, si mes lèvres pouvaient dire ce qu'elles ont soif de dire, alors, je rendrais ma vie à Dieu dans une joie infinie, dans une extase d'éternelle reconnaissance!

Un coup de tonnerre épouvantable éclata sur leur tête, ébranla la presqu'île, fit craquer les granits. Marguerite bondit épouvantée. Il semblait que la mer les emportait. Les vagues jaillissaient jusque sur la plate-forme; l'abîme horrible, le chaos s'ouvrait devant eux. Affolée, la jeune fille se précipita en avant :

— On devient fou, ici! l'abîme attire!

Elle était à deux pas au-dessus du vide. D'un bond Hoël fut auprès de la malheureuse, la saisit et l'emporta dans la caverne. Alors il la déposa dans le hamac où il la retint, une main appuyée sur elle. Elle se débattait en proie à une crise nerveuse. L'épreuve avait été trop forte; Hoël l'avait dit : on devenait fou! Penché au-dessus d'elle, il la regardait avec angoisse. Que faire? Il lui semblait qu'il avait cueilli une fleur trop fragile qui se brisait dans ses doigts.

Et l'orage continuait toujours! Et par moments, il semblait que cette mince pointe de terre et de roches était emportée par l'Océan. Marguerite pleurait nerveusement, ne pouvant arrêter ses sanglots. Lui, toujours penché sur le hamac, commença un chant paisible, lent, cadencé comme une berceuse pour endormir un enfant.

— Êtes-vous mieux, madame?

Marguerite fit signe que oui. Ses larmes coulaient silencieuses, l'oppression diminuait avec l'angoisse. C'était comme un magnétisme qu'elle subissait. La nuit, la vraie nuit était venue. Dans un coin, Marjory dormait, la tête sur son bras replié.

L'orage cessait. Hoël berçait lentement le hamac :

— Dormez! que les anges vous gardent! Demain, vous reverrez la gaie lumière et votre cœur s'épanouira à la joie de vivre. Et vous oublierez les terreurs d'une nuit étrange comme vous n'en reverrez jamais plus! Nuit unique! Nuit bénie! puisque Dieu vous a fait grâce de la vie!

(A suivre.) Jan Kermohr.

Le Directeur-gérant : Léon Castagnet.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . . 12 —
Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An. 30 fr. Six Mois. 15 fr. Trois Mois. 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 57

20 Août 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

THÉODORE COLOCOTRONIS

ET SON SCULPTEUR

LAZARE SOCHOS

Aimer les arts et n'être point artiste, j'entends ni peintre ni sculpteur; aimer le beau parce qu'il est aimable, sans y chercher d'autre profit qu'une heureuse diversion aux choses laides et ennuyeuses dont la vie n'est pas toujours exempte, voilà qui me paraît bien raisonnable. On ne saurait être accusé, ce me semble, de poursuivre un bénéfice, d'usurper une fonction convoitée; non, la place est libre, et sur ce terrain je ne connais point de Diogène assez boudeur pour oser dire à celui qui n'a que le culte du beau : « Ote-toi de mon soleil! » Au surplus, les rares passants qui s'aventurent sur ce champ ne font point d'ombre. Ils y sont isolés, solitaires, comme il convient sans doute à des hommes qui veulent se recueillir, mais, quand la solitude est si vaste et bornée seulement par l'horizon, elle s'appelle le désert.

Pline, l'ancien, raconte en quelque endroit que les Cnidiens, sur qui pesaient de lourdes charges au lendemain d'une guerre désastreuse, refusèrent de vendre une simple statue, une *Vénus* d'un sculpteur de ce temps, nommé Praxitèle, pour laquelle on leur offrait un prix égal aux énormes conditions qui leur étaient imposées.

Étrange nation que cette Grèce ancienne qui érige en républiques Argos, Athènes, Corinthe, tandis que Sparte défend la monarchie; qui s'engage dans cette suite d'exploits, les *guerres médiques,* d'où elle rapporte les noms à jamais illustres de Salamine et de Marathon; de Miltiade, de Thémistocle et de Léonidas; qui, pendant vingt-sept ans, soutient cette campagne glorieuse du Péloponèse que commence Alcibiade, que termine Lysandre par la prise d'Athènes. Étrange peuple que celui qui, au lendemain de ce triomphe des Spartiates, se leva tout entier contre Lacédémone; qui vit tour à tour Leuctres, Mantinée, tombeau d'Épaminondas; Chéronée, premier tombeau de la Grèce elle-même; que Philopœmen illustra encore à son déclin et qui, après dix-neuf siècles de luttes, de défaites et de victoires, s'en vint, haletant et vaincu, saluer la puissance romaine dont il était tributaire, n'ayant plus désormais ni prépondérance ni liberté, ayant à peine une patrie, car la Grèce avait perdu jusqu'à son nom pour s'appeler l'Achaïe...

Oui, c'est un peuple étrange que celui-là, parce qu'au milieu de ses guerres intestines, de ses républiques assises et renversées, de ses sceptres brisés, de son territoire agrandi ou morcelé selon les hasards des batailles, une seule chose, l'art, n'a cessé d'être en honneur. Orienté vers une perfection idéale qu'il n'atteignit, il est vrai, qu'après de longs siècles, c'est à peine s'il offre aux regards de l'historien le spectacle d'un déclin plein de séductions, exempt des erreurs, des lacunes, des fautes de goût dont se trouve trop souvent entaché l'art moderne. En Grèce, l'art, je le sais, était en quelque sorte protégé par le caractère national : le peuple grec était doué d'un esprit délié, plein d'enthousiasme et pourtant mesuré, caustique, aimant ses dieux sans les craindre, et ne dédaignant pas la ruse. Joignez à cet ensemble de dispositions morales la beauté des types, la transparence merveilleuse de l'atmosphère, la douceur du climat, et vous aurez les causes naturelles du génie de ce peuple, si le génie — qu'on n'explique pas — ne suffisait déjà sans le secours d'aucune cause seconde à faire illustre un homme ou une nation.

O toi qui as vu naître Homère et Sophocle, vieille patrie de Phidias et de Lysippe, terre d'Égine et de Pœstum, combien de fois n'ai-je pas fait le pèlerinage de tes ruines, gravissant en pensée les rudes sentiers de l'Acropole! Tu serais divine si tu n'étais la terre du mensonge et des vaines fictions, car les pèlerins de Rome et de Jérusalem ont pour guide leur croyance, tandis que ceux qui jettent l'ancre à tes rives dévastées, y sont amenés par le seul souvenir d'une gloire évanouie.

Que parlé-je de la sorte? La Grèce moderne est-elle donc dépouillée de tout prestige? Quelle erreur si nous pensions ainsi! Sans doute le poids de la gloire acquise par la Grèce antique est lourd à porter. Il autorise des rapprochements, des comparaisons, dont l'inévitable conclusion est à l'avantage de l'antiquité. Mais ce serait être injuste que de ne pas reconnaître ce qu'il y eut de grand, de désintéressé, d'héroïque chez les Hellènes qui, en ce siècle, ont secoué le joug de la Porte ottomane et jeté les assises de la patrie grecque.

Un nombre trop considérable d'esprits légers se souviennent du livre réaliste, sans bienveillance, sans justice, sans poésie, sans dignité, *La Grèce contemporaine,* d'Edmond About. Pamphlet vulgaire, fait d'ironie et de désenchantement. Pourquoi s'arrêter à cette peinture abaissée quand nous avons tant de livres, de strophes, de marbres, de toiles impérissables à l'honneur de la Grèce du XIX^e^ siècle! C'est Casimir Delavigne qui ouvre le cortège avec ses douces lamentations auxquelles il donne le titre de *Messéniennes.* Fauriel le suit de près et fait aimer les *Chants populaires de la Grèce moderne.* Lamartine jette comme une sorte de défi à la Providence son *Invocation pour les Grecs :*

Des autels à Délos, des autels sur Egine,
Des autels à Platée, à Leuctre, à Marathon,
Des autels sur la grève où pleure Salamine,
Des autels sur le cap où méditait Platon.

Delphine Gay, la poésie, la jeunesse et la grâce, publiait *La Quête*. Victor Hugo faisait applaudir le nom de Canaris par les lecteurs des *Orientales* et des *Chants du Crépuscule* :

Canaris, Canaris, nous t'avons oublié !

Eynard distribuait son or aux défenseurs de l'Indépendance. Lord Byron leur avait donné plus que son or et son génie : ses forces s'étaient usées à leur service. Eugène Delacroix peignait les *Massacres de Scio* et *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, Ary Scheffer, *les Femmes Souliotes*, et David d'Angers envoyait à Missolonghi sa *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris*. Et l'écho de ce mouvement superbe se répercute jusqu'à nous. N'est-ce pas un poète de notre génération qui a résumé dans cette page l'épopée grandiose de la Grèce moderne ?

Quand de Léonidas la tombe est violée ;
Quand la Grèce fléchit, sous le nombre accablée,
Byron fuit la Toscane, et son front alangui
Se montre aux combattants près de Missolonghi.
Puis, quand de Botzaris les braves, immobiles,
Dorment, comme autrefois les morts des Thermopyles,
Quand l'homme d'Ipsara, qui rampe sur le flot,
La nuit, aux vaisseaux turcs attache son brûlot,
Alors, dans ta noblesse, ô France bien-aimée,
Tu te fais le soutien de la Grèce opprimée.
A tes rostres émus les cœurs ont éclaté.
L'air vibre, et porte au monde un seul mot : Liberté !
Un jour, de Navarin la rade s'illumine :
La Grèce est libre, et croit rêver de Salamine !

Avec moins d'éclat sans doute, mais avec l'autorité de l'historien, Vaulabelle raconte dans son style plein de clarté les hauts faits de Rhigas, Skoufas, Galatis, Capo d'Istria, Tsakaloff, Georgios l'Olympien, Kyriakoulis, Petros Mavro-Michaelis, Antonios Kriésis, Lazaros Koudouriotis, Ypsilantis, Mourousis, Gregorios, Mavrokordatos, Miaoulis, Odysséus, Nikitas, Joannis Gouras, Colocotronis...

Comment les nommer tous ? Ils sont légion. L'explication de ce fait est des plus simples. M. Bikélas nous l'a dit : « La guerre de l'indépendance grecque de 1821 rappelle les combats des temps antiques. Deux peuples en armes se font une guerre acharnée ; de part et d'autre, point de quartier ; on se lance des injures avant d'en venir aux mains. Guerre d'embuscades et de surprises, de sièges et d'assauts, où l'héroïsme individuel tient lieu de science militaire, où la constance des combattants supplée au défaut de toute organisation. » Les batailles rangées supposent un seul chef pour une armée nombreuse dans laquelle les soldats de valeur restent innommés. Au contraire, la lutte improvisée, les pièges, les rencontres dans les défilés exigent un capitaine pour une poignée d'hommes. Or, Ipsariotes ou Moréotes, les Grecs durant huit années ont combattu en partisans infatigables sur tous les points de leur territoire envahi. Colocotronis ne fut pas le moins valeureux, et c'est lui qui reçoit aujourd'hui l'honneur suprême d'un bronze équestre dans sa patrie. Un sculpteur grec, M. Lazare Sochos, est l'auteur de ce monument que les Moréotes verront prochainement se dresser à Nauplie. Un tel homme, une telle œuvre, un tel peuple, car c'est bien le peuple grec tout entier qui a voulu que le « Vieux de Morée » reçut le magnifique hommage décerné à sa longue bravoure, un tel homme, une telle œuvre, un tel peuple méritent quelques pages d'éloges.

Tout d'abord, parlons de l'homme. Colocotronis est de vieille race. Ses ancêtres sont connus depuis 1553. La conquête des Ottomans est, on le sait, d'une date antérieure. C'est, en effet, le 29 mai 1453 que les Grecs durent s'avouer vaincus après la défaite de Constantin Dracosès, tué sur la brèche de sa capitale. Depuis lors, jamais les Grecs ne s'humilièrent complètement sous le joug. Il y eut sans doute des défaillances, mais les patriotes, à toutes les époques, furent nombreux et intraitables dans leur soif de vengeance et d'affranchissement. Ils se souvenaient de l'injure du sultan qui, le soir de la prise de Constantinople, avait pénétré dans le palais dévasté de Dracosès et s'était pris à chanter avec ironie : « L'araignée a filé sa toile dans le palais des Césars, la chouette fait retentir la voûte d'Efrasiah de son chant nocturne ! » Entre tous, les Colocotronis se firent remarquer par leur amour de la liberté. Entre tous, ils payèrent de leur sang pour le triomphe de l'indépendance. De 1742 à 1806, soixante-dix membres de la famille Colocotronis périrent les armes à la main. De 1821 à 1829, douze Colocotronis tombèrent en combattant pour la patrie. Le plus illustre, le plus intrépide en ce siècle, fut Théodoros. C'est de lui qu'il convient de s'entretenir.

Le rude guerrier, surnommé le « Vieux de Morée » a rendu facile notre tâche. Colocotronis, sur la fin de sa vie, a dicté ses *Mémoires*. Le poète Terzétis était son secrétaire. C'est Terzétis qui a tenu la plume, car le soltat était illettré. Ces *Mémoires*, populaires dans toute la Grèce, ont été traduits en anglais par Mistress Edmund. M. Gennadius, représentant de Grèce à Londres, s'est fait le parrain de la traduction de Mistress Edmund, dans une préface et des commentaires que seul un diplomate consommé pouvait écrire. En France, M. Bikélas a publié dans la *Revue des études grecques* un important travail sur le livre de Colocotronis. Mais ce n'est ni le plan, ni le style des *Mémoires* qui occupent longuement M. Bikélas. Il est plus enclin à mettre en lumière l'homme d'action que l'écrivain, et ce souci l'honore. C'est bien la stature du soldat qu'il importe de connaître. A ce titre, les pages que nous venons de lire sont, pour ainsi parler, la reproduction écrite du bronze triomphal de M. Sochos, à moins que M. Sochos n'ait été le fidèle traducteur, dans son œuvre modelée d'une figure héroïque dont les traits, l'allure, la prestance, le geste, le regard, l'expression, le tempérament, le caractère nous étaient connus.

« Je suis né au haut d'une montagne, à l'ombre d'un arbre. » Ainsi débute Colocotronis dans ses *Mémoires*. Berceau prédestiné pour l'homme de guerre qui ferai plus tard de la montagne son refuge, son point d'attaque ou son camp de résistance. Ceci se passait en 1770. La Morée, soulevée à l'approche de la flotte que commandait Orloff, essayait de tenir tête aux Albanais que la Porte avait déchainés sur les Moréotes et dont le passage était partout signalé par le meurtre ou l'incendie. Le père de Colocotronis était chef de bande. La lutte fut âpre et longue. Elle dura dix années. Le pacha plein de ruse, estimant que les Albanais avaient fait assez de mal et menaçaient de s'installer en maîtres dans le pays, fit appel aux Moréotes pour se débarrasser de ses auxiliaires incommodes. Les Klephtes acceptent l'alliance. Ils chassent les Albanais. Mais le Sultan se retourne aussitôt vers ses alliés et veut obtenir leur soumission. Colocotronis ne l'entend pas ainsi. Turcs ou Albanais sont pour lui des étrangers. Il veut vaincre ou mourir en défendant le sol de sa patrie. Refugié dans le Magne, il tient tête à l'artillerie du pacha. Mais le jour vient où le salut de ses hommes doit être cherché dans une sortie. Colocotronis et deux de ses frères sont frappés à mort à quelques centaines de mètres de leur forteresse. « Ma mère, ma sœur et moi, écrit Théodoros, nous parvinmes à nous sauver avec quelques pallicares. Quatre de mes frères furent pris. Mon oncle

put dans la suite en racheter deux : Christo et Anagnosti. » A l'époque où Théodoros perdit son père, il avait neuf ans.

On pressent ce que l'enfant dut amasser de haine contre l'oppresseur de son pays au cours de ces années de luttes sauvages pendant lesquelles le pain manqua souvent pour la petite troupe que commandait son père. Le fils d'un chef de bande est de bonne heure préparé au maniement des armes. A quinze ans, Théodoros était armatole. Les armatoles se distinguaient des klephtes en ce qu'ils formaient une sorte de milice pacifique préposée à la garde des cités, des vignes, des plants d'oliviers, et cela sous l'œil des Turcs qui acceptaient volontiers le concours des Grecs ainsi enrôlés pour le maintien de l'ordre. A ne considérer que les apparences, les armatoles semblaient être des soldats soumis et le pacha pouvait, dans une certaine mesure, escompter leur dévouement. Mais qu'une rixe éclatât, qu'un fonctionnaire ottoman vint à manquer de mesure dans ses relations quotidiennes avec les Grecs placés sous sa domination, l'armatole de la veille se déclarait en rebellion et passait chez les klephtes qui tenaient la montagne. Théodoros, s'étant marié à vingt ans, reçut quelque bien de sa femme. Les Turcs n'ayant pas usé de bons procédés à l'égard de ce bien, formé de vignes et d'oliviers, Théodoros devint klephte. On le poursuivit deux ans sans l'atteindre. Ce que voyant, les Turcs firent la paix avec le révolté qui de nouveau fut armatole. Trève de courte durée. Ses sympathies étaient pour la montagne. Redevenu klephte, grièvement blessé, traqué sans merci dans les gorges inaccessibles où il tenait les Turcs en échec avec une poignée de pallicares, sa tête ayant été mise à prix, Colocotronis dut s'expatrier. Il s'enfuit à Zante, dans les îles Ioniennes.

Cette région, soumise à la Russie, jouissait d'une indépendance relative. L'ordre, la discipline, la justice y régnaient. Colocotronis, à la vue d'un spectacle qu'il n'avait pas soupçonné, sentit redoubler le ferme dessein d'affranchir la Morée. Ce fut en vain que le gouvernement russe lui offrit de prendre rang dans l'armée qui combattait alors Napoléon, l'ancien klephte déclina les avances qui lui étaient faites. En retour, il n'omit pas de répondre au commandant russe qui essayait de l'enrôler : « Si vous voulez des soldats pour affranchir mon pays, je vous en fournirai cinq ou dix mille. » Inutiles tentatives. Colocotronis, comprenant combien était stérile pour ses compatriotes sa présence à Zante, recruta quinze pallicares et revint en Morée combattre les janissaires. Son exemple accrut le courage des Grecs. Sa petite troupe atteignit le nombre de cent cinquante hommes résolus. Mais un ennemi supérieur en force ne lui laissait ni trève, ni merci. Les cent cinquante hommes, promptement décimés, tombèrent de cent à soixante, puis à dix-sept, puis à quatre. Une fois encore il fallut songer à se soustraire aux Turcs qui étaient sur sa trace. Une barque lui permit de fuir à Cérigo. Cette île, l'ancienne Cythère, avait pour chef un commandant russe qui, apprenant des lèvres du hardi Moréote les dangers auxquels il avait échappé, ordonna qu'on le laissât vivre en paix.

Une anecdote se rattache au séjour de Colocotronis à Cérigo : « Pendant que je me trouvais dans cette île, écrit le vieux lutteur, j'allai une fois à la fête du couvent Ἁγία Μονή. Ce grand couvent avait été démoli par les Turcs. Il n'en restait plus qu'un mur d'enclos délabré; l'église, au lieu de toit, n'était couverte que de branches. Je fis alors un vœu. Sainte Vierge! priais-je, aide-nous à délivrer ma patrie de ses oppresseurs, et je promets de rebatir ce couvent tel qu'il était autrefois. Ce vœu, je le remplis lorsque nous fûmes libres! »

Ce trait ne pouvait être passé sous silence. La foi de Colocotronis vient en aide à son patriotisme. Il en appelle à la Providence des insuccès prolongés que lui inflige la force brutale.

De nouveau, le héros grec passe à Zante. Un général russe, qui commandait Corfou, l'appelle dans cette île et, pour la seconde fois, on lui propose d'entrer au service de la Russie. « Je répondis que je ne le pouvais pas. Mon dessein était de retourner, à la première occasion, dans la Morée. J'avais à venger la mort de mes parents et à faire payer aux Turcs tout le mal qu'ils m'avaient fait. Je restai ainsi dans l'inaction durant dix mois.

Tout à coup, la Russie et la Porte en viennent aux mains. Colocotronis se fait corsaire. Il tient la mer pendant une année, harcelant sans cesse les navires ottomans. Assiégé dans l'île de Skiatos, il perd son navire et rentre, après mille dangers, dans la ville de Zante, devenue subitement terre française en vertu du traité de Tilsit. Bientôt après, les îles Ioniennes tombent aux mains des Anglais. On l'enrôle dans les milices grecques chargées de repousser les dernières garnisons françaises demeurées dans ces régions. On l'a fait capitaine. Mais 1815 a changé de nouveau la face de l'Europe. Les troupes grecques sont licenciées. Colocotronis conserve le grade d'officier d'état-major, mais il est inactif. Il attend. Napoléon est à Saint-Hélène. L'Europe respire. Nous sommes en 1821. Colocotronis rentre furtivement en Morée. Un ami le cache dans sa maison. Mais voilà que le soulèvement de la Grèce éclate sur tous les points à la fois, aux applaudissements des lettrés, des savants, des artistes, des patriotes de l'univers civilisé. Colocotronis se montre aux Moréotes impatients de le prendre pour leur chef. Cette fois, c'est la guerre décisive qui le réclâme, c'est la victoire, c'est la liberté de son pays qu'il va faire définitives. C'est le versant glorieux d'une grande vie que nous devons descendre sur les pas de ce rude soldat.

HENRY JOUIN.

(La fin au prochain numéro.)

LA QUINZAINE

Un peu pour tout le monde.

Suite de l'invasion des bustes annoncée par notre dernière quinzaine. Il y a en art, comme en toute chose, des séries, et l'on ne sait pourquoi. On l'expliquerait peut-être bien par le mot « toquade », mais ce mot serait sans doute irrespectueux du moment qu'il s'agit de résolutions ministérielles. Bref, et toquade ou non, le buste du peintre Louis David vient d'être commandé pour les galeries du Palais de l'Institut. Mort en exil à Bruxelles pour cause de République, la troisième République ramène dans sa patrie et en marbre le régicide.

Quatre bustes encore pour le vestibule de la Bibliothèque Nationale; douze autres toujours pour les escaliers et les couloirs; tous bustes de fondateurs et bienfaiteurs de cette pauvre Bibliothèque que noient décidément les publications nouvelles ou périodiques, les éditions revues et augmentées et qui crie vainement après les constructions projetées en bordure des rues Vivienne et Colbert.

La province ne veut pas rester en arrrière de sa Capitale-Lumière. Des statues poussent partout comme d'énormes champignons glorieux et, pour ne citer qu'une ville en courant — citons Aix. Aix coule en bronze un de ses illustres membres au Parlement de Provence, Peyresc. Ce magistrat, au XVII^e siècle, était un grand savant. Mais il a surtout bien mérité des vieilles filles, des vieilles concierges, pour avoir introduit, en France, le chat

angora. C'est par ce détail que survivra sa mémoire. Pas un chat angora qui ne la miaule sur les toits et sous les toits et — sans cet adorable matou — qui consolerait, hélas! les demoiselles montées solitairement en graine, qui converserait avec les portières démesurément aigries par le mal du locataire?

A propos de buste, voici une bien touchante histoire de Carpeaux. Au Salon de 1864, il avait exposé un buste d'une grâce, d'une pureté et d'une beauté rares. Ce buste portait pour nom *La Palumbella*. On en sut plus tard l'histoire. Carpeaux, très pauvre, était pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. Un jour, au petit village de Palumbera, il aperçut une paysanne s'en allant ébourgeonner les vignes; elle se nommait Giuglia Barbera. Il la trouve belle; il la sait bonne, il s'en éprend et demande à sa mère de faire d'elle un buste. En effet; mais la belle fille était honnête, et, de plus, fiancée à un rustre. Carpeaux partit désespéré; il s'empoisonne; on le sauve, mais il ne guérit pas de son amour. Quelque temps après, il retourne au petit village; Giuglia se mourait des brutalités de son rustre de mari. Elle recommande sa mère à Carpeaux et rend l'âme. « Je serai son fils », dit Carpeaux, et, depuis, il ne cessa de l'appeler sa mère et de la secourir. De cet amour, il reste le buste de *la Palumbella*, une fleur d'art, de jeunesse et d'amour.

Voilà pour les sculpteurs. Passons aux peintres maintenant.

Des magasins de Versailles sont remontées dans les salles *l'Inauguration du Musée par Louis-Philippe*, d'Horace Vernet, une grande machine où le roi est campé à cheval et entouré de ses fils; la *Bataille d'Inkermann*, de Gustave Doré, une immense illustration bien vivante reléguée vingt ans dans l'ombre et l'oubli. Pauvre Doré! ses mânes devaient-elles gémir, lui qui — de son vivant — gémissait déjà si bien d'être peintre si peu!

Dans la grande galerie du Louvre — voici un nouveau beau portrait de femme en buste du XVIII^e siècle et un superbe jeune homme daté de 1655 et peint par Palamèdes (?). Le Louvre ne possédait, parait-il, jusqu'ici aucune œuvre de ce maître. Pour moi, ma science, en fait de Palamèdes, ne remonte pas plus haut que le siège de Troyes et le jeu d'échecs. Je me déclare donc, pour celui-ci, échec et mat.

Par exemple, je connais — dans la petite chapelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, à Lyon — le superbe portrait et bien authentique de saint Vincent de Paul, par Philippe de Champagne, portrait que la gravure remet à la mode en ce moment. C'est un buste à surplis avec une calotte noire d'où s'ébouriffent, aux tempes et sur le front, quelques mèches de cheveux gris. Moustache, mouche et barbe grises aussi. Le nez est fort et long et les yeux sont à la fois vifs et doux. Une belle page sobre, austere et vraie. C'est, décidément, mon homme que ce brave Philippe de Champaigne. J'écris Champaigne, comme jadis, et cette terminaison gothique sied joliment mieux à son nom.

A vous, messieurs les antiquaires et collectionneurs. Allez voir au Musée de Cluny cette merveilleuse orfèvrerie et émaillerie limousine du XIII^e siècle, reliquaire qui renferma les restes de sainte Valère, patronne de Limoges. C'est un trône à bras et à galeries ajourées, à fenestrages émaillés de blanc et de rouge, à figures en émaux bleus et rouges, à grilles et feuillages de cuivre. Sur ce trône est assise sainte Valère décapitée, portant sa tête dans ses mains, une tête repoussée et ciselée, charmante et naïve. Deux émaux noirs brillants donnent aux yeux un vrai regard, et le long de ses joues deux bandeaux de vierge la font gentille au possible.

A vous, mesdames, qui savez apprécier un coup d'aiguille et un point de tapisserie, je veux rappeler la célèbre tapisserie de la reine Mathilde au Musée de Bayeux. Mathilde de Normandie était femme de Guillaume le Conquérant au XI^e siècle, et elle mit de la coquetterie et de la gloriole à figurer, tout du long d'un canevas et avec une exactitude naïve, la conquête de l'Angleterre par son royal époux suivi de ses fidèles Normands. Cette frêle bande a traversé les siècles qui ont ruiné tant de monuments de pierre et, depuis huit cents ans, merveille elle-même elle raconte des merveilles. Les Anglais, dans leur jalouse nationalité, pèlerinent en masse chaque année à la tapisserie de la reine Mathilde. Or, certain Anglais, follement riche et fanatiquement patriote, se propose de la faire reproduire rigoureusement, textuellement, pour la grande gloire et la plus grande joie de la perfide Albion.

La perfide Albion n'est pas plus artistique que cela, on le sait. Elle a des Musées parce qu'un grand peuple doit avoir des Musées. Elle goûte les arts — chez elle et ailleurs — un guide à la main et, au chapitre des admirations, exécute les siennes, selon la formule et avec exactitude. Mais — parmi tous les arts — celui qui lui est le plus fermé et à laquelle elle reste antipathique par suite de ce proverbe : « Ventre affamé n'a pas d'oreille », c'est l'art de la musique. Néanmoins, l'Angleterre a des pianos comme tout le monde et même beaucoup de pianos. La reine Victoria, pour sa part, en possède soixante dans ses trois palais de Buckingham, de Windsor et d'Osborne. Elle s'en fait jouer parfois, mais — comme elle a la bourse aussi serrée que l'ouïe — elle ne donne pour honoraires à tout artiste admis à jouer devant elle que la modique somme de 10 livres sterling. En 1877, Rubinstein, invité à se faire entendre au Palais de Windsor, refusa nettement la rétribution « se trouvant payé par l'honneur que la Reine avait fait de l'entendre. »

On se souvient de l'intérêt très grand que le monde musical prit — il y a un an — à la publication de l'*Hymne à Apollon*, découvert dans les fouilles de l'École Française à Delphes. On convint et il fut de bon ton de l'admirer beaucoup, bien que le moindre morceau de plain-chant fût autrement et vraiment beau

Quoi qu'il en soit, ce morceau célèbre va avoir son pendant. On vient de publier quelques fragments d'un second hymne, de même style, de même date et de même provenance, mais plus lourd — et plus mutilé aussi. Ça été une tâche laborieuse que restituer le texte, le chant et le transcrire en notations modernes.

Vous voila servis, messieurs les musiciens.

Comme vous le voyez, je possède les secrets diaboliques du héros de Le Sage pour découvrir les coupoles et regarder dans les intérieurs de Palais et de Musées. Sachez-moi gré — en ce temps de prétentaine et de villégiature — de trottiner ou de boitiller à votre service sur les béquilles du Diable Boiteux ou du Pape Sixte-Quint. Volontiers, comme ce dernier, je vous les jetterais à la tête pour courir mieux et ailleurs; mais je suis, hélas! enchaîné à la chronique dans la Ville-Lumière. *Miserere!*

AIMÉ GIRON.

AU SÉNÉGAL

(SOUVENIRS D'UN MARSOUIN)

Les voyages, l'école des sens.
(*Un Poete.*

Artiste, vers l'au-delà.....
(*Un autre.*)

1882. — En une matinée, la vie nouvelle m'accapara. Quand la troupe où m'encadraient deux maigres hommes bronzés fit halte sur le port, tout de suite le cri des poulies où se dévidaient les cordages, l'odeur complexe des goudrons et des essences montant, âcre, des cales entr'ouvertes, s'emparèrent de ma pensée, pour ne plus l'abandonner. Je partais : à mon côté, luisant, graisseux parmi les cuirs, mon fusil dont le petit orifice noir scintillait comme un œil méchant sous le soleil dru. Derrière des barrières rouges, chargées de sacs, courbées jusqu'à terre, des femmes passaient promenant jusqu'au bout d'une rue la tache claire de leurs foulards, noués en coiffes, bas sur le front. Des fumées s'abattaient à grandes nappes, tournoyantes et noires. Nous toussions en nous regardant. Des matelots couraient, les rubans de la casquette envolés dans le vent, un gros rire distendant la bouche édentée, secouant leurs robustes mains brunes.

Sous nos pas rythmés, la passerelle se balança comme une liane flexible, audessus des eaux dormantes dont la sale bavure clapotait lourdement, en courbes amollies, au flanc métallique du navire. Tournés vers la terre, des camarades plaisantaient, sac au dos, et les paroles égrillardes, farcies d'un enjouement faux, s'étranglaient, restant dans les gosiers secs d'avoir trop bu, quand passaient dans l'air déchiré les longs hurlements des sirènes et des machines sous pression.

A cause de nous, toute une activé emplissait le port. Tassés sur le pont, débarrassés de nos armes, inoccupés dans ce mouvement, bras croisés devant la suante armée des travailleurs, nous attendions.

Des pieds à la tête, par tout le corps, en une vibration continue, énervante, qui nous impatientait en nous communiquant un irrésistible besoin d'agir, le

Hélio Buirette et Payet, Paris.

COMPAGNIE D'AVANT-GARDE (P. PETIT-GÉRARD)

DANS LA MATINÉE (F. COURTENS)

Hélio Boikette & Fayet, Paris

DON QUICHOTTE (L. BARRAU)

Leviathan nous secouait de sa vie intérieure, du trépignement de ses chaudières haletantes, de son souffle puissant et rauque de préhistorique mastodonte qui s'éveille.

Il y eut un court silence pendant quoi, très lointains, les bruits de Toulon, les sifflets des locomotives retournant au centre des terres, les cris marchands, la carillonnée confuse des églises, nous parvinrent en un chaos. Et puis, une minute où l'émotion nous angoissa, où nos mains saluèrent les quais attentifs, enfin, la sensation de glisser sur de l'huile, le crachement de l'hélice qui mordait l'eau figée du port, et soudain, en deux virages, le large, tout bleu avec de grands oiseaux dans l'air pur.

Quelques temps, les côtes découpées, frangées de grèves, couronnées de forêts violettes dans la radieuse tombée d'un soir d'or, pailletées de perles blanches dans des verdures plus claires, au ras des flots — les maisons et leurs jardins — nous retinrent aux bastingages. Dans une barque, des mouchoirs s'agitaient; un cri, parole d'adieu, vint jusqu'à nous.

Ainsi diminuantes dans la lente brume qui montait des eaux mortes, graduellement attenantes dans les demi-teintes du couchant, ces côtes, ces habitations, ces vergers symbolisaient pour tous le Pays qui s'éloignait.

Aux cerveaux simples et assoupis des Bretons, à l'imagination rieuse des Parisiens, au cœur âpre des Normands, même frayeur sourdait, égale inquiétude vrillait à chaque battement de l'hélice. Finis les rires, pour ce soir de méditation au-dessus de la mer, dont les vagues hachées, l'une poussant l'autre, rejoignaient les grèves natales. Demain, la semaine suivante, l'autre année, les villas y étendraient encore le mol tapis de leurs jardins parfumés. Par un effort de volonté où nous nous complaisions tous en silence, nous venait encore de là-bas la chaude senteur des fleurs de notre enfance, pâles roses, dont se couronnaient par nos mains nos premières amies, lilas de printemps, que mordillaient nos bouches d'adolescents, aux après-midi des promenades amoureuses.

Dans l'outremer du Ciel sans nuages, plus d'un qui ne le disait pas, redevenu sous le bourgeron du militaire l'enfant, l'adolescent d'autrefois, découpait les pervenches graciles dont il avait assemblé les tiges, au village, pour un dernier bouquet au corsage de l'aimée. L'aimée? Comme ces rives amorties, abaissées déjà, disparaîtraient demain, hors l'horizon de nos paupières avides, ainsi peut-être le souvenir s'effriterait, la mémoire faiblirait chez celle qui s'affairait quelque part, aux travaux de la terre, avec encore sur les lèvres une promesse jurée.

La fumée des pipes envolutant sa nuée bleue tout autour des Jacobs culottés, habillaient nos crânes inquiets d'une atmosphère de Rêve où dansaient, en nous heurtant de leurs ailes noires, les tenaces et sinistres oiseaux du Souci.

Dès lors, ce devint un évanouissement progressif jusqu'à la nuit. Les lumières du phare disparurent dans le brouillard brusquement levé, tandis que les feux du bord, de leurs lueurs multicolores éclairaient nos faces fantastiquement, quand nous passions au pied des mâtures, au travers de leur champ de lumière découpé dans le noir.

Ce fut tôt fait d'organiser la vie. Parqués dans une longue chambre où flottaient, viciant l'air goudronné, des relents inexplicables, le sommeil se refusa la première nuit. Une petite échelle de fer agrippée à la trappe, dont se découpait vaguement, salement, le rectangle dans le plafond en poutres. Des hublots, yeux de vitres ronds d'où suintaient, goutte après goutte, des eaux grasses au toucher. Une lampe accrochée à un fil de fer qui grinça jusqu'au jour, une autre qui s'éteignit en crépitant, puante. Très tard, il y eût des rougeurs de pipes silencieuses dans les couvertures en désordre. Un seul ronflement, obstiné, comme une pédale d'orgue en un retrait d'ombre, cadençant les secondes éternelles.

Cinq hamacs se balançant sous les quinquets, jetant sur le sol humide de grandes ombres cassées, qui se rejoignaient, se séparaient comme d'énormes pans de manteaux fantomatiques agités pour faire peur.

Dehors, parfois, agrandis par le vide de la nuit, un grincement de poulie, trois mots tombant des vigies, une galopade serrée qui venait, passait et s'éloignait sur les planchers craquants

Au petit jour, on en eut assez. On déserta cette basse fosse empuantée, pleine de vermine, pour le grand air et le ciel immense qui, coupole diaphane, dôme de clarté, s'incendia dès l'aube de soleil éblouissant. Sur les barreaux de fer, amincis d'usage, les clous de nos souliers défilèrent, crissants, et le pont nous accueillit, amusant nos yeux et nos pensées, de la luisance de ses cuivres astiqués, de la propreté de ses parquets arrosés à grande eau. Bons enfants, crachant noir et fumant court, les matelots tendaient la main aux soldats. L'amitié fut scellée d'un bon mot, d'une seule étreinte de toutes ces paumes rudes, sitôt qu'il eurent mimés nos ports d'armes et que nos jambes se furent cintrées en arc, à leur façon. Cela suffit chez ce peuple malheureux, subissant ici comme là un sort rude et des jours laborieux, pour établir la sympathie naïve et forte qui devait régner à bord jusqu'au dernier jour du voyage. Nous étions alors entre ciel et eau, dans le concert de la mer infinie. A nos pieds, d'une voix cadencée, elle chantait de la proue à la poupe sa douce mélodie de soie froissée.

Du large descendaient vers nos mâtures des blancheurs fatiguées qui se repliaient dans nos voiles et s'y perdaient. L'exclamation d'un mousse surgi des cordages faisait se rouvrir les ailes. Perdues à l'arrière, elles s'effaçaient tôt dans le bleu confondu de la mer et du ciel. Nous saluions ces oiseaux voyageurs avec des rires, en les chargeant de commissions criées à tue-tête, dans un renversement du buste, les mains autour de la bouche, en pavillon.

Après la soupe mangée en commun, les gros doigts plongés, noyés dans les sauces en poursuite de viandes improbables, dans le baquet que nous encerclions sur les bancs très bas : « Tribordée, montez bancs et tables ! » c'étaient les stations mélancoliques au bord du bastingage, avec les mains prêtes à tout événement, griffant d'instinct le bois ciré.

Après les fréquentes salutations au flot creusé en cuvette, où, pâles et mourants, nous avions la sensation de nous cracher par morceaux, après les accalmies du mal où les cartes grasses atténuaient l'ennui, après les siestes prolongées sur les tas de cordages, après les factions de quart et les corvées de propreté du bord, nous errions sur le pont, désorientés, mal à l'aise, souhaitant la fin de cette vie transitoire entre la caserne d'hier et les plaines de sable de demain. Au ratelier d'armes, les fusils nous apparaissaient des outils inutiles; devant la mer vide, le ciel vide, la nuit profonde ou le jour aveuglant, notre attirail de guerre, dont le mesquin détail ne s'expliquait plus, devenait, par opposition de tout ce grandiose qui nous entourait, grotesque et piteusement risible.

Au soir, nous nous penchions sur les flots phosphorescents. Tassés comme des

moutons, yeux agrandis, bouche bée, si nous relevions la tête, c'était pour voir doublé au fond des yeux du voisin le reflet, l'éclat sulfureux qui courait à la crête des vagues, jusqu'aux confins de l'horizon. Les hauts de corps de l'étonnement agitaient nos épaules et la plupart trahissaient leur admiration par des jurons interminables et fortement colorés.

Dans le golfe de Lyon, nous connûmes la tempête. Nous crûmes n'aller point outre. Vers la nuit, l'immensité mauve, envahie d'une muraille bronzée, fut voilée, fermée sur tout notre front. Nous allions refoulant des flots d'huile, et la seule respiration de la machine, rythmiquement, haletait dans le pesant silence. A l'avant, à peine une mince trainée d'écume et toujours croissant, métallique, impénétrable, l'infini amplifiant sa dureté jusqu'au dessus de nos têtes. Nous allions vers ce mur géant, et, saisis par l'illusion, pressentions l'écrasement, le craquement final, la voie d'eau, l'abolition de la petite coque de noix, le dernier cri avant le froid silence et la nuit indifférente refermés avec le flot sur le peu que nous étions. Vint l'ouragan où nous perdîmes toute faculté de percevoir. Par quelle brèche sortîmes-nous de cette enceinte étouffante, et qui nous écrasait, à la lumière des éclairs plongeant dans la mer comme des glaives brisés? Le pont balayé de pluie rageuse, de paquets d'eau, les voiles claquant avec des déchirures, le gémissement de la machine affolée, tout ce que dans les lectures de caserne, au hasard des livres d'aventures, nous avions déchiffré sans clairement comprendre, nous le pûmes expérimenter sur ce pauvre bateau qui fût tout étonné, tout souriant au matin de se retrouver, meurtri, estropié, dans un bain de soleil pâle, sur un océan calmé, laissant derrière lui, rayant le ciel de leur fuite, les nuages déchiquetés, en ruines effondrées, ou roulait un reste d'orage. Les mâts, sur nos têtes, se découpaient en brun sur un velum d'un bleu infiniment doux et vers le large, où nous tendions, c'était au-dessus des vagues crêtées de blanc un semis de pétales blanches, comme si de quelque verger caché se fussent envolées en nuées légères les fleurs des cerisiers, innombrables, avec celles des pommiers roses, toutes roses, comme dans les jardins du pays d'Auge.

Une autre nuit, nous nous trouvâmes sur le pont, à demi-éveillés, jetés au bas des hamacs par une secousse inexpliquée. Pas une étoile; les feux, tamisés de vitres rouges ou vertes, éclairant la ruée des matelots; leur enfoncement dans le noir, après trois pas, leur « oh! hisse! » lent, sourd, contrastant par sa régularité avec l'imminence du danger; la figure du commandant, nous écartant pour passer en bras de chemise, jurant, le poing dans ses cheveux blancs, les opinions hatives, les nouvelles jetées à la volée, l'affollement entretenu par les contradictions, « un rocher! » ... « l'accident à la chaudière! » ... « les sables, la voie d'eau. » ... « On coule! »

En réalité, nous avions touché un banc de sable, et repartions immédiatement sans avaries. Par l'échelle de fer, sous l'œil des matelots qui guettaient, pour s'en amuser, nos exclamations de terriens peu rassurés, nous nous en fûmes aux hamacs, dans les larges mailles, osciller sous les poutres noires.

Déjà par les hublots, tombaient sur les planchers, les clartés timides, oblongues du jour naissant. Monotones, les ronflements reprirent. D'heure en heure, la voix d'un dormeur, dans le rêve, traînarde et empâtée, s'élevait au fond de la batterie pour quelques mots, une phrase où il était question de corvée d'escarbilles, d'un chapeau à plumes vertes, et d'une femme qui s'appelait Maria.

MARC CROISILLES.

(A suivre.)

EN VALSANT

La joyeuse ritournelle
Accorde ses premiers sons;
Madame, la valse est belle:
Mon tour est venu. Valsons.

Un autre saurait vous dire
Ce qui convient dans un bal,
Aiguiser une satire
Et tourner un madrigal.

Mais à briller je renonce;
Souvent, au second couplet,
Je demeure sans réponse.
Eblouir n'est point mon fait.

Puisque j'ai — bonheur trop rare —
Près du mien votre cœur d'or,
Je voudrais, comme l'avare,
Étudier mon trésor.

De votre grâce parfaite,
En vous quittant, je voudrais
Emporter dans ma retraite
Un souvenir pur et frais,

Comme l'oiseau, sous l'orage
Une fois redescendu,
En son œil garde l'image
Du ciel bleu qu'il a fendu.

Je voudrais... mais un scrupule
D'aller plus loin m'interdit :
J'ai peur d'être ridicule.
Non?... Voilà qui m'enhardit.

Je voudrais savoir, madame,
Ce soir quel chagrin secret
Pèse à votre cœur de femme.
Suis-je point trop indiscret?

Le bal tout entier vous fête,
Mais un obstiné souci
Sur votre front se reflète.
A quoi songez-vous ainsi?

Votre pensée exagère,
Sans doute, en la méditant,
Quelque peine passagère,
Ombre qui plane un instant,

Souffle impuissant de l'espace
Qui s'ébranle avec rumeur,
Sur le miroir des eaux passe,
Y trace une ride et meurt.

Quoi, vous secouez la tête?
Vous niez votre chagrin?
Jouissez donc de la fête,
Trop tot viendra le matin.

Tout chante et rit; tout se noie
Dans l'ivresse et la clarté;
Il monte des flots de joie
De tout l'orchestre en gaîté.

On entend comme des luttes
De rires chez les hautbois;
Le caquetage des flûtes
Rend le flageolet narquois;

Les contrebasses ventrues
Ont des ébats de lourdauds
Qui sur le pavé des rues
Se trémoussent en sabots

Et, du sein de ce délire
Où s'esclaffe le tambour,
Le cher violon soupire
Pour lui seul son air d'amour.

Buvons le jour qui ruisselle
Et rejaillit des lambris
Où voltige la jeune aile
Du dieu des jeux et des ris.

La danse enroule et déroule
Ses voluptueux lacets;
Il se cueille dans la foule
Plus d'un amoureux succes.

Le parfum léger des roses
Vole dans notre sillon;
De vos paupières mi-closes
Chassez le noir papillon...

Allons, vous avez beau dire,
Votre cœur souffre tout bas
Votre lèvre veut sourire,
Hélas! et n'y parvient pas.

Votre cadence mal sûre
Hésite et parfois commet
Des erreurs dans la mesure;
Vous avez le pied distrait.

Vous vous sentez un peu lasse?...
Il est pour tout des saisons;
Loin du bruit, à cette place
Assis à l'écart, causons.

D'où vient qu'à la vitre sombre
Vous appuyez votre front?
Ah! n'interrogez pas l'ombre,
Trop de voix vous répondront.

Sa symphonie infernale
Hurle d'effrayants accords;
N'écoutez pas la rafale
Qui passe et mugit dehors.

Dehors, c'est la nuit sinistre
Où rôdent les noirs desseins;
C'est le jeûne aux yeux de bistre
Armant les bras assassins;

C'est la mansarde où la pluie
Entre par le toit crevé;
C'est la tête qui s'appuie,
Pour dormir, sur un pavé.

C'est l'abandon, c'est le crime,
Le refrain du désespoir,
Le bruit d'un corps qui s'abime
Dans les flots du fleuve noir.

Non, n'évoquons point ces choses,
Madame; à trop réfléchir
Nous deviendrions moroses
Et cette heure est au plaisir.

Je sais qu'il était bien morne
Le spectre en habits de deuil
Qui s'appuyait sur la borne
Tout à l'heure, à notre seuil.

C'était un spectre de femme
Aux traits par les pleurs flétris,
Aux yeux caves et sans flamme,
Au front blême, aux cheveux gris.

Dans ses haillons la bise aigre
S'engouffrait par bien des trous
Et l'enfant sur son sein maigre
Avait une affreuse toux.

Sa main ne s'est point tendue,
Son souffle est resté muet
Quand vous êtes descendue
De votre coupé douillet.

Ses yeux croisèrent les vôtres...
Aussitôt vos pas joyeux
S'attardèrent... Combien d'autres
Eussent détourné les yeux,

Murmuré : « C'est une fille! »
Et passé vite, en tremblant
De salir à sa guenille
Leur manteau de satin blanc.

Vous avez dit : « Pauvre femme! »
De votre plus douce voix;
J'étais là, j'ai vu, madame,
Briller l'or entre vos doigts.

Votre âme que Dieu fit bonne
Depuis lors pense à tous ceux
A qui nulle main ne donne,
Dont nul ne sèche les yeux,

Votre pitié se reproche
Ces fleurs et ces diamants;
Vous vous dites : « Cœur de roche,
Tu goûtes d'heureux moments,

Tandis qu'à deux pas peut-être,
Pour du pain qui fait défaut,
On calfeutre une fenêtre
Et l'on allume un réchaud! »

Voilà ce qui vous alarme;
Voilà les remords qui font
Que je vois poindre une larme
Au bord de votre cil blond.

Tombe à flots, chaste rosée,
Céleste aumône du cœur!
Jamais la perle irisée
N'égalera ta splendeur.

L'orchestre se tait. Qu'importe,
Je puis partir de ce lieu
Puisqu'au fond de moi j'emporte
Un peu de vous-même. Adieu.

CHARLES PERDREAU.

LE SALON DES CENT

Ce Salon est de par ses tendances une des manifestations artistiques contemporaines les plus curieuses. Tous les mois les œuvres sont renouvelées et un mois sur deux la salle est à la disposition d'un seul artiste. C'est ainsi que se sont successivement présentés au public Grasset, Richard Rauft, Gaston Roullet, Henri Boutet, et que nous pourrons admirer prochainement les plus belles eaux-fortes de Rops. Quant aux expositions d'ensemble, le noyau principal est formé par tout ce que la jeunesse d'art comprend de plus ardent et de plus original. Les tempéraments les plus en vue de la jeune génération idéaliste se manifestent là à côté de maîtres comme Puvis de Chavannes, Desboutins, Rodin, Rops, Valadon, etc., etc.

L'exposition actuelle, bien que se ressentant un peu des vacances, est cependant fort intéressante. Dès l'entrée, l'œil est arrêté, captivé, par deux pastels de Jules Chéret. L'un, qui rappelle les *pantomimes lumineuses*, représente une gracieuse dégringolade de petites femmes sur un fond vert pâle, l'autre deux têtes de femmes.

Douleur, par Valadon, est d'une extraordinaire intensité d'expression. Dans d'admirables mains tourmentées un visage de veuve s'écroule. C'est très émouvant. Du même peintre, une étude de figure d'homme avec des enlevés au manche de pinceau d'un faire bizarre et vigoureux.

De M. Pierre Roche, des gypsographies d'une très délicate coloration avec en épigraphe ces jolis vers de M. Léon Denis :

> Avec aux lèvres taciturnes
> Le sceau frêle de leurs doigts blancs
> Les filles d'oubli font semblant
> De m'offrir le vin de leurs urnes ...

De M. Pierre Roche également, une petite tête-vase exécutée en grès par Bigot.

Je reprocherai à M. Osbert une certaine monotonie dans les effets qu'il s'attache à reproduire. Cependant *Nocturne* et *Sur l'étang calme* sont d'une belle tenue.

De M. Toulouse-Lautrec, au dessin d'une si pittoresque canaillerie, deux scènes de bal public.

De M. Abel Faivre, des paysages d'une délicieuse coloration. Cet artiste a une compréhension aiguë des valeurs. Il expose aussi une femme couchée qui évoque à la fois Chaplin et les maîtres du XVIII^e siècle.

M. Gaston Noury accroche deux pastels d'une très captivante couleur; M. Delavallée, des paysages lumineux, et M^lle Gabrielle Vallis, trois figures observées, particulièrement un petit paysan rougeaud de beaucoup de caractère.

Un des artistes jeunes dont les toiles semblent annoncer un peintre de grand avenir, M. Maurice Denis, est représenté par une illustration pour l'Imitation de Jésus-Christ, et par une petite toile à l'huile, une Femme portant un plat, sujet bien matériel qu'il a su transposer par la ligne et le choix des tons dans une idéalité spécialement neuve.

MM. Andhré des Gachons et Paul Berthon exposent tous deux des images d'un art discret et élevé à la fois.

Je note, de M. Léo Gausson, un paysage; quelque chose de beaucoup de caractère, de M. Beardsley, l'artiste anglais; de désopilants Jossot, et, de F. A. Cazals, un portrait de Paul Verlaine et un autre de Jean Moreas avec ce vers fumiste :

> Mon cœur est un cigare éteint depuis quels temps!...

Je citerai encore de M^me J. M. Clark de toujours raides figures, cependant d'une intention intéressante, et d'un peu trop fantastiques Alex. Cuvelier.

La sculpture est peu considérable, mais elle est représentée par M. James Vibert, un des tempéraments les plus personnels et les plus puissants de la jeune génération. Il y a actuellement, au Salon des Cent, quatre des œuvres de M. Vibert qui suffisent à l'expression de son talent. Sa caractéristique est surtout, je ne dirai pas l'exaspération, parce qu'il est très maître de lui, mais la force. Élève de Rodin, il a su garder du maître les leçons merveilleuses quant au côté matériel de son art, tout en ayant assez d'énergie pour rester lui-même. *Aurore des Alpes*, *Libellule*, sont de fort belles choses, mais il faut surtout admirer *Luxure*, une tête de femme aux lèvres contractées, d'une indéfinissable expression — peut-être M. Vibert a-t-il eu tort de colorer la chevelure? — et *Douleur*, un homme assis et abattu, d'une attitude vraie et impressionnante.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

NOS GRAVURES

M. VITAL CORNU. *Une femme.* — L'artiste qui est de toute habileté dans le travail du marbre nous avertit qu'il a voulu rendre palpable la fierté de la femme légèrement orgueilleuse de sa beauté. M. Vital Cornu donne pour épigraphe à sa statue ces deux vers de Baudelaire :

> Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
> Et jamais je ne pleure, et jamais je ne ris.

Le marbre de M. Vital Cornu est la traduction savante de ce distique.

*
* *

M. Petit-Gérard. *Compagnie d'avant-garde.* — Les peintres militaires éveilleront toujours parmi nous un intérêt mêlé de vive sympathie. Les soldats de M. Petit-Gérard, l'œil au guet, l'oreille au vent, paraissent chercher le champ de rencontre avec l'ennemi, et le spectateur, secondant ces vaillants jeunes hommes, interroge avec eux tous les points de l'horizon.

*
* *

M. Franz Courtens. *Dans la matinée* — Le peintre habite les Flandres et la sève des flamands de bonne race circule dans ses veines. Son paysage a la solidité, la grandeur et la lumière qui distinguent les paysagistes en renom de son pays.

*
* *

M. Laureano Barrau. *Don Quichotte.* — Vous vous souvenez de cette scène où le hardi chevalier, pris au piege, se voit entouré de jeunes espiègles qui lui couvrent la face de mousse de savon. Les espiegles rient a belles dents; le chevalier se résigne. Tout le tableau de M. Barrau est dans ce contraste habilement rendu.

H. J.

Marcel Andrès

(Suite)

Marguerite, épuisée de fatigue, brisée d'émotions, apaisée par le calme d'Hoël, bercée par son chant et ses paroles, s'était endormie. Sa respiration sortait lente, unie, de ses lèvres entr'ouvertes. Une de ses longues tresses noires, défaite par le vent et l'orage, traînait jusqu'a terre. Hoël la prit en tremblant, l'embrassa longuement :

— Seigneur! murmura-t-il, prends-moi maintenant! Tu m'as donné la seule joie que je pouvais avoir par elle! — elle ne pouvait pas m'aimer, mais tu me l'as confiée pendant un jour, une nuit. — Nuit de rêve! — à moi seul, séparée du monde, déliée des lois humaines; je n'ai plus rien à te demander : Prends ma vie qui demain sera un supplice! Je ne me plains pas, je ne murmure pas!... Je ne te dis pas que ma part a été mince!... aie pitié de ton serviteur! Reprends-le avant que ses lèvres aient osé dire : « Je t'aime! » à celle qui ne doit pas le savoir, avant que j'aie rêvé son regard cherchant le mien, sa lèvre effleurant la mienne!... O Dieu, reprenez-moi donc vite, la folie me monte au cerveau!.....

La lune émergeait splendide de son rideau de nuages; elle argentait la mer houleuse encore, mais calmée; elle miroitait de lumières bleuâtres la crête des vagues. — Hoël, appuyé sur la plateforme de pierre, regardait l'abime qui l'attirait. Il se disait : « Quel beau linceul! et, si tu l'avais permis, Seigneur, ce serait la fin des souffrances! » — L'aube blanchissait; la nuit luttait encore contre le jour, mais on la sentait faiblir.

— Hoël! appela Marguerite.

Hoël se précipita.

— Vous m'appelez, madame?

— Oui! je faisais un rêve horrible! Je rêvais que vous étiez parti, que vous m'aviez laissée seule ici, abandonnée! C'était affreux!

Elle frissonna.

— Au matin, l'air fraichit; laissez-moi vous envelopper, madame. Le jour va paraitre; bientôt le soleil se lèvera, vous réchauffera et nous reprendrons le chemin de la terre. Alors, vous oublierez les horreurs de la nuit, ces terreurs de mauvais rêves! Mais, pourrez-vous pardonner à celui qui vous a fait passer une si terrible nuit, qui vous a livrée aux formidables et brutales ivresses de cette mer en furie?

Marguerite frissonna encore :

— Pourtant, je ne voudrais pas effacer de ma vie cette nuit grandiose. Nous avons partagé des émotions profondes, de terribles dangers! C'est un lien entre nous; je ne l'oublierai pas.

Hoel s'agenouilla devant Marguerite qui lui tendait la main; il prit cette main dans les siennes et y appuya longuement, passionnément son front plein de fièvres :

— Soyez bénie pour ces paroles, madame; et que Dieu vous rende la joie que vous me donnez!... maintenant, la lumière a chassé les ténèbres, vos amis sont inquiets : partons!

En arrivant sur la plage, Marguerite trouva marraine et Marcel qui l'attendaient dans une angoisse mortelle.

Marraine la serra dans ses bras :

— Chère enfant! quelle nuit vous nous avez fait passer! mais la vôtre n'a pas dû être meilleure?

— Nous étions abrités dans les roches, dit Marguerite simplement. Hoel a pris soin de moi comme vous auriez fait vous-même. A part la peur, je n'ai pas eu à souffrir.

— Comment un marin tel que vous n'avait-il pas prévu l'orage? demanda Marcel hautain.

— Comme un médecin tel que vous n'a su prévoir l'épidémie!

Depuis une semaine, une épidémie de petite vérole, de très mauvaise nature, s'était déclarée dans le pays. On l'avait caché a Marguerite, mais depuis deux jours la contagion avait fait de tels progrès que tout le monde fuyait; les maisons se fermaient.

— Rentrez à la maison; allez vous reposer, dit marraine à Marguerite. Ne m'attendez pas ce soir; je resterai auprès de mon pauvre vieil ami, le docteur, qui est souffrant.

Le pauvre docteur, ami de marraine, avait gagné le triste mal; il donnait les plus grandes inquiétudes.

Les jours qui suivirent n'amenèrent aucune détente.

L'épidémie fauchait, moissonnait hommes, femmes, enfants, jeunes, vieux, elle emportait tout! Des faubourgs elle avait gagné la ville. Dans les rues solitaires on ne rencontrait que des prêtres portant le Saint-Sacrement ou conduisant les morts en terre, — et le glas lugubre, sonnant jour et nuit, — larmes de l'Eglise pleurant ses enfants.

Marcel se multipliait, mais il ne pouvait suffire. Il avait fait son possible pour empêcher marraine d'aller soigner le docteur, mais quand elle lui avait conté cette idylle de leur jeunesse, comment il l'avait aimée et, malgré ses refus, lui était resté fidèle, il n'avait plus trouvé d'objections.

Depuis quarante-huit heures elle était là, dévouée, prête à tout, même a gagner la contagion . . . .

Pendant que Marguerite attristée prenait le chemin de la maison, Marcel et marraine revenaient près de leur malade.

En quelques heures, les progrès étaient terribles. Cette pauvre figure tuméfiée, noire, défoncée, était hideuse à voir. Il se débattait en proie au délire, aveuglé par d'énormes boutons qui lui fermaient les yeux.

Marcel versa le contenu d'un flacon dans une tasse, essayant en vain de le faire prendre au malade.

— Donne-moi cela, dit marraine; il m'obéit d'instinct. Qu'espères-tu de cette potion?

— Du calme, un peu de sommeil.

Ses yeux interrogerent. Marcel fit signe que c'était fini Une larme coula sur les joues de la vieille demoiselle.

— Adieu, marraine; ma liste est effrayante ce matin; je tâcherai de revenir avant midi.

Marguerite n'était pas femme a rester chez elle pendant qu'on mourait ailleurs. Elle aussi, malgré les efforts de Marcel, vint s'installer au chevet des malades — un jour l'un, un jour l'autre; du reste, ce n'était pas long! elle allait aux plus abandonnés.

Le lendemain les cloches sonnèrent pour le docteur et pour le juge et pour tant d'autres!

M. le maire était resté malgré les efforts de sa femme et de sa fille; il avait refusé de quitter son poste. Un matin, Marcel dit à Marguerite :

— M. Grosjean est pris.

— Qui le soigne?

— Personne! ses domestiques sont partis!

— J'y vais! quand sa femme arrivera je lui rendrai sa place.

Le brave petit homme avait de la peine à mourir; maigre, sec, la mort ne savait où le prendre. Il la faisait languir. Et Marguerite s'acharnait à le sauver. Un matin qu'elle lui versait patiemment goutte à goutte sa potion sur les lèvres, Marjory pâle, a demi-morte, se traina jusque chez elle.

— Hoël se meurt! il vous appelle!

Marguerite poussa un cri douloureux :

— Garde-moi mon malade, dit-elle à la petite, j'y cours!

Quand elle arriva à la chaumière du pêcheur, elle le trouva étendu sur son lit, tout habillé, pâle, les yeux vagues, délirant, mais sans violence. On sentait qu'il n'y avait ni lutte ni révolte. La maladie l'avait ravagé sans trop le défigurer. Quand elle entra, il chantait à mi-voix la chanson avec laquelle il l'avait bercée dans son hamac pendant cette nuit qu'elle ne devait jamais oublier. Il ne paraissait pas la reconnaitre; le cœur de Marguerite se serra. Ah! si l'on pouvait encore le sauver!

Oublieuse de l'horrible contagion, elle se pencha sur lui :

— Hoël? me reconnaissez-vous?

— Vous êtes la lumière qui a passé dans la nuit, l'esprit qui ouvre le ciel; Hoel s'est fiancé avec vous devant ceux qui l'appellent!

Jan Kermohr.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs / Six Mois. . . . . 12 — / Trois Mois . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 58

5 Septembre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

THÉODORE COLOCOTRONIS

ET SON SCULPTEUR

LAZARE SOCHOS[1]

Valtétzi, Tripolizza, Nauplie. Trois étapes en six années! M. Bikélas, qui s'est donné la tâche de dégager des *Mémoires* de Colocotronis les faits saillants, les actions héroïques, a marqué avec un rare talent les haltes triomphales de l'intrépide Moréote. Il a dit sa constance, sa pénétration, ses ruses qui rappellent Ulysse, sa jactance superbe, digne d'Ajax ou d'Achille. Homère n'a pas créé ses types de guerriers. Colocotronis en porte le vivant témoignage dans ses paroles et ses hauts faits. Il est de même race, de même taille que ses antiques devanciers et si, plus tard, dans quelques mille ans, un poète se rencontre pour dire en des pages harmonieuses et durables l'épopée magnifique de la Grèce moderne, son poème, plus vrai sans doute que l'*Iliade,* n'aura pas moins d'ampleur et d'attrait que le poème antique.

C'est le 24 mai 1821 que trois mille Grecs battirent, à Valtétzi, l'armée turque forte de cinq mille hommes. « Le combat avait duré vingt-trois heures. C'est Colocotronis qui écrit. Notre victoire fut un grand bonheur pour la Grèce. Si nous avions été battus, nous courions grand risque de ne pouvoir jamais reconstituer une autre armée. C'était un vendredi. Je parlai aux troupes. Je leur dis qu'il nous fallait faire maigre ce jour-là, et que tant qu'il y aurait une nation grecque on devrait, à l'anniversaire de cette bataille, rendre grâce à Dieu, car c'est de cette journée mémorable que date, en réalité, le salut de la patrie. »

1. Voir *l'Œuvre d'Art* du 20 août 1895.

Ce fut en cette même année 1821 que Tripolizza cessa d'être occupée par les Ottomans. La prise de cette ville eut lieu le 8 octobre. Nauplie ne put être reconquise que beaucoup plus tard, et ce triomphe éclatant, d'une importance capitale pour les Grecs, dut être précédé de batailles sanglantes, de marches pénibles, d'efforts presque surhumains dirigés contre l'ennemi, mais aussi contre ceux des Hellènes que les promesses fallacieuses des Turcs transformaient en émissaires de discorde. Dramali, chef turc redoutable, vit son armée détruite dans des défilés par Colocotronis. Dire cette guerre quotidienne, la diplomatie, l'indomptable vaillance du Moréote au cours des rencontres, des levées de troupes, des veillées militaires qui remplirent plusieurs années de la vie du vaillant défenseur de la Grèce, est impossible. L'âme de la patrie semble s'être incarnée en lui. M. Bikélas nous y invite. Choisissons quelques traits dans les *Mémoires* du soldat pour le bien peindre au milieu de son existence périlleuse. N'est-ce pas lui qui avait coutume de répéter à ses troupes : « Dieu a contresigné la délivrance de la Grèce et il fera honneur à sa signature! » Dans une circonstance difficile, des Grecs répandent le bruit que l'armée turque qu'ils ont à combattre est formidable. La terreur pénètre dans les rangs des volontaires enrôlés par Colocotronis. Encore un peu, et la déroute est consommée. Lui, toujours ferme, méprise les craintes de ses soldats. « Je me mis à chanter, dit-il, pour leur donner courage. » Parole admirable dans sa simplicité naïve.

La ville de Patras est aux mains des Turcs. Les Grecs font le siège de cette place. Mais voilà que les Turcs, dans une sortie désespérée, ont jeté l'alarme parmi les assiégeants. Le gros de leur armée est enveloppé. La ruine des Hellènes est imminente. Colocotronis arrive à cheval sur le point menacé. Laissons-lui la parole :

« Je n'avais âme qui vive avec moi. Chemin faisant, je rencontre le vieux Lechovitis; il venait de la part de Zaïmis. — Accours, frère! nous allons être écrasés! — Un peu plus loin, je vois sur une hauteur un petit rassemblement avec un drapeau; c'était Coumaniotis avec une quinzaine d'hommes. — Qui êtes-vous, vous autres, m'écriai-je. — Des Hellènes! — Eh bien, me reconnaissez-vous? Je suis Colocotronis, venez à moi! — Ils descendirent et se mirent à ma suite. Plus loin, j'en rencontrai d'autres encore; j'en rassemblai ainsi une cinquantaine et je les plaçai dans un poste faisant face aux Turcs. — Plantez là votre drapeau! — Mais ici nous sommes perdus! — Tenez ferme; je reviens avec du secours. — Je courus au galop du côté des vignes; j'y trouvai un petit corps que je ramenai auprès des autres... A peine installés, voilà mon adjudant Fotacos qui vient me rejoindre avec un autre officier... Je les emmenai vers l'autre côté; il fallait tomber sur les flancs des Turcs. Je me mis à crier : Où êtes-vous Hellènes! Sus, sus! — En entendant ma voix, les fuyards revinrent vers moi. Je levai alors ma longue-vue et fis semblant de regarder. Je ne voyais rien, mais je m'écriai : les Turcs ont rompu leurs rangs. » A ce cri, ajoute M. Bikélas, les Grecs s'élancèrent et l'ennemi fut dispersé.

Nous l'avons dit. Il y eut des défaillances dans les rangs des Grecs. Ibrahim, homme d'astuce, tendit aux Hellènes plus d'un piège que beaucoup d'entre eux n'eurent pas l'adresse de déjouer. Colocotronis souffrit des transactions sans honneur qu'il estimait à bon droit dangereuses pour le succès de la cause à laquelle il avait voué ses forces, son intelligence, sa vie. Nous le connaitrions imparfaitement si nous ne

donnions place ici à ses exhortations patriotiques, aux appels pleins de dignité qu'il faisait entendre.

« En ma qualité de général en chef, lisons-nous dans l'une de ses proclamations, comme Hellène et comme chrétien, je vous ai déjà écrit, conseillé et adjuré de vous repentir de l'acte honteux que vous venez de commettre. Soit par insensibilité, soit que l'on vous trompe, vous n'avez pas, jusqu'à ce jour, répondu à mon appel. Compatriotes, la patrie est miséricordieuse, elle sait pardonner à ceux qui lui ont failli. Je vous conseille donc, pour la dernière fois, de vous repentir et de venir demain jeudi, — au plus tard vendredi matin, — me trouver pour que nous en causions de vive voix et que je vous pardonne votre faute, au nom de la nation. Si vous ne venez pas dans ledit délai, vous le regretterez, mais ce sera trop tard! Vous n'aurez qu'à vous en prendre à vous-mêmes. Les troupes nationales vont tomber sur vos villages; vous serez dépouillés, mis à mort; vos maisons, vos vignes seront confisquées. Mais si vous venez, je vous donne ma parole de soldat que pas un cheveu de vos têtes ne sera touché. A vous de choisir! »

L'homme qui osait faire entendre ce fier langage était-il autorisé à parler en maître aux paysans de Morée séduits, égarés par les promesses de l'ennemi? Sans doute, Colocotronis portait le titre de général en chef, mais sa situation ne laissait pas d'être précaire. Le vieux Klephte ne devait qu'à lui-même l'ascendant qu'il exerçait sur toute une région. Privé de vivres, dépourvu de munitions, il était incapable d'attaquer l'ennemi en bataille rangée. Ses troupes, sans cesse renouvelées, se composaient de quelques poignées d'hommes qu'il disposait habilement sur tous les points où l'ennemi pouvait être harcelé. Il n'assurait pas la victoire immédiate, chose impossible, mais il prolongeait la résistance et préparait ainsi l'intervention prochaine de l'Europe. Il enlevait aux Turcs des convois de mulets; des bergers descendaient de tous les plateaux amenant leur maigre bétail aux soldats improvisés du mâle capitaine que des troupes aguerries ne pouvaient surprendre ni lasser. « On ne semait plus; il n'y avait plus de pain », écrit-il en rappelant ces longues années de luttes. Ibrahim, exaspéré, nous apprend encore Colocotronis, « envoya en Messénie mille soldats munis de haches, avec l'ordre de mettre tout à feu et d'abattre ce qui ne pourrait être brûlé. Oliviers, figuiers, mûriers, tout y passa. » Ce fut la ruine complète du pays. Vainement, les Grecs essayèrent de défendre leurs champs. Les dévastateurs étaient escortés de cavaliers et les paysans grecs comprirent l'impuissance de leurs efforts. Une fois encore, Colocotronis éleva la voix. Aux proclamations incendiaires d'Ibrahim, il répondit par cette déclaration d'une audace et d'une fermeté qui relevèrent les courages :

« Ce que tu menaces de faire, — détruire nos arbres fruitiers, — n'est point œuvre de soldat. Les arbres inanimés ne te font point de mal. Combats contre les hommes et emmène-les en esclavage, si tu peux. C'est ton droit. Tu auras beau détruire nos arbres, nos moissons, nos maisons; tu pourras ne pas laisser pierre sur pierre, tu n'obtiendras pas notre soumission. En abattant les arbres, tu ne pourras enlever la terre qui les fera pousser de nouveau. Elle ne sera jamais à toi, cette terre. Il ne resterait qu'un Grec en vie, il continuerait à te combattre. »

Tel nous apparaît Colocotronis pendant cette lutte prolongée qu'il voulut soutenir pour la patrie. Impassible, valeureux, inébranlable, et toujours grand, trop grand peut-être dans son langage et dans ses aspirations, car au lendemain de Navarin, quand la Grèce secondée par la France, la Russie et l'Angleterre eut à jamais secoué le joug de Méhémet-Ali, le « vieux de Morée » fit peur. Il semblait que ce Klephte indomptable dût être l'adversaire inné d'un ordre de choses où désormais les embuscades, les surprises, la vie armée dans les défilés ou sur les montagnes n'étaient plus utiles à la Grèce. La nature remuante, le caractère altier de Colocotronis firent illusion. Des esprits jaloux le soupçonnèrent d'être un rebelle. En vain se montra-t-il déférent envers le président Capodistria ; en vain le jour du débarquement du jeune roi Othon, le vaillant Moréote alla-t-il au devant de Condouriotis, Zaïmis, Colettis, ses émules et parfois ses contradicteurs au cours de la guerre désordonnée qu'ils venaient de soutenir. Non content de saluer en eux des soldats dévoués à la cause qui lui était chère, il les embrassa publiquement. Cela fait, il alla rendre ses devoirs au roi de Grèce, puis revenant vers ses officiers, ses soldats, ses secrétaires, il leur dit : « Allez à la grâce de Dieu, rentrez chez vous et tenez-vous tranquilles ; maintenant que notre roi est venu, il connaîtra les hommes et les choses de notre pays et il récompensera chacun selon ses œuvres. » On ne pouvait souhaiter une attitude plus sage. Colocotronis ne s'en tint pas aux paroles. « J'avais rempli, dit-il, dans la mesure de mes forces mon devoir envers ma patrie, moi autant que toute ma famille; je voyais la Grèce libre ; je voyais enfin exaucé mon vœu le plus ardent, celui de mon père, de mon grand'-père, de toute ma race et de toute ma nation. Je pris la résolution d'aller vivre dans une petite propriété que j'avais aux portes de Nauplie. Je m'y installai et je cultivai mon petit jardin. Je me faisais un plaisir de voir pousser les jeunes arbres que j'y avais plantés. »

Je ne sache pas d'acte plus remarquable que cette abnégation d'un grand capitaine. M. Bikélas, qui a mis au jour ces passages des *Mémoires* de Colocotronis a bien servi son pays, l'histoire et l'homme de haut mérite qu'il avait le dessein d'honorer. Mais l'envie ne désarme pas. Le Conseil de régence qui exerça le pouvoir durant la minorité du roi de Grèce prit ombrage de la popularité du guerrier. On l'emprisonna et une sentence de mort fut prononcée contre lui. Mais le roi, plus équitable que son entourage, ne permit pas qu'on exécutât cette sentence inique. Il transforma la peine en une détention dans le fort du Palamède où le vieux lutteur attendit onze mois. Ces onze mois écoulés, le roi Othon avait atteint sa majorité. Son premier acte de clémence fut en faveur de Colocotronis, qu'il confirma dans son grade de général. Plus tard, le « Vieux de Morée » reçut le titre de conseiller d'Etat et se vit décerner le plus haut grade dans l'ordre du Sauveur. Le 15 février 1843, Colocotronis étant mort eut des funérailles triomphales, et le roi, en ordonnant à l'armée de porter le deuil de l'ancien Klephte, le proclama « le très fidèle soutien du trône ».

Le gouvernement du roi Georges réservait à Colocotronis des honneurs plus grands et plus durables. La pensée d'ériger un bronze équestre à l'homme qui avait tant souffert pour l'indépendance de son pays date de près de vingt ans. Puis, peu à peu, la Grèce eut l'ambition de repeupler ses villes et ses promontoires de statues ou de monuments commémoratifs, à l'exemple de la Grèce antique. Noble dessein, tout à la louange

des Hellènes. Avez-vous présente à la pensée cette page de Cicéron ? « Scipion, vainqueur de la Sicile, se souvint, au milieu de la victoire, que le sol qu'il venait de conquérir avait été autrefois pillé par les Carthaginois. Il assembla donc tous les Siciliens qui se trouvaient dans son armée, leur ordonna de faire de soigneuses recherches, et promit de restituer scrupuleusement à chaque cité ce qui lui aurait appartenu. Il fit reporter à Termini ce qui avait été enlevé aux habitants d'Himère ; Alesa recouvra ses statues antiques ; Agrigente revit le fameux Taureau de Phalaris ; Mercure fut rendu à Tyndaris ; la célèbre statue de Diane fut rapportée en triomphe à Segeste, et, sur son piédestal, on écrivit en grands caractères : « Scipion, après la prise de Carthage, a rendu cette statue aux habitants de Segeste. » Hélas, les capitaines de Méhémet-Ali n'ont point à se reprocher des déprédations de cet ordre. Nous les avons vu s'acharner contre des plants d'oliviers. Ils n'ont pas brisé de statues ; les marbres de Cnide ou de Corinthe ne sont pas à Constantinople. La Grèce de 1821 n'avait plus de trésors à livrer. Aussi n'est-ce point de ses vainqueurs d'un jour que la Grèce contemporaine attend sa parure. Elle a ouvert ses annales, et des types de gloire lui ont apparu sans nombre ; elle a fait appel à ses fils, et ceux-ci se sont levés pour reproduire l'image de leurs pères. Elle a scruté ses arsenaux, et les canons inertes des Ottomans, encloués depuis un demi-siècle, ont été replacés sur leurs affûts et conduits chez le praticien, trophées précieux qu'une dernière métamorphose va transformer en effigies vénérées et superbes.

Un magistrat municipal, M. Kotsonopoulos, maire de Nauplie, a pris l'initiative de la statue de Colocotronis. Un homme d'État, M. Delyannis, compatriote du « Vieux de Morée », a secondé de sa haute influence le projet du maire de Nauplie. Un comité a été institué sous la présidence de M. André Avyérinos, ancien ministre, ancien président de la Chambre des députés. Une souscription nationale est ouverte dans toute la Grèce. Bientôt 45,000 drachmes sont recueillies. Pas d'offrandes importantes : la cotisation de tout un peuple, par sommes minimes. Tel est le caractère que revêt toute souscription quand une patrie se sent remuée par le culte d'une grande mémoire. On organise un concours. Le programme porte les noms d'Avyérinos, président du comité ; de Theophilos, directeur de l'École des Beaux-Arts d'Athènes ; d'Antònopoulos, député et consul de France à Nauplie ; de Lycoudès, de Pournaras, officiers supérieurs.

Confiants dans leurs propres ressources, les Grecs veulent que la statue projetée soit l'œuvre de l'un d'eux. Tous les artistes hellènes, sur quelque point du globe qu'ils se trouvent, sont donc appelés à concourir. Il est en outre décidé que les esquisses devront être adressées à Athènes. Aucune ne sera signée. Là, une première sélection sera faite ; puis, les meilleurs projets seront envoyés dans une ville d'Europe où siège une Académie des Beaux-Arts, et ce sont les membres de cette Académie qui constitueront le jury. Certes, on ne pouvait accumuler au profit des concurrents plus de garanties d'impartialité. Ce jugement à deux degrés, le désintéressement des Grecs refusant de désigner eux-mêmes le vainqueur du concours, est à l'honneur des hommes éminents qui ont élaboré le programme dont nous parlons. Mais poursuivons l'exposé des particularités de ce programme. Athènes étant tenue de se dessaisir d'un verdict élogieux pour un Grec devait souhaiter que ce fût Rome qui proclamât le statuaire de Colocotronis. Ici, se manifeste le dualisme, l'éternelle antithèse présente à tous les esprits : Athènes et Rome ! C'est donc à Rome que furent exposées les esquisses réservées à la suite du premier jugement. MM. Monteverde et Ferrari, académiciens de la capitale de l'Italie, dirigèrent les opérations du jury et le prix fut décerné à l'unanimité des suffrages à M. Lazare Sochos.

Le caractère exceptionnel de ce jugement, l'acclamation générale et spontanée des meilleurs artistes de Rome sur le nom de M. Lazare Sochos nous est l'occasion de le présenter. L'homme est jeune, distingué, doué d'aptitudes remarquables, épris de son art jusqu'à la passion. Né en 1862 dans l'île de Ténos, l'une des Cyclades, M. Lazare Sochos n'est pas un étranger pour nous. Si la Grèce fut son berceau, la France est sa seconde patrie. Naguère encore il était élève de l'École des Beaux-Arts et travaillait sous la haute maîtrise de Cavelier, l'auteur applaudi de *Diomède enlevant le palladium* et de l'inoubliable statue de Pénélope, deux œuvres dont la Grèce antique peut revendiquer l'inspiration. Les succès de M. Lazare Sochos à l'École des Beaux-Arts furent sérieux. Il obtint dans les concours auxquels il prit part des médailles enviées par ses émules. Sa nationalité lui fermait le concours du Prix de Rome, exclusivement ouvert aux Français. Au mois d'avril dernier, la colonie grecque de Paris, ayant à sa tête M. Criésis, ministre de Grèce, Spiliotachis, consul, Georges Bensis, ancien magistrat, président d'honneur de l'Association des étudiants hellènes, assistait au cimetière Montparnasse à l'inauguration du buste de Coray, le savant, le patriote, mort sur terre de France en 1833. Ce buste est de M. Lazare Sochos.

MM. Monteverde et Ferrari, en transmettant au gouvernement grec le jugement rendu en faveur de M. Sochos, offrirent gracieusement de mettre leur expérience et leurs conseils au service du lauréat si celui-ci voulait se rendre à Rome pour exécuter sa statue de Colocotronis. M. Sochos déclina cette offre. Il habitait Paris ; il y demeura. MM. Criésis, Vlastos, Bikélas et Antonin Mercié acceptèrent de surveiller son travail. Il se mit à l'œuvre. Sur la proposition de son premier ministre, la Grèce fit parvenir à Paris 4,500 kilogrammes de bronze pris sur les Turcs, et la statue équestre du « vieux de Morée », fondue par Thiébault, a paru au Salon de 1895 dans la grande nef du Palais des Arts.

M. Bikélas nous l'a dit, Colocotronis portait le casque antique « que seul parmi les Grecs il avait adopté. » Il aimait à se vêtir de la fustanelle rouge « pour mieux encore se faire voir au milieu de la mêlée ». M. Sochos s'est souvenu de ces détails ; il les a franchement reproduits. Son héros, solidement posé dans sa forte carrure, sur un cheval au pas, est représenté haranguant ses hommes et leur indiquant d'un geste impérieux le point d'attaque. La face est empreinte d'une rare énergie. Les joues sont ravagées ; la moustache épaisse et longue, les sourcils hérissés disent l'homme de la montagne toujours en action, qui n'a pas le loisir de soigner son corps. L'œil fixe et pénétrant marque l'ascendant du capitaine. Je ne sais quoi de fantastique, d'implacable se dégage de ce bronze dominateur et calme, comme une évocation de la destinée.

La statue équestre de Colocotronis « la première que la Grèce reconnaissante élève à ses grands hommes modernes, » — le mot est de M. Bikélas — doit être l'objet d'une exposition publique à Athènes avant d'être transpor-

tée à Nauplie. Il convenait, en effet, que la haute effigie du fier soldat apparût à tous les regards au cœur même de la patrie délivrée. Il convenait que le Klephte indompté reçût l'hommage des générations dont il a préparé pendant si longtemps, au péril de ses jours, la sécurité, la paix et l'honneur. J'imagine que le peuple athénien se fera gloire d'escorter le bronze de Colocotronis lorsqu'il prendra le chemin de Nauplie où il doit monter sa garde pour les siècles. Mais j'apprends que la Grèce aura demain la statue de Lord Byron, mort à Missolonghi. C'est un Grec, M. Stefanovich Schilitzi, fixé à Londres, qui va doter son pays de l'image du poète irrité auquel la Grèce est redevable de l'ode magnifique : *la Malédiction de Minerve*. Puis, de toutes parts s'annoncent des souscriptions pour élever en Grèce les statues du général Maison, du colonel Fabvier, de Victor Hugo. Courage, Hellènes! Reprenez la grande tradition de vos aïeux. Faites de votre pays privilégié un lieu sacré. Sculptez votre histoire dans des monuments impérissables. Soyez dociles à l'exhortation du poète :

Allez, multipliez les marbres
En un sublime entassement;
L'art, bien mieux que l'ombre des arbres,
Porte avec lui l'enseignement.

Mais ce ne sont pas seulement Victor Hugo, Fabvier, Maison dont vous devrez honorer le souvenir, si vous avez à cœur de rendre hommage à tous ceux qui, en France, ont chanté votre nation, préparé son indépendance, et salué son relèvement. Ceux-là ne se comptent plus, tant ils sont nombreux, et je crains que le bronze des canons conquis sur les Turcs s'épuise avant l'heure, si vous tentez jamais de consacrer, je ne dis pas une figure équestre, ni même une statue, ni même un buste, mais une simple médaille à tous les hommes de cœur et de talent qui se proclament hautement des philhellènes.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Et patati et patata

Tout le monde a connu l'histoire de ce peintre grec qui exposait son tableau dans la rue afin d'obtenir le jugement de l'opinion publique. On ne sait pas trop en réalité ce que c'est que l'opinion publique et quelle est la valeur des jugements qu'elle rend. Mais je crois que, sur ce point encore comme sur tant d'autres, nous nous payons de mots.

Quoiqu'il en soit, cette façon de s'adresser au suffrage universel et populaire pour en tirer un verdict artistique vient d'être réédité à Venise par son maire et poète. Il s'agit de décerner les prix des tableaux à l'Exposition de la ville des lagunes. Le verdict d'un jury, voilà qui est bien banal, bien usé et bien suspect. Un plébiscite du public, à la bonne heure et — pendant cinq jours — au tourniquet de l'Exposition, le visiteur recevait un bulletin de vote sur lequel il devait indiquer le tableau digne — à son point de vue — de la plus haute récompense.

Que donnera cette façon de procéder? Nous craignons bien qu'en art elle donne des résultats comme en politique, où ce qui sort de l'urne électorale n'est pas toujours le mérite et le bon sens.

En fait d'idées singulières, ou même saugrenues, chaque jour voit naître la sienne, et, parmi les plus récentes, est celle de vouloir classer notre spirituel et délicat Watteau dans l'école Flamande. Les Belges, aussitôt, de s'emballer derrière cette idée et de nous contester d'emblée le maître français. Quel peintre galant les Flamands pourraient-ils lui opposer? Ils parlent de Rubens. Est-ce parce qu'il a peint *les Jardins d'amour*, aux robustes et savoureuses carnations? Ta-ta-ta, Messieurs des Flandres. Plantez-vous devant *l'Ile enchantée* et dites-moi à qui appartiennent les silhouettes si fines, presque féeriques, de cette idylle si élégante, si délicatement touchée, si légèrement embrumée? Laissez-nous nos jolies et sveltes bergères françaises si XVIIIe siècle et retournez aux épaisses et lourdes Flamandes de votre Rubens du gros XVIe. Nous enlever Watteau? Mais vous nous enlèveriez le plus coquet et joli papillon de notre écrin!

Une grande préoccupation depuis quelque temps, c'est la chasse au chef-d'œuvre ignoré, et il faut avouer que les chasseurs esthétiques ont le flair avisé et d'assez bonnes rencontres. Le malheur, en ceci, c'est que tout le monde est piqué de cette tarentule et crie: au chef-d'œuvre(?) sur le moindre bout de toile, comme le berger criait au loup sur l'ombre d'une oreille — qui n'était souvent qu'une très humble feuille de buisson. Mais on a le droit de se tromper cent fois quand on peut avoir raison une fois. Et l'on vient d'avoir raison. Dans une vieille église de la commune de Saint-Cyr, en pays Ardéchois, se trouve un tableau mesurant 1 m. 20 de haut et 0 m. 80 de large, représentant une Tentation de saint Antoine. Cette Tentation-là est tout simplement une œuvre de l'illustre Léonard de Vinci. Bigre! — oui, bigre; mais je suis fort intrigué de savoir comment l'auteur de la *Joconde* s'y sera pris pour tenter diaboliquement ou grotesquement le brave ermite qui, lui, menait en laisse le cochon que chacun porte en soi, selon le profond axiome d'un poete.

J'ai parlé déjà de la champignonière de statues qu'est devenue la France. J'en dois reparler encore, car le marbre et le bronze poussent toujours de plus belle. Il n'est pas, chaque matin, ici ou ailleurs, une personnalité quelconque dont le cerveau n'élucubre un monument, une statue, un buste, un médaillon, à la gloire d'un oublié, d'un dédaigné, d'un disqualifié — que sais-je? La Muse Mnémosyme me garde de m'inscrire contre ce culte rendu à la mémoire des grands hommes! Mais, vrai, nous en avons trop de grands hommes. Il n'y aura bientôt plus ni mérite, ni intérêt, ni orgueil à l'avoir été ou à l'être. J'en aurais fort long à écrire sur ce ton doctoral et amer. Je coupe court pour vous signaler rondement les projets frais éclos ou les œuvres déjà prêtes.

Voici terminé le monument de Charlet par le statuaire Alexandre Charpentier. Une stèle portant le médaillon de l'artiste et surmonté d'un coq gaulois aux ailes éployées. Au pied de la colonne, un gamin de Paris et un vieux grenadier. Hé bien, cette composition me plait fort, je l'avoue. Le dessinateur bien chauvin, bien parisien, bien français est compris, traduit, résumé de main de maitre. Le square de la place Denfert-Rochereau l'attend. Bravo pour le square!

Un groupe d'admirateurs de Lamartine élabore en ce moment le projet d'élever au grand poète une statue sur le sol de Belley « sa patrie classique ». C'est là, qu'en face des Alpes, il fit ses études et là qu'il composa les si jolis adieux des *Méditations*. Mais, pour Dieu, brave groupe, fais en sorte qu'on ne massacre pas une fois de plus le cher et beau poète! Toutes les fois qu'on l'a coulé en métal ou taillé en marbre ou peinturluré, on n'en a fait qu'un dentiste romantique prônant son œuvre ou un bourgeois classique ruminant un vers de Lemierre. Le projet veut un adolescent au départ, saluant Belley et son superbe paysage. Ce peut être fort joli et fort touchant au seuil surtout du collège où l'on rêve de le placer. Le pauvre poète, je ne l'ai vu que vieux et pauvre, dans une triste rue de Paris — se trainant comme un aigle vieilli de son cabinet à son petit jardin. Mais la France peut le mettre, ailes éployées, au frontispice de son Histoire, car il fut le génie de son éloquence et de sa poésie.

Dans le désert du quartier latin — au carrefour de l'Odéon — le sculpteur Barrias surveille l'érection du monument où siégera, dans sa bonne réputation un peu bourgeoise et bien assise, Émile Augier. Ce monument ne se compose que d'un buste du maître et d'un groupe allégorique. Ce groupe, placé sur le socle, présente deux femmes : *la Comédie* et *l'Aventurière*. Cette opposition d'un personnage typique et d'une simple personnalité théâtrale ne me semble point heureuse. Dans cinquante ans d'ici, cette aventurière sera bien démodée, sinon bien oubliée. Derrière le buste, un troisième personsage lève un masque — et ce masque sera celui de l'acteur, Got. Décidément tout cela m'a l'air d'un fait divers en bronze — qui aura besoin — dans l'avenir — de pas mal d'explications.

Encore une statue, mais celle-ci d'une ville, de la cité qui, « si longtemps inviolée, fut appelée la Pucelle » Metz. Et bravo de vouloir honorer l'Alsace comme nous honorons la Lorraine! Metz et Strasbourg sont les deux sœurs du même martyre, comme elles ont la même espérance dans le retour des choses d'ici-bas. Elevées côte à côte, les deux statues seront là comme le rappel au souvenir et à l'espoir.

Un musicien m'écrit que — si j'ai parlé de la musique grecque — je n'en ai point dit assez long. Un abonné a toujours raison et je complète.

Dans les fouilles de Delphes un quatrième hymne en effet a été mis au jour. C'est un Péon en l'honneur de Dyonisios et qui date du IVe siècle avant notre ère. Il n'est malheureusement pas accompagné de la notation musicale. Les premières strophes sont en l'honneur du dieu; les

Hélio [illegible] et Fayet, Paris

LE SOIR DANS LES BOIS · FONTAINEBLEAU (A. ALLONGE)

Hélio Berthaud et Fayet, Paris

LE MENUET (LAPORTE-BLAIZY)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art — Paris

Helio Berthaud et Favet, Paris

LE BAINS DE PIEDS INATTENDU (R. COGGHE)

Hélio Berthaud et Fayet, Paris

APRÈS-MIDI (LEROY-SAINT AUBERT)

Salon du Champ de Mars

L'Œuvre d'Art — Paris

suivantes content que l'on travaillait ferme à la reconstruction du Temple de Delphes, à la fin de la Guerre Sacrée contre les Phocidiens. Le poète y prédit le jour où sera inauguré un sanctuaire tout resplendissant d'or, à l'abri désormais des profanations, et il proclame heureuse la génération qui accomplira cette œuvre. Il proclame l'idée panhellénique et la politique des nouveaux chefs de la Grèce. Je ne puis vous en dire plus long, mon cher abonné, n'en sachant pas davantage.

Un autre me demande ce que c'est que l'École du drame, dont ont parlé les journaux — après les concours du Conservatoire, où la faiblesse dramatique est apparue à la France dans toute son horreur. On a poussé les hauts cris autour de la vieille école du Faubourg Poissonnière, mais la routinière vieille dame a fait plus que jamais la sourde oreille. Alors, l'initiative privée est entrée en scène. « Ah! les autorités persistent dans l'antique inertie? Bon. Moi, je vais créer une École de drame, le 15 octobre, sur la scène du Théâtre de la République. Je ne suis pas riche et je n'aurai d'abord que dix élèves hommes et dix élèves femmes, et ce ne seront point les sujets qui manqueront. Je ferai donc de bons choix, et le drame historique et le drame moderne auront leurs interprètes, et en six mois je formerai d'excellents élèves... » et patati et patata.

Hé bien, je crois que l'initiative privée n'a pas tort et qu'elle aura bien mérité de l'art dramatique.

Vraiment, je suis cruel de prolonger cette chronique de quinzaine par un si beau temps et en saison de vacances. Fermez donc le fascicule, braves gens, bonnes gens, et allez vous promener. Gardez-vous seulement du soleil et de la soif et que les neuf Muses soient avec vous!

Aimé Giron.

L'ART A MUNICH

SÉCESSION

L'année 1895 est, pour l'Exposition des courageux artistes sécessionnistes, une de ces années où, sans s'affirmer bruyamment par quelque nouveauté retentissante, la réputation se maintient ce qu'elle était, c'est-à-dire d'une œuvre toujours en progrès, toujours soucieuse d'élargir son champ d'idées. Pour employer une expression allemande, nous ne sommes point « dans une année de comète ». Nulle *great attraction*. Les Impressionnistes qui, telle année, se révélèrent aux Munichois, les Écossais dotant la peinture d'effets rares et charmeurs, ne sont plus représentés cette fois que dans une bonne moyenne; on ne se porte plus à Prinzregentenstrasse avec l'attrait du nouveau, comme à la naissance de Sécession; c'est une saison d'art paisible, reposée, sans fièvre, où l'on peut traverser pas à pas, sans se presser, les galeries peu encombrées, assuré qu'on est d'avance de trouver partout des tentatives, des recherches consciencieuses, des inquiétudes souvent réalisées en de véritables et appréciables œuvres. On devine ici qu'une sélection fut faite avant l'ouverture des portes. On remercie à part soi les organisateurs d'avoir évité à leurs visiteurs le heurt malencontreux, désappointant, de toutes ces petites saletés de faux art qui entrent par la grande porte en nos salons parisiens et dont le contact immédiat ne fait même pas valoir les talents qui, d'hasard chez nous, se fourvoyèrent dans la halle aux peintures. A Munich, j'ai touché d'un peu plus près, j'ai vu presque mise sur pied, l'idée si chère aux vrais artistes, d'un Salon restreint où de seules expressions de beauté s'offriraient à l'examen. Je me suis senti là dans une petite galerie que je savais riche et de raisonnables proportions; aucunement effrayé de montagnes de cadres; le jardin mignon, cent pas suffisant pour en faire le tour, les fleurs toutes belles, « on sortira tout à l'heure, dis-je, avec un beau bouquet. Le travail sera doux ».

Julius Exter s'impose, cette fois, grâce à son art désormais sûr de ses forces, à sa volonté de créateur indiquée mâlement, sans ambiguïtés. Exter, en un an, est devenu tout à fait quelqu'un. Dans sa vaste toile qu'il souligne : *Vendredi-Saint*, il fait le pas décisif qui sépare l'artiste de talent du grand maître. *Vendredi-Saint* est un triptyque cadré d'argent (notons, au passage, que les Allemands, depuis dix ans, exposent fréquemment dans le triple cadre d'Exter, — Bœcklin encore, cette année, et sa *Vénus Genitrix*). Les sujets de droite et gauche, étroits et clairs, traités avec un sens très décoratif (dans la ligne et le ton), rehaussent le motif milieu qui se tient, d'un heureux parti pris, dans les trois gammes : noir, bleu et vert. Sur l'uniformité d'une prairie verte, qu'écrase un ciel de nuit bleu foncé, sont agenouillés des paysans et paysannes en costumes sombres. Animés d'une ferveur silencieuse, en prières, ils entourent d'un large cercle l'image du Cruxifié qui, brillante et consolatrice, symbole de Foi, leur est apparue dans le pré immense, au jour du Vendredi-Saint. Pas un souffle ne passe sur la campagne, la nuit fraîche ne se trouble peut-être que du murmure indistinct des oraisons; au milieu des humains qui s'humilient, se dresse la céleste apparition. Cette toile proclame l'énorme étape franchie par son auteur. Des figures connues de lui, nous avions tiré une émotion plus par la fantaisie curieuse de la palette et la recherche du dessin que par la présence réelle de l'âme brossée. Cette fois, Jésus n'est plus seulement peint, il nous parle, et ce grand ciel, éloquent dans son mutisme, nous dit sa mélancolie.

L'artiste jusqu'aujourd'hui estimé hautement, une fois admis qu'il était vacillant, inquiet et inégal, conquiert, par cette œuvre très mûrie, plus qu'une estime courante. Désormais, au firmament des arts, son talent brille en éclat tranquille, constamment clair et égal à lui-même.

Franz Stuck ne peut plus nous étonner à la façon d'Exter. D'une Exposition à l'autre, il nous est loisible de constater une expression intéressante de son grand art; mais nous n'avons plus, de longtemps, l'occasion de dire de lui : « Stuck devient vraiment quelqu'un. » Car, il y a belle que nous l'avons dit pour la première fois. Aujourd'hui nous lui demanderons d'être plus personnel encore. S'il l'est déjà, il y a en son art la trace encore visible d'une influence. On dirait d'une personnalité greffée sur une personnalité. Un mariage Bœcklin-Stuck. (Comparez *la Guerre* de l'un et *l'Aventurier* de l'autre). Chez Stuck, toutefois, nous rencontrons, se dessinant de jour en jour plus visiblement, un autre souci de la ligne que chez Bœcklin. Bœcklin conçoit la ligne largement, ses horizontales qu'on retrouve partout chez lui en témoignent. En toute œuvre, le maître cherche une arête pour rayer la toile et définir des plans (lignes d'horizon sur la mer, le petit mur sur la terrasse du tableau de Bâle, etc.). Stuck ne s'astreint pas à la loi, il me paraît abandonner, négliger la composition du paysage cadrant ses figures, pour se consacrer, avec une attention toute spéciale, à l'étude même *de la ligne de ces figures*. Ses ballerines, dans l'envol de leurs jupes, d'un dessin si harmonieux, sont bien pour appuyer mon dire. D'ici un an, le pinceau de l'artiste nous fournira peut-être des arguments pour élargir cette thèse concernant, soupçonnant une orientation neuve de son art.

Déjà, en ses envois à Sécession, se précise cette tendance. Le sphinx. Profilé crûment sur le rouge sanglant d'un ciel fou, gît le corps blanc, exubérant du sphinx, écrasant de sa masse un clair rocher. Entre ses pattes puissantes, il presse la victime, un homme brun, nu,

contre sa poitrine gonflée. En baisers avides, le sphinx aspirant la vie de sa proie, symbolise la sensualité brutale. Une telle conception n'est pas d'une très grande nouveauté chez Stuck; cependant, jamais il ne s'est montré si convainquant dans l'exposition des forces de la nature. Parmi ces forces de la nature, il classe lui aussi les Centaures. A l'exemple de Bœcklin — (et nul, après le maître, n'a aussi heureusement utilisé ces figures récentes dans l'art), il fait des Centaures les fréquents acteurs des scènes qu'il traite. Il y a toutefois une nuance chez les deux artistes. Stuck conçoit ses monstres plus farouches et plus brutaux, il leur manque le burlesque et le jovial de ceux de Bœcklin. Chez celui-ci, le triton joue volontiers avec la nymphe (voir Bâle); chez celui-là, le centaure est furieux, et s'il touche à la femme, ce n'est jamais que pour l'étreindre d'une brassée rude, déchirant les fibres délicates, rompant les reins et arrachant les chevelures. *Les Rivaux* de Stuck, comparés avec l'un des *Combats de centaures* de Bœcklin, avec celui par exemple qui est à Glasspalatz, à Munich, apprennent le mieux à se pénétrer de ces différences.

Envahissant la toile, un terrain nu. Au troisième plan, renversée sur le sol, une femme-centaure suit, yeux hagards, les péripéties d'un combat au premier plan, où deux monstres luttent pour elle. L'un d'eux, vaincu déjà, reçoit le terrible coup de pied qui va l'achever. Un mouvement extraordinaire agite le tableau où l'épouvante et la brutalité se personnifient dans ces deux groupes rageusement composés. Autre part, Stuck nous montre un puissant homme-cheval brisant entre ses bras noueux un frêle corps de femme. Conscient de sa force virile, il le retient sans effort et lui rit grassement. La critique allemande, à propos de ce tableau, établissant des analogies avec le peintre des Villa am Meer, a laissé échapper, peut-être un peu oublieuse : « ..... Bœcklin est cependant le seul et unique qui domine les arts du XIX[e] siècle, comme Rembrandt dans le XVII[e]. » Admirons Bœcklin, mais avec un peu plus de sang-froid, et souvenons-nous que le groupe des trois mots : « Puvis de Chavannes », n'est pas un assemblage de lettres vain et quelconque. D'ailleurs, pourquoi des classements? L'un vaut l'autre et les préséances n'ont rien de commun avec l'art. Mais voici justement la *Vénus Genitrix*.

Triptyque. Dans le panneau milieu, Vénus, qu'habille un sombre manteau bleu rehaussant des nus clairement bleuâtres, ombrée mollement, plane au-dessus des nuages lumineux, frappant un triangle. La figure est grave, les yeux profonds, la bouche songe, l'expression du visage tient tout ensemble du sentiment maternel et de l'imprécise rêverie des amours naissantes. Sur son triangle, que rythme-t-elle, Vénus Genitrix? La vie, l'éternelle vie qui se renouvelle; l'amour, l'éternel amour qui revit de ses cendres; la cadence régulière des passions humaines qui élève et abat les cœurs tour à tour. Des fleurs sont dans ses cheveux retombés en mèches ondulées sur les épaules grasses, sur ces épaules et ces seins de mère généreuse et robuste. Si nous nous en tenons au dessin, nous voyons que la loi des mouvements contrariés n'est pas observée. La belle ligne des hanches fortes est parallèle au double tracé des bords extérieurs de l'écharpe qui, des épaules, tombe aux genoux. La jupe se prolonge en gaine, à plis droits, les bras ont le même mouvement dans le même sens.

Le panneau où l'Amour appuie son arc à la margelle d'un puits se couronne d'un groupe de deux jeunes gens assis dans les fleurs qu'ils tressent en guirlandes. Je l'aime moins que la troisième toile où la Famille réunit ses membres.

La Vénus au triangle est mère maintenant. Vêtue des étoffes à larges carreaux, elle allaite. Sa nuque forte se dessine en clair sur l'écorce des arbres fruitiers que, du haut de son échelle, le père dépouille de fruits. L'aîné des enfants, petite tête qui veut comprendre, s'obstine à regarder avec attention une pomme d'or prise aux corbeilles débordantes. Par delà les arbres, loin, une ville italienne, ensoleillée et joyeuse, est couchée dans la vallée. La joie d'ailleurs est l'âme de ce tableau : elle chante au cœur de la mère, de l'enfant nu, du père qui travaille, des jeunes gens qui s'aiment, de l'amour qui garde ses ailes déployées, de Vénus, enfin, qui préside.

Nous revoyons avec plaisir, du même Bœcklin, l'*Ulysse et Calypso,* qui date déjà. Nous connaissons cette silhouette bleue, regardant mélancoliquement la mer, au sommet du roc, en valeur sur le ciel radieux. Jadis, nous avions dit pourquoi il fallait aimer Calypso, assise tristement, les yeux tournés vers celui qui doit partir.

Signalons encore *la Nuit,* femme chlamidée de rouge, planant sur le paysage nocturne avec une corne d'abondance au bras; une tête de *Marie-Madeleine* en pleurs, un nouveau *Burg am Meer,* où le thème, si souvent traité par le maître, se rajeunit encore.

Fritz von Uhde expose deux toiles. Nous avons eu la troisième à Paris. Elle a rejoint Munich sitôt la fermeture des Salons. Fritz von Uhde, après Bœcklin, mérite d'être placé. C'est son rang d'honneur. Il est le père de Sécession, et son guide encore actuellement. Par ce seul titre qu'il a conçu une association d'artistes *en dehors*, il gagne nos sympathies et mieux, nos admirations.

Son tableau de cette année nous montre *les Valets qui jouent aux dés la robe du Christ.* L'un d'eux s'appuye sur une lance puissante qui, dressée sur le sol, partage la toile dans son milieu. A gauche, se tient le cercle des joueurs. Dominant ces hommes enfiévrés, la vigoureuse figure d'un homme cuirassé qui s'incline. A droite, près d'un qui tient haut déployé le manteau rouge, comme pour exciter encore la soif du jeu, une femme, fort belle, examinant en gestes bien de son sexe, de la caresse de ses doigts fins, l'étoffe sacrée qui flotte mollement. L'ensemble complètement traité en valeurs sombres et ne recevant que du clair manteau et de la brillante armure de l'homme penché la lumière indispensable. La seconde toile de Uhde traite la chevauchée des *Trois Rois mages vers Beethléem.* Suivant l'étoile qui luit dans le ciel, ils vont descendant une colline. Devant eux rayonnant en pleine lumière, c'est le lieu Saint de la naissance de l'Enfant.

Les *Muses chantantes* de Guillaume Volz ont conservé les fins effets que nous sommes accoutumés de rencontrer chez cet artiste délicat. Rouges, violettes ou vertes, elles chantent en dansant sur une prairie sombre. A l'horizon, il y a une clairière lumineuse, pleine de soleil. De Max Stevogt une bonne et agréable surprise. D'abord, un fort bon *Portrait,* la figure d'un monsieur au nez rouge avec l'inscription : « Celui qui est représenté là, ne le prendra pas mal »; un autre tableau, *Couples*, et, pour clore, une *Danse de Salomé.* Il convient d'y apprécier le lascif mouvement de la Salomé, et les mains tremblantes d'admiration du vieillard jaune, au second plan. Malgré l'imprudence d'un groupement voulu, de couleurs criardes, on ne peut que louer l'artiste de s'en être si parfaitement acquitté. Keller (Albert) manque à l'Exposition. Pourquoi la violente sensalité

de Stevogt me fait-elle songer à cet excellent peintre malheureusement absent ?

Il y a tout un chapitre du catalogue où les portraits abondent. Léon Samberger, de qui on n'aurait rien pu prévoir d'éclatant, il y a encore trois ans, s'élève brusquement, à grands coups d'ailes, et devient, lui aussi, quelqu'un. Lenbach et son influence se déchiffrent encore en lui, mais c'est déjà le commencement caractéristiquement marqué d'un affranchissement aussi définitif que prochain. La manière de Samberger s'affirme cette fois dans les *trois portraits* que voilà. Celui qu'il nous offre de son camarade Stuck n'est pas la dernière belle toile qu'il signera. Bruno Piglheim, qui mourut l'an passé, expose son ultime et posthume *portrait*. Malheureusement nous n'y retrouvons pas le charme que dégageait l'image très douce de sa femme, dans le portrait qu'autrefois il en fit, négligemment tournée, d'expression pensive. Il y a analogie entre ce souvenir et l'envoi de F. M. Bredt désigné au catalogue *Chanson sans écho,* d'une couleur rare. C'est une dame de velours vert, aux bras blancs, à la chevelure répandue. A voir aussi le pastel de J. B. Scherer, *Portrait de deux jeunes dames,* celui d'une *Dame en noir* sur fond gris clair où je lis dans l'angle du cadre le nom d'Olga de Boznanska ; les tableaux d'Ernestine Schulze (noir et rouge); de Hanz Wieland (violet et gris clair); de Max von Sendewiz, portrait de dame austère d'un puissant effet. Voir à part, une petite étude, *Portrait,* signée Ch. Gussow, jeune fille parée de rose et de violet près d'une chaise bleue, sur fond vert, d'une impression pénétrante.

Enfin, un paysage du même Gussow, *Crépuscule*. Un couple d'amoureux à la lisière d'une forêt qui s'allonge dans l'ombre du soir; la plaine tout autour. Gussow est ce peintre berlinois qui déserta les bords de la Sprée pour venir travailler à Munich. L'antipathie entre Prussiens et Bavarois y trouva son compte. Les Munichois se montrent fiers de cette recrue artistique et ne se font pas faute de le crier sur les toits. Dans la presse, on peut relever des petits traits bien lancés : « Ce maître, gêné par la société berlinoise dans son développement artistique..., ce professeur des plus adulés, ce portraitiste des plus estimés vint à Munich voulant pousser plus loin ses études d'art... On voit, par l'exemple de Gussow, ce que peut devenir un peintre berlinois comme Gussow. » C'est bien drôle, n'est-ce pas, et vous voyez que là-bas, comme chez nous, il y a des petites haines, des petites coteries et des chapelles. Tout esprit de parti mis à part, Gussow reste un peintre de talent, fort expert au portrait.

(A suivre) MARC CROISILLES.

NOTRE VOULOIR

COLONISATIONS ET EXPLORATIONS D'ART

M. Émile Faguet, dans une spirituelle critique du *Journal des Débats*, signalait le mouvement très marqué des races jaune et noire, incultes et rudimentaires sur l'Europe civilisée. Il établissait que par la création continue d'armes, par l'expédition permanente de troupes dans les pays neufs, nous fournissions à ces races quoique simples, susceptibles de perfectionnements très étendus, des moyens fort prompts de consommer dans un court délai la ruine de nos institutions, le démembrement de nos États européens par l'envahissement de leur multitude, retournant contre nous-mêmes les engins dont ils apprirent de nous la valeur et la puissance. A ses yeux, ce mouvement en avant d'éléments vierges s'accuse de jour en jour avec une netteté très caractérisée. Le temps n'est pas loin, déclare-t-il, où sous la poussée des hordes asiatiques la muraille de Chine s'écroulera, livrant passage au formidable flot des fils du Soleil lequel, dévalant à travers les Russies, franchissant l'Allemagne et nos provinces, apportera jusque sur nos boulevards parisiens une âme nouvelle, un esprit que nous ignorons, une organisation politique étrangère et contradictoire aux nôtres.

En manière de conclusion, l'éminent *critique* des *Débats,* envisageait un retour à un moyen-âge momentané, confus, chaotique, où, dans de nouveaux cloîtres, de modernes moines, fervents conservateurs des traditions blanches, imprimeraient ces *anciens* qu'on appelle Hugo, Shakespeare, Gœthe, Dante, et sauveraient du carnage de révolution les monuments littéraires de l'âge actuel. Deux âges donc bien différents en présence. Et d'abord, l'époque d'aujourd'hui, en pleine efflorescence, en pleine vigueur, en pleine culture, et puis l'époque qui verra dans un siècle peut-être son aurore, qui sera celle du bouleversement de tout ce qui est nous-mêmes, de tout ce que nous aimons, par une humanité venue de loin dont nous submergeront les mœurs, l'esthétique et la politique.

Fusion aussi intéressante, plus captivante encore que dût l'être celle de l'empire romain avec les *barbares* qui transformèrent Rome.

Mathématiquement pressentie, dirais-je, la thèse de M. Faguet ne comporte aucune contradition. C'est lentement que la marche en avant s'effectue de ces maîtres futurs, et l'on ne pourrait guère discuter que sur la hâte qu'ils mettront à confondre leur sang avec le nôtre.

Deux façons d'envisager l'événement se présentent.

1° Doit-on résister à cette manie d'idées nouvelles, endiguer son flot, détourner son cours, briser ses lames ?

2° Doit-on l'attendre de pied ferme, esquiver son choc, c'est vrai, amortir la violence de son attaque, mais en tirer tout ce qu'elle peut avoir de salutaire et de régénérateur pour nous ?

En politique, en art, comme dans nos mœurs, nous obéissons à une série de principes dont se constitue la méthode, la loi d'action de la vie et de l'exercice intellectuel de l'Europe. Nous admettons tout ensemble, le suffrage universel, la représentation de tous par un seul, qu'il soit roi, empereur, député ou maire de village, nous avons un code, une convention monétaire, des douanes, une police. Nous classons nos artistes en symbolistes, en impressionnistes, en plastiques, en pastellistes ; nous connaissons et comparons leurs modes d'œuvrer ; nous avons une esthétique qui va de Wagner à Ibsen, de Rodin à Puvis, de de Heredia à Tolstoï, en un amalgame de forme de beautés diverses, où des noms illustrent des méthodes : nous avons édifié le temple où honorer les maîtres de l'art tel que notre génération le conçoit ; enfin, notre société blanche est docile à des lois morales qui font son équilibre : principes du mariage, de la politesse, des classes, des héritages, etc.

Et nous vivons ainsi dans nos habitudes, parmi nos conventions, et les relations entre peuples occidentaux s'accommodent de la ligne de conduite, tracée par tous et par chacun, d'un tacite accord, pour éviter réciproquement les heurts et les malentendus.

Pour la politique et les mœurs, cette mise en scène préalable se peut encore admettre. Au besoin, on peut discuter sur l'utilité d'une transformation. Le bourgeois, content du milieu où il patauge, réfractaire aux idées nouvelles, votera toujours des deux mains et fiancera sa fille longtemps encore avec des simagrées et des cérémonies. Seul, le poète peut rêver un monde moins conventionnel, mais, devant l'obstacle énorme de la routine de la foule, a-t-il le droit de reculer, de désespérer de son idéal premier et d'employer son temps à des œuvres où il recueillera des joies plus immédiates ? Cependant, qu'il est beau de lutter. Vrai poète est celui qui lutte !

L'artiste, qui est poète, ne peut s'accommoder d'une routine et d'une série de formules. Il conçoit que son art est variable et que l'Esprit d'un temps — en beauté — n'est point celui du temps qui le précéda. L'artiste, dis-je, a le devoir d'espérer les événements qui lui procureront l'occasion de voir, d'entendre ou de méditer des actions nouvelles d'où il pourra dégager une parcelle de vérité nouvelle. Son talent est de savoir de la meilleure façon pour n'en rien perdre aborder son sujet d'étude et en envisager les consécutifs aspects.

S'enfermer dans sa tour d'ivoire, encore qu'elle soit belle, est donc peu digne d'un artiste. La méditation repliée sur elle-même, l'acceptation d'un idéal sans l'ambition de l'étendre toujours au-delà, sont de maladroits renoncements.

Il faut agir. Il ne faut pas croire que parce que nous avons des Académies, des Sorbonnes et des Écoles du gouvernement, des arsenaux et des sergents de ville, des conseillers municipaux et des pompiers, nous sommes les maîtres du monde.

Il est bon, il est profitable d'oublier un peu pourquoi et comment nous sommes des gens civilisés. Et comme la Terre est grande, et comme il y a des mondes inexplorés, il est louable, l'artiste qui réclame l'indépendance et qui a le beau

courage de s'en aller, là-bas, quelque part, voir des ciels autres que chez nous, des indigènes qui ont la peau noire et des plantes aux exubérantes proportions. Gauguin est allé à Taïti.

Je m'adresse aux jeunes et ce n'est que d'eux que je voudrais être lu. Les anciens, je les admire selon leurs œuvres. D'aucuns parmi eux sont mes maîtres vénérés: Mais, je n'ose adresser à leurs volontés ce souhait d'énergie que je réclame de muscles plus adolescents. Les anciens sont devenus des maîtres selon des principes qui, dans un temps, furent bien à eux. Ils en ont vécu une vie d'art et en ont recueilli des joies ; il serait cruel et inutile de leur proposer un nouveau champ d'activité. Estimant qu'il est trop tard pour changer leur horizon, ils veulent mourir heureux et justement glorifiés dans celui qu'ils se sont choisis, et qu'ils ont embelli du travail de toute une existence. Ils ont raison. Mais les jeunes? Vous autres qui n'avez pas encore une voie bien définie, qui vous contentez aujourd'hui de puiser dans les maîtres les éléments de votre vitalité de plus tard. Vous autres poètes qui dans les allées du Luxembourg, autour de la fontaine de Médicis, comme Coppée et mieux que Coppée, cherchez la rime et mieux que la rime, vous, peintres, qu'affole l'Ecole des Beaux-Arts par sa doctrine professorale, vous aussi, sculpteurs, vous, musiciens, qui n'espérez rien du Conservatoire, partez, et revenez avec des partitions, des marbres, des toiles et des manuscrits. Faites là-bas mieux que Lalla-Rouck, surpassez — oh ! facilement — le *Désert* de Pierre Loti, et donnez-nous les principes d'un art nouveau. Mieux que cela ; car parler ainsi serait exprimer que le salut ne peut nous venir que de l'Orient.

Il n'y a d'abord pas à parler de salut : notre art n'est pas en danger. Je constate seulement qu'il est susceptible d'extension. De même que du Nord, nous sont descendus ce qu'on est d'accord, en bonne société, d'appeler les brumes, de même que des Iles-Britanniques nous est parvenu l'art de Burne Jones, de Rosati et de Constable, de même que des pays Slaves la voix de Tolstoï, celle de Tourgueneff vibrèrent jusqu'à nous, de même des Indes et des Océanies, du Diable Vauvert et d'autre part, peuvent nous joindre des expressions d'art inconnues. Curieuse et tentante expédition, n'est-ce pas, que ce départ d'un bataillon d'esthètes à la recherche d'intellectualités inexplorées! Et quel retour! C'est le Madagascar des artistes!

L'apport de sèves toutes neuves, de germes vigoureux tombant dans nos cerveaux d'Européens, et bientôt des œuvres neuves et vigoureuses aussi!!

Des deux alternatives, une seule subsiste, à mon point de vue.

Outre que ce serait lutter en vain, s'opposer à tout contact avec ceux qui viendront serait poser en thèse que nous ne devons vivre que pour nous-mêmes, et que la fusion de notre Esprit avec celui des Barbares (style romain) ne saurait aboutir à rien qui vaille. C'est la thèse des timorés. Mieux que cela, disais-je tout à l'heure. Allons au devant de la horde qui s'avance, connaissons-la dans sa politique (à vous, diplomates), dans ses mœurs et coutumes (à vous, moralistes), dans son art (à nous, artistes). Préparons le choc, amortissons la secousse en nous pénétrant des secrets desseins de l'ennemi. Et encore est-ce l'ennemi? Qui nous dira si de l'art japonais, de l'art persan, de l'art arabe, ne sortira pas, après combinaison tumultueuse avec notre art, un art plus riche, plus coloré, plus imagé où, peut-être, le symbole, la cadence des vers, l'harmonie de la palette, celle de l'orchestre, la vérité de la statuaire s'uniront pour faire accomplir un pas de plus à l'Humanité transformée, dans sa pensée, vers la Beauté pure que nous rêvons??

Constatons en passant que pour la politique et les mœurs, semblable évolution est possible, mais revenons vite au sujet qui plus particulièrement nous concerne : *la rénovation de l'art, par l'apport d'éléments vierges.* J'y crois absolument. D'où qu'ils viennent, ces germes sauveurs, du Nord ou du Midi, ils seront les bienvenus. Puisque aujourd'hui M. Faguet nous les signale accourir d'Orient, tournons vers eux nos regards attentifs, bienveillants, appellatifs. Et vous, jeunes, si le génie se refuse à vous qui l'attendez dans l'ombre de la coupole de l'Institut, allez le poursuivre dans les forêts vierges, dans les villages indiens, aux pagodes, très loin, à l'autre bout du monde.

PASCAL FORTHUNY.

NOS GRAVURES

ALLONGÉ. *Le Soir dans les bois.* — C'est dans la forêt de Fontainebleau que l'artiste, après mille autres, a choisi son site, et le souvenir de ses devanciers n'enlève rien au charme de sa composition, dont on aimera le calme et la grandeur.

LAPORTE-BLAIRZY. *Le Menuet.* — Ni Watteau, ni Lancret n'ont épuisé le charme des scènes d'intérieur qui plaisaient à nos pères du dernier siècle. *Le Menuet* en est un ressouvenir aimable et plein de séduction.

COGGHE. *Le Bain de pieds inattendu.* — La peinture de genre, inépuisable et toujours goûtée, a bien servi M. Cogghe. On a pu s'en convaincre au nombre des curieux qui stationnaient naguère devant sa toile. Les lecteurs de *l'Œuvre d'Art* aimeront à la revoir.

LEROY-SAINT-AUBERT. *Après midi.* — Scène reposée faite de grâce aimable dans les types adoptés, de simplicité dans le sujet et surtout de talent consciencieux qui se surveille et atteint au succès.

H. J.

Marcel Andrès

(Suite)

— Pauvre Hoël! toujours ses hallucinations! Comment prévenir Marcel ?

— Hoël a demandé à mourir, dit Marjory surgissant à côté du lit.— Hoël ne veut pas vivre ! Il a donné son cœur à qui ne lui donnera rien en échange.

— Comment, Marjory! tu as laissé mon malade!

— Marjory va mourir avec Hoël : elle suivra Hoël où il ira!

— Cours chercher M. Andrès! Peut-être peut-on le sauver encore?...

Marguerite prit la main d'Hoël — cette main sèche, brûlante, tremblante de fièvre. A ce contact, Hoël se souleva brusquement : de ses deux bras, forts comme un étau d'acier, il enlaça la taille de Marguerite, la courba vers lui, appuyant longuement ses lèvres sur les siennes!

Marguerite poussa un cri d'horreur. Le délire du marin était tombé. Il se rejeta en arrière avec un cri de douleur :

— Je suis maudit, je vous adore et je vous ai tuée!

Marguerite tomba assise sur une chaise, près du lit. L'horreur, l'épouvante, la stupéfaction et une profonde pitié se partageaient son cœur.

— Je n'ai plus qu'un moment à vivre : ayez pitié de moi, dites! Dites que vous me pardonnez!

Marguerite, tremblante, se leva; puis, se penchant vers lui, paisible comme l'ange de la miséricorde :

— Je vous pardonne, Hoël! Dieu vous donne au ciel les joies qu'il vous a refusées sur la terre!

Marcel entrait avec Marjory. D'un geste violent il saisit le bras de Marguerite, la jeta presque au milieu de la chambre :

— Êtes-vous folle? que faites-vous ici?

— Ce que je fais chez tous : j'apporte la consolation à ceux qui meurent.

— Merci! dit Hoël à voix basse.

Puis, regardant le docteur :

— Vous l'aimez!... elle vous aime!... ou elle vous aimera!... — Que Dieu vous donne en bonheur la part de douleurs que j'ai eue ici-bas! Adieu, madame! maintenant, j'ai expié!... Envoyez-moi le prêtre et priez pour moi!

Le lendemain, les cloches sonnaient pour Hoel; il avait quitté l'exil pour aller à la patrie. Marjory moins solide l'avait précédé.

En sortant de la cabane du pêcheur, Marguerite, ivre d'émotions trop fortes, le front dans ses mains, cherchait à concentrer ses idées, à leur donner une forme tangible. Non! tout fuyait — un tourbillon s'éparpillant dans le vague — une horreur, un abîme de compassions et de révolte.

— Pourquoi, mon Dieu? Pourquoi tant de douleurs? Pourquoi toutes ces obscurités? Pourquoi de si terribles luttes pour arriver à ce gouffre implacable, aveugle, inévitable : la mort! — Et toutes ces ivresses de la vie, ces beautés, ces jeunesses, ces orgueils, ces luttes gigantesques dans des corps d'atomes, pour tomber brisé d'un effort inutile!

La brise de mer chantait sa berceuse; le ciel bleu avait à l'horizon des pâleurs adorables; les fleurs bercées par le vent éparpillaient leurs parfums; un rouge-gorge dans le buisson, perché au milieu des églantines rosées, le cou tendu, la gorge gonflée, chantait de toutes ses forces, enivré de la joie de vivre.

— Seigneur! est-ce bénédiction ou malédiction la vie que tu nous donnes?

Marguerite arriva chez le vieux curé, haletante, affolée.

— Courez, mon père! Hoel se meurt : il vous appelle!

Le vieillard, saisi de la voir si bouleversée, lui prit la main :

— Qu'avez-vous?

— Je crois que je perds la raison, murmura-t-elle en compressant son front avec ses mains. Mais, courez, courez vite; cette âme est en souffrance : elle a besoin de vous pour mourir!

Le bon prêtre s'en alla.

JAN KERMOHR.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS | UN AN. . . . . 24 francs | SIX MOIS . . . . 12 — | TROIS MOIS . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

FRANCE : Un An. . 80 fr. | ÉTRANGER : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 59

20 Septembre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

L'ART DANS L'HISTOIRE

Une chose qui a lieu de surprendre, c'est le silence des historiens à l'endroit de l'art. Les batailles, la vie des princes et des rois, les traités ont trouvé grâce devant les écrivains qui ont tenté de dire le passé de l'humanité, mais l'art leur a semblé une sorte de domaine interdit à leurs investigations, peut-être même inutile à explorer, les découvertes qu'ils y pourraient faire n'étant pas de nature à fortifier les thèses qu'ils souhaitaient d'exposer. C'était une erreur. Ou l'art ne tient qu'une place diminuée dans la vie des peuples, et dans ce cas il reste pour le narrateur ce qu'on appelle une quantité négligeable; ou l'art au contraire a été la plus belle, la plus puissante manifestation d'un siècle et d'une nation, et, si l'on a souci de la vérité, on ne peut passer sous silence les artistes et leurs ouvrages.

Trop longtemps on a considéré l'écrivain d'art comme un dilettante, occupé de travaux légers et futiles. Trop longtemps l'histoire générale s'est estimée satisfaite après avoir consigné les événements politiques. Telle n'est plus la sécurité naïve des hommes de savoir et de goût qui se proclament historiens. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, consacre une page à peine à parler de l'art au temps du Roi-Soleil dont il avait été le contemporain, et, par conscience, il ajoute à cette page de brèves notices biographiques sur Le Sueur ou Philippe de Champaigne, sur Mansart ou Levau, sans lien, sans critique, sortes d'esquisses d'articles dénudés, tout au plus dignes d'une encyclopédie de poche. Quant au mouvement superbe imprimé par Colbert et Le Brun à la peinture, à l'architecture, à la sculpture, à l'orfèvrerie, à la mosaïque, Voltaire ne s'en est pas douté. Il a ignoré les Gobelins, cette ruche féconde; il n'a pas soupçonné le « style Louis XIV ».

Un professeur d'histoire d'un établissement libre de province, M. l'abbé Iauch, qui enseigne au Petit-Séminaire de Sainte-Croix, à Orléans, prononçait il y a quelques semaines un remarquable discours sur l'*Histoire de l'Art dans l'enseignement de l'Histoire*. Je ne sache pas qu'on ait rien dit depuis longtemps de plus sensé, de plus simple et de plus élevé sur la question. Ce discours, édité par Herluison, l'homme de tact et de patriotisme, empressé à recueillir tout ce qui honore la province orléanaise, devrait être dans les mains de quiconque a charge d'intelligences.

« L'enseignement de l'art, dit très justement M. Iauch par une sorte de précaution oratoire, ne doit ni absorber, ni remplacer l'étude de l'Histoire générale. Il comporte, dans les classes élémentaires, de simples explications, avec images à l'appui, sur les monuments les plus célèbres de l'antiquité. Plus tard, le professeur s'arrêtera volontiers sur l'architecture du Moyen-Age, sur les grands noms de la Renaissance et des temps modernes. Pendant l'année de philosophie, il reprendra toutes ces notions pour les compléter et les exposer en une rapide synthèse. Inutile d'ajouter que nous trouverons, présidant à ces leçons, le même choix et la même réserve qui s'imposent aux professeurs d'Humanités dans la critique et l'histoire littéraires. »

Dès le premier mot, on le voit, nous nous trouvons en présence d'un esprit pratique qui ne se borne pas à poser le principe et qui, au contraire, se préoccupe de son application. Mais l'enseignement de l'art est-il donc nécessaire? Les générations actuelles se sont-elles désintéressées du beau dans la mesure où le cri d'alarme de M. Iauch permettrait de le craindre? Je cède de nouveau la parole à l'orateur :

« Qui donc à l'heure présente prend intérêt aux manifestations artistiques? Qui se trouve disposé par ses études à porter de ce côté son attention? Parmi nos jeunes gens, au sortir de nos maisons, bien peu savent distinguer une église romane d'une église gothique, ou Rubens de Rembrandt, et n'ont pas oublié jusqu'aux noms de Phidias et de Praxitèle. Nous sommes loin, messieurs, de la noble ardeur des Grecs chez qui le culte du Beau était une seconde religion, ou des Italiens de la Renaissance se précipitant en foule, cardinaux et peuple, vers la vigne de Sainte-Marie-Majeure où l'on venait de découvrir le groupe du *Laocoon*. »

Certes, M. Iauch a raison. L'enthousiasme pour l'art n'est plus la vertu du nombre : il est resté le privilège d'un groupe d'initiés. Et encore combien cet enthousiasme est étroit et morcelé! Nous avons canalisé nos études, nos préférences, notre culte. L'éclectisme est une sorte d'hérésie. Tel d'entre nous n'admet que la peinture, tel autre avoue sa passion pour la céramique, et dédaigne ce Rubens ou ce Rembrandt que M. Iauch a l'ambition de faire comprendre, de faire aimer peut-être à égal titre, et il faut le louer de son effort. Nous tendons insensiblement à l'étroitesse, à la partialité. Nous n'avons plus d'amour pour le génie quelle que soit la forme qu'il ait choisie, sous quelque aspect qu'il se présente. J'admets que l'artiste ne soit pas universel. Tenu de produire, l'artiste a cherché sa voie et l'a suivie. Mais celui qui n'a point à se manifester comme peintre ou comme architecte est-il sensé s'il ferme son esprit à l'étude désintéressée de l'architecture, de la peinture, de la sculpture ou de la musique? Assurément non.

L'auxiliaire indispensable de l'éducateur dans cette branche d'enseignement, c'est la réunion de quelques œuvres dont le choix aura été logique, et que

l'on voudra placer à demeure sous les yeux des élèves. Disons le mot, il faudra constituer un musée dans chaque maison d'éducation. Ce sera là un progrès. M. Iauch, qui a naturellement entrevu cette nécessité, s'empresse de rassurer les proviseurs de l'avenir en leur faisant savoir qu'il ne s'agit dans sa pensée que de « Louvres réduits. » Si réduits qu'on les fasse, les Louvres scolaires seront entrés dans les mœurs avant trente ans. Déjà des collèges en renom, Juilly, Sorèze, renferment des œuvres de maîtres. Je l'accorde, les pages peintes ou sculptées dont je parle ici ont trait aux illustrations, aux personnages éminents qui se sont formés sur les bancs de ces maisons historiques. Mais n'est-ce pas déjà un acheminement heureux vers les fondations jugées nécessaires par M. Iauch? A deux pas de Londres, à Dulwich-College, existe un vaste et riche musée, ouvert depuis cent ans, et dont certaines toiles seraient enviées par les plus belles galeries d'Europe. Évidemment, le musée scolaire de Dulwich-College restera une exception brillante. Mais, sans atteindre à la richesse de la collection anglaise dont il est question ici, — et qui par parenthèse a été fondée par un Français — nous devons souhaiter que chaque lycée de France, chaque maison d'enseignement soient un jour dotés d'un ensemble d'œuvres d'art. Je ne crois pas que nous attendions longtemps la réalisation de ce vœu. En effet, pendant que M. Iauch, prononçait sa harangue convaincue, pleine de bon sens et de patriotisme, à quelques lieues d'Orléans, M. Poincaré, ministre des Beaux-Arts, présidait au Havre le congrès de « l'Enseignement par l'aspect. » Dans l'Orléanais, aussi bien qu'en Normandie, la même question se trouvait à l'ordre du jour.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Comment deux montagnes peuvent se rencontrer.

— Tiens! vous voilà, mon aimable chroniqueur?

— Comment! c'est vous, mon cher directeur?

Ces deux points d'exclamation et ces deux points d'interrogation partaient presque en même temps — sur une plage charmante, sous un soleil superbe, à Biarritz, pour tout dire en un mot.

— Et votre chronique?

— Et *l'Œuvre d'Art?*

Là-dessus, un double éclat de rire et un chaud shake-hand. « Il n'y a que les montagnes qui, en cette saison, ne changent point de place et vous ne vous doutez pas ici qu'aux bureaux du journal, en plein boulevard des Italiens, le thermomètre marque 30 degrés à l'ombre. »

— Ouf! et où logez-vous?

— Mais, perle des directeurs, où voulez-vous qu'on loge à Biarritz, sinon au confortable et raisonnable Hôtel des Princes, chez l'aimable et complaisante Mme Couzain, qui pratique l'art de la cuisine avec succulence et succès, si bien qu'au nom de l'art, je vais la faire entrer dans ma prochaine chronique?

— Je vous approuve des deux mains, de celle surtout qui tient la fourchette.

Et voilà comment se rencontrèrent et s'abordèrent, à Biarritz, le directeur et le chroniqueur de *l'Œuvre d'Art*. Si l'art de la cuisine n'est indifférent ni à l'un ni à l'autre, notre directeur est encore un *afficionado* de l'art de la tauromachie. Pour un combat de taureaux, y compris « la muerte », il donnerait sa rédaction en bloc. C'est pourquoi, il me proposa de venir à Bayonne où, dans les arènes bayonnaises, le célèbre matador Mazzantini, la fameuse « espada », devait espadonner six féroces taureaux espagnols, payés 10,000 francs, et, en attendant, nourris dans le torril de foin et de froment pilé. Mon vieux sang espagnol ne fit qu'un tour; mais ma sensibilité d'éducation et la loi Grammont protestèrent aussitôt. Toutefois, j'acceptai la proposition, ne fût-ce que pour prêcher mon directeur et le convertir, au nom des bêtes, nos sœurs, à l'humanité et à la loi.

Ah! bien oui. Je prêchai jusqu'à Bayonne cet homme féroce du Midi et je ne réussis qu'à l'exaspérer, si bien que Mazzantini n'eût pas tenu contre lui quand nous arrivâmes aux arènes.

Patatras! le matin même, un ordre ministériel expulsait les toréadors et les reconduisait à la frontière, fermait les arènes et y parquait cinq brigades de gendarmerie dont deux à cheval.

Moi, j'étais ravi et devenait goguenard. Mon directeur était furieux, lui, et peu s'en fallut qu'il ne se battît avec une brigade, et qu'il n'allât, derrière les autres, jeter des pierres dans les vitres de sa sous-préfecture. Quel homme! Nous dûmes revenir bredouille, mais à travers une chaude discussion, et tout y passa des pour et des contre les courses de taureaux.

— Le taureau, un animal domestique! exclamait-il. Allez donc y voir et vous y frotter, et lui dire que nous avons la prétention de l'avoir domestiqué! Vous verrez comme il vous recevra. A coup de cornes, mon cher, à coup de cornes!

— Mais, voyons, mon très cher directeur, ayons donc quelque pitié des animaux, petits ou grands, domestiques ou non. Ce n'est pas de leur faute s'ils ont des cornes, des aiguillons, des...

— Est-ce que c'est de la pitié de vivisecter des lapins? de courre le cerf et de l'égorger dans un hallali final? de déchiqueter des pigeons au tir? d'assommer des bœufs, des veaux et des moutons dans un abattoir? d'asphyxier ou de noyer des chiens à la fourrière? La loi pour tout le monde, que diable! ou qu'on nous laisse la paix!

J'écris « laisse » parce que j'ai de la pudeur.

C'est qu'il avait au fond raison, mon directeur. Il me faisait quinaud. J'avais beau invoquer la nécessité, la salubrité, pour les uns; je ne savais trop que dire pour les autres. Et mon interlocuteur s'animait, s'échauffait, s'emballait.

— Vont-ils être contents de l'autre côté des Pyrénées d'attirer chez eux les *afficionados* à leurs *corridas!* Nous faisons les affaires des Espagnols. Quarante, cinquante mille Français attirés à Bayonne, et qui veulent la course et la mort du taureau, vont passer la frontière.

Là-dessus — tout un défilé de points de vue économiques, avec des cliquetis de chiffres — et les hôteliers, et les pauvres, que sais-je quoi encore? Je n'avais, pour me défendre, que mon pauvre petit argument humanitaire et, vrai, ce n'était pas suffisant.

Et mon directeur allait toujours, et il me décrivait les arènes bayonnaises, et les onze mille spectateurs, et la loge du président au-dessus de laquelle on fixe la tête du premier taureau, et les torrils, et les écuries, et la sellerie, et les abattoirs pour achever les taureaux navrés à mort, et les chevaux éventrés, et la chair des vaincus vendue aux malheureux, 30 centimes, et l'infirmerie, et la pharmacie...

— Ici, je vous arrête et je vous prends, mon bon. Passe pour le ferrement des taureaux et l'éventrement des chevaux; mais cette infirmerie et cette pharmacie ne me disent rien de bon pour les matadors, les torréadors, les...

— Allez au diable! cria mon directeur, que cet argument subit *ad hominem* venait de gêner tout à coup et quelque peu.

— Ah! Par Dieu! j'y vais.

Et le soir, nous nous retrouvâmes sur la plage et, bras dessus bras dessous, nous allâmes constater une fois de plus combien l'art de la cuisine chez Mme Couzain l'emporte tout de même sur l'art de la tauromachie, en deçà et au delà des Pyrénées.

Entre la poire et le fromage, il fut possible de parler enfin de la Revue.

— Qu'allez-vous conter à vos abonnés dans votre prochaine quinzaine, mon cher chroniqueur?

— Je n'en sais trop rien encore. Pourtant, je m'imagine que la cuisine de l'Hôtel des Princes et les corridas de Bayonne pourront me fournir deux colonnes au moins.

— Soit! Mais n'allez pas trop m'éreinter, hein? Et surtout ne concluez pas contre les courses de taureaux. Je suis un *afficionado*, un méridional — et votre directeur. J'ai droit trois fois à être ménagé et à avoir raison. Passez-moi le fromage. Après?

— Après? Tiens, mais je parlerai fromage.

— A propos d'art!

— Pourquoi pas? qu'y a-t-il de plus artistique qu'une jeune mariée allant à l'autel, sous son voile, dans les fleurs d'oranger qu'elle mettra sous globe et gardera le reste de ses jours, puisqu'elle...

— Mais je ne vois pas là le moindre fromage...

— Patience! Si je contais à vos abonnés qu'en Suisse, dans la montagne, la fleur virginale est remplacée par un gruyère...?

— Vous me la baillez belle. Je sais bien que — dans votre nature d'acrobate littéraire et avec vos ressources de chroniqueur — rien ne vous embarrasse; mais je voudrais bien voir comment vous allez vous tirer de celle-là?

— Pour paraître étrange, rien n'est plus facile. Passez-moi la poire. Le jour même de son mariage, on remet, officiellement, pompeusement, à

la jeune Suissesse en train de faire cette boulette habituelle qu'on nomme le mariage, on lui remet, dis-je, un grand fromage nuptial, fait avec du lait de génisses trait par des jeunes filles sages, compagnes et amies de la mariée. Remarquez qu'il s'agit de lait de génisses, et que les jeunes filles doivent être sages, et voilà où je me sens pris d'émotion et de sympathie pour ce peuple pasteur et ingénu. De ce gruyère symbolique, la jeune mariée est touchée et fière naturellement. Aussi le place-t-elle religieusement sur la cheminée conjugale et sous un globe. Là, il vieillit, rancit, se racornit — mais représente toujours et quand même la virginité, la fidélité, le bonheur. S'il n'était pas à l'abri sous un globe, je crois bien qu'il ne représenterait bientôt plus rien de tout cela. Mais il est sous un globe ; c'est ce qui fait à cet aimable gruyère son ingénuité, son irréprochabilité, sa perpétuité...

— Avez-vous fini ? Vous voyez bien que je m'étrangle !

— Ressaisissez-vous, je n'ai pas fini. Vous croyez peut-être que ce fromage n'est qu'un emblème ? Il sert aussi d'éphéméride. Les époux y notent, par des entailles conventionnelles, les naissances et les décès dans leur famille, et, parfois, arrêtés conjugalement devant le gruyère sous globe, ils se souviennent et s'émotionnent.

— Cette entaille à deux dents ! C'était, hélas ! ma mère ! soupire la femme.

— Oh ! oui — ma belle-mère ! grince le mari.

Mon directeur s'étranglait toujours, comme s'il eut avalé une corne des taureaux de quelque *corrida*. Ce diable d'homme mange tout de travers.

— Mais, farceur que vous êtes, je vous défie d'insérer cela dans une chronique d'art !

— Comment ! n'y a-t-il pas quelque art à confectionner un fromage virginal, et plus d'art encore à faire une coche qui rappelle en même temps sa mère à une fille et sa belle-mère à un gendre ? Bonne nuit, mon cher directeur ! ma chronique est faite, vous le voyez ; bonne nuit !

Aimé Giron.

AU SÉNÉGAL

(SOUVENIRS D'UN MARSOUIN)

(Suite)

D'ailleurs, nos nuits étaient envahies de rêves. Et ceux qui ne dormaient pas entendaient les rêveurs balbutier les trois syllabes du Sénégal avec de véritables intonations d'appel et comme la lassitude de cet état transitoire, dans l'attente, dans l'inaction, au fond d'une batterie. Aussi, quand ce fut un matin, la côte à l'horizon, il y eut une détente, une reprise de soi. Des visages de joie se tournèrent vers les rares palmiers surgis, là-bas, de la mer. La terre était là, cela suffisait. Rien à voir, somme toute, en dehors d'une côte plate et sans accidents, où se dessinait l'estuaire immense d'un fleuve. Le sable partout, par place roux sous le soleil, le plus souvent aveuglant de blancheurs. On nous le disait traître, changeant, peu sûr au pied, et des matelots, penchés sur le bord, nous traçaient du doigt, dans l'espace, sur les flots, la limite de la barre où force nous serait de mouiller faute d'eau. Il en fut ainsi. Fin, nerveux, impatient, un aviso de rivière attendait pour nous conduire à Gandiole. Le transbordement fait, il fallut songer à risquer la barre. Traînée entre ciel et eau, mince ligne, la côte approchait. Dans une lumière lourde et enveloppante, l'aviso, remorquant un chaland de mulets, luttait sous l'unique mât ; les pauvres bêtes se tassaient, baissant les narines vers les planchers, les dressant dans l'humidité salée de l'air dont elles n'avaient pu prendre l'habitude. Il fallut les abandonner. Par crainte d'avaries, l'aviso rompit l'amarre. Les mulets retournèrent vers la mer. Un nègre, dans son effort de ressaisir un bidon pris aux cordages, engagea ses doigts entre le bastingage et le grelin tendu. Il se retourna vers nous, secouant sa main rouge, amputée de deux doigts. Sans un cri, il disparut derrière des barriques.

Nous percevions tous ces détails dans un ahurissement de chaleur et de clarté. L'impression heurtait notre cerveau, illuminait notre rétine, s'effaçait. Pour narrer ces jours de soleil, il faudrait se fixer à un style haché, rompu, en courtes phrases. Impossible d'établir des relations d'idées : nous vivions seconde par seconde, nous avions chaud, nous avions les yeux brûlés, le fusil tout à l'heure serait lourd, nous voyions des palmiers, nous venions faire la guerre. Ce n'est qu'aujourd'hui que l'enchainement se constitue ; de tous ces éclairs de pensées, ce n'est qu'à l'ombre de nos arbres occidentaux que je puis essayer d'harmoniser en un tout homogène ces sensations fugitives qui nous traversaient sans qu'alors, épuisés, nous songions les noter. En vérité, c'était une succession de tableaux, sitôt oubliés ; il eut été oiseux d'organiser une méthode d'observation ; il importait de se laisser vivre et de ne pas tomber sous le soleil, pour enfin fermer les yeux et dormir dans l'asphyxie de l'air lourd. Vers le soir, on nous signala le port de Gandiole. Un grand bâtiment rectangulaire à étages, construit à la française, laid, dévoré de soleil. Rien alentour, la plaine de sable. Le fleuve monotone, et, de l'autre rive à l'horizon étincelant, la plaine de sable, encore, toujours. De ci, de là, les mimosas trapus, perdus, isolés, maladifs.

Sitôt débarqués là, l'installation se fit. Des paillasses par terre, alignées à la file, nous attendaient. Sous la chute lourde de nos corps rompus, des poussières âcres en montaient, nuages denses où voletèrent bientôt, dès la nuit tombante, les épouvantables moustiques.

En peu d'instants, la torture de leurs succions multiples, la faim, autre torture, la soif surtout nous mirent sur pied. Des vivres pour nous, il n'était point question et le dîner, sommaire et indigeste, fut d'uniques biscuits raccornis au fond de nos musettes. Une eau saumâtre, puisée aux puits indigènes, fade, douteuse, grasse, compléta ce premier repas pris sur la terre d'Afrique. Les plaisanteries d'incorrigibles égayés tinrent lieu de dessert. Sous le clair de lune naissant, assis en rond à la berge du fleuve, nous trompions la faim opiniâtre, nous l'exaspérions plutôt au récit fantaisiste de douces bananes, de dattes succulentes et d'autres merveilles exotiques. Bientôt l'attaque des moustiques reprit, obstinée, intelligente ; ils s'acharnaient, invisibles, insaisissables et la peau rougeoillait, se boursoufflait. Lassés de combattre, nous ne pûmes résister à l'attirance du fleuve qui, mort à nos pieds, apparaissait le refuge. Nus, singuliers fantômes blancs s'agitant dans la nuit sur cette terre noire, nous connûmes la caresse passagère des eaux dont s'avivaient encore les plaies de notre chair, sitôt quitté le bienfaisant asile. Une lune énorme éclairait mollement cette scène, et telle un gros cachet de cire jaune, aux minutes de répit de la douleur, nous restions étonnés à la voir glisser dans le ciel presque blanchi, à cause de la réverbération des sables.

Longtemps, ce fut un va et vient de la berge où se poursuivait un jeu de saute-mouton, jusqu'au fleuve d'où saillaient des épaules blanches et des bras agités. Des caïmans, qu'on nous avait signalés proches, nous n'avions qu'un vague souci ; et nous risquions plus volontiers la perte d'une cuisse ou deux au fond de l'eau que le baiser sanglant des bestioles de l'air. Tard, tous fatigués de sauter, amollis de bain et de la nuit tiède, un à un, la bande s'en fut aux paillasses sordides. Une grande paix se fit sur la berge. Je rentrai à mon tour. Dans le sommeil léger, tout à coup un grouillement de litières remuées, des pas au plancher de l'étage et des appels au fond des chambres. Sous la clarté lunaire, nos fantômes s'étirant, inquiets. Et, grave, roulant

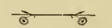
les r, dans le silence interrogateur, la voix d'un camarade, criant sous les fenêtres, rectangle de lumière : « Clairon ! clairon, Romarin qui est mort ! » Et encore une fois : « Mort, il est mort ! » Égoïstes, indifférents, nous nous recouchions, sans un mot, tous au fond de nous apeurés de ce cri sinistre, poussé dans la nuit sonore. « Mort ! » C'était le premier. Une heure après, vers le jour, dans la cour où crissaient les souliers sur le sable : « Eh ! dis donc, clairon, Galard qui est mort ! » Et les litières remuées, les pas à l'étage, les appels dans le bâtiment. La fièvre arrivait. Nous allions tous y passer. Un petit Parisien jurait à mes côtés contre les moustiques, contre les noirs, contre « le sale pays », contre « le gouvernement », contre tout.

Ainsi fut cette nuit, où, parmi les cauchemars, le hochement de tête du major, à bord, devant mon aspect malingre, les propos des camarades qui ne m'en donnaient pas pour un mois, les maladies de ma jeunesse, ma fatigue actuelle me furent autant d'indices certains que je ne tarderais pas à rejoindre dans la fosse de sable Galard et Romarin, à qui les honneurs furent rendus au matin naissant.

Guet N'dar, qu'on voit de l'aviso sur la gauche en remontant vers Saint-Louis le fleuve immense, n'est qu'un groupement informe de cases tassées sous des palmiers en bouquets, ceintes de hauts joncs alignés en palissades hermétiques. Déguingandées, l'enjambée allongée, les hanches larges tournant à chaque pas, les femmes lavent au flot qui passe, des nippes sordides. Leurs rires, glissant sur l'eau, nous parviennent très perceptibles, stridents et prolongés. Au passage, elles nous regardent immobilisées dans le geste inachevé, et, primitives, moqueuses, brusquement, le visage tourné vers les terres, commencent à faire des ordures. D'autres surviennent, avec des callebasses, puisent l'eau. Nous nous éloignons cependant, et peu à peu s'amincit, déployée sur le fond clair du sol, la fresque noire grouillante et tapageuse qui s'évanouit enfin dans la distance.

Proche la place du Gouvernement, il fallut débarquer. A droite, à gauche, les casernes de l'infanterie, le palais du Gouverneur en face, deux ailes greffées sur une façade sans intérêt, un mur à grille pour enclore le tout, des palmiers géants autour de la place qu'ils strient de l'ombre bleue de leurs feuillages mouvants et de leurs troncs annelés. De là, d'autres palmiers fuyant jusqu'à la mer lointaine ; de belles rues rectilignes bordées de cases et nombreuses habitations à l'européenne, pierre et brique, un pont qui rejoint N'dar Toute, faubourg indigène ; les toits plats, les petites fenêtres, les gens accroupis inactifs, les commerçants blancs passant en veston d'indienne, la marmaille noire, les hommes beaux, grands, s'éloignant, la marche nerveuse, les femmes équilibrant des gourdes sur des tignasses, les adolescents aux pagnes strictement pudiques ; les marchés aux poissons, horribles pour leur odeur, pittoresques pour l'échange des monnaies qui sont des coquillages, instructifs à cause des vieux marchands bavards, chargés de cri-cris, de façons de scapulaires, aux bras, aux jambes, au cou, vendant des goyaves, des pains de singe, farineux, des ananas, des dattes, des cocos, des citrons ; la course des chevaux par les rues, l'indolent nonchaloir des chameaux, les poules rayant de leur fuite poussiéreuse la chaussée fumante de chaleur, un hôpital alarmant par sa grandeur, la silhouette d'un temple mulsulman, le salam à l'aurore, le salam au coucher du soleil, telle est Saint-Louis, ville plantée à la porte du désert, carrefour où se cotoient les éléments locaux et européens, les deux races, les deux humanités blanche et noire qui vivent là paisiblement, en bon accord, au mieux de leurs intérêts respectifs.

(A suivre.) MARC CROISILLES.



ANATOLE DE MONTAIGLON

Noluit consolari.

Quoi ! votre cœur était à ce point vulnérable,
O maître ! que le jour où l'âge vous proscrit
De l'école, inclinant votre front vénérable,
Vous laisez la douleur envahir votre esprit !

Vous, le sage, à toute heure aux autres secourable !
De votre abattement on demeure interdit.
S'ils tentent d'alléger le poids qui vous accable,
Vos amis atterés se sentent sans crédit !

O maître, y songiez-vous ? L'âme désemparée,
Sans but et sans ressort, par la tombe aspirée,
Pressent sa délivrance, et c'en est fait de nous !...

— Son œil clair s'est éteint ; sa main n'est plus [ouverte ;
Sa chambre, si longtemps accueillante, est déserte,
Et là-bas, près d'un tertre, on lui parle à genoux !

HENRY JOUIN.

8 septembre 1895.

ANECDOTES S-T-U-V

Le dernier petit Poème en prose de S, l'élégiaque et bucolique S...

Convenablement campé devant l'indispensable fond rouge, S, languide et amolli de Rêves, nous dit hier soir ceci, chez la comtesse Deliqueskoff :

(*Farouche.*) ARUAL.

(*Discret.*) Comme déjà depuis quelques instants, la forêt ne chantait plus autour de lui, et comme l'oiseau vert qu'il destinait à Nubia venait de remonter parmi les frondaisons denses avec un long cri d'adieu, Arual saisit la mince flûte de roseau que, le matin même, il avait façonné au bord de la rivière. (*Bondissant.*) En un bond, il se dressa sur ses pieds de faune agile et disparut dans les taillis. (*Précipitamment déclamé.*) D'abord, il s'amusa à courir, et à tenter sa force dans les exercices du saut. Et puis, comme il se connaissait robuste (*S tord ses mains dans le vide, fait le geste d'arracher*) il prit plaisir à déraciner de jeunes chênes, dont les frêles pousses (*la main dans la barbe crochue, vraiment faunesque*) avaient caressé contre son gré, au passage, son visage barbu. Plus loin (*le bras droit menaçant le plafond, frôlant le lustre*) Arual se servit de ces arbres comme d'une fronde, les faisant tourner autour de sa tête, pour les lâcher et les suivre (*l'œil malin*) de ses tout petits yeux malins dans leur vol (*dit la poitrine bombée, le geste majestueux*) énorme par dessus les plus grands arbres immobiles dans la paix du soir.

Regagnant sa grotte, il termina ses jeux (*un terrible coup de poing sur la table, il y a deux petits verres cassés du coup dans le service à liqueur*) en brisant de ses gros poings velus une roche qui fermait le sentier. (*Jouant l'étonnement.*) Soudain, surgissant dans une clairière, Arual tomba devant un massif buisson de roses sauvages, et (*languidement amoureux, la paume gauche au cœur*) dans le silence des bois endormis, l'image de Nubia (*la main droite dessine un éclair*) traversa sa pensée. Pour elle, il cueillerait quelques roses (*S content de lui*), si bien qu'au jour naissant, sortant de sa grotte avec une amphore vers la source proche, la jeune nymphe heurterait du pied le bouquet beau sous la rosée et songerait, l'ingrate (*grimace de faune qui espère*), à Arual le Faune, jusqu'au détour ombreux du sentier mol au pied nu, à cause du tapis de mousses.

(*Cassé en deux, cueillant des fleurs imaginaires dans le dossier d'un fauteuil Louis XVI.*)

Et le voilà qui, penché sur les tiges fragiles (*le petit doigt en l'air*), il se met en devoir de trier parmi ces fleurs aux pâles pétales les plus belles (*triomphant, se tournant, redressé, vers les dames*) pour la plus belle !

(*Murmures d'approbation dans l'auditoire très intéressé à l'action.*)

(*Vivement désappointé, pleurnicheur.*) Mais, ô douleur, ses doigts noueux, qui tout à l'heure brisaient comme fétus les jeunes chênes, qui naguère encore refermés sur la paume écrasaient en se jouant les granits les plus durs (*S se pétrit le front, suant*), tentent en vain de cueillir les fleurettes (*défaillant, à voix morte*) dont sur le gazon humide de la bruine des soirs s'effeuillent les corolles lassées. Vingt fois recommence Arual.

Hélio Berthaud et Fayet Paris

L'HUMANITÉ CONSOLÉE (C. J. DESVERGNES)

Salon des Champs Élysées

L'Œuvre d'Art — Paris

LA POTION (BRISPOT)

Salon des Champs Élysées — *L'Œuvre d'Art — Paris*

CERF TENANT LES ABOIS DANS L'EAU (JADIN)

L'Œuvre d'Art — Paris

Hélio Berthaud et Fayet, Paris

L'ARRIVÉE DES SARDINIERS (L GROS)

L'Œuvre d'Art — Paris

Sous l'effort maladroit, vingt fois les fleurs s'écroulent. (*Songeur, travaillant rageusement sa barbe.*) Et le faune qui est trop brutal pour pouvoir détacher une fleur de sa tige sans l'éparpiller, les doigts perdus, crispés dans la virgule de sa barbe frisée (*un coup de pied, poussière du tapis qui monte en nuage*), battant le sol moussu de son sabot rageur (*dans les larmes*), pleure parmi la clairière silencieuse. Il pleure de ne pouvoir offrir (*très tendre*) à Nubia les fleurs et les parfums. (*Une sourdine à la voix, le cou tendu.*) L'écho du fond des bois lui renvoie ses sanglots. (*Les bras ouverts, prononcé comme un souffle.*)..... La nuit tombe!... tombe!...

S... s'est ensuite épongé, et la comtesse Deliqueskoff lui a pris les mains. Comme elle l'applaudissait de son grand talent, sa voix tremblait un peu.

Lui, tout ce temps-là, le poil encore en désordre, se tint modestement debout, les yeux baissés et visiblement intéressés aux rosaces du tapis. Il ira loin.

Les vers blancs du camarade T...

Mon jeune camarade T..., ami d'enfance et d'atelier, a eu le bonheur, étant au régiment, de gagner une mauvaise fièvre. Guéri, il va, de l'avis de son major, se fortifier d'un traitement de grand air et d'effort physique. Ainsi convalescent, il a dressé comme suit l'emploi de son temps. A l'aube, il part chercher le motif d'aquarelle, le trouve près la rivière ou dans la forêt.

A midi, il glisse l'étude du jour au carton de ses collections. Il dort jusqu'à trois heures. A quatre heures, tous habits bas, hormis le léger pantalon de toile bleue, il retourne un sillon dans un champ. La houe en main, il s'amuse à couper les vers blancs, à écraser les mottes, à regarder les oiseaux filer au-dessus de sa tête vers les grands bois. Suant, poussiéreux, ses frêles mains nouées de veines, un sang vif sous la peau, il s'aime ainsi libre, artiste à ses heures, paysan à son gré.

Un soir, après trois sillons retournés, de l'autre côté du chemin, derrière les petits bois, au bas du vallon, T... perçoit des sonneries militaires. Les cuivres rythment une marche. La route tourne, les voilà. T... se souvient, c'est l'époque des manœuvres, il devrait être dans le rang, ses chefs vont passer. Une idée. Appuyé sur sa houe, beau comme un Millet, il les regarde défiler sur leurs chevaux, brillants de clinquant, rayés de galons, très *théâtre*, pour entrer dans le village. Lui, sale, vrai dans ses gestes, dans sa sueur, dans ses mains noires, utile dans son champ, libre dans son sillon, voit passer les camarades. On ne le reconnaît pas. Le régiment est passé, il s'en va étincelant dans du soleil et dans du bruit.

T... pioche maintenant : « Malgré leurs dorures, je vaux mieux qu'eux, songe-t-il! J'aime ma crasse, ce soir ». Et il coupe un ver blanc.

Les étrangers à U..., station balnéaire.

U..., station balnéaire, se coiffe d'une pauvre église sur la côte. Du porche, on découvre le village et ses toits bas, la grève dont la voix monte monotone, régulière, et l'infini océan dans la grande coupe bleue qui perd ses bords dans le ciel bleu. Un imbécile d'hôtel pour voyageurs et le Casino, empanaché d'oriflammes, déparent l'endroit.

Le dimanche, aux messes, les étrangers viennent prier en grandes toilettes. Il y a des dames qui balayent de la soie de leurs robes le carreau rouge de l'étroite nef, et les chapeaux cirés des messieurs luisent avec des pommes de canne en or, des manches de parapluie en ivoire, près des chaises de paille, boiteuses et trop basses. Le curé parle du bon Dieu, il montre les petits ouvrages de bois, frêles et délicats navires, sculptés et suspendus aux voûtes difformes par des marins qui ne sont plus revenus; il parle du petit brassard qui, attaché à l'autel de la Vierge, fut, un soir de communion au village, retrouvé au bras d'un petit cadavre d'enfant que rejeta la mer. Mais les étrangers s'intéressent peu à ces histoires locales, et les messieurs lissent leur chapeau et les belles dames passent leurs gants. C'est tantôt bal d'enfants au Casino. Sur le pas de la porte, après le dernier amen, une vieille, ridée sous son bonnet, regardant la mer, murmure : « Si mon gars y est resté, si le tonnerre a défoncé le toit de l'église, c'est pas étonnant. Nos prières, le Bon Dieu ne les entend pas, au milieu de toutes les leurs. » Et se tournant vers moi qui souriais : « Vous comprenez bien, mon bon monsieur, ça doit faire du tort à notre église, les Parisiens. Le Bon Dieu ne les connaît pas, après tout, ces étrangers qui ne sont pas d'ici! »

Voyou.

Sous la lumière crûe des lampes, dans la grande pièce aux murs nus, un bourdonnement de travail monte. En gestes fins, prestes, très jolis à suivre de l'œil, bientôt lassé, les brocheuses plient, contreplient, entassent, mettent sous bande. Les doigts saisissent au vol les réclames et les comptent, fiévreux, les coupe-papier éparpillent les piles de prospectus, les pelotes de ficelle se déroulent. Sur les nuques penchées, la lumière joue dans l'envol des frisures, et c'est là un groupement artistique, dans son genre réel, des figures parisiennes de l'ouvrière depuis quinze ans jusqu'à trente ans. Un rire. Voilà les têtes relevées. A pas comptés, s'avance un vilain chat sur les tables. « Bonjour, Voyou! » Voyou miaule. Je m'enquiers. C'est un chat recueilli, le chat de l'atelier. On l'aime bien, il n'est pas méchant. D'ailleurs, c'est l'heure du sou. Il faut donner un sou pour le lait et la viande de Voyou. Avec des manières de petite sœur des pauvres, une ouvrière pâlotte, gentille, quête pour Voyou. Il y a le compte. Lui, se pelotonne contre des poitrines chaudes. « Voyou va être content. Vous en ferez un article, voulez-vous, monsieur? » C'est fait, mesdames les brocheuses, soyez contentes, comme Voyou!

Pascal Forthuny.

LA MALADIE DE L'AFFICHE

Paris ne pouvait pas abandonner à Berlin le record de la maladie originale. L'*Etagenkrankheit*, ou maladie des étages, n'est, en effet, que bénédiction auprès du mal qui nous accable en ce moment et que je me permettrai d'appeler « la maladie de l'affiche », jusqu'au jour où quelque philologue du boulevard l'aura caractérisée d'un de ces noms fantaisistes que l'on entend bien mieux, aujourd'hui, que la bonne langue.

La maladie de l'affiche, vous demandez-vous sans comprendre! Eh! oui, la fièvre qui nous pousse à tapisser les murs de nos maisons d'affiches dérobées aux murs de la rue. En des cas d'une bien plus apparente simplicité, sur des adaptations bien plus naturelles, on a déjà crié à la perversion de tel ou tel instinct. On criera, cette fois-ci, bien davantage, quand le fait, il faut s'y attendre, sera complètement étudié. Nous autres nous nierons; mais cela servira-t-il autrement qu'à donner raison au vieil axiome d'après lequel les gens les plus malades sont justement ceux qui ne se sentent aucune maladie au corps? Je vous le promets, amateurs d'affiches, vous n'attendrez point longtemps que M. Lombroso ou un de ses disciples vous dise votre fait.

Pour moi, je crois qu'il n'y aurait peut-être point de mal à cela. Car, enfin, on ne saurait soutenir logiquement qu'il est utile d'encourager cette nouvelle mode qui consiste à orner nos appartements de la reproduction des grâces les plus vives de Mlles Yvette Guilbert, Duclerc, Stéphani et autres étoiles du ciel parisien. Nous rougirions d'avoir leur photographie dans notre chambre et nous y exposons sans scrupule leurs prospectus les plus illustrés. La remarque la moins grave que l'on puisse faire à cette occasion, c'est que l'idéal du café-concert est devenu bien puissant pour nous poursuivre ainsi jusque chez nous, et que, nous-mêmes, nous restons bien faibles devant lui pour l'autoriser, de la sorte, à nous être une distraction de chevet...

*
* *

Cette considération spéciale mise à part, il ne faudrait point croire que, pour le reste, la maladie de l'affiche demeure aussi inoffensive qu'elle puisse le paraître. Elle est, de par son essence, entachée de tous les vices de la manie du collectionneur. Elle est onéreuse, elle est accaparante, encombrante, et, je l'ai déjà dit, démoralisatrice.

Je suis sûr de ce que j'avance, car cela me fut confié par un homme auquel sa passion des affiches n'enleva pas toute sincérité. C'est lui qui me faisait inconsciemment ces aveux, tandis que je déployais sous son œil attentif les pièces de son étalage. Il délaissa, en effet, la qualité de l'amateur pour les profits du marchand, ce qui prouve suffisamment, je pense, qu'il doit y avoir quelque chose de pas très recommandable dans l'affaire. Au moins, j'ai supposé, l'exploitation d'un engouement ridicule.

J'étais donc allé pour le voir dans la maison d'un boulevard de la rive gauche où je savais qu'il habite depuis longtemps avec sa petite famille. Je m'apprêtais à gravir les cinq étages qui mènent à sa demeure lorsque la concierge m'arrêta d'un geste.

— M. X..., nous ne l'avons plus ici. Si vous voulez le rencontrer, il faut aller à son magasin, de *l'autre côté de l'eau*, dans la rue St... L...re.

— Comment tient-il boutique? N'est-il plus au ministère?

Il n'y était plus. Il avait abandonné le bureau qui nourrissait jusqu'alors ses enfants. Son goût des affiches était devenu, à la suite de la nouvelle mode, une source de fortune. Il s'y était jeté; il y avait lancé toutes ses économies avec le seul regret, paraît-il, de ne l'avoir pas fait plus tôt. « Nous faisons maintenant les prix que nous

voulons », me disait-il en remuant les breloques de sa montre.

Il pouvait vendre ce qu'il voulait l'arlequin jaunâtre que je tenais entre mes doigts; on échangeait contre de l'or la reproduction machinale de cette aquarelle où la silhouette serpentine d'une fille offrait, tout au plus, si j'en juge par l'intention apparente de son auteur, une curiosité relevant de la foire de Neuilly. « Mais qui donc achète cela? »

— Oh! un peu tout le monde. Ce genre-là est surtout très demandé. Pensez donc, du Y... Z...

— Vraiment, on en demande tant?

Il se contenta de sourire et m'entraina dans le fond de son magasin vers des casiers comme en ont les architectes pour classer leurs plans. Il reprit :

— Tout cela en est. A droite, ce sont les simples affiches; à gauche, les épreuves avant la lettre. Ça vaut double.

— Ah!

Les épreuves avant la lettre! Il est donc entendu qu'on ne fait plus seulement des affiches pour afficher quelque chose. L'affiche est devenue une œuvre d'art et une œuvre d'art dont on recherche les rares épreuves. Mais comme il faut bien qu'elle serve tout de même à la réclame, les petites femmes se serrent un peu pour faire place à une timide recommandation alimentaire ou théâtrale. Si courte qu'elle soit, elle est toujours suffisante. L'important est que la partie artistique reste à l'aise dans une forme tirant l'œil. Et l'art ne se trouve pas blessé de ce voisinage commercial et non plus le goût des amateurs. Amateurs singuliers et drôle d'art!

Comme j avisais l'image d'une personne décolletée sur toutes... les coutures, je demandai :

— Et votre femme n'a pas peur?

— Oh! elle ne vient pas ici..... ni mes filles non plus! Non, non, c'est bon pour moi.... encore que le petit emballement n'y soit plus guère..... J'en ai tant l'habitude.

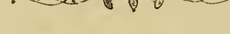
Sans s'en douter aucunement, il venait de renouveler la réponse typique que Guy de Maupassant a mise dans la bouche d'un industriel analogue. Ils demeuraient tous deux indifférents aux appâts dont ils faisaient commerce. Mais peut-on en dire autant de leurs clients; se montrent-ils aussi innocents auprès des mille tentations de la réclame ornée?

* * *

Ces derniers, surtout, me paraissent sujets à caution. Sans doute il doit y en avoir parmi eux qui trouvent dans la collection des affiches un plaisir très pur; d'autres qui s'y livrent uniquement par mode; mais combien ne s'en trouve-t-il pas qui satisfont dans la pratique de ce sport nouveau des passions inavouables? Il y une équivoque dans l'adoption des affiches comme décoration de nos intérieurs. On les a adoptées par insouciance et par entrainement; et je crois que c'est un entrainement et une insouciance qu'il fallait relever.

Je voudrais qu'il me fût permis d'exprimer encore un sentiment très libre et qui précisera bien mon opinion en la matière. Je prétends ne point attaquer les vrais collectionneurs d'affiches, ceux qui ne répugnent point à mettre à côté de quelque dessin léger un austère placard de la Révolution ou de la Commune. Ceux-là sont des collectionneurs au véritable sens du mot. Ce sont des érudits et c'est le goût historique seul qui les guide dans leurs recherches parfois un peu aventureuses. J'ai goûté souvent trop de plaisir au milieu des archives de mon bon ami Ernest Maindron pour ne point lui rendre cette justice, ainsi qu'à tous ceux qui marchent sur ses traces. Mais les autres, les amateurs de polissonneries! Tenez, j'aime mieux n'en rien dire, quoique je les connaisse bien aussi, pour les avoir rencontrés en campagne.

MAURICE KREUTZBERGER.



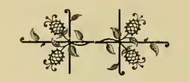
Trumeau Pompadour

Les petits Amours à travers l'espace,
lutins printanniers, d'un geste attractif
réveillent des fleurs l'esprit inactif,
enjôlent l'insecte et l'oiseau qui passe.

Enivrés, fous, vers les petits Amours
les blancs papillons volent, volent, volent!...
Aux rayons trompeurs des yeux qui cajolent
notre cœur ainsi s'enflamme toujours.

Et dans ton aube, Illusion vermeille,
crédule et charmé prenant son essor,
de quelque roman il s'éprend, encor
tout saignant des trahisons de la veille!

O. JUSTICE.



NOS GRAVURES

DESVERGNES. *L'Humanité consolée.* — Le haut-relief de M. Desvergnes est l'une des meilleures pages de sculpture qu'aient produites, depuis vingt ans, les lauréats du Prix de Rome. L'auteur est récemment rentré d'Italie. Sa composition, très spiritualiste, nous donne lieu de penser qu'il saura reprendre la trace trop délaissée que parcourut Chapu avec tant d'éclat.

* * *

BRISPOT. *La Potion.* — Une scène d'intérieur dans laquelle le peintre a su atteindre au style, tel pourrait être le jugement qu'il convient de formuler sur l'œuvre de M. Brispot. Deux personnages : un prélat malade et son valet de chambre. Mais l'artiste doué de pensée n'a nul besoin de détails compliqués pour émouvoir.

* * *

JADIN. *Cerf tenant les abois dans l'eau.* — La peinture d'animaux n'a point de secrets pour M. Jadin. Il le prouve une fois de plus par le tableau que nous reproduisons. Le cerf, plein de calme, les chiens furieux et déçus retiennent le regard par l'expression vive et variée que l'artiste a su répandre sur chacun d'eux.

* * *

GROS. *L'Arrivée des sardiniers.* — On dirait à la vue de cette toile une page détachée des livres de Pierre Loti. Le groupe des pêcheurs qui débarquent est d'une vérité saisissante; le groupe des femmes assises sur la falaise et dont les maris tiennent encore la mer n'est pas moins juste de ton, d'attitude, d'expression. La scène tout entière est prise sur le vif.

H. J.

Marcel Andrès

(*Suite*)

— J'irai la voir ensuite. Grand Dieu! Par quelles épreuves vous faites passer vos serviteurs! Nous autres, pauvres atomes à la vue bornée, il nous semble parfois que c'est trop. Ah! ne permettez pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces!

... Et maintenant, Marguerite était étendue sur son lit de souffrances — défigurée, horrible — son beau visage aux lignes si pures, déformé, bouffi, couvert de hideux boutons. Elle avait d'abord passé par des crises terribles, aiguës — une torture — quelque chose comme des myriades de bêtes la déchirant intérieurement. Et puis, la perception de la souffrance s'était perdue dans le délire et maintenant, elle était inerte, le corps brisé. Marcel, plongé dans une stupeur morne, ne la quittait pas. A la mort du docteur, il avait écrit au préfet, son ami, lui réclamant un médecin d'épidémie. Le préfet en avait fait tout de suite venir un qu'il avait installé lui-même. Il avait essayé de faire partir Marcel. Celui-ci avait secoué la tête :

— Marguerite est mourante, je ne la quitterai pas!

— Elle aussi!... c'est horrible! espères-tu encore?

— Non! mais je ne la quitterai pas!

— Tu l'aimes!

Marcel fit un signe de tête.

— Est-elle défigurée?

— Effrayante! Va-t-en! l'air est empesté, mortel! Le préfet serra la main de Marcel. Ce fut avec un immense soulagement qu'il sauta en wagon :

— Dire que j'ai failli l'épouser! briser mon avenir pour ces yeux adorables, ce sourire exquis, cette beauté royale qui, maintenant, sera repoussante à voir! Je l'aurais aujourd'hui pauvre et défigurée! J'ai eu une fière chance!

Et M. le préfet, seul dans son compartiment, alluma un cigare exquis, s'enveloppa d'un nuage parfumé, rêvant d'une fiancée jolie, riche, lui servant de marche-pied pour s'élever sur l'échelle des grandeurs humaines.

Dans la triste chambre de Marguerite, Marcel avait fait la nuit. En face de la mort imminente de cette pauvre fille, il s'acharnait encore à sauver sa beauté; après avoir percé les horribles boutons qui creusent en dessous, dans la chair vive, un pinceau à la main, nuit et jour, il les couvrait d'une composition les empêchant de couturer ce pauvre visage. Mais la mort était là, guettant sa proie, avançant pied à pied, lentement, infailliblement. Le moment arriva où Marcel se sentit vaincu; d'un geste lassé il posa le pinceau sur la table et se laissa tomber dans un fauteuil.

Deux larmes coulaient sur les joues de Mar-

raine. Elle se jeta à genoux devant une statuette de la Vierge et pria.

— A quoi bon! lui jeta Marcel le cœur en révolte. — Ses yeux ne se soulèveront pas pour nous regarder! ses mains ne s'agiteront pas pour vous aider! Croyez-vous que vos prières lui arrivent, que, du haut de son impassibilité bienheureuse, elle ait souci de nos douleurs! Ah! mais s'ils en avaient souci, là-haut! ce ne serait plus un Paradis!

— Marcel, la prière est puissante sur le cœur de Dieu!

— Tenez! marraine: votre Sainte-Vierge, combien de fois l'avez-vous priée, suppliée! Combien de fois, torturée par l'angoisse, écrasée sous le poids de ce qui est, avez-vous trouvé des cris à remuer tous les cœurs de la terre, pour la conjurer de vous venir en aide!... A-t-elle répondu?... Les choses sont arrivées comme elles devaient arriver, sans que votre cœur profond, brisé dans les rouages implacables de la vie, ait pû seulement les faire dévier d'une ligne! Ah! nos prières sont un long et douloureux monologue que nous jetons à Dieu, mais auquel il ne répond pas! A quoi bon demander! Autant nous soumettre et le laisser régir ses lois inchangeables!

— Courage! mon enfant, prenons garde de sombrer à l'heure des ténèbres! C'est la grande tentation, c'est l'épreuve! C'est le creuset dont nous sortons dignes du ciel — ou rejetés! — Dieu ne parle pas notre langue, alors nous ne l'entendons pas. L'infini et le fini ne peuvent se comprendre. Il savait bien cela le Maître! Aussi, dans sa pitié, Il a quitté le ciel, Il est venu sur terre, sous notre forme, comme notre frère, pour que nous puissions nous comprendre. Plus grand que nos joies, plus grand que nos amours, que nos désirs, Il n'a pris que nos douleurs — et la part était si lourde, qu'un soir, abandonné de Dieu, abandonné des hommes, Il a faibli!... Alors, Il s'est tourné vers ses amis. Mais ses amis dormaient accablés par leur faiblesse humaine! Et Lui, de son cœur blessé, a tiré cette plainte amère : « Quoi! n'avez-vous pu veiller seulement une heure avec moi! » Courage, Marcel! ne méritons pas le même reproche.

Un râle déchira la gorge de Marguerite. Elle étranglait. Marcel bondit.

— Non! je ne l'abandonnerai pas! Je lutterai contre la mort! Il faut qu'elle vive!... Je vais suspendre sa vie, tuer l'heure présente!

— Il devient fou! murmura Mlle de Ploucastel. Sainte-Vierge, ayez pitié de nous!

Debout, le front contracté, les lèvres serrées, Marcel, les mains sur le front de Marguerite, faisait des passes magnétiques pour l'endormir, pour l'arracher à la mort... Dieu eut pitié de cette suprême audace de l'amour qui osait lutter contre Lui; Il jeta un sourire sur ce nouveau Prométhée qui prenait la vie de force pour la donner à celle qu'il aimait.

Quelques jours après, assis près du lit de Marguerite, il lui disait :

— Chère petite princesse! répondez-moi! avez-vous la force de parler?

Marguerite se souleva à demi, appuyée sur son coude :

— C'est que je sors d'un rêve horrible, dit-elle toute languissante. Il me semble que je reviens de si loin! oh! de si loin!...

— Et cela vous plait, Marguerite, d'être revenue?

— Oui! il faut revenir de là pour sentir le charme de vivre! Je suis très faible, et pourtant, chacune de mes sensations s'étend délicieuse, bien au delà de la portée habituelle. C'est comme une perception nouvelle de choses insaisissables, des vibrations inconnues. Comme c'est beau, mystérieux et charmant la vie! Il me semble que je boive à une source nouvelle et inconnue jusqu'à ce jour!

Son regard se promenait de Marcel à marraine, qui se fondait d'attendrissement en la regardant.

— Vous êtes très changés tous les deux; comme j'ai dû vous fatiguer!

Marcel frissonna. Quel coup allait-elle recevoir lorsqu'elle verrait son visage! Il savait que cela passerait, mais la première impression serait dure.

Au bout de quelques jours, elle demanda une glace pour se coiffer. Marraine éluda la demande.

— Je te coifferai moi-même; ce serait trop de fatigue pour toi; tes pauvres cheveux sont si emmêlés!

— Je suis donc restée bien longtemps au lit?

Les visages creusés de Marcel et de marraine auraient pu le lui dire. Hélas! les pauvres beaux cheveux! ils tombèrent par poignées quand le peigne passa dedans — de toute leur longueur, par mêches épaisses — et cela lui fit mal au cœur!

— Il faut les couper, dit Marcel. Ils repousseront plus épais qu'avant.

Et les beaux cheveux noirs furent coupés, puis jetés au feu, car ils étaient pleins des germes de la maladie.

Quand elle se leva pour la première fois, Marcel, anxieux de l'impression qu'elle ressentirait en se voyant dans la glace, attendait dans la pièce voisine. Elle était très peu coquette; mais lorsqu'elle vit sa beauté dévorée, les larges marques rouges marbrant sa figure, l'arc de ses sourcils brisé, ses cils disparus, elle jeta un cri d'horreur, de dégoût et tomba dans un fauteuil, la figure dans ses mains.

. . . . . Et Marcel, agenouillé devant elle, écartait doucement ces deux pauvres mains amaigries. Pâle d'amour, d'émoi, de peur, il lui disait des choses brûlantes, douces, passionnées, suppliantes; tout ce que son cœur profond, puissant, naïf contenait de richesses, débordait pêle-mêle — éclatant depuis si longtemps contenu!

— Dites! dites! chère petite princesse adorée, dites que vous voulez être ma femme! Dites que vous avez pitié de celui que vous briseriez en le repoussant, de celui qui a anéanti sa vie dans la vôtre, à qui Dieu vous a donnée quand la mort vous avait presque prise!

Et Marguerite, silencieuse, voila encore une fois son visage de ses mains pendant que des larmes glissaient entre ses doigts effilés. Marcel se releva, plus blanc qu'elle et la contempla un moment, immobile.

— Ayez pitié de moi et pardonnez-moi, Marcel Andrès! Il semble que je sois horriblement ingrate!... mais je ne peux pas!... je ne peux pas! je suis liée par mon serment jusqu'au jour où j'apprendrai que mon fiancé est mort — ou qu'il est infidèle.

— Vous avez la fidélité cruelle et vous brisez les cœurs comme des joujoux de verre — mais, est-ce de la fidélité ou... l'orgueil de la fidélité?... N'importe!... qu'il soit fait selon votre désir! adieu!... nous ne nous reverrons probablement jamais. — Puissiez-vous être heureuse! moi, je vais tâcher d'oublier!.....

Une heure après, Marcel sautait en wagon, passant par Paris, puis s'embarquant pour l'Amérique.

Quand il fut parti, un sanglot déchira la poitrine de Marguerite.

— Oh! marraine! s'il savait seulement combien je l'aime!...

Mlle de Ploucastel se sauva sans lui répondre, courant au chemin de fer. Le train jetait sa fumée par bouffées blanches et glissait rapide sur les rails de fer... — Ah! pourquoi? pourquoi ne le lui avait-elle pas dit?. . . . .

. . . .

La mer était très bleue, calme, endormie. A l'horizon, de vagues transparences, des brumes vaporeuses mêlaient l'eau et le ciel. De petites vagues dansaient à la surface, jouant avec la lumière, la jetant à la vague voisine. Et tout cela miroitait, scintillait comme un grand diamant. Le vent murmurait une chanson très douce, s'enflant puis s'éteignant comme un soupir; prenant la vague en écharpe, il lui enlevait son couronnement d'écume, la dispersait, l'éparpillait pour la laisser tomber en poussière.

Ce large sein puissant, profond, aux clameurs terribles, respirait paisible comme un enfant qui dort. Et le grand vapeur caressé, bercé par la belle traîtresse, passait hautain, coupant et creusant son sillon dans des verts d'émeraude, faisant jaillir des gerbes de blancheurs des deux côtés de la proue noire. Appuyé sur le bastingage, Marcel, rêveur, regardait dans le lointain. A force d'avoir souffert, il ne souffrait presque plus. Ses sensations s'étaient engourdies, émoussées, neutralisées les unes par les autres. Il lui était resté une vague amertume, une lassitude d'être. Il revoyait sa vie dans un lointain, se sentant très vieux, fatigué, incapable d'un effort, même pour saisir le bonheur.

A l'horizon, il regardait passer un fantôme — fantôme doré, lumineux, fait d'ivresses, de radiances — son premier amour! — Qu'était-elle devenue cette trompeuse, cette enchanteresse qui lui avait ouvert son cœur de cuivre doré — qui avait versé sur sa belle confiance naïve les poisons qui corrodent, laissant une tache indélébile. — Et l'autre! — le cœur profond, loyal, enveloppé dans sa fidélité comme dans un suaire. — Ah! non!... celle-là, il n'y fallait pas songer! la plaie était saignante, elle arrachait un cri de douleur!

Pendant les veilles de la maladie, il s'était emparé d'une photographie de Marguerite — glissée dans une enveloppe, elle était là, toujours sur lui, reposant sur son cœur. Il en avait aussi pris une autre, mais elle ne reposait pas sur son cœur, celle-là! C'était celle du fiancé. A l'envers de la photographie était crayonné un projet de châlet, pour les amoureux quand ils seraient mariés — leur nid. — Cela avait été fait aux jours d'amour, ils l'avaient combiné ensemble, original, charmant, avec balcons, vérandahs, fenêtres couvertes de plantes grimpantes.

Marcel avait pris cela pour haïr à son aise celui qui brisait son bonheur — et puis, pour avoir chance de le reconnaître, s'il venait à le rencontrer.

Le navire avançait toujours, glissant, rapide, effleurant le gouffre, creusant son sillon au-dessus des horreurs mystérieuses qui rient à la surface.

La terre avait depuis longtemps disparu.

Comme il était déjà loin d'eux! Il se sentait bien seul, abandonné, perdu sur ce navire! Ce tout petit monde isolé, dans ce grand monde vague, mystérieux de l'océan. Sa main, inconsciente, machinale, allait chercher l'image aimée, prisonnière dans le portefeuille; puis elle redescendait, battait une marche sur le bastingage et revenait à la chère image.

Eh! bien, oui! il voulait la voir encore! Il voulait revoir ces yeux profonds, ce visage aux lignes pures, cette bouche au triste et charmant sourire — et la petite photo revoyait encore une fois la lumière, le ciel bleu, les infinis de la mer. Perdu dans ce regard, il avait vite oublié le navire, la mer, les créatures de son espèce voyageant avec lui.

Ces horribles heures d'angoisses, d'agonie où elle était là, presque morte, ne vivant que par lui, par sa volonté, par les effluves de sa propre vie qu'il lui versait à flots — ces jours-là pendant lesquels il avait souffert à effleurer la folie, il les regrettait. — Alors il la sentait à lui, bien à lui, il avait oublié le fiancé, mais elle ne l'avait pas oublié ce misérable coureur de dots, cet ambitieux vulgaire qui n'avait pas eu le courage de se montrer tel qu'il était! Eh! bien, Nina valait mieux; au moins elle avait l'audace de sa dégradation. C'était encore une sorte d'honnêteté après tout! Laisser croire à cette pauvre âme naïve qu'il allait lui chercher une fortune! Et c'est ce masque, ce mensonge vivant qu'elle aimait! Ah! s'il l'eût tenu dans sa main comme cette enveloppe, qu'il froissa et jeta à la mer, il l'eût traité de la même façon!... Seulement, lui, aurait enfoncé, tandis que la petite enveloppe, dansant d'une vague sur l'autre, flotta emportée dans le sillage — comme ces bateaux de papiers que font les petits enfants. — Un éclat de rire rapide, frais, jeune et contagieux lui fit tourner la tête.

— Elle est bien attrapée cette enveloppe-là! dit une jeune miss de seize ans, étendue sur son rocking-chair et se balançant tranquillement.

A travers une longue frange de cils a demi-baissés, et, la tête penchée en arrière, elle regardait Marcel Andrès d'un air railleur, marquant dans un livre la page où elle s'était arrêtée : Elle flairait dans l'air un autre roman plus intéressant que celui qu'elle lisait. Devant ce visage charmant où l'enfant cédait à regret la place à la femme, devant cette confiance un peu impertinente, mais naïve après tout, Marcel se sentit désarmé. Il s'inclina, souriant :

— Vous avez pris au vol une de mes pensées, que me donnerez-vous en échange?

— Ma compagnie pendant douze jours de traversée, si vous n'êtes ni ennuyeux ni maussade, ni sentimental.

— Qu'est-ce qu'on peut faire d'amusant pendant douze jours de traversée, demanda Marcel?

— Connaissance! c'est si commode! En douze jours, si l'on se plait, on peut devenir amis — et, si l'on se déplait, en descendant à terre, on ne se connait plus!

— Vous allez à New-York?

— Oui, peut-être... ou bien... ailleurs!

— Comme docteur?

— Ah! non, du tout!

— Ne savez-vous pas au juste ce que vous voulez ou craignez-vous de le dire? Peut-être avez-vous peur de ne pouvoir vous débarrasser de moi en débarquant?

— Vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites!

— Voyons, savez-vous, oui ou non, ce que vous allez faire en Amérique?

— N...on! Je change de place pour changer d'ennui... pour effacer un souvenir, pour chercher une personne que je n'ai jamais vue, qui est là-bas, au nord, au sud, dans une ville quelconque dont je n'ai pas le plus léger soupçon.

— Excessivement pratique! Une entreprise si sagement combinée mérite de réussir. Si vous n'avez jamais vu votre individu, comment le reconnaîtrez-vous?

— J'ai sa photographie, je sais son nom et sa profession.

— Est-il riche?

— Cela ne semble pas probable.

— Alors, il ne compte pas; vous avez peu de chance de le découvrir. Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est architecte.

— J'ai une amie qui va épouser un architecte, un Italien... ce n'est pas lui, par hasard?

— Non, c'est un Français : Louis Samé.

— Je demanderai à Sarah si son fiancé le connaît. Le docteur B..., à Cannes, nous a souvent parlé d'un Marcel Andrès, son ami. — Est ce vous?

— Précisément. Nous avons été reçus docteurs la même année et nous avons fait notre internat dans le même hôpital. — Alors, me voilà présenté?

— Parfaitement, moi, je suis Nola. Mon frère Herbert et moi nous revenons à New-York après un an passé à l'étranger — un voyage de santé : un été en Suisse, un hiver à Cannes. Plusieurs bronchites successives ont fatigué la poitrine de mon frère. Les médecins l'ont envoyé dans le midi de la France pour se remettre. Cannes est assez agréable : on se guérit en s'amusant. Ah! tenez, voilà Herbert qui vient avec un paquet de journaux et de livres — quand il ne peut pas peindre ni dessiner, il ne sait que faire de lui! Je lui ai promis des parties d'échecs les jours où la mer serait calme, j'ai bien peur que ce soit très souvent!

— Vous n'aimez pas les échecs?

— Je trouve que c'est terrible de se donner tant de peine pour s'amuser!

— Je pourrai vous remplacer si cela vous est agréable.

— Alors, vous ferez deux heureux, — moi qui serai débarrassée, et Herbert qui aura un adversaire sérieux.

— Herbert, je te présente le docteur Marcel Andrès, un ami de notre médecin de Cannes — un joueur d'échecs... le ciel te veut du bien!

Herbert était un charmant garçon de vingt-cinq ans, à qui son père avait eu l'esprit de laisser une fortune — grande pour Paris, suffisante pour New-York. — Sa santé l'ayant empêché de faire des études régulières, il s'occupait de peinture, voyageait avec sa sœur et, de temps en temps, revenait à New-York, où il avait tous ses amis.

Nola avait à elle, dans l'hôtel de son frère, un appartement où elle recevait des artistes, des littérateurs, des savants — et beaucoup de jolies misses, ses amies d'enfance ou ses relations mondaines.

En quelques jours, Marcel, Herbert et Nola devinrent intimes. Malgré lui, Marcel était distrait de sa tristesse par la gaîté, l'originalité, la manière d'être si américaine de cette enfant. Elle avait avec lui une camaraderie sans gêne, sans ces réserves que la jeune fille française est obligée de conserver — en raison des préjugés, plus encore de la fatuité des jeunes gens. L'Américain a le respect de la femme; le Français, en se montrant, croit avoir conquis.

Un matin, Marcel était seul avec Nola. — Herbert, fatigué, était allé s'étendre dans sa cabine.— Il feuilletait les derniers journaux reçus, lisant de temps en temps un article à Nola, qui l'écoutait en s'éventant. Tout à coup, elle le vit pâlir, faisant une brusque exclamation. Alors, se soulevant à demi, elle jeta un coup d'œil rapide sur le journal :

— C'est l'engagement de cette chanteuse qui vous étonne? lisez-moi cela.

Marcel, ayant repris possession de lui-même, commença tranquillement :

« La belle Nina Vallismer, après un début « brillant à l'Opéra, vient de s'engager pour une « tournée en Amérique. On parle de sommes « fabuleuses assurées à la nouvelle cantatrice. »

— Vous la connaissez?

— Oui!

Les yeux de Nola fouillèrent ceux d'Andrès :

— Contez-moi cela!

— Mlle Vallismer est la fille d'une espèce de boursier qui, après avoir gagné des sommes importantes, les a reperdues. Belle, intelligente, remplie de talent, elle a, pendant plusieurs années, chassé au mariage riche. — La chance n'y était pas. — Une fois, elle a failli épouser un gentilhomme qui n'était pas gentilhomme et qui était plus ruiné qu'elle. Une autre fois, elle a refusé une fortune — un imbécile, un naït qui l'adorait! La bague de fiançailles reçue, on lui avait fait croire qu'il était ruiné; alors, elle l'a envoyé promener, sans scrupule ni hésitation, lui disant qu'il lui fallait une fortune et qu'il n'était plus son affaire.

— Vous trouvez cela surprenant?

— Je trouve cela répugnant.

— Vous êtes sévère! Pourquoi voulez-vous qu'une femme se mette de gaîté de cœur dans la misère? Ce n'est pas acceptable et c'est absurde!

La pauvreté et l'amour ne voyagent pas de compagnie. Elle aimait un homme qu'elle croyait riche; les conditions changent, l'affaire se délie — c'est tout naturel. Maintenant, cette demoiselle fait argent de son talent, elle ne pouvait pas mieux faire! En quelques années, elle aura gagné une fortune et donné la mesure de ses capacités.

— Quelle créature poétique et désintéressée vous faites! alors, vous n'aimeriez pas un homme pauvre?

— Absurde!... jamais!... Est-ce que l'on peut vivre chez nous sans une fortune! Un homme pauvre est un luxe que nous ne pouvons pas nous payer!

— Et quand on perd sa fortune, votre femme se sépare-t-elle?

— Quand on perd sa fortune, on la refait. Voilà tout!... Et, vous connaissez le jeune homme qu'elle a refusé?

— Je le connais, dit Marcel d'une voix brève.

JAN KERMOHR.

(A suivre.)

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { UN AN. . . . . . 24 francs
SIX MOIS . . . . . 12 —
TROIS MOIS . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

FRANCE : Un An. . 80 fr. | ÉTRANGER : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 60

5 Octobre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

STENGELIN

La force expansive de l'école française, indiscutable depuis trois siècles, ne cesse pas de se manifester avec éclat. C'est à tort que des esprits inquiets redoutent la présence de maîtres étrangers sur le sol national. Leur contact n'est pas à craindre. Nos peintres, nos sculpteurs ne perdront pas de leur tempérament à ce voisinage fortuit. Le génie français sera leur sauvegarde. Si nous suivons les Salons annuels, il nous est aisé de percevoir ce que les artistes du dehors empruntent à nos maîtres et, d'autre part, les défections même passagères des peintres français, un instant séduits par la facture d'un peintre venu du dehors, ne sont pas sensibles.

Au surplus, il serait puéril de se préoccuper des incursions étrangères sans accorder une attention égale au mouvement contraire. Nous aussi nous franchissons les frontières de notre pays, et les hommes qui volontiers s'expatrient pour s'adonner à la pratique de l'art ne sont pas, croyez-le, les moins robustes, ni les moins vaillants de l'école. Quel que soit le point où ces hardis pèlerins du pinceau dressent leur tente, ils n'abdiquent jamais. C'est armés de toutes pièces qu'ils pénètrent chez les peuples d'Europe, et c'est leur propre langue qu'ils parlent sur tous les rivages où ils ont jeté l'ancre. On pourrait définir ces émigrés d'un nouveau genre, les colonisateurs de l'art français.

Au premier rang de ces patriotes, il convient de citer Alphonse Stengelin, un Lyonnais qui habite non loin de Leyde, au village de Katwyk. Ce lieu vous est connu. C'est là que le Rhin se jette dans la mer avec l'assistance quotidienne de quelques paysans. En effet, ce fleuve historique, aux rives disputées, au flot impétueux, avait perdu sa route depuis une dizaine de siècles. Il avait suffi d'une tempête pour égarer le géant. Un mur de sable s'était dressé devant sa vague, lui dérobant la mer, et sa vague dévoyée se perdait, sans honneur, sur de larges espaces transformés en marais. Un canal fut construit par l'ingénieur Conrad. Trois écluses font obstacle à l'irruption de la marée montante. Vainement le flot tente d'ensabler l'estuaire du fleuve, vainement il se rue, courroucé, sur les portes fermées qu'une main vigilante oppose à ses ravages. Le flot se lasse. Il se retire. C'est alors que des paysans, protecteurs du fleuve, accourent à son aide. Les écluses sont ouvertes et le Rhin se précipite, balayant les scories accumulées par le flot montant.

Tel est le spectacle dont la population de Katwyck est témoin chaque jour. Le village est fréquenté. Des baigneurs nombreux s'y donnent rendez-vous pendant l'été. Stengelin a fait plus. Katwyck est sa résidence de choix en toute saison. C'est là qu'il aime à vivre, à penser, à peindre. Ne le blâmons pas. Il a eu, dans ces parages, un illustre devancier, Français comme lui, Descartes. C'est à quelques pas de Katwyck que Descartes, loin de toute agitation mondaine, demeura solitaire, en une campagne propice, et composa ses plus beaux ouvrages de mathématiques et de philosophie. Est-ce le souvenir de Descartes qui a fait de Stengelin un Hollandais? Je ne le crois pas. Les complices de son exil volontaire sont autres. Je soupçonne Van Goyen, Hobbéma, Ruysdaël, Rembrandt d'avoir été les ravisseurs du peintre lyonnais. Mais Van Goyen, Hobbema, Ruysdaël et Rembrandt avaient eux-mêmes cédé aux sollicitations invincibles d'une divinité séductrice : la Nature. Antérieure à l'homme, si promptement caduc et impuissant, la nature est éternellement jeune et forte. Les siècles n'y changent rien. La puissance d'attraction de la nature est ce qu'elle a toujours été sur le poète et l'artiste. Heureuse l'intelligence qui entend l'appel mystérieux, heureux l'homme que les circonstances mettent en mesure de suivre sa vocation.

Stengelin a été de ces privilégiés. Il est né sur les bords du Rhône, fleuve étrange dont Michelet a si bien retracé la marche tumultueuse.

« D'abord, trouble, véhément, le Rhône a l'ame du Valais, les emportements savoyards. Il semble sur le chemin, quaud il voit l'austère Lausanne, avant d'approcher de Genève, se faire sage et se convertir. Il prend ce bleu singulier, ce dur azur que jusqu'ici on n'a pas pu expliquer, et qu'il ne garde pas longtemps. Torrent d'abord, fleuve à Genève, repris par les eaux de Savoie, il se refait encore torrent. Telle est sa versatilité. Né jaune et quelque temps bleu, le voilà devenu gris. Il a grand besoin que la Saône, son aimable et pesante épouse (qui, en dot, apporte le Doubs), le moralise, l'harmonise. A Aisnay, il se marie au fameux autel des Gaules, l'autel des Cent-Nations. Mais croyez-vous qu'il reste sage? Sur sa route, des folles charmantes, des deux côtés se jettent à lui. Il court et il s'effarouche. De plus en plus incapable de se contenir, il court; c'est comme une bête échappée, un taureau de la Camargue. Malgré sa grandeur immense, il se retrouve en vieillissant à peu près ce qu'il est né, et meurt comme il a vécu. »

Ainsi parle Michelet, un poète. Mais poètes et artistes échappent à la fascination d'un fleuve, d'une région. Les grands espaces, la solitude, les souvenirs les attirent. Stengelin en est l'exemple. Hippolyte Flandrin, son compatriote et son devancier avait fui comme lui la cité marchande. Nul rapprochement n'est possible entre les deux peintres, encore que leurs berceaux aient été placés par leurs mères sur le même coin de terre.

Flandrin est peintre d'histoire. Stengelin est le peintre de la mer, des dunes désolées, des végétations arides, des ciels chargés de brumes, des barques perdues sur l'océan, des pêcheurs hâlés et contents de peu. Cependant, à tout prendre, un égal besoin d'infini, de calme, de rêverie studieuse et saine distingue les deux maîtres. La véritable patrie de Flandrin, c'est Rome. La patrie d'adoption de Stengelin, c'est la Hollande. Je ne sais quel air de famille se retrouve encore dans leurs traits. Le front est vaste, sans rides, mais pensif. Les traits sont réguliers, aristocratiques. La barbe est abondante. Tous deux ont eu le culte du foyer. La première fois que Stengelin m'apparut, il était assis, ayant près de lui, debout à sa droite, sa fillette aînée, charmante enfant de cinq ou six ans, et il tenait sur son genou gauche, résolument campé, un petit garçon de trois ans. Si j'avais été peintre j'aurais voulu garder de ce groupe paternel, apaisé, charmant de grâce et de tendresse virile, un croquis rapidement saisi. Un ami de Stengelin, M. Frappa, nous a donné son portrait. Page excellente, mais l'artiste est coiffé d'un chapeau qui me cache en partie son front vaste et bien modelé. Corot ou Millet se coiffaient ainsi. M. Frappa, je ne l'en blâme point, a saisi son modèle en plein air, au travail sur les dunes de Katwyk, tout proche sans doute des constructions hydrauliques de Conrad, à l'heure où les éclusiers viennent au secours du fleuve refoulé par la mer qui monte! Mais les enfants du peintre sont absents et la douce vision qui m'a charmé m'obsède malgré moi.

Mais je ne vous ai pas dit que notre artiste est né le 26 septembre 1852. Il est en pleine sève et aucun fil d'argent n'apparaît encore sur ses tempes. Des érudits ne manqueront pas de vous signaler les éducateurs de Stengelin sur terre de France : Fleury Chenu, Guichard et Cabane. Certes, ce sont là d'habiles peintres, bien capables de former un disciple. Tous trois ont assoupli la main du songeur de Katwyk; tous trois ont fait sa vision pénétrante et sévère. Mais son esprit, son âme, son tempérament se sont livrés à des maîtres de plus haute lignée, aux vieux Hollandais dont j'ai rappelé les noms, à la nature silencieuse et mélancolique des pays du nord. Lui-même l'a dit quelque part : « Je sens profondément les effets de clair-obscur sur la campagne de Hollande lorsque les nuages amassés par le vent d'ouest promènent leurs ombres changeantes ou laissent tout à coup percer un rayon de lumière qui s'avive sur un point. » Intrépide au labeur, très humble dans sa recherche patiente de la vérité, scrupuleux traducteur de la nature, il respecte avec soin la construction fortuite d'une scène que lui offrent des bateaux, des paysannes, des arbres sur la dune, un coucher de soleil, un pâturage, un falot dans la brume, un paysage lunaire. L'atmosphère opaque des régions du Nord, sorte de gaze flottante à travers laquelle toutes choses apparaissent à l'état d'esquisse, dans une sorte d'indécision qui laisse le champ libre à la rêverie, a pour notre peintre un attrait de tous les instants.

Ne nous étonnons pas après cela si Stengelin a planté son chevalet sur toutes les plages de la mer du Nord ; s'il s'est fait, après tant d'autres, l'interprète heureux de Dordrecht ou de Gorcum, avec leurs silhouettes si originales, d'où émergent les vieilles cathédrales, les clochers à carillons, les moulins aux ailes de toile grise. Tantôt, sur la crête des dunes, il cède au charme que lui offre une flotille de pêche; tantôt, tournant le dos à la mer, il s'approprie un troupeau de vaches broutant l'herbe rare d'un mamelon de sable. La poésie des champs, la rudesse de la vie maritime lui sont également familières. C'est ainsi qu'il nous a fait goûter la saveur étrange des sites de la Drenthe, une province de Hollande aux bruyères tachées de champs de seigle, semée çà et là de chaumières que côtoient des sentiers sablonneux bordés de bouquets de chênes et de bouleaux.

Soit. Le peintre est maître de ses heures ; il vit dans son milieu, la nature qu'il aime, qu'il comprend, qu'il est apte à traduire l'enveloppe de ses effluves. Hollandais par tempérament, il habite la Hollande, et c'est la Hollande qu'il rappelle dans chacun de ces ouvrages. Mais le poète nous l'a dit :

> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chere!

Stengelin n'a pas fait mentir le poète. Son génie le retient dans les brumes ; son patriotisme le rappelle en France. C'est à Paris qu'il a voulu conquérir ses brevets de maîtrise. Lauréat du Salon de 1885, de l'Exposition Universelle de 1889, il place chaque année, sous les yeux du public parisien, des marines et des paysages que recherchent les gens de goût. On n'a pas perdu le souvenir de ses toiles : *La Lune au Crépuscule, sur la plage de Katwyk, Soleil brumeux sur la mer du Nord, Moulins de Zevenhuizen, Meuse à Dordrecht, Lever de lune sur un canal hollandais* et de mainte autre qu'il conviendrait de louer. Toutefois, les Salons sont des musées d'un jour. Au contraire, les musées sont des Salons toujours accessibles, toujours visités. L'ambition du peintre est de voir ses meilleures pages prendre place dans un musée. A ce point de vue, Stengelin a été particulièrement favorisé. Le Musée de Montpellier renferme de notre peintre *Fin d'automne;* Nîmes, *Dunes en Hollande;* Avignon, *Bouleaux;* Lyon, *Environs d'Assen;* Saint-Étienne, *Bords de la Meuse;* Riom, *Bâteaux de Katwyk.* Or, toutes ces villes sont situées dans la même contrée, c'est la province natale de l'artiste qui s'est enrichie de ses œuvres et les garde avec orgueil. Vous le voyez, le peintre n'est pas devenu un étranger pour nous. Hors de France, il tient haut le drapeau de l'art national, et quand la souffrance des grandes âmes, la nostalgie le rappelle à son berceau, le jeune maître revient vers nous les mains chargées de belles œuvres dans lesquelles circule quelque chose des inspirations durales de Ruysdaël et d'Hobbema.

Henry Jouin.

LA QUINZAINE

A travers une lorgnette

L'art se glisse et s'affiche partout, et ce n'est pas sans intention que j'emploie ce second verbe en commençant cette chronique. L'art a précisément, au moyen des affiches, gagné les murs de la capitale, pour ne parler que d'elle. Chaque pan de muraille est devenu un coin de galerie où se succèdent les capricieuses imaginations de la réclame, et spirituellement composées, et habilement dessinées, et lestement troussées dans des gammes de couleurs qui, pour être parfois assez crues et trop nettement superposées, n'en sont pas moins très vivantes, très élégantes, fort attrayantes. Il y a de tout dans cette peinture de la rue brossée à la diable et à la hâte : de petites femmes suggestives, des debuts de romans empoignants, des fins d'actes abracadabrantes, et des machines pittoresques, et des paysages merveilleux.

Les Chéret, les Gresset et nombres d'autres s'en sont mêlé et s'y sont consacrés et il est telles de leurs fantaisies qui enfoncent joliment les compositions classiques ou impressionnistes des cimaises officielles. La lithographie en couleurs, la chromo et la zincographie luttent de procédés, de combinaisons, de perfectionnements pour rendre cet art de l'affiche plus séduisant

encore. Les Compagnies de chemins de fer ont égayé ainsi leurs gares des plus beaux sites de leur réseau et elles sont en train de substituer à la chromo la peinture à l'huile. Voici l'art vrai mis de la partie. Bientôt les halls de chemins de fer seront des galeries de peinture en attendant que les murs de Paris nous présentent, découpée, dans des cadres superbes, la réclame exécutée par des peintres sans travail ou sans préjugés. Pour remplacer une réclame ancienne par une réclame neuve, on n'aura plus à recouvrir ou à gratter — mais, simplement, à décrocher.

Ce mot de grattage venu sous ma plume réveille une de mes vieilles indignations contre la Conservation officielle qui a la manie désastreuse de gratter comme le rat a celle de ronger. Il me souvient toujours, au Louvre, de ces admirables *Pèlerins d'Emaüs*, de Rembrandt, que chauffait une précieuse et délicieuse patine dorée et que la Conservation avait nettoyés jusqu'à disparition complète de ce glacis de soleil.

Un grattage plus intelligent et plus heureux est celui que l'on vient d'y faire subir à une statuette en bronze, la très noble, très antique et très puissante reine de la XXII^{e} dynastie, la reine Karoumaura.

Elle était revêtue d'une croûte verte et les Conservateurs — galants — eurent l'idée de réjouir par un bout de toilette les mânes de cette pharaonne. Mais, ô merveille! Sa Majesté était, sous la patine, toute damasquinée d'or et d'argent de la tête aux pieds. Aujourd'hui, c'est une Souveraine superbe, une femme exquise avec son profil busqué et fier, ses deux mains tenant des sistres, sa coiffure aux innombrables petites nattes, son œil d'émail d'une pureté exquise et d'une expression saisissante. Je dis son œil, car elle est borgne, le temps s'étant cruellement attaqué à sa deuxième prunelle. Toutefois, je vous assure que cela lui sied fort bien. Du reste, en ce qui me concerne, je ne crains point chez la femme un œil bigle, voire un faux trait dans l'œil ou même un œil fermé. Cette particularité de physionomie convient absolument au mystère, au caprice, à la charmante petite fausseté de la nature féminine. Ce n'est pourtant là qu'une appréciation toute personnelle à laquelle je ne prétends convertir personne.

Le cant britannique s'offusquerait certainement de cette déclaration — singulière tout au moins. Il est si délicat d'épiderme! Jugez plutôt. L'illustre paysagiste anglais, Turner, ne fut pas seulement un grand artiste, mais un patriote et un généreux. Il dota la Galerie nationale de Londres d'une magnifique collection de chefs-d'œuvre et légua un demi-million à l'Académie royale de Peinture. Eh bien, croiriez-vous que tous les snobs britanniques poussent en ce moment les hauts cris contre la souscription ouverte pour acheter la maison où Turner acheva de vivre, maison destinée à servir de retraite aux peintres malheureux. C'est de la reconnaissance d'abord et — de la philantropie ensuite. Mais le malheureux Turner, paraît-il, n'avait pas, de son vivant, assez tenu compte du « respectability » anglo-saxon et toutes les pudeurs bien placées d'Outre-Manche se révoltent, se voilent et gloussent. Voilà une bonne leçon, Messieurs du Pinceau!

Les artistes ont toujours à compter et souvent fort à compter avec la perspective. C'est une amie vraie et une ennemie quelquefois. Aussi, faut-il se défier d'elle et c'est ce qu'aurait dû faire le statuaire Mercié avec sa statue patriotique *Quand même* installée dans l'allée centrale du nouveau jardin des Tuileries.

Vue de face, c'est une belle et forte Alsacienne résolue, très femme de visage et de costume. Mais s'il vous plaît de la regarder, de la place des Pyramides, à vingt pas du réverbère de l'allée centrale, la femme se métamorphose aussitôt en homme, sa robe tourne au pourpoint, sa tête se redresse avec une fierté toute militaire, son nez se présente long, recourbé et aquilin et, le fusil dans sa main rappelle un bâton de maréchal. L'Alsacienne ressemble ainsi, et à s'y méprendre, au grand Condé jetant son fameux bâton par-dessus les retranchements ennemis. O perspective, perspective, que me veux-tu?

L'Hôtel-de-Ville continue à se mettre en frais de patriotisme, puisque nous en sommes à la statuaire patriotique. Elle tâte son escarcelle pour acquérir un haut-relief de M. Auguste Paris, le *Retour*, définitivement fondu en bronze. Ce *Retour* a l'intention et la prétention de faire un pendant au groupe de Rude, — ce morceau unique de vie et d'inspiration. Un volontaire de 1792 en occupe le centre. Autour, des vieillards embrassent des soldats vainqueurs, et, par dessus, flotte une Victoire aux ailes étendues.

Ce *Retour*, — retour lui-même de Chicago, — se trouve-t-il peut-être bien du voyage océanique, comme le vin de Bordeaux. Je ne demande pas mieux. Et l'on *bustifiait* toujours. C'est pourquoi Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, va avoir son buste dans la jolie ville de Brantôme, en ce plantureux pays du Périgord où les grands hommes comme Montaigne et La Boétie poussaient si bien et où les excellentes truffes poussent toujours si dru. C'est près d'une abbaye et au bord d'une pure fontaine que l'historien des *Dames galantes* aura l'honneur et le bonheur d'offrir aux dames la moitié de sa personne, celle que — s'il faut l'en croire — elles aiment cependant le moins. Près d'une chaste abbaye et dans les puretés d'une eau limpide! C'est trouvé comme allégorie ou comme contraste. Si tu peux encore rire, Brantôme mon gaillard, tu vas bien rire.

Qui ne va pas rire — c'est le docteur et professeur Broca, dont la statue, plantée entre le boulevard Saint-Germain et la rue de l'École-de-Médecine, doit se retrouver — un de ces beaux matins — rue Antoine-Dubois, en haut d'un escalier. C'est là une déchéance. Il faut bien dire aussi que, depuis le voisinage de la statue de Danton, la statue du professeur avait pris une signification sinistre et par trop révolutionnaire. Broca tient — on le sait — une tête dans sa main et il semblait la considérer maintenant avec une sorte d'horreur, comme si ce fut une de celles que — dans son triple appel à l'audace — le farouche conventionnel eut tranchée autour de lui.

Si de cette tête je passe au melon — mes lecteurs trouveront peut-être tout seuls la transition. C'est pourquoi je ne la leur fait pas toucher du doigt. En art, tout est admis pourvu que se rencontrent, dans les proportions voulues par les principes de l'Ecole, la composition, le dessin et la couleur. Je ne vois donc pas pourquoi un cucurbitacé — courge fut-il — ne serait pas le bienvenu et le bien admiré, s'il est bien présenté, bien ressemblant et bien brossé.

Or, je viens proposer aux artistes peintres un sujet un peu exotique, mais qui pourrait être — dans une Exposition — le joli petit pétard que tout artiste ambitionne et cherche.

Dans le jardin botanique de la ville d'Hanoï, au Tonkin, on soignait comme une prunelle d'œil impérial certain melon d'Europe que l'on en avait fait venir avec grand soin et à grands frais. Le cantaloup donnait les plus belles espérances et — très choyé, fort arrosé, bien nourri — il grossissait hardiment et rondement. On ne lui ménageait ni les admirations, ni les égards, ni les exclamations. On alla même jusqu'à lui construire une « panka » pour le protéger contre les ardeurs du soleil et un coolie fut encore chargé, aux heures torrides du jour, d'éventer le précieux cucurbitacé — plus heureux en ceci que nos petits soldats de Madagascar. Le haut personnel du jardin botanique vivait dans l'espoir d'un festin princier, avec le fameux melon d'Europe pour hors-d'œuvre, se pourléchant d'avance. Mais, hélas! un matin, le melon gisait, écrasé, piétiné sous la panka démolie, le tout exécuté par le buffle du jardin botanique. Je ne vous dirai ni les déconvenues, ni les désespoirs des mandarins déçus. Ce n'est pas tout à fait là notre point artistique, malgré qu'on pût tirer de cette désolation générale un bel effet de peinture. Mais je signale à nos abonnés pratiquants — sous la panka, cet énorme melon, éventé par un coolie. Le personnage principal, le cucurbitacé, serait d'une vérité succulente et la pâte même devrait être mélangée avec du vrai jus de melon. Le coolie — en posture académique — abattrait et relèverait son éventail tonkinois avec une langoureuse et large maestria, tandis que la panka, coquette et légèrement indiquée, verserait, sur l'homme et le fruit, des ombres heureuses et savantes.

Je crois — vraiment — que vous me trouverez cette fois chroniqueur d'invention, d'imagination et d'élévation — dont acte et signé.

AIMÉ GIRON.

LA VENDANGE

Pour Léopold Sauret.

La cuve bout, le vin écume
par l'ardent soleil travaillé;
la noire vendange qui fume
emplit d'une enivrante brume
la nef profonde du cellier.

Bientôt, le dernier char s'ébranle
en l'assoupissement du soir;
l'ombre au Zénith monte s'asseoir;
le tambourin donne le branle
à la danse autour du pressoir:

et tandis que la farandole
déroule sur le frais gazon
les anneaux de sa ronde folle,
Vesper d'un dernier rayon frôle
les franges d'or de l'horizon.

Soudain, illuminant les voiles
où dort l'espace lourdement,
d'un radieux fourmillement
la blanche foule des étoiles
peuple immense le firmament.

La nuit entr'ouvre ses abimes
et dans l'Insondable béant
laisse jaillir les flots sublimes
qui rebondissent sur les cimes
des mondes en un flux géant.

Les grands soleils et les atomes,
du haut des paradis nacrés,
le long des célestes degrés
lancent leurs chutes ignivomes
et pressent leurs torrents sacrés.

Du fond des cratères cosmiques,
sous les tonnerres incessants,
le rut des forces plutoniques
couvre les steppes uraniques
de jets de lave incandescents.

Les foudroyantes cataractes
se précipitent dans les airs,
semant leurs sillages d'éclairs,
de gerbes de soleils compactes
et de milliers de Jupiters.

La source aux flots inépuisables
déborde — explosion sans fin! —
de leurs foyers impérissables,
et de ses trombes formidables
inonde le gouffre divin.

Leur fleuve en son orbe dantesque
roule dans ses convulsions
et fait sous ses explosions
rugir l'ouragan titanesque
des rouges constellations.

Par les espaces solitaires
sans cesse une invisible main
du choc des forces réfractaires
allume les feux planétaires
qui nous éclaireront demain.

La sève des mondes rayonne;
les grappes d'astres dans l'air pur
répandent l'éclat du fruit mûr :
tout une vendange bouillonne
dans l'immense cuve d'azur.

Comme l'ivresse des amphores,
les cieux de l'urne des étés
dans le torrent des météores
versent la flamme où les aurores
mûrissent leurs éternités.

La vie en ses métamorphoses
n'admet le vide ni la mort;
l'ombre apparente où tout s'endort
n'est que le bref repos des choses
plus haut dans l'incessant effort.

Elance-toi, flamme immortelle,
emplis l'espace illimité;
Nature toujours jeune et belle,
sème la semence éternelle
aux souffles de l'Immensité!

Va secréter sous tes haleines
le vin aux fibres du sarment;
sois l'espoir et sois le tourment;
pulse les cœurs, et dans nos veines
efferve le mâle ferment.

Couronne les fronts de verveines
et les côteaux de pampres verts;
répands la joie à coupes pleines
pour abreuver les soifs humaines,
pour enivrer les univers!

Le ciel frémit, la terre exulte,
et la vierge au sein agité
sous ta brûlure, ô volupté,
sent naître le transport occulte
et la mystique ébriété.

Ainsi tout revit, ô Nature,
en ton perpétuel essor,
de la chose à la créature;
et de la vendange future
tout prépare le doux trésor.

Tout espère, et tout réalise,
le cep où rougit la liqueur,
la rose exhalant sa langueur,
l'espace que Dieu fertilise,
l'amour, cette vigne du cœur.

Partout la féconde étincelle
où flambe l'âme des soleils;
de l'omnipotente mamelle
partout la Vie universelle
épanchant ses courants vermeils!

La terre en son œuvre confuse
absorbe les philtres pourprés,
et lentement élaborés
dans le pur vin elle transfuse
l'esprit des rayons éthérés.

La flamme roule par les plaines
comme elle emplit l'arc sidéral;
elle s'insinue en nos veines,
bienfaisante apaisant les peines,
sublime exaltant l'Idéal;

et tandis qu'au flanc des collines
de la topaze en fusion
ruisselle la profusion,
je vois des vendanges divines
partout, sans fin, l'effusion.....

rêves, efforts, printemps, Jeunesse,
l'œuvre profonde du Penseur,
du désir la secrète ivresse,
du Juste l'ardeur vengeresse,
du premier baiser la douceur,

dans le tonnerre et les murmures
vibrant en un hymne éternel,
de la Loi l'accent solennel;
et comme autant de grappes mûres
les enfants au sein maternel;

et vous, larmes, angoisses, flammes,
secrets par la tombe repris,
de la mort vendanges infâmes
après la vendange des âmes
et la vendange des esprits!

Sol de l'antique Narbonnaise,
terroir par Rome ensemencé,
aux bras de Neptune enlacé,
mûris le vin, dans ta fournaise,
et les fiertés de ton passé.

Verse à grands flots, verse sans cesse
de tes flancs le suc généreux;
comme un devin que le dieu presse,
Inonde-nous de sa caresse
et nous embrase de ses feux!

Pauvre ou Crésus, vilains ou nobles,
qu'il nous soit le commun trésor :
distille avec les gouttes d'or
dans le rubis de tes vignobles
les beaux soleils de Thermidor.

Vin clair, une aurore se lève :
en te buvant, soudain je veux
comme dans la splendeur d'un rêve
de la France sentir la sève
arder en ton jus valeureux.

Laissons à la lourde Allemagne
la boisson barbare du Rhin;
Français, à nous le riche écrin
qui, de la plaine à la montagne,
rubesce au loin. Béni le vin!

Béni le vin, tant que nous sommes,
où nous buvons la liberté,
le vin où l'été mit ses baumes,
le vin, source vive, où les hommes
retrempent leur virilité!

O Midi, lorsque je contemple,
renflant leurs formidables ais,
les foudres rangés sur les quais,
comme sous les voûtes d'un temple,
dans la profondeur de tes chais,

élevant mon verre pour boire
l'or fluide et le nectar en feu,
comme le prêtre son ciboire,
dans ton ivresse et dans ta gloire,
vin du Midi, je sens le Dieu!

O. Justice.

L'ART A MUNICH

SÉCESSION

(*Suite et fin.*)

Si nous regardons attentivement la série des portraits, un nom entre autres s'impose à notre souvenir. Il souligne des œuvres d'un style bien personnel, où l'artiste a su fort honnêtement concilier une influence de Hans Holbein avec un tempérament de voyeur bien moderne. Il en résulte des portraits d'un haut caractère qui valent justement pour ce double piquant d'archaïsme et de modernité singulièrement bien fusionnés : j'ai nommé Hans Anetsberger. Son *Saint Hubert,* de l'autre année, — presque, on pourrait dire son début, — dénonçait déjà un cerveau fortement énergique et une tendance marquée à la recherche; nous lui reprochions peut-être une pointe de naïveté. C'est bien

DUNES EN HOLLANDE (A. STENGELIN)

L'Œuvre d'Art — Paris

BATEAUX DE KATWIJK (A. STENGELIN)

L'Œuvre d'Art — Paris

PREMIERE LEÇON D'ÉQUITATION (H. LEMAITRE)

L'Œuvre d'Art — Paris

ÉCOLE DE MISÈRE (P. BEYLE)

L'Œuvre d'Art — Paris

fini de cette indécision, aujourd'hui qu'il nous est donné de critiquer en le louant le double envoi *(têtes d'hommes)* du peintre nouvellement monté à l'horizon. S'il y a évidemment pris aux anciens une méthode, un style qui lui servent de tremplin, l'esprit de sa toile est bien personnel à lui et fait que nous espérons, sitôt l'affranchissement, l'éclosion pure et libre d'un talent qu'il ne faut, dès aujourd'hui, plus dédaigner. Nous possédons à Montmartre Fritz Bürger, un Munichois. Il a envoyé, à Sécession, deux portraits d'hommes, en pied, dans un cadre haut et étroit. J'apprécie la vie de ces deux personnages, dont l'un surtout, qui agite les mains comme pour une démonstration, qui s'aide de toute la vivacité de sa tête d'artiste, m'a longtemps retenu.

Les Allemands sont peu aimables, je le crois, du moins, pour ceux des leurs qui viennent apprendre chez nous.

Au sujet de cette toile, quel esprit anime le critique d'une gazette d'art de là-bas lorsqu'il dit en substance : « Voilà de l'art sérieux, et c'est en outre une preuve qu'on peut apprendre à fond à Paris, si on y apporte la bonne volonté nécessaire. » En doutiez-vous, aimable confrère, et pourquoi voulez-vous provoquer un différent sur cette opinion? Vous et moi avons trop de dignité pour entretenir une polémique de diplomate. Seriez-vous cocardier? Fi donc, puisque vous êtes artiste, vous n'êtes pas cocardier. Ayez donc bien présent à l'esprit qu'à Munich comme à Paris, à Paris comme à Munich, on sait également peindre et apprendre à peindre. Mon Dieu, où irions-nous, s'il fallait encore, en art, chevaucher les chimères des nationalités et des priorités de sang et de races? Ainsi un peu plus loin, parlant de Georges Sauter : « ce n'est plus, dites-vous, un Bavarois francisé, mais un Bavarois anglicisé. » Soit, si c'est votre opinion, mais si, comme je l'ai trouvé avec vous, son œuvre *Consultation chez le curé Kneipp* est une belle œuvre, je crois, moi, tout simplement que Sauter est un bon artiste. Et cela voyez-vous, c'est tout ce qu'on leur demande, aux innombrables qui s'occupent d'étendre de la couleur française, anglaise, allemande ou chinoise, sur la toile : *Être de bons artistes*.

Mais revenons à signaler le groupe *Amis* qu'envoie Max Muller avec un portrait tendre et gracieux d'une joueuse de violon en habits unis; *les Trois Sœurs*, de Walter Georgis, toile qu'il faut approuver absolument et relativement, si on tient compte à la fois du très bon résultat obtenu et de la difficulté de la tâche. Peut-être se souvient-on encore, à Munich, des jeunes dames, à l'ombre frémissante de grands arbres, que nous offrait en 1894 James Guthrie, un des bons représentants de l'École de Glascow. On sait que le résultat avait récompensé l'effort et que l'énorme difficulté d'éparpiller sur ces figures une lumière dansante et fugitive avait été traitée par l'artiste, simplement et comme de premier jet, de première touche. Georgis, dans ses *Trois Sœurs*, fut tenté du même problème. Nous ne trouverons pas chez lui la même souplesse, la même vie : le travail apparaît, l'artiste ici hésitait et ne savait s'il réussirait. De lui à Guthrie, c'est juste la différence que le peintre de Glascow était assuré, d'avance, en le commençant, de finir heureusement son tableau.

Landenberger (Christian) se plait à faire jouer la lumière sur le nu. Il est le peintre des enfants traversant des plaines de lumière, éblouissants dans leur nudité, si parfaitement dans l'air qu'ils semblent plutôt voguer que marcher. Ceci, qui est particulier, qui est une difficulté, n'est-ce pas, se rencontre, somme toute, chez la plupart des artistes de Sécession. A les questionner tous à la file, on sent grossir en soi, faire la boule de neige, cette impression qu'il n'entre pas ici d'artiste complètement arrivé, que tous les exposants, consacrés maîtres ou reconnus débutants, n'ont pas tiré l'échelle après telle œuvre et dit : « Je tiens ma manière. » De l'année dernière à cette année, tous ont évolué insensiblement ou nettement. L'an prochain, nous verrons chez tous un effort neuf vers quelque chose d'autre. C'est, dirait-on, le mot d'ordre de la maison.

Il y a là un très bel enseignement où se distinguent, à la grande gloire de ceux qui nous l'offrent, l'indifférence au jugement de la foule et l'absence de combinaisons où entraîner l'acheteur.

A Sécession, j'ai trouvé cela et je le note. On pourra sursauter, se moquer un peu, ironiser, m'accuser d'avoir découvert à Munich la perle rare de l'artiste désintéressé, on recommencera peut-être les plaisanteries qui ont accueilli Conte hier encore (voir Le Critérium Messin, de Bergerat, au *Journal*). Je maintiens mon dire. J'ai vu à Munich des galeries entières d'art pour l'art et je suis heureux de le signaler. Je doute que mon article trouve lecteur à Munich, c'est pourquoi je n'entreprendrai pas de blâmer ceux qui, là-bas, firent aux Sécessionnistes le reproche de manquer d'Idéal et de se refuser à la Beauté. Je traduirai seulement pour nos lecteurs français le fragment d'une critique qu'on me communique relativement à l'exposition de Prinzregentenstrasse. L'écrivain, relevant l'accusation lancée, répond : « Ces bonnes gens ne savent justement « pas qu'un fin adorateur du Beau dans « le monde le cherche et le trouve là « où les regards des Philistins ne tom- « bent pas, la plupart du temps. Tout « bourgeois voit la puissante beauté d'un « massif de montagnes et, seule, une « nature tendrement organisée sera en « état de comprendre le charme d'un « paysage de bruyères avec son ciel « toujours changeant de forme, de cou- « leur et d'effets de lumière. Devant « l'ardeur d'un coucher de soleil rouge, « orange, tout Béotien restera un mo- « ment en admiration, pourvu que la « soif ne le pousse pas trop violemment « dans la brasserie voisine, mais il ne « verra pas combien la lumière du so- « leil, belle et claire, plane, admirable, « dans la forêt et, comme telle étoile « magnifiquement le sol moussu. Que « sait-il, outre cela? Connaît-il le charme « mélancolique du crépuscule dans toutes « ses phases, et, par contraste, celui de « la lumière du soleil lançant des « flammes claires en une après-midi de « juillet, et mille autres aspects de la « nature qui ne sont pas conservés au « catalogue thématique de la peinture « du paysage? Ces gens ne savent rien « non plus de la jouissance de créer en « soi des impressions et de celle qu'on « a à retrouver ses joies personnelles « dans la création des autres. C'est ainsi « que le *Repos dans l'enceinte aux co-* « *chons*, de Hubert von Heyden, subit « des attaques continuelles. Eh quoi? « Le ventre exubérant des cochons bien « nourris sommeillant dans un repos « d'idylle, roses et frais? La quantité de « viande condensée en cette toile? Mais « tout cela est plein de gaieté originale, « dessiné avec une fine observation et « joliment peint. Au résumé, si quel- « qu'un est tout à fait grand peintre, il « peut vous toucher l'âme sans utiliser la « moindre sentimentalité; il peut émou- « voir, faire tressaillir notre cœur avec « un troupeau de moutons, voire avec « une famille de cochons. Tout à côté, « un autre assassine dramatiquement des « couples amoureux, fait sangloter des

« enfants à un lit de mort, étrangle « les martyrs dans l'arène tachée de « sang, et nous regardons son œuvre « sans qu'une corde ne résonne en notre « intérieur. »

Je ne sais si, au travers de ma lourde adaptation française, apparaissent les quelques vérités que signale le critique étranger, mais j'y découvre beaucoup de sens, et l'explication justement de cet esprit de recherche qui anime Sécession et lui fait exposer bravement jusqu'à des cochons dans l'intention d'ajouter au domaine de la Beauté. Sur ce terrain, égal reproche de manque d'idéal pourrait être adressé à la nature morte de Heyden qui évoque là le Belge Joors ou notre Foise. Cela n'empêche à de Heyden d'exceller au paysage. Les *Chèvres* de Henri Zügen sont à voir, et surtout, de lui, la *Voie lactée* et *Soir d'hiver*. Ce crépuscule froid où s'avance le troupeau de moutons, est plein de mélancolie et paisiblement bucolique. N'oublions pas, à cause du genre de peinture de chasse où il s'obstine avec succès, les *Chevreuils dans l'aurore* de Guido de Maffei; enfin, très réel, le *Laboureur* de P. de Josselin de Jong où, sous une mince bande de ciel, l'homme, la herse et les chevaux sont symboliquement encadrés de l'immensité des plaines. D. H. Engel est à la fois peintre et poète dans son tableau *Lumière de mer*. J'apprécie étonnamment ces cadres où j'ai la double impression de poésie et de peinture. S'il est vrai qu'une toile uniquement peinte à la perfection m'arrache une exclamation de plaisir, il est vrai encore qu'une toile où, complétant la bonne facture, je découvre un peu d'âme brossée, réalise pour moi l'*œuvre* par excellence. Si, être un bon peintre est déjà superbe, être un bon peintre et un délicat poète, traduire d'un intelligent pinceau des notations de pensées subtiles, gracieuses ou fortes, est mieux. *Lumière de mer* a été tout à la fois un tableau peint et rêvé. Nous sommes sur une mer nocturne où vogue dans une barque, sur les flots d'un bleu profond et sombre, un jeune couple exquisement groupé.

Et voici le poète. — Là seulement ou la quille et le rames coupent les flots, là seulement où la jeune femme plonge sa main dans l'eau, une lumière magique et phosphorescente jaillit. C'est fin et d'une poésie charmante. Par contre, il arrive souvent que, par l'effort tenté pour poétiser un thème, le but est ou dépassé, ou non atteint, ou encore maladroitement atteint. C'est ainsi que Paul Schrœter, connu pour ses intérieurs hollandais, a peint cette fois une *Sainte Famille* modernisée. Cette famille de braves charpentiers visités par un petit ange ne correspond pas au désir premier de l'artiste. Il en résulte une impression de piété naïve, d'un achronisme trop visible et non justifié. De coloris frais et aimable, *Une Mère* de Ernestine Schulze-Mack, où j'aime la fillette aux cheveux de lin; *Adagio*, jeune fille jouant du luth, signé S. F. Hormann; *Kallablüten*, la figure ethérée de Marguerite de Kurowski; les délicats portraits exposés par Olga de Boznanska et Linda Kœgel, celui de femme, peut-être un peu délavé qu'envoie Dora Hitz, avec une autre toile vaporeuse *Crépuscule;* le très beau paysage, largement conçu de Fanny von Geiger, la symphonie de couleurs automnales de Emmy Lischke, où le brun rouge des chênes, le ciel orageux concourt à une impression bœcklinienne marquée, sont toutes belles choses à voir attentivement.

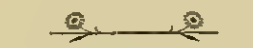
La *Nuit*, du jeune peintre Fritz Haz, est de trop grandes proportions. D'ailleurs, il y aurait à redire même sur le chapitre du dessin.

N'oubliez pas *la Sieste*, de Lorrenz Muller; faisons des restrictions concernant l'*Adam* de Karl Ferencys, un peu trop exprimant l'athlète désœuvré. Le tableau romantique allemand de Harthmann est bien dans le coloris qui convient à l'illustration de l'ancien conte fantastique : « *Chez la Femme de la Forêt*. » Nous y voyons deux enfants égarés au bois profond, apercevant dans une clairière, une vieille peu rassurante qui nourrit des corbeaux. Terminons enfin par le singulier tableau, quelque peu naïf de composition, mais fort robuste dans sa pensée, de L. de Zumbuch. Les « *Misérables* », inspirés par un esprit évident de satire et de rancune, nous offrent le spectacle d'une colline où se dresse au sommet la potence. Les corbeaux y tournent alentour d'un pauvre diable déchiqueté qui *paye sa dette à la Société*. La justice humaine, perruquée et tiarée comme les juges, redescend la montagne sous forme de peu avenantes figures de présidents d'audience, plutôt grotesques. Le bourreau, qui n'est que la mort drapée, suit en compagnie deux petites vieilles à béquilles. Évidemment quiconque envisage ces faces bornées et fanatiques envoie au ciel la prière de ne jamais tomber entre les mains de ces gaillards-là. Pour mon compte, j'y ressentis le petit frisson au souvenir de certaine prison préventive ou il y a tantôt deux ans j'expiai pendant huit jours le crime d'être innocent. Il est vrai qu'on me fit des excuses, mais qu'importe, le pli des lèvres exprime chez ces messieurs que l'homme est né d'abord pour obéir au Code pénal. Ce doit être l'avis du pauvre squelette qui se balance là haut picoté du bec justicier (lui aussi) des corbeaux.

Je ne parlerai pas des artistes français. Pour deux raisons : j'ai voulu envisager uniquement ici quelques formes nouvelles de l'art allemand. Et puis, les tableaux signés de noms français sont de vieilles connaissances des derniers Salons parisiens.

Voilà donc finie ma promenade. Je l'avais dit, mon bouquet est beau. Je remercierai encore les Sécessionistes. L'intérêt de leur groupement va croissant. Que l'année prochaine surpasse cette année comme l'Exposition actuelle progresse sur celle de 1894. L'art s'en accroîtra, et *c'est ce qu'il importe, n'est-ce pas?* En vérité, tout le monde ne peut pas s'occuper de politique!

MARC CROISILLES.



NOS GRAVURES

STENGELIN. *Dunes de Hollande*. — Un accident de terrain, quelques arbres se détachant sur l'horizon sans bornes, une paysanne assise non loin de moutons paissant, elle est la donnée toute simple du tableau de M. Stengelin que possède le musée de Nimes.

* * *

STENGELIN. *Bateaux de Katwyk*. — Une mer houleuse balotte deux barques de pêche; l'atmosphère épaisse permet à peine de discerner la silhouette de bateaux perdus au large. Cette œuvre de M. Stengelin est au musée de Riom.

* * *

LEMAIRE. (H.) *Première leçon d'équitation*. — Une mère pose son enfant sur un chien de forte taille qui se prête au jeu de son cavalier. De la grâce, du naturel et du style distinguent ce groupe que nous aimerons à revoir en marbre.

* * *

BEYLE. *Ecole de misère*. — Joie factice, pauvreté trop réelle, ainsi peut être caractérisée la scène reproduite par l'artiste. Des saltimbanques, de braves gens qui vivent en famille, se préparent à ouvrir leur barraque. Les détails de la fête dont ils attendent leur pain sont touchants. Et M. Beyle a su donner à ses nomades des types distingués ce qui ajoute au charme de son tableau.

H. J.

Marcel Andrès

(Suite)

Nola se prit à sourire :

— C'était vous! C'est pour l'oublier que vous venez en Amérique... et vous allez la retrouver! Voilà des choses bien arrangées!

— Miss Nola, vous me permettrez de constater que la curiosité n'est pas une vertu essentiellement française. Eh bien! le jeune homme, en effet, c'est moi. Mais ce n'est pas pour l'oublier que je viens en Amérique!

— Oh! fit Nola. Et l'on vous accuse de flirter! Mais, puisque vous étiez si bien consolé, je ne vois pas que vous ayez le droit de lui en vouloir beaucoup.

— Je ne lui en veux pas du tout. Au contraire! Je lui suis très reconnaissant; et, si elle chante à New-York, je vous mènerai l'entendre.

Si Marcel avait eu le cœur libre, il se serait épris de Nola — cette fleur exotique qui entr'ouvrait, presque inconsciente, un cœur vierge, déployait une coquetterie de femme, mêlée à des grâces d'enfant; s'engageant, se livrant d'autant plus qu'elle sentait ce Marcel lui échapper insaisissable. Lui, jouant avec elle comme on joue avec un jeune chat, s'amusant de sa grâce, de son exquise élégance; admirant cet esprit brillant, cultivé, cette liberté d'allures à laquelle nous sommes si peu habitués. Mais entre elle et lui, il y avait une ombre — rêverie douloureuse, tristesse, regrets — un adieu! Et c'est ce fantôme d'amour mort qu'il voulait perdre dans les immensités de cette mer. Mais, le fantôme ne s'en allait pas, il le hantait! Et la mer se déroulait toujours, — toujours pareille, toujours sans fin, sans autre horizon que le ciel enserrant ce navire haletant qui courait sans trève ni repos. Et c'était ennuyeux et décourageant cette longue monotomie. Ces lumineuses splendeurs de soleil, ces radiances étoilées, ces brumes du matin n'arrivaient pas à noyer le fantôme!

Les jours avançaient et ses souvenirs, qu'une lassitude surhumaine avait un instant rendus vagues, se condensaient, prenaient une réalité impitoyable, devenaient une obsession. Il grandissait en lui un besoin ardent, passionné de la voir, de lui parler, de lui dire son amour fou, lâche, enivré — la forcer de l'aimer! — En mer une idée fixe devient dangereuse.

Nola le suivait d'un regard inquiet; appuyé pendant de longues heures sur le bastingage, le front plissé, la lèvre contractée! Elle sentait que mille bras fantastiques, attirants se levaient vers lui de ce gouffre. — Lassitudes, dégoûts, découragements, illusions mortes, tout cela l'enveloppait, le tentait. Dormir à jamais dans ces profondeurs insondées, enveloppé d'ombre, de regards étranges, dans les mystérieux étonnements de l'inconnu!...

Ah! comme il oubliait sa présence à cette jolie petite Nola qui pensait tant à lui!

Et l'échiquier dormait pendant qu'Herbert, sa boîte d'aquarelle à la main, faisait des « Nola » dans toutes les poses; des horizons bleus, pâles le matin, violents au coucher du soleil. Il respectait la tristesse de Marcel, se sentait au cœur des trésors d'indulgence pour les amoureux, ayant laissé son cœur là-bas, au pays de la lumière et des fleurs, à une belle fille de l'Inde anglaise, — la fille d'un rajah aux grands yeux de velours, aux cheveux de jais, au teint d'or bruni.

Il arriva un moment où Marcel se sentit à bout. Une multitude de « pourquoi » aigüs se dressèrent sur sa route, lui livrant un assaut disproportionné. Une expression désespérée lui crispa le visage. Nola sentit qu'il était temps d'intervenir.

— Marcel Andrès, venez ici à côté de moi; asseyez-vous et expliquez-moi un peu vos romans français. Pour la plupart, je les trouve malsains. En voici un que je termine, je n'y comprends rien du tout. Peut-être ma nationalité me gêne-t-elle? En thèse générale, que pensez-vous de l'amour?

Cette question à brûle-pourpoint adressée par des lèvres d'enfant sembla si étrange à Marcel qu'il ébaucha un sourire; puis, toutes ses souffrances le prenant à la gorge :

— Je pense, dit-il, que c'est le supplice le plus savamment combiné pour torturer la triste humanité! le diable a dû tirer cela de ses trésors pour nous en faire hommage! Puis, il ajouta brusquement :

— Oh! Nola! c'est la suprême douleur humaine, mais la seule richesse qui vaille un regret!

Le regard profond de Nola plongeait à travers Marcel; une sorte de pudeur d'être pénétré lui mit le rouge au front. Il se prit à railler, tant, dans son cœur, cela lui paraissait un blasphème.

— Et vous, miss Nola, vous, l'Américaine pratique, que pensez-vous de l'amour?

Nola se sentit blessée par l'apostrophe.

— Oh! pour nous autres, natures pratiques, monsieur Andrès, « amour » veut dire « mariage »; alors, nous ne pensons pas... nous dépensons! Ceci, pour venger ma nationalité attaquée, — ce que je pense de l'amour?... je n'ai pas grande expérience en ces matières; je m'en défie. Cela ressemble à des sommets très lumineux, d'une beauté troublante, mais très orageux. Je préfère l'amitié, calme, forte, désintéressée, donnant au lieu de prendre, s'embellissant de sa vieillesse, se fortifiant de sa durée. L'amitié est une fleur très rare, très belle, au parfum suave. Heureux qui peut la faire croître en son cœur! elle ne pousse pas dans tous les terrains; elle ne vient ni dans les sols pierreux, ni dans les terrains secs; il lui faut un terrain riche, profond, pour se développer. L'amitié entre homme et femme n'est pas possible; elle dégénère tôt ou tard en amour ou en indifférence. Essayez-en! vous souffrez, Marcel Andrès! vous souffrez d'amour, de solitude. Ouvrez votre cœur qui étouffe, confiez-le à une main amie; porté par deux, votre fardeau sera moins lourd!

Il y avait quelque chose de si doux, de si caressant dans la petite main que Nola posa sur celle d'Andrès, et surtout dans son beau regard appuyé sur lui — et il y avait en Marcel un si ardent désir de parler de celle qu'il aimait qu'il ne résista pas. Il se laissa glisser aux genoux de Nola, embrassa cette petite main habile qui avait su, sans le faire souffrir, toucher une blessure si douloureuse.

— Merci, Nola! vous êtes bonne, compatissante. Puisse votre amitié alléger un instant le poids qui écrase mon cœur!

Les quelques passagers qui étaient encore sur le pont, à cette heure tardive, s'éloignèrent discrètement :

— C'est le moment psychologique de la déclaration, murmura en souriant un jeune voyageur, à qui cette petite scène faisait envie.

C'était un rôle aride que prenait la belle Nola. — Confidente d'amoureux! — On entend souvent la même chanson; et c'est un refrain dont on ne pénètre les touchantes harmonies qu'en le chantant pour son compte.

— Pauvre garçon! pensait la jolie fille en s'en allant dormir. Quelle bête d'idée il a eue de s'éprendre d'une femme qui en aime un autre! Il faudra, avec l'aide de Sarah, dénicher cet architecte — mort ou vivant. — S'il est marié, Marcel reprendra sa belle. Si elle refuse absolument..... Ma foi, je ne dis pas que je n'essaierai pas de le consoler. Il est riche, instruit, beau garçon, gentleman jusqu'au bout des ongles... On pourrait faire plus mal!

Quand Marcel arriva à terre, le poids qui l'écrasait sembla se soulever; c'était moins lourd, il respira! En était-il enfin sorti de cet esclavage, de cette chaîne d'amour qu'il repoussait d'une main et attirait de l'autre; cette obsession qui le hantait le jour, la nuit, le brisant jusque dans ses rêves, — démon familier s'asseyant sans cérémonie sur son cœur, le caressant et le griffant! Tout cela s'écartait, s'effaçait. Le nouveau, d'autres gens, d'autres choses, cette hâte fiévreuse, cette agitation autour de lui, ce tourbillon l'emporta dans son courant. Il se prit aussitôt à se hâter — affairé — tout entier au but qu'il s'était proposé. Il était venu pour trouver un homme dans cette fourmilière grouillante, mouvante, il le trouvait.

En fouillant les livres de bord, on pourrait, on devait le trouver. Deux ou trois fois, il crut avoir mis la main dessus..... Non, ce n'était pas encore cela! Au bout de quelque temps de recherches infructueuses, l'ennui commença de retomber plus lourd — le dégoût, l'irritation; une colère contre tous ces gens allant, venant en hâte, commençant et finissant le monde à eux — tous ces êtres absorbés cessèrent de lui paraître vivants. Il lui sembla voir manœuvrer les pièces d'une énorme machine dont le but lui était étranger.

Toute cette hâte, cette absorption des facultés, ces fronts plissés, ces lèvres serrées par une volonté immuable n'avaient qu'un but : faire de l'or! avec l'or, le respect, l'estime, la considération, l'amour, la beauté des femmes, les joies de la famille — toutes les richesses morales contenues dans les richesses matérielles.

Et, pour arriver à ce but, ce peuple libre cesse d'être libre; il s'enchaîne, mineur infatigable, creusant sans arrêt le filon aurifère. . . . .

. . . .

Louis Samé?... attendez donc!... oui — j'ai eu ce passager là; un grand beau garçon, blond ardent, intelligent, distingué — un vilain sourire! — Et tenez, disait le capitaine en feuilletant son livre de bord, il a écrit là quelque chose...

Reconnaissez-vous son écriture?

Marcel pâlit; il l'a connaissait de reste son écriture — comme les traits de cette photographie qu'il promenait sur son cœur — par haine! — oh! il le haïssait bien!

— Je l'ai débarqué à New-York le 26 mai.

S'il y reste, je n'en sais rien; hors de mon bord, le monde finit.

Ainsi le premier chaînon était trouvé. Marcel reprit courage. Ce soir-là, il arriva presque joyeux chez Nola qu'il trouva fort affairée, ayant le len-

demain un brillant five o'clock. Elle réunissait tous ses amis et toutes ses amies, pour leur montrer les dessins, aquarelles et peintures de son frère pendant son séjour à Cannes.

— Ne manquez pas d'y venir, Marcel Andrès; vous aurez là le plus bel échantillon de la haute société de New-York — artistes, littérateurs, banquiers, négociants, journalistes... tous ceux qui occupent un rang dans notre ville. Sarah amènera son fiancé, le comte del Bosco; c'est l'architecte en vogue, celui qui gagne le plus d'argent. C'est pourquoi Sarah la belle, la fille du riche banquier James Harwest, a daigné l'accepter. Le comte Bosco connaît tout ce que la ville contient d'architectes, il vous renseignera sur ce Louis Samé que vous cherchez.

Le lendemain, Marcel passa chez le fleuriste à la mode, fit arranger devant lui une magnifique corbeille d'orchidées et la fit envoyer chez Nola. En payant la note, il comprit le culte particulier que les dames rendent au dieu « dollar ». Vraiment, si le luxe — cette nécessité d'une jolie femme — coûtait si cher, elles ne pouvaient pas se passer la fantaisie d'épouser un jeune homme pauvre!

— Notre ami, le docteur Marcel Andrès, disait Nola présentant le jeune homme à ses invités.

L'atelier d'Herbert était envahi par un tel flot de jolies femmes, de belles filles, de fleurs, d'audacieuses toilettes, de bijoux, surtout de diamants, que Marcel était ébloui.

La belle Sarah, étendue sur un fauteuil, la jambe croisée, découvrait un délicieux soulier de soie bleue couvert de diamants; sa traîne bleu pâle était relevée par de larges agrafes de diamants ; elle en avait au cou, sur les épaules, aux bras, jusque dans ses cheveux d'or. — Les scintillements gênaient le regard pour admirer ses belles tresses blondes.

— C'est absolument de mauvais goût! pensait Marcel. Toute splendide qu'elle est, le cadre tue le tableau.

Sarah aimait passionnément les bijoux. Son père la couvrait de diamants très gros. — C'est toujours autant de sauvé, en cas de naufrage !

— Sarah, pourquoi n'avez-vous pas amené le comte ?

— Oh! dear! ce sont ses insupportables affaires! fit-elle avec une jolie moue et un délicieux mouvement d'épaules qui mit à découvert encore un peu plus de sa soyeuse personne.

Expliquez-moi ce que vous attendez de lui, M. Andrès, je le lui dirai ce soir; demain, vous pourrez venir chercher la réponse.

Une délicieuse brunette à l'air mutin, aux allures de jeune chatte jouant avec une souris, discourait avec une bande de littérateurs. Elle entretenait avec eux un « flirtage » en régle. Lèvres fines, sourire mordant, des yeux longs aux cils tordus — du velours bleu foncé lançant des étincelles.

— Miss Susy, pourquoi avez-vous écrit un article si cruel pour ce pauvre diable de Fairwood? Il aura de la peine à s'en relever. Mais, soyez tranquille! les premiers auxquels vous vous intéresserez, je les soignerai; j'aurai ma revanche!

— Vous ne me faites pas peur le moins du monde, Abel; mon journal ne va pas dans le même monde que le vôtre. Votre Fairwood est un sot. Sa poésie n'existe pas! C'est lui rendre service que de l'arrêter au début. Qu'il fasse de l'agriculture, du commerce, ce qu'il voudra! mais qu'il ne vienne pas encombrer de ses platitudes vos journaux déjà si longs à lire!

— Irez-vous demain entendre la belle Vallismer?

— Voulez-vous que je vous emmène? J'ai des flots de billets. Je me sens portée à lui être favorable; sa figure me plaît. Mais, si je vous dis cela, vous allez la tomber!

— Qu'elle réussisse ou qu'elle tombe, cela m'est fort égal, dit Abel; elle nous rapportera autant d'une façon que de l'autre. Nous avons déjà reçu autant de dollars pour la soutenir que pour l'attaquer. Si vous la défendez, je la tombe! cela vengera Fairwood. De toutes façons, il vaut mieux l'attaquer; les chances sont contre elle; elle a à lutter contre une cabale fort bien organisée et une réclame si plate, si insuffisante qu'on la dirait faite par des Français. Décidément, je la tomberai!

— Alors, messieurs, par hospitalité, par solidarité féminine, pour le plaisir d'être en opposition avec vous, je la soutiens!

— Silence, messieurs, nous avons ici un Français qui s'intéresse à elle. — Monsieur Andrès, vous n'avez pas encore assisté à nos débats politiques; la semaine prochaine, nous avons des élections. Venez vous joindre à nous; nous vous entraînerons au cœur même des émeutes. Tout est bien préparé; ce sera une partie intéressante.

— Votre candidat tombera, Abel; il ne peut pas se soutenir!

— Aussi, Dudley, est-ce nous qui le soutiendrons. Monsieur Andrès, demandez à ces messieurs la belle petite émeute que nous préparons! Ce sera un si joli chaos que personne ne saura plus à qui il s'intéresse! Au moment psychologique, les revolvers s'en mêlent; on lance ses chevaux dans la foule : tout s'embrouille! — les gens crient, fuient, se battent sans savoir pourquoi, et nous lançons le troupeau de moutons du côté qui nous plaît.

— Enfin, pour qui êtes-vous, Abel? demanda Susy.

— Moi? que diable voulez-vous que cela me fasse! l'un ou l'autre! Je suis pour celui qui réussira — qui rapportera le plus à mon journal.

— Vous êtes cyniques, messieurs! dit Marcel scandalisé. En attendant, votre partie de plaisir aura coûté la vie à quelques pauvres diables dont la mort ne servira ni à rien ni à personne!

— Vous êtes naïf, monsieur Andrès! Oubliez-vous le proverbe français, qui dit: « Que l'on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs? » Tant pis pour les imbéciles qui vont se fourrer où ils n'ont que faire! Il en restera toujours assez pour encombrer le monde! Cette graine-là ne se perd pas! Ne prenez donc pas ces airs prudes, monsieur Andrès! Je vous déclare que vous vous amuserez, — immensément — avec nous; vous vous passionnerez et vous serez peut-être un des premiers à vous jeter dans la mêlée. — Soyez chez miss Nola lundi prochain, à trois heures; je posterai mon orateur sous son balcon; elle sera ainsi aux premières loges, et vous, au cœur de la mêlée.

— Miss Nola, disait un des jeunes gens, faites-nous un peu de musique.

— Laissez-moi donc tranquille, Elbridge! vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot!

— Mais non, miss Nola. J'aime la musique en général, la vôtre en particulier — surtout le chant.

— Et moi, j'ai le bon goût de savoir me taire — ce dont mes amis doivent me savoir gré.

— Miss Nola, vous jouez du piano comme un ange!

— Oh! Elbridge! un ange assis là, sur un tabouret de piano, pétrissant l'ivoire avec ses doigts blancs, pressant la pédale de son pied éthéré — absurde! que ferait-il de ses ailes?

— Miss Nola! vous raisonnez comme un des Sept Sages de la Grèce! — et je trouve mille fois plus intéressant de vous entendre causer, que d'écouter les élucubrations assommantes de n'importe quel petit musicien aux airs inspirés et au cerveau vide — comme il en pullule de nos jours.

— Dites donc tout simplement que vous n'aimez pas la musique, major Rowers!

— Mais, miss Nola, je ne la déteste pas; il est même des circonstances où je l'aime assez; le soir, quand le jour baisse, que l'on cause avec une jolie miss, une musique modeste, pas trop bruyante, cela encourage un gentil flirtage, que l'on oserait à peine se permettre sans cela!

— Bravo, major! la parole comme chant, la musique comme accompagnement. Dites cela aux compositeurs et... prenez garde à vos yeux! Monsieur Andrès, nous irons demain au concert de Mlle Vallismer, Sarah, Elsie, Susy et moi; voulez-vous nous y accompagner?

Marcel rougit légèrement.

— Avec plaisir, miss Nola!

« Le diable soit de la corvée! » pensait le pauvre garçon.

« Pour peu qu'elles s'attifent et se couvrent de diamants comme aujourd'hui, cela aura l'air d'une promenade de mardi-gras! »

Pauvre Marcel! Le lendemain, il se sentait des malaises de montreur de bêtes improvisé, au milieu de son escadron brillant, scintillant, babillant, sur lequel tous les yeux se fixèrent — comme l'élite de la société riche, des belles donnant le ton, faisant la mode.

Sarah trônait hautaine, indifférente, accordant par-ci par-là un regard, une ébauche de sourire, tandis que ses beaux yeux disaient à qui voulait y lire : « Mon Dieu! que vous m'êtes donc indifférents, tous! Pas un de vous n'est à la hauteur de ma beauté, de ma fortune! Je suis ici pour me montrer! Je me soucie bien de ce que j'y peux voir! » — Susy, plus jolie que belle, riait pour montrer ses dents, parlait pour mettre à jour son esprit, et n'ayant pas encore — comme Sarah — fait choix d'une victime, les accaparait toutes. Elsie, lancée dans la politique, manœuvrait pour les prochaines élections. Quant à Nola, elle venait pour Mlle Vallismer, pour cette belle chanteuse qui l'intéressait, parce que Marcel l'avait aimée, et peut-être aussi parce qu'elle voulait voir s'il ne l'aimait pas encore un peu, malgré l'autre. — Le cœur a de si étranges replis!.....

— Venez à côté de moi, Marcel Andrès! Si Mlle Vallismer chante en français, vous me traduirez les paroles.

— Cette petite Nola en tient pour son Français, disait tout bas Susy railleuse; elle flirte effrontément!

(A suivre.) JAN KERMOHR.

Le Directeur-gérant : LEON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . . 12 —
Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 61

20 Octobre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

L'ART DANS LA POÉSIE

Ce qui distingue les poètes de ce siècle de ceux du siècle précédent, lorsqu'ils se sentent inclinés vers l'artiste, c'est qu'ils parlent volontiers du peintre ou du sculpteur sur le ton de l'ode, tandis que leurs devanciers n'écrivaient que des épîtres. L'ode est lyrique; l'épître est familière et ne comporte pas une grande envergure. Il y faut du naturel, de la grâce, mais elle exclut l'ampleur. Le coup d'aile briserait le frêle tissu de l'épître. Souvenez-vous de Victor Hugo écrivant sur David d'Angers ou Louis Boulanger. Ses poèmes sont des odes.

Un contemporain de cette génération disparue, Adrien Maillard, aujourd'hui plus qu'octogénaire, en son temps l'ami de Victor Hugo, de David, de Sainte-Beuve, vient de publier un volume qu'il intitule *le Fagot d'hiver*[1]. Ce titre m'a fait peine, et je le dis sans ambages, parce que sous sa rudesse il cache une pensée de tristesse. L'auteur a voulu nous prévenir qu'il ne compte plus sur la vie. C'est l'hiver qu'il traverse. Mais cher poète, le printemps, de nombreux étés, espérons-le, vous attendent, et vous aurez à chercher un titre moins douloureux pour votre prochain recueil, qui sera le sixième! Si je compte bien, poète aimé, vous avez écrit depuis trente ans cinq volumes de vers, plus un journal rapide de quatre semaines vécues en Italie. Ce voyage fortuné date de 1876. *Le Fagot d'hiver* est le cadet d'un volume de *Sonnets* paru en 1892, lequel est lui-même le puîné d'un autre volume, *le Long du Chemin*, publié en 1889. Et vous souvient-il d'un frère aîné de ces volumes auquel il vous plut de ne donner aucun nom? Boutade d'homme d'esprit, vous avez appelé ce recueil : *Sans Titre!* Il a dix ans, et je lis sur la couverture cette épigraphe trois fois démentie : *Ultima*. Vous étiez de bonne foi, cher poète; vous pensiez en avoir fini avec l'inspiration, mais l'inspiration reste fidèle aux belles intelligences et aux nobles cœurs, voilà pourquoi ce livre que vous estimiez votre testament poétique s'est transformé déjà dans trois cocidilles et j'en augure quelques autres. Mais je n'ai pas rappelé vos *Paysages et Souvenirs*, l'aîné de vos aînés. Ce livre date de 1868.

Je suis en règle, je n'ai rien omis. Voilà devant moi vos ouvrages tant de fois ouverts et relus. On les peut juger à divers points de vue. Vous êtes philosophe, moraliste, épris de l'âme des sites, mais plus que d'autres vous aimez l'art et savez en traduire le charme dans des vers bien frappés. Le voyageur qui gravit la montagne ne voit qu'une partie du paysage. Quoi qu'il fasse, un spectacle grandiose échappe toujours à son examen. C'est au prix de haltes successives, de stations diverses qu'il lui est permis d'embrasser l'horizon, mais il l'a fragmenté, alors que la nature se déroule dans son unité radieuse pour des yeux moins infirmes que les yeux de l'homme. Bornons-nous au jugement partiel de l'œuvre d'un poète.

Nous avons parlé des relations d'Adrien Maillard avec David d'Angers. Le poète a plus d'une fois évoqué le souvenir du statuaire, non par un sentiment de vanité, mais bien plutôt avec respect et gratitude. Il rappelle, au cours d'une sorte de ballade dédiée par lui au fils du sculpteur, l'effervescence intellectuelle qui marqua l'approche de 1830. Notre poète n'avait pas vingt ans. Je le laisse parler :

— Ce fut alors que votre père
M'accueillit, timide écolier.
Voilà sa porte hospitalière;
Je revois encor l'atelier.
Les bustes roulent leurs prunelles,
Les Victoires battent des ailes,
Dans une belliqueuse ardeur.
Des torses la pâle assemblée
S'agite comme une mêlée.
Ce temps-là me rit dans le cœur.

Les praticiens, en silence,
Fendent le bloc rebelle au fer.
A mesure que l'œuvre avance,
Le marbre fuit devant la chair.
Là, le maître ordonne et surveille.
Il veut que l'enfant de sa veille,
Le colosse au geste vainqueur,
Sente à flots courir dans ses veines
Le sang, les passions humaines.
Ce temps-là me rit dans le cœur.

Déjà nous entrevoyons le milieu dans lequel travaillait l'artiste, mais quels furent les « passants » de l'atelier? Quels hommes répondaient aux appels du statuaire? Sur ce point, Adrien Maillard est aujourd'hui le seul en mesure de renseigner notre génération. Je parlais un jour avec le poète, il y a de cela vingt ans, et voici ce qu'il me raconta : « Me trouvant un matin chez David, quelqu'un frappa. — Ouvre, dit l'artiste. Un étranger pénétra dans l'atelier et alla prendre place sur le siège élevé où se sont assis les illustres modèles du statuaire. C'était Chateaubriand. La séance dura une heure. David sculptait le buste de l'auteur d'*Atala*. L'entretien ne languit pas. Les deux hommes, chacun dans leur sphère, étaient de même taille. Ils parlèrent avec animation pendant tout le temps que dura la pose. Puis Chateaubriand se retira. David se tournant alors vers le jeune Maillard : — Pourrais-tu me dire comment était vêtu l'écrivain? — Je n'ai pas pris garde à son costume, je n'ai vu que son front! — A la bonne heure, reprit David, tu es séduit par la beauté morale, tu sauras atteindre à l'idéal! Et il ajouta en souriant : Je n'en sais pas plus long que toi sur son vêtement, je n'ai regardé que ses yeux! Mais à quoi bon rappeler nos propres souvenirs, le poète réclame. N'a-t-il pas dit lui-même et mieux que nous ne le saurions dire le charme

1. Paris, Sauvaître, éditeur.

étrange de l'atelier de David en ces temps de luttes?

Deux camps se menaçaient, — car la plume est un [glaive.
Mais le noble atelier favorisait la trêve :
Chateaubriand, Guizot, coudoyaient Michelet;
Viennet serrait vos mains, George Sand et Musset;
Et, dans un abandon, un sacrifice insigne,
Victor Hugo voulait sourire à Delavigne,
Lemercier à Dumas, Ingres à Delacroix.
— Il ne vibrait chez eux qu'un désir, qu'une voix :
Renaître en ces portraits tout de vie et de flamme,
Où David sur le bronze allait fixer leur âme!

Les poésies d'Adrien Maillard ne renferment qu'à de longs intervalles le nom de Victor Hugo. Cependant, les deux hommes se sont rencontrés lorsque l'un et l'autre étaient jeunes. Vous souvient-il de Charles Dovalle, le poète angevin, tué en duel par un acteur dont il avait parlé avec irrévérence dans *le Sylphe?* Le poète avait à peine vingt ans. Sa mort tragique fut un deuil parmi tous ces jeunes hommes épris de poésie, de gloire et d'avenir. Mais combien plus cruel encore fut le deuil pour la mère de Dovalle et son frère qui, là-bas, vivaient péniblement du labeur quotidien. Le frère était sabotier. Lorsqu'on eut vidé la chambrette du jeune mort et expédié en Anjou les modestes reliques trouvées chez Dovalle, l'humble artisan mit la main sur de nombreux feuillets couverts de lignes inégales. Le brave garçon comprit que ce devait être là de douces chansons dictées à son frère par la fée rieuse ou pensive qu'il appelait sa Muse. Le sabotier glissa ces feuillets dans un sac de toile, il prit un bâton et s'achemina vers Paris. Une fois parvenu au terme de sa route, il alla frapper à la chambre d'étudiant d'Adrien Maillard qui habitait alors près de Sainte-Beuve, dans le passage du Commerce, rue Saint-André-des-Arts. Là, le pauvre garçon laissa parler ses larmes. Maillard lut rapidement les meilleures pièces de Charles Dovalle, prit le jeune sabotier par le bras et le conduisit chez Victor Hugo. Maillard sut être éloquent. Ce fut lui qui détermina l'auteur des *Feuilles d'automne* à se faire le parrain des poésies de Charles Dovalle. Tout le monde a retenu cette phrase de sa préface : « Que de fêtes, de fleurs, de printemps, de matin, de jeunesse renferme ce portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet ! »

Mais si le culte des gloires provinciales rend aimable, il ne grandit pas un écrivain. On veut l'homme de plume épris des chefs-d'œuvre incontestés. Je tombe sur une ode de mon poète ayant pour titre : *la Vénus de Milo*. Paul de Saint-Victor, qui a si bien parlé de l'impérissable mutilée, n'eut pas désavoué les strophes vibrantes d'Adrien Maillard. Il s'interroge lui-même sur la puissance d'inspiration de Lysippe, l'auteur supposé de ce marbre superbe :

Qu'avait-il pénétré de la beauté suprême,
Pour avoir tant réalisé,
Puisque l'outil jamais n'atteint l'idéal même
Où le rêve s'est épuisé?

Il aura contemplé les gracieux quadrilles
Se baignant aux flots enchantés,
Et, mêlé dans son œuvre, ô Grecques jeunes filles!
Les plus rares de vos beautés.

Ou, nouveau Prométhée assailli d'un vertige,
Escaladant les monts puissants,
A l'Olympe il osa disputer ce prodige,
Pour l'approcher de notre encens.

Par des mots dont la flamme étonne la déesse,
Il dompte son noble embarras,
Et c'est en l'emportant dans un transport d'ivresse,
Qu'il aura cassé ses deux bras!

Ailleurs, c'est Rubens que chante le poète avec une conviction pénétrante :

Anvers seul vous dira son effrayant génie,
L'indomptable dessin sous le pinceau vermeil.
C'est là qu'il règne en maître, et te fait rembrunie,
Venise, qui puisas ta palette au soleil.

Le Louvre est un lieu d'attrait pour Adrien Maillard. Il y passe de longues heures et s'en va, riche d'impressions. Véronèse, Rembrandt, Léonard sont ses dieux :

En face du chef-d'œuvre où Véronèse élève
Des noces de Cana le prestige si grand,
Sont deux rares beautés, merveilles que Rem- [brandt,
Léonard de Vinci, marquent de leur génie.
Une séduction s'en dégage infinie.
On a là des clartés, on a là des amours
Qui nous hantent les nuits, où l'on revient les [jours.
Nul déclin ne s'y fait; un sein jeune y respire;
La patine du temps affine le sourire;
La chair prend des tons chauds, l'or scintille aux [cheveux;
Le regard est celui d'un sphinx mystérieux
Semblant interroger, de sa hauteur sereine.
Ce front pur n'a rien su de la détresse humaine;
Il reste au point sublime où le mit l'idéal.

Mais Adrien Maillard est de son temps. Il ne veut pas demeurer en reste avec nos maîtres vivants. Je le rencontrai un jour dans l'atelier de Carolus Duran. Il semblait pensif. A peine étais-je auprès de lui depuis un quart d'heure qu'il nous quitta. Je ne devinai pas le motif de ce départ subit, mais le lendemain je recevais de lui un sonnet sur le peintre qui, la veille, nous avait accueillis. Carolus Duran revit dans les vers du poète avec une intensité de couleur où les esprits sincères ne trouveront pas à reprendre :

C'est lui votre confrère, ô maîtres de Venise!
C'est lui votre rival, magiciens flamands!
Sa touche large et chaude a des rayonnements
Par qui la grâce augmente et le regard s'aiguise.

Aux femmes, la chair rose, entre des chatoie- [ments
De soie et de velours, dans une gamme exquise.
L'une, royale fleur, sous un dais semble assise;
L'autre a vêtu du bal les corsages charmants.

Un autre de nos maîtres dignement célébré par Adrien Maillard, c'est Jean-Paul Laurens. Voici les vers qu'il a consacrés à *l'Institution des Jeux floraux* :

Quand Florence avait Dante, et qu'elle avait [Boccace,
Sous son ciel bleu Toulouse avait les troubadours,
Portant dans les châteaux les gaîtés de la race
Et le luth qui chantait la guerre et les amours.

« Pourquoi pas couronner cette chanson qui [passe?
Que l'amarante d'or soit le prix du concours! »
— Sept poètes ainsi parlaient sur la terrasse
De jardins tout en fleurs embaumant les faubourgs.

En longue robe, assis près des pins séculaires,
Autour d'eux, le pré vert, le soleil des clairières,
Le mur blanc des villas, de lierres surmonté.

Des jeux floraux ces traits font revivre l'aurore,
Le nid d'où prend son vol, plus tard, Clémence [Isaure.
— La toile d'un grand peintre est l'immortalité.

On trouvera dans les poésies d'Adrien Maillard plus d'une page inspirée par les œuvres maîtresses de Jean-Paul Laurens. Puis, c'est Roybet, c'est Alma-Tadéma dont *la Pluie de roses* a été si vivement goûtée au Salon de 1893.

— Sur ces fronts, empourprés du vin de la bac- [chante,
Les roses vont pleuvoir du plafond entr'ouvert.

Elles tombent à flots, sans trêve. — L'assemblée
Craint de s'y voir noyer, et lutte, échevelée.
— Horreur! les roses font gouffre comme la mer.

Mais l'ami de David d'Angers n'aura-t-il de préférence que pour les maîtres du pinceau? Ne le pensez pas. Le nom de Roty se retrouve à mainte page de ses livres. Le sonnet intitulé *Xénophon* mériterait d'être cité en entier.

De ce bronze on verra mainte console ornée.
— Assis, lauriers au front, le style entre les doigts,
Un casque à ses côtés; — telle est sa destinée :
Soldat, historien, philosophe à la fois.

Un autre sonnet a pour titre : *Roty*, et débute ainsi :

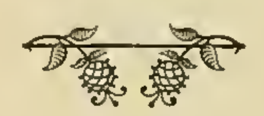
Par ton burin puissant que d'œuvres abordées!

Aucune des manifestations de l'esprit dans le vaste et radieux domaine de l'art n'échappe à notre poète. Il a dit en vers excellents le mérite de Mounet-Sully, la pensée qui se dégage de *Carmen*, par Bizet. L'art dramatique, la musique sont pour lui des sources d'inspiration. Il est même curieux de constater que le dernier recueil de notre poète trahit une évolution de son talent vers la musique. Il chante volontiers tel opéra de Wagner ou d'Hérold, *Stradella, la Dame blanche*, Giulia Grisi. Et l'on sent que le poète n'a chanté que pour lui-même, n'a traduit que sa pensée intime. N'est-ce pas lui qui a laissé tomber de sa plume ce tercet ironique?

— Nul n'estime à l'oubli son œuvre condamnée.
J'encadre dans ce livre, — à peine est-elle née,
La page déjà morte, — et crois qu'elle vivra.

Ne perdez pas votre foi, cher maître : toute page sincère, émue, vibrante et bien écrite, triomphera de l'oubli dans la mesure où les choses caduques de ce monde peuvent durer. Sans doute votre voix discrète empêchera que la foule se détourne de sa route pour prêter l'oreille à vos chants. Mais les meilleures, les plus douces confidences ont besoin d'intimité. Vous avez chanté pour vous seul et quelques amis. L'un d'eux vous trahit et, au risque de vous offenser, signale au public des pages signées de vous dans le silence.

HENRY JOUIN.



LA QUINZAINE

Depuis quelques années, ce ne sont que *Centenaires;* centenaire de ceci, centenaire de cela. Il y en a pour les gens, pour les choses et pour tous les goûts. C'est à croire que — dans ses prévisions — le Destin ait voulu que la fin du siècle XIXe fût constellée de glorieux centenaires. Dans le nombre, quelques-uns nous touchent de plus près, nous, bonnes gens qui sommes voués à l'art, et nous ne laisserons point passer le centenaire de la Lithographie sans lui tirer notre chapeau.

Mais, pourquoi l'a-t-on fait inaugurer par le Ministre du Commerce? Est-ce une constatation et une critique? Je ne saurais en décider et, sans vouloir *pénétrer* le mystère, je me contente de *pénétrer* dans cette Exposition où les morts et les vivants font bon ménage en apparence, mais — au fond — semblent des frères ennemis. Les ans en sont la cause et la mode surtout. Rien ne paraît en effet plus vieillot, plus naïf, plus simplet que la partie rétrospective de l'exposition en comparaison avec la partie moderne qui présente des audaces, des habiletés, des recherches très contemporaines. Le crayon est mou, l'exécution lâchée, la composition romantique en diable et cela est cependant signé de noms retentissants comme Deveria, Tony Johannot, Bellangé, Raffet, Gavarni. Ils étaient de leur temps et voici Chéret et Villette qui sont bien du nôtre, trop du nôtre peut-être, et qui repoussent leurs devanciers dans le rococo Louis-Philippe, avec leur indépendance, leurs mépris des vieilles formules, leur fantaisie exubérante et leur casse-cou artistique.

Les affiches de Chéret ont révolutionné les murailles parisiennes et très crânement encanaillé l'art. Les maîtres sages et les pontifes de la ligne eux-mêmes se laissent séduire et tenter par cette manifestation insolente et capiteuse de l'art saisi dans un détraquement savant de la ligne et une débauche raffinée de la couleur. Puvis de Chavannes vient de sacrifier, lui aussi, à la Muse du pan de mur et, pour le centenaire de la Lithographie précisément, il a fait sa première affiche. *Proh Pudor!*

Pendant ce temps le peintre Carrière, retour d'Allemagne, se plante devant le grand panneau décoratif qu'attend, à la Sorbonne, l'amphithéâtre de l'Enseignement Libre. Voilà un mot bien large que celui de l'enseignement libre. Je m'imagine qu'en représentant un ballet de petites dames dans tout le déclanchement de leurs pattes de grenouilles en maillot, elles représenteraient l'enseignement libre dans toutes ses indépendances et ses allures. Mais il paraît que l'artiste traduit autrement la liberté de l'enseignement et l'exprimera par la grande éducation de la Nature et de l'Histoire. Un Paris énorme et vague pris des hauteurs de Belleville remplira la toile. A gauche, une femme allaitera son enfant — tant mieux! Une jeune fille sera attentive et un homme regardera au loin — tant pis! Je ne comprends pas très bien, là-dedans, je l'avoue, la Nature et l'Histoire. Peut-être ce jeune homme lui en conte-t-il des histoires à cette jeune fille, tandis que cette nourrice représente le lait pur qui n'est ni stérilisé, ni de la ferme des Trois-Canards.

M. Carrière a-t-il été frappé, en Allemagne, des grandes machines picturales de Cornélius ou de la dernière mode germanique, la cravate en aluminium vernie de bleu ou de rouge et qui peut se laver sans inconvénient? En fait d'art de la toilette, c'est là le dernier cri de la Prusse.

En traversant, hier, le parc Monceau dans la chute des feuilles mortes, je songeais à tous les morts que l'on va — l'an prochain — planter en bustes ou en statues dans ses perspectives. Gounod, sculpté par Mercié; Bizet, sculpté par Falguière; Corot, sculpté par je ne sais qui; Maupassant, sculpté par Verlet. Le monument de Maupassant me séduit. Oyez plutôt : Un banc de marbre appuyé à une stèle portant le buste. Sur le banc, une femme, nonchalamment accoudée dans un coussin, lit un livre de Maupassant et sourit. Cette dame est mise à la dernière mode; corsage étroit, manches bouffantes, large jupe de soie. Mais un jour viendra qui n'est pas loin où cette souriante liseuse fera sourire plus encore la dernière mode qui sera peut-être le fourreau de parapluie. Et voilà comment l'art moderne, qui ne voit pas plus loin que le bout de son ciseau, nous prépare de la lithographie de marbre et de la vieillerie à courte échéance.

Le monument de Bizet, lui, est une énorme masse de marbre blanc, rocher brut drapé de branches de laurier et que surmonte le buste du compositeur. Encore une femme, jeune et mièvre, Muse élevant des palmes, plus une *Carmen* assise se tirant la bonne aventure dans des tarots de Bohême. Pauvre musicien mis et laissé de son vivant par la Renommée à une bien maigre ration de gloire et de pain, tandis qu'autour des virtuoses les louis pleuvaient avec les notes.

Padorewsky reçut un cachet de 35,000 francs pour une seule audition à Chicago. L'Amérique lui offre un million dont cent cinquante mille francs pour cent concerts. On paye à Mme Melba une soirée 6,250 francs et à M. Édouard Reszké, 8,000 francs trois chansons. Ce que je leur en chanterai à ce prix-là, des chansons!

Depuis quelque temps, la presse met le feu à toutes les imaginations d'artistes en faisant danser à leur yeux des chiffres fantastiques empruntés au tarif moderne pour les chanteurs et aux souvenirs historiques pour les peintres et sculpteurs. Si Polygnote de Thesos se payait facilement du titre de bourgeois d'Athènes, le peintre Zeuxis — pas si bête — touchait 40,000 francs pour les fresques du Palais d'Archélaüs Ier; Aristide, le chef de l'école thébenne, empochait les 100,000 francs que Mnason lui comptait pour sa *Bataille avec les Perses* et Apelles recevait de la ville d'Éphèse 1,200,000 francs pour un portrait d'Alexandre le Grand.

Sur ces données, il n'est pas un barbouilleur qui ne rêve de trouver une ville d'Éphèse et de pourctraire quelque Alexandre; pas un marteleur de touches d'ivoire et d'ébène qui ne s'imagine toucher les cachets de Padorewsky.

En attendant, les jeunes compositeurs soupirent impatiemment après la création d'un Théâtre Lyrique où se faire jouer et entendre, un théâtre accessible à leurs efforts et à leurs ambitions. Le Conseil Municipal de Paris, pressenti, a mis quelque enthousiasme dans la réalisation de ce projet. Il a nommé une Commission. On commence invariablement et toujours par là, et c'est aussi par là qu'on finit et qu'on enterre les projets le plus souvent. L'un dit que le Théêtre Lyrique coûtera fort cher; l'autre, naturellement, soutient que ce n'est pourtant pas la mer à boire et qu'un bon directeur équilibrera facilement les recettes et les dépenses. Ce qui est certain en tout cela, ce sont les dépenses; quant aux recettes et au bon directeur, c'est une autre affaire.

Certes, ce n'est pas *l'Œuvre d'Art* qui fera la guerre à ce projet; il fait des vœux au contraire pour que toutes les manifestations de l'art trouvent leur libre production. Nous savons trop combien de talents restent dans l'ombre, de talents musicaux surtout, faute de pouvoir se présenter au jugement du public. Les peintres, les sculpteurs ont les expositions publiques, les galeries privées. Mais les pauvres musiciens ont besoin de tant de gens ou de tant de choses pour être mis en lumière et se faire jouer! Pour ma part, j'en sais bien trois ou quatre qui vieillissent encore ou sont morts déjà dans l'inconnu, avec de grands talents et de belles œuvres dans leurs cartons cependant. Pauvres gens qui ont en vain barboté dans de longs, terribles et inutiles efforts!

AIMÉ GIRON.

EXCURSIONS D'ART

A bord du « Kong Trygve »

A Rouen. Au port. — Des pavillons, des cheminées fumantes, des grues qui tournent avec, au bout de leur bras de fer, la charge d'un tonneau de charbon, des matelots au béret tout versé sur une oreille, des planches par piles symétriques et où le pied glisse. Un navire, le *Kong Trygve* avec son équipe active à décharger des ballots gris, trois pas sur la passerelle, un salut au second et me voilà en terre étrangère : « Capitaine Bille, s'il vous plaît? » Je pénètre dans la cabine du capitaine, confortablement luxueuse dans son décor de tables pratiques, scellées au sol, d'étagères à rebords, de photographies et de gravures où le *Kong Trygve* est beau dans l'élan hardi de sa fine proue sur les mers calmes. Le capitaine paraît. C'est un homme jeune encore, dont la physionomie exprime à la fois franchise et gravité. Il ne sourit pas, il s'enquiert gravement. J'aime cette froideur bien du Nord, cet accueil de réserve : voilà du changement. Avez-vous remarqué que chez nous les présentations sont accompagnées d'un spirituel sourire qui, lorsqu'il n'est pas protecteur de prime abord, signifie sans plus ample informé amitié acquise. Les gens du Nord prennent plus sûrement leurs précautions. Ils ont raison. D'ailleurs, le capitaine ne persiste pas dans cette réserve. Sur la citation du nom d'un ami commun, le voilà mon ami. « Ah ! vous connaissez Lugné-Poé? Et l'Œuvre? Que devient cette scène? » J'expose le programme de l'ami Lugné, programme qui est, pour cette saison, étonnamment riche et neuf. Nous causons de l'impression en Norvège que firent, l'autre année, ces représentations en *français* des œuvres d'Ibsen. Lugné y fut goûté comme à Paris par un public choisi, intellectuel, en avant. Les étudiants de Christiania et de Stokolm sont, pour la plupart, actifs dans leurs idées et novateurs. C'est un peu la raison pourquoi Bjornson, qui est absolument l'expression du parti radical, est si fort considéré par le public *pensant* du théâtre de Christiania.

Quelques détails sur le théâtre de là-bas : On n'y comprend pas *Solness*. L'opinion courante est que Ibsen s'y mit en présence du public et que son rêve s'y agite confusement. Au surplus, on ne se gêne pas en Norvège pour mettre les points sur les *i*. Ibsen, paraît-il, boit. *Solness* serait une œuvre conçue au voisinage de l'Aquavit. (L'aquavit est fort en honneur, mais faut-il s'en plaindre. Le kennedy trois étoiles du capitaine m'a laissé un trop exquis et subtil souvenir pour que je ne rende en passant aux spiritueux scandinaves l'honneur qui leur est dû.) Dans l'esprit local, — et voilà quelque chose qui doit fort nous étonner, — les admirables *Rosmersholm* et *Dame de la mer*, qui furent de nos premières joies norvégiennes, ne sont pas de tempérament norvégien. Ce sont des thèses humaines, entièrement inusitées — nous le savions — mais aussi un peu ridiculisées — ce que nous ignorions.

L'Ennemi du peuple est, par contre, désormais la Bible des radicaux révolutionnaires de Norvège. Au pays des fiords, un radical révolutionnaire, c'est un républicain. Quant à Ibsen, et malgré son *Ennemi du peuple*, il n'est pas républicain, il est profondément aristocrate. Il a des décorations de là-bas et les porte au Grand-Hôtel, ostensiblement.

Tous ces détails, exposés en une manière d'ironie par l'aimable capitaine Bille, ne diminuent aucunement en lui la grande admiration qu'il professe (à l'exemple de tous ses compatriotes) pour pour le génial écrivain.

L'ironie, je le répète, égaye maintenant la figure de mon hôte, les cigares s'allument, les seltz-aquavit pétillent aux verres. Bon vivant, il se flatte de l'être, le capitaine, et prend plaisir à citer la parole de Hugues Le Roux, qui voyagea à son bord : « Un bon Normand, de bonne race, merveilleusement renseigné sur le monde. » Je m'arrête alors, avec la transition de Hugues Le Roux, à la description du pittoresque de ces pays glacés l'hiver et d'un charme si intense à la belle saison. Mais le capitaine me prévient : « Je ne suis pas poétique : je vais vous parler de mon beau pays comme je l'ai vu par mes yeux. Vous interpréterez artistiquement, vous lirez dans mes paroles réelles votre rêve si vous le voulez, je ne connais, moi, que la précision. » — Merci, mon capitaine, votre émotion n'en sera que plus pénétrante pour votre auditeur, tout à l'heure, lorsque vous préciserez avec une si éloquente minutie les beautés des fiords et du soleil de minuit : — « La Norvège est le plus beau pays « du monde ! Mon *Kong-Trygve* fait ré« gulièrement le voyage de Rouen à « Christiania et je vous assure que « c'est toujours un beau spectacle pour « moi, lorsque, de la passerelle, je dé« couvre le fiord de la capitale, obstrué « de glaces l'hiver, et d'un bleu intense « l'été, d'un bleu que vous ne connais« sez pas ici. La Norvège est belle, « voyez-vous, par sa nature; cette na« ture y est d'une puissance inouïe dans « sa végétation, dans la forme de ses « montagnes, dans la couleur de ses « eaux, dans le pittoresque des gens, « dans le silence, dans la lumière. Une « nuit dans le fiord! Et à Nordcap, le « soleil de minuit! Pour un artiste, « mon pays est un groupement unique « de prétextes d'art; plus que la Suisse, « je l'affirme, à cause de la grande « pureté de l'air et de tout ce qui n'est « déjà plus, chez nous, européen. Là, « vous aurez des plaisirs neufs, des « sensations inconnues. Il faudrait un « génie de votre pays transporté là-bas « et rapportant des émotions. Un de vos « compatriotes s'y est risqué. Il a vu, « son livre est intéressant. Mais en de« hors de l'anecdote, que d'autres sou« venirs à rapporter d'un voyage aux « pays scandinaves. Le voyage! combien « facile. S'il faut vous donner des dé« tails clairs, nets et pécuniaires, s'il « suffisait de cela pour décider les tou« ristes français à risquer un peu Chris« tiania au lieu d'éternellement le Vésuve, « Vichy et le Mont-Blanc, je vous dirai « ceci : 115 francs vous suffisent à join« dre en bateau la capitale de la Nor« vège ; le trajet ne dépasse pas, par « le beau temps, trois jours. Bergen est « le centre des touristes (côté ouest). « Tout autour, au nord et au sud, ce « sont les admirables fiords qui ne sont « autres que « des branches de mer » « pénétrant dans des fissures de mon« tagnes. Voyez l'effet géant de cette « excursion sur l'eau paisible des fiords, « dans la largeur moyenne de deux milles « anglais environ. Dites-vous bien que « vous ignorez ces effets de profondeurs « intenses, la beauté des montagnes « vertes d'extraordinaires sapins et tout « l'imprévu des maisonnettes rouges, des « neiges et glaces lointaines et le mira« cle de lumière que réalisent les soirs « tombant sur le fiord. — Voir entre « autre Hardanger-Fjord. — Pour les « voyageurs soucieux de leur bien-être, que « vous dire? Stalheim-hôtel, confortable, « dressé au sommet de la montagne, se « signalant la nuit par d'immenses pro« jections électriques jusque sur la mer. « Je vous parlais de Nordcap; des va« peurs, des steamers luxueux y condui« sent, à des tarifs qui paraissent à tous

Hélio BUIRETTE et FAYET, Paris

LA SUISSE SECOURANT LES DOULEURS DE STRASBOURG (BARTHOLDI)

L'Œuvre d'Art — Paris

Hélio Boirette et Fayet, Paris.

AU BORD DE LA RIVIERE (J.-H. ZUBER)

L'Œuvre d'Art — Paris

Hélio Berthaud et Favet, Paris

A CONSTANTINOPLE, SOUS LE REGNE DE L'IMPERATRICE EUDOXIE (F. LAFON)

L'Œuvre d'Art — Paris

« les Français, et à juste titre, d'un bon « marché extrême.

« De Drontheim au Cap Nord, c'est « huit jours au plus. Et quelle succes- « sion de merveilles! De Drontheim à « Christiania, c'est 20 heures de chemin « de fer. Qu'est ceci? A Nord-Cap, où « s'érige la statue commémorative du « Roi Oscar, on assiste au spectacle « du soleil de minuit. Il surgit au-dessus « des flots comme une cire énorme et, « dans le silence de la nuit froide, l'ap- « parition fantomatique de cet astre, « qu'on dirait au moment de mourir, « est des plus solennelles. Vers le Pôle, « vers le Nord, vers l'Inconnu, les regards « vont sur les flots rouges, et le Sud « semble, loin, en arrière, perdu à jamais « dans la distance, oublié. Oh! les soli- « tudes des mers glaciales! »

Le capitaine s'était défendu de poésie. Je l'ai surpris ici en flagrant délit de lyrisme.

« Souvent aussi, le pays est rude. « J'ai connu de dures passes, ajouta le « capitaine Bille dans une soudaine tris- « tesse. Le froid! La mer bloquée, la « Baltique dangereuse! Un voyage de « Christiania à Christiansand dure d'ha- « bitude 16 heures. Je l'accomplis, cer- « tain hiver, en cinq jours et cinq nuits. « Il fallut forcer la glace dont la pres- « sion nous étreignait. Le *Kong-Magnus*, « y eut en une seule fois trente-deux « membrures rompues. Une centaine de « tonnes de glace sur le pont, et les « grues, habillées de glaçons, un pied « et demi d'épaisseur au devant de la « passerelle, le cabestan, les panneaux, « tout le bord, sauf la cheminée, dissi- « mulé sous le terrible manteau blanc. « 8 heures pour ouvrir un panneau! »

Et, dans toutes ces phrases hachées, je devinais le souvenir fébrile de hâtifs commandements de l'exécution de qui dépendait le salut. Et maintenant: « Com- « pensation! La mer du Nord comme « un lac, et son ciel clair sur les flots immobiles, par certains beaux jours d'été. »

J'avais suffisamment de documents pour en grouper un beau bouquet d'encouragements à qui désire voir d'autres cieux que les pèlerinages ordinaires des snobs et des villégiaturistes aux goûts séculaires. J'ai cité des chiffres, j'ai donné des noms, qu'on me pardonne et qu'on en remercie le capitaine. Nous ne voyageons pas assez. Nous n'osons pas assez. Quand, vingt années la file, nous aurons vu le Pilate et le Forum, la Suisse et l'Italie, que saurons-nous de plus. Il est un fait, c'est que, dans ce journal d'art, je m'adresse surtout aux artistes, aux courageux artistes qui vivent de peu en voyage, s'il faut vivre de peu, et qui préfèrent moins bien dîner s'ils ont l'espoir d'arriver à temps pour assister à beau spectacle. Ceux-là me comprendront, parce que, déjà, ils aiment la Norvège qu'on a insultée dans ses brumes, ces détestables brumes où luisent comme des flambeaux, qu'on voudrait abaisser au rang de nuisibles falots, les pensées de Grieg le musicien, de Thaulow le peintre, de Bjornson et d'Ibsen. Allons là, allons voir. En sommes-nous encore à discuter pour savoir si du Nord ne peuvent venir des clartés? Et, après *Brandt* qui nous fut si bellement révélé, n'hésitons plus. Nous ne pouvons que gagner à compter parmi nos amis un peuple, un pays où la Pensée travaille en beauté concurrement à la nature qui y œuvre magnifiquement.

Et que, malgré les critiques influents, qui cimentent leurs convictions au macadam des boulevards, qui haussent leur compréhension d'art jusqu'à — et exclusivement — trois ou quatre pontifes du pinceau, en France, qui crient haro à la musique de l'Étranger, nous tendions la main à la Scandinavie qui peut nous instruire. Aussi bien pareille union intellectuelle me sera-t-elle moins suspecte que toute autre, pour ce qu'au moins elle ne se fondera pas sur des raisons politiques, des rectifications de frontières, des préséances d'ambassadeurs et d'hypocrites échanges de décorations multicolores et multiformes.

PASCAL FORTHUNY.

LA VIE LITTÉRAIRE

Un Écrivain Paysagiste

RENÉ BAZIN

« Vois avec des yeux » dit un proverbe arabe qui ne fut jamais vain et ne le sera jamais entièrement. En tous cas, il ne saurait moins l'être que pour nous. C'est un fait que nous employons nos yeux à tout autre chose qu'à remplir leur destinée. Nous ne les laissons plus voir. A peine si nous les laissons apercevoir un peu de ce qu'ils regardent. Au lieu de les promener sur les spectacles généreux de la vie extérieure, nous préférons les laisser dans la contemplation de notre indigente mémoire. De ce fait, ils font bien plus, auprès de nous, fonction de conservateurs que de procurateurs de sensations. Et c'est une faute, de leur part et de la nôtre, car ils n'ont point été créés pour cela, et nous ne sommes point organisés pour sentir de la sorte.

— Remarquez, en effet, combien sont rares les hommes qui peuvent examiner un paysage, un monument, un tableau célèbre, sans immédiatement en ressentir une impression très littéraire. Sur l'instant ils ne sont pas possédés par la chose elle-même, mais par tout ce qui a été dit ou écrit sur elle. Aussi neuf que le sujet soit pour eux, ils en reçoivent une impression de déjà vu. En un mot, nous ne voyons plus, les trois quarts du temps, avec les yeux du corps, mais avec les yeux de l'esprit. C'est un défaut de notre culture, et, il est vrai, un défaut parfois extrêmement savoureux quand il entre dans la composition d'une intelligence supérieure. M. Paul Bourget, M. Maurice Barrès, en ont, par exemple, tiré des effets incomparables. Mais c'est aussi un défaut très réprouvable et qu'il faut relever chez le commun des hommes. Là, il ne trouve aucune excuse n'y trouvant nulle contre-partie. Là, il apparaît naturellement comme la déviation d'un instinct naturel. Là, il faut le combattre.

Je crois que pour cela il n'y a pas de moyen préférable à l'opposition de natures droites, harmonieuses et sereines. Si elles ne sont pas nombreuses, elles offrent toutes, par contre, l'exemple d'une belle vigueur. On dirait qu'elles ont senti la maladie des autres et s'en sont préservées par les mesures les plus énergiques. Elles voient volontairement. A l'inverse de la généralité, elles se servent de leurs yeux le plus simplement du monde et réussissent toujours à s'en servir d'une manière admirable, avec une ampleur et une précision sans pareilles. Que je voudrais pouvoir vous citer, à ce sujet, les descriptions de Melle, Bernardini sur les pays scandinaves; qu'il me plairait d'étudier en votre compagnie les livres de M. René Bazin revenu, il n'y a pas longtemps, d'une excursion en Espagne, et qui vient de nous donner, comme journal de voyage, un des livres les plus beaux que je connaisse dans le genre! Si vous voulez bien, nous nous en tiendrons à ce dernier pour aujourd'hui. Les commentaires de son talent n'auront pas de peine à remplir cet article.

M. René Bazin revient d'Espagne, mais il a d'abord été en Italie, et nous reprendrons ses voyages par là même où il les a commencés. Sa première relation n'est toutefois pas celle de son premier voyage. Il connaissait déjà l'Italie avant d'écrire sur elle. Son livre *A l'Aventure, croquis italiens*, est l'histoire d'un retour en Piémont, à Venise et à Rome. Aussi n'est-elle pas autant vivante que celle de son entrée en Espagne. Elle est cependant pleine d'attraits; elle offre toutes sortes de qualités que vous chercheriez vainement ailleurs; elle présente enfin le journal de route d'un homme curieux et sincère, les observations d'un esprit éclairé et elle est bien écrite. Il ne lui aurait pas fallu tant de vertus pour me séduire, et je compte que vous ne lui demanderez pas plus de mérites pour vous convaincre de sa réelle valeur.

Ce qui charme tout d'abord, chez M. René Bazin, c'est la virginité de son âme devant un pays inconnu de lui. Non point qu'il ne l'ait étudié avant de s'y rendre. Mais il s'est défié de ses études, mais il s'est dit que toutes ses notes ne valaient pas un coup d'œil jeté par une portière de wagon. Et il a tant oublié au moment de voir, et cet oubli lui a permis de voir exactement ce qui d'aventure se trouvait sous ses yeux. Il est à la fois le voyageur le mieux renseigné et le tou-

riste le plus amoureux d'imprévu qu'il soit possible d'être. Il voyage un peu à la manière des bohémiens, ayant pour tout guide la fantaisie d'un goût très sûr ou l'intime émotion de son cœur. Au résultat, il voyage comme il faut, parce qu'en voyageant il ne cherche pas à faire autre chose.

Il voit, parce qu'il a le goût de voir. Je n'en prends, pour preuve, que ces quelques lignes de la préface de son livre *A l'Aventure :* « Il y a autant de manières de voir et de voyager qu'il y a de fantaisies et de projets d'étude ou de plaisir, et de souvenirs même en chacun de nous. Tout ce qui change nos âmes change aussi nos yeux. En revoyant les choses, nous ne les retrouvons plus exactement les mêmes. L'intérêt qu'elles avaient hier ne ressemble point a celui qu'elles ont aujourd'hui. On croit recommencer un voyage, mais l'illusion tombe vite : on est allé dans le pays et c'est tout ». Avez-vous la preuve de ce que je vous disais, qu'il faut voir bien dès la première fois et pour toujours?

De ce que ces *Croquis italiens* soient une manière de reprise, ils n'en composent pas moins un fort bon livre. Ils nous offrent une galerie de paysages absolument inédits. Et comme M. René Bazin les a peints admirablement! Comme d'une touche rapide et ferme il donne du caractère au site le plus ingrat, et comme il sait, quand le site est beau, en retracer fidèlement la grandeur! Il y a, dans ces croquis italiens, quelques pages que je ne puis me lasser de relire. Ce sont celles qui ont trait à la petite ville d'Assise. Que vous dirais-je en ces lignes de critique qui vaille le moindre mot de leur description inspirée? Permettez-moi plutôt de vous en citer quelques fragments.

Oh! cette petite ville religieuse et guerrière, comme elle est bien posée! Elle développe en demi-cercle, à moitié de la montagne, ses maisons toutes anciennes. Sa citadelle, démantelée, isolée sur un mamelon, dit qu'elle fut redoutable, et deux églises, aux deux extrémités, rappellent les saints qu'elle vit naître.

Il faisait sombre dans l'église basse, divisée par de gigantesques pilliers. A cause d'eux, l'œil ne l'embrasse pas tout entière. Elle se révélait lentement à moi, chapelle par chapelle. Ses fresques, dans le jour affaibli, n'avaient guère que la valeur de dessins à peine teintés. Elles célébraient, avec la sincérité de l'art ancien, les prophètes, les sybilles, la vie de sainte Marie-Madeleine, celle de sainte Marie l'Egyptienne, la gloire des trois vœux de l'ordre seraphique, pauvreté, obéissance, chasteté, celle-ci représentée si joliment par Giotto sous les traits d'une jeune fille dans une tour que garde la Bravoure. Cette sincérité, cette foi du peintre en son sujet faisaient l'unité de toutes ces œuvres, dues au pinceau de dix peintres, et que diversifiait, en effet, la fantaisie d'âmes bien différentes, les unes sévères, portées vers les scènes où éclatent la crainte, la force ou le néant humain; les autres, délicates, élégantes, harmonieuses, éprises de la vie, ennoblie, transfigurée, où passent les anges, où les miracles abondent, où l'on sent dans l'humanité qui s'agite, souffre et prie, se réjouit ou meurt, toute la quantité de divin qu'elle peut tenir.

Je ne doute point que ce soit pour goûter des sensations neuves en Italie que M. René Bazin ait visité dans un troisième voyage les provinces qui lui restaient à connaître. *Sicile* a pour titre son deuxième journal de route. Mais, auparavant, il a vu Tunis et Malte. Je ne vous parlerai cependant que de la Sicile parce qu'il me semble que l'auteur s'est ému la plus que partout ailleurs. Il y aborda à la suite d'une traversée des plus heureuses et qu'il nous rapporte comme il suit :

Je me rappellerai toute ma vie de la beauté de cette nuit, entre Malte et Syracuse. Nous nous étions embarqués au coucher du soleil, par une mer calme et un ciel légèrement embrumé. Peu à peu, tous les voiles qui atténuaient la lumière du jour disparurent, et l'autre, la belle lumière d'argent bleui, emplit l'espace immense où nous glissions, presque sans bruit et sans le moindre vent. La surface de l'eau n'avait pas une ondulation. Elle était d'un azur transparent, coupé de reflets de nacre, très doux et tres longs, comme si toutes les perles enfouies se deroulaient en colliers. La flore et la faune de l'abîme doivent remonter par ces grands calmes. Des formes souples glissaient partout où se posaient les yeux. On sentait de tous côtes la vie repandue et heureuse. Les étoiles de là-haut laissaient traîner sur la mer, même les toutes petites, des milliers de fil d'or qui nous suivaient en tremblant. Jamais je n'ai tant vu de splendeur voilée, tant de paix, tant de douceur ensemble. La pensée flottait, abandonnée, sans horizon comme en un rêve. Je me demandais s'il n'allait pas apparaître un char traîné par des dauphins, des enroulements d'écailles, des lueurs blanches fuyant vers des fêtes inconnues. Et toute la nuit fut belle ainsi, à ravir.

On ne saurait commenter de telles émotions. On les partage ou autrement on les réprouve. Mais je crois que le meilleur est de les partager dans toute leur violence. L'Italie n'a rien perdu de sa poésie et, pour ceux qui restent dignes de la comprendre, elle demeure toujours la terre sacrée « empire du soleil, maîtresse du monde, berceau des lettres », ainsi que la baptisa Corinne du haut des marches du Capitole. Et je vous dirai encore, je n'envie personne davantage que cet ami de M. René Bazin, le peintre Dévastard, qui laisse sa belle tête d'apôtre blanchir tout doucement dans la lumière romaine. Il arriva un jour dans la Ville, se proposant d'y passer quelques semaines; il y vit depuis quarante ans. Il était venu lui demander la gloire et elle lui a donné la paix. Il préféra la garder entre les murs de son clair petit atelier, sur les hauteurs du Janicule, plutôt que de poursuivre, sur des routes nouvelles, l'incertitude de l'avenir. Parce qu'il ne s'était point trompé sur elle, l'Italie n'a point trompé celui-là.

L'Espagne ne doit pas être plus belle que l'Italie : cependant *Terre d'Espagne* est un meilleur livre encore que *Sicile* et *A l'Aventure*. Je vous préviens que je n'essayerai pas de rechercher pourquoi. C'est dans les âmes les plus limpides qu'on trouve les plus impénétrables mystères. Je perdrais mon temps à vouloir éclaircir celui-ci. Essayez-le de votre côté; moi je préfère relire le livre une fois de plus, abandonner tout labeur intellectuel pour me réjouir au milieu de ces descriptions qui rendent les paysages, les peuples, leurs institutions et leurs mœurs, aussi sensibles pour nous que si nous nous trouvions en face d'eux. M. René Bazin possède bien ce don d'exprimer la vie. A sa volonté les mots palpitent, sourient ou vous émeuvent jusqu'aux larmes. Toujours j'ai pensé que son talent tenait un peu de la magie et il est juste de dire qu'il a parfois des habiletés de magicien. Cagliostro, parait-il, faisait voir aux Parisiens la terre américaine à travers une carafe d'eau de source. M. René Bazin fait de même sans que, pour lui, ce soit autre chose qu'un jeu. La *Terre d'Espagne* ne nous a jamais été mieux montrée qu'au travers de son style clair et frais, coulé de source, lui aussi.

Il a visité toute la Péninsule en un seul voyage et son livre en garde une parfaite unité. Que de choses, de villes et de gens différents il a pourtant rencontrés! Ne croyez point que Salamanque, la ville rose, ait la même apparence que Grenade ou Tolède, ou Cordoue. En Espagne, la division provinciale n'est pas seulement une division administrative, mais encore une division de climats et réellement de sangs. Cela lui permet d'offrir au voyageur une variété des plus séduisantes. La capitale, Madrid elle-même, a son caractère propre qu'elle s'attache à conserver. Il en va pareillement pour toute l'Espagne qui ne perd rien de son harmonie générale dans sa bigarrure. Elle offre aux yeux un vaste bouquet où chaque fleur garde jalousement son parfum, sa nuance, et duquel, si j'en crois M. René Bazin, il est triste de se détourner.

Je ne donnerai point de citation de ce livre sur l'Espagne. Ce serait le démembrer. Il faut le lire tout entier, d'un seul trait, en s'abandonnant à la tendre volupté de ses phrases écrites sur le pays le plus voluptueux du monde. On dirait qu'elles lui ont emprunté toutes les douceurs dont elles sont remplies. M. René Bazin ne sait pas seulement bien voir, il sait encore bien se souvenir.

Et je crois que voila suffisamment démontrée la raison de ce premier titre : *Un Écrivain Paysagiste*. De lui-même il n'exprime pas grand'chose. Mais la chose, le talent qu'il veut caractériser, est un des plus fins et des plus agréables que j'ai rencontrés. Allez en Italie et en Espagne avec M. René Bazin. Après vous ne voudrez plus voyager qu'avec lui.

MAURICE KREUTZBERGER.

NOS GRAVURES

BARTHOLDI. *La Suisse secourant les douleurs de Strasbourg.* — L'éloge de ce groupe important n'est plus à faire. Les exposants de 1895 ont conféré par leur vote la médaille d'honneur à M. Bartholdi.

⁂

ZUBER. *Au Bord de la rivière.* — Ce paysage d'un grand aspect est aussi une page de grand style. M. Zuber qui n'en est pas à son coup d'essai, il s'en faut, n'a rien fait selon nous de supérieur à cette œuvre de franche et belle allure.

⁂

LAFON. *A Constantinople, sous le règne de l'impératrice Eudoxie.* — L'antiquité revêt toujours à nos yeux un charme puissant, et le IVe siecle appartient à l'antiquité. Mais M. Lafon a su traiter son sujet avec une maestria qui fait de lui l'un des suivants de Delacroix.

⁂

ERNST. *Soirée triomphale.* — Le peintre nous donne le spectacle d'un retour de chasse, mais de chasse au fauve, et ses tueurs de lions sont des Arabes. La scène est vigoureuse et nous reporte aux meilleures pages de Decamps.

H. J.

Marcel Andrès

(Suite)

— Crédit illimité chez son banquier ! répondit Sarah — mais elle en sera pour ses frais — il est fiancé ou à peu près.

— Miss Susy, je flaire quelque chose de mauvais dans l'air, disait Abel. La pauvre Française va se trouver en face d'un conflit américain. Si belle que soit sa voix, c'est la dernière chose dont on s'occupera !

— Vous savez à quoi vous en tenir là-dessus, Abel, ayant tout préparé !

— Du tout ! miss Susy. Mais si vous voulez, faisons un pacte : Soutenez mon candidat, je soutiens votre chanteuse. Sur un signe de moi, Mlle Vallismer perd cent ennemis qui se changent en alliés.

Susy haussa les épaules :

— Voyons ! qu'y gagnerais-je ?

— Un ami.

— Vous ?

— Moi !

— Est-ce un bénéfice ? entre journalistes, Abel, nous savons trop ce que nous valons ou ce que nous ne valons pas. Nous aurions de la peine à nous regarder sans rire.

— Miss Susy, aimé par une femme comme vous, joignant son esprit, son talent, ses capacités aux miennes, je bouleverserais le monde !

— Oh ! Dear ! cela ressemble à une déclaration ! Cela fait un étrange effet ! Dites-moi combien déjà vous en avez fait, je vous dirai combien j'en ai reçu.

Mlle Vallismer faisait son entrée ; belle, calme, regardant paisiblement la foule. Sa toilette était un chef-d'œuvre de bon goût ; simple en apparence, mais exquise, reposante au milieu de tous ces tapages américains. Cela fit une impression confortable à Marcel ; il lui sembla respirer une bouffée d'air du pays.

« Elle est encore deux fois plus belle ! pensa-t-il ; est-ce étrange qu'une telle enveloppe cache une créature sans cœur ! »

Il n'eut pas le loisir de faire de plus longues réflexions — une salve d'applaudissements à son entrée provoqua des « chut », des murmures, une sourde agitation, des grondements précurseurs d'orage...

— Tiens ! tiens ! dit Sarah se tournant à demi pour voir la salle, nous aurons partie complète : double représentation !

Nina surprise leva les yeux sur le public ; un éclair passa dans son beau regard hautain, ses narines se gonflèrent ; mais une brusque réflexion amena un léger haussement d'épaules, puis un sourire de reine qui attend la fin d'une émeute.

— Bravo ! cria Nola.

Marcel inconscient lança à Nina le bouquet de Nola.

— Ces Français sont-ils ridicules ! murmura Sarah !

— C'est une vaillante ! dit Elsie.

— Voulez-vous, Susy ? dit Abel penché vers la jeune fille ; il est temps !

— Oui ! mais... pour le candidat seulement !

Abel se leva, fit un signe ; des hurras, des bravos éclatèrent, et un silence profond tomba comme par enchantement sur la salle.

Nina avait eu un mouvement de surprise en apercevant Marcel — elle était devenue pâle, ses lèvres avaient tremblé — et puis, ce fut tout. Elle était redevenue subitement maîtresse d'elle-même.

L'orchestre commença la ritournelle ; alors, sa voix merveilleuse, souple, vibrante remplit la salle, intéressant ces belles qui ne s'intéressaient guère qu'à elles, se faisant écouter par ces hommes pour lesquels tout est affaire, depuis la politique, la science, la littérature jusqu'à l'art.

Pour elle, elle avait oublié tout le monde. Elle chantait pour un seul — pour un qu'elle avait vraiment aimé — qu'elle avait sacrifié à l'amour des richesses, qu'elle avait immolé au veau d'or... et qu'elle avait regretté ! Et personne ne comprit ces flots de tendresse ! Les jolies misses avaient recommencé à chuchotter entre elles, admirant, critiquant, analysant cette toilette très jolie... mais décidément trop simple. Et Marcel ému, troublé d'amour, pensait à Marguerite, évoquait dans cette foule sa chère présence, se disant que, certainement, un jour très éloigné peut-être, mais qui viendrait, elle l'aimerait ! Nina avait compris ! compris qu'elle glissait sur une surface inattaquable, qu'une autre avait pris sa place, — cette place à laquelle elle n'avait plus droit. Etait-ce cette petite blonde qui l'enveloppait de son regard ? — mais, à l'instant, il avait pris son bouquet pour le lui jeter !... Etait-ce cette royale beauté, impérieuse, enchassée de diamants comme une idole de pagode ?... laquelle ? les autres n'étaient pas assez jolies. Un grand froid tomba sur Nina. Elle continua son chant avec une pureté, une perfection exquises, mais avec une indifférence absolue. Du reste, elle eut peu de succès. Maintenant, elle allait partir sans avoir échangé une parole avec Marcel, sans savoir si elle le reverrait... le cœur lui manqua... d'un léger signe elle l'appela. Marcel se leva, s'excusant auprès de Nola.

— Au moins, n'oubliez pas que vous nous appartenez, dit-elle ; ne vous laissez pas enlever par votre Française !

— Une minute et je reviens !

— Venez me reconduire, Marcel, lui dit Nina. Vous pouvez faire cela pour une compatriote ! ajouta-t-elle avec un peu d'amertume.

— C'est justement la seule chose que je ne puisse faire ! répondit Marcel contrarié.

— Eh ! bien, venez ce soir à mon hôtel entre 9 et 10 heures ; j'aurai une demi-heure à vous donner. Elle tendit sa main que Marcel effleura et ils se séparèrent.

Marcel rentra chez lui, péniblement impressionné. Revenir à ce passé, c'était comme rouvrir une tombe..... une profonation ! Que pouvait-il se lever de là ? des fantômes pénibles ; un amour mort, cela ne ressuscite pas ! La femme qui n'est plus aimée n'a qu'à mourir..... ou disparaître. Il n'avait plus de colère contre elle, en aimant une autre, mais il eût préféré ne pas la trouver sur son chemin. Pourtant, il lui avait été pénible de voir le froid accueil qu'on lui avait fait ; elle eût mérité mieux — beaucoup mieux ! — Mais aussi pourquoi ouvrir les trésors exquis d'un art affiné à ce peuple né d'hier, à ces amoureux de clinquant ? — Toujours la même ! Nina la chercheuse d'or, creusant son filon, n'importe dans quel sol, n'importe par quel moyen. Et Marcel exhala un soupir où il entrait de la tristesse, une grande compassion.

Pauvre Nina ! pauvre grande âme égarée, entraînée dès l'enfance dans une voie indigne d'elle ! Ah ! qu'elle aurait pû être différente, elle si intelligente, l'âme si profondément artiste ! Elle avait besoin du beau, du luxe, des fleurs, des parfums, de toutes les élégances de la vie — d'un cadre ciselé pour encadrer sa merveilleuse beauté. Et tout cela, elle l'avait trouvé en lui.... Fatalité !.... le démon de l'orgueil l'avait tentée pour la perdre ! Et tout ce chaos de pensées, de tristesses, de regrets flottait devant Marcel quand il entra chez Nina.

Elle se leva tout d'un coup, nerveuse, pâle, la gorge serrée, sans voix.....

Les paroles mouraient aussi sur les lèvres de Marcel. Elle fut la première à se remettre.

— Merci d'être venu, Marcel ! Je me sens si seule, si étrangère sur ce sol américain ! Vous m'apportez un peu d'air de France, cela fait vivre !

— Mais aussi, pourquoi êtes-vous venue ici ? demanda Marcel, n'osant lui dire « Nina » — comme autrefois.

— Pourquoi ?.... pourquoi ! oh ! Marcel, ma vie est faite et défaite de « pourquoi » ardents, amers, navrés. Pourquoi ai-je l'âme ainsi faite que rien de ce que m'a donné la vie n'a pû me contenter ? Pourquoi suis-je née d'un plumage différent de ceux de mon nid ? Pourquoi cette soif ardente, inextinguible ? et à peine les lèvres sur la coupe..... elle se brise ! Oui !.... je vous entends, Marcel, je l'ai brisée ! Ah ! ne craignez rien ! Je ne suis pas de ceux qui retournent en arrière. D'ailleurs, j'ai lu dans votre cœur — vous aimez ! — vous avez retrouvé cette joie ! — Je ne vous l'envie pas ; je suis heureuse que vous la possédiez ; elle m'absout. Ainsi, Marcel, voilà la situation franchement établie entre nous — vous aimez ! — moi ! de mon côté, vous savez que mon cœur est trop grand ou trop petit pour finir dans cette oasis. Mais ne pouvons-nous être amis ? Je le voudrais. Je voudrais..... vous être quelque chose, avoir une part dans votre vie. — Pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Plus tard, je vous dirai ..... c'est compliqué..... Aujourd'hui, parlons de vous. Vous n'avez pas eu hier le succès que vous méritiez et que vous attendiez. Savez-vous pourquoi ?

— Non. Probablement mon genre de talent sans excentricités ni exagérations ne fait pas assez d'effet aux Américains.

— Vous n'avez pas fait assez de réclame ! Si vous aviez annoncé qu'après la représentation vous danseriez sur la corde raide, ou que vous alliez gagner les montagnes avec un orchestre pour apprivoiser un chef commanche et le ramener à Paris, alors vous auriez fait salle comble. Votre impresario ne sait pas son métier. — Nous combinerons cela ensemble.

— Vous restez ici ?

— Ma foi, je n'en sais rien ! Je cherche ici un individu que je ne connais pas, qui est je ne sais où..... au diable ! Si dans quelques jours je ne l'ai pas trouvé, j'irai aillleurs.

— Eh ! bien, attendez-moi huit jours à New-York, nous ferons ensemble notre tournée, moi cherchant l'or, vous cherchant l'impossible. Qui sait ce que nous trouverons ?..... Dix heures ! adieu, il faut que j'aille chanter. Viendrez-vous demain ? Venez déjeuner avec moi, je n'aurai que cet instant de libre. Nous ferons un plan de voyage....... si vous n'avez pas découvert votre précieux individu !

— Précieux ! Nina ; que le diable l'étrangle !

Je vous conterai tout cela demain.

La glace était rompue. Marcel vit avec surprise qu'il pouvait encore passer quelques bons instants

avec cette Nina aux facettes plus nombreuses qu'un diamant bien taillé. Aimait-il moins Marguerite? Non, certes !.... mais il y a bien des cases dans un cerveau et le cœur est assez large pour abriter des sentiments divers.

Cette nuit-là, il eut un « intersigne ».

Il rêva — un rêve très lucide, très réel — où il voyait, entendait et suivait des événements s'enchaînant d'une façon logique et positive.

La nuit tombait sur la petite église de Ker-Ellé ; sous les voûtes de pierre, l'ombre, le froid, le silence; un grand cierge brûlait à l'autel de la Vierge Solitaire, isolé, étonné de faire une lumière dans ces ombres, une pauvre lumière, très triste, un peu tremblante — comme un cierge des morts.

A genoux, le front appuyé contre l'autel, la tête penchée en arrière, se profilait très blanche sur la blancheur du marbre Marguerite priant, fatiguée, le regard sur la vierge de bois mal sculptée, peintes d'enluminages étranges. Elle priait — une prière entrecoupée, parlant à demi-voix, frissonnant d'entendre résonner sa voix dans ce vide.

Une gerbe de grands chrysanthèmes blancs s'éparpillait sur l'autel, comme des papillons fantastiques venus de loin, d'un pays de rêve! Marguerite les avait très bien arrangés — artistement, pieusement — comme des prières vivantes qui resteraient là quand elle serait partie.

Et tant que brûlait le grand cierge elle restait à genoux, redisant sa prière sans forme, incohérente, la tirant brûlante de son cœur blessé et l'envoyant très haut.

« Sainte-Vierge ! vous savez où il est? parlez-
« lui de moi! dites-lui que je l'aime! Vous êtes
« toute puissante : faites-le revenir! »

Et Marcel tremblant se disait :

Qui est celui-là qu'elle aime? Est-ce l'autre? toujours le même! Si pourtant, ce n'était pas lui!

Et maintenant, le cierge brûlait très vite, se fondant, se penchant, tombant à moitié. Et Marguerite pensait : « C'est mauvais signe! »; et Marcel entendait sa pensée comme si elle était parlée.

Alors, Marguerite se levait, collant ses lèvres à l'autel, murmurant des mots d'amour, et debout, le regard perdu dans le lointain, de la main elle envoyait un baiser furtif.

« Oh! Marcel! Que la Vierge vous dise mon
« amour et vous ramène! »

Ah! cette fois il l'avait bien entendu. C'est bien lui qu'elle appelait. Fou de joie, il s'élançait, courant à la mer pour s'embarquer et revenir. Quel méchant rire, cynique, strident, moqueur! Il était en face de lui l'infidèle, le voleur de cœur, le traître à son amour! — Une épée à la main devant Marcel désarmé. D'un coup brusque l'épée entra dans la poitrine de Marcel; la douleur aigüe le réveilla. Une sueur froide ruisselait sur son front. Il l'essuya lentement, ayant peine à sortir de son rêve, à comprendre que tout cela n'était que mensonge!.... Non, il ne le croyait pas. La fin du rêve, oui... l'absurde qui se mêle au vrai — mais les paroles de Marguerite?

L'aube naissait, la ville s'éveillait avec ses bruits : cris de la rue, roulement de voitures, toutes ces dissonances qui sont comme le sang et la vie affluent dans les artères de ce grand corps. Dissonances ou harmonies, Marcel n'en entendait rien! Un chant d'amour chantait plus haut dans son cœur.

Si pourtant elle avait changé d'idée! Si sa pensée, caresse enivrante, était vraiment venue le chercher à travers la mer immense!....

... Tant pis! Malgré la promesse qu'il avait faite il allait lui écrire. Que risquait-il de pire que le présent? Il se trouvait coupable de n'avoir pas même laissé son adresse. Il écrivit :

« Chère Marguerite,

— Non, pas ainsi! C'était trop familier.

« Mademoiselle,

— Impossible! Encore une feuille déchirée.

« Marguerite!

— Oui, c'était bien! Ce nom, rien que ce nom, cela résumait toutes les adorations, tous les enchantements.

« Marguerite,

« J'ai fait un rêve étrange. Vous étiez dans
« l'église de Ker-Ellé. La nuit tombait; vous
« aviez couvert de chrysanthèmes blancs l'autel de
« la Vierge; et, à genoux, le front contre la pierre,
« vous disiez des paroles qui rendent fous ceux
« qui les entendent. Si c'est un songe, ne me
« répondez pas; laissez-moi vivre de ce songe.
« Mais, si par un miracle de Dieu, j'ai vraiment
« entendu et compris vos paroles, dites un mot
« et je reviens!

« MARCEL. »

Et puis, au moment de faire partir la lettre il n'osa plus. Elle le trouvera grotesque, superstitieux!.... Un rêve!.... croire à un rêve!

Il prit maussadement son paletot, son chapeau et sortit. La matinée lui sembla horriblement longue. Perdu sans but dans la foule occupée, il était partout en trop, se heurtant à des gens qui le regardaient en haussant les épaules et passaient. Une jeune miss lui rit au nez, il ne le vit pas. Deux fois il faillit se faire écraser, Machinalement, il prit la route qui conduisait chez Nola. La belle Sarah y était installée, exhibant une nouvelle toilette arrivant de Paris.

— Vous voilà enfin, infidèle! Qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps? Votre Française vous a-t-elle accaparé à ce point que vous oubliez vos amis? Quelle étrange figure vous nous faites? Vous êtes là, et votre esprit n'y est pas!

— J'ai couru la ville dans tous les sens sans trouver ce que je cherchais. Heureusement, ma bonne étoile me conduit chez vous juste pour y trouver miss Sarah!

— Alors, fit Nola piquée, votre bonne étoile aurait été meilleure encore si elle vous avait conduit tout droit chez Sarah.

Miss Sarah dédaigna de questionner! elle regarda Marcel les sourcils légèrement soulevés.

— Miss Sarah, avez-vous eu la bonté de demander à votre fiancé s'il connaît Louis Samé?

— Yes, indeed! fit Sarah avec une vivacité inusitée. Votre ami.....

— Ce n'est pas mon ami!

— C'est votre affaire; cela m'est absolument égal..... votre individu est un porte-malheur.

Il a amené entre mon fiancé et moi une première querelle qui a bien failli être la dernière! Mais il est à la mode et gagne un argent fou!

— Touchant! fit Nola, les belles et fidèles, amours!

— Mais, ma pauvre Nola, le mariage n'est pas une question d'amour, un flirtage que l'on remplace par un autre. C'est une affaire, une très sérieuse affaire qui se raisonne, se pèse, se calcule.

— Enfin, dit Nola, je ne comprends pas bien comment une question si simple, adressée à votre fiancé, pouvait amener une rupture!

— Je n'y ai rien compris non plus! Quand je lui ai demandé s'il connaissait Louis Samé, il a tressailli et m'a plongé dans les yeux un regard qui ressemblait à une dague; puis, il m'a demandé pourquoi je lui adressais cette question.

— Pour le savoir! ai-je répondu.

— Et moi, je voudrais savoir ce qu'il y a entre ma fiancée et cet homme!

Je n'ai pas le caractère très souple; cette manière de possession m'a exaspérée. Je lui ai répondu que cela ne le regardait pas — que je pouvais me garder moi-même que je n'admettais ni questions ni soupçons — que, s'il voulait s'informer de tous les jeunes gens avec qui j'avais flirté, il pourrait lever un régiment — qu'au reste, si ma manière d'être ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à le dire!.... je lui disais alors, de mon côté, qu'un jaloux n'est pas mon fait, que ses yeux sont fort laids quand il se fâche, qu'une Américaine n'est pas une esclave, mais une reine!

Il m'a pris brusquement le poignet à le briser, puis, il s'est mis à rire, s'est jeté à mes pieds, m'a demandé pardon, à sa manière violente, passionnée, se déclarant un sot, un fou — ce qui était vrai! — Quand je l'ai vu repentant, je lui ai dit que je ne connaissais pas ce M. Samé — que M. Marcel Andrès, l'ami de Nola, m'avait demandé ce renseignement, et nous avons fait la paix.

— Et..... le connaît-il?

— Il l'a rencontré à New-York au moment de son arrivée, mais il l'a perdu de vue.

Il le croit à Buenos-Ayres où l'on construit beaucoup ces années-ci.

Tout cela était bien vague!

En rentrant chez lui, Marcel relut sa lettre à Marguerite, mit l'adresse et la laissa là.

Il lui avait promis de ne jamais parler d'amour.

Qu'allait-elle penser de lui, elle qui n'avait jamais faibli!..... Il n'osa pas. — Allons! encore un jour ou deux de recherches, par acquit de conscience, un adieu à Nina et il partirait pour Buenos-Ayres

Le lendemain, sortant de chez lui pour s'informer des navires en partance, il fut saisi de l'aspect désordonné qu'offrait la ville. — Est-ce que Jonathan avait perdu la tête? Quelle mouche l'avait piqué? On dirait une Kermesse, ou plutôt une ruche dont la reine s'était envolée. Dans la foule houleuse emportée par les courants et les contre-courants, on ne pouvait circuler; des groupes serrés criaient, péroraient, gesticulaient; des hommes à cheval se jetaient à travers ces masses vivantes, pilant, pressant, jetant des mots d'ordre ..... ou de désordre — accueillis, tantôt par des hurrahs, tantôt par des huées et des menaces. C'était une véritable émeute. De temps en temps, un coup de revolver égayait l'ensemble comme la fusée isolée d'un feu d'artifice qui se prépare.

— Ohé! Marcel! êtes-vous des nôtres? cria en français Abel monté sur un superbe cheval noir qui piétinait indistinctement amis et ennemis. — Vous voyez! nous tenons notre promesse; l'affaire sera brillante; venez avec nous! voulez-vous un cheval?

(A suivre.) JAN KERMOHR.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS — Un An. . . . . . 24 francs — Six Mois . . . . . 12 — — Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Étranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 62

5 Novembre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

LE JOUR DE L'AN
DES
TRÉPASSÉS

Vous n'y avez peut-être jamais songé. L'un des jours que nous préférons dans l'année est celui où ceux qui nous sont chers s'acheminent le front souriant vers notre demeure. Dès qu'ils apparaissent, nous nous levons joyeux, les mains tendues pour les bien accueillir. La meilleure place au coin du foyer leur est offerte, et les souhaits de santé, de succès, de bonheur sont échangés. Puis vient le tour des souvenirs. On évoque le passé; on revit sa jeunesse, on compte les disparus!

Les disparus! La liste en est longue. Grande est leur foule! Où sont-ils? A pareille date, il y a un an, ils étaient des nôtres, mais le fatal billet ourlé de noir s'est un jour glissé dans notre courrier du matin, et depuis lors un frère, un ami, un maître a cessé de se mêler aux vivants; il est allé grossir la foule mystérieuse des disparus.

> Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière
> Répand un jour plus durable et plus doux?
> Vont-ils peupler ces îles de lumière?
> Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Ainsi parle Lamartine, le poète sans rival dans l'expression de la douleur. Au surplus, Lamartine n'a pas eu en ce siècle le privilège des appels douloureux en faveur des êtres disparus. Victor Hugo, s'adressant à sa fille, n'a-t-il pas écrit ces vers à jamais célèbres :

> Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune, et déjà pensive,
> Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
> Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
> Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
> N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise :
> — Enfant! quand vous prirez, prîrez-vous pas pour moi?
>
> C'est la plainte des morts! — Les morts pour qui l'on prie
> Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
> Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
> Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est froide et sombre,
> Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
> Leur plonge sans pitié ses racines au cœur!

Comment pourrions-nous oublier après une pareille supplication! L'homme de cœur a donc cherché à rétablir, au profit des morts, une coutume chère aux vivants, et c'est à la date du 2 novembre qu'il a fixé le « Jour de l'an des Trépassés ».

Ce jour-là, vous le pensez bien, je me suis mis en devoir d'aller rendre visite aux maîtres de tout ordre, aux artistes dont les toiles ou les marbres sont l'enchantement durable de nos yeux; à ceux qui ont rythmé le rire ou les larmes dans des pages inoubliables, aux interprètes du poète et du musicien, traducteurs inspirés de la pensée des maîtres.

Au moment où je me disposais à entreprendre mon triste pèlerinage, un feuillet jauni par le temps me tomba sous la main. Je transcris ici ce feuillet d'une époque déjà lointaine :

« M. Osiris vient de demander au préfet de la Seine l'autorisation de procéder, à ses frais, à divers travaux de construction ou de réparation de divers tombeaux d'hommes illustres qui reposent dans les cimetières parisiens et dont les sépultures sont « indignes de « leur gloire », soit par leur état d'abandon, soit que rien ne les signale à l'attention de la postérité. Telles sont par exemple, au cimetière de l'Est : Bellini, Grétry, Méhul, Delille, Laharpe, Boufflers, la Dugazon, la Raucourt, la Duchesnoy, le peintre Prud'hon, Lakanal, Fourcroy, l'abbé Sicard, les maréchaux Serrurier et Perignon, les frères Lameth, Camille Jordan, Tallien et de Sèze. Au cimetière du Sud : l'abbé Grégoire, Rude. Au cimetière d'Auteuil : le savant Legendre. Le préfet accorde à M. Osiris, avec quelques réserves administratives, l'autorisation demandée. »

A une époque plus ancienne, en 1879, si je ne me trompe, M. Charles Gueullette s'était inquiété de l'oubli qui s'était fait autour de la tombe de Prud'hon. Notre confrère avait dû procéder à une enquête presque laborieuse pour retrouver cette tombe sur laquelle n'est inscrit aucun nom. La patience, la ténacité de M. Gueullette lui font honneur, aussi je le laisse parler lui-même :

« Voici ce que je copiai sur les registres du cimetière : « 1822. — Du « 27 mars, acquis par Pierre-Paul Pru- « d'hon, peintre d'histoire, un terrain, « n° 14,870, 29e division, à 8 mètres de « l'allée du Dragon, à l'entrée, sur la « droite, à 3 mètres d'Hippolyte. — « Réuni au n° 12,792 : Demoiselle Mayer « Lamartinière, Marie-Françoise-Cons- « tance, âgée de 46 ans. — 4 mètres. »

« Le document était précis et m'apprenait déjà que les deux corps avaient été « réunis » dans le même terrain; mais il me restait à connaître s'il existait un monument, et je me fis montrer, dans l'espoir d'y trouver un indice, la liste alphabétique de toutes les tombes : pas une n'est inscrite au nom de Prud'hon, ni à celui de Mlle Mayer. Je n'hésitai point alors à me rendre à l'allée du Dragon, où je rencontrai sans peine la 29e division. Mais là devaient se présenter de nouvelles difficultés : toutes les tombes que je consultai successivement portent des inscriptions étrangères à mes recherches. Déjà je commençais à désespérer lorsque, précisément à l'endroit désigné sur le registre, mes yeux furent attirés par un mausolée très reconnaissable à sa couleur artistique. Un tilleul protège le monument de son tronc nerveux. Tout autour se dressent des arbres aux branches dépouillées maintenant, mais qui l'ombragent, durant l'été, de leurs rameaux verts. Sur le soubassement, formé de pierres tout unies, repose un sarcophage d'une grande simplicité. Aucun ornement sur les façades; sur les

faces latérales, deux couronnes de chêne et de laurier, entrelacées dans leur cadre de pierre, désignent une double renommée; une torche renversée de chaque côté des couronnes; des palmettes d'angle entre chaque fronton; sur les frontons latéraux, un sablier entre deux ailes, symbole de la nuit et de la mort; sur les frontons principaux, une étoile, image de la lumière et de l'immortalité; sur le couronnement, un chien qui incline légèrement la tête vers la gauche et entr'ouvre la gueule pour gémir. Nul doute! j'étais devant le tombeau de Prud'hon, et le grand artiste, voulant dormir ignoré auprès de son amie, avait défendu qu'on y inscrivît son nom ou même un numéro d'ordre. »

Ainsi s'exprimait, il y a seize ans, M. Gueullette.

Ces révélations pénibles me dictaient l'itinéraire que je devais suivre moi-même; elles étaient un ordre. Je résolus de ne pas me mêler à la foule des visiteurs; il me parut plus digne de m'acheminer vers les oubliés. C'est donc au seuil des tombes délaissées que j'invite mon lecteur à m'accompagner.

Nous ne serons pas nombreux, cher lecteur, dans notre visite à la tombe de Prud'hon au cimetière du Père-Lachaise. L'absence d'inscription nuit au culte que seraient heureux de lui garder ses admirateurs s'il ne se dérobait à leurs hommages par une excessive modestie. Je demande, et vous penserez comme moi, que les noms à jamais aimés de Prud'hon et de Constance Mayer soient inscrits sur le monument qui renferme leurs restes.

A quelques pas, nous sommes chez Jean-Jacques Lagrenée. Vous connaissez comme moi son plafond de l'*Hiver* dans la Galerie d'Apollon et son tableau *la Mélancolie* au Musée du Louvre. Hélas! Lagrenée n'a plus de tombe. Une simple borne portant le n° 32,940 marque l'emplacement où il repose.

Dans un autre quartier, spécialement réservé aux peintres et aux musiciens, nous voici chez Vandaël, le peintre de fleurs justement célèbre au début du siècle. Il n'est que temps de sauver sa tombe.

Voici une grille à demi brisée, clôture ironique de l'espace occupé par la tombe de Vincent, peintre d'histoire, membre de l'ancienne Académie de peinture en 1782 et de l'Institut en 1795. Son *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone* est connu. Ce qui l'est moins, c'est une lettre du 29 décembre 1812, écrite à Pierre-Jean David, qui, plus tard, s'appellera David d'Angers et qui, en ce moment, est pensionnaire de l'Académie de France. Dans cette lettre, Vincent apprend au jeune David qu'il prend soin des intérêts de son père, humble sculpteur sur bois, dont la situation touche au dénuement. Vincent ne se borna donc pas à être un peintre estimable : ce fut un homme de cœur.

Girodet, le peintre acclamé d'une époque disparue, l'auteur du *Sommeil d'Endymion*, d'*Une Scène du Déluge*, d'*Atala au tombeau*, est perdu dans notre nécropole parisienne. Encore un jour, encore une saison et la dalle brisée, souillée, déshonorée qui le recouvre ne protégera plus sa mémoire. Des pieds indifférents fouleront la dépouille du maître, moins respectée que celle de la fille des forêts dont il a rappelé les humbles funérailles avec une si pénétrante émotion.

Que veulent dire ces troncs coupés qui entourent la tombe de Grétry? A quoi songent donc ceux qui ont ainsi dépouillé la dernière demeure de l'auteur applaudi de *Richard Cœur de lion*, mort en 1813 dans la délicieuse retraite de l'Ermitage, à Montmorency, jadis habitée par Jean-Jacques Rousseau! Vite un peu d'ombre et de verdure au tombeau délaissé de Grétry!

Le plus bel éloge qui ait été fait de Grétry est l'œuvre de Méhul. Approchons-nous des restes de l'auteur inspiré du *Chant du Départ*. La tombe est dévastée. Le cippe qui la surmonte tient encore debout. Pour combien de jours? La grille qui l'entourait est renversée. Indice douloureux. Et cependant Méhul a-t-il beaucoup de rivaux dans notre école?

Les rangs se reforment dans le champ des morts. Lesueur, l'auteur des *Bardes*, le compositeur de la messe et du *Te Deum* qui furent exécutés lors du couronnement de Napoléon Ier, le successeur de Grétry à l'Institut, repose non loin de son émule. Son buste surmontait sa tombe. Ce n'est plus qu'une ruine informe. Qui prendra souci de cette œuvre d'art et de l'homme qu'elle rappelle?

Le temps est une force aveugle, mais non moins aveugles parfois sont les hommes. Comment expliquer l'outrage perpétuel des visiteurs de la tombe de Bellini, l'auteur de *Norma*, si magnifiquement interprétée par la Malibran? Bellini mort à trente-quatre ans, sans ennemis, tant son caractère aimable lui avait conquis d'universelles sympathies! Je déchiffre cent noms d'oisifs sur ce tombeau! Que me font ces signatures ridicules au crayon, à la plume, au canif? Je ne veux pas les lire : elles me rendraient cruel pour leurs auteurs.

Les tombes de Panseron, de Gaveaux, deux compositeurs de second plan, s'effondrent dans le sol. L'architecte Bellangé n'aura bientôt plus de monument. Un arbre démesuré ronge l'entourage du tombeau de Mme Dugazon dont la jeunesse s'était prolongée au delà de la soixantième année. Nos pères nous ont dit le charme, la puissance, la passion de cette artiste consommée dans *Nina ou la folle par amour*. Elle faisait verser des larmes lorsqu'elle chantait la célèbre cantilène *Quand le bien-aimé reviendra*. Il y va de notre honneur : sauvons de la dévastation le dernier asile de cette femme de haut talent, afin de ne pas être taxés d'indifférence... Quand le bien-aimé reviendra.

Molière, Marivaux, Beaumarchais m'invitent à chercher la tombe de Louise Contat, l'incomparable Suzanne du *Mariage de Figaro*. Je n'y parviens pas sans guide. Sa pierre est brisée; les ronces me cachent un nom si souvent applaudi par un parterre enthousiaste.

Voici Clairon, dont la tombe tardivement restaurée par les soins de la Comédie-Française, est ornée d'un médaillon modelé par M. Louis-Noël. A quelques pas est la place où sommeille Raucourt. C'est en vain que j'essaie d'approcher du buste de l'artiste que Dorat a qualifié « la plus belle des Didons »; une véritable forêt défend l'abord du monument. La végétation jalouse forme un rempart autour de ce tombeau dont la trace se dérobe chaque jour davantage aux regards du curieux.

Au cimetière Montmartre, je cours à la tombe de Greuze et, chemin faisant, je me rappelle la mort désolée de ce peintre séduisant. Il logeait au Louvre et le pain manquait sur sa table. Un certain jour il se jeta sur son lit, désespéré. Le digne homme ne se releva plus. On était au premier jour du printemps. Berthélemy, peintre oublié, le vint voir et tenta de le consoler. Peine inutile.

— Voyez comme le soleil est beau, dit Berthélemy au moribond. — J'en suis bien aise pour mon voyage, répondit Greuze. Adieu, Berthélemy; je t'attends à mon enterrement; tu seras tout seul, comme le chien du pauvre. »

« Greuze, écrit Arsène Houssaye, mourut sur le soir, après avoir un peu divagué; pourtant son dernier mot fut une prière pour sa fille. Mlle Greuze, après

avoir passé la nuit à veiller encore, alla tout en larmes trouver les amis de son père. « On l'enterre demain », dit-elle partout. Mais le lendemain, on ne vit au convoi que Berthélemy : « le chien du pauvre », comme avait dit le défunt ; ce mot vaut un bon tableau pour Berthélemy.

« Une des filles de Greuze était morte avant lui, l'autre le pleura. Elle prit tout à la fois l'aiguille et le pinceau ; elle vécut seule sans autre secours, avec l'amitié de Mme de Valori. Toute pauvre qu'elle était, elle trouva assez de temps et d'argent pour cultiver la tombe de son père. Depuis l'aube printannière jusqu'aux premières gelées de l'automne, c'était un petit jardin égayé de roses : « Tant que je vivrai, disait-elle, les « roses refleuriront. »

Apparemment, la fille de Greuze est morte aujourd'hui, car il n'y a plus de roses sur la tombe de son père. Les broussailles l'ont envahie. C'est à grand, peine si le nom populaire du peintre de la *Cruche cassée* demeure visible.

Et Murger ! Murger dont on entoure d'hommages la riante effigie au Jardin du Luxembourg, qui donc sauvera de la ruine sa tombe décorée de la statue de la *Jeunesse* semant des fleurs ? Ce chef-d'œuvre d'Aimé Millet attend qu'une main secourable le délivre des lichens qui le corrodent.

Au cimetière du Sud, le sculpteur Deseine, un ancien membre de l'Académie royale de peinture, statuaire en titre du prince de Condé, dont les œuvres décorent Chantilly, la Chambre des Députés, l'église de Notre-Dame, la chapelle de Vincennes et vingt autres édifices, n'a plus sa tombe. Le marbre en est invisible ; la terre recouvre déjà les lettres de l'inscription lapidaire, et la grille, qui servait de limite à ce dernier abri d'un habile statuaire, se disloque sous la rouille.

Pourquoi Ferdinand Gaillard, le graveur prestigieux des portraits de Pie IX et de Léon XIII, décédé le 19 janvier 1887, n'a-t-il pas, après neuf années, son nom gravé sur la pierre qui recouvre sa dépouille ?

En revanche, un ami de Rude m'avertit que M. Osiris s'est trompé en réclamant de l'aide au profit de l'auteur du *Départ des Volontaires*. Sa tombe est respectée. Des mains fidèles en prennent soin.

A Montrouge, Oliva est moins heureux. Une croix de bois surmonte le tertre où ses amis l'ont déposé. Le bois n'a pas résisté. L'inscription peinte a pâli. De clôture, il reste à peine la trace. Et les herbes folles grandissent, effaçant le lieu où dort le sculpteur de tant de bustes remarqués : Parisis, Cazalas, Deguerry, Ventura, Gerbet, de Mercey, Fould, Lefuel, le cardinal Guibert, dont la statue se dressera tout à l'heure à Montmartre sous la main robuste d'un statuaire dont nous parlons plus haut, Louis-Noël, l'ami d'Oliva.

Je pourrais prolonger cette nomenclature attristée, ce dur pèlerinage aux tombes délaissées de nos artistes. Ce n'est là que l'ébauche d'une étude à faire, d'une cause à défendre et à gagner devant l'opinion.

Il y a cinq ans de cela, M. Henry Havard plaidait cette cause. Il demandait avec toute raison que les tombes abandonnées de nos hommes célèbres fussent classées par l'État à titre de monuments historiques, et il terminait ainsi son plaidoyer :

« La seule objection qu'on pourrait opposer à ce classement, c'est l'absence d'un crédit spécial. Bien qu'il semble difficile d'admettre que l'on ne puisse sur 1,300,000 francs prélever les dix ou quinze mille francs nécessaires, cette impossibilité ne serait même pas une excuse suffisante. Le vote du budget est prochain ; que le ministre sollicite de la Chambre le modeste subside indispensable à cette œuvre pieuse, il ne lui sera pas refusé ; — ou à défaut du ministre, toujours un peu suspect quand il réclame un crédit, qu'un député, dont les ancêtres glorieux reposent dans une de nos nécropoles, prenne l'initiative de cette demande. Il faudrait supposer le Parlement bien peu respectueux de nos gloires nationales pour penser qu'il puisse leur marchander l'hommage auquel elles ont droit. »

J'interroge des hommes politiques : ils m'assurent qu'aucune motion n'a encore été faite dans ce sens à la tribune. L'appel d'Henry Havard n'a pas trouvé d'écho.

Le silence gardé jusqu'ici se prolongera-t-il encore ? J'ai peine à le penser. Mais pendant que je remue ces cendres froides, que je heurte les tombes abandonnées de nos artisans de gloire, les vers toujours vrais du poète des *Feuilles d'automne* chantent dans ma mémoire :

Voyageur ! voyageur ! Quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie.
Des plus chers, des plus beaux ?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux !

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

Poignée de Nouvelles

Les nouvelles artistiques pleuvent comme pleuvront — dans quelques jours — les flocons de neige et, me baissant, j'en prends une poignée que je jette à vos interrogations sans y mettre l'ordre le plus mince et sans y chercher le moindre rapport. Chacun, dans ce pêle-mêle, rencontrera le paragraphe qui piquera sa curiosité. *Tot capita, tot sensus*, dit un vieil adage latin et, en art comme en cuisine, jamais adage ne fut plus vrai. Allons-y donc, tête baissée.

Voici que l'illustre animalier, Auguste Cain, lègue à la Ville de Paris son groupe : « Un aigle et un vautour dévorant un ours. » On étonnerait peut-être bien les politiciens en les assurant que, sous ces trois animaux, ne se cache aucune allusion de politique internationale. Quoi qu'il en soit, la Ville en placera une reproduction en bronze et en pierre dans le square Montholon, au fond du jardin, dans un bouquet de verdure, sur une petite fontaine fraiche et pure. J'emprunte les deux qualificatifs à la décision municipale. Si la municipalité parisienne allait tourner à l'idylle !

Sur la rive gauche, le portrait de Paul Verlaine, par A.-F. Cazals, nous donne le poète au lit, fumant sa pipe, avec ce titre pittoresque : l'*Hôpital chez soi* et ce quatrain délicat :

Plus d'infirmière, d'infirmier,
Je suis un malade modèle
Qui fume à l'aise sa Gambier
Et ma jambe reste fidèle.

Pendant que Verlaine pose au lit pour la postérité, l'Empereur et l'Impératrice de Russie posent en bustes devant le statuaire Bernstamm — connu par ses portraits de célébrités contemporaines chez Grévin, et le peintre danois Tuxen termine le mariage de l'empereur Nicolas II. Trente personnages princiers sur la toile et cinquante mille francs dans l'escarcelle. Pends-toi, brave Cabrion ! Tu peindrais pour bien moins ! les souverains du Nord et du Midi !

Les commandes ministérielles vont bon train et c'est toujours un signe caractéristique de la chute prochaine des portefeuilles. Les ministres s'envolent et les commandes restent. Aussi M. Poincaré vient-il de commander un portrait du comte de Vergennes et un buste du duc de Choiseul, ministres l'un et l'autre des affaires étrangères sous Louis XV. M. Nicolas Drapier peindra le premier, M. Allouard sculptera le second et tous deux y gagneront certainement beaucoup plus que Choiseul et Vergennes, que Vergennes et Choiseul.

M. Hanotaux, de son côté, charge M. Bettanier d'une verrière représentant la célèbre audience secrète de Louis XIII et du futur chancelier de Suède, Oxenstiern. Pour un siècle où il n'y a pas d'amis, dirait le Normand, il y a des amis !

L'escalier Daru, au Louvre, nous offre — dans sa troisième coupole — sa mosaïque terminée, quatre grandes figures sur fond d'or : l'art égyptien, l'art assyrien, l'art grec et l'art latin entre quatre portraits en médaillon des grands créateurs de ces époques.

Le sculpteur Barrias se débat — avec le monument du sénateur Schœlcher pour Saint-Pierre de la Martinique. Schœlcher est debout, dans

cette typique redingote de 1848 si pleine de sens esthétique; c'est dans cette redingote que, d'un geste, il offre la liberté à un jeune nègre à peine vêtu d'un pagne — lui — mais fort étonné et fort ému du geste de ce monsieur si cocassement vêtu. Barrias a pour modèle un beau nègre du Soudan, gaillard qu'on dirait coulé en bronze dans une armature d'Hercule.

Bien jolies les aquarelles que M. William Thornley expose avenue Montaigne, 54, de beaux et vrais tableaux exécutés avec une souplesse et une puissance qui ramènent aux fresques de la Renaissance. Il y a là surtout un *effet de givre* où un coteau saupoudré de froidure frissonne sous un rose léger, délicat, imperceptible — une carnation de chaste jeune fille devant laquelle on vient de prononcer le mot de demi-vierge.

Voici le monument Meissonier, par Mercié, inauguré dans le jardin de l'Infante au Louvre. Le peintre en marbre blanc est représenté dans son atelier et dans sa robe de chambre comme il s'est peint lui-même dans le portrait de 1889. Il emplit de sa majesté un grand fauteuil Renaissance. Accoudé sur le bras droit, il appuie la tête dans sa main, tandis que la main gauche, armée d'une palette, est nonchalamment abandonnée sur l'accoudoir du fauteuil. Hé bien! vrai, je plains de toute mon âme les artistes obligés de peindre ou de tailler leurs héros en redingote ou en robe de chambre. Comme les draperies d'intérieur ou du coin du quai étoffent magistralement, sculpturalement, le bronze ou le marbre! C'est à se voiler la face.

Voici qu'au Louvre, dans la Salle des bijoux, sous une vitrine spéciale, s'étale le merveilleux trésor d'argenterie découvert à Bosco-Reale et offert à nos collections par le baron Edmond de Rothschild. Des vases, des gobelets, des bagues à faire pâlir d'envie ou tomber en pâmoison les Parisiennes du XIX^e siècle. Bravant les pâmoisons et les pâleurs, un défilé ininterrompu d'admiratrices passe devant le trésor et s'exclame — yeux écarquillés et bouche ouverte.

Pendant que le Musée du Louvre s'enrichit, le Musée de Sèvres reçoit de l'un, de l'autre, des pièces céramiques intéressantes ou rares. Ce sont les spécimens de l'art moscovite et finlandais, paysans et gens de guerre, que S. A. I. le grand-duc Constantin tire de sa collection particulière; ce sont encore des faïences allemandes du XVIII^e siècle, *marquées*, et que lui envoie de Hambourg le docteur Justus Brinckmann; ce sont enfin de belles faïences alsaciennes données par un notaire de Strasbourg. On ne visite ni ne connaît pas assez ce Musée céramique de Sèvres, plein de bien curieuses et jolies choses.

Un peu ici, un peu là, — les fouilles ou le hasard font sortir de terre un tas d'antiquités dont l'archéologie et l'art se réjouissent. C'est à Trèves une mosaïque représentant une tête de Méduse avec — dans les angles — des quadriges montés par des postillons dont voici les noms inscrits sur champ : *Fortunatus*, *Superstes*, *Philinus* et *Euprepes*. Si j'avais vécu du temps de la mosaïque et de cette course-là, j'aurais parié — bien sûr — pour *Fortunatus*. Ce nom-là devait gagner la course.

De son côté, Carthage livre à cet infatigable et inexorable jésuite, le R. P. Delattre, ses sépultures puniques et leur mobilier, masques, figurines, bijoux, colliers, scarabées, etc. Soixante et quinze tombeaux et je ne sais combien de puits ont rendu gorge.

La galerie Egyptienne du Louvre est enfin ouverte, ordonnée à nouveau et classée plus méthodiquement. Cette fois, l'art égyptien se montrera dans sa logique et sa beauté. L'art antérieur à la douzième dynastie fait défiler les effigies funéraires, les portraits de fonctionnaires assis (l'attitude la plus ordinaire aux fonctionnaires de tous les temps et de tous les peuples), de grands personnages, *les uns avec leur femme et les autres tout seuls*. La déesse Athor, déesse de la beauté, de l'amour et de la toilette, se montre en granit rouge sur un colossal chapiteau. Dans un bas-relief peint, on la voit embrasser fort gentiment Séti, père de Rhamsès II; c'était une déesse un peu coureuse. Dans le sarcophage de Taho, admirez cette femme nue, d'une beauté parfaite, qui dort si bien le dernier sommeil du tombeau. Puis, je vous signale à nouveau la reine Karomama de la XXII^e dynastie, jusqu'ici couverte de vert-de-gris et qui a reparu damasquinée d'or et d'argent, sous ses deux belles ailes symboliques. Elle est charmante, cette déesse, avec son profil si net, si fin et que — si j'étais Jupiter — je m'empresserais d'évoquer dans le premier petit guéridon qui me tomberait sous la main. Si j'étais aussi Théophile Gautier, quelle jolie histoire n'écrirais-je pas sur cette petite souveraine dont le nom déjà donne un double frisson d'amour et de mystère.

Mais retombons des hauteurs de l'art antique dans les réalités de l'art industriel — tel que la cervelle d'un Anglo-Saxon peut le concevoir. Une machine à traire, allez-vous me dire, — car il s'agit d'une machine à traire — ne me semble tenir que bien peu à l'art, aussi vaste que l'on en élargisse les horizons. Bah! nous sommes en si bon chemin de ne plus trop savoir ce qui est ou n'est pas de l'art. Le médecin anglais — qui a trouvé un gobelet de caoutchouc à adapter à la mamelle de la vache et lui fait « imiter les mouvements du veau qui tette » — est bien convaincu qu'il a fait œuvre d'artiste. La main de l'homme, la vapeur, l'électricité peuvent indifféremment actionner le gobelet en caoutchouc et il ne faut que douze minutes à un seul ouvrier pour traire douze vaches.

O bœuf Apis! ô reine Karomama! comme vous êtes dépassés par l'utilitarisme Londonien, moderne, universel! Que venez-vous nous parler encore de vos dynasties mystérieuses, de vos monuments gigantesques, de votre art puissant? Nous n'avons plus qu'un petit idéal, un petit art, une mesquine esthétique — mais, par contre, de vastes appétits, d'énormes usines, de la vapeur et de l'électricité à tout faire. Nous ne cherchons plus nos inspirations dans le ciel et nous vivons des deux pieds sur cette terre où pousse la betterave et où suinte la fange. Pour un peu, je jouerais les Jérémie; aussi me hâtai-je de tourner bride, de peur des huées et des pierres.

AIMÉ GIRON.

A MON FILS

Les Anniversaires

I

La Mère.

Petit enfant qui dors dans le berceau d'osier,
Toi dont les grands yeux clos se brident d'un [sourire,
Rythme ton songe vague aux voix du balancier
Cependant qu'en silence une femme t'admire.
Ses doigts tiennent captif le pli souple et léger
D'un rideau de dentelle où ta douce figure
Semble quelque joyau pur, que pour protéger
des heurts, on enchâssa dans une gaine sûre.
Tu dors, et celle-là qui veille dans la nuit
Et s'incline au sourire innocent de ta bouche,
C'est ta Mère qui chasse, à longs gestes, sans bruit,
Le froid, la peur, le mal, rôdant près de ta couche.
Elle est belle, elle est bonne, elle est douce et son [cœur
Est un palais sonore où passent en cortège
La Beauté, les Vertus, l'Art, et, consolateur,
l'IDÉAL, dont le faix de nos douleurs s'allège!
Quand tu t'éveilleras, mon fils, quand tes yeux [bleus
Verront l'ange gardien qu'avec amour je nomme,
Plus tard, quand l'avenir aura comblé nos vœux
Et de ton cœur d'enfant pétri le cœur d'un homme,
Écoute en ta pensée une marée qui bruit,
Le flux qui la soulève et cette vague en elle
Déroulant l'hymne lent d'un Passé qui s'enfuit
Où glisse un souvenir de berceaux en dentelle,
Et ta mère, étreins-là dans tes bras, et rends-lui
En tendresse, en baisers, en un culte pour elle
Le flot d'amour gonflé vers ta couche aujourd'hui,
De tout un Océan de bonté maternelle.

II

Le Miracle de la naissance

Et tu fus! Un long cri signala ta naissance
Et ta mère immobile au grand lit souriait
Dans l'instant qui suivit lorsqu'elle eut connais- [sance
Que le petit garçon de son rêve... vivait.
Un souvenir en moi subsiste de cette heure
En outre de l'éveil d'un sentiment nouveau,
Un souvenir troublant dont le charme demeure
En mon âme, depuis que s'ouvrit ton berceau.
Écoute le miracle, enfant, et le médite!
Aux poutres de la chambre, oublié de longtemps
Un mince fer forgé, riche et de grand mérite,
Enlaçait de fleurons et de fins ornements
Le calice mignon d'une veilleuse ancienne.
Les feuillages gaufrés et les tiges de fer
Et les bourgeons noueux de vigne aérienne,
Soutenaient suspendu dans leur laçis léger
Un cristal empourpré morne sous les poussières.
Et les fruits qui pendaient en grappes de métal,
Raisins mûrs oubliés des vendanges dernières,
Heurtaient leurs grains de fer, en un choc musical
Aux grains de verre pâle éployés en guirlande.
Plus d'un siècle peut-être avait déjà sonné
Au cartel où Vénus à l'Amour fait offrande
D'une flèche que prend Cupidon étonné,
Depuis que le cristal prisonnier de la vigne
Pour la dernière fois avait étincellé
De l'éclat tremblotant d'une flamme dont cligne
Le regard pourpre et clair au vieux fer ciselé.
Mon fils quand tu naquis le merveilleux calice
S'éclairant, m'apparût recéler en son flanc
Une splendeur de feu tandis qu'à l'orifice
Du vase, des reflets doraient éblouissants
Les feuillages tordus et la grappe et la tige
Les bourgeons, les cristaux, tout le lustre rouillé
En un troublant mirage où croulait mon vertige
En un embrasement du métal réveillé.
Jusqu'au jour la clarté rayonna sur nos têtes.
Le matin qui naissait la pâlit par degrés;
Fruits, calice, fleurons, guirlandes et chaînettes
Vêtirent leur manteau terni, comme à regret.

Hélio., 71, Rue St-Louis-en-l'Ile

ALPHONSE STENGELIN (JOSÉ FRAPPA)

Hélio., 71, Rue St-Louis-en-l'Ile

CHEVAUX DU SOLEIL ET TRITONS (GILLES GUÉRIN PARISIEN)

Hélio., 71, Rue St-Louis-en-l'Ile

VIEUX NOYERS DANS LE RAVIN DE REZAU (P. BALLUE)

Hélio., 71, Rue St-Louis-en-l'Île

LE PALANQUIN DE LA MARIÉE (E. GIRARDET)

L'Œuvre d'Art. — Paris

Ce miracle discret dans la chambre troublée,
Ce réveil de lumière au cristal du passé,
N'était-ce point ton âme à son heure éveillée,
Ce feu né dans la nuit et par l'aube effacé?
Cette flamme surgie au métallique ouvrage,
N'est-ce un ressouvenir des bibliques récits?
L'étoile qui guida le Berger et le Mage
Est sœur du clair regard scintillant au laçis
Des pampres décorant les poutres de ma chambre.
Ainsi quand les trois Rois portaient vers l'Enfant-[Dieu
Et l'or et les parfums et le cinname et l'ambre
Au-dessus des déserts s'éveilla dans les cieux,
Présage du miracle, une étoile nouvelle!
Est-ce le signe en toi d'un sublime destin
Ce tison envolé de la torche éternelle
Cette pâle clarté dans le pâle matin?
Devras-tu donc chasser des vendeurs hors du [Temple?
D'autres Jérusalems, franchiras-tu les murs?
Je suis fier et j'ai peur lorsque je te contemple!
. . Ne gémiras-tu point aux Calvaires futurs???

GEORGES DE SAINT-ADRE.

CHARLET[1]

Charlet (Nicolas-Toussaint), naquit à Paris, le 20 décembre 1792. Son père, un dragon de la République, mourut à l'armée, et ne lui laissa, « pour toute fortune, qu'une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse; tout l'héritage, le décompte de linge et chaussure fait, se montait à neuf francs soixante-quinze centimes. » Fort heureusement, sa mère ne manquait ni de cœur, ni de courage, et elle suffit à tout par son travail. Elle lui inspira de bonne heure l'amour de l'Empire et surtout de l'Empereur; elle le conduisit aux revues, et elle ne manquait aucune occasion de lui faire voir le « grand homme ». Les défaites des dernières années et la captivité de Napoléon n'enlevèrent rien à cet enthousiame. Elle attendait « mal mort », comme les paysans de la Lorraine et de la Champagne, et elle disait volontiers qu'à son retour « il rembourserait les assignats ». Cette naïve croyance était alors fort répandue, et les libéraux de 1822 s'en servaient pour effrayer les conscrits au début de l'expédition d'Espagne. On leur laissait entendre que l'Empereur était là avec Mina.

Mme Charlet ne négligea rien pour que son fils reçût une bonne éducation. Elle le plaça, tout enfant, chez une vieille fille qui lui apprit à lire, puis dans une petite pension, où il fit de rapides progrès, et enfin, à l'École centrale républicaine. Il y révéla de bonne heure son goût et ses aptitudes pour le dessin, et il fit concevoir tout de suite de grandes espérances à ses maîtres. Les succès du petit écolier décidèrent Mme Charlet à le faire entrer, comme externe, au lycée Napoléon. Il y resta plusieurs années, et ne fut, paraît-il, qu'un assez médiocre élève. Il donnait trop de temps à ses fantaisies, et son esprit original s'accommodait peu des exercices scolaires.

Ses études achevées, Charlet, malgré son peu de goût pour de telles occupations, et seulement pour venir en aide à sa mère, entra comme commis dans une mairie. Il était chargé d'enregistrer et de toiser les conscrits et ce n'était pas une sinécure dans les dernières années de l'Empire, grâce à l'appel anticipé des classes. Entre temps, il donnait carrière à ses goûts et crayonnait à la hâte des scènes domestiques dont s'égayaient ses camarades. Lorsque les alliés arrivèrent sous Paris en mars 1814, Charlet fut enrôlé dans un bataillon que commandait M. Odiot, un homme plein d'honneur et de courage. Il nous fit faire notre devoir, et avec une poignée de gardes nationaux et les débris d'une compagnie franche, il arrêta la marche d'un bataillon de grenadiers de Sibérie. Je vois encore ce bataillon serré en masse, marchant avec un calme désespérant pour de mauvais soldats comme nous. Enfin, nous l'arrêtâmes, Dieu aidant fortement. Notre position critique l'avait sans doute frappé. » Ce dernier trait part visiblement d'un homme qui ne s'en fait point accroire et qui ne se donne, en aucune façon, pour un capitan.

La Restauration, on le croira sans peine, ne sut pas gré à Charlet de son courage militaire. Il y avait, d'ailleurs, moins de besogne au service du recrutement et le jeune expéditionnaire ne cachait guère qu'il regrettait « l'autre ». On le congédia sans plus de façons, car on n'y regardait guère. La « chambre introuvable » faisait frapper à la fois les petits et les grands et elle créait à plaisir des ennemis à la royauté nouvelle. Charlet, on le verra bientôt, fut un de ceux qui lui portèrent les plus rudes coups. On peut croire, d'ailleurs, qu'il ne l'eût pas ménagée, même si elle n'avait pas fait de lui l'une de ses victimes. Comme la plupart des jeunes hommes de son temps, il était épris de gloire militaire, et il s'enthousiasmait au souvenir des luttes épiques que la France avait soutenues contre toute l'Europe. Il confondait dans une même haine l'étranger et le roi qu'il avait ramené « dans ses fourgons ». Louis XVIII, sur le trône, c'était la patrie vaincue et humiliée, et le témoignage vivant de sa défaite. Le renversement de cette royauté devait être la préparation et comme le premier acte de la revanche.

Maître de lui-même, Charlet ne songea point à chercher quelque autre emploi, et il se décida à suivre ses goûts. Il donna des leçons de dessin pour vivre et il en prit pour s'instruire. « Il savait à peu près faire une tête sans beaucoup d'ombre » et ce n'était pas assez. Il ne fut pas heureux dans le choix de son premier professeur, « un croûton nommé Lebel, élève racorni de David, alors que la rotule des Atrides se montrait même à travers les pantalons dans les tableaux d'un grand nombre des victimes du maître ». Il n'était pas homme, et bien lui en prit, à subir docilement une telle influence, et il dessinait à sa manière, se formant par l'exercice même, à l'exemple de tous ceux qui ont un mérite propre, et qui ne sont point nés pour n'être à jamais que des disciples. En 1817, il entra à l'atelier de Gros où il connut Delaroche, Bellangé, Eugène Lami, Barye et d'autres qui devinrent aussi des maîtres.

Gros, qui, heureusement pour sa gloire, sut marcher dans sa propre voie quand il peignit la *Bataille d'Eylau, les Pestiférés de Jaffa* et *Aboukir*, Gros, comme professeur, ne savait jurer que par David. Il avait sans cesse à la bouche le nom de son maître, et il s'efforçait de former tous ses écoliers sur ce modèle. Il fit pourtant une exception en faveur de Charlet. Il jugea tout de suite qu'il avait affaire à une nature primesautière, sur laquelle il n'agirait point, et il ne lui parla ni de prix, ni de concours, ni de séjours à Rome. On dit même qu'il prenait plaisir à regarder les lithographies auxquelles Charlet s'essayait alors, qu'il l'en louait, et qu'il l'encourageait à continuer. Il est vrai qu'il le faisait en secret, car devant ses élèves il ne relâchait rien de la rigueur de ses principes. « Ce n'est pas moi qui vous parle, répétait-il, c'est David, David et toujours David. » Après trois années passées dans cet atelier, Charlet le quitta, sur le conseil de Gros lui-même. « Allez, lui avait-il dit, travaillez seul, suivez votre impulsion, — aban-

1. LES ARTISTES CÉLÈBRES : *Charlet*, par F. Lhomme, agrégé de l'Université. (Librairie de l'Art.)

donnez-vous à votre caprice, vous n'avez rien à apprendre ici. »

Les débuts de Charlet furent pénibles, et il eut, comme la plupart des artistes, à lutter d'abord contre l'indifférence du public. De 1817 à 1820, tandis qu'il était élève de Gros, il publia chez Lasteyrie et Delpech, puis chez Motte, un grand nombre de lithographies où il se montre déjà presque en possession de tout son talent. Une seule, *le Grenadier de Waterloo*, eut un grand succès, mais elle le dut au sujet bien plus qu'à l'exécution, car à la même époque d'autres œuvres d'un mérite non moins éclatant ne trouvaient point d'acheteurs et l'artiste, après les avoir fait tirer à un petit nombre d'exemplaires, effaçait ses pierres, croyant s'être trompé, et se mettait à quelque autre travail. Les *Costumes militaires français* et *de la Garde impériale*, qui parurent de 1813 à 1819, furent mieux accueillis, mais servirent peu à la réputation de Charlet. Delpech, qui les éditait, publiait chaque année un album lithographique auquel travaillaient divers artistes; il n'y associait point Charlet dont les dessins, plus tard si estimés, se vendaient alors de six à douze francs.

F. Lhomme.

(La fin au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

José Frappa. *Alphonse Stengelin.* — Le lecteur n'a pas oublié notre portrait écrit de M. Stengelin. Voici son portrait peint par M. Frappa. Ce paysagiste, droit, sévère, immobile, méditatif, se dresse devant nous, tenant sa palette et son pinceau. L'attitude du corps, la profondeur du regard disent la puissance du modèle; mais n'oublions pas que le caractère qui se dégage de cette peinture est à l'éloge du portraitiste. M. Frappa a exposé sa toile au Champ-de-Mars où elle fut l'objet d'éloges unanimes. Nous ne pouvons que féliciter deux artistes, unis par l'amitié, qui savent, ainsi que MM. Stengelin et Frappa l'ont voulu faire, se rendre un mutuel hommage.

***

Gilles Guérin. *Les Chevaux du Soleil.* — Les bons sculpteurs du xvii^e siècle qui ont décoré Versailles n'ont plus besoin d'éloges. Le groupe des Chevaux du Soleil, auxquels deux Tritons présentent des coquilles remplies d'eau, est un morceau de sculpture admirablement composé et d'exécution non moins élevée que robuste.

***

P. Ballue. *Après-midi d'automne.* — Le sujet est de saison, mais avec quel talent l'artiste n'a-t-il pas composé son tableau discrètement baigné de lumière dorée. Nous sommes dans la Vienne. C'est le ravin de Rezaa que M. Ballue a voulu fixer dans son tableau. Il a été un habile interprète de la nature.

***

E. Girardet. *Le Palanquin de la mariée.* — La noce arabe que M. Girardet a surprise dans sa marche ne serait pas indigne d'Horace Vernet ou de Fromentin. C'est une page très heureusement traitée avec esprit et avec goût.

H. J.

Marcel Andrès

(Suite et fin.)

— Allez au diable! cria Marcel furieux. Croyez-vous que je vais piler cette fourmilière ?

— Si vous avez des préjugés, dit Abel en riant, vous ne ferez jamais un homme politique !

Allez avec les femmes, au balcon de Nola !

Marcel haussa les épaules et s'en alla.

Ce n'était pas facile d'arriver chez Nola, mais Marcel avait pour lui la raison du plus fort — qui est et sera toujours la meilleure — dans les foules ..... et ailleurs !

De là-haut l'affaire se dessinait; on devinait un plan : c'était intéressant.

Nola n'était pas en belle humeur — « J'ai horreur de la foule, disait-elle; elle me dégoûte, elle me fait peur !

Et puis, c'est si bête, si déloyal ! tous ces pauvres oisons qui s'agitent, s'épuisent, se font déplumer au profit de quelques intrigants qui les font manœuvrer! Quelques grands mots vides, de belles promesses, de l'or et de l'eau-de-vie et l'affaire est bâclée ! — Après, les bras et les jambes cassés, les côtes enfoncées, les têtes fêlées ! tant pis pour eux! C'est toujours la même chose et ils se laissent toujours prendre! — Et demain, Abel, Blackwood et les autres, les ennemis d'aujourd'hui, les meneurs, les « rioters » viendront bras-dessus bras-dessous nous raconter les joyeusetés et drôleries de cette farce à leur profit. Ah! Marcel, mes amis me dégoûtent !

Des bravos éclataient dans la foule. Marcel, Nola, Herbert, Susy s'élancèrent sur le balcon :

L'orateur de Saint-John pérorait et se démenait sur une autre tribune improvisée. Cela agaça Marcel, déjà de mauvaise humeur.

— Il est laid et ridicule ce mannequin! Peut-on écouter pareille marionnette! Nola, donnez-moi une carafe d'eau que je le douche!

— A quoi pensez-vous, Marcel, la foule nous écharperait !

— Ecoutez les imbécillités que débite cet histrion ! Croyez-vous que je puisse supporter cela plus longtemps !

— Pour l'amour du ciel et de la paix, taisez-vous Marcel! on nous regarde déjà de travers.

— Ohé! Abel, cria Marcel mettant les mains en porte-voix, votre candidat est trop laid! Défendez-le si vous pouvez, je lui tombe dessus!

Et d'un geste rapide, inattendu, avec une souplesse et une force de félin, Marcel bondit par-dessus le balcon et s'abattit sur l'esplanade, sans souci de quelques coups de feu qui passèrent au-dessus et à côté de lui pour aller frapper ses voisins.

— Vous, l'homme aux cheveux plats et à la bouche fendue de travers, décampez! dit Marcel, envoyant l'orateur piquer une tête sur ses partisans.

Des éclats de rire, des cris de rage, des bravos, des menaces éclataient dans la foule.

« Citoyens !

« Fils de la fière et libre Amérique, vous lais-
« serez-vous étourdir par les bavardages idiots
« de cet avorton ? Il est laid, ridicule, indigne de
« vous ! »

Ici, l'orateur malheureux, rétabli sur ses pieds, tentait infructueusement de grimper sur l'estrade.

Marcel se pencha, le saisit, l'éleva à sa hauteur :

— Regardez-le cet insecte !

Puis froidement :

— Si vous recommencez, je vous étrangle !

Il ouvrit la main et le laissa retomber dans la foule.

— Vous voyez ce qu'il vaut ! Laissez-le partir et causons! Les promesses qu'il vous faisait, les mensonges qu'il vous disait, vous y croyez! Mais tous ces mots sonores, vides, usés, vieillis, ont été traînés dans tous les coins du monde! Chez nous, on les sait par cœur! Et vous vous contentez de cela! — Dans un pays neuf, il faut quelque chose de neuf, quelque chose de jeune, de fort, de vigoureux, de vrai! Qu'est-ce qui n'est pas mensonge en cette vie ? Mensonge, la liberté que nul ne possède! Mensonge, l'égalité dans un monde où rien n'est pareil! Mensonge, la fraternité dans un pays où l'on se promène un revolver à la main! Mensonges l'or et sa puissance qui ne donnent ni joie ni bonheur !Il n'est qu'une chose vraie, réelle, enviable : la jeunesse, la force, l'amour !

Et ces biens véritables que tous possèdent ou peuvent posséder, on les dédaigne pour courir après des biens imaginaires !.....

Marcel s'arrêta tout d'un coup, les yeux fixés sur un individu qui, railleur, l'écoutait parler. D'un bond, il était à terre. — L'inconnu s'était déjà glissé dans la foule.

— Louis Samé! s'écria Marcel, attendez-moi, j'ai à vous parler!

L'inconnu allait toujours se perdant dans les masses.

— Vous vous trompez ! dit quelqu'un à côté de Marcel; c'est le comte Francesco del Bosco, le grand architecte.

— Pouvez-vous me dire où il demeure? demanda Marcel, tenant le fil de son labyrinthe.

Il eut bientôt oublié la foule, les élections, son discours improvisé et si tôt interrompu.

Il sauta dans une voiture et se fit conduire chez le comte. C'était loin, très loin, hors de la ville, dans les faubourgs. On l'arrêta devant un délicieux châlet..... Si Marcel avait gardé quelques doutes sur l'identité de son personnage, ils se seraient vite évanouis. Il le connaissait bien ce châlet! Il en avait le plan exact sur lui! — au dos de la photographie de l'homme qu'il était venu chercher. Tout était fidèlement reproduit.

Marcel tremblait en traversant ce jardin.

— Dire! mon Dieu! dire que Marguerite aurait pû être là, dans cette maison, la femme de ce misérable!

Un domestique l'introduisit.

— Monsieur Samé, — dit Marcel sans préambule.

L'architecte leva la tête; une légère rougeur lui monta aux joues.

— Vous vous méprenez, monsieur.

— Ne mentez pas! monsieur, c'est inutile, je vous connais! Je suis venu de Paris exprès pour vous chercher.

Louis Samé se leva furieux :

— Vous m'insultez, monsieur!

— Si c'est vous insulter que vous dire votre nom, soit, je vous insulte!

La main de Louis Samé chercha une arme dans sa poitrine.

— Inutile, monsieur, dit Marcel très froid, en imitant son geste; j'en ai autant à votre service. — Dans ce libre pays, où l'on se fait justice soi-même, on ne sort pas désarmé.

— Vous vous méprenez à mon geste, monsieur, dit Louis Samé s'asseyant très calme. — Si vous vous astreigniez à être poli — ce qui ne semble pas dans vos habitudes — je vous dirais que j'ai pris en Amérique le nom de ma mère qui était italienne et de noblesse. Cela aide parmi ces républicains.

— Charmé de vous savoir Italien, ou Américain, n'importe! pourvu que vous ne soyez pas Français! — Vous allez épouser miss Harwest, ce dont je ne lui fais pas mon compliment, mais c'est son affaire. Je viens vous demander quatre lignes certifiant votre mariage. Je les remettrai à Mlle Arsdel qui vous attend, se croyant votre fiancée.

— Pardon, je ne vois pas à quel titre vous vous mêlez de mes affaires intimes, ni quel intérêt vous porte à me demander cet étrange certificat.

— C'est bien simple : Mlle Arsdel libre, j'aurai l'honneur de lui demander sa main.

Louis Samé partit d'un éclat de rire insolent :

— Croyez-vous qu'elle aurait attendu ma permission si vous lui aviez plû!

— Je le crois!

— Et qui me dit que vous ne vous servirez pas de cet aveu signé de moi pour me nuire auprès de miss Harwest?

— Assez italien, cela! Je commence à croire votre nom légitimement à vous.

— Si je refuse, monsieur, quelles sont vos intentions?

— Je vais raconter votre petit roman d'amour à miss Sarah. Nous verrons si, après audition, elle tient encore à vous.

— Tout cela ne me semble pas bien grave. Donnez-moi votre parole que ce papier sera pour Mlle Arsdel seulement.

— Soit! vous avez ma parole!

Cinq minutes après, Marcel sautait en cab, se faisant conduire chez Nola. Il ne s'aperçut pas qu'une autre voiture suivait la sienne — à distance. Arrivé dans les quartiers émeutés — la foule était encore trop houleuse pour permettre aux voitures de circuler. — Marcel descendit, et continua sa route à pied. Sur la place, l'agitation avait recommencé. On errait, on se pressait, un coup de revolver partit. Marcel frappé par derrière fit un effort pour se retourner, aperçut Samé, mais n'eut pas le temps de parler — un flot rouge lui monta à la gorge, il tomba sans connaissance.

On le ramassa, on le mit dans une civière et deux policemen l'escortèrent jusqu'à l'hôtel.

La foule s'ouvrit et se ferma indifférente; un de plus, un de moins, il en restait assez!

— Tiens! dit un des policemen, c'est celui qui discourait si gaîment tout à l'heure. Pauvre diable! C'est dommage! C'était un beau garçon.

— Le croyez-vous perdu?

— Je ne changerais pas ma peau contre la sienne.

A l'hôtel, Nina Vallismer l'attendait, ayant à lui parler. Quand elle le vit livide, sanglant, étendu sans connaissance, il lui sembla qu'un fer rouge lui entrait au cœur. Mais elle n'était pas de celles dont l'émotion fait du bruit, ou qui laissent les étrangers pénétrer dans leurs secrets.

— Qu'allons-nous en faire? se demandaient les maîtres de l'hôtel.

— Le soigner! dit Nina d'une voix brève.

Envoyez chercher un chirurgien. Je me charge de tous les frais. D'ailleurs, M. Andrès a un crédit illimité chez votre banquier M. Harwest.

..... Après inspection de la blessure, le docteur resta silencieux.

Nina se sentait mourir!

— Vous êtes sa femme? lui dit-il.

— Non.

— Sa sœur?

— Non.

— Ah!..... Eh! bien, il faut prévenir la famille.

— Il est perdu?

— A peu près.

Le visage de la jeune fille se contracta.

—Tant qu'il y a vie, il y a espoir, dit le docteur; mais le cas est grave.....

C'est dommage! Quel beau garçon!.... Qui va le soigner?

— Moi, docteur Vous avez le sens commun en Amérique : Ne rêvez pas une liaison romanesque entre ce jeune homme et moi. Je l'ai connu en France; nous sommes compatriotes; à ce titre, il a droit à mes secours, voilà tout.

Le docteur s'inclina.

Une fois seule avec Marcel, il se leva devant Nina une ombre terrible — un fantôme! ce qui flétrit, ce qui ronge le cœur — la seule chose qu'on ne puisse pas supporter ici-bas où l'on peut tant supporter!.... — le remords.

Elle le revoyait ce beau Marcel Andrès, à ses genoux, radieux, ivre d'amour. Pour de l'argent, elle l'avait sacrifié!.....

Ils auraient dû s'en aller à travers la vie, la main dans la main, aimants, heureux. Et il était là!.... entre la vie et la mort! bien plus près de la mort que de la vie; et elle ne pouvait rien pour lui! Personne ne pouvait plus rien!..... Elle n'avait guère prié dans sa vie. — Quoique, parfois, elle fût allée dans les églises — pour chanter — pour voir marier ses amies, ou pour les enterrer.

Mais, elle n'était pas là dans la maison d'un père — et elle ne trouvait en son cœur nulle parole à Lui adresser.

Des prières?.... à quoi bon! Il était si loin, si haut; Il ne pouvait pas l'entendre; Il avait bien souci de s'occuper d'elle et de ses petits intérêts! Mais, là, en face de cette mort imminente, en face de ce remords, de cette désolation, elle se sentit si seule, si faible, si impuissante que tout son orgueil se brisa. Courbée, agenouillée, elle demanda grâce! et elle fit à Dieu une promesse s'il guérissait Marcel, s'Il lui rendait le bonheur qu'elle lui avait volé, s'Il la délivrait de l'angoisse horrible d'un remords. — Et Dieu lui envoya le calme. Pendant quinze jours et quinze nuits, toujours au chevet de Marcel, sans repos, sans sommeil, elle le veilla; entendit les brûlantes paroles de délire dans lesquelles il appelait Marguerite. Forte, résignée, elle acceptait tout en expiation.

Marcel avait parlé : elle était au courant de son amour. La lettre à Marguerite, lue à demi, avait expliqué quelques obscurités.

Cette lettre, elle l'avait de suite envoyée à son adresse en y ajoutant le récit du présent.

Nola était venue bien des fois; triste, sympathique, affectionnée, elle s'était prise d'amitié pour cette Nina, qui, trop fière pour se faire admirer quand elle méritait un blâme, lui avait conté sa triste séparation d'avec Marcel.

Ce fut une longue succession de délires, de lourds sommeils, de terribles accès de fièvre — des yeux qui s'ouvraient pour ne pas voir, ou pour voir ce qui n'était pas. — Et le médecin s'en allait ne disant rien. — Et les jours semblaient très longs à Nina. Il lui passait tant de choses dans l'esprit, tant d'angoisses dans le cœur, qu'il lui semblait qu'elle était devenue très vieille et que les jours — surtout les nuits — s'étaient changés en années! Sur son visage, il n'y paraissait pas. Nature nerveuse, elle trouvait des forces dans sa volonté. Elle était un peu plus pâle, ses yeux s'étaient agrandis, un pli s'était creusé au coin de sa lèvre, mais elle était toujours très belle; ses cheveux d'or vif tordus simplement, son peignoir de garde-malade un peu terni, un peu taché, enveloppant élégamment sa taille élancée.

Une après-midi, Nola assise sur un tabouret, au coin du feu, lisait silencieuse. Le sommeil de Marcel semblait très calme. Nina couchée à demi dans un fauteuil s'était endormie.

— C'est vous, Nina! comment êtes-vous ici?

Nina bondit au son de cette voix.— Marcel, les yeux grands ouverts, étonnés, la regardait fixément.

— C'est que vous avez été malade, Marcel! mais, Dieu merci! vous voilà mieux.

— C'est vous qui m'avez soigné?

Nola était venue comme un petit chat se blottir à côté de Nina.

— Oui, c'est moi. Entre compatriotes, à l'étranger, on se doit cela. Nola est venue aussi. Mais, ne parlez pas avant que le docteur l'ait permis. Et ne me remerciez pas, Marcel; je vous devais plus que cela; je me le devais à moi-même. Puissé-je un jour regagner votre estime, sinon votre amitié!

Marcel tendit la main.

— Etrange créature! murmura-t-il, laissant

retomber sa tête fatiguée — toujours grande, toujours loyale dans le mal comme dans le bien !....

Puis, tout à coup, le passé lui revenant à l'esprit :

— Nola ?....

— Quoi, Marcel ?

— Miss Sarah n'est pas mariée ?

— Si, depuis trois jours, ils sont partis pour l'Italie.

Voici son billet de faire part !

— Oh ! fit Marcel avec dégoût, donnez ! et il tendit la main vers le billet.

La joie illumina ses yeux quand il le serra dans ses mains.

— A-t-on cherché à découvrir qui m'avait frappé ?

— On a cru d'abord que c'était une vengeance de l'homme que vous aviez si brusquement empêché de parler — mais, après recherches, on a reconnu son innocence. Vous avez été frappé par hasard — un coup qui ne vous était pas destiné.

Marcel ferma les yeux, ne voulant plus parler.

..... Le docteur avait fini par s'intéresser à la belle garde-malade, si dévouée, si courageuse, si oublieuse d'elle-même. La voyant de jour en jour pâlir et s'épuiser, il lui ordonna de quitter son malade et de sortir.

— Pas encore, docteur ; dans quelques jours.

— Pourquoi pas à présent ?

— Parce que..... j'attends des lettres que j'ai hâte de recevoir ; je veux être là quand elles arriveront.

— Si vous attendez longtemps, vous tomberez malade.

Alors, pour vous punir de votre entêtement, je vous ferai avaler d'affreuses drogues !

A peine le docteur parti, on apporta à Nina un télégramme venant de France.

Elle le déchira brusquement.

Rien que ces mots : « Merci, j'arrive. » et la signature.

— De mauvaises nouvelles ? demanda Marcel la voyant changer de couleur.

— Non ; de bonnes, au contraire !

— Des nouvelles de France ? Que vous êtes heureuse ! Montrez-moi la dépêche !

Nina la mit brusquement dans sa poche.

— Montrez-la, Nina, je vous en prie ; il semble que cela m'apporte une bouffée d'air du pays ?

— Allons ! vous voilà comme les enfants gâtés, à présent ; vous êtes exigeant !

D'un geste impatient, Marcel rejeta sa tête sur l'oreiller.

— Je ne peux pas vous la montrer, Marcel ; c'est très intime.

— Alors, pardonnez-moi d'avoir été indiscret ; il faut beaucoup pardonner aux malades.

— Oui, mais vous voilà presque bien. Dans quinze jours — huit jours peut-être — le docteur vous permettra de voyager. Et vous partirez ; car je lis dans vos yeux que vous avez hâte de rentrer en France !

. . . .

Huit jours après, un matin de bonne heure, on frappa à la porte du petit salon précédant la chambre de Marcel. Nina tressaillit ; elle alla ouvrir. Marcel entendait parler bas.

Au bout d'un instant, Nina rentra très pâle, sa lèvre trembla quand elle voulut parler. Par un effort de volonté elle se remit.

— Vous voici guéri, Marcel. Le docteur est très content de vous. Il dit que je peux vous quitter, je viens vous dire adieu. Mon directeur n'a pas voulu m'accorder un jour de congé de plus.

Elle ne dit pas que, pour soigner Marcel, elle avait dû briser son engagement, perdre la somme énorme pour laquelle elle était venue en Amérique.

— Oh ! Nina, vous me quittez ! Vous allez me laisser seul ! Que vais-je devenir sans vous ?

— J'ai engagé une garde sûre qui vous soignera mieux encore que moi. — Maintenant, Marcel, les adieux étant toujours tristes — on sait si peu si l'on se reverra ! — brusquons-les ! donnez-moi votre main et dites-moi que vous m'avez pardonné !

Marcel serra, dans ses mains amaigries, celles de Nina qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

— Je vous aime comme une sœur, Nina ! Si jamais vous avez besoin de moi, fussiez-vous au bout du monde, appelez-moi, je viendrai !

Deux larmes glissèrent sur les joues de Nina.

— Vous m'avez donné plus de joie que je n'aurais osé en demander ; je vous laisse en échange plus de bonheur que vous n'en avez rêvé !...

Nina partie, Marcel entendit dans la chambre voisine le bruit d'un baiser et une voix bien connue qui disait : « Après Marcel, c'est vous que j'aime le plus au monde ! »

Et comme Marcel n'était pas encore très solide, il perdit bêtement connaissance quand deux lèvres très douces, du velours humain, vivant, aimant, se posèrent sur les siennes. . . . .

. . . .

En Bretagne, l'automne jetait ses ors sur la forêt, sur les fougères, sur l'ajonc fleuri des landes. Le glorieux soleil émergeait des brumes diaphanes, buvant les vapeurs humides, et montait triomphant dans les cieux. Beau magicien, il jetait la joie dans les cœurs et les diamants sur les touffes de bruyères perlées de rosée.

Les cloches de Ker-Ellé sonnaient à toute volée le mariage de Marguerite et de Marcel.

Le cortège avançait lentement, arrêté par une haie de marins, de veuves, de pauvres au cœur reconnaissant qui voulaient voir les mariés, leur souhaiter le bonheur en ce monde et le « paradis au bout. »

M. le maire avait tenu à remplacer le père de la mariée — avec ou sans le consentement de son épouse. Il n'avait pas oublié, monsieur le maire ; il était reconnaissant — maladie accidentelle trop rare pour qu'on y cherche un remède. — M^lle de Ploucastel donnait le bras au marié ; elle était rajeunie de joie ! Anaïs, qui était demoiselle d'honneur, s'avançait radieuse au bras de son fiancé, le préfet, un délicieux costume pompadour, robe rose, teint rose, petit chapeau relevé de côté couvert d'églantines roses — on souriait à la voir passer..... comme on sourit à voir le printemps.

L'église était tapissée de fleurs, éblouissante de lumières ; mais, par une fantaisie inexplicable « pour un mariage dans le grand », comme disait M^me la Mairesse, c'était à l'autel de la Vierge qu'avait lieu la cérémonie. Il était couvert de chrysanthèmes blancs ; il y en avait autour des colonnes, jusque dans une superbe lampe d'or massif, donnée par le marié.

— Et je vous demande, madame, si cela a le sens commun de mettre ces sales fleurs de cimetière dans une magnifique lampe comme celle-là !

Pendant que le prêtre ému disait aux mariés de ces choses simples, profondes qui viennent du cœur pour aller au cœur, M^me Grosjean murmurait de sa voix contenue que toute l'église entendait :

— Quand on est si riche, madame, ne pas se marier au grand autel, c'est mesquin !

— Bast ! vous savez, tout ce qui brille n'est pas d'or. Ainsi, cette lampe, croyez-vous vraiment qu'elle soit en or massif ?

« Pour les pauvres ! » disait Anaïs de sa voix la plus engageante en présentant une ravissante petite bourse de soie rose. M^me Grosjean passa une pièce qui n'avait pas cours.

— Dieu vous le rende ! dit Anaïs naïvement.

— Vous savez, reprit M^me Grojean, j'en aurai le cœur net ; avec un canif on fait une petite entaille .... vous comprenez ?

— Parfaitement !

Les mariés quittaient l'autel — Marguerite au bras de son mari — sérieuse, calme, modeste, enfermant en son cœur des ivresses — lui, radieux, le cœur et le front hauts.

M^me Grosjean reprit le bras de son mari :

— J'ai beau chercher, je ne peux pas deviner ce que son mari a trouvé en elle ! elle est maigre, blanche comme une poupée de cire.....

— Ne cherchez pas ! madame Grosjean ; vous ne trouveriez jamais. Soyez indulgente pour le prochain ; tout le monde n'a pas vos avantages et la richesse de votre teint.

M^me Grosjean haussa les épaules.

— Au reste, si je suis encore vivant pour marier votre fille avec un préfet, c'est à M^me Andrès que vous le devez !

— Et ça lui a clos le bec ! racontait-il plus tard à son futur gendre, en se frottant les mains.

Après le lunch, tous les invités allèrent reconduire les nouveaux époux au chemin de fer — même M^me Grosjean, qui avait entendu parler d'un wagon venu exprès pour les mariés, et qui voulait voir de ses yeux jusqu'où allait la folie de ce pauvre Marcel Andrès !

Eh ! bien, oui ! cette petite institutrice, cette aventurière venant on ne sait d'où, avait un wagon spécial — un salon ! et même des fleurs plein ce salon !...

M^me Grosjean haussa les épaules :

— Plus d'un mange son pain blanc le premier, dit-elle à sa voisine..... et ce sera bien fait !..... Les trains bretons ne vont pas extraordinairement vite ; mais il y a des moments — rares — dans la vie, où l'on perd la notion du temps.

Ce ne fut que le lendemain soir que les mariés arrivèrent à Paris Un coupé attelé de deux superbes chevaux les attendait à la gare.

Ce fut à travers une haie de fleurs que Marguerite entra dans la nouvelle demeure. Les lustres de Venise jetaient des ruissellements de lumière sur les splendeurs de ces salons merveilleux.

Marguerite éblouie s'arrêta un instant :

— Mais, c'est le palais d'Aladin ! s'écria-t-elle ravie.

— Chère princesse ! j'espère que nul enchanteur n'en détruira jamais le charme !

..... Son domestique le tira par la manche.

— Eh ! bien, monsieur ! je vous l'avais dit ; ces maladies-là, ça guérit ! — et même assez vite !

JAN KERMOHR.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris — E. MOREAU et C^ie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { UN AN. . . . . . **24** francs / SIX MOIS . . . . **12** — / TROIS MOIS . . . **6** fr. **50**

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

FRANCE : Un An. . **80** fr. | ÉTRANGER : Un An. . **90** fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 63

20 Novembre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

MADAME DESPIERRES

Une femme d'intelligence et de grand savoir vient de disparaître. Mme Despierres était Normande. Pendant de longues années, elle avait habité Alençon. Depuis quelque temps elle passait l'hiver à Paris et les mois d'été dans sa maison de campagne de Montrayé, sur le territoire de Pacé, non loin du chef-lieu du département de l'Orne. C'est là que la mort l'a prématurément frappée le 9 novembre 1895; c'est là que son fils, étudiant en médecine, l'a vue s'éteindre, à peine âgée de 53 ans, en pleine force, en pleine activité d'esprit.

Mme Despierres avait au plus haut degré la passion du document· C'était une archiviste infatigable, sans diplôme, naturellement, mais douée de flair, de tact, de critique à un point surprenant. Aux Archives Nationales, au département des manuscrits, dans notre grand dépôt de la rue Richelieu, chez les notaires de Paris ou de la province, dans les mairies où elle avait le secret de se faire bienvenir, elle butinait avec méthode, avec un courage souriant jusqu'à ce qu'elle eût reconstitué la vie d'un artiste ou l'histoire d'un monument. Car, n'oublions pas de le dire, c'est l'art dans ses manifestations les plus diverses qui a été le constant objet des investigations patientes, des recherches souvent heureuses de Mme Despierres. Mais, entendons-nous, devenue Parisienne par adoption, Mme Despierres n'a jamais cessé d'être Normande par le cœur. Sa province natale a gardé ses prédilections, et, pour être pleinement exact dans la peinture de cette intelligence, il faut signaler, l'inclination qu'elle eut toujours pour les artistes, les œuvres d'art ou les édifices de sa région. Elle voulut honorer sa petite patrie en faisant la lumière sur les hommes et les choses dignes de mémoire qui se rattachent au sol d'Alençon, de Sées, d'Argentan.

MM. Léopold Delisle, Thierry-Poux, mort l'an passé, Anatole de Montaiglon, mort il y a quelques semaines, tenaient en haute estime les travaux de Mme Despierres. C'est en 1890 qu'elle eut la pensée de soumettre un mémoire au Comité des Sociétés des Beaux-Arts et, depuis lors, à chaque session nouvelle, elle apporta de curieuses études au Comité qui obtint pour elle le titre de Correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ainsi que les palmes d'officier d'Académie.

Essaierai-je de rappeler les sujets traités par Mme Despierres dans la salle de l'Hémicycle à l'École des Beaux-Arts de 1890 à 1895? Pourquoi non? Notre lecteur ne peut que prendre intérêt à cette étude rétrospective.

La première communication de Mme Despierres nous permit d'assister aux préliminaires d'un travail confié à des menuisiers-sculpteurs de sa région en 1531. Jean Julliotte et Guillaume Gruel acceptent de faire exécuter une statue en pierre. Tous deux sont des menuisiers. Auraient-ils indifféremment sculpté la pierre et le bois? S'il en était ainsi, la ville d'Alençon aurait vu deux corps de métiers, ailleurs très distincts, ne former dans ses murs qu'une seule corporation. Et nous sommes en Normandie! Qui donc prête aux Normands une humeur peu conciliante? Mais Julliote et Gruel ne sont pas les seuls imagiers dont Mme Despierres ait tiré les noms de l'oubli. Jacques et Guillaume Pissot travaillent, avec leur père, aux stalles et à la clôture du chœur de Notre-Dame d'Alençon. Mme Despierres nous a présenté le devis de ces ouvrages qui durent être exécutés « à l'antique ». Telle était la prescription rigoureuse, la formule courante : « A l'antique! » Nous éviterions aujourd'hui de demander aux plus habiles d'entre nos maîtres de se mesurer avec l'antique! On ne s'approprie pas les chefs-d'œuvre : on les goûte, on s'en nourrit, on les admire et c'est tout. Conclusion, nous professons à l'égard de l'antiquité une déférence que nos artisans du XVIe siècle ne soupçonnaient pas. A défaut d'une puissance créatrice bien marquée, nous avons du moins une juste notion de la distance esthétique, et nos ouvriers d'art se gardent bien de penser aujourd'hui que le Marais soit un faubourg d'Athènes.

C'est encore à Alençon que nous rappelle l'auteur avec son mémoire présenté en 1891. Mme Despierres nous fait apprécier le talent de Jehan Lemoyne, maître de l'œuvre de l'église Notre-Dame d'Alençon, et de Pierre Fourmentin, « vitrier et bourgeois d'Alençon », qui, le 10 février 1530, acceptait d'exécuter « la bonne et suffisante victre historiée de l'Assomption »; Bertin Duval, autre verrier, arrive du Mans, et je le vois pressant le pas afin de s'assurer la commande des vitraux de l'*Annonciation* et de la *Descente de croix*. Complétant le groupe de ces maîtres vaillants, Michel Fourmentin, fils de Pierre, allume son four d'où sortira tout à l'heure la verrière du *Sacrifice d'Abraham*. Ainsi la terre normande, que déjà nous tenions pour belle et féconde, ajoute à la liste de ses grands artistes les maitres que je viens de nommer, contemporains de Jean Goujon et prédécesseurs de Nicolas Poussin.

En 1892, nous ne quittons pas Alençon, mais cette fois, ce ne sont plus les peintres ou les verriers qui occupent Mme Despierres, c'est le théâtre. En France, si on le compare aux arts du dessin, l'art dramatique retarde. Une étude excellente d'Emile Morice, parue il y a cinquante ans, a trait à la mise en scène des *Mystères*, et l'auteur estime que l'enfance du théâtre dans notre pays ne prend fin qu'avec le *Cid*. Mme Despierres, demi-compatriote de

Corneille, s'est occupée du théâtre dans la région normande, antérieurement à Corneille. Pouvait-il y avoir profit pour nous aux recherches de Mme Despierres? N'en doutez pas. Geoffroy, dont le *Cours de littérature dramatique* fait autorité, est d'avis que les auteurs qui méritent peu d'attention comme écrivains lui semblent toujours curieux comme monuments. Les auteurs, il est vrai, se dérobent à Mme Despierres, mais elle est en mesure de dire comment fut construit à Alençon, en l'an 1520, le théâtre destiné à la représentation du *Commencement du monde*; elle vous a décrit l'architecture de cet édifice dont les dispositions imprévues vont à l'encontre des hypothèses de plusieurs érudits. La dissertation de Mme Despierres ajoute à la valeur des documents qu'elle a su découvrir. Ce qu'elle vous a dit de l'emplacement des scènes ou « parloirs » est à retenir. Mais non contente de s'être pénétrée de l'aménagement intérieur du théâtre d'Alençon, Mme Despierres incline à penser que les artistes, dont elle avait reconstitué l'état civil à une session précédente, ont dû prendre part à la décoration du monument. Après les peintres et les imagiers, viennent les acteurs. Messire Richard Auvray, « prestre » de la paroisse de Notre-Dame d'Alençon, et plusieurs bourgeois ou échevins de la ville acceptent un rôle dans les pièces en préparation. Ce sont donc des Alençonnais de marque qui se font comédiens pour la plus grande joie de leurs compatriotes. A cela, quoi de surprenant? De nos jours encore, en Bavière, à Ober-Ammergau, la tradition n'a pas varié. Mêmes scènes et mêmes interprètes.

J'ai dit tout à l'heure que Mme Despierres inclinait à attribuer aux artistes d'Alençon, antérieurement nommés par elle, une part dans les ornements du théâtre construit en 1520, et qui subsista jusqu'en 1546 environ. Ce n'était, sous la plume de l'écrivain, qu'une supposition. Mais afin de nommer sûrement les auteurs inconnus de la parure de l'édifice dont elle venait de parler, Mme Despierres, dans un second mémoire, a groupé les notices biographiques de cent huit sculpteurs ou menuisiers imagiers d'Alençon. Ce travail consciencieux est de tous points inédit. Les registres des paroisses, les minutes du tabellionage ont fourni les éléments de cette riche nomenclature. Les dates extrêmes entre lesquelles se meut l'historien sont 1444 et 1698. Nul doute qu'aux alentours de 1520 nous n'ayons coudoyé, sans le reconnaître, l'un des décorateurs de l'important théâtre d'Alençon.

Puis vient l'histoire du château de Carrouges et de sa chapelle décorée sous Louis XIII. C'est en 1893 que Mme Despierres traite ce sujet. L'année suivante, elle y revient au sujet d'un tableau exécuté sous Louis XIV. Il s'agit de la commande d'une *Descente de Croix* faite à Carrouges, le 1er juin 1681. Cette commande est curieuse, et je flaire de la part des deux peintres d'Argentan, Pierre Boucher et Joseph Regnault, qui, ce jour-là, prirent l'avis de la population de Carrouges sur le tableau qu'ils projetaient de peindre, une ruse assez adroite. A Normand, Normand et demi. Voici les faits. Nos deux maîtres d'Argentan découvrent une gravure de la *Descente de Croix*, de Rubens, peinte en 1612, qui décore la cathédrale d'Anvers. Une idée lumineuse leur vient. Dessiner la composition et la représenter comme une œuvre de leur invention à quelque Mécène naïf qui commanderait le tableau. Le Mécène choisi par les deux complices fut la population de la paroisse de Carrouges. Vite en route. C'est un dimanche, Boucher et Regnault arrivent à la sortie de la messe. Tout le monde s'assemble dans le cimetière. Les deux peintres déplient leur dessin, le font circuler de main en main sous les yeux ébahis de paysans qui ne se doutent guère de Rubens. Nos madrés font valoir le mérite de leur pseudo-travail et conviennent du prix de cent livres pour l'exécution de la peinture qui, plus tard, prendra place dans l'église de Carrouges. Elle s'y trouve encore de nos jours. Boucher et Regnault ont fait, je vous le jure, un bon marché le 1er juin 1681, et Mme Despierres a eu la main heureuse en retrouvant les pièces authentiques relatives à ce contrat original prestement conclu en plein vent.

Mais entre tous ces travaux lus dans la salle de l'Hémicycle, le mémoire présenté par Mme Despierres au mois d'avril dernier doit être signalé avec éloges.

Un distique célèbre renferme les noms des cités antiques qui se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître Homère. Un distique suffirait-il au dénombrement des localités où l'on a cherchait le berceau des Gabriel? Mme Despierres s'est imposé la tâche de retrouver ce berceau. Déjà MM. Bouriat, Lot, Jules Guiffrey, Adolphe Lance s'étaient appliqués à la solution du problème. De son côté, M. Anatole de Montaiglon avait pensé découvrir en Touraine le lieu d'origine de ces architectes émérites. Racan et Chapelain étaient les guides de M. de Montaiglon, M. de Grandmaison entrant en lice corroborait les prévisions de M. de Montaiglon. Mme Despierres nous oriente vers la Normandie; elle revendique au profit de cette province ce que la Touraine semblait avoir conquis. Or, les probabilités, les preuves, les noms, se pressent si nombreux sous la plume de Mme Despierres que la Touraine paraît fléchir dans cette joute inattendue. Dès 1600, un Jacques Gabriel est architecte à Argentan. Il a pour fils, de 1602 à 1610, Maurice Ier, Jacques II et André. Maurice sera le successeur de son père à Argentan. L'une de ses filles étant venue à se marier en 1651, un témoin de son mariage s'appelle Jacques Gabriel et réside à Saint-Paterne en Touraine. Serait-ce Jacques II qui aurait été se fixer à Saint-Paterne? Maurice Ier eut pour fils Jacques III, Maurice II et Jean. Tous trois deviendront architectes et seront un jour qualifiés « bourgeois de Paris ». Nous voici en présence des Gabriel de Paris, les seuls vraiment célèbres, et Mme Despierres, dans une série de déductions serrées, apportant à l'appui de son dire des fac-similés de signatures, n'hésite pas à conclure que Paris est cette fois tributaire d'Argentan. Chemin faisant, l'auteur établit que le pont Royal est l'ouvrage de Jacques IV Gabriel, et non du Frère Romain, comme on l'a répété trop souvent. Le Frère Romain fut uniquement chargé de recevoir, en compagnie de Libéral Bruand, le travail de son confrère Gabriel. Nous aurons tous une gratitude réelle à Mme Despierres, pour le travail difficile et vraiment curieux, sinon décisif en toutes ses parties, qu'elle a su conduire à si bon terme.

Le 19 avril, pendant la séance de clôture de la session, au moment même où le Rapporteur général rendait hommage à son érudition, Mme Despierres dut quitter la salle de l'Hémicycle sous la menace d'une congestion qui ne fut conjurée qu'à grand'peine. Quelques semaines plus tard, se sentant rétablie, elle allait s'installer pendant plusieurs jours à la mairie de Saint-Paterne, où elle constatait par l'attentif examen des archives locales, que ses artistes préférés, les Gabriel, ne pouvaient être dits originaires de Touraine!

Nous avons sous les yeux d'importantes études de notre auteur sur les

Orgues de Notre-Dame d'Alençon ou les *Imprimeurs alençonnais de 1520 à 1575*. Mais un livre étendu, plein de sève et d'attrait, décisif sur la question, c'est l'*Histoire du Point d'Alençon depuis son origine jusqu'à nos jours*. Cet ouvrage excellent, curieux au premier chef, documenté avec un soin jaloux, est à la fois l'œuvre d'un esprit savant et d'une femme de goût. Dix années nous séparent du jour où fut éditée cette belle publication. Personne, que je sache, ne s'est risqué à rien ajouter au texte de Mme Despierres. Elle seule eut été en mesure de nous apprendre encore sur les fabriques alençonnaises, et voilà qu'elle a cessé de vivre. Elle aurait approuvé, la vaillante femme, que l'on inscrivît sur sa tombe ces paroles profondes relevées, il y a cinquante ans, par un illustre écrivain sur le marbre d'un monument ancien dans l'un des cimetières de la campagne de Rome, proche les catacombes de Saint-Laurent : *Pleure sur le mort parce qu'il s'est reposé!*

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

La saison de la pluie et la saison de la neige sont celles de l'art — les deux autres étant par excellence celles de la nature — pendant lesquelles on court aux champs respirer le grand air et boire du soleil. La pluie et la neige vont donc rabattre dans les Musées nos loisirs et nos curiosités. Mais, hélas! la plupart des Musées parisiens sont de belles pages d'illustrations sans texte, et — sauf le Musée de la Marine, le Musée Carnavalet, quelques salles du Louvre — tous les autres nous présentent des beautés, des raretés sans légendes. Le public en sort — ébloui, hébété — ne remportant de sa visite ni un fait, ni un souvenir, ni une leçon.

« Mais, répliquent MM. les Conservateurs, n'avez-vous pas les Catalogues? » Ils sont charmants, MM. les Conservateurs. Le Louvre à lui tout seul possède trente-sept catalogues dont la collection coûte cent francs. Voyez-vous un bon prolétaire tirer cent francs de sa bourse et porter, sous son bras, cinq heures durant, trente-sept brochures ou volumes de la Salle Lacaze aux Antiquités Égyptiennes? Vous l'imaginez-vous achetant encore avec cela les Catalogues de tout les autres Musée de Paris? Le pauvre homme!

Pourtant si le Gouvernement prétend instruire sa démocratie et la Ville amuser ses administrés, il faut que l'un et l'autre fassent le nécessaire. Le nécessaire, c'est la légende explicative au bas du tableau ou de l'objet, disant de lui tout en quelques lignes. Je vous assure que l'on aura fait là de la bonne besogne. Il serait facile, mais un peu long, de le prouver. C'est pourquoi, nous clorons ce paragraphe, laissant au bon sens administratif et aux Conservateurs de Musées « d'éclairer la lanterne ».

Nous avons déjà dit ici l'importance qu'a prise dans nos mœurs et sur nos murs l'affiche artistique ou autre. Un philosophe péripatéticien comme Panurge y trouverait matière à un cours complet des progrès du XIXe siècle. Car le papier multicolore, destiné à nous prendre aux yeux à chaque coin de rue, nous révèle découverte sur découverte, perfectionnement sur perfectionnement. La dernière affiche renchérit toujours sur la précédente, si bien qu'à les en croire nous atteindrions de plus en plus la perfection en mécanique, hygiène, littérature, comestibles, etc. Pour moi, qui lis tous ces boniments très amusants sans m'y laisser prendre, j'admire — je l'avoue — l'art pittoresque avec lequel on les illustre, on les amorce et les allèche. Les Cheret, les Grasset, les Guillaume, les Choubrac sont passés maîtres dans cet art du vrai plein-air et de la réclame.

L'Exposition nationale de Genève, pour 1896, prépare une de ces affiches mirobolantes, qui sera immense et superbe. Les inscriptions en seront française, allemande, italienne, anglaise et ces affiches inonderont par milliers les stations thermales, les capitales européennes. Il y en aura partout et, au premier jour, la Compagnie du P.-L.-M. en suspendra des réductions aux filets de ses vagons, sans parler d'un timbre-poste réclame qui nous donnerait en format minuscule l'affiche genevoise. Voici une branche d'art bien nouvelle et bien fin de siècle. Elle a son mérite et, déjà, on en collectionne avec passion les échantillons quotidiens. Pour moi, j'y démêle comme un ressouvenir du faire, de la liberté et du caprice de Boucher et de Fragonard.

A propos de Fragonard, connaissez-vous les Fragonard de Grasse et leur histoire? Non. Ecoutez donc. Ces petites merveilles décoratives valent bien un paragraphe.

Mme Du Barry les avait commandées à Fragonard pour son château de Louvecienne. Mais, elle eut le mauvais goût de ne les point trouver du sien et, vingt ans, le peintre dût les garder dans son atelier tournées contre la muraille. La Terreur étant survenue, Fragonard alla faire le mort à Grasse dans la villa Malvilan. Là, le salon lui paraissant tout disposé pour les panneaux de la Du Barry, Fragonard les fit venir de Paris et, depuis, ni le gouvernement français ni le duc d'Aumale n'ont pu — à renfort d'argent — les arracher à la famille de Malvilan. On assure, hélas! qu'un Anglais a enfin vaincu les résistances jalouses. La France va-t-elle encore perdre cette petite collection de chefs-d'œuvre?

Il y a cinq panneaux de 3 m. 50 de haut sur 2 m. 20 de large. Le premier est l'*Escalade* où, sur une terrasse ombreuse, une bergère assise est surprise par un jeune homme grimpé sur une échelle. La bergère ressemble diablement à la Du Barry et l'audacieux au roi Louis XVI

Le second panneau est la *Poursuite*. Dans un paysage où des Cupidons de marbre surmontent des fontaines, une jeune fille tombée embarrasse les pas d'un amoureux qui, une rose à la main, cherche à atteindre sa compagne en fuite devant les épines de cette rose inquiétante. Dans les *Souvenirs*, une jeune femme relit avec émotion une collection de lettres tendres écrites jadis par l'amoureux qui la contemple, la tête sur son épaule. Dans l'*Amant couronné*, une belle amie pose sur le front du bien-aimé un chapel de fleurs. Le cinquième panneau est la conclusion et la morale de cette idylle. C'est l'*Abandon*. Certaine désespérée jette un regard attristé sur un cadran que lui montre ce petit diable de Cupidon. Ainsi finissent toutes les comédies de l'amour!

Tel est le sort des plus douces intimités comme des plus exquises beautés, car tout lasse, tout passe, tout casse — nous le savons tous chacun un peu — et les plus grandes et les plus belles choses ont le pire destin. Le pire destin par exemple — pour le bicorne de grande tenue du maréchal Ney — a été de devenir le chapeau triomphal du suisse de l'église de Beaulieu où le maréchal se cacha dans un réduit du clocher. Découverte toute nouvelle, qui court la presse et que j'accroche en passant.

Mais — en fait d'art et de chapeau — voici que les élèves de la Légion d'honneur : Saint-Denis, Écouen et Les Loges, vont échanger leurs « chaudrons » contre des chapeaux « portables ». Je vois là une question d'art. Ainsi l'a pensé le Président de la République qui, ayant invité ces demoiselles à la dernière *garden party* de l'Elysée, a trouvé par trop de ressemblance entre leur couvre-chef et celui de l'Armée du Salut. Un bon point artistique à M. Félix Faure pour le petit présent du nouveau petit chapeau.

Avec la Russie nous en sommes aux grands présents et les six caisses qui accostèrent, la semaine dernière, au quai de l'Hôtel-de-Ville — apportaient les cadeaux du Tsar. Cadeaux précieux deux fois, et par la valeur artistique, et par la valeur cordiale. C'est surtout le vase de jaspe qui, monté sur son socle, a une hauteur de trois mètres. La partie supérieure en forme d'amphore est en jaspe vert, le socle en jaspe rouge; sur chaque flanc du vase, deux figurines de bronze représentent la République française coiffée du bonnet phrygien et la Russie coiffée du diadème impérial. Ce vase a été sculpté par le célèbre artiste russe Tchijoff; mais c'est l'empereur défunt Alexandre III qui en a fourni, lui-même, le croquis. L'inscription : « Cronstadt-Toulon, 1891-93 », rappelle ce traité d'amitié et d'union que les deux peuples, faits pour s'entendre et se défendre, ont contracté dans un double vivat et une double poignée de main.

Le Nord russe est en veine de politesse pour le peuple français et c'est à ce dernier que le Conseil municipal de Saint-Pétersbourg offre aussi une adresse richement reliée et un élégant et artistique coffret. L'adresse est entourée d'un cadre en vieux style russe et représente deux guerriers

antiques : un Gaulois et un Russe, avec figures allégoriques des deux Nations et que surmonte un médaillon où se trouve peint la forteresse des Saints-Pierre et Paul, dans l'église de laquelle repose la dépouille d'Alexandre III. Le dessin de l'adresse est exécuté à l'aquarelle et représente en silhouettes les cathédrales d'Isaac de Saint-Pétersbourg et de Notre-Dame de Paris, avec les rades en perspectives de Cronstadt et de Toulon, où fraternisent les deux escadres.

Quant au coffret, il a été fait à Moscou, d'après les ornements du célèbre palais à lancettes existant au Kremlin. Le travail est à jour et émaillé ; puis, sur le couvercle, on lit ces mots: « Au peuple français ami, Saint-Pétersbourg. » Le tout est incrusté de pierres précieuses.

J'aurais bien voulu vous parler d'une peinture murale que mon frère et moi venons de découvrir, entre un grenier et une écurie, dans une vieille abbaye désaffectée d'élégantes et mondaines chanoinesses. Mais voilà qui me mènerait bien loin. Je puis vous dire cependant que cette énorme fresque du XIIIe siècle, devinée sous un badigeon, vient de nous révéler un *Triomphe du Christ-Sauveur* dans la zone supérieure. Assis, le Christ tient à la main un sceptre et une couronne. Le long de la zone intérieure se succèden les douzes Apôtres de chaque côté d'une Vierge assise et couronnée, entre deux anges tenant des brûle-parfums romans. Cette peinture, exécutée selon les formules hiératiques byzantines, est très belle de conception, presque savante d'arrangement, et d'une exécution magistrale dans ses lignes naïves et ses oppositions d'ocre jaune et de brun rouge.

Toute notre vieille France était — comme cela — riche de ces peintures murales dont les Eglises remaniées et les monastères en ruines nous ont conservé quelques lambeaux. Recherchez-les et relevez-les au crayon ou au pinceau.

Voilà qui peut tenter vos curiosités et charmer vos loisirs. Vous rendriez encore un véritable service à la Mère Patrie en lui conservant ces débris précieux encore de son riche trésor artistique.

AIMÉ GIRON.

L'ART DE S'EXILER

Le But suprême de la vie nous apparaît à tous sous la forme imprécise du Bonheur. Réaliser son bonheur, le tenir face à face, pour longtemps, pour toujours, converser avec lui, lui prendre égoïstement, jour par jour, la provision de joies, de satisfactions et de plaisirs qu'il faut, n'est-ce point pour chacun de nous le désir de tous les instants, le vœu exigeant et tenace qui monte universellement des cœurs humains ? Mille modes pour capter l'Insaisissable, mille voies pour se rendre au Temple lointain et imprécis dans la demi-nuit des Rêves, et cependant, combien s'égarent encore aux chemins de traverse, aux sentiers menteurs, aux ravins d'où l'on ne revient plus, dans leur recherche à tâtons et leur investigation aveugle ? Nous autres artistes, concevons le Bonheur à la façon des croyants. Si, en tout point, il n'y a concordance entre la formule définitive du Bonheur telle que l'admettent ceux qui ont la Foi, et celle qui entretient l'espoir au cœur de l'artiste, au moins, de l'une à l'autre, peut-on trouver de nombreuses analogies. Les fervents du Culte croient à l'Idéal-Dieu. Les artistes se prosternent devant l'Idéal-Beauté. Or, toute philosophie nous fait connaître que Dieu et Beauté sont de même essence. Le travail d'assimilation serait facile de rapprocher, pour le bénéfice de la thèse, les chapelles de Religion des nombreux reposoirs ou peut stationner un artiste, et Michel-Ange, Léonard, Beethoven, Wagner, Hugo, Schakespeare, ne sont-ils point pour nous des façons de saints consacrés par notre hommage sur l'autel de la Pensée ? Et même plus que des saints, dirais-je, pour ce que leur humanité s'efface devant le Symbole par quoi nous les définissons : Michel-Ange harmonie et force, Léonard connaissance de l'âme, Beethoven rythme et poésie, Wagner passion et drame lyrique, Hugo essor énorme de l'Esprit vers En-Haut, Schakespeare la Vie dramatique et la peinture des Excès de l'âme ! Les observateurs du dogme éparpillent, en un pieux partage, leur adoration à des parvis multiples. La Vierge saluée, ils se tournent vers les trois formes de la Trinité, et prononcent les hosannas qu'il convient devant chacun des Éléments divins dont se constitue leur Idéal. Ainsi sont classées les fêtes religieuses, de sorte qu'après fêter Dieu le Père, Jésus reçoit l'hommage des foules, Marie, tout un mois, préoccupe particulièrement les âmes, et chaque dimanche, chaque jour voient se dérouler aux nefs, où les prières frémissent, les cantiques, les antiennes et les litanies parmi lesquelles tous les saints de la légende chrétienne trouvent leur part d'adoration. Que les croyants ne me tiennent point rigueur du parallèle si je rapproche un thème sacré de thèmes profanes, mais nos pèlerinages en art ne sont-ils pas nombreux et égaux en ferveurs, nos chapelles fréquentées comme d'autres le sont et ne disons-nous pas souvent des messes d'actions de grâce à la Beauté sur les autels où, par goût, nous pousse notre foi, dans les Musées, devant les maîtres ?

J'ai toujours soupçonné ceux qui prient un autre Dieu que la Divinité païenne (et d'ailleurs l'un n'exclut point l'autre), de trouver des joies spéciales à déserter un instant tel autel pour s'agenouiller un peu plus loin, au pied d'un autre tabernacle. Aborder le mois de Marie, le vivre dans le culte de la Vierge, fêter la naissance du Christ à Noël ; plus tard, solemniser sa mort, fêter l'Esprit-Saint, fêter le souvenir de nos défunts sont autant d'épisodes de piété également doux à voir revenir périodiquement, à pratiquer et à abandonner à la suite.

En art, il faudrait peut-être, pour qui voudrait s'organiser un système de béatitudes continues, ordonner sa vie et ses études, ses visites et ses stations de sorte que, de chapelles en chapelles, de toiles en toiles, de symphonies en poèmes, de marbres en vitraux, notre souci de Beauté ne soit jamais complètement réalisé. Savoir s'exiler ! serait le grand point. Savoir quitter à temps un pèlerinage où cependant tout est heureusement groupé pour le travail et pour les joies qu'on recueille au travail.

Beethoven est sublime : l'étudier, l'analyser, approfondir son génie jusqu'à son principe, tout cela en un labeur consécutif, s'enfermer avec lui et ne rouvrir la porte qu'après être intégralement pénétré de sa grande âme serait mauvais et funeste. Un génie doit toujours nous celer une parcelle au moins de son immensité, aussi vrai que toucher de la main son idéal serait decevant. L'idéal est idéal parce qu'il est loin et nulle réalité ne s'accommode de lui.

C'est justement l'admirable force de la foi, que Ceux à qui s'adresse l'âme en prière, ne disent jamais leur dernier mot : Ils existent, ils sont, ils interviennent,

Helio, 71, Rue St Louis-en-l'Ile

LE DÉLUGE (ALEXANDRE VERONESE)

Calcographie du Louvre — *L'Œuvre d'Art. — Paris*

Hélio 71 Rue ...

LA TRAITE (JULIEN DUPRE)

L'Œuvre d'Art — Paris

Helio 71, Rue St-Louis en-l'Ile

ÉCOLE DES TAMBOURS (J. VOIRIN)

L'Œuvre d'Art. — Paris

Hélio 71, Rue St-Louis-en-l'Ile

LE GUÊPIER (H. P. PICOU)

L'Œuvre d'Art. — Paris

mais d'en haut et sans se nommer. Changer d'autel, supplie Marie après Jésus, Jésus avant l'Esprit-Saint, et recevoir sa consolation d'une main invisible! Ne prier qu'un seul Dieu serait dangereux pour ce Dieu lui-même : car si le sort mauvais s'obstinait, que de Fois ne verrait-on point chanceler?

Transposons en Esthétique. Sachons arrêter nos enthousiasmes avant leur maximum, varions nos plaisirs, que les stations soient courtes, si tel milieu d'art nous capte et nous enchante, si tel maître nous retient, écoutons et vivons proche l'un et l'autre, mais n'oublions pas qu'à force de fixer trop, la vue se trouble. Si nous voulons garder notre jugement sain sur toute Beauté ne l'admettons que partiellement en tant que Beauté.

Ainsi, plus tard, une fois le cycle de nos préférences accompli, nous pourrons revenir aux anciennes promenades et côte à côte, avec les maîtres abandonnés jadis, reprendre l'entretien interrompu et poursuivre notre enseignement à leur verbe hautain. En un mot, frappons à toutes les portes, visitons tous les temples d'art, mais ne nous immobilisons pas dans des théories où l'autel, qui conviendrait le mieux à notre orientation personnelle, serait sacré l'*Autel parmi les autels*. Butinons, pour créer, ne bornons pas notre horizon, ne restreignons point nos croyances; admettons l'universelle Beauté et récoltons dans l'infini des campagnes, qui se succèdent sous des cieux sans cesse différents, les fruits aux cent mille essences et les gerbes de tous les semis.

Ne soyons pas exclusifs. N'appartenons à aucun ordre, modérons-nous dans l'affirmation de nos préférences.

Je parlais d'un système de béatitudes. S'éloigner des sites aimables avant d'en être ou lassé ou totalement instruit, ne serait point une béatitude oisive. Rien de l'extase! Au contraire, œuvrer le plus possible, en un *élargissement* constant des connaissances et du goût.

L'art de s'exiler est difficile à acquérir. Combien s'incrustent dans une méthode et stationnent! Combien oublient la marche incessante du progrès et de l'Idée. S'exiler hors de ses convictions, chaque lustre, serait d'un honnête et d'un juste.

Le beau paradoxe à développer : « Mon opinion est qu'il ne faut pas en avoir. » Il serait certes excessif et désolant pour quiconque fait ses premiers pas. Formulons plutôt : « Qu'une foi en la Beauté nous guide, qu'aucune de ses formes ne s'empare complètement de nous, et que l'Étude que nous faisons d'elle ne soit qu'un long voyage accompli *sur la circonférence d'un cercle dont elle serait le Centre*. »

Tels sont les exils successifs que je préconise! N'ayons aucune frayeur. Dans ce voyage circulaire, les aspects sont suffisamment variés pour que l'œil ne se fatigue point, d'autant que si nous voulons être un peu modeste, nous devons bien convenir que connaître la Beauté sous ses faces infinies serait un rêve vain et que du cercle, hélas, nul de nous jamais n'effectuera le tour complet.

PASCAL FORTHUNY.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Empreinte

PAR ÉDOUARD ESTAUNIÉ [1]

Je voudrais vous recommander un fort bon livre et vous mettre, à la fois, en garde contre un fort mauvais autre. Vous vous étonnerez, sans doute, qu'ils tiennent tous les deux dans le même volume, quoique, à la vérité, il n'y ait point là de sujet d'étonnement, mais plutôt de réflexion. C'est le propre des œuvres très volontaires, très vivantes, très nouvelles, de présenter quelquefois ce double caractère et de donner lieu à cet antagonisme. Le livre de M. Édouard Estaunié n'a échappé ni à ces mérites, ni à ce vice constitutionnel. Je vous assure qu'il faut s'y plaire; mais en vous suppliant de toutes mes forces de ne point céder à son charme dangereux.

Il y aura, d'ailleurs, quelque distinction à cela, ne serait-ce que celle de garder l'indépendance de son propre goût. Car il n'est point douteux que, pour le plus grand nombre des gens qui le liront par plaisir, ses défauts pleins de subtilité ne passent avec ses qualités substantielles. L'autre petit nombre des gens intéressés qui consentiraient à l'ouvrir en s'en défiant, ne le liront qu'avec des yeux et une pensée prévenus et agiront tout au contraire des premiers. Et tout le monde de ces deux partis aura tort, quoique l'*Empreinte* soit d'une observation peu fréquente ou qu'il s'y trouve de bien cruelles méchancetés sur les Jésuites et leur méthode d'éducation.

J'ai prononcé le gros mot : les Jésuites! Pour ma part je ne lui donne, ici, aucun autre sens que le sien. J'entends parler d'un ordre de religieux à l'endroit où l'a touché M. Édouard Estaunié, et rien de plus. Il a attaqué leurs principes moraux : je ne veux, pour moi, ni les combattre, ni les défendre. Ils me sont indifférents en la matière qui est toute de littérature.

Ces arguments établis, je crois qu'il est temps de vous dire au juste ce que c'est que l'*Empreinte*. C'est le résultat de l'éducation jésuitique, la marque de fabrique (qu'on me pardonne la trivialité pour la justesse) en un mot.

Nous trouvons le jeune Léonard Clan au collège de Saint Louis-de-Gonzague, qui dresse ses murs le long de la Loire, dans la partie moyennageuse de la petite ville de Nevers. Il doit avoir, à l'époque où nous faisons sa connaissance, entre les seize ou dix-huit ans. Une enfance solitaire et sombre l'a prédisposé à une rêverie souffrante, dont il ne se débarrassera que devant l'autel illuminé. Il croit découvrir dans la lumière des cierges le divin sourire qui éclaire les cœurs. Les bons Pères se gardent bien de l'arracher à cette illusion. Tout son malheur, et, au reste, tout son roman, viennent de là.

Et d'abord il trouve une jouissance indéfinissable dans les devoirs de la vie pieuse. Il veut être un saint, et, dans son milieu, on fonde sur lui les plus grandes espérances. Un jour, cependant, au sujet d'une fête de la congrégation, à propos d'une pièce de théâtre où il tient un premier rôle, il goûte aux joies mondaines dans un réel succès. Un événement aussi banal viendra, peu après, rompre la suite de ses saintes pratiques. Il avait promis à son confesseur de devenir jésuite. Il hésite en lui-même; il se récuse; enfin le voilà en route pour Paris qui offre emploi à toutes les vocations.

Tout au contraire de ce que l'on pourrait supposer, la réaction ne se fait pas immédiatement sentir en lui. Il continue de servir fidèlement le maître de ses premiers espoirs. Il se passionne pour sa cause; il fait de son mieux pour observer ses commandements. A peine le voyons-nous prendre une maîtresse pour se dérober à la solitude et faire des réserves sur les théories sociales de Le Play pour satisfaire son cœur affamé de justice. Il a voulu être tout à Dieu et il n'a pas pu; il lui appartiendra, du moins, dans l'amour de sa création, il sera le serviteur des pauvres et des deshérités, de tous ceux qui ont besoin d'un peu de pitié. Folie que ces projets. Ils ne sont que les sursauts de ce même orgueil qui fit pour la première fois tressaillir de joie sa poitrine sur les tréteaux du collège de Nevers. Ce qui le possède ce n'est point le socialisme miséricordieux, mais la volonté de s'y faire un nom, de dominer tous ses partisans par la création d'une chaire d'enseignement social. Et la chaire lui fait défaut; et la pauvre âme qui, jusqu'ici, avait fait entrer

1. Un vol. Perrin, éditeur.

Dieu dans ses calculs tombe finalement dans la haine de Dieu à la suite de cette défaite.

Il lui succédera une théorie de l'indifférence dans la raison pure que le jeune homme sent lui-même ne pas pouvoir durer longtemps. Le problème s'impose toujours à lui avec la même rigueur, quelles que soient les croyances de l'âge ou la disposition d'esprit du jour : Et après... après la mort?

Après? Ah! ma foi, il n'en sait plus rien. Le livre s'achève en un journal intime qui est certainement la plus parfaite expression d'anarchie intellectuelle que je sache. « En vain me suis-je révolté, les faits m'ont donné tort. On ne va pas impunément contre la loi. Pour retrouver les larges routes, restons dans la logique: je dois être jésuite ou n'être rien. Je traine le désir de Dieu comme un forçat... Tous mes actes suent Dieu. Je ne crois pas au péché et j'ai des remords. Je ne crois pas à la religion et je m'épuise a sa recherche ». Puis, comme il fallait s'y attendre, l'ancien confesseur, le Père Propiac, surgit au moment opportun. Il recueille cette pauvre âme incertaine, prête à entrer dans son sein, ou à se perdre tout autre part. Telle est la force de l'*Empreinte.*

Tel est aussi ce livre passionnant et découragé, d'une sincérité réelle et d'une spéculation d'esprit audacieuse. Des le début de cet article, je vous annonçais qu'il est plein de séductions et de dangers. Je m'avise, à présent, qu'il est encore rempli de bien autre chose.

*
* *

L'idée qui s'impose à vous, une fois le livre fermé, est que l'*Empreinte* est fausse de sa première à sa dernière page. C'est un livre né de l'imagination que nous avons lu. Ses grandes lignes nous apparaissent maintenant pleines d'hésitation et de maladresse. Nous ne découvrons de bien net, dans l'ouvrage, qu'une volonté soutenue de faire du tort aux jésuites. Cela ne s'explique pas, mais cela se ressent avec violence. On est poursuivi par cette idée tout en croyant avoir affaire à une illusion. Et l'illusion reste plus forte que tout travail de raisonnement tenté contre elle. Qu'est-ce qui peut nous avoir de telle sorte indisposés?

D'autre part, à la lecture, nous nous sommes émus outre mesure. Chaque détail nous est apparu d'un réalisme du meilleur aloi. C'était bien une plaie vive qu'on mettait sous nos yeux; c'est sûrement une histoire vécue qui nous est offerte dans celle du jeune Léonard Clan. Alors... ?

Je crois que les deux impressions sont justes, véridiques et plausibles. Tout ce qu'elles présentent de disparate, elles le doivent, non à nous, mais à l'auteur de l'*Empreinte.* C'est lui qui a mêlé le roman à la vérité pure. C'est à lui que nous devons de ne savoir à quoi nous résoudre dans nos jugements. Il a voulu émettre sur des sensations qu'il a connues et qui lui appartenaient une thèse qu'il n'a point pensée, qui lui demeurera à jamais étrangère. Le secret défaut de son livre ne se trouve pas ailleurs.

Nous nous en rendrons compte facilement. Examinons un peu la structure du livre, la liaison de ses arguments, et surtout leur tournure d'expression. Le roman n'a pas été conçu d'un seul jet; il n'a pas été écrit dans une inspiration continue L'auteur s'est imposé un point de départ et un but d'arrivée. Que d'hésitations, que de fausses manœuvres, que d'abandons et de reprises démontrent son ignorance du chemin qu'il veut suivre entre ces deux limites. Il ne l'a jamais parcouru dans la vie réelle. Il ne saurait nous inviter à le suivre avec lui en littérature.

Je me trompe toutefois au sujet des deux premiers chapitres. Ceux-là certainement furent vécus. Il y a en eux des choses qu'il est impossible à un écrivain de trouver dans son talent personnel, autant qu'il en ait. Mais les chapitres dépeignant l'arrivée à Paris! Ils ne sont pas mal venus, mais comme on les sent peu observés. L'atmosphère de Saint-Louis-de-Gonzague ne les baigne plus et ils perdent avec elle tout leur charme pénétrant et fluide. Il n'y a que les quarante premières pages du roman qui soient absolument véridiques, et qui puissent donner quelque apparence d'autorité à son titre plein d'emphase. Il est possible que l'*Empreinte* ait été entreprise sur le jeune Léonard Clan ; mais il est impossible aussi qu'elle n'ait pas été abandonnée dès son départ de chez les Peres.

Pourquoi donc, dès lors, M. Edouard Estaunié a-t-il voulu à toute force les rendre responsables des aventures de leur malheureux élève. La raison en est bien simple. Il est tout naturellement le prisonnier de sa thèse. Malgré qu'il n'ait plus aucun document de valeur pour lui établir, de temps à autre, un fondement solide, il la bâtira sur la plaine sablonneuse de ses sentiments! Mais nous ne nous y tromperons point. Il y a dans l'*Empreinte* deux livres différents: un livre sur des impressions d'enfance, des souvenirs d'adolescent, d'une parfaite pureté et d'une vérité incontestable; il y a, en plus, l'opinion d'un homme d'âge mûr, opinion pleine d'amertume et d'âcreté. La première partie seulement est digne d'intérêt, l'autre n'a guère plus de valeur que les diatribes surannées des anticléricaux. Il reste non moins vraisemblable que c'est seulement dans la première partie que M. Estaunié a fait œuvre d'art.

C'est, à coup sûr, un spectacle surprenant que celui de voir se débattre le pauvre Léonard Clan en plein quartier Latin, entre les bras mêmes d'une belle amie qu'il s'est donnée, sous le sceau jésuitique. Chaque jour ce sceau empreint profondément son esprit. Cependant personne n'appuie plus dessus. Mais il y appuie bien lui-même : il y appuie sans s'en douter, en haïssant plus que tout au monde le cachet qu'il applique ainsi sur la cire molle de sa conscience. Que penser de cette haine qui a tous les gestes de l'amour?

Si vous voulez connaitre ma pensée tout entière à ce sujet, je vous dirai que nous avons affaire en cette occasion à un assez triste individu. Léonard Clan me paraît être un de ces jeunes déséquilibrés comme il s'en trouve suffisamment dans tous les collèges. C'est un voluptueux du néant, tandis que ce que nous désignons par le mot de raison, nous commande de ne nous émouvoir que sur des choses positives. Il a la manie de l'absolu. M. Paul Bourget nous a montré dans *le Disciple* jusqu'où peut conduire ce goût indiscipliné. Léonard Clan se jette dans la religion tout aussi fatalement qu'il se serait jeté à la rivière. Il n'y a pas besoin de l'observer longtemps pour remarquer qu'il est un impulsif au premier titre. Il est incapable de continuité; sa volonté n'agit que par soubresauts; il ne croit pas avec les croyants, il ne raisonne pas avec les raisonneurs, et tout ce qu'il fait il le fait à côté de la vie logique et saine. Je n'ai pas peur de dire qu'il était prédestiné à la béatitude bien avant que les bons Pères ne prissent possession de sa personne. S'ils se sont autant occupé de lui, je ne crois pas que ce soit pour faire sa conquête : il n'en auraient conservé qu'une propriété assez gênante.

C'est pourquoi je me suis pris à sourire sur les derniers feuillets du volume, quand le père Propiac, le confesseur d'enfance, apparait dans un véritable coup de théâtre. Ce « clou » ne tient que vingt lignes, mais on distingue très bien que tout le livre a été conçu et écrit pour arriver à ce dénouement. A mon sens, je le trouve d'un goût malheureux. Il fait long feu. — Et ce sera là la dernière querelle que je chercherai à M. Edouard Estaunié avant de passer aux compliments. Il en mérite, en effet, quelques-uns.

*
* *

Il en mérite sur certaines qualités qui, sans absorber complètement ses défauts, ne laissent pas, néanmoins, de donner à l *Empreinte* une allure parfaitement littéraire, une tenue et une dignité indeniables. M. Estaunié ne se perd ni dans la description, ni dans le dialogue, ni dans quelque partie que ce soit de son œuvre. Il se possède toujours et toujours il reste en possession de son instrument. Il est passé maitre dans cet art difficile de la concision. Avec la matière qu'il y a dans l'*Empreinte* tout autre que lui eut fait trois romans au moins. Il en résulte que nous recevons à la lecture de son livre unique une impression de fermeté et de plénitude assez rare. On peut l'accuser d'être un sectaire ; on ne saurait lui refuser d'être un sectaire intelligent, plein de sensibilité et d'adresse.

Les descriptions que renferment les premières pages de l'*Empreinte* sont, pour moi, de toute beauté. Les observations faites sur les états d'âme du jeune Clan ne leur cèdent en rien. Tout serait bon dans ce livre si l'on ne commençait à découvrir, dès le début de son second tiers, une volonté bien déterminée d'aboutir à la réintégration de Clan entre les mains d'où il a fui. S'il m'était permis de faire une supposition, je vous avouerais, à mon sens, que Clan n'a pas dû retourner chez les jésuites. Il a peut-être mené la vie hétéroclite à travers laquelle nous le voyons passer un moment, il a peut-être senti se soulever en lui tous les cas de conscience auxquels nous assistons par la suite ; mais il n'a pas dû revenir rôder, tel que nous le montre M. Estaunié, sous les murs du collège de Nevers. Ce doit être aujourd'hui un homme indépendant et sincère dans tout ce qui ne touche pas à l'éducation religieuse. Et s'il me faut pousser plus loin ma supposition, j'imaginerai encore qu'il doit vivre sans souci à l'heure qu'il est, loin de Nevers, loin de Propiac, loin surtout de toutes les agitations sentimentales où M. Edmond Estaunié veut qu'il se soit perdu. Il doit mener au sein de sa calme province une vie familiale, au milieu de beaux enfants qu'il se sera donnés pour jouer un bon tour a Ignace de Loyala. C'est ce qui fait que je ne puis croire à la force de l'*Empreinte.* — Mais il reste bien entendu que c'est là uniquement une supposition. Que voulez-vous? j'y trouve mieux mon sentiment que dans la chute du livre.

MAURICE KREUTZBERGER.

CHARLET[1]

(*Suite et fin.*)

Mécontent de Delpech, connaisseur médiocre, et qui, comme tant d'autres, n'estimait une œuvre qu'à son débit, Charlet travailla pour Motte, qui était lui-même un artiste de mérite. Il entreprit alors une suite de costumes d'infanterie, *la Vieille Armée française,* qui devait avoir quarante ou cinquante numéros, et il l'édita à ses propres frais. Après avoir exécuté douze numéros, il s'informa de la vente, et il apprit qu'elle avait produit vingt-quatre francs. Il s'en prit à lui-même et se mit à gratter les pierres; c'est à peine si Motte put en sauver quelques-unes. On s'accorde aujourd'hui à reconnaître que ces costumes sont au nombre des meilleurs travaux de Charlet.

Motte ne le payait guère mieux que Lasteyrie et Delpech. Il ne voulait pas lui donner trente francs de *l'Ouvrier endormi*, l'une de ses plus belles compositions, et l'artiste fit gratter sa pierre après qu'on eut tiré trois pièces. Quant Arnault publia, chez Motte, *la Vie politique et militaire de Napoléon,* les lithographies en furent confiées aux meilleurs artistes : Charlet, sur le refus de plusieurs, fit *le Siège de Saint-Jean-d'Acre,* la plus belle pièce de l'ouvrage, digne, au témoignage d'Hippolyte Bellangé, « de faire, par la pensée, un pendant aux *Pestiférés de Jaffa* ». On le contraignit à refaire sept fois sa planche, et on fit retoucher les figures par un artiste médiocre, nommé Champion. Cette humiliation lui fut cruelle, mais il était doué d'un rare courage, que rien ne pouvait abattre.

Il eut, d'ailleurs, en ces années douloureuses, plus d'une consolation, et, si le public méconnut son talent, il reçut des artistes et des connaisseurs certains témoignages d'estime qui auraient suffi à faire prendre cœur à un homme d'une vocation moins déterminée. La nécessité le réduisait souvent aux expédients, et il dut un jour, pour vivre, travailler au compte de Juhel, « peintre barbouilleur philosophe ». Celui-ci l'occupa à la décoration d'une auberge de Meudon. « J'étais, dit-il, dans tout le feu de mes compositions, quand l'aubergiste vint me prier de monter au premier étage, où l'on m'attendait ; j'y trouvai de joyeux convives attablés, et, au milieu d'eux, un compagnon qui, après m'avoir dit qu'il s'appelait Géricault, ajouta : « Vous ne me connaissez pas, monsieur « Charlet, mais moi je vous connais et « je vous estime beaucoup ; j'ai vu de « vos lithographies, qui ne peuvent sortir que du crayon d'un brave, et si « vous voulez vous mettre avec nous, « vous nous ferez honneur et plaisir. — « comment donc, messieurs, mais tout « l'honneur et le plaisir sont pour moi ! » Je me mis donc à table, et tout se passa bien, et même si bien, que de ce jour date une amitié que la mort seule a contrariée. Pauvre Géricault, excellent cœur d'honnête homme et de grand artiste[1]. » Charlet apprit vite à connaître son nouvel ami, et il apprécia son talent encore méconnu du public. Il eut le bonheur de lui sauver la vie, à Londres, où ils s'étaient rendus ensemble, pour y exposer *le Naufrage de la Méduse*. On n'en avait fait aucun cas à Paris, au Salon de 1819. L'accueil ne fut guère meilleur en Angleterre, et on traita les lithographies de Géricault comme sa peinture. L'artiste, déjà malade et irrité de son insuccès, se laissa aller au découragement et résolut d'en finir avec vie. « Charlet, rentrant à l'hôtel à une heure avancée de la nuit, dit M. de la Combe, apprend que Géricault n'est pas sorti de la journée, et qu'on a lieu de craindre de sa part quelque sinistre projet. Il va droit à sa chambre, frappe sans obtenir de réponse, frappe de nouveau, et, comme on ne répond pas davantage, enfonce la porte. Il était temps! un brasier brûlait encore, et Géricault était sans connaissance, étendu sur son lit. Quelques secours le rappellent à la vie. Charlet fait retirer tout le monde, et s'assie près de son ami. « Géricault, « lui dit-il, de l'air le plus sérieux, voilà « déjà plusieurs fois que tu veux mou- « rir; si c'est un parti pris, nous ne « pouvons l'empêcher. A l'avenir, tu « feras donc comme tu voudras, mais « au moins laisse-moi de donner un « conseil. Je te sais religieux ; tu sais « bien que mort, c'est devant Dieu qu'il « te faudra paraître et rendre compte ; « que pourras-tu répondre, malheureux, « quand il t'interrogera ?... Tu n'as seu- « lement pas diné !... » Géricault éclata de rire et promit de ne pas recommencer. Gustave Planche, à propos de ces paroles de Charlet, a fait cette ingénieuse remarque : « Le discours qu'a « tenu Charlet à Géricault, dit-il, est « un curieux mélange d'affection et de « raillerie. Cette singularité n'étonnera « personne parmi ceux qui ont vécu « dans le commerce familier de Charlet. « La raillerie était chez lui un don si « si évident, un talent si impérieux, « qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire « dans les occasions les plus solennelles. « S'il n'eût adressé à Géricault, pour le « détourner de la mort volontaire, que « des paroles sérieuses, inspirées par la « philosophie ou la religion, peut-être « n'eût-il pas réussi à le sauver ; la « raillerie, en ramenant de vive force la « gaieté dans l'âme qui voulait aller « au-devant de la mort, est venue au « secours de la religion et de la philo- « sophie. »

La liaison de Charlet avec M. Alexandre de Rigny date du même temps, et elle se fit par l'entremise de Géricault. M. de Rigny fut un des plus ardents admirateurs de Charlet, et il a donné sur sa façon de vivre des détails fort intéressants qui ont été recueillis par M. de la Combe. La célébrité n'était point encore venue pour Charlet, mais il avait déjà ce qui la précède : des admirateurs zélés qui propageaient son nom et qui allaient apprendre au public à le connaître et à l'apprécier. Il en est de même de presque tous les vrais artistes; ils se font d'abord estimer des connaisseurs, et c'est par eux qu'ils ar-

1. Les Artistes célèbres : *Charlet*, par F. Lhomme, agrégé de l'Université. (Librairie de l'Art.)

1. *Charlet, sa Vie et ses Lettres*, par M. de la Combe.

rivent jusqu'à la foule. Les réputations qui se fondent ainsi sont les plus solides, parce qu'il n'y a point d'appel contre la raison et le savoir.

F. Lhomme.

UN MOT A PROPOS DES « FRAGONARD »

De GRASSE

On sait que la jolie ville de Grasse possède du peintre charmant, qui à la grâce de Boucher, son maître, ajouta l'exquisité de sa note personnelle, une collection d'œuvres, tableaux, fresques, panneaux, plafonds — toute une maison décorée par lui à diverses épuques de sa vie — dont l'ensemble constitue un précieux monument d'art français et un spécimen synoptique des différentes manières de Fragonard. Avec une pieuse fierté, que partage la cité des fleurs et des parfums, l'heureux propriétaire de ces trésors, M. Malvilan, en fait les honneurs aux amateurs et aux étrangers que la suavité du climat et les séductions de toutes sortes ramènent plus nombreux, chaque hiver, en cet admirable pays. Il semble que cet hommage général à leur peintre, que la conservation de ce rare dépôt fassent partie des apanages du municipe, soient pour lui une gloire. Tous les habitants y tiennent avec une égale jalousie. Aussi comprend-on quelle a dû être l'émotion, à la nouvelle, lancée d'abord par un journal anglais, puis reproduite par la presse de Paris et de Nice, que les quatre toiles les plus remarquables, les plus célèbres, du Musée Fragonard étaient vendues. Cet émoi a été partagé par tous les admirateurs de notre École au XVIII^e siècle. Ces quatre pages du maître sont tres belles ; leur disparition appauvrira désastreusement l'héritage dont les Grassois s'enorgueillissaient justement. Et encore qu'elles ne puissent disparaître complètement pour nous, puisqu'elles ont été rendues impérissables par le savant et superbe burin de Marcelin Desboutin, le patriotisme des gens de goût déplore en cette nouvelle occasion qu'une fois de plus la France, au lieu d'en enrichir ses galeries nationales, laisse échapper au profit de l'étranger quatre tableaux qui ne dépareraient pas le Louvre et dont la signature est de celles qu'elle revendique pourtant avec quelque fierté parmi ses illustrations.

Il n'est que trop vrai. Ce n'est point le premier bruit de ce genre qui circule et dont s'alarment les fervents de Fragonard. On avait dit déjà que ces mêmes peintures avaient été acquises par un jeune gentilhomme français qui épousa, il n'y a pas bien longtemps, la fille d'un financier de New-York. Le renseignement avait alors été démenti. Il est exact cette fois. Les quatre joyaux de la collection Malvilan sont vendus. L'heureux acquéreur est un membre de la Chambre des Communes. « Un Waterloo artistique ! » a murmuré la rancune méridionale.

Qu'on ne maudisse pas toutefois sans merci un marché chèrement conclu. Au regret de savoir que ces quatre toiles passeront le détroit il est un palliatif. La transaction intervenue à leur sujet, et qui les destine, en une maison de campagne de la brumeuse Angleterre, à orner un salon fidèlement copié sur celui de la maison de Grasse, stipule en effet que l'acheteur n'en prendra possession qu'après le décès du propriétaire actuel. Exception rare, que de vœux ne va-t-on pas faire, chez lui, et ailleurs, et sincères, pour qu'il vive centenaire!

Mais la vieillesse se prolonge gaillardement sous le ciel privilégié de la Provence, et M. Malvilan, solide et vert, n'est pas en disposition d'adresser de sitôt le définitif adieu, qui navrait si profondément Mazarin, aux belles choses qui l'entourent. Qu'on se rassure donc. Les quatre « Fragonard » ne quitteront pas Grasse immédiatement. Amateurs et étrangers, accueillis avec la traditionnelle courtoisie, pourront encore les admirer en la maison que l'artiste se plût à illustrer de son pinceau. Et qui sait si, par un de ces sacrifices où la très grande fortune se plaît à se piquer de gentilhommerie du goût et à manifester son patriotisme, ces toiles, avant que n'ait sonné l'heure de leur départ pour la Grande-Bretagne, n'auront pas été rachetées et attribuées à la France ? Il est encore un Chauchard, et les Rothschild nous ont habitués à ces artistiques munificences.

O. Justice.

NOS GRAVURES

Al. Véronèse. *Le Déluge.* — Ce chef-d'œuvre est connu et défie la critique. Les épisodes savamment conçus donnent l'impression d'une catastrophe sans exemple. Au centre, sur les flots, glisse l'arche fermée comme une tombe. Le contraste est saisissant.

***

Julien Dupré. *La Traite.* — Imaginez dans un paysage dénudé, aux larges horizons, une fille de ferme qui trait sa vache. Le sujet n'a rien de neuf, mais il est traité avec naturel et avec savoir. La vache patiente, immobile, à l'œil pensif, est bien campée. Elle rappelle certaines études de Rosa Bonheur.

***

J. Voirin. *L'École des Tambours.* — Les braves conscrits, qui s'essaient à la marche en battant de leur mieux sur leur caisse ou en sonnant de leur clairon, sont pris sur nature. Ils ont l'élan, la bonne humeur de troupiers aguerris capables de monter à l'assaut.

***

H. Picou. *Le Guêpier.* — Ce tableau pourrait s'appeler « la Nuée d'amours ! » Ils sont légion ces malins petits êtres armés de flèches qui se ruent sur une belle jeune fille à la prestanse de déesse. L'œuvre est conçue dans le style néo-grec.

H. J.

L'ART EN PROVINCE

M. Gustave Taverne, l'artiste graveur dont le talent est hautement apprécié à Paris, a été chargé par les éditeurs Féret et fils, 15, cours de l'Intendance, à Bordeaux, de graver une vue cavalière de l'Exposition de cette dernière ville.

Les diverses eaux-fortes en préparation, toutes confiées au burin si fin et si vigoureux de M. Gustave Taverne, seront certainement très recherchées par tous les Bordelais que l'art intéresse, et tout particulièrement par les membres de la *Société Philomatique* qui désireront garder un souvenir artistique de la brillante Exposition dont ils peuvent se montrer si fiers, cette dernière étant entièrement leur œuvre.

LE NOEL
DE
L'ŒUVRE D'ART

Comme les années précédentes, **l'Œuvre d'Art** *prépare un numéro de Noël ayant pour titre :* **Noël de l'Œuvre d'Art.**

Ce fascicule exceptionnel comportera six gravures phototypiques et trois eaux-fortes *Le texte, entièrement inédit, est de MM. Henry Jouin, Aimé Giron, Gabriel de Lautrec, Charles Perdreau, Paul Lafage, Octave Justice, Maurice Kreutzberger, Pascal Forthuny.*

Ce numéro exceptionnel contiendra également un **Noël** *(musique de Magdé), et une magnifique composition à la plume, intitulée :* **Deuil-Espérance,** *par M^{me} Marie Gontier.*

Le prix du **Noël de l'Œuvre d'Art** *est fixé à* **3** *fr.*

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. Moreau et C^{ie}, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'OEUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS { Un An. . . . . . 24 francs
Six Mois . . . . . 12 —
Trois Mois . . . . 6 fr. 50

ETRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

France : Un An. . 80 fr. | Etranger : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 64

5 Décembre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

ATHÈNES

ET

LES JEUX OLYMPIQUES EN 1896

Donc, c'est chose décidée, l'*Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques* se dispose à nous donner un grand spectacle. Elle va restaurer les Jeux Olympiques, et c'est à Athènes, au printemps prochain, que se dérouleront, avec le concours de jeunes hommes accourus des deux mondes, ces fêtes de la beauté, de l'adresse, de l'agilité, des libres mouvements dont l'origine presque fabuleuse se perd dans les traditions de la Grèce antique.

Pour qui sera le bienfait de ces fêtes prochaines? Est-ce Athènes qui bénéficiera de la solennité qui se prépare? Sans doute, il y aura profit pour la Grèce de nos jours à cette résurrection dans ses murs des Jeux célèbres dont le génie des anciens a retiré tant de gloire. Déjà, pour faciliter l'exécution des Jeux annoncés, les Athéniens se sont mis à l'œuvre et le Stade, le Stade antique, recouvert jusqu'ici d'une épaisse couche de terre, a été déblayé. La science est donc dès aujourd'hui tributaire des fêtes qui se préparent. La cité antique reconquiert l'un de ses joyaux. La déesse, depuis si longtemps voilée, dérange un pli du crêpe qui nous dérobait son éclat, et la ville de Minerve se laisse entrevoir avec moins de parcimonie dans son éternelle jeunesse.

Mais ce n'est pas Athènes que je félicite au premier chef, ce sont les Sociétés athlétiques, ce sont les organisateurs bien inspirés des Jeux Olympiques. Il convenait, en effet, que cette restitution des fêtes helléniques reçut du lieu même où elle serait tentée une consécration logique et profitable. En toute autre ville, sur quelque point du globe que l'on eût essayé ce réveil d'une institution pleine de grandeur et de la plus haute portée, on n'eût pas trouvé le patronage moral, on ne se fût pas imprégné des traditions philosophiques que le nom seul d'Athènes évoque dans l'esprit à l'annonce des Jeux Olympiques internationaux de 1896. Les hommes d'intelligence, qui demain seront les coopérateurs de cette résurrection, me rappellent Antée. Vous avez présente à l'esprit la légende de cet être mystérieux. Fils de Neptune et de la Terre, chaque fois que le héros se sentait fatigué, il lui suffisait de toucher le sol de la main pour recouvrer des forces nouvelles. A leur tour, nos modernes athlètes, non pas fils de Neptune, mais fils de cette terre classique qui a vu naître Homère, Sophocle, Aristophane, Phidias, Platon le divin, de cette terre sans rivale, universelle patrie de toute intelligence, nos modernes athlètes ont conçu le projet de toucher de la main le sol sacré d'Athènes afin de se fortifier à ce contact. Gloire à eux. Les puissances telluriques de la Grèce ne sont pas diminuées : quiconque leur demande un accroissement de vie, de jeunesse, d'enthousiasme, de perfection, l'obtient sans effort.

Dirai-je la périodicité des Jeux olympiques chez les anciens? Jupiter avait eu pour précepteurs sur le mont Ida les Dactyles qui étaient cinq frères. C'est à Pausanias que j'emprunte ce détail. L'aîné s'appelait Hercule. La pensée lui vint de s'exercer à la course avec ses frères. Il fut convenu que le vainqueur, pour prix de son adresse, recevrait une couronne d'olivier. Telle serait l'origine des Jeux olympiques que l'on renouvela tous les quatre ans et qui duraient cinq jours en mémoire des frères Dactyles, précepteurs de Jupiter.

Plus tard, à la course à pied, on ajouta le saut, la lutte, le jet du disque et le jet du javelot. Plus tard encore, on introduisit dans les Jeux la course de chevaux, la course des chars, le pancrace, le pugilat et enfin ce que nous appellerions aujourd'hui les concours de musique et de poésie. A ces Jeux étaient admis tous les nationaux : seuls les étrangers en étaient exclus.

Toute autre est la doctrine des Grecs modernes. Ce sont les étrangers que le Stade athénien va recevoir en majorité dans son enceinte. Plus d'ostracisme, plus de barrières jalouses, Athènes veut être hospitalière à la jeunesse de tous les pays.

Je vous entends. Vous vous demandez quelle pouvait être la portée de ces joûtes éphémères dont le prix était un rameau. Que nous font ces jeux oubliés, ces divertissements sans but, capables tout au plus de mettre en lumière un lutteur habile, un soldat avisé qui s'était exercé de longue main à lancer le javelot? Quelle erreur est la vôtre! Les Grecs, dans leur langue souriante, ont de ces expressions dont le sens a dévié pour nous. Quand nous parlons de « jeux », nous, les hommes graves, occupés, quelque peu tristes, nous attachons à ce mot je ne sais quoi de futile, d'enfantin. Il semble que des gens sérieux n'aient rien à voir dans des jeux. Or, les fêtes périodiques d'Olympie valent-elles la peine qu'on évoque leur souvenir avec quelque soin? Etait-ce autre chose que la distraction d'un jour?

Oui, certes, et je veux me couvrir dans l'éloge que je tente des Jeux olympiques de l'opinion d'un savant de notre temps. Ouvrons Curtius :

« Lorsque les Perses, en face des Thermopyles, y apprirent que les hommes de la Grèce s'étaient rassemblés en masse aux jeux olympiques, la suite de Xercès s'étonna, non pas qu'ils fussent occupés à de pareilles luttes, non pas qu'ils en eussent trouvé le loisir en un tel moment, mais seulement de les voir lutter pour un prix aussi misérable

qu'une couronne de feuillage. Or, c'était précisément à cet annoblissement, à cette transfiguration morale que l'idée de la lutte s'était élevée chez les Grecs, à savoir, qu'elle exclurait toute cupidité, tout égoïsme vil. On était redevable de cette conception plus haute à la religion, qui ne voulait point voir profaner, par une lutte engagée en vue d'un gain vulgaire, le voisinage du dieu et le parvis même de son temple. Un détail suffirait à montrer à quel point la considération des dieux était dominante en ces matières : la couronne du vainqueur était prise à l'arbre même consacré au dieu. Ainsi, l'honneur qui revient à celui qui la porte consiste en ceci que, grâce à ce rameau saint, il touche de plus près à la divinité et lui est comme consacré lui-même. Et les couronnes, ainsi que les trépieds lorsqu'on les donnait en prix à titres d'objets sacrés, sont laissés par le vainqueur dans le sanctuaire de la divinité.

« Tout dans ces solennités est fait pour les dieux. Devant leurs yeux se présente la jeunesse du peuple, dans toute son allégresse, dans toute sa vigueur; car, si sévère qu'Apollon se montre aux mortels par ses prescriptions morales, il n'entend pas pour cela leur gâter la joie de la vie, Ses oracles imposent la sincérité du cœur, l'empire sur soi-même; mais il ne veut pas de contrition, de violence faite à la nature, de mortification volontaire. Il reconnaît les droits de l'être sensible ; seulement, un juste équilibre doit s'établir entre les sens et l'esprit pour que l'homme tout entier se développe en pleine santé. Les dieux des Hellènes n'aiment que ce qui est sain, robuste, épanoui. »

Que vous en semble? Sommes-nous en présence de fêtes sans portée, d'amusements futiles? Les Jeux Olympiques étaient chez les Grecs une école d'honneur, de désintéressement, de progrès physique et de beauté sensible. Les Jeux Olympiques étaient une institution sociale dont le caractère religieux demeure présent à l'esprit de tous les lettrés. Ce fut aussi une source d'éducation pour les sculpteurs de l'antiquité. Combien de statues d'athlètes ne seraient pas sorties des ateliers fertiles de l'ancienne Grèce sans les Jeux Olympiques. C'est encore Curtius qui écrit :

« L'éducation gymnastique était déjà quelque chose d'artistique, une création particulière de l'art, réalisée par l'Hellène dans sa propre personne. Aussi, lorsqu'un jeune gymnaste, sortant de la foule de ses rivaux, avait accompli cette tâche dans la perfection, l'impression produite par ce chef-d'œuvre vivant, joie des dieux et des hommes, ne devait pas être aussi éphémère que la fête où il paraissait. On demandait donc à l'art de fixer dans le souvenir des Héllènes cette vigoureuse et florissante jeunesse, et de grouper sous des figures impérissables, autour de la demeure des dieux fondateurs de l'unité nationale, un chœur d'éphèbes choisis, proposés dès lors à l'émulation des générations à venir. »

Voilà donc bien démontrée l'importance sociale des Jeux anciens. Félicitons les Sociétés de Sports athlétiques d'avoir songé à se réclamer des fêtes d'Olympie par le titre qu'elles ont résolu de donner à leurs grandes manifestations. Ce n'est point, en effet, par courtoisie pour la Grèce moderne que les joûtes d'avril 1896 porteront la dénomination de Jeux Olympiques. Quatre ans plus tard, en 1900, à Paris, s'ouvriront à nouveau les Jeux Olympiques et, en 1904, sous le même nom, dans une autre capitale d'Europe, un stade improvisé sera le champ-clos des coureurs du stade athénien en 1896.

Au moment où j'écris ces lignes, M. Bikélas, un Grec plein de talent, l'historien de Colocotronis, l'orateur applaudi de mainte assemblée où se jugent des questions d'histoire, entre dans mon cabinet. Il se penche sur mon épaule, et, de sa voix la plus insinuante, m'avertit que c'est un Français, M. de Coubertin, qui a été le plus chaud partisan des Jeux Olympiques en 1896 dans la capitale de la Grèce. J'écoute parler mon hôte, mais pendant qu'il devise et reporte tout l'honneur des fêtes prochaines sur l'un de mes compatriotes, j'ouvre machinalement le *Bulletin des Jeux* que j'ai sous la main, car les Jeux Olympiques ont leur Bulletin. Toute grande institution aspire au rayonnement, et la presse accroît la lumière autour d'un nom. M. Bikélas ne m'a pas trompé, M. de Coubertin est vraiment l'âme des sports athlétiques. Mais, entendons-nous; M. Bikélas y met trop de modestie. Le choix du lieu où se dérouleront les courses de 1896, c'est à lui-même qu'en revient l'honneur. Le Bulletin le dénonce, et je suis tout heureux d'une révélation qui ne fait que confirmer ce que je soupçonnais. Le 17 juin 1894, s'est ouvert à Paris un Congrès international pour le rétablissement des Jeux et je lis au compte-rendu de cette réunion : « Le choix d'Athènes a été proposé par le délégué grec à la dernière séance du Congrès. Chaleureusement appuyée par MM. de Coubertin, Sloanne, Gondinet et de Villers, cette proposition a été adoptée à l'unanimité. Anticipant les objections que l'on aurait pu soulever contre ce choix, M. Bikélas fit observer que l'éloignement d'Athènes n'était point un obstacle sérieux dans ces temps de communications rapides et faciles. Si la traversée de Marseille au Pirée ne sourit pas à ceux qui craignent le mal de mer, il y a la route d'Italie ou même celle de Salonique. Si Athènes ne possède pas encore de ressources à l'égal des grandes capitales de l'Occident, les Jeux olympiques y seront célébrés dans un cadre que rien au monde ne peut surpasser. Les spectateurs qui feront résonner de leurs applaudissements le Stade antique, sur les bords de l'Ilissus, n'auront qu'à lever les yeux pour voir le rocher de l'Acropole et les sommets renommés des montagnes de l'Attique. Les monuments, les musées d'Athènes seront un attrait de plus pour les sportsmen qui s'y donnent rendez-vous. On leur montrera, par des excursions aussi faciles qu'agréables, les sites des jeux antiques, Olympie, Isthmie, Nemée, Delphes ! »

Le délégué grec, vous l'avez deviné, c'est M. Bikélas, vice-président de la Société des Études grecques et membre de la Société panhellénique de gymnastique. C'est à lui qu'appartient la pensée d'avoir orienté les esprits vers sa terre natale. Est-ce à dire que ceux qui l'ont écouté, ceux qui l'ont secondé de tous leurs efforts dans sa proposition n'aient pas leur part de mérite? M. de Coubertin, notamment, que M. Bikélas place à juste titre au premier rang des promoteurs audacieux des Jeux Olympiques, n'a-t-il point droit à l'éloge? Ce serait être injuste de le lui disputer, car personne mieux que lui n'a magnifiquement défini le rôle des Jeux. C'est au Congrès de 1894 que M. de Coubertin, dans une langue nette et colorée, a précisé le caractère de l'institution au relèvement, à la diffusion de laquelle il consacre tous ses soins. Je ne puis taire quelques-unes de ses paroles :

« L'héritage grec, dit-il, est tellement vaste que tous ceux qui, dans le monde moderne, ont conçu l'exercice physique sous un de ses multiples aspects, ont pu légitimement se réclamer de la Grèce qui les comprenait tous. Les uns ont vu l'entraînement pour la défense de la patrie, les autres, la recherche de la

beauté physique et de la santé, par le suave équilibre de l'âme et du corps; les autres enfin, cette saine ivresse du sang qu'on a dénommé la joie de vivre et qui n'existe nulle part aussi intense et aussi exquise que dans l'exercice du corps. A Olympie il y avait tout cela, mais il y avait quelque chose de plus qu'on n'a pas encore osé formuler parce que, depuis le Moyen Age, il plane une sorte de discrédit sur les qualités corporelles et qu'on les a isolées des qualités de l'esprit. Récemment, les premières ont été admises à servir les secondes, mais on les traite encore en esclaves, et chaque jour on leur fait sentir leur dépendance et leur infériorité. Cela a été une erreur immense dont il est pour ainsi dire impossible de calculer les conséquences scientifiques et sociales. »

Qui n'applaudirait à ce haut langage! Longs jours aux Jeux Olympiques qui demain vont rajeunir la ville d'Athènes en lui donnant l'illusion des solennités antiques. Thucydide, Hérodote, Pausanias ont fixé le caractère élevé des Jeux d'autrefois. M. de Coubertin ne conçoit pas les joutes modernes avec moins de grandeur. Présidées en 1896 par le prince royal, duc de Sparte, elles seront dignes du Stade athénien.

On raconte que dans l'antiquité, le vainqueur des Jeux rentrait parmi les siens en franchissant une brèche que l'on pratiquait à son intention dans les murs de la ville. L'usage avait je ne sais quoi de violent, de demi-barbare. Pourquoi détruire les remparts de la cité devant l'homme qui accroît le patrimoine d'honneur de ses concitoyens? Les brèches sont étroites et frustes. Le coureur de la veille, qui toujours s'était tenu dans une attitude de grâce virile sur le sable fin du stade, pouvait trébucher à travers ces décombres mal nivelées. Quel fâcheux présage si le pied de l'athlète avait chancelé! Nous ferons mieux. Nous laisserons debout les fortifications de nos cités, mais les portes, largement ouvertes, au besoin le sol jonché de fleurs sur le seuil de nos villes, livreront passage aux vainqueurs d'Athènes en 1896. Quant au mot attristé qu'un historien de l'antiquité prête à Périclès : « Mes amis, l'année a perdu son printemps, » cette parole de regret prononcée, dit-on, à l'occasion de la Minerve du Parthénon, dont l'achèvement tardait; ce cri douloureux n'aura sa place sur les lèvres de personne. Mais, pour ceux qui ne l'auraient pas oublié, il fera plus belles, plus attachantes les fêtes d'avril, où la santé, l'adresse, la joie de vivre auront ajouté, sous le ciel transparent de l'Attique, à l'éclat naturel du printemps.

HENRY JOUIN.

LA QUINZAINE

A tout seigneur, tout honneur, et tout seigneur, ici, est le sculpteur Charles Desvergnes, dont nous apprécions fort la personne et admirons ferme les œuvres. Est-ce parce qu'il fait de l'art religieux à ses heures? Pour ma part, j'aime voir le statuaire ne point refuser son cerveau et son ciseau aux hautes conceptions qui ont inspiré de tout temps le grand art et ont fait socialement passables ces animaux à deux pieds qui commencent par l'anthropophagie et finissent par la Commune.

Or, dimanche, Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle célébrait, sous la présidence du Nonce Apostolique, l'inauguration d'une chapelle consacrée à la commémoration des Morts. Tout ce mois de novembre appartient, en effet, aux souvenirs, aux regrets, aux prières des cœurs blessés, des âmes veuves. Aussi, est-ce en ces jours de tristesse que l'Église place tout ce qui touche à l'éternel au delà. Cette chapelle mortuaire de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle est couronnée par une très belle œuvre du statuaire Desvergnes et nous sommes heureux de le dire ici et de laisser à nos lecteurs la surprise de la conception et de l'exécution.

Une œuvre magistrale aussi, et qui fait parler d'elle, est celle de la *Jeanne d'Arc*, de Dubois, qui attend la fonte dans les ateliers de l'audacieux Bingen. Cette œuvre sera fondue à la cire perdue, opération si complexe, si difficile, si délicate, si coûteuse, mais qui donne, dans toute son intégrité, le modèle de l'artiste et fait de son œuvre une œuvre unique. Un accident, une maladresse peuvent ruiner d'un coup et à jamais le travail du statuaire. Il serait trop long et trop sec de vous donner toute la technique de cette opération familière jadis aux artistes de la Renaissance, mais que nos hâtes et nos ressources ne nous permettent plus. Il faut être un maître comme Dubois, ou un héroïque comme Bingen, pour tout risquer ainsi.

Sur une terrasse au-dessus du moule, douze creusets en terre réfractaire attendent chacun, les cinq cents kilos de bronze liquéfié pour en vider la coulée dans un immense collecteur — d'où elle tombera en torrent de feu dans la gorge béante du moule, garni de ses tuyaux d'évent.

Tout cet appareil présente quelque chose de formidable, mais — le moment venu — l'opération sera splendide et terrifiante. La *Jeanne d'Arc* de Dubois en sortira-t-elle triomphante ou perdue à jamais!

Les tableaux envoyés à la France par l'empereur de Russie sont en place. A Toulon, c'est l'arrivée de l'escadre russe, une toile de Tkotchenko, où cinq navires russes et français s'avancent fraternellement en rade. A Marseille, c'est — par Gritzenko — les visites échangées entre les officiers des deux escadres dans des embarcations pavoisées. Allez-y voir. Pour moi je me suis contenté d'aller jusqu'au Cercle national de Armées de terre et de mer, avenue de l'Opéra. Là, une toile immense, nous offre le mouillage de la flotte française devant Toulon au moment de l'arrivée de l'escadre russe. Cette toile à grand air et beaucoup d'air. Elle nous a été offerte avec tant de grâce, reçue avec tant de gratitude et rappelle de si doux souvenirs que la pensée d'une critique n'est venue à personne.

Nos Musées de leur côté, continuent à s'enrichir tout bas ou tout haut, car il y a des générosités *piano*, comme il y a des générosités *forte*, sans parler des ventes par-là et des achats par-ci. Le Musée Carnavalet vient, par exemple, d'acquérir d'un habitant d'Orléans un petit tableau représentant le Pont-Neuf au XVII[e] siècle, ce pont où l'on « rencontre invariablement un ami ou un cheval blanc ». Le Pont-Neuf était alors — on le sait — l'endroit le plus fréquenté de Paris et le rendez-vous des flâneurs et des vides-goussets et des charlatans. C'est là qu'opéraient et plaisantaient Tabarin, Gautier-Garguille, Turlupin et Gros-Guillaume. Vraiment, c'est une trouvaille pour le Musée de Paris que ce tableautin avec sa foule bigarrée de vendeurs d'onguents et d'opiats, de chanteurs en plein vent et d'empiriques arracheurs de dents.

Pour son compte, le Ministre de l'Instruction Publique ne s'endort ni sur ses lauriers ni sur les écus des contribuables, c'est pourquoi il demande à la Chambre un crédit de 50,000 francs pour permettre au ménage Dieulafoy de reprendre, dans les États du Shah de Perse, son métier de taupes archéologiques. Le gouvernement persan se montre, du reste, fort accommodant; il nous assure le monopole exclusif des fossiles et l'achat de moitié des objets d'or et d'argent rencontrés au cours des travaux. La moitié des autres objets découverts, statues ou inscriptions, appartiendra de droit au gouvernement français. Ni vous ni moi ne nous en plaindrons, car il est entendu que nous aimons l'art dans toutes ses manifesta- et qu'en grossir le trésor c'est faire acte de bonne intelligence.

L'art — nous l'avons déjà dit — ne se cantonne pas dans des hauteurs olympiennes; il descend dans les sujets les plus usuels et les plus fragiles comme l'avaient si bien compris les Romains. Parmi les industries d'art devenues fort à la mode, la céramique occupe un des premiers rangs. On modèle des scènes, des vases, des décors — où la flexibilité, l'adresse et la grâce des doigts féminins se livrent à de délicieuses fantaisies. La matière elle-même se laisse manipuler, tortiller, se laisse faire en un mot. Il est des femmes du monde qui chiffonnent une fleur ou un nœud d'argile comme un nœud de ruban ou une fleur de papier.

Les femmes s'ingénient à faire de l'art à leur façon et elles en sont à orner maintenant les nappes et les serviettes de grand apparat avec les broderies en dentelles de Venise ou de Flandres. La dentelle est une chose adorable, savante autant qu'artistique — que la femme a aimée, aime encore et aimera toujours. Aussi les femmes font-elles tous leurs efforts, en dépit de la mode ou du caprice, pour sauver et garder la dentelle qui leur va si bien. Les gracieuses *Merletti di Fiandra*, dont raffolaient les élégantes du siècle de Louis XIV, ont reparu. Les villages de Flandres et les couvents d'Italie regorgent encore de vieilles et riches dentelles.

Les vieilles tapisseries aussi restent en faveur

et les tapisseries de Flandres, de Beauvais, d'Aubusson, d'Italie trouvent toujours dans les intérieurs si coquets souvent, si fastueux parfois de nos grandes mondaines, l'accueil que l'on y fait aux antiques douairières représentant les vieux régimes aristocratiques du bon goût et du bon ton.

Il faut rendre justice au sexe charmant, c'est lui qui nous a conservé bien des trésors d'art en se passionnant pour les jolies choses, en les désirant et en les collectionnant. Un jour — dans une de nos Quinzaines — nous passerons rapidement en revue les grandes collections de nos grandes Parisiennes. Ce qui les distingue des nôtres, c'est que ces collections féminines entrent dans les arrangements d'intérieur, dans le mobilier et que ces dames en jouissent ainsi partout chez elles et mieux que nous.

Si nous avons beaucoup, beaucoup de motifs d'adorer l'éternel féminin, c'en est un de plus, je vous assure. Elles savent bien, du reste, où elles en veulent venir, car rien ne fait valoir leurs grâces et leur beauté comme ces intérieurs où les précieux bijoux des siècles passés, les tentures élégantes, les étoffes délicates, les meubles curieux — leur servent de décor.

Je sens que la plume me démange et que je pourrais en écrire long, bien long, très long sur ce sujet. Mais « qui ne sut se borner ne sut jamais écrire » et je me borne. Je me borne donc à vous tirer ma révérence et à signer au plus court.

Aimé Giron.

Le Sentiment du devoir en art

(INDIVIDUALISME)

Il y a deux semaines, au lendemain de la représentation de *Venise sauvée*, M. Emile Zola — qui s'y attendait peut-être un peu — s'est vu accusé de plagiat. Une analogie manifeste existait entre une page capitale d'un de ses romans et l'une des scènes les plus applaudies du drame d'Otway. Au théâtre, le sénateur Antonio rampait devant une courtisane, obéissant servilement à ses ordres les plus déprimants, et assouvissant son désir par l'avilissement de son être, en des cris d'animaux et en des gestes de bêtes. Dans le livre, Muffat aboyait devant Nana et courait à quatre pattes autour des chambres. Zola, d'ailleurs, n'hésita pas à répondre. En une interwiew qui suivit, il défendit le paradoxe du plagiat, à coups d'exemples bien choisis. Depuis, les chroniqueurs ont cité, de ci de là, des plagiats célèbres, jusqu'à ceux de Scribe et de Dumas, jusqu'à l'appropriation par Voltaire de seize vers d'un mauvais poète de son temps.

Je crois qu'il ne faut excuser ni Voltaire, ni Dumas, ni Zola. Je suis certain que le plagiat est une faute et qu'il ne peut être pardonné que s'il est la conséquence de la rencontre fortuite et par hasard de deux esprits. En tout autre cas, pareil procédé littéraire n'est pas défendable. Un fait est évident. La pensée est commune aux penseurs. C'est comme un magasin commun où tous viennent puiser, selon leurs goûts et leurs besoins. Libre à quiconque de faire son choix. Mais, quant à attendre le camarade dans la rue, lui prendre des mains ce qu'il emporte et ce qui est devenu sa chose, c'est mal faire. Etre artiste (artiste de lettres, artiste le pinceau ou le burin à la main), c'est créer. Création relative, s'entend, puisqu'elle n'est qu'une interprétation de la nature d'alentour, mais enfin création, puisque l'ouvrier qui achève une œuvre a dû, nécessairement, utiliser comme outil et moyen cette même nature. Créer, pour l'écrivain, c'est noter des états d'âmes, des actions morales ou des faits matériels, les mettre en présence et les comparer en sorte qu'une impression de beauté s'en dégage. Le peintre note des coloris, groupe des plans et son but est le même. Le musicien assemble des harmonies, soit qu'il symphonise, soit qu'il souligne, dans le drame lyrique, un thème littéraire, une action déterminée où l'âme dirige les développements. La première loi d'un artiste, c'est d'être lui-même. Au sortir des écoles, de l'apprentissage d'art, où la facture d'un maître, d'un directeur esthétique a pu imposer son influence journalière à l'esprit de composition de l'élève, il est du devoir de celui-ci de ne retenir de l'enseignement passé que les indispensables qualités de métier. Hors cela, son travail, sa pensée doivent se subordonner à l'obligation constante d'être personnels, d'être sortis de lui : la personnalité de l'artiste. par son effort de se faire valoir doit amoindrir d'abord pour faire disparaître ensuite les méthodes premières. Dès lors, en cette recherche de tous les instants, l'homme d'art se connaîtra davantage et progressivement dans sa pensée et dans son idéal. Le sentiment de son devoir, en art, se révélera à lui. Il devinera toute la morale artistique (car il est une morale artistique qui vaut bien la morale puérile et honnête). Il est une honnêteté artistique de même. Le Bien, ici, s'appelle le Beau. Faire le Bien, c'est œuvrer Beau. (Entre autre, cette morale comme l'autre, recommande le respect de la propriété.) Un homme de Bien, c'est un artiste qui crée Beau. On peut donc parler de Devoir.

Le Devoir d'un artiste est toutefois plus complexe et plus hautain que celui d'un bon Bourgeois. On sait que celui-ci se résume, en ses principes fondamentaux, à être d'une honorable médiocrité et à n'avoir point de démêlés avec la police. Pour l'artiste, c'est tout autre. Il ne s'agit point de rester dans le rang; tout au contraire, il faut en sortir. Il faut être ennemi de l'alignement, cher aux gardes nationaux. Simple soldat, on a le droit déjà, *le devoir*, d'élever la voix et de commander. Il ne faut point s'assimiler à une corporation, être un numéro dans une compagnie. Des maîtres, certes, il en faut reconnaître, mais plus Dieux que maîtres, plus prophètes que conseillers. Ceux-là s'appèlent les génies. Enfin, fierté, indépendance et amour du Beau, sont les trois vertus théologales des artistes.

Sur ces bases, se peut établir la théorie de l'Individualisme en art.

Existence d'un Devoir : Celui de ne penser que pour les œuvres où la Beauté et la Perfection seront le But. — Souci constant d'investigations neuves dans l'immense et infini Domaine de la Pensée. — Nécessité de composer selon ses moyens, sous la dictée unique de l'âme qui interprète. — Mise au point de créations où la matière et la pensée appartiennent en toutes leurs parties à l'artisan qui créa. — Travail solitaire, méditations avec soi-même, discussion dans le silence et l'isolement. — Indépendance et insouciance — Courage — Volonté.

La Personnalité en dérive. Sitôt ces qualités acquises, on ne dit plus de qui les possède : Un tel, élève de..., Un tel, prolongateur de..., mais Tel et Tel, artistes créateurs.

C'est la Voie du Génie.

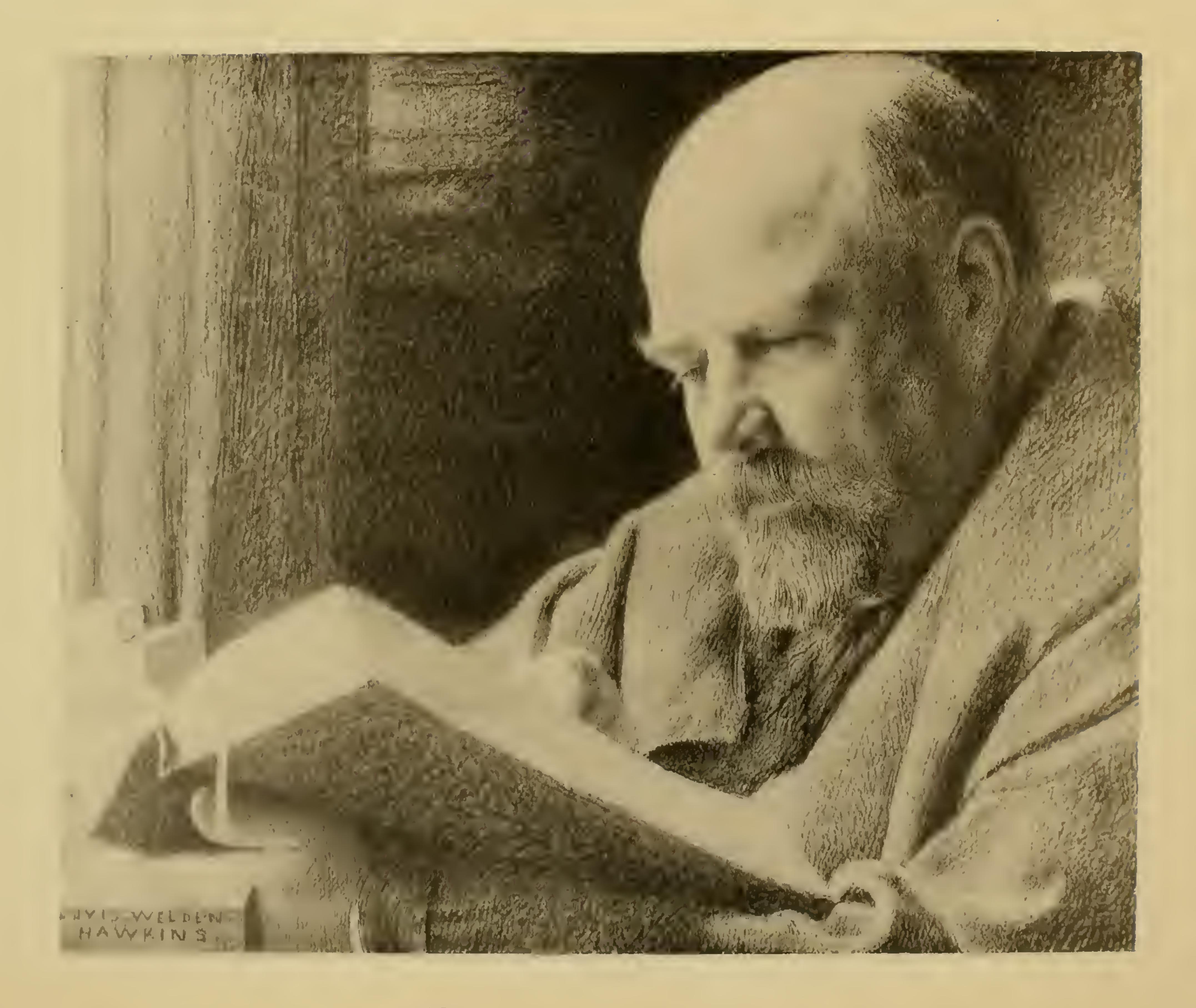
Wagner se révolte et crée le drame lyrique; Hugo, à sa première heure, se révolte et crée le Romantisme.

La haine du Procédé, le Courage de défricher les terrains vierges, la Volonté de mettre en lumière son sens d'interprêter, sont des armes bonnes entre les mains de qui veut être quelqu'un parmi tous. Elles sont forgées par le sentiment d'un triple Devoir : Devoir envers la Beauté, envers la dignité de l'artiste, et envers la foule qui espère. Elles sont précieuses et redoutables. Par elles, triomphe l'Individualisme en Art.

Marc Croisilles.

MATERNITÉ (AIMÉ PERRET)

L'Œuvre d'Art. Paris



PORTRAIT DU Dr POYET (HAWKINS)

L'Œuvre d'Art — Paris

L'ÉTÉ (H. W. B. DAVIS)

L'Œuvre d'Art. — Paris

L'AMOUR SÉDUIT L'INNOCENCE

Le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit (P. P. Prud'hon)

Calcographie du Louvre

L'Œuvre d'Art. — Paris

TRANSPOSITION VERS 1500

(Des collines avoisinant Nuremberg

La ville, au loin, est assise dans l'aube
Et la distance nous dérobe
Ses voix, tout le murmure de son réveil,
La ville, tantôt grise,
La ville, maintenant pareille
Dans sa ceinture
De tourelles anciennes,
Dans sa parure
D'Eglises,
Là-bas,
D'où tombent, de cloches invisibles,
Des ferveurs, des hymnes et des antiennes
Qu'on n'entend pas,
La Ville, pareille au confus souvenir qui s'élève
Dans mon Rêve
A quelqu'une des cités d'antan
Où, dans le vacarme des guerres terribles,
Florissait au Moyen-Age tentant
La Grâce et la Foi, et le Naïf des temps
Qui précédèrent le nôtre.
D'autres
Ne verront dans ces toits difformes,
Dans ces bastides et dans ces tours
Que, toujours
Le banal bourg qu'un peu déforme
Un débris d'Autrefois vibrant
Malgré la mort, malgré le temps.
J'y veux, moi, trouver aujourd'hui,
Malgré la mort, malgré le temps,
Dans le Soleil qui maintenant
La noie de superbe lumière
Qui s'accroche et s'arrête et luit
Aux donjons fiers,
Et, chatoyante, glisse
Aux ajourés campaniles d'église
L'image pure conservée
De l'ancestrale cité d'Hans Sachs,
Et je sais bien en ma pensée
(Et que personne ne me taxe
D'erreur!)
Que tout à l'heure
Si je traverse la vallée,
Vers Marthakirch et ses chapelles
Sobres et belles,
Si je heurte au marteau lourd
Si la voute sonne de son écho sourd
Tout à l'heure,
Passé la très ancienne porte sculptée
Je prendrai place au collège sévère
Et je jugerai Walther
Au doctoral chœur
Avec Beckmesser
Sachs et *les Maîtres chanteurs!*
Et tout près du château, je le sais,
Dans la maison bizarre
Le Maître m'attend, — je suis en retard —
Tout près du château, je le sais,
La porte s'ouvrira, tantôt.
Et sur le seuil,
L'âme en deuil
(Parce que son Art est mort)
Durer, Albrecht Durer, dans son vaste manteau
(tout près du château,
La porte d'un écusson se décore),
Me montrera les planches et les burins
Et les plafonds où vole un aigle impérial,
Et dans ses mains,
Dans ses mains géniales
le pinceau.
(la porte et l'Ecusson sont tout près du château!)
Et, sur une toile achevée,
Une princesse couronnée,
Je le sais bien en ma pensée, —
Avec, plus bas, son chiffre A. D., grave et puis-
[sant,
Et, caractéristiques, les quatre signes de 1500!

Les Fresques, Pascal Forthuny.

RAFFET[1]

Raffet n'a pas eu tout de suite la réputation que méritait son talent. Il était de la famille de ces artistes qui mettent toute leur gloire à bien faire et qui se préoccupent médiocrement de l'opinion. Les connaisseurs leur rendent d'abord justice, mais la foule les ignore. C'est l'affaire de la critique de lui signaler les talents, mais il lui arrive à elle-même de ne pas les reconnaître d'abord. Toute nouveauté l'inquiète, et elle est en garde contre quiconque s'écarte des voies battues. L'éducation de l'œil se fait lentement. On s'est habitué à admirer certaines œuvres et certains hommes; tout ce qui s'éloigne de leurs procédés ordinaires paraît suspect et est condamné. Lorsque Raffet s'essayait encore, Charlet était au comble de la gloire. Il était hasardeux de faire autrement que lui, et même de faire mieux. Raffet l'éprouva vite.

Il n'était pas homme à amorcer la critique, à chercher le scandale pour qu'on parlât de lui. Il n'avait qu'à demi-conscience de son mérite, et son amour du mieux le portait à méconnaître ses propres œuvres. Toute louange lui semblait importune et le rendait confus. Avec de telles dispositions, on ne va point à la réputation d'un pas rapide, on s'y achemine doucement, et l'on n'est pour tous un grand homme qu'après sa mort. Cela vaut mieux, tout compensé, que de brouter sa gloire en herbe. D'autres, qui ont jeté plus d'éclat en leur temps et fait plus de bruit, sont oubliés, ou à peu près. Personne ne songe à leur élever un monument, et l'idée seule en ferait sourire. Quand cette proposition fut faite en l'honneur de Raffet, elle fut accueillie aussitôt comme une réparation et un hommage. L'heure était venue, et l'œuvre de l'artiste avait conquis le public. Il n'avait lui-même souhaité rien de mieux ni rien de plus.

A toutes les époques et dans tous les arts, la réputation est accaparée par quelques-uns. Le hasard les sert mieux que les autres; il met leurs œuvres en évidence et les mène comme au-devant du succès. S'ils s'y prêtent seulement, les honneurs leur viennent d'eux-mêmes. Ceux que la fortune tire ainsi de pair se reconnaissent entre eux, se soutiennent et se louent, et font semblant d'ignorer les autres. La renommée est pour eux comme une citadelle dont ils ont la défense, ils en écartent tout ce qui s'en approche résolument. Ils n'ont, en apparence, que dédain pour l'artiste réel, dont ils comprennent le mérite et qui les inquiète, et ils tendent la main à l'écolier médiocre dont l'irréparable faiblesse ne leur échappe point. Ceci n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier. Le succès engendre l'infatuation, et l'intérêt bien entendu conseille à chacun de ne pas multiplier le nombre de ses rivaux. On n'y manque que trop rarement. Quiconque a du cœur ne se laisse point arrêter par des obstacles dont le vrai talent finit toujours par triompher.

La vie de Raffet, que nous nous proposons de raconter ici, n'a point été marquée par des incidents fort compliqués. Ça été celle d'un artiste laborieux, d'un homme simple et bon, préoccupé avant tout de son travail. Il l'a lui-même écrite, presque au jour le jour, dans des notes rapides. La piété filiale de M. Auguste Raffet[1] lui a fait un devoir de les rassembler, de les mettre en ordre et de les compléter, et il en est sorti un livre rare, tel qu'il serait à souhaiter qu'on en possédât un semblable sur chaque artiste. Nous essayerons d'en extraire l'essentiel et de faire revivre la physionomie animée de l'homme qui a le mieux compris et le mieux rendu les guerres épiques de la Révolution et de l'Empire. Tout ce grand passé militaire respire dans son œuvre comme respirent dans les tableaux de Le Brun la majesté solennelle de Louis XIV, et dans les peintures de Boucher la grâce et l'élégance du XVIII[e] siècle. Ses dessins sont des documents, ils expliquent et ils rendent sensibles une armée merveilleuse et d'éclatantes victoires. Dans cette revue de son œuvre la première place sera tout naturellement pour le dessinateur immortel de notre armée. Il n'a pas pourtant décrit que des soldats et des batailles; sur les dix-huit cents estampes qui composent son œuvre, neuf cents seulement sont des scènes militaires. Nous le suivrons donc dans les diverses manifestations de son génie artistique.

* * *

Denis-Auguste-Marie Raffet naquit le 1[er] mars 1804, au n° 18 de la rue de Jouy. Son père, Claude-Marie, enrôlé à vingt-deux ans dans un bataillon de volontaires de la garde nationale, servit plus tard dans le 9[e] régiment de hussards, et prit part aux campagnes de Belgique, en 1793. A sa sortie du service, il entreprit un petit commerce à Paris, puis il s'établit à Maffliers, près de l'Isle-Adam, où il épousa Marie-Charlotte Pourquet. Il fut d'abord aidé par son frère, Nicolas Raffet, qui avait amassé quelque fortune à Saint-Domingue. Celui-ci prit une certaine part à la Révolution, et il fut nommé général de brigade par le Comité de salut public, en récompense du zèle qu'il avait apporté à défendre la Convention contre les insurgés. La révolte de Saint-Domingue l'ayant à peu près ruiné, il demanda sa retraite de général, mais il ne l'obtint point, parce qu'il lui manquait, paraît-il, quelques semaines de service. Il mourut en 1803.

Claude-Marie Raffet quitta Maffliers et revint à Paris en 1802. Il obtint un modeste emploi à la poste aux lettres. En 1813, il fut assassiné dans le bois de Boulogne. Son fils, Denis Raffet, n'avait encore que neuf ans. Comme beaucoup d'enfants de son âge, à cette époque de combats incessants, il s'exerçait surtout à des jeux militaires dont les incidents se passaient ordinairement sur les degrés de l'église Saint-Paul. Devenue veuve, sa mère le fit entrer dans une institution que dirigeait J. P. Balette, au n° 4 de la rue Beautreillis-Saint-Antoine. Il y resta quatre ans environ, et s'y distingua par son application. Il aimait dès lors à dessiner des soldats et des batailles, et il s'y adonnait, au grand plaisir de ses camarades. On y a vu depuis une marque certaine de sa vocation artistique. En tout cas, ces essais d'écolier attirèrent sur lui l'attention d'un amateur, M. Richer, qui engagea M[me] Raffet à ne point négliger les heureuses dispositions de son fils et à lui faire prendre quelques leçons de dessin; ce qu'elle fit, malgré la modicité de ses ressources. M. Richer essaya de ménager à l'enfant la protection du peintre Mérimée, mais il n'y réussit point. Le jeune Raffet entra alors en apprentissage chez un tourneur en bois du faubourg Saint-Antoine. Il devint vite un excellent ouvrier, et, à dix-huit ans, il put prélever, sur son modeste salaire, de quoi payer les cours d'une petite école de dessin. Il s'y fit remarquer, et, sur la recommandation d'un de ses condisciples,

1. LES ARTISTES CÉLÈBRES : *Raffet*, par F. Lhomme, agrégé de l'Université. Librairie de l'Art.)

1. Raffet avait épousé M[lle] Marie-Anne-Laure Hargous qui, née en 1808, mourut en 1880. Il eut trois fils: l'aîné, M. Auguste Raffet, né en 1839, est bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale; le second, Anatole, mourut en 1844, il n'avait que trois ans et demi; le dernier, M. Charles Raffet, né en 1844, réside actuellement en Autriche-Hongrie.

il fut pris comme élève par M. Cabanel, peintre doreur et décorateur sur porcelaine.

Raffet apporta à cette profession nouvelle, où il pouvait donner carrière à ses goûts, une activité extraordinaire. Tout le jour il manie le crayon et le pinceau au compte de ses maîtres et, le soir, il prend des leçons de dessin chez Dassas-Pitou, rue du Faubourg-Saint-Martin. Le peintre en chef, M. Riban, le distingue bientôt et lui confie des travaux plus difficiles; il s'en acquitte à merveille. Quand M. Riban quitta la maison de M. Cabanel, pour travailler chez lui, Raffet obtint, à force d'instances, l'autorisation de se fixer près de ce maître qu'il aimait. Debout dès quatre heures du matin, il faisait en sorte de compenser ainsi les trois heures qu'il dérobait à ses occupations ordinaires pour étudier chez Suisse. Le soir, il allait dessiner encore chez Dassas-Pitou, se donnant à peine six heures de repos sur vingt-quatre.

Quelques élèves de Charlet suivaient des cours à l'académie de Suisse. M. de Rudder, l'un d'eux, montra à son maître des dessins militaires qu'avait exécutés Raffet. Charlet en fut frappé et il admit Raffet dans son atelier. Au mois d'octobre 1824, après six mois passés chez Charlet, il fut reçu à l'École des Beaux-Arts. Il vivait des ressources qu'il tirait de quelques peintures faites pour M. Riban et de dessins militaires; il les exécutait pour un amateur qu'il voyait souvent dans l'atelier de son maître. Il fut alors atteint d'une grave maladie et il ne resta pas moins de deux mois alité. Il alla passer le temps de sa convalescence à Moussy-le-Vieux, près Dammartin, où son maître Charlet aimait à se retirer pendant la saison d'été.

On peut dire qu'à cette époque les premières études de Raffet sont achevées. Il aura des maîtres encore, mais il travaillera seul aussi. Il n'a point encore conquis le talent original qui fera sa réputation, mais il sait dessiner et il sait peindre. Cinq années d'un travail assidu l'ont mis à même d'essayer ses propres forces. C'est au dessin surtout qu'il s'est appliqué; c'est là aussi qu'est son talent réel et c'est au dessin qu'il finira par revenir, et définitivement, après ces multiples essais qui sont au début de toute existence d'artiste. Ceux-là sont rares qui n'ont pas d'abord cherché leur voie et on ne les rencontre point parmi les artistes qui doivent tout à eux-mêmes et à l'éducation de qui n'a présidé que leur seule volonté.

Tout en travaillant dans l'atelier de Charlet, Raffet, guidé par son camarade de Rudder, s'initiait à la lithographie; c'était alors pour les dessinateurs et les peintres un moyen rapide et commode de gagner quelque argent. Il fit vite des progrès et il vendit sa première lithographie, l'*Attaque d'un village*, à l'éditeur Frérot qui la lui paya 20 francs. Il fit bientôt, comme pendant, la *Prise d'un retranchement*, puis il aborda les sujets d'actualité et il continua de traiter des scènes militaires. *Robin des Bois, le Général Foy aux Champs-Élysées* sont de cette première époque. L'inexpérience s'y révèle, mais le talent s'y montre aussi.

Raffet prit la part principale dans un album que publia en 1825 l'éditeur Marino. Les deux pièces qu'il y donna furent très remarquées. La première représentait un vieux grenadier, la tête et les pieds nus, portant dans ses bras un enfant. Il se tourne vers des Cosaques qu'on aperçoit au loin et il dit : « Je le sauverai ou je perdrai la vie. » La seconde était aussi toute militaire. On y voyait un soldat blessé, assis et appuyé contre une pallissade, tenant un verre qu'une vivandière lui aide à porter à ses lèvres tandis qu'elle lui dit : « Nous avons la victoire ! fanfan, bois, c'est Catin qui régale ! » *La Vivandière*, *Marmont à la prise de Malte*, *Bolivar*, le *Convoi du général Foy*, *la Communion des Grecs de Missolonghi*, les *Batailles de Chacabuco, de Maïfu, de Ayacucho et de Bukkers-Hill*, sont à peu près du même temps et attestent l'activité et les progrès de Raffet.

Un premier album parut chez Moyon en 1826; il était formé d'un frontispice et de quatre pièces; Raffet y visait surtout au comique et voulait faire rire. Le bourgeois grotesque, avec ses lunettes, son uniforme de garde national, son bonnet à poil hérissé et son habit trop court qui laisse apercevoir la moitié d'un gilet rayé, est une amusante caricature. L'*Histoire de Jean-Jean*, depuis son départ de ses foyers, jusqu'à son retour, c'est la vie du soldat dans ses multiples incidents. Les divers épisodes de ce sujet varié ont été mille fois reproduits par l'imagerie, et ils décorent aujourd'hui comme autrefois les habitations rustiques. Tout y est, depuis le conscrit qui, sac au dos, le bâton à la main, fait ses adieux à sa famille, jusqu'au soldat qui montre à son vieux père ses galons de caporal tandis que sa fiancée lui saute au cou, et que la chaumière se remplit de voisins.

La réputation de Raffet ne cessa pas de grandir jusqu'en 1830, bien qu'il n'eût pas encore complètement dégagé sa manière de celle de Charlet, son maître. L'*Histoire de Napoléon*, en vingt-quatre planches, fit pressentir aux connaisseurs un grand artiste, mais les défauts y sont à côté des qualités. Les albums qu'il publia en 1827 et en 1828 attestent peut-être plus encore que les autres l'influence de Charlet. L'*Allocution devant Augsbourg* et *Napoléon à Waterloo* sont de cette époque. Ces deux pièces furent bien accueillies. On peut citer encore parmi les travaux qu'il exécuta vers le même temps les six planches des *Voitures publiques*, les dix-huit planches des *Costumes militaires* et surtout l'*Album* de 1829, qui parut chez Gihaut et dont le succès fut très vif.

Raffet, malgré d'incontestables qualités, n'a été jusqu'ici qu'un imitateur. Il s'est attaché d'abord à Vernet, puis à Bellangé et enfin à Charlet, mais il n'a pas encore trouvé sa voie. Dessinateur médiocre au début, il est devenu plus habile mais il suit toujours de près ses maîtres. Ce n'est réellement que vers 1831 ou 1832 qu'il inaugure sa seconde manière. Celle-ci est bien à lui. La révolution de juillet avait ravivé les souvenirs de la République et de l'Empire. Les vieux soldats reparaissaient dans les cérémonies publiques avec leurs costumes d'autrefois. Le drapeau aux trois couleurs était redevenu le drapeau national. On parlait de revanche et de guerre. Les anciens serviteurs de Napoléon, exilés ou écartés des affaires, reprenaient leurs places dans l'armée. Il semble que Raffet ait subi lui aussi l'influence des idées nouvelles. En tout cas, dès cette époque, il se dégage de toute imitation et il essaye, comme tous les grands artistes, de mêler dans une juste mesure le réel avec l'idéal. Il voit les soldats de la République et de l'Empire tels qu'ils étaient et tels qu'ils se montraient encore à lui sous leurs uniformes vieillis, et, tout plein des souvenirs de leur gloire, il les replace sur les champs de bataille témoins de leur héroïsme.

Avant de se consacrer pour jamais au dessin et à lithographie, Raffet s'engagea un moment dans une voie où il ne trouva pas de succès, et il faut, sans doute, s'en réjouir. En 1829, il entra dans l'atelier du baron Gros, où il travaillait assidûment chaque jour, de sept heures du matin à midi. L'année suivante, il fut admis à l'École des Beaux-

Arts, au concours de peinture. Il avait eu à traiter un sujet des plus classiques: *Le Xanthe poursuivant Achille et lançant contre lui ses vagues courroucées*. Raffet n'obtint pas le prix. Il concourut de nouveau en 1832, et son esquisse : *Acte d'autorité paternelle sur Flaminius, Tribun du peuple*, lui mérita une médaille d'argent. De pareils sujets n'étaient guère propres à inspirer un artiste habile à rendre le mobile spectacle des choses contemporaines. Les éditeurs lui demandaient des dessins et des vignettes, et il revint à ses premiers travaux, à son vrai talent.

F. LHOMME.

NOS GRAVURES

AIMÉ PERRET. *Maternité.* — « Les motifs maternels m'ont toujours remué. » Ainsi s'exprimait un grand sculpteur de ce siècle, mort depuis quarante ans. Ce sculpteur se fût arrêté avec émotion devant la peinture si simple, si pénétrante, dans laquelle M. Perret met en scène une mère, une femme du peuple, jeune encore mais épuisée, cédant à la fatigue, pendant que son jeune enfant sommeille sur ses genoux.

* * *

HAWKINS. *Le Docteur Poyet.* — Le personnage vu de profil a le front penché sur un in-folio, un livre de science, n'en doutez pas, que l'œil attentif du lecteur scrute dans ses moindres syllabes. L'œuvre est simple et de puissant effet. La tête du docteur respire l'intelligence et la bonte.

* * *

H. W. B. DAVIS. *L'Été.* — Contraste aimable : c'est à l'époque du givre et du brouillard que passe sous nos yeux la vision reposée, souriante, imprégnée de soleil et de douces senteurs d'un site du Nord, dans lequel paissent ou dorment des moutons à la longue toison. Doux présage de la saison future.

* * *

PRUD'HON. *L'Amour séduit l'Innocence.* — On dirait en face de cette composition un fragment de bas-relief antique. Le petit génie qui précède le cortège est une figure sans lacunes, digne de Corrège. L'Amour est exquis de formes, d'attitude, d'expression. Moins heureuse est l'Innocence, et le Repentir qui suit l'Amour est une allégorie douloureuse, mais qui de nous est en droit de gourmander Prud'hon?

H. J.

NOUVELLES ARTISTIQUES

Distribution des prix à l'École des Beaux-Arts

Dimanche dernier, à dix heures du matin, a eu lieu, sous la présidence de M. Henry Havard, inspecteur général des Beaux-Arts, la distribution des récompenses aux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts.

Sur l'estrade avaient pris place aux côtés du président: MM. Paul Dubois, directeur de l'École des Beaux-Arts; Henry Jouin, Georges Bornier, inspecteurs de l'Ecole, ainsi que tous les professeurs de l'École.

Après un discours de M. Havard, a eu lieu la proclamation des récompenses.

Voici les noms des lauréats :

Peinture et sculpture : MM. Besson, Auban, Charbonneau, Belle, Mureaux et Decolle;

Architecture: MM. Quillet, Froux, Hornbostel, Monestel, Bernard, Dehandt, Sibot, Mayeux et Perret.

* * *

L'Union des Femmes peintres et sculpteurs a tenu, dimanche dernier, son assemblée générale au palais des Champs-Élysées.

Après un discours de Mme Demont-Breton, présidente de l'Union, le rapport de Mme Huillard, secrétaire du bureau, et le compte rendu financier de M. Bourdon de Launay, l'assemblée a procédé à l'élection de cinq membres du comité. Ont été élus pour trois ans : Mmes Adrien, Baudouin, de Launay, Guillaumot-Adan et Fichel

La question du groupement facultatif, soumise au vote de l'assemblée générale, a été adoptée à la presque unanimité.

LA MORT

DE

M. ALEXANDRE DUMAS

M. Alexandre Dumas, qui vient de mourir, était, comme on le sait, très mêlé au monde des Arts et de la Curiosité. On le rencontrait aux grandes ventes de l'hôtel Drouot comme aux expositions et Salons de peinture. Son nom a même joué un certain rôle dans deux ou trois aventures retentissantes. Il était grand amateur et passait pour connaisseur, suivant surtout dans ses recherches ses propres impressions. Il fut l'ami et aussi le Mécène d'un assez grand nombre de peintres contemporains. Il avait, en outre, formé peu à peu une collection riche et importante qui a été vendue en mai 1892, et qui a produit près de 530,000 francs. En dehors de cette collection il possédait un cabinet de peintures formé d'œuvres de peintres de notre époque; c'est à ce cabinet qu'appartient son portrait, par Meissonnier, qu'il vient de léguer au Louvre.

L'Administration de *l'Œuvre d'Art*, qui ne recule devant aucun sacrifice pour être agréable à ses abonnés, vient de traiter avec l'importante Maison qui a édité un magnifique

MÉDAILLON EN BRONZE

D'ALEXANDRE DUMAS

Par Ringel

Ce médaillon, du diamètre de 18 centimètres et qui est mis en vente partout au prix de 20 francs sera délivré aux Abonnés de l'*Œuvre d'Art*, seulement, dans les bureaux de notre journal, au prix net de **15** francs.

Pour le recevoir *franco*, adresser **16** francs à l'Administrateur de *l'Œuvre d'Art*, 1, boulevard des Italiens, Paris.

NÉCROLOGIE

Le peintre Charles Comte, chevalier de la Légion d'honneur, qui eut son heure de célébrité, est mort à Fontainebleau, à la suite d'une douloureuse maladie.

On connait son tableau du Musée du Luxembourg représentant l'*Entrevue de Henri III et du duc de Guise, au château de Blois*. M. Comte avait particulièrement étudié l'époque des Valois et ses reconstitutions historiques très consciencieuses et très documentées avaient toujours un grand succès; aussi eut-il de nombreux imitateurs.

LE NOEL

DE

L'ŒUVRE D'ART

Le **Noël de l'Œuvre d'Art**, actuellement sous presse, reproduira les gravures hors texte suivantes :

La Vierge et *l'Enfant Jésus*, par Paul Véronèse.

La Belle Jardinière, par Raphael.

L'Hiver, par François Girardon.

Les Cervarolles, par E.-A. Hébert.

A la Baïonnette (tableau militaire), par Jules Girardet.

Bonaparte au Mont Saint-Bernard (tableau militaire), par E. Castres.

Indépendamment des héliogravures ci-dessus, le **Noël de l'Œuvre d'Art** comportera les trois eaux-fortes ci-après imprimées sur chine appliqué :

Cour de Ferme, eau-forte de F. Reynaud, d'après le tableau de Millet.

Nature, eau-forte de Gaujean, d'après le tableau de Sir Laurence.

Famille de loups de mer, de X. Le Sueur, d'après le tableau de Mme Demont-Breton.

Le **Noël de l'Œuvre d'Art** sera incessamment mis en vente au prix de **3** francs l'exemplaire.

Les abonnés de **l'Œuvre d'Art** le recevront sans augmentation de prix.

Le Directeur-gerant : LEON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

L'ŒUVRE D'ART

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS { UN AN . . . . . 24 francs / SIX MOIS . . . . 12 — / TROIS MOIS . . . 6 fr. 50

ÉTRANGER : Union Postale : Un An, 30 fr. Six Mois, 15 fr. Trois Mois, 8 fr.

EDITION DE GRAND LUXE

FRANCE : Un An. . 80 fr. | ÉTRANGER : Un An. . 90 fr.

TROISIÈME ANNÉE — N° 65

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

20 Décembre 1895

DIRECTION ET ADMINISTRATION

1, boulevard des Italiens, Paris.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres ou mandat-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits et des dessins envoyés.

CHRISTMAS

A merry Christmas! un joyeux Noël!

C'est ainsi que demain, dans toute la Grande-Bretagne, jeunes et vieux, riches et pauvres, les lèvres souriantes, les joues ou la main tendues, se salueront dès l'aube. « Un joyeux Noël! *A merry Christmas!* » Ce souhait tient lieu, chez nos voisins, de « Bonne année! » notre souhait accoutumé sur le continent.

J'observe tout d'abord que le continent retarde. Que sont les années? Des étapes. Et le but envié du voyageur est de doubler chaque étape nouvelle aussi promptement que possible. A ce titre, l'étape de l'année se trouve plus rapidement franchie sur l'autre rive de la Manche qu'elle ne l'est sur celle-ci. L'année nouvelle ouvre plus tôt. Alors que nous sommes encore dans le givre et la neige d'une semaine maussade, la dernière inscrite sur le calendrier, l'Angleterre est dans la gaîté, dans l'espérance que porte avec lui le renouveau d'une période qui commence.

A merry Christmas! un joyeux Noël!

Le 1er Janvier n'est qu'une date. Le jour de la Nativité est une fête. En France, c'est une fête religieuse. Les Anglais en ont fait une solennité sociale. Vous avez, comme moi, lu les *Contes de Noël,* de Dickens. Le titre de ce court volume fait songer, chez nous, à de légers pastels tracés par la main d'un maître à l'usage des enfants. Le lecteur français s'imagine volontiers que, dans ce livre, Dickens a dû se faire le suivant, sinon l'imitateur de notre Perrault.

Grave erreur!

Perrault a écrit pour l'enfance et ses contes de fées, comme les récits des *Mille et une Nuits*, n'ont d'autre objet que de tenir en éveil et de charmer de très jeunes intelligences toujours séduites par le merveilleux. Dickens n'exclut pas le merveilleux de ses *Contes de Noël*, mais la trame serrée de ses déductions, les colorations sobres de ses tableaux, la portée philosophique du plan qu'il s'est imposé dépassent de beaucoup la puissance d'attention dont un enfant puisse disposer. L'œuvre de Dickens n'est pas d'un conteur, mais d'un moraliste et d'un penseur. C'est, pour ainsi dire, par caprice qu'il a recours à une fiction et fait intervenir des esprits. Cet artifice est visible et Dickens aurait pu l'écarter de son ouvrage. L'ensemble de ses déductions ne perdrait rien de sa vigueur, de son éloquence à cette mutilation plus apparente que réelle. Ce qui domine dans son récit, c'est l'exposé du caractère éminemment national que revêt, dans toute la Grande-Bretagne, la fête de Noël.

Une esquisse rapide des *Contes de Noël* permettra d'en saisir la haute portée. Rassurez-vous, lecteur. Dickens est un peintre et du même coup il est poète. Quelques instants passés dans l'intimité d'un tel maître ne sauraient être une fatigue.

Nous sommes à la veille de Noël, Scrooge, le vieux Scrooge, commerçant endurci, célibataire sans entrailles, avare invétéré, est assis à son comptoir. Un seul commis constitue son personnel. La saison est rigoureuse, mais ni Scrooge ni son commis n'ont de feu. Le charbon coûte cher et le commerçant sait se défendre de toute folie. Survient le neveu de

Scrooge. C'est un jeune homme nouvellement marié, qui, de la meilleure grâce du monde, sans grand espoir de succès, invite son oncle à fêter la Noël, le lendemain, en acceptant de dîner à sa table ! Scrooge est trop positif, trop sceptique pour rien comprendre à de telles réjouissances. Dès le premier mot échangé, nous pressentons la défaite. Le neveu de Scrooge sera battu. Il s'en console. N'a-t-il pas pour lui la logique et la tradition ?

« Je vous souhaite un gai Noël, mon oncle, et que Dieu vous garde ! » cria une voix joyeuse. C'était la voix du neveu de Scrooge, qui était venu le surprendre si vivement qu'il n'avait pas eu le temps de le voir.

« Bah ! dit Scrooge, sottise ! »

« Il s'était tellement échauffé dans sa marche rapide par ce temps de brouillard et de gelée, le neveu de Scrooge, qu'il en était tout en feu ; son visage était rouge comme une cerise, ses yeux étincelaient, et la vapeur de son haleine était encore toute fumante.

« Noël une sottise, mon oncle ! dit le neveu de Scrooge ; ce n'est pas là ce que vous voulez dire sans doute ?

— Si fait, répondit Scrooge. Un gai Noël ! Quel droit avez-vous d'être gai ? Quelle raison auriez-vous de vous livrer à des gaîtés ruineuses ? Vous êtes déjà bien assez pauvre !

— Allons, allons ! reprit gaiement le neveu, quel droit avez-vous d'être triste ? Quelle raison avez-vous de vous livrer à vos chiffres moroses ? Vous êtes déjà bien assez riche !

— Bah ! dit encore Scrooge qui, pour le moment, n'avait pas une meilleure réponse prête ; et son bah ! fut suivi de l'autre mot : sottise !

— Ne soyez pas de mauvaise humeur, mon oncle, fit le neveu.

— Et comment ne pas l'être, reprit l'oncle, lorsqu'on vit dans un monde de fous tel que celui-ci ? Un gai Noël ! Au diable vos gais Noëls ! Qu'est-ce que Noël, si ce n'est une époque pour payer l'échéance de vos billets, souvent sans avoir d'argent ? un jour où vous vous trouvez plus vieux d'une année et pas plus riche d'une heure ? un jour où, la balance de vos livres établie, vous reconnaissez après douze mois écoulés, que chacun des articles qui s'y trouvent mentionnés vous a laissé sans le moindre profit ? Si je pouvais en faire à ma tête, continua Scrooge d'un ton indigné, tout imbécile qui court les rues avec un gai Noël sur les lèvres serait mis bouillir dans la marmite avec son propre pouding et enterré avec une branche de houx au travers du cœur. C'est comme ça.

— Mon oncle ! dit le neveu, voulant se faire l'avocat de Noël.

— Mon neveu ! reprit l'oncle sévèrement, fêtez Noël à votre façon, et laissez-moi le fêter à la mienne.

— Fêter Noël ! répéta le neveu de Scrooge ; mais vous ne le fêtez pas, mon oncle.

— Alors laissez-moi ne pas le fêter ! »

Cela dit, le vieux Scrooge est persuadé de s'être conduit en philosophe. Il a fait un coup de maître. L'intérêt est son dieu. Que peut le sentiment contre l'intérêt ? Le jour baisse. Le commis de Scrooge va se retirer. Son patron lui démontre que demain, jour de Noël, il ne travaillera point, et cependant son mince traitement ne se trouvera pas diminué. Injustice flagrante ! Scrooge serait en droit d'exiger la présence de Bob Cratchit à son comptoir puisqu'il le paie au mois ! Excellent Scrooge ! Il consent à ne point user de son droit dans cette mesure rigoureuse. Le commis se retire. Scrooge en fait autant. Il va prendre son maigre repas dans sa taverne accoutumée et regagne sa chambre froide, délabrée, vrai repaire d'avare.

Il s'endort. Les esprits surviennent. Ils sont trois. Il y a tout d'abord l'Esprit de Noël passé.

Celui-ci entraîne Scrooge dans la salle d'école où il a grandi, au foyer de famille où sa sœur Fanny l'adorait, chez son maître d'apprentissage, un fervent de Noël, celui-là ! qui fermait boutique de meilleure heure que de coutume, la veille du grand jour, et recevait à sa table ses deux commis en les régalant d'un concert en l'honneur de la fête du lendemain.

L'Esprit de Noël présent succède à l'Esprit de Noël passé. Nouvelles pérégrinations du pauvre Scrooge, nouveaux sujets de remords. C'est la ville en fête, ce sont les étalages des marchands de comestibles surchargés de provisions, c'est l'intérieur très pauvre, mais très uni de Bob Cratchit, le commis de Scrooge. Quel tableau reposé, charmant, plein de résignation et de contentement intérieur que celui de cette famille. La scène est prise sur le vif. Nous assistons au repas de Noël, aux toasts, aux vœux, aux projets d'avenir. Le nom de Scrooge revient plusieurs fois sur les lèvres des assistants, et la dureté du maître de Bob Cratchit lui attirerait des malédictions sans le respect qu'inspire la fête qui est un jour de pardon. Puis le malin Esprit conduit Scrooge chez son propre neveu, celui-là même qui avait si aimablement invité le vieux commerçant à venir souper chez lui en l'honneur de Noël. La joie est bruyante et de bon aloi. Une place est vide : celle de Scrooge, et, lorsque après le repas, les jeux de société se succèdent dans la salle peuplée d'amis, on se moque plus d'une fois de la sauvagerie et de l'avarice du vieux Scrooge.

Voici venir le dernier des trois esprits. Il sera chargé de présider aux Noëls futurs ! Quels drames désolés que les scènes réalistes qu'il déroule sous le regard effrayé de Scrooge ! C'est d'abord le trépas solitaire, la mort abandonnée, sordide de l'homme qui n'a pas de foyer, pas d'idéal et pas d'amis. C'est la vente furtive de ses vêtements, des maigres tentures de sa chambre que lui ont dérobés des mains mercenaires avant même que sa dépouille soit enlevée du grabat où elle gît sans honneur. C'est une tombe en ruines, envahie par la ronce où se lit à peine le nom de Scrooge, aussi peu visible que le nom d'un maudit !

« C'est donc moi, dit Scrooge, qui suis l'homme que j'ai vu gisant sur son lit de mort, s'écria-t-il, tombant à genoux.

« Le doigt du fantôme se dirigea alternativement de la tombe à lui et de lui à la tombe.

« Non, esprit! oh! non, non!

« Le doigt était toujours là.

« Esprit, s'écria-t-il, en se cramponnant à sa robe, écoutez-moi! je ne suis plus l'homme que j'étais; je ne serai plus l'homme que j'aurais été si je n'avais pas eu le bonheur de vous connaître. Pourquoi me montrer toutes ces choses, s'il n'y a plus aucun espoir pour moi? »

« Pour la première fois la main parut faire un mouvement.

« Bon esprit, poursuivit Scrooge toujours prosterné à ses pieds, la face contre terre, vous intercéderez pour moi, vous aurez pitié de moi. Assurez-moi que je puis encore changer ces images que vous m'avez montrées, en changeant de vie!

« La main s'agite avec un geste bienveillant.

« J'honorerai Noël au fond de mon cœur, et je m'efforcerai d'en conserver le culte toute l'année. Je vivrai dans le passé, le présent et l'avenir; les trois esprits ne me quitteront plus, car je ne veux pas oublier leurs leçons. Oh! dites-moi que je puis faire disparaître l'inscription de cette pierre! »

Et l'Esprit de Noël futur se laisse toucher par la prière du vieux Scrooge. Son repentir était sincère. Désormais, il sera le bienfaiteur des deshérités et il va débuter par son commis, le pauvre Bob Cratchit, dont il augmente le traitement et fait moins dure la vie de bureau. Désormais, Scrooge sera juste, sociable, enjoué. Les années lui pesaient : elles deviennent légères. Il sait être bon et sa bonté le fait heureux. Telle est la métamorphose opérée chez un vieillard par son retour tardif au respect de la tradition nationale!

A l'exemple de Dickens, *l'Œuvre d'Art* vous convie à fêter Noël. *L'Œuvre d'Art* se présente à vous, ce jour-là, dans ses atours exceptionnels. Vous voudrez suivre le conseil de *l'Œuvre d'Art* et rester fidèles, à l'avenir, aux préceptes de ce guide toujours sage. Observez, lecteur, qu'en adoptant la coutume anglaise, d'après laquelle l'année commence le jour de Noël (les jours subissent, dès cette date, une légère augmentation de durée), vous doublez vos occasions de plaisir en cette triste saison d'hiver. Vous vous assurez deux « Jours de l'An », l'un, le 25 décembre, et l'autre, le 1er janvier. Jusqu'ici, Noël n'avait été prodigue de ses dons qu'aux petits enfants; ses largesses, désormais, s'étendent à tous les âges!

A merry Christmas! Un joyeux Noël!

HENRY JOUIN.

PARABOLE

Pour Noël Giron.

Quand les hommes surent que le dieu dont ils attendaient la visite allait venir, ils furent troublés. Quelques-uns savaient, par des voyages, la manière dont on parle aux rois fabuleux, couronnés d'or et de pierres luisantes, mais ce n'était pas un roi ordinaire que celui devant qui ils allaient s'agenouiller. Ils élevèrent des temples vides avec l'espoir que le visiteur en élirait un pour demeure.

Or, le plus haut de ces temples était placé sur une montagne, pour être plus près du ciel. La façade orgueilleuse, de ses yeux de pierre, interrogeait l'horizon. Il avait l'air, accroupi là haut, d'une bête de l'Apocalypse qui guette la venue de son maître, on l'apercevait de partout.

L'intérieur du temple était orné richement. Du sol à la voûte et d'une aile à l'autre, les murs, les plafonds, les piliers et l'autel lui-même étaient couverts de blasphèmes.

Tous ceux qui donnèrent une pierre pour le temple avaient leur nom sur les murs, en lettres d'or.

On y lisait que tel marchand obscur et riche avait daigné s'intéresser et que sa demeure était telle, et qu'on pouvait l'aller voir pour des affaires.

Au milieu des inscriptions commémorant cette vanité lugubre, le nom du Dieu attendu, inscrit au chevet, se lisait à peine.

Il y avait dans la tour du temple une vaste cloche, pour annoncer le Visiteur.

Il arriva que les champs commençaient au bas de la montagne et que d'autres temples, plus modestes, étaient épars aux bords des rivières, et sur la lisière des bois.

Or un jour, dans le temple vide de là haut, on célébra la fête de la cloche. On la revêtit, comme une épousée, de la robe en dentelles blanches. C'était la fiancée de l'harmonie et du mystère, et la plus immatérielle des fiancées. La cloche de métal lourd s'exprime, par le son, en une âme légère comme un parfum.

Puis ils firent résonner la cloche, à coups espacés, qui remplissaient l'horizon d'une fumée de murmures. Ils firent résonner la cloche pour appeler le visiteur.

Des bergers de la légende entendirent la cloche, dans la nuit, et toute la nuit ils marchèrent, vers la ville, ayant compris que quelqu'un était venu.

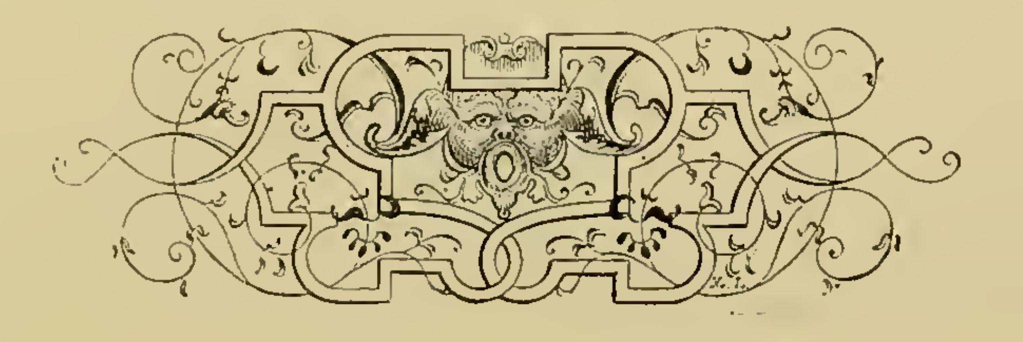
Courbés sur leurs bâtons courbes, ils allèrent, les pieds las, par les terres labourées, et par les chemins au sol battu.

Mais au dernier carrefour, la route, surprise, leur fut fermée. Un buisson de roses miraculeuses, à l'aube, dru et large, avait poussé.

C'était comme un mur infranchissable, fait de charme et de parfum.

Ils s'en retournèrent par les bois et, sous les arbres, aperçurent dans le lointain un temple fragile et ruiné. Ils s'agenouillèrent et virent un enfant qu'à certains signes ils reconnurent pour divin. — Leurs présents furent ceux que l'on cueille sur les arbres ou sur les ceps de vigne pourpres d'automne. Et l'orgue invisible, qui s'éleva derrière les bois vermoulus du sanctuaire, chassa la voix de la grande cloche qui, là haut, dans le temple vide, sonnait dérisoirement.

GABRIEL DE LAUTREC.

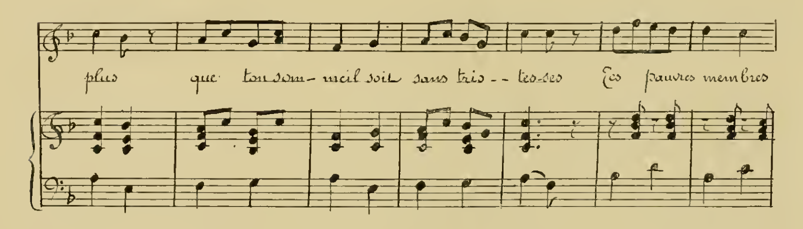


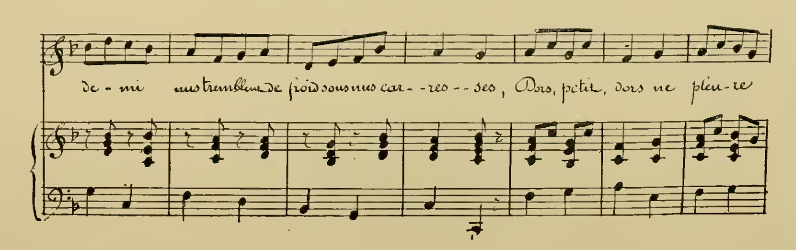
L'ŒUVRE D'ART

Berceuse

Paroles de Lh. F. et N. P.

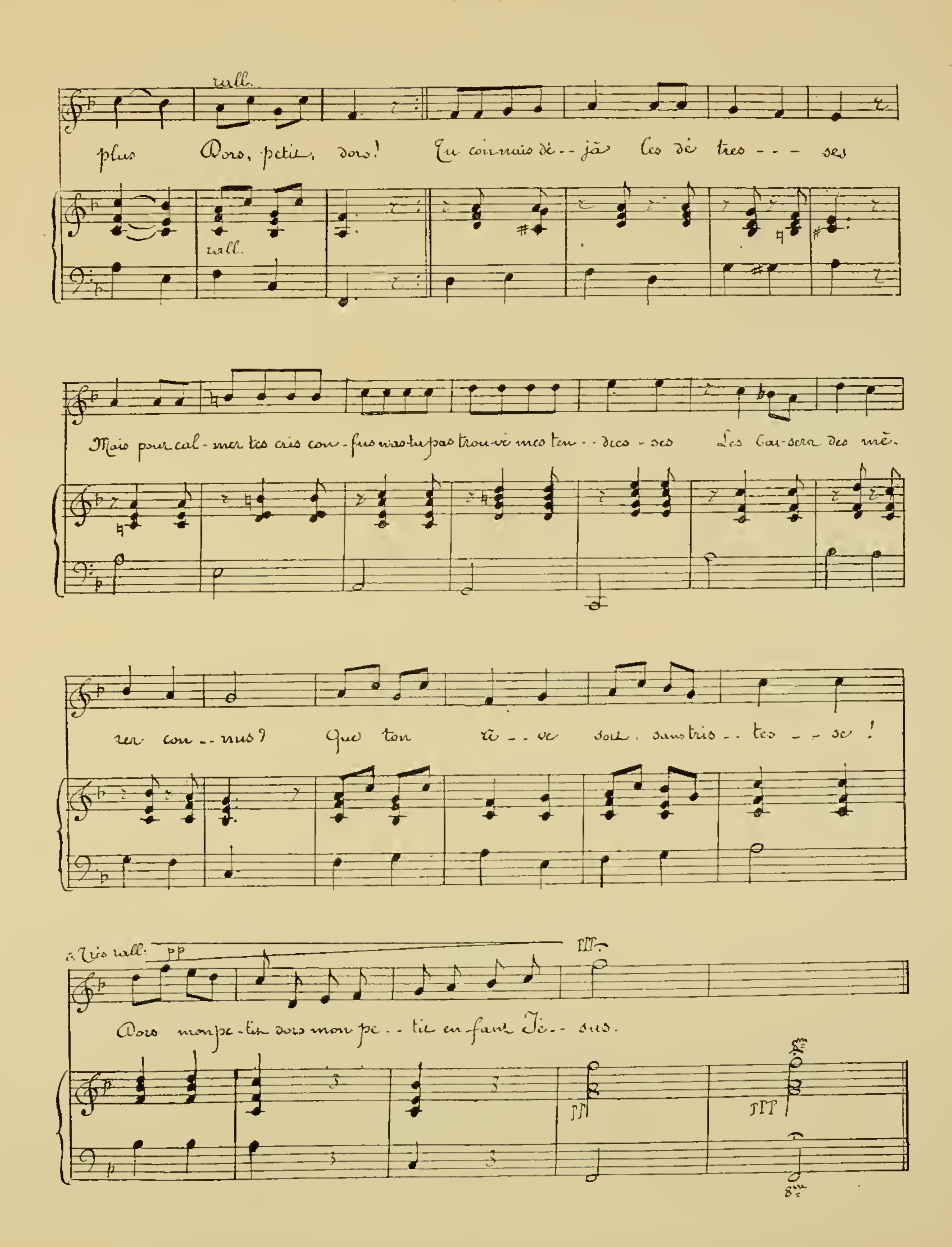
Musique de Magdé.





Berceuse

(SUITE)



COMPLAINTE
DE
JEAN-MARIE DE GROIX

Depuis l'autre dimanche
Mer est toute d'argent;
Sardines bien en rang
Arrivent de la Manche.
Plémeur et Sucigno,
Tout Groix, tout Concarneau,
Pêcheurs s'en vont sur l'eau.
Plus d'une barque penche.

Moussaillon Jean-Marie
Pêche à bord du *Pétrel*.
Fils de défunt Goël
Sont faits pour mer jolie.
Les Goël, voyez-vous,
Tant la mer les veut tous
Que leur fait les yeux doux
Au point que c'est folie.

Messieurs les gens d'église
— Grand cérémonial —
Ont béni le chenal.
Filet presque se brise.
Mais de signes de croix
Le vieux doyen de Groix
A lui seul en fit trois...
A Groix la bonne prise.

Petit Goël, fils d'Yve
Point n'avait jusqu'ici
Les flots tentés. Aussi
Pleurait mère craintive.
— « Beau temps, dit le patron.
L'on part vers Quiberon;
Donne ton moucheron,
Femme, et fais ta lessive. »

Morgué, ce sacré mioche,
Il a le poignet bon!
Son père, compagnon
Qui n'était point bancroche,
De le faire a pris soin,
Pensant: « Il ira loin;
La graine de marsouin
Ne grandit pas sous cloche. »

Bonne brise marine
Qui sent le goëmon;
Il rit, le moussaillon,
Et gonfle sa narine.
Sa mère en son lavoir
Soupire après le soir
Et regarde un grain noir
Qui dans l'ouest se dessine.

Tous au filet! Amène!
Jamais, par saint Pabu!
Tant de poisson n'ai vu
Prendre avec moins de peine.
Le malin sardineau
N'aime que la belle eau,
Celle du bon tonneau...
Notre mer en est pleine.

Galeux qui s'en étonne!
Est-il sous le soleil
Flot en douceur pareil
A la vague bretonne?...
Ohé, voici midi;
Au nord, sur Loctudy
Mettons le cap. Hardi!
La mer au loin moutonne.

Comme trois femmes saoûles
En travers du chemin,
Goël, fils de marin,
Tu tangues et tu roules?
La brise fraîchit dur;
Œil calme, jarret sûr,
Corps d'aplomb comme un mur
Et tu riras des houles.

Les jours qu'elle se fâche,
Mer n'est point bonne à Groix.
A nombrer sur leurs doigts,
Sans se donner relâche,
Les jeunes et les vieux
Qu'elle roule en ses creux,
Cinq cent mille bons Dieux
Ne finiraient la tâche.

Gare à la Basse-Jaune!
A tribord ouvre l'œil,
Goël, sur cet écueil
La mort a fait son trône.
Satané casse-cou!
Là but son dernier coup
Ton grand-père Maclou
Pour qui l'on prie au prône

Sous le vent, tache brune,
Les rochers des Glenans
Où vont les revenants
S'assembler sur la dune.
Sur ce roc endiablé,
A la saint Guénolé,
Ton père eut bec salé,
Goël, un soir sans lune.

Un jour l'un, un jour l'autre!
A quoi sert d'y penser?
Puisqu'il faut trépasser,
Tombeau vaut-il le nôtre?
Point n'est de lit plus doux
Dans le temps qu'à genoux
Bonnes femmes pour nous
Disent la patenôtre.

Sus, enfants, qu'on se grouille;
Tous les filets à bord!
Vent tourne un quart au nord,
Le plafond se barbouille!
Sale couleur de fer!
Tôt, tôt, la voile en l'air!
Doux Jésus, un éclair...
Beau temps pour la grenouille.

Mousse, au mât, par prudence,
Agrippe-toi les bras.
Guère n'y dormiras,
Car le sabbat commence.
L'ouragan fait houhou,
Et corne comme un fou
Dans son grand biniou.
En avant pour la danse!

Damné ciel, c'est de l'encre!
Sous Plogof, tout là-bas,
Le canon! Gros trois-mâts
Doit chasser sur son ancre.
Vers la pointe du Ras
Que de corps à trépas
Rouleront! Bon repas
Fera demain le cancre.

Moussaillon Jean-Marie
— Onze ans à la Saint-Gall —
Voici son premier bal
Son front sue; on lui crie:
« Bois à ta soif, Goël,
De l'écume et du sel. »
A Groix, en son missel,
Sa mère en larmes prie:

« O madame sainte Anne,
Aussitôt revenus,
Porterai, les pieds nus,
Ou que le ciel me damne!
A votre autel d'Auray
Beau bateau tout doré
Et du cidre au curé
Plein une dame-jeanne. »

En se cachant la tête
Femme aura beau prier...
Quelqu'un vient de crier:
Ah! chienne de tempête!
Tout est rasé de près;
Plus de mât, plus d'agrès;
Le mousse court après...
Disparu dans la fête!...

Moussaillon Jean-Marie
Jamais n'a revu Groix.
Dans le vieux lit de bois
Gît sa mère pâlie.
Glas sonne lentement;
L'homme à la bêche attend...
Pour la mère et l'enfant
Que chacun de vous prie.

CHARLES PEADAEAU.

Noël! Noël! Noël!

I

Le Noël du sculpteur

« Et allons donc — dig ding dong, les cloches en cette succulente nuit de Noël ! » « Et allons donc — dig ding dong le réveillon », répétait en ricanant le vieux Gourju, sculpteur, bâfreur et contempteur de toutes les traditions sacrées. Ce Gourju-là taillait — depuis cinquante ans — le bois et la pierre au fond d'un logis démodé, portant en enseigne un saint Nicolas, comptait les saintes fêtes de notre Mère l'Église par des jambonneaux impies et se gaussait vilainement de tous les clercs, clergeons et clergés qui fussent au monde.

C'est pourquoi, la nuit de Noël n'était, pour lui, ni la nuit de l'étoile des bergers et du petit Jésus, ni la nuit des visites et des surprises de saint Nicolas — mais la nuit pantagruélique des bouteilles à large panse, des charcuteries grasses à triple étage, des propos salés à gueule desserrée et des rires énormes à bedaine déboutonnée.

« Et allons donc — dig ding dong le réveillon », recommençait le gros homme qui attendait trois compères invités par lui à saccager une table chargée et surchargée des victuailles ci-après. C'était une dinde froide, sorte de petite baleine de basse-cour échouée sur des canapés de moutarde ; c'était un pâté froid monumental bondé de saucisses comme une forteresse de gargousses ; c'était surtout un groupe sculptural modelé dans de la chair de porc hachée menu, auquel le ciseleur avait travaillé consciencieusement huit jours, du pouce et de l'ébauchoir, comme s'il se fût agi d'une maquette d'argile et d'académie. Ce groupe reproduisait le saint Nicolas de l'enseigne, debout à côté du saloir d'où se lèvent miraculeusement les trois petits écoliers nus égorgés par le légendaire charcutier.

C'est que Gourju et ses trois réprouvés d'amis avaient juré qu'au réveillon de Noël ils avaleraient, en troisième service, cette pièce maîtresse. Chaque ami s'était crânement réservé un écolier, et Gourju, lui, se chargeait du saint, pourtant de belle taille et de bonne carrure. On n'est ni plus goinfre ni plus sacrilège.

Or, les cloches de Noël venaient de cesser leur branle pieux quand les trois suppôts de Gourju entrèrent dans son atelier. Les victuailles odorantes, les bouteilles, les flambeaux se faisaient valoir les uns les autres — et tout cela chantait ensemble un triomphal Evohé de bombance. Ils se mirent à table, attaquant le dindon ; ils s'esclaffèrent, saccageant le pâté, ils en dirent de roides et de salées en ingurgitant, à ras de verre, rasade sur rasade.

Quand arriva le tour de ce qu'ils appelaient irrévérencieusement « le miracle de saint Nicolas », dans ce qu'ils appelaient encore « le tube thermométrique », la nourriture marquait les degrés supérieurs. C'est égal, ils avaient parié et — ayant disloqué le chef-d'œuvre — chacun des amis, en ogre goulu, dévora son écolier, tandis que Gourju mastiquait — en anthropophage et à belles dents — le grand saint Nicolas. Ils poussaient membre après membre sous de longs épanchements de liquide. Les quatre visages, apoplectiques devenus, luisant sous la graisse, semblaient, à mesure, prendre des sphéricités de ballons en baudruche rouge.

A deux heures, le chef-d'œuvre était englouti ; à quatre heures, les quatre gloutons étaient sous la table comme foudroyés par le vin et le porc. Le lendemain, à l'aurore, quand les cloches se reprirent à chanter Noël, trois des convives se débattaient sous les efforts d'une indigestion formidable. Le gros Gourju seul ne donnait pas signe de vie et il ne le donna jamais plus, car il était crevé de son saint Nicolas, qu'il n'avait pu rendre ni d'un côté ni de l'autre.

Ce fut — dans la rue et dans la ville — un scandale horrible. Dieu, évidemment, avait puni le sculpteur, le contempteur Gourju, — et quel exemple terrifiant! dit-on alors et depuis. D'ores en avant, les trois réchappés ne purent entendre parler de saint Nicolas sans de salutaires terreurs, de chair de porc sans de cruelles nausées. Quant au gros Gourju, on n'aurait pas risqué un denier sur le salut de son âme, si tant est qu'elle eut pu, dans ce corps bourré comme une andouille, trouver jamais une issue convenable.

II

Le Noël du Peintre.

Le peintre et sa femme, jeunes tous deux, avaient mis au monde de compagnie une petite, toute petite fille qui, jusqu'ici, s'était contentée de téter, de sourire et de faire des dents. La fillette se nommait Simone et — naturellement — rien au monde n'était si beau qu'elle. Quand on parlait des Anges du Ciel, la mère éclatait de rire ; quand on parlait des Amours du Corrège, le père sifflait ironiquement. Tous deux remerciaient Dieu de les avoir rendus si amoureux et si heureux. Mais ce qu'ils attendaient avec impatience, par exemple, c'était le premier mot qui sortirait de cette bouchette rose si souvent bécotée. Ce mot sera : « Maman ! » affirmait la mère ; ce sera : « Papa ! » soutenait le père. En attendant, le mot — si désiré, si attendu — n'arrivait pas.

Or, on était en pleine nuit de Noël. Le peintre et sa femme, au premier coup de la messe de minuit, se signèrent pieusement, s'embrassèrent gentiment et — devant le foyer — grignotèrent quelques marrons retirés de la cendre, en regardant dormir Simone, dont la bercelonnette devant le feu séparait les deux sièges. La mignonne ronflait, les petits poings serrés sous le menton. Un gros coup de bourdon dans les airs la réveilla. Elle ouvrit ses yeux bleus comme deux bluets du Paradis, puis les leva vers le plafond, et se mit à sourire et se prit à gigoter.

Le bourdon lançait d'énormes boum, boum, tandis qu'autour une troupe de petites cloches sonnaient, argentines, claires, joyeuses. On eut dit un gros bœuf lancé dans l'espace et, autour duquel voltigeraient et gazouilleraient un essaim de pinsons. La petite semblait entendre et semblait voir passer dans le ciel des étoiles, des anges, des chants, des ailes, le petit Jésus lui-même, car elle riait de plus belle en agitant ses mains plus fort. C'est que — en cette nuit sainte — tout le Paradis est dehors et que, dans la blanche neigée d'hiver, flottent les plus jolis cantiques et s'en vont les anges les plus beaux, de cheminée en cheminée, laisser des jouets, des cadeaux, des surprises. Les petits enfants seuls peuvent entendre et peuvent voir tout cela, et Simone en était si réjouie que, sur son petit minois, tout riait de ses deux yeux à ses deux premières dents.

Aussi, le jeune père et la jeune mère ne se tenaient pas de joie devant la joie de la fillette. Ils se rappelaient aussi les nuits de Noël de leur enfance — et ils sentaient, dans leur poitrine, leur cœur

d'amoureux s'épanouir, leur âme de chrétien fleurir. On est si bon chrétien quand on s'aime! et ils s'embrassaient à bouche que veux-tu au-dessus de la bercelonnette, heureux, heureux, heureux, comme cela ne se voit plus guère que dans les contes de fée. Ils étaient reconnaissants à Dieu d'avoir fait l'amour si bon, la vie si belle — et leur fillette si rose et si jolie.

Le fait est que Simone était plus jolie et plus rose que jamais — car ce qu'elle apercevait en ce moment devait être merveilleux. C'était — pour le moins — le petit Jésus de Noël habillé tout d'argent et de lumière, suivi d'anges emmantelés de plumes blanches, et les mains pleines de choses surprenantes. Il passait vraisemblablement alors au-dessus de la maisonnette, car la petite riait, riait là-haut, secouait ses petites mains, agitait ses petits pieds — essayant de sortir de ses langes comme un poussin de son œuf. Tout à coup, elle tourna ses deux bluets bleus vers sa mère et — arrangeant sa bouchette comme un bouton de rose — elle bégaya : « Mmamma. »

— Je te l'avais bien dit! esclama la jeune mère qui, se levant soudain, saisit la bercelonnette entre ses bras, et dévora l'enfant de baisers, tandis qu'un tas de larmes claires pleuvaient partout comme des perles.

— Tu l'as entendu? elle a dit « maman ».

— Oh! que je suis contente! Oh! que je suis heureuse! et comme elle l'a prononcé, hein? A-t-elle la voix assez jolie! elle l'a superbe même, et je ne serais pas étonnée qu'elle devint une grande cantatrice.

Elle était déjà un peu folle cette petite mère-là. Le père, lui, se tenait mieux. C'est égal, elle l'avait en effet crânement jeté ce premier mot, la gaillarde! et le voilà — dans sa joie — qui embrasse l'enfant, la mère, les cheveux de celle-ci, la bercelonnette de celle-là. Il aurait embrassé tout le monde en ce moment, son marchand de couleurs, le père Machin qui lui achetait ses coquilles et le volait chaque fois, le jury d'Exposition tout entier. Il rêva aussitôt un tableau de chevalet *vu*, représentant cette scène d'intérieur *vécue*. Malheureusement, il n'y pourrait mettre ce « mama » qui lui avait tourné le cœur.

Quelle nuit de Noël! mes enfants! Quelle nuit de Noël! Ah! il y a cette nuit-là, de belles, bonnes et saintes choses dans le ciel et sur la terre!

III

Le Noël du Musicien

C'était une sorte d'oratoire sévère — avec une fenêtre à gauche sur la ville et contre la muraille en face, un buffet de petites orgues. Une lampe suspendue à la voûte faisait étinceler les tuyaux brillants comme des colonnettes d'argent. Devant le clavier des orgues, un jeune homme en deuil était assis et ses mains, lentement, pesaient sur les touches d'ivoire et d'ébène, tandis qu'une musique douloureuse tombait autour de lui en pleurs, en soupirs, en supplications et en cris.

La croisée était ouverte — et l'on apercevait les toits blancs de neige et les logis noirs piqués, çà et là, de lueurs d'or. Dans les ténèbres et dans le silence, les cloches de Noël carillonnaient et le musicien sur cet accompagnement joyeux dessinait une mélodie délicieuse — mais si triste, si triste, si triste!

C'est que le musicien avait perdu la femme qu'il aimait, une toute jeune fille, frêle et pâle, qui semblait flotter dans la vie comme un duvet de cygne et qu'un soir la mort, d'un brusque coup de vent, avait emportée dans l'éternité des âmes saintes ou malades.

Il n'avait pu se consoler et il pleurait toujours la bien-aimée partie, cherchant — depuis lors — une combinaison musicale de notes mystérieuses qui put la lui ramener du fond de l'éternel au delà.

Il avait demandé ce prodige à toutes les combinaisons savantes, à toutes les inspirations désolées — et jamais jusqu'ici la chère ombre évoquée n'était revenue des lointains inconnus où l'amour suit les âmes.

En cette nuit de Noël, le pauvre artiste était encore là, conjurant, suppliant, car si le Ciel s'ouvre cette nuit, pourquoi la bien-aimée n'en descendrait-elle pas avec ses frères les anges pour rendre la paix à son cœur, en cette heure du temps où la Paix est annoncée et promise aux hommes de bonne foi et de bonne volonté!

Il y avait une heure que Jésus était né, que les cloches sonnaient — et le musicien, glacé et désolé, faisait toujours pleurer, gémir, souffrir les notes prisonnières dans ses tuyaux sonores. Tout à coup, sous on ne sait quelle combinaison inconsciante de notes, la formule évocatrice jaillit et — soudain — à côté de lui, une délicieuse ombre blanche apparut. C'était l'ombre vaporeuse d'un corps qui ne semblait plu fait pour marcher, mais pour voler, et qui avait toutes les ténuités et les flexibilités d'un voile de gaze. La tête était pure, le teint angélique, la physionomie un peu triste, de cette tristesse qui ne vient point de son âme à soi, mais de l'âme des autres. Elle parla — comme une brise de printemps parle, la nuit, aux fleurs. Lui — dans un ravissement craintif — la regardait, l'écoutait, l'admirait, l'adorait, n'osait ni remuer, ni répondre, comme si un geste ou un souffle dut effrayer ou emporter l'ombre chère. Il continuait à jouer lentement, très bas, très bas, machinalement.

Elle, lui disait la naissance dans l'intelligence, dans le cœur, dans l'âme, la naissance des grandes pensées, des grands sentiments, des grandes piétés. Elle disait que la Foi console de mourir, que l'Espérance et la Charité consolent de vivre, que l'amour console de tout. Elle parlait des regards de la femme et des étoiles du ciel, de la Bethléem terrestre et de la Jérusalem céleste.

Lui, se mourait d'entendre ces choses et jouait toujours. Il semblait que sa vie doucement sortit de lui avec la mélodie. Et l'ombre, si follement aimée, si sincèrement pleurée, continuait à parler de choses hautes, grandes et belles. Le pauvre artiste qui se sentait défaillir — comme s'il ne lui restait plus au cœur ni une goutte de sang ni une note de musique — pencha la tête en arrière et posa doucement ses lèvres sur les lèvres de la bien aimée. Plus rien dans l'oratoire — les orgues s'étaient tues, l'ombre avait disparu.

Le matin, dans l'air glacial entré toute la nuit par la fenêtre ouverte et qui avait tué la lumière de la lampe, on trouva le jeune musicien pâle comme la neige, froid comme le marbre, mort du bonheur d'avoir revu sa morte adorée et des choses superbes qu'il avait entendues.

AIMÉ GIRON.

LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS

Saint Benoît — Sainte Catherine — Saint Georges (Paul Véronèse)

Calcographie du Louvre *L'Œuvre d'Art. — Paris*

Hélio 71, Quai St-Louis-en-l'Ile

BONAPARTE AU GRAND S^T-BERNARD (CASTRES

L'Œuvre d'Art. — Paris

DEUIL · ESPÉRANCE

LA FUITE EN ÉGYPTE

Aux ombres chinoises de Louis Poyet

I

LE TRIOMPHE D'HÉRODE

LE POÈTE

Sur la terrasse haute, où s'étagent en marbres
De toutes les couleurs, les palais orgueilleux,
Des colonnes de jais ressemblant à des arbres,
Offrent leurs clairs miroirs au soleil merveilleux.

Sur le sommet des tours, les onyx, les porphyres
Sont des brule-parfums, et les paons d'émail d'or
Aux arcs corinthiens déroulent leur essor
Avec les oiseaux-lyres.

Ah! Les princes sont tout. Les peuples ne sont rien.
C'est la fête royale et les cris de la foule
Approuvant, hélas! le mal comme le bien,
Montent dans le lointain avec un bruit de houle.

Le cortège s'avance, éclatant de bijoux
Et de tissus de soie: il fait une grande ombre.
Voyez, voyez, des mains et des têtes sans nombre
Sont déjà devant vous!

Voici les valets noirs porteurs d'orfèvreries,
Les esclaves offrant les vases précieux.
Les danseuses allant en longues théories,
Pour mieux faire envoler leurs gestes gracieux!

Voilà les guerriers forts levant au ciel leurs lances:
Oyez le cliquetis des boucliers de fer
Et les hymnes sanglants qui chantent, haut dans l'air,
Les antiques vaillances!

Les cohortes s'en vont... Viennent les légions
Que suivent les tribuns révolutionnaires;
Voilà ceux de retour des noires régions,
Les milices d'antan, les troupes mercenaires!

Voici les magistrats, les sacrificateurs
Essayant d'apaiser la divine colère;
Puis, autour d'eux, brillants comme une forêt claire,
Les faisceaux des licteurs!

Les bronzes des aïeux, près des plus belles filles,
Elevant leurs bras blancs et leurs doux regards bleus,
Sont noblement dressés sur les chars en coquilles
Que les onagres noirs traînent avec les bœufs;

Et les gladiateurs, les dompteurs téméraires
Qui mènent les lions avec les léopards
Passent vite, entraînés; et, gagnant les remparts,
Vont les thuriféraires!

Puis, c'est l'Amour qui chante au milieu des concerts,
Des fleurs, des éventails et des jeunes almées:
Voici la Favorite aux yeux larges et pers
Qui frappe en souriant dans ses mains parfumées!

Ses intrigues dans l'ombre ont aidé son amant;
Sa robe de brocart est un pourpre chef-d'œuvre,
Et dans son sein trompeur serpente une couleuvre
De rose diamant.

Sur ce trône élevé, que seize chevaux pies
Font rouler sur le sol couvert de poudre d'or,
Sous ce dais emperlé valant vingt satrapies,
Que surmonte, divin, l'auguste Imperator,

En sa toge d'argent d'escarboucles brodée,
Pour copier César imitant Jupiter,
C'est Hérode-le-Grand, le fils d'Antipater,
Tétrarque de Judée!

Le Sénat l'a nommé *roi des Juifs* et, puissant,
Retenant dans sa main l'inconstante victoire
Qui s'envole au-dessus d'un globe éblouissant,
Lui qui fit, à son gré, la loi dans son prétoire.

Couronné de lauriers, il triomphe sans peur!...
Et, princes prisonniers sortis de l'ergastule,
Habitants des cités dont la faim capitule,
Suivent avec stupeur.

Et les harpes sans fin déroulent ses louanges,
Et les cistres pour lui font sonner leurs parois,
Et des adolescents nus, beaux ainsi que des anges,
L'appellent en chantant *le Roi de tous les rois!*

Les glaives au soleil font reluire leurs lames,
La trompette s'allonge auprès du tympanon,
Et, de neige et d'azur, portant son nouveau nom,
Flottent les oriflammes!

Il passe, le tyran!... Les aigles sur son front
Déploient le grand essor de la gloire romaine,
Mais comment saurait-il ce que les temps seront
Demain?... Il n'en sait rien et c'est Dieu qui le mène,

Dieu qui fait, quand il veut, tristes les jours joyeux,
Qui souffle son courroux dans les étendards calmes
Et les femmes, portant de triomphantes palmes,
Ont des pleurs dans les yeux.

Un berger est venu. — Soudain, Hérode tremble.
Le messager de Dieu lève la main et dit:
« Femmes, seigneurs, soldats, devant vous tous ensemble,
« Je dépose ce roi, traître, lâche et bandit!

« Il est né le vrai maître, et, sur sa tête blonde,
« Les étoiles ont mis le diadème saint!
« Hosannah! Hosannah! Regardez tous : il ceint
La couronne du monde! »

« — Qu'il meure, s'il est né, » s'écrie en pâlissant
Hérode! « Il est à moi le glaive consulaire!
« Soldats, vous n'avez point assez versé de sang,
« Dans les rangs rentrez donc, et vengez ma colère!

« Massacrez l'étranger qui parle mal de moi,
« Allez à Béthléem, et comme on fauche l'orge,
« Tous les nouveaux-nés, tous, frappez-les à la gorge,
« Allez, Hérode est roi! »

II

LA CRÈCHE

LE POÈTE

Le front nimbé de pourpre aux lueurs du couchant,
Les laboureurs, au loin en des apothéoses,
Rentrent vers les berceaux où rient les enfants roses,
Et, comme un vol d'oiseaux, monte leur simple chant :

Ils fêtent le travail et sa paix infinie.
Dieu rend harmonieux leurs agrestes pipeaux,
Ils célèbrent sa force invisible et bénie
Qui fait germer la terre et grossir les troupeaux.

Sur le sol blanc scintille une neige très fine.
Là-bas, les chariots, déchargés du limon,
Remontent vivement sur les flancs de l'Hermon
Et le soleil d'hiver quitte la Palestine.

Le ciel a des tons très doux, de violet mourant,
De gris perle, pareils aux cous des tourterelles;
Comme en été, le soir laisse l'air transparent,
Et les astres déjà semblent battre des ailes...

L'Angélus a vibré pour la première fois
Dans les tranquilles champs de la calme Judée :
Sous un front d'enfant naît la charitable idée
Qui domptera le monde et courbera les rois.

A la fin de ce jour, très humblement s'envole
Tout un chœur de pensers concordants et légers
Qui bientôt deviendront la divine parole.
La Vierge à son Espoir chante avec les bergers :

LA VIERGE

Dans notre maison sans murailles,
Vous êtes mes délices, vous,
Le fruit béni de mes entrailles,
Jésus, dont le nom m'est si doux!

Dormez, dans la crèche rustique
Votre souffle est tranquille et pur :
Il est comme le parfum sur
La blanche fleur du lis mystique.

La plus belle étoile de Dieu
Sur votre front s'est arrêtée :
Dormez sous le firmament bleu,
Espérance que j'ai chantée!
Je vois déjà marcher vos pas
Et, si joyeuse est ma tendresse
Que je crois, malgré ma détresse,
Tenir le monde dans mes bras!

Mon âme semble être plus grande
Pour glorifier le Seigneur,
Dormez! Je veux lui faire offrande
De tout mon maternel bonheur.
Sous votre tête gracieuse,
La paille brille comme l'or,
Comme le soleil du Thabor,
Comme la pierre précieuse!

Jésus, ô mon fils bien-aimé,
Dans l'abandon, dans le mystère,
Voici que vous avez charmé
Les petits, les grands de la terre!
Vous êtes mes délices, vous,
Le fruit béni de mes entrailles :
Dans notre maison sans murailles,
Jésus, que votre nom m'est doux!

JOSEPH

Il ne fut point d'hôtellerie
Pour accueillir nos dénûments,
Mais qu'importe! Étendez, Marie,
Devant les célestes sarments
Votre sein lourd et vos mains lasses;
Si vous êtes pleine de grâces,
Je suis rempli de dévouement.
Endormez votre enfant que j'aime,
Puis, vous pourrez dormir vous-même,
Car je veille fidèlement.

LES ANGES

Fuyez! Fuyez! La paix va devenir la guerre.
Les champs seront troublés. Les mères pleureront.
Mais c'est vous qui portez l'Espérance sur terre.
Vers l'Égypte fuyez! Les Temps s'accompliront.

Georges Audigier.

(A suivre.)

LA BONNE AUMÔNE

Pour Madame M... S...

ILS marchaient, nus tous deux dans l'aube claire de juin, insouciants de vivre et joyeux d'aimer, Lui robuste et léger, Elle gracile encore dans sa première féminéité. Leurs beaux corps, sur l'azur du matin, paraissaient de vivantes statues et l'innocence de leurs jeux se mêlait aux allégresses du printemps. Par les prés, sous le couvert des bois, le long des clos herbeux, Elle tressait en couronnes les vertes rames des églantiers, suivie des papillons et fêtée des oiseaux, et c'étaient des courses bondissantes pour une rose offerte, pour un baiser surpris.

Ils marchaient sous les frondaisons matinales, par les sentiers de bohême, par les bois peuplés de rêves, indigents et ravis, dans l'orgueil de leur force adolescente, dans la ferveur de leurs jeunes désirs. Si pures, leurs voix suscitaient au fond des nids la chanson des bouvreuils et dans leurs yeux brillait une si chaude flamme, que leurs regards semblaient épanouir les lys.

Ainsi chantant et folâtrant à travers la jeunesse éparse, Ils arrivèrent au bord d'une route que le soleil couchant enveloppait de gloires.

C'étaient, dans le ciel de cuivre et sur les montagnes empourprées, des lueurs sanglantes de forge, des ruissellements de métal fondu. Une splendeur étreignait les choses ; le rougeoiment du soir, où déjà s'enténébraient l'horreur sacrée des temples et la haute silhouette des palais, revêtait d'une opulence farouche les escaliers géants, les rues démesurées d'une monstrueuse cité.

Des végétaux inconnus, aux inquiétantes fleurs, épanchaient de nostalgiques baumes et sur les terrasses, des paons majestueux éployaient les vivants saphirs de leurs éventails ocellés.

Ils marchaient, indifférents à ces richesses, foulant de leurs pieds nus les pavés de nacre et le sable doré des jardins somptueux.

Mais leur chanson d'amour n'éveillait plus d'écho dans les cyprès sans nids ; nul frisson n'agitait les froids massifs de dahlias ; leur rire solitaire expirait sous le couvert des hautes allées, autour des bassins de porphyre, près des tombeaux édifiés le long des rues ; sur toutes choses planait une lourdeur de silence et d'immobilité.

Et dans l'orgueil de la cité rutilante, aux coupoles d'onyx, aux colonnes de basalte, Ils reconnurent le pays de Richesse, le royaume du Faste et de la Volupté.

Ils marchaient, sans voir autour d'eux la foule amoncelée, surprise d'abord et comme indignée de leur nudité chaste.

Rois, Pontifes, Dames orgueilleuses, Satrapes vêtus d'or, environnaient les doux enfants ; timbres d'argent, couronnes aux lourdes gemmes, armilles ciselées, bagues, colliers et bracelets, sur toutes leurs personnes embaumées d'encens palpitaient des feux sombres et magnifiques, ruisselait comme des éclairs le chatoiement des pierres.

Les courtisanes aussi, dans leurs palanquins de velours écarlate, s'étaient approchées, ouvrant leurs yeux stupides que l'antimoine élargit, dans le claquement des étoffes opulentes et des massives orfèvreries.

Et sur cette foule une tristesse ondoyait, comme si, réveillés de leur tombes, les argentiers et les potentats eussent déjà connu les ténèbres de la mort. Si livides étaient leurs faces et si pesante leur allure, qu'on les eût pris volontiers pour quelques-uns de ces mornes Pharaons qui, les coudes aux flancs et serrés de bandelettes, dorment un éternel sommeil dans leurs cercueils chargés de signes mystérieux.

C'était une richesse que n'avait égayée jamais aucun sourire et que les plaisirs mercenaires attristaient de leurs mensonges.

Mais la foule, sans cesse accrue, témoignait un étonnement plus hostile à la vue du jeune couple. Quels étaient donc ces mendiants si peu curieux de la richesse, ces hôtes de hasard dont la simplicité dédaignait les pompes emphatiques et les séniles raffinements ? Était-ce point une insulte cette candeur heureuse et cet oubli de tout ?

« Quel audacieux démon vous con-
« duit parmi nous, étrangers ? pourquoi
« cette indifférence en vos regards ?
« pourquoi ce sourire ininterrompu sur
« vos lèvres ?

« Vous êtes pauvres, vous êtes nus
« et vagabonds, cependant vous semblez
« heureux.

« Arrière donc, si vous n'avez à nous
« offrir trésors ni voluptés nouvelles ;
« fuyez, ou malheur à vous ! »

Lentement, à cette apostrophe, les

jeunes gens tournèrent leurs têtes extatiques vers la populace courroucée, puis sourirent dédaigneusement.

Alors un souffle de colère anima les Riches qui, vociférant des injures pesantes et d'imprécatoires anathèmes, s'apprêtaient à écraser les deux amants sous des pierres de topaze et des palets d'argent fin.

Mais Lui, bondissant et comme inspiré d'un dieu, marcha droit aux forcenés et d'une voix sonore fit taire les clameurs.

« Arrière, criait-il, Riches maudits,
« barbares ignorants, misérables maîtres
« de l'or : je suis l'Amour !

« Je suis celui que vous cherchez
« vainement à travers les âges, que
« vous invoquez dans la monotonie
« des jours et le désespoir des veilles,
« celui pour qui vos sorciers et vos
« sages formulent des incantations et
« purifient les métaux au fond de
« leurs creusets ; celui pour qui vos
« prêtres multiplient les tauroboles et
« les prières !

« Je suis l'Amour, vous dis-je,
« l'Amour qui seul peut refleurir le
« désert de vos cœurs, guérir vos tristes
« âmes de leurs lèpres affreuses et des
« souillures de l'argent !

« Je suis l'Amour. Arrière et laissez-
« nous passer ! »

Ces mots apaisèrent la foule, qui devint aussitôt soumise et pénitente. Eux, les tristes Riches, qui appelaient l'Amour de tous leurs vœux, qui haletaient de cet inconnu divin, ils avaient chassé presque l'Amour entré dans leur pays. Quel sacrilège ! et de quelle sorte en expier l'horreur ?

Aussi, rejetant toute vaine fierté, les Riches, devenus des mendiants, se traînaient aux pieds de ceux qu'ils avaient un instant prétendu lapider. Les hommes, enlevant de leur front les bandeaux fleuronnés de perles, les offraient avec humilité ; les femmes, arrachant leurs ceintures, leurs bracelets et leurs pendants d'oreilles, hurlaient plaintivement, le front dans la poussière : tous imploraient l'Amour et son aumône fortunée.

Les jeunes dieux marchaient, attendris maintenant par la pauvreté des heureux, une pitié mettant des larmes dans leurs yeux ingénus.

Qu'elle serait grande, l'aumône d'une parcelle de bonheur à cette foule, en ce pays maudit !

Et voici que debout, entre les Riches prosternés, ils entonnèrent le Cantique des Amants :

« — Mon Bien-aimé est à moi, qui
« se repaît parmi les lys, mon Bien-aimé
« comme un faisceau de myrrhe entre
« mes seins, mon Bien-aimé que les
« vierges ont chéri !

« — Tu es ma Sœur, tu es mon
« Amie, ô Bien-aimée ! Tu es ma Sœur,
« ma Colombe, ma Toute-belle ! Tu m'as
« blessé le cœur, ma Toute-belle, pour
« un baiser de ta bouche, pour un sou-
« rire de tes yeux.

« — Elle est terrible, ma Colombe,
« comme une armée en bataille !... Elle
« est douce comme la lune, radieuse
« comme le soleil !... Ma colombe se
« cache aux fentes du rocher... Lève-toi,
« ma Colombe, ma Toute-belle, ô mon
« Amie, et viens !...

« — Lorsque mon Bien-aimé repose
« auprès de moi, le nard exhale son
« odeur, et mes doigts ont distillé la
« myrrhe... Sa chevelure est d'hyacinthe,
« ses flancs comme un ivoire ennobli de
« saphirs... Comme un lys entre les
« épines, ainsi mon Bien-aimé ! Il est à
« moi, je suis à Lui dont la prudence a
« dans mes flancs harmonisé l'amour.

« — Imprime-moi comme un cachet
« sur ton cœur, appose-moi comme un
« scel en ta poitrine, car la dilection est
« aussi forte que la mort. »

Ils marchaient, rythmant les aveux éternels, enlacés l'un à l'autre et leur haleine confondue.

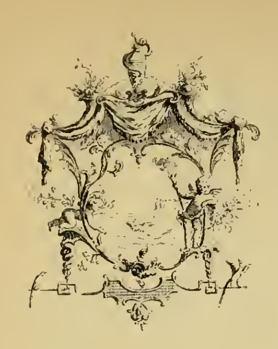
Et voici que, dolente plèbe, les Riches, maintenant consolés, buvaient avec extase les paroles d'amour.

Dans la cité opulente et morne, un souffle nouveau, soulevant les poitrines des hommes accablés et des lamentables épouses, semblait transformer les choses autour d'eux. Des massifs de roses émanait un languide parfum et, sous les frémissantes ramures, la mélodieuse plainte du rossignol annonçait la Bonne Aumône et que l'Amour avait pardonné. Des vols passaient dans le ciel empourpré, tandis que du bois mystérieux montait un hymne d'allégresse. Et sur les tiares des pontifes, sur la couronne des rois et le sein des courtisanes, les perles ruisselaient comme des larmes, les escarboucles palpitaient comme le rouge sang des cœurs.

Acclamés et bénis, les jeunes gens s'éloignèrent, foulant aux pieds les somptueux brocards étendus sous leurs pas et, d'un seul regard, apaisant toute douleur dans le sein de leurs hôtes. Ils s'éloignèrent, car leur destinée est de marcher sans cesse et d'impartir aux hommes la seule offrande qui puisse calmer leur intarissable angoisse. Ils s'éloignèrent, les pèlerins de la Bonne Aumône, leur cantique d'amour décroissant avec les lumières et les bruits du soir.

Et les Riches attendris, pour la première fois regagnent leurs palais aux colonnes de jaspe et d'or, sans se détourner pour saluer dans leurs temples à jamais désertés les dieux indigènes. Car ils sentent qu'un dieu nouveau les a touchés de son aile, un dieu beau comme l'Espérance et plus fort que la Douleur, un dieu qui porte en soi l'Oubli des peines et la Vie des races futures, un dieu qui fait battre les cœurs et fluer dans les veines un sang généreux : car ils savent, les Riches consolés, qu'une béatitude inouïe leur est ouverte, à présent que leur cité misérable fut visitée par l'Amour.

Paul Roquère.



La Capeline de Gretchen

CONTE DE NOEL

Or, il avait neigé toute la nuit.

Les peupliers qui bordent la grand'route se dressaient, pareils à des fantoches blancs, dans l'immuable sérénité de pierrots écoutant des voix.

Un ciel de givre avait éparpillé sa tristesse poudrée sur la campagne. Parfois s'élevaient, émigrant du vallon, quelques oiseaux silencieux qui emportaient dans leurs ailes l'âme des petites fleurs mortes.

Comme une fatale mélancolie s'appesantissait sur cette contrée sans église, qui par ce Noël, sur le coup de minuit, ne serait pas surnaturellement rempli d'allégresse par l'éveil des prières et des cloches.

∴

Or, dans la chaumine qui s'érige si piètrement à l'entrée du val, Gretchen, la fillette aux cheveux de cendre blonde, dont les dix ans jaillissent en beauté, Gretchen, devant l'âtre qui fume, songe aux trois messes, aux trois lumineuses messes.....

Depuis l'âge oublié où elle commençait à revêtir les mots avec des visions, Noël lui évoquait toutes les fêtes, toutes les clartés, toute la joie.

Ses frères, ses sœurs, ses parents, chaque année, se rendaient pour cette nuit solennelle à la plus proche église, à plus de deux lieues de là. Jamais on ne l'avait emmenée.

Ce soir, comme elle demandait à aller, elle aussi, adorer l'enfant Jésus, sa mère lui avait répondu :

« Plus tard... Tu es trop petite pour faire quatre lieues dans la neige et dans la nuit. Si seulement tu avais une capeline, mais tu sais bien que nous n'avons pu t'en acheter une. »

Gretchen était donc restée dans la chaumière, désespérée d'en être, cette année encore, réduite aux récits que lui feraient ses frères et sœurs des merveilles contemplées.

Or, elle disait :

« O Jésus,! O Noël! je vous aime tant et je voudrais tant vous voir! mais je suis une petite fille, une toute petite fille qu'on ne laisse point s'approcher de vous.

« Ce n'est point ma faute, mon bon Jésus, mon bon Noël, si je ne vais pas embrasser vos pieds comme les autres; vous savez bien qu'on m'en a refusé la grâce et que, si je ne puis entendre les trois messes pendant lesquelles on allume tant de cierges autour de vous, c'est que je n'ai point de capeline pour me garantir du froid et qu'il y a un très long chemin jusque chez vous.

« O Jésus, O Noël! je suis bien malheureuse, je vous aime tant et je voudrais tant vous voir, que si je n'avais pas besoin de mes jolis sabots pour aller si loin, je les donnerais, oui je les donnerais pour qu'on me laisse courir à vous. Si vous vouliez venir, ô Noël, je vous les donnerais. Je vous aime tant, ô Jésus! ô Noël!...... »

∴

Or, devant l'âtre qui fume, Gretchen s'assoupit.

De ses lèvres, comme d'un encensoir entrou'vert d'où montent en spirales des parfums, de ses lèvres s'échappe encore :

« Noël! ô Noël! ô Jésus! ô Noël!...... »

Elle s'évanouit dans l'extase Il lui semble que des anges sont venus, qui ont jeté sur ses épaules une capeline de neige, et que, maintenant, ils l'emmènent là-bas, très là-bas...

Ils la conduisent jusque dans une église radieuse comme un paradis, — du moins elle s'était toujours figuré ainsi le Paradis.

A son entrée, ses oreilles sont prises d'assaut par le triomphe de musiques inouïes. Certes! des anges seuls peuvent entonner des flûtes aussi cristallines et d'aussi bellement sonores trompettes; le chant des orgues lui parait surpasser tous ceux du vent dans la forêt, et jamais le bruit de la cascade auquel elle défaillait parfois, ne l'avait plus troublée que l'intime résonnance de ces harpes

Or, l'église est peuplée de lumières. Comme une flamme purificatrice lèche les murs et, tout au fond, sur l'autel ensoleillé de cierges, dans une auréole d'épis, un enfant Jésus repose.

A sa vue, Gretchen faillit mourir.

Le voilà son Noël, le voilà!... Il est venu, ou elle est venue, elle ne sait plus... L'unique pensée qu'elle ait présente, c'est que son Jésus est là, qu'il est certainement là pour elle seule et qu'elle doit remercier son Jésus.

Alors, elle s'avance dans la nef, elle marche vers la crèche, et sur les pieds de l'Enfant divin elle répand ses larmes et ses cheveux de cendre blonde, en lui demandant pardon d'être restée si longtemps loin de lui, loin de lui qui est son exclusive joie et son exclusif amour.

∴

Or, lorsque les parents de Gretchen revinrent dans la contrée sans église, où s'était célébré si mystiquement Noël, les versants des collines illuminés d'aurores boréales enclavaient une vallée ardente.

Des étoiles n'avaient cessé d'y tomber toute la nuit et, dans la piètre chaumière, Gretchen était endormie devant l'âtre, enveloppée dans une capeline de fourrure éblouissante que deux rubis — si purs que ce devait être deux gouttes cristallisées du sang du Christ — retenaient sur sa poitrine.

YVANHOE RAMBOSSON.

Noël

Noel! C'est Noël! Tout tressaille
en la nuit d'attente, hosannah!
de la grand'ville à la broussaille
qu'au loin le givre enrubanna,
comme au temps mystique, en l'étable,
quand rayonna l'Enfant Jésus
sur l'Humanité lamentable,
sur les espoirs toujours déçus;
et d'invisibles virtuoses
en des strophes d'apothéoses
chantent le divin nouveau-ne:
de miraculeuse lumière
s'emparadise la chaumière...
Noël! Noël! *la gui l'anné!*

Les conditions et les âges,
faisant trève tous aux soucis,
ont foi, comme jadis les Mages,
et sentent leurs maux adoucis.
Comme par de lointaines flammes,
comme un soleil, l'éveil béni
apporte l'allégresse aux âmes,
prépare du sillon au nid
l'écrin des prés, l'or de la gerbe,
le règne rédempteur du Verbe:
primavérant le froid cruel,
sous la neige, au sein de la terre
la Vie accomplit son mystère...
Fleurissez, roses de Noël!

Germe aux entrailles du vieux monde,
semence éternelle d'espoir!
Apaise la haine qui gronde :
dans l'ombre attristante du soir
où l'homme défaille et chancelle,
gage d'amour, astre de paix,
fais irradier l'étincelle
dont vers Bethléem tu frappais
les pèlerins! Du fond des sphères,
de l'Idéal qu'à nos misères
un Dieu de Justice accorda
réalisant enfin le rêve,
l'aube des temps nouveaux se lève...
Noël! Noël! *Sursum corda!*

O. JUSTICE.

LES COPEAUX

CONTE POUR DIRE A NOEL

Tant crie-t-on Noël qu'il vient.
(VILLON, *Ballade.*)

Le petit Nicole avait dit : « C'est dimanche prochain que vient l'évêque, il bénira la nouvelle église, j'ai promis à M. le Curé de dresser sur l'autel une sainte Vierge en bois sculpté, je reste à la maison pour travailler ; j'ai trois grands pans de la robe à terminer encore et Marie ne me regarde pas avec les doux yeux que je voudrais. Allez à la messe de minuit. Pour moi, je chanterai des cantiques au coin du feu, en surveillant la belle bûche. » La mère, le vieux père et les deux sœurs avaient tiré sur eux la porte de la ferme, traversé la cour sur le tapis de neige et, à travers champs, rejoint la petite église dont le clocher, loin dans la plaine, éclairé d'une lune pâle, semblait une grande aiguille argentée sur le fond sombre du ciel. Nicole, parmi les tas de copeaux, s'était assis au petit tabouret très bas et ses doigts maniaient maintenant l'outil en caresses délicates et précautionneuses, tout au long de la robe où la Vierge Marie croisait ses deux mains, tête penchée vers l'ouvrier. Le feu crépitait dans l'âtre et de l'écroulement du brasier montaient par instants des multitudes de flammèches dans l'auvent géant de la monumentale cheminée. Dans la chambre voisine, grand'mère dormait, elle qui, trop vieille, n'avait pu avec les autres grossir la foule des fidèles à la petite église du village. Nicole chantait : « Noël, Noël » et, par la fenêtre, un grand rais de lumière pâle venait éclabousser le métal d'une marmite à confitures, accrochée au mur de plâtre entre Napoléon, empereur, et le vieux fusil de chasse du grand-père, défunt l'an passé, aux premiers froids. Elle était naïve et gracieuse, la Vierge que sculptait Joseph et la gaucherie de sa cambrure, son cou trop court et ses mains un peu longues accentuaient plutôt son aimable bizarrerie qu'ils ne la ridiculisaient. L'enfant travaillait, front courbé sur l'ouvrage, et les plis se déroulaient dans le vieux bois, à la fantaisie de l'ouvrier, capricieusement, avec des ondulations de serpent et des enroulements de lianes. Tout petit, dans le champ, plutôt que de s'asseoir sur une pierre en gardant les vaches, à ne rien faire, comme il y en a beaucoup, il s'était amusé à découper des écorces et à rapporter des brebis en bois, des fleurs taillées dans une racine, des bonshommes, disait-il, qui avaient trop grosse tête et qui ouvraient les bras. Et puis, il s'était mis à l'établi avec grand-père le charpentier et, un jour, l'idée lui était venue de faire une sainte Vierge pour l'Église neuve. Et dimanche, c'était la Consécration, et Nicole, qui voulait arriver à temps, travaillait et n'allait pas à la messe de minuit, avec les autres gars. « Noël, Noël. » Un coup de ciseau ! « Noël, Noël. » Grand'-mère, vous ronflez, je crois. « Noël, Noël. » On frappe.

Dans l'encadrement de la porte, découpé sur le ciel au clair de lune, un passant qui demande l'hospitalité de quelques instants. Une brassée de copeaux dans le feu, la chandelle mouchée, et l'homme était là, assis en pleine lumière. Tout jeune, avec un beau visage, des yeux très doux et des cheveux blonds, déroulés dans le cou en boucles souples, soyeuses et abondantes. Ses mains blanches tendues au feu de l'âtre, l'inconnu promène les yeux des poutres aux planchers, du vieux bahut à la sainte Marie. Nicole travaille, actif dans la nuit claire. La chandelle crépite, l'homme se décide à parler : « Et vous n'êtes point à l'Église? » — Toujours sculptant, Nicole explique, l'Évêque dimanche, l'Église neuve, la promesse de terminer le chef-d'œuvre. L'étranger sourit : « Et moi aussi je sais travailler dans le bois. Quand j'étais enfant, je passais mes jours au milieu des copeaux, près de l'établi d'un homme qui s'appelait Joseph, il est mort il y a longtemps, je voyage depuis. » Sa voix était douce. Il parlait lentement, déplorant pour Nicole le travail qui le privait de la belle messe dans l'église toute noire sauf l'autel flamboyant. Un silence. Enfin, il propose d'aider à plisser la belle robe et tout

de suite se met à l'œuvre. Maintenant, le petit artisan ne travaille plus, il suit des yeux le voyageur qui orne la ceinture de Marie de fleurettes prises dans l'épaisseur du bois et ajoute d'une main sûre des gaufrures à la collerette de la statue. « Mon ami, dit enfin l'artiste, voulez-vous avoir confiance en moi? Allez chanter les Noëls avec les vôtres, dans le grand banc, au pied de la chaire; à votre retour, Marie aura sa belle robe et elle sera contente de vous. » Il avait mis une telle douceur à dire cela que, décidé, Nicole se leva, décrocha sa casquette, jeta un dernier regard à la madone et, traversant la cour, prit son galop vers les cloches qui, tout là-bas, carillonnaient : « Noël, Noël. »

Chemin faisant, il songea au jeune homme, à ses grands cheveux, à ses mains blanches, et il se souvint de la bûche joyeusement réveillée en une flamme immense, lorsque la porte s'était ouverte sous la poussée de cet hôte mystérieux. « Quand j'étais enfant, je passais mes jours au milieu des copeaux, près de l'établi d'un homme qui s'appelait Joseph », avait-il dit.

Et comme, à l'église, l'enfant s'approchait du bénitier, la première parole du prêtre, debout sur les marches de l'autel, le frappa : « Quand il était enfant, disait le vieillard, il passait ses jours au milieu des copeaux, près de l'établi d'un homme qui s'appelait Joseph. »

Alors, il ne douta plus. C'était Jésus qui, dans la grande salle de la ferme, tout près de l'aïeule qui dormait, ciselait, à la flamme dansante de la chandelle, la Vierge Marie que, dimanche, bénirait Monseigneur.

Et voilà que dans un beau tableau suspendu au pilier, en face la chaise, il reconnut le visiteur qui n'avait pas dit son nom. Le même beau visage, ce front songeur, ces yeux très doux et ces cheveux blonds, déroulés dans le cou en boucles souples, soyeuses et abondantes.

Au retour, il était déjà parti. Une brassée de copeaux se tordait entre les débris de la bûche énorme et Marie, divine dans sa robe toute de fleurs semées, souriait, bras croisés, un bon sourire à l'artisan émerveillé. Mère grand, le lendemain, raconta son rêve. Elle avait vu le Christ adolescent pousser la porte double, tendre ses mains glacées au feu, baiser au front la statue inachevée, et s'éloigner sur le chemin de neige, dans la campagne profonde.

PASCAL FORTHUNY.

NOS GRAVURES

PAUL VÉRONÈSE. *La Vierge et l'Enfant Jésus.* — Ce n'est point une Nativité que nous offre le peintre, c'est une apparition toute conventionnelle, somptueuse, dramatisée ainsi qu'il convient lorsque les grands maîtres italiens entreprennent une composition. Le décor, les armures, la draperie, les marbres sculptés, tout concourt à l'éclat du tableau. Ici, sainte Catherine, saint Benoit, saint Georges ajoutent encore à la solennité du groupe noblement posé.

E. CASTRES. *Bonaparte au mont Saint-Bernard.* — Muet, immobile comme un bronze, impénétrable comme le sphinx, le général en chef de l'armée d'Italie sonde l'horizon de son regard impassible pendant que ses soldats piétinent dans la neige et redescendent déjà les pentes ensoleillées de la montagne géante.

JULES GIRARDET. *A la baïonnette.* — C'est l'éternel épisode militaire, toujours séduisant, toujours vrai. C'est la « furia francese » surprise dans un de ses actes légendaires.

E. A. A. HÉBERT. *Les Cervarolles.* — Les anciens nous ont laissé des statues de canéphores; les modernes peuvent voir dans la campagne de Rome les Cervarolles portant sur leur tête des vases rustiques avec une grâce, une aisance que la Grèce d'Homère n'aurait pas désavouées. La composition de M. Hébert, depuis longtemps populaire, n'a plus besoin d'éloges.

Mme DEMONT-BRETON. *Une Famille de loups de mer.* — Quatre enfants et leur mère sur une plage déserte, tant soi peu triste. Plage du Nord. Mais la santé, la joie de vivre corrige, chez les personnages, la mélancolie que respire la nature. Seule, la mère est pensive, ses vêtements sont sans luxe; le vent fouette sa chevelure. Elle a le pressentiment des drames futurs.

MARIE GONTIER. *Deuil, Espérance.* — Une jeune mère tient son enfant blotti sur son cœur. Elle est vêtue de noir. C'est l'indice d'une douleur ancienne, d'une blessure ouverte. Un enfant lui a été ravi, mais un enfant lui reste. Il n'a pas d'ailes, il se serre amoureusement contre sa mère. C'est l'espérance, la sécurité, la joie. Dans le lointain apparaît la vague silhouette de la cathédrale de Strasbourg. Ce nom seul est encore synonyme de deuil et d'espérance.

J. F. MILLET. *Cour de ferme.* — La ménagère, jeune encore, a descendu les degrés de sa maison pour jeter le grain à ses volatiles. Derrière elle, un bambin apparaît sur la plus haute marche. Le mouvement des poules et leurs cris lui sont un amusement. Scène toute naturelle, toute simple que le peintre a su rendre comme le poète scande une églogue.

TH. LAWRENCE. — *Nature.* — Deux enfants du pays de Dickens ont leurs têtes réunies dans un étroit espace. Le petit garçon sourit à la vie. Ses dents de lait alignent leurs perles blanches entre ses lèvres. La petite fille, plus âgée d'une année, sourit à son frère. Elle le protège de la main et le couve du regard. Les aptitudes maternelles se révèlent, dès la première heure, chez la sœur aînée.

F. GIRARDON. *L'Hiver.* — Le marbre est robuste, ramassé, frileux. Tel est le symbolisme plein de justesse de la statue signée de Girardon, que l'on aime à revoir dans les jardins de Versailles.

RAPHAEL. *La Belle Jardinière.* — Ce titre est consacré, nous le respectons. On appelle ce tableau « la Belle Jardinière » de Florence. J'hésite à y voir une Vierge et l'Enfant Jésus, mais qu'importe le sujet, si les deux personnages sont traités de main de maître ! Or, je ne sache pas de crayon plus sûr, de pinceau plus léger que ceux dont s'est servi le peintre de cette page exquise.

H. J.

AVIS

Le 66me fascicule de **l'Œuvre d'Art**, actuellement sous presse, reproduira, en gravures hors texte, les œuvres ci-après :

Le Roi boit, par JORDAENS
Le Galant Militaire, par G. TERBURG.
Zaïre, par G. CLAUDE.
Le Chemin du moulin, par E. DAMOYE.

Le 66me fascicule de **l'Œuvre d'Art** est envoyé *franco* contre **1** franc mandat ou timbres-poste.

Le Directeur-gérant : LÉON CASTAGNET.

Paris. — E. MOREAU et Cie, imprimeurs, 41, rue de la Victoire, 41

Cour de Ferme

NATURE

L'HIVER (FRANÇOIS GIRARDON)

LA BELLE JARDINIÈRE DE FLORENCE (RAPHAËL)

Calcographie du Louvre

L'Œuvre d'Art. — Paris